Champollion

Hermine Hartleben, Eduard Meyer, Gaston Maspero

Digitized by Google

PROPERTY OF THE
University of
Michigan
Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

J. f. Champollion le jeune

CHAMPOLLION

SEIN LEBEN UND SEIN WERK

VON

H. HARTLEBEN

MIT EINEM TITELBILD, EINER TAFEL UND 19 IN DEN TEXT GEDRUCKTEN ABBILDUNGEN

ERSTER BAND

BERLIN
WEIDMANNSCHE BUCHHANDLUNG
1906

„La couronne du novateur a toujours été, comme celle du Christ, une couronne d'épines.“

Geoffroy Saint-Hilaire.

Inhalt.

Band I.

Band. II.

Introduction.

Champollion est aussi populaire qu'un archéologue ou un linguiste peuvent l'être en France. L'obélisque de la Concorde maintient son souvenir présent aux Parisiens, et tous les Provinciaux qui ont fait leurs études dans un lycée savent qu'il retrouva l'art longtemps perdu de lire les hiéroglyphes. Cela dit, n'insistez pas davantage auprès d'eux: vous verriez qu'ils n'ont pas une idée très-nette de son oeuvre, et qu'ils reportent volontiers sur le frère aîné, Jacques-Joseph Champollion-Figeac, toute la renommée du frère cadet, Jean-François Champollion-le-Jeune. Ce que fut l'homme lui-même, le temps exact et le milieu dans lequel il vécut, les circonstances qui décidèrent de sa vocation scientifique, les méthodes qu'il employa pour résoudre le problème du déchiffrement, les batailles qu'il dut livrer avant d'imposer sa découverte aux contemporains, ils l'ignorent presque du tout, et les étrangers ne sont pas mieux informés qu'eux sur ces points. Pour l'Italie, pour l'Allemagne, pour l'Angleterre comme pour la France, Champollion n'est guères plus qu'un nom.

Par quel entraînement mystérieux Mademoiselle Hartleben fut-elle portée à lui consacrer le meilleur de sa vie? — Il y a vingt ans et plus que, séjournant en Egypte, elle sentit son intérêt s'éveiller d'abord pour le présent, puis pour le passé du pays; elle voulut connaître ce que les ruines avaient à nous raconter des Pharaons, et la visite des monuments la conduisit naturellement à l'homme qui lui en avait rendu l'intelligence facile. Ce fut au début un simple mouvement de curiosité un peu superficielle, et il ne s'agissait que d'une notice abrégée où l'expression de l'admiration per-

sonnelle aurait eu plus de part que la recherche du fait nouveau, mais bientôt son sujet s'empara d'elle et il la posséda entière. Il la mena dans tous les lieux que son héros avait fréquentés, à Figeac, à Grenoble, à Lyon, à Paris, à Aix-en-Provence, à Toulon, en Italie. A chacune des étapes la physionomie s'avivait et gagnait en précision: les matériaux se complétaient l'un par l'autre, les notes se raccordaient mieux, les épisodes se développaient plus largement, et ce qui devait à l'origine tenir en peu de pages arrivait à former des volumes. Aussi bien, en quelque endroit qu'elle allât, elle trouvait toujours un papier inédit, un document qu'on avait cru perdu, un vieillard qui avait aperçu Champollion, un érudit du crû qui avait recueilli au bon moment les traditions encore courantes. La petite-fille de Jean-François, la comtesse d'Autroche, lui dit ce que sa mère se rappelait de son père à elle, et les descendants de Jacques-Joseph, M. et Madame de la Brière, firent mieux encore: ils la reçurent dans ce château de Vif où l'Égyptologue avait passé les meilleurs moments de sa jeunesse, et ils lui ouvrirent leurs archives de famille. Les manuscrits ne sont pas tous entrés à la Bibliothèque Nationale, même ceux qui touchent à la philologie ou à l'histoire. Champollion-Figeac avait gardé par devers lui non-seulement les lettres de son frère, mais les papiers littéraires ou politiques, parodies, pamphlets, vers de circonstance, notes de cours, brouillons de leçons professorales, projets de rapports ou de mémoires. Il y avait là de quoi évoquer, à côté du Champollion savant, le seul sur qui nous eussions des lueurs, un Champollion intime dont notre génération ne soupçonnait nullement le caractère. Les cahiers succédaient aux cahiers, sous les yeux de Mademoiselle Hartleben, les liasses de lettres aux liasses de lettres, et elle gémit souvent de ne pas pouvoir, faute de temps, copier tout ce qui l'eût intéressée. Comment elle parvint à transcrire le plus important et à analyser brièvement le reste, je me le suis demandé chaque fois que, traversant Paris au retour d'une de ses campagnes, elle venait m'étaler ses notes et me dénombrer ses gains.

On pouvait craindre qu'elle ne succombât sous le poids

de tant de richesses, et que son ouvrage, au lieu d'être une biographie réelle, ne devînt un recueil chronologique de matériaux pour une biographie. Je n'oublierai jamais la surprise joyeuse que j'éprouvai lorsqu'il y a huit ans bientôt, elle voulut bien me lire ce qu'elle avait rédigé déjà des chapitres du début. C'était la description de Figeac et de la société qui y végétait pendant les temps les plus durs de la Révolution, la maison de famille et ses armoiries fatidiques, les premiers camarades et les premiers maîtres, les menus indices qui avaient manifesté sous la vivacité de l'enfant l'intelligence et la tenacité de l'homme. C'étaient ensuite les mois d'apprentissage et de misère à Paris, les séances au Collège de France et à l'École des Langues Orientales, les longues lectures à la Bibliothèque Impériale, les amitiés nouées et rompues avec les voisins de cours, la bienveillance ou l'animosité des professeurs, l'existence anxieuse et souvent pitoyable de l'étudiant besogneux dans une ville riche, turbulente, périlleuse aux jeunes gens. Rien n'est plus difficile que de dépeindre ces coteries universitaires sans exagération de censure ou d'enthousiasme, d'y assigner sa place véritable au personnage principal et de grouper les autres autour de lui comme il convient: le danger était presque égal de représenter un Champollion minuscule perdu dans le Paris de l'Empire, ou de dissimuler l'énorme Paris d'alors derrière un Champollion trop enflé pour son âge. Mademoiselle Hartleben avait trouvé du coup la juste mesure, et tout était en proportion dans le tableau qu'elle m'apportait: Champollion y avait exactement la taille qu'il devait avoir en comparaison de Silvestre de Saci et des grands maîtres, des savants Orientaux que Bonaparte avait ramenés de sa pointe en Égypte, et des jeunes gens tels que St. Martin ou Abel Rémusat, dont plusieurs donnaient déjà mieux que des promesses de talent. Il était évident, après cette épreuve, que Mademoiselle Hartleben ne serait pas à la merci de ses fiches, mais qu'elle saurait les maîtriser jusqu'au bout, les classer harmonieusement, les enchaîner, les fondre l'une dans l'autre, et ce qui est le plus douloureux pour un auteur, écarter sans pitié celles qui n'entreraient pas droit dans son sujet. Elle s'est astreint à la même rigueur de composition

pour les autres parties de son ouvrage, et que ce soit à Grenoble ou à Turin, en Italie ou en Égypte, le résultat est toujours aussi heureux. Elle a observé si bien la relation entre les figures du fond et la figure maîtresse que l'on aperçoit constamment des unes ce qu'il faut pour que l'autre ressorte en vigueur: Champollion ne se perd jamais dans la foule qui se meut auprès de lui, mais jamais non plus il n'empêche de la voir.

On comprend, sans qu'il y ait lieu d'insister, l'impression de vie que produit sur le lecteur une oeuvre préparée aussi consciensciеusement et aussi habilement exécutée. C'est Champollion en personne qui va et vient devant nous, non-seulement lui, mais tous ceux que la science mit en relations avec lui, et leurs idées ou leurs sentiments nous sont présentés souvent dans les mots qu'ils employèrent pour les exprimer. Les alternatives de confiance et d'abattement par lesquelles il passa avant d'arriver à la certitude du déchiffrement, sont enrégistrées de jour au jour aux archives de Vif parmi les papiers des deux frères. Jean-François exalte et déjà il touche au but, puis le doute le saisit et il crie éperdument vers son aîné: il lui demande conseil ou reconfort, il se plaint de ne pas rencontrer chez ses amis les appuis qu'il attendait d'eux, il affirme qu'il va abandonner la tâche, il l'abandonnerait peut-être si Figeac n'était là toujours prêt à relever son petit, son çaghîr comme il l'appelait. Il lui montre les parties bien venues de son oeuvre, il le réprimande de ses incartades ou de ses détresses, il lui envoie de l'argent quand lui-même il en manque presque et c'est dans les termes de la correspondance que la crise se déroule sous nos yeux. Et ce dialogue se poursuit sans relâche, accompagné et varié de voix nouvelles sitôt que d'autres personnages paraissent sur la scène: chacun d'eux parle par ses lettres, et il semble qu'on les entende tous, Rosellini, Young, Alexandre et Guillaume de Humboldt, Gazzera, Peyron et les dizaines de critiques ou de partisans qui aux jours de lutte lui prodiguaient le sarcasme ou la louange. Il n'est pas si aisé qu'on le croit de bien introduire tant d'accents étrangers et de styles divers dans la trame d'un récit, et qui le ferait sans précaution, il en résulterait du

disparate et de la fatigue pour le lecteur. Ici, tout est disposé si ingénieusement, dans l'ensemble et la transition entre la narration et la citation ménagée si adroitement qu'on ne perçoit aucune dissonance fâcheuse d'un bout à l'autre de l'ouvrage.

Je l'ai vu naître et grandir: j'ai voulu dire, ce que j'étais le seul à savoir depuis le début, comment il s'est fait, et par quelle merveille de patience et d'industrie nous possédons maintenant cette biographie de Champollion. J'ai regretté un instant, qu'elle n'eût pas été écrite en France par un Français: un instant, sans plus, car, à la réflexion, il m'a paru que, donnée par un étranger, elle avait plus d'autorité. Une découverte aussi admirable ne s'achève pas sans qu'elle ait été préparée par des essais plus ou moins heureux, et elle n'est pas si complète du premier jet qu'il n'y ait pas d'erreurs à y corriger ou de lacunes à y remplir: Young, en Angleterre, avait presque entrevu avant Champollion le principe de la lecture, et les Anglais lui ont par occasion attribué le mérite de la découverte. Un Français qui reprendrait cette polémique et qui déciderait en faveur d'un Français, deviendrait aisément suspect aux yeux de lecteurs étrangers: il n'en sera pas de même d'une Allemande, et la démonstration de Mademoiselle Hartleben les convaincra beaucoup plus aisément que la mienne n'aurait fait ou celle d'un de mes compatriotes. Et pourtant, je me suis demandé parfois si Mademoiselle Hartleben, à force de vivre dans la familiarité des Champollions, n'avait pas fini par ressentir à leur égard un peu de cette faiblesse affectueuse à laquelle on cède volontiers pour des amis de vieille date. Je tends à soupçonner, et je suis aise qu'elle le laisse parfois entrevoir elle-même, que ni Jean-François, ni son frère ne furent toujours d'humeur facile et que, s'ils eurent à se plaindre souvent de leurs contemporains, leurs contemporains eurent parfois à se plaindre d'eux. Mademoiselle Hartleben épouse leurs querelles, et il lui en coûte d'être indulgente à ceux qui ne leur ont pas été favorables de tout temps, quand même, comme Silvestre de Saci, ils se seraient montrés par la suite les défenseurs les plus sûrs et les admirateurs les plus fervents. Aussi bien ne juge-t-on sainement l'oeuvre et le caractère d'un homme que lorsqu'on les comprend,

et comment les comprendre si l'on n'est pas en sympathie avec eux? Mademoiselle Hartleben n'a si bien compris Champollion que pour l'avoir aimé beaucoup, mais cette affection si naturelle d'auteur à sujet ne l'a pas entraînée à se départir gravement de l'impartialité: si l'impression que son historienne nous laisse de lui est à son avantage, c'est qu'en vérité, et malgré quelques défaillances légères que l'anxiété de ses débuts explique ou excuse, il fut, de son temps et pour tous les temps, l'un des types les plus accomplis de l'honnête homme et du savant créateur.

Le Caire, le 30 Avril 1906.

G. Maspero.

Zur Einführung.

Unter den wissenschaftlichen Grosstaten des neunzehnten Jahrhunderts, denen wir die Erschliessung der Sprachen und Kulturen des alten Orients und damit die Erweiterung des geschichtlicher Erkenntnis zugänglichen Gebietes um mehr als zwei Jahrtausende verdanken, steht keine der Entzifferung der Hieroglyphen durch François Champollion gleich. Was ihm die einzigartige Stellung gewährt, die er in der Geschichte der Wissenschaft einnimmt, ist die Vollendung, zu der er in kürzester Zeit sein Werk geführt hat, sobald der erste Schritt gelungen war. Zwar haben noch gar manche andere, nicht weniger schwierig erscheinende Probleme durch den Scharfsinn hervorragender Forscher ihre Lösung gefunden; vor allem war es bereits 20 Jahre vor Champollion, im Jahre 1802, dem Göttinger Gelehrten G. Fr. Grotefend geglückt, die persischen Keilinschriften zu lesen, indem er in ihnen die Namen des Darius und Xerxes nachwies und so den Lautwert der zu diesen gehörenden Zeichen bestimmte. Äussere Anhaltspunkte fehlten hier fast völlig; sprachlich war Grotefend, wie er selbst berichtet, ganz unvorbereitet; was er mitbrachte, war eine wirklich geniale Kombinationsgabe, die ihn das Richtige mit erstaunlicher Sicherheit treffen lehrte. Aber eben darum ist er weiter auch kaum gelangt; seine Entdeckung blieb Jahrzehnte lang nahezu unfruchtbar, bis andere, umfassender vorbereitete Forscher, Burnouf, Lassen, Rawlinson, auf der gewonnenen Grundlage weiter bauten und das Werk zum Abschluss führten.

Bei den Hieroglyphen schien die Aufgabe viel einfacher zu liegen. Nicht nur war das Material unendlich viel umfangreicher, sondern man besass auch Angaben über ihre

Lesung aus dem Altertum, man besass seit 1799 eine umfangreiche Bilinguis. Aber gerade dadurch waren die Schwierigkeiten nicht vermindert, sondern gewaltig vermehrt. Zahlreiche Gelehrte hatten sich vergeblich bemüht, die Aufgabe zu lösen und sich und ihre Nachfolger dadurch nur immer tiefer in die wunderlichsten Vorstellungen verstrickt. Jetzt wissen wir, dass alle menschliche Schrift aus Bilderschrift hervorgegangen ist; damals aber erschien die Wiedergabe der Rede durch Bilder als etwas ganz Seltsames und Fremdartiges, die Bezeichnung von Lauten durch Bilder fast undenkbar, und durch die griechischen Nachrichten wurde alle Welt vollends in der Ansicht bestärkt, dass diese geheimnisvolle Schrift auch ganz geheimnisvolle Dinge enthalten und von aller sonstigen Schrift durch eine weite Kluft getrennt sein müsse. So konnte, wer nüchtern alle die verschiedenen Möglichkeiten und Hypothesen erwog, nur mit de Sacy urteilen, das Problem sei eben zu verwickelt und daher wissenschaftlich unlösbar. Da hat Champollion der staunenden Welt gezeigt, dass das unmöglich Erscheinende eben doch möglich sei, dass die Intuition des Genius in Geheimnisse einzudringen vermag, die der strengen Methode verhüllt bleiben müssen.

Von Kindheit auf hatte François Champollion sich, wie durch eine prophetische Berufung, bestimmt gefühlt, in das geheimnisvolle Dunkel einzudringen, das auf Ägypten ruhte, seine uralte Kultur und Geschichte zu erschliessen. Seine Familie, vor allem der ältere, gleichartigen Studien zugewandte Bruder, hat ihn sorgfältig für diese Aufgabe erzogen: er selbst fühlte und hat es ausgesprochen, dass er der Entzifferer der Hieroglyphen werden würde. Aber neben dieser gewissermaassen mystischen Stimmung, die dem Wesen des genialen Mannes seine Sonderart verleiht und über seine Erscheinung einen ganz eigenartigen Reiz verbreitet, steht von früher Jugend auf die energischste und ausdauerndste Arbeit, die streng methodisch das Material zusammenträgt und alle Gebiete heranzieht und durchdringt, die ihm bei seinem Lebenswerk von Nutzen sein können. Sie ermöglicht dem zwanzigjährigen Professor an der Universität zu Grenoble bereits die Abfassung eines grundlegenden wissenschaftlichen Werkes über das alte Ägypten; sie ruht

nicht, auch als er, ebenso wie sein Bruder, in die Wirren der Politik hineingerissen wird, und dann in den Nöten der Restaurationszeit um seine Existenz zu kämpfen hat; sie lässt ihn wieder und wieder den Anlauf nehmen, der die Lösung des grossen Problems ermöglichen soll, sie lässt ihn eine Hypothese nach der anderen aufstellen und verwerfen, bis endlich, im Jahre 1822, der Nebel vor seinen Augen zerreisst und das helle Licht der Erkenntnis ihn umstrahlt.

An sich betrachtet, scheint Champollions grundlegende Kombination, welche die einzelnen den sicher erkannten Namen des Königs Ptolemaios bildenden Zeichen den Lauten gleich setzt, aus denen dieser Name besteht, und den Namen Kleopatra zur Bestätigung heranzieht, gar nicht so fernliegend zu sein; war doch auch Young nahe daran gewesen, hier das Richtige zu treffen, und Grotefends Kombination, der er die Lesung der persischen Königsnamen verdankte, ruhte auf weit unsichrerer Grundlage. Aber gerade hier zeigt sich so recht, dass das Einfachste das Schwerste ist. Um zu dieser Kombination zu gelangen, musste Champollion mit allen Theorien brechen, die bis dahin herrschten, die er zum Teil selbst aufgestellt hatte: er musste die Klarheit des Blickes gewinnen, der ihm die Dinge zeigte, wie sie wirklich sind. Überdies aber — und das ist für die richtige Würdigung seiner einzigartigen Stellung das Wesentliche — war diese Kombination für ihn wohl der erste entscheidende Schritt, aber dadurch erschloss sich ihm zugleich das Ganze. Hier zeigt sich die Bedeutung seiner langjährigen umfassenden Vorbereitung, die ihn so unendlich hoch über alle seine Rivalen hinaushebt. Lange ehe er ein einziges Zeichen richtig deuten konnte, kannte Champollion alle die Hunderte von Hieroglyphenzeichen, er hatte ihren Zusammenhang mit der daraus entwickelten hieratischen Kursive der Papyri, die er zuerst und allein richtig bestimmt und abgegrenzt hatte, und weiter mit dem Demotischen klar erkannt; er besass die umfassendsten, methodisch geordneten Sammlungen, er konnte jeden hieratischen Text in Hieroglyphen umsetzen, ehe er ein einziges Zeichen lesen konnte. Dazu kam seine gründliche Kenntnis des Koptischen, das er mit Recht als

die Fortsetzung der altägyptischen Sprache betrachtete. So wurde es möglich, dass, sobald er die ersten Zeichen richtig gewonnen hatte, er sofort mit untrüglicher Sicherheit weiter schreiten konnte, von der Lesung der späteren zu der der älteren Königsnamen, der Namen der Götter, der Worte der gewöhnlichen Sprache, dass die zahlreichen Seltsamkeiten der Schrift ihn niemals irre machten, dass er, noch nicht zwei Jahre nach der ersten Entdeckung, als ihm die herrliche Sammlung des Turiner Museums zugänglich wurde, jeden Text, ob hieroglyphisch oder hieratisch, mit voller Sicherheit zu deuten und seinen Inhalt in allen Hauptsachen richtig anzugeben vermochte. Und als er dann nach Ägypten kam, als ihm die unendliche Fülle der Denkmäler des Niltals zugänglich wurde, schaltete er unter ihnen mit der souveränen Sicherheit des Forschers, der den Stoff vollständig beherrscht: er hat bereits die grossen historischen Denkmäler des Neuen Reichs und der Spätzeit in allem wesentlichen richtig geordnet und ihren Inhalt bestimmt, schliesslich auch, nach langen Irrgängen, die Stellung des Mittleren Reichs noch richtig erkannt; die Denkmäler des Alten Reichs waren damals noch fast sämtlich unter der Erde verborgen. Der Nachgeborene, dem die Ergebnisse der aus Champollions Werk erwachsenen Wissenschaft vertraut sind, wird hier vielleicht in noch höherem Maasse von staunender Bewunderung erfüllt, als die Zeitgenossen, weil er überall weiss, wie sehr Champollion das Richtige erkannt hat: es erscheint kaum fassbar, wie ein einzelner Mensch in der kurzen Spanne eines Jahrzehnts derartiges hat erreichen können.

Während Champollion in raschem Siegeslauf von Erfolg zu Erfolg schritt, hat sich sein schwacher Körper aufgezehrt; im Alter von 41 Jahren ist er der Welt entrissen worden. Nur einen kleinen Teil von dem, was er erkannt hatte, hat er selbst veröffentlichen oder wenigstens zur Veröffentlichung vorbereiten können; anderes war oft nur in kurzen Andeutungen in seinen Papieren aufgezeichnet; aber auch über seinem Nachlass hat ein Unstern gewaltet. So ist es gekommen, dass, so hell sein Ruhm durch die Welt strahlte, doch von seinen letzten Ergebnissen gar manche unbekannt blieben, und dass ein voller Einblick in seine Entwicklung

und den ganzen Umfang seiner Leistung weder den Überlebenden noch der nächsten Generation gewährt war.

Diese Lücke auszufüllen ist die Aufgabe, die Frl. Hartleben sich gesetzt hat. Mit welch hingebender, mühevoller Arbeit sie das Material zusammengetragen, welche überraschende Fülle zuverlässiger Informationen sie zu erschliessen vermocht hat, das bedarf nach Masperos Worten keiner Ausführung mehr. Auf Grund umfassendster Kenntnis des Materials gibt sie uns ein Lebensbild des grossen Mannes, sie versetzt uns lebendig in seinen Werdegang, in seine äusseren und inneren Schicksale, sie lässt uns noch einmal alles mit durchleben, was ihn betroffen und bewegt hat. Vor allem aber führt sie uns mitten hinein in seine geistige Arbeit; aufs beste ist es ihr gelungen, sich in die seltsame, verzwickte Lage der an die Hieroglyphenschrift anknüpfenden Probleme hineinzuleben, in denen sich wie die Versuche seiner Vorgänger so auch seine eigenen bewegen, bis er zum Licht durchdringt. Es ist ein aufs höchste fesselndes Schauspiel, bis ins einzelnste zu verfolgen, wie sich in ihm die streng wissenschaftliche Arbeit, die rücksichtslose Selbstkritik, das bewusste Maasshalten in der Mitteilung seiner Ergebnisse, um nicht durch voreilige Hypothesen das Gewonnene zu gefährden und aufs Spiel zu setzen, verbindet mit der Intuition des Genius. Auch hier wieder erfahren wir, dass uns das innerste Wesen der Menschennatur, die schöpferische Produktion, die aus der Tiefe des eigenen Wesens hervorwächst, immer ein Rätsel, immer etwas schlechthin Gegebenes bleibt, mögen wir den äusseren Hergang noch so genau kennen. Blitzartig leuchtet die Erkenntnis in ihm auf, vorbereitet durch langjährige Arbeit, aber doch gerade in einer Zeit, wo die methodische Zusammenfassung seiner wissenschaftlichen Kombinationen ihn zu völlig abweichenden Sätzen geführt hatte; und wenn auch keins seiner Ergebnisse ohne diese sorgfältige wissenschaftliche Vorarbeit möglich geworden wäre, so bleibt es doch nicht minder wahr, dass die entscheidenden Erkenntnisse, ja die ganze, so erstaunlich rasch gewonnene Fähigkeit, die Texte vollkommen richtig zu lesen, doch nur auf diesem intuitiven Hineinfühlen und Verwachsen mit ihnen beruht, dass daher auch seine Theorie

mit seiner Praxis niemals ganz in Übereinstimmung gestanden hat. Hier den vollen Ausgleich zu finden hatte er in seinem kurzen Lebenslaufe nicht die Zeit, er hatte wichtigeres zu tun; und so begreift sich die zunächst so überraschend erscheinende Tatsache, dass er die Hieroglyphenschrift vollkommen richtig gelesen hat, obwohl er von ihrem Wesen bis zu seinem Ende eine völlig zutreffende Erkenntnis nicht gewonnen hatte.

Aber nicht nur Champollion selbst führt uns Frl. Hartleben vor: sie stellt ihn lebendig mitten in seine Zeit. Aus ihrem Werk lernen wir die ganze gelehrte Welt Frankreichs und Italiens in den ersten Jahrzehnten des neunzehnten Jahrhunderts kennen. In vollster Anschaulichkeit treten uns all die bedeutenden Persönlichkeiten entgegen, welche sich damals den grossen Aufgaben der Sprachwissenschaft und der geschichtlichen Forschung zuwandten; und mit ihren grossen Leistungen und der lebendigen Diskussion der neuen Probleme, welche nach allen Seiten hin sich erschlossen und von der Wissenschaft ihre Lösung erheischten, verbinden sich alle persönlichen Gegensätze und die oft nur allzu kleinlichen Intrigen mit denen sie sich durchzusetzen und zu behaupten versuchten. Im Hintergrund des Ganzen aber steht ein durch zahlreiche Detailzüge aus dem Leben und Treiben von Figeac und Grenoble belebtes Bild der Zeit der Revolution, des Kaiserreichs und der Restauration mit ihren sozialen und politischen Gegensätzen und Kämpfen. So zeigt das Werk einen grossen Mann in einer grossen, vielbewegten Zeit; es besitzt ein allgemeines kulturgeschichtliches Interesse, das auch den erfreuen und durch reiche Belehrung fesseln wird, dem die Ägyptologie und ihre Geschichte fern liegen.

Gross-Lichterfelde bei Berlin, 30. Mai 1906.

Eduard Meyer.

Vorwort.

Meine grosse Vorliebe für die gesamte altägyptische Kultur, die durch einen fast sechsjährigen Aufenthalt in Ägypten noch verstärkt wurde, hatte trotzdem kein tief gehendes Interesse für die Person des Entzifferers der Hieroglyphen in mir erweckt, so sehr ich auch sein Werk bewunderte. Da erhielt ich am 9. Dezember 1891 einen Brief aus Paris, in welchem mir Wilhelm Spiegelberg in ausserordentlich beredten Worten den Eindruck schilderte, den er beim ersten Betreten der ägyptischen Säle des Louvre vor dem Portrait Champollions empfangen hatte. Er sagte zum Schluss: „Wir verehren unseren Meister in ihm, — vom Menschen wissen wir leider nichts."

Ich war in Berlin und es fügte sich so, dass ich das Schreiben bekam, als ich mich auf dem Wege nach dem ägyptischen Museum befand. Ohne seinen Inhalt zu ahnen, öffnete ich und las den Brief unmittelbar vor dem Bilde Champollions, einer Copie desjenigen im Louvre. Sehr überrascht von diesem seltsamen Zusammentreffen blickte ich mit schnell wachsendem Interesse geraume Zeit lang auf die ausdrucksvollen Züge und beschloss, mein Möglichstes zu tun, um mir mit der Zeit ein anschauliches Gesamtbild vom Wiedereröffner des antiken Ägyptens zu formen. — Da sagte jemand neben mir: „Es ist was an ihm gut zu machen, denn sein hundertjähriger Geburtstag im vorigen Jahre ist unbeachtet vorüber gegangen. Ich habe das kürzlich in einem Vortrag nachdrücklich betont."

Es war Georg Steindorff der dies sagte und dadurch einen plötzlichen Entschluss in mir wach rief. Eine Stunde später war ich in der Königl. Bibliothek an der Arbeit und

am 22. und 23.[1]) Dezember erschien mein Aufsatz als eine verspätete Widmung in der Abendausgabe der Nordd. Allgem. Zeitung. Drei Tage nachher fielen beide Blätter in einem Café des Boulevard des Italiens in Paris dem zufällig dort eingetretenen Herrn de la Brière in die Hände, der sie nach Vif (im Dauphiné) sandte, an seinen Schwiegervater, Aimé Champollion, den Letzten des Namens. — Schon am 8. Januar 1892 ging mir ein herzliches Dankschreiben von diesem zu, dem manche andere Briefe folgten, gelegentlich begleitet von Broschüren, Bildnissen, Handschriftproben der beiden Brüder und sonstigem Material. Es entstand dann der längere Aufsatz: Die beiden Champollion[2]), wonach ich die Angelegenheit für erledigt hielt.

Aimé Champollion äusserte jedoch in einem nachfolgenden Briefe, dass er mir noch mehr Material senden würde und er legte mir nahe, eingehender als zuvor über seinen Onkel, François Champollion, zu schreiben. Aber der Ton schlug nicht an, und Aimés bald danach (20. März 1894) erfolgender Tod schien diesem Plan vollends ein Ende zu machen. Auch sprach ich erst geraume Zeit später, und ganz beiläufig, davon zu Adolf Erman. Zu meinem Erstaunen griff dieser nicht nur mit grossem Eifer die Idee auf, sondern er versprach sogleich und völlig ungebeten, mir die Wege zur Erreichung des Zieles ebnen zu wollen.

Erman hielt Wort und schon im Spätsommer 1894 konnte ich die beiden wärmsten und für meine Zwecke einflussreichsten Verehrer Champollions in Frankreich, Georges Perrot, heute Secrétaire perpétuel der Inschriften-Akademie, und Gaston Maspero, von meiner Absicht in Kenntnis setzen. Es war in der Bibliothek des Institut de France, und unvergesslich wird mir die Güte bleiben, mit der diese mir schon damals persönlich bekannten Akademiker mich und mein Vorhaben willkommen hiessen. Auch betätigten sie

1) Geburtstag Ch.'s. Es galt, unter vier Angaben darüber die richtige zu wählen, was im letzten Augenblick gelang.

2) Beilage zur Münchener Allgem. Ztg. 1893, vom 30. März und vom 4. April. (Nr. 75, 77.) Einiges in diesem Artikel erscheint mir heute nicht ganz einwandfrei.

ihr Versprechen, mir hilfreich zur Seite stehen zu wollen, sogleich durch die Ausfertigung von Briefen und Einführungskarten, von denen nicht wenige nötig waren.

Kaum hatte ich einen flüchtigen Überblick des ungeheuren Materials gewonnen, das mir die Bibliothèque Nationale zu bieten hatte, so reiste ich nach Vif, das im Leben der beiden Brüder Champollion eine so wichtige Rolle gespielt hat und dessen altes Herrenhaus nun im Besitz von Aimé Champollions Tochter, Frau de la Brière, ist. Das Vertrauen, das mir vordem ihr Vater erwiesen hatte, wurde mir in gleichem Maasse von ihr selber entgegengebracht. Sie hat mir sogar gestattet, die Porträts der Brüder[1]), die bis dahin als unantastbare Reliquien gegolten hatten, zur Reproduktion nach Grenoble transportieren zu lassen. Ich brauche wohl kaum zu betonen, wie stark die Empfindung ehrerbietigen und innigen Dankes ist, die ich für Vater und Tochter hege. — Auch an mündlichen Überlieferungen wurde mir viel zu Teil, so von seiten des leider inzwischen verstorbenen Herrn de la Brière[2]).

Äusserst wichtig wurde für mich die Bekanntschaft mit der in Fontainebleau wohnenden Frau Zoë Falathieu, der 1815 geborenen Tochter von Jacques Joseph Champollion, dem älteren Bruder des Entzifferers der Hieroglyphen. Sie hatte ihren Onkel dermaassen verehrt und geliebt, dass sie, ihrem Bruder Aimé zufolge, schon mit 12 Jahren alles was ihm an Gutem oder Bösem zustiess, mit ungewöhnlicher Empfindungskraft sozusagen mit durchlebte. Tausend Einzelheiten hatten sich eben deshalb im Lauf der Zeit unauslöschlich in ihr Gedächtnis eingegraben und schon bei meinem ersten Besuch bei ihr sagte mir die damals Achtzig-

1) Siehe das Titelbild und Illustrat. Nr. 6. Herr Abbé Senequier-Crozet hat mit der trefflichen Wiedergabe dieser Bilder ein wahres Meisterstück der photograph. Kunst geliefert, denn beide Porträts waren einer Restauration derartig bedürftig, dass eine Aufnahme anfangs unmöglich schien. Auch die Illustrat. Nr. 8, 13, 14 verdankt mein Werk diesem tatkräftigen Verehrer Champollions.

2) Léon de la Brière, Comte du Saint-Empire, bekannter Pariser Journalist, gestorben 12. Sept. 1899 in Vif.

jährige: „Der Zweck Ihrer Bitte würde allein schon genügen, um jene Zeit in mir lebendig zu machen, falls ich sie vergessen hätte, — aber ich stehe im Geist noch mitten in ihr und brauche mich von Allem, was ich Ihnen zu sagen habe, auf nichts erst zu besinnen!"

Wenn man bedenkt, dass sie, schon früh geistig sehr rege, eine grosse Anzahl der bedeutendsten Männer jener Zeit bei ihrem Vater und Onkel hatte ein- und ausgehen sehen und dass sie eine aufmerksame Zeugin vieler wichtiger Vorgänge und Unterredungen gewesen war, so ermisst man den vollen Wert ihrer Mitteilungen, die überdies den grossen Vorzug hatten, bei gelegentlichen Wiederholungen, selbst Jahre später, in genau denselben Worten gemacht zu werden. Bei meinem letzten Besuch bei ihr war die Greisin dem Tode nahe; sie starb am 18. März 1903. Ihr Andenken wird in mir lebendig bleiben.

Dass ich auch von der in Paris lebenden Frau Gräfin d'Autroche, Champollions Enkelin, mehrere Mitteilungen erhalten habe, ist selbstverständlich. Gleich ihrer im Sept. 1889 verstorbenen Mutter, Frau Zoraïde Cheronnet-Champollion, spricht sie sehr gut deutsch.

Natürlich drängte es mich, in zwei Städten ganz besonders eingehende Nachforschungen anzustellen: in Figeac, dem Geburtsort Champollions, und in Grenoble. — Dank Perrot, dessen vormaliger Schüler, Herr Victor Delbos (heute maître des conférences à la Sorbonne), der Sohn des Eigentümers des Champollionhauses in Figeac ist, durfte ich eines guten Empfanges dort im voraus sicher sein. So langte ich denn an einem herrlichen Frühlingsmorgen im Jahre 1895 vor dem altertümlichen Hause an, das mich so sehr interessierte.

Danach suchte ich die Buchhandlung Delbos auf und bereits eine Stunde später fragte ich mich verwundert, ob ich denn wirklich in fremdem Lande sei? „Sie kommen in Champollions Namen, — Sie gehören zu uns!" sagten Herr und Frau Delbos und sie handelten vom ersten Augenblick an dementsprechend. Aber dieselbe Empfindung schien auch alle Bewohner der Stadt zu beseelen, und ganz besonders den Magistrat, der unablässig bemüht war, mir

meine Aufgabe zu erleichtern. — So denke ich denn mit wehmütiger Freude, und nicht ohne Sehnsucht, an die glückliche Zeit zurück, die ich in Figeac verleben durfte. Erst spät abends pflegte ich heimzukehren — ins Champollion-Zimmer des Champollion-Hauses —, denn schnell flogen die Tage dahin mit dem (auch auf Nachbarorte ausgedehnten) ständigen Suchen nach verbürgten Überlieferungen. Die Ernte war gut und ich durfte bereits damals hoffen, wahrheitsgetreu das Bild des Menschen zeichnen zu können, den unsere Zeit über die Grösse seines Werkes vergessen hatte. Es würde zu weit führen, hier die Namen aller derer zu nennen, die mir geholfen haben, das Milieu wieder herzurichten, in dem Champollion als Kind, und späterhin, vorübergehend, noch zweimal sich bewegte. Trotzdem werden Namen wie: Cornède, Lacroix, Delpon, Marty, Massabie, Négrié[1]), Pérès, Soulié mir unvergessen bleiben.

Grenoble! — Ein wahres Zauberwort für Champollion, dessen Herz mit solch unlöslichen Banden an die „Königin der Alpen" gefesselt schien, dass es schwerer Schicksals-Stürme bedurfte, um ihn endlich von ihr loszureissen und in Bahnen zu lenken, die allein ihn an sein vorgestecktes Ziel führen konnten.

Viel gab es hier zu suchen und zu sammeln und es fügte sich sehr glücklich für mich, im Bibliothekar der Stadt, Herrn Edmond Maignien, einen ebenso unermüdlichen wie verständnisvollen Helfer zu finden, der von der ersten Stunde unserer Bekanntschaft an meine Arbeitsinteressen gewissermaassen zu den seinen machte. Aber nicht nur in den Räumen der sehr reichhaltigen Bibliothek opferte er ihnen manche Stunde, sondern auch in seinem Familienkreise wurde mit liebevollem Eifer über ihre zweckmässigste Förderung beraten. — Die Präfektur lieferte allerlei nützliche Schriften und der mündlichen Mitteilungen in Stadt und Umgegend gab es sehr viele. Drei hochbetagte Greise, die Herren Aristide Albert, Breton und A. Debelle, hatte ich das

1) Herr Henri Négrié, inzwischen verstorben, zeichnete das Haus (Illustr. Nr. 2), ein Unternehmen, das wegen grosser localer Schwierigkeiten viel Geduld und noch mehr Geschick erforderte.

Glück, noch selber erzählen zu hören. Ich erwähne hier nur noch Frau L. Bouvat, die mir mit grosser Herzlichkeit entgegen kam und die meine Arbeit wenn nur indirekt, so doch sehr beträchtlich gefördert hat. Ich danke ihrer Vermittlung u. a. die Illustration Nr. 4.

Im Laufe der Zeit, und ganz besonders während meiner mühevollen und langwierigen Nachforschungen in Paris, wo der Entzifferer der Hieroglyphen stets im Vordergrunde stand, hatte ich mehr und mehr eingesehen, dass ein „Leben Champollions" zugleich die Geschichte von den Anfängen der Ägyptologie sein musste, denn sein Leben war sein Werk, — sein Werk war sein Leben! — Da kam nun im Sommer 1897 eine Stunde, wo ich erschreckt inne zu halten beschloss, weil es mir plötzlich als ein allzu kühnes Unterfangen erschien, die Eigenart eines Mannes schildern und mich in seine Denkweise hinein versetzen zu wollen, dessen Werk auf einem so schwierigen und fernen Gebiete liegt, und dem als Angebinde des Genius eine Divinationsgabe in die Wiege gelegt war, wie sie mächtiger wohl keinem Sterblichen jemals zuteil geworden ist. Überdies sagte ich mir, dass die innere Arbeit des Entdeckers ja stets zum grösseren Teil verborgen bleibt, da er nicht schriftlich Kunde geben wird von allen durchlaufenen Phasen seiner Entdeckung, so dass in analogen Fällen das Endresultat meistens unvermittelt vor die Öffentlichkeit tritt.

Es war Maspero, der meinen bangen Zweifeln ein Ende machte, so bald ich sie ihm ausgesprochen hatte. Begreiflicher Weise nahm ich, so oft es mir nötig schien, meine Zuflucht zu ihm, hatte er mir doch auch stets etwas Neues mitzuteilen, da er wie kein anderer jetzt Lebender mit den in Paris noch vorhandenen Überlieferungen vertraut ist.

Es sei nun gleich hier betont, dass es sich in den wissenschaftlichen Abschnitten im wesentlichen für mich darum handelte, Champollions Anschauungen wiederzugeben. Deshalb darf niemand alle Einzelheiten solcher Stellen meines Werkes, als noch heute gültige Ergebnisse seiner Wissenschaft aufnehmen. Seine Ausführungen beständig durch korrigierende Bemerkungen zu begleiten, wäre in einem Buche wie dieses ist, unwürdig und überdies

kaum durchführbar gewesen; so ist denn nur in wichtigen Fällen darauf hingewiesen, wie seine Worte sich zum heutigen Stande der Ägyptologie verhalten. Eine gründlichere und ausführlich belegte Darstellung von Champollions rein wissenschaftlicher Lebensarbeit, zu der hier nur die Grundzüge gegeben werden konnten, wäre eine erwünschte und lohnende Arbeit für einen seiner Jünger.

Was mich betrifft, so setzte ich nach jener Unterredung mit Maspero und in Erinnerung an Adolf Erman, der mich ja von vornherein zur Durchführung dieses Werkes geeignet gehalten hatte, die Untersuchungen eifrig fort. Dennoch lagen die zwölf Kapitel meines Buches erst Ende Dezember 1903 der Hauptsache nach vollendet vor mir, denn aus verschiedenen Gründen hatte die Arbeit mehr als ein Mal zur Seite gelegt werden müssen. Die Veröffentlichung wurde dann sehr wesentlich durch das grosse Interesse gefördert, das Eduard Meyer meiner Darstellung Champollions entgegenbrachte. Beim Beginn der Drucklegung überraschte mich Heinrich Schäfer mit einem Anerbieten, dessen ganzen Wert ich erst im Lauf der Zeit erkannt habe: Er nahm es auf sich, eine Korrektur zu lesen und ist mir ein unermüdlicher Helfer und erprobter Ratgeber gewesen. Ich benutze freudig diese Gelegenheit, um den beiden Genannten hier meinen tief gefühlten Dank auszusprechen, und nicht minder der Verlagsbuchhandlung, die sich in opferfreudiger Weise um das Buch verdient gemacht hat. — Auch der Buchdruckerei Gebr. Unger möchte ich für die grosse Sorgfalt danken, die sie auf die Herstellung desselben verwandt hat.

Für ein solch umfassendes Werk wie dieses waren natürlich ausserordentliche Nachforschungen nötig und vieler Menschen Hilfe musste in Anspruch genommen werden. Ich denke hier zunächst an die Bibliotheken, Archive und Museen, wo ich wichtiges Material (oder auch Bildnisse zur Reproduktion) zu finden hoffte und hebe gebührend hervor, dass man mir überall mit grösster Bereitwilligkeit entgegen gekommen ist. So spreche ich denn meinen herzlichen Dank aus auch für die Bemühungen, welche — wie in Kopenhagen, Stockholm, Upsala, Havre, Provins, Cahors,

Genf, Turin (Univ.-Biblioth.), Greifswald und Tegel — durch die Ungunst der Verhältnisse erfolglos bleiben mussten.

Unter den von mir benutzten Bibliotheken nimmt die Bibliothèque Nationale in Paris eine Sonderstellung ein, wegen des schier unermesslichen Materials, das sie mir geboten hat, teils an seltenen Büchern und wichtigen alten Broschüren, die man anderswo kaum noch findet, teils — oder vielmehr hauptsächlich — an kostbaren Handschriften, unter ihnen die 88 zumeist umfangreichen Bände aus Champollions persönlichem Nachlass. — Indem ich der Generaldirektion dieses Institutes meinen aufrichtigen Dank ausspreche für allerlei mir gewährte Begünstigungen, so gilt das ganz besonders dem Direktor der Handschriften-Abteilung, Herrn Henri Omont, Mitglied der Inschriften-Akademie, der mir u. a., dank meiner Einführung durch Perrot, gleich beim ersten Besuch gestattete, die erwähnten 88 Bände an Ort und Stelle, d. h. in den Galerien, zu besichtigen, um einen Überblick zu gewinnen.

In der wichtigen Bibliothek des Institut de France schafften mir Perrot und Maspero eine Art von Heimstätte, woraus meiner Arbeit viele Vorteile erwuchsen. Auch erhielt ich hier von seiten einiger Akademiker, z. B. von Barthélemy Hauréau, nützliche Mitteilungen über die mich beschäftigende Zeit, desgleichen vom damaligen Direktor, Herrn Ludovic Lalanne. — Indem ich dem Vorstand dieser Bibliothek meinen innigen Dank darbringe, möchte ich auch seinen bescheidenen Hilfsarbeiter, Herrn Victor Petit-Jean, erwähnen, der mir in selbstlosester Weise manchen unerwarteten Beistand geleistet hat.

Hartwig Derenbourg, der Biograph und Nachfolger Sacys, gab mir nicht nur viele Einführungskarten für Italien, sondern er half mir auch, in der Ecole des langues orientales mein Material für die Studentenjahre Champollions zu vervollständigen. — Abel Lefranc verschaffte mir Notizen aus den Archiven des Collège de France, George Bénédite, so oft es nötig war, aus denjenigen des Louvre, wie er auch sonst noch ein tatkräftiger Förderer meiner Arbeit gewesen ist. — François de Villenoisy (Dép$^{t.}$ des Médailles) verdanke ich u. a. die Reproduktion der ägypt. Denkmünze (Illustr. Nr. 12).

Interessante Beiträge lieferte mir das Ministère des affaires étrangères; wichtige einschlägige Aktenstücke fand ich in den Archives Nationales; manche andere Auskunft im Rathause.

Nützlich wurden mir auch die Bibliotheken zu Rouen, Nantes, Avignon, die Archive des ägyptischen Museums im Palais Saint-Pierre zu Lyon — wo ich den Herren Saint-Lager, Dissard und Garcin eine Empfehlung von A. Héron de Villefosse übergeben konnte — und die Bibliothek Méjanes in Aix (Provence). Hier verpflichtete mich der Direktor, Herr E. Aude, ganz ausserordentlich zu Dank.

Jenseits der Alpen, in Turin, empfing mich (i. J. 1900) Ernesto Schiaparelli inmitten der herrlichen Denkmäler des ägyptischen Museums wie eine alte Bekannte. Vieles hatte er mir, vieles ich ihm zu sagen über die geradezu wunderbare Entfaltung, welche Champollions Genie in diesen denkwürdigen Räumen einst genommen hatte!

Das palastartige Gebäude umschliesst auch die königliche Akademie, und ich weiss es der Direktion um so mehr Dank, mir eine genaue Durchsicht eines Teils ihrer Handschriften erlaubt zu haben, als mir einer ihrer Beamten, Herr Vincenzo Armando, die überraschende Kunde von dem Vorhandensein einer Anzahl Briefe von Champollion mitteilte. — In Pisa nahm sich Herr Ugo Morini, Direktor der Univers.-Bibliothek, wo Rosellinis Papiere liegen, sehr freundlich meiner an. Aber auch in Livorno erhielt ich allerlei nützliche Auskunft: in der Labronika-Bibliothek durch den Direktor Herrn Nardini Despotti Mospignotti, sowie im Rathause durch den Generalsekretär Herrn Amerigo Baldini, der alles aufbot, um mir nützlich zu sein.

Grosse Hoffnung hatte ich auf Florenz gesetzt, doch nur in der dortigen Nationalbibliothek fand ich etwas, — dank den Bemühungen von Herrn Luigi Andreani. Ich setzte Astorre Pellegrini, Schiaparellis Schüler, noch vor der Abreise von meinen Enttäuschungen in Kenntnis; er versprach, die Nachforschungen ernstlich fortzusetzen, und wie glückliche Resultate er gehabt hat, ist im Buche ausgeführt worden; hier danke ich ihm für alle mir zuteil gewordene Auskunft. Rosellinis Bildnis (Illustr. Nr. 15) erhielt ich ebenfalls von diesem freundlichen Helfer.

In der Bibliothek des Vatikans stand mir Orazio Marucchi, Direktor des dortigen ägyptischen Museums, zur Seite, was mir zu grossem Nutzen gereichte. — Auch dem Herrn Unterdirektor des Leidener Reichsmuseums Van Oudheden, Dr. Boeser, sowie den Herren Dr. J. Sieveking in München (Königl. Museum), Dr. Paul Höhn in Weimar, Dr. Köhnke, (Königl. Akademie), Prof. Lippert und Dr. Lessing (Orient. Seminar) zu Berlin, danke ich hiermit für die mir freundlichst gemachten Mitteilungen. — Schliesslich hebe ich hier gebührend hervor, wie grosse Vorteile mir bei der Fertigstellung meines Werkes aus der Benutzung der Königl. Bibliothek zu Berlin erwachsen sind, und wie sehr ich es anerkenne, dort so manche gütige Berücksichtigung gefunden zu haben.

Im Anschluss hieran nenne ich noch einige aus der grossen Zahl von Persönlichkeiten, die mich zu Dank verpflichtet haben. Es sind dies die Herren Cruveilhier, Victor Delbos, Fröhner, Louis Polain, Seymour de Ricci in Paris, Herr Mangeant in Versailles, Herr Félix Vielle in Gretz; die Herren Combarieu, Greil, F. de Laroussilhe, A. Vaissié in Cahors, und ganz besonders Herr Esquieu, Gen.-Sekretär der Société des Etudes scientifiques usw. du Lot; Professor J. de Crozals in Grenoble, Nachfolger Champollions bei der Fakultät, und Herr Roman in Picomtal. — Ich nenne ferner Herrn Sallier und Herrn de Fabry in Aix (Provence), Frau Ippolita Cocco Rosellini und ihren Sohn Tito, Artillerie-Offizier, in Pisa; die Herren Angelo Cerri und Licurgo Santoni ebendaselbst, Professor Ersilio Michel in Livorno, Professor E. Teza in Padua und Professor Wilhelm Spiegelberg in Strassburg. Dieser unterzog sich willig der Mühe, meine umfangreichen Auszüge aus Champollions grosser demotischer Denkschrift durchzulesen und zu begutachten, wodurch mir ein sehr erheblicher Dienst geleistet wurde.

Einem anderen Jünger Champollions bleibt meine Dankbarkeit über seinen Tod hinaus gesichert: Georg Ebers.

Das hauptsächlichste Material zu diesem Werk waren natürlich Champollions eigene Schriften; sie stehen in der Bibliographie vermerkt. — Eine ungeheure Menge von Briefen hervorragender Menschen an die beiden Brüder, teils

in Vif vorhanden, teils in der Nat.-Bibliothek, wo ich auch den literarischen Nachlass mehrerer Zeitgenossen Champollions[1]) fand, waren von grossem Nutzen. — Dasselbe gilt von der unendlichen Zahl der von mir (hauptsächlich in Vif) benutzten amtlichen Urkunden.

An veröffentlichtem Material sind mir mehrere hundert Werke fremder Autoren durch die Hände gegangen, darunter viele von Entzifferungs-Versuchen handelnde. Es mag genügen, dass das Nötige darüber im Kapitel »Entzifferung« steht. Dagegen gebe ich hier die Titel mehrerer der Werke, die mir zur Darstellung des geschichtlichen Hintergrundes von dem sich Champollions Gestalt abhebt, nützlich gewesen sind. Im Anschluss daran stehen einige von den Werken, welche zur Darstellung des Unterrichtswesens geholfen haben.

Louis Blanc: Histoire de dix ans. Paris 1844. — Alfred Nettement: Histoire de la Restauration. Paris 1872. — Louis de Viel-Castel: Histoire de la Restauration. Paris 1860ff. — Jules Taulier: Histoire du Dauphiné, Grenoble 1855. — Victor du Bled: Histoire de la monarchie de Juillet usw. Paris 1877. — Thureau Dangin; Histoire de la monarchie de Juillet. Paris 1884ff. — Aimé Champollion: Chroniques Dauphinoises. Grenoble u. Vienne 1880ff. — Baron d'Haussez: Mémoires, Paris 1896f. — Antoine Etex: Les souvenirs d'un artiste. Paris 1878. — Albert Babeau: Le Louvre et son histoire. Paris 1895. — C. A. Sainte-Beuve: Critiques et portraits littéraires. Paris 1832. u.: Causeries de lundi. 15 Vol. Paris 1857ff. — E. de Villiers du Terrage: Journal et Souvenirs sur l'Expédition d'Egypte. Paris 1899. — Aug. Sicard: L'éducation morale et civique avant et pendant la Révolution. Paris 1884. — Baron Degérando: Rapport fait à la Société de Paris sur l'instruction élémentaire. Paris 1816. — Gabriel Compayré: Histoire critique des doctrines de l'éducation en

1) U. a. den von J. Dujardin, Nestor L'hôte, Salvolini, A. J. St. Martin; letzterer enthält eine Anzahl von inedierten Briefen Champollions, die in der Bibliographie unerwähnt geblieben sind. — Das von Henri Omont herausgegebene Inventaire sommaire (Nouvelles acquisitions du Dép$^{t.}$ des Mss. usw. Paris 1905) enthält auch die Liste der Papiere Champollions.

France depuis le 16e. siècle. Paris 1879. — Louis Liard: L'Enseignement supérieur en France 1789—1889. Paris 1888ff. — Louis Liard: Universités et facultés. Paris o. J. — Hartwig Derenbourg: Silvestre de Sacy. Paris 1895. — Notice historique sur l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes. Paris 1883. — Abel Lefranc: Histoire du Collège de France usw. Paris 1893.

Dass viele Reisewerke, sowie alle einschlägigen französischen Revuen, ebenso wie viele Zeitschriften anderer Länder und ein grosser Teil der Tagespresse konsultiert werden mussten, ist selbstverständlich. — Von grossem Nutzen waren die Memoiren der Inschriften-Akademie.

Es war am 4. März 1897, als ich anlässlich von Champollions Todestag zu Perrot von dem Martyrium sprach, zu dem sich des „Ägypters“ kurzes Erdendasein gestaltet hat.

„Aber nicht nur,“ so schloss ich, „musste er um die Mittagsstunde des Lebens sein Tagewerk abbrechen, sondern sogar im Gedächtnis der Menschheit lebt er persönlich nicht weiter, — ist er ebenfalls tot.“ — „Rufen Sie ihn zurück, stellen Sie ihn uns lebend vor's Auge hin und er wird unserm Herzen teuer werden,“ entgegnete Perrot; „Ihre Aufgabe ist gross und schön, es handelt sich um eine wahre Auferstehung!“

Als mir nun letzthin — gerade zu Ostern, dem Auferstehungsfest — die letzten Bogen des Werkes zugingen, gedachte ich lebhaft dieses Wunsches meines verehrten ehemaligen Lehrers, aber ich wusste nicht, ob man ihn in meiner Arbeit erfüllt finden würde. Heute, da Gaston Masperos und Eduard Meyers warme Worte zur Einführung meines Werkes vor mir liegen, ist es mir vielleicht gestattet, zu wiederholen, was beide Gelehrte zu erkennen geben: Champollion war für uns kaum mehr als ein Name, — nun aber steht er lebendig vor uns.

Möchte ihm treues Gedenken fortan gesichert bleiben!

Hannover, am 9. Juni 1906.

H. Hartleben.

Terminologie.

In diesem Abschnitt sind die wichtigsten der von Champollion gebrauchten technischen Ausdrücke zusammengestellt und mit seinen eigenen Worten aus der Grammatik und dem Précis erklärt.

A. L'Ecriture hiéroglyphique ou sacrée.

Les hiéroglyphes proprement dits forment l'écriture primitive égyptienne. Sur les monuments de l'Egypte les hiéroglyphes sont représentés avec tous leurs détails. — Une réduction systématique des hiéroglyphes purs au plus petit nombre de traits possibles, tout en conservant l'ensemble général de leurs formes et leur type d'individualité a produit des hiéroglyphes abrégés que nous appellerons linéaires. Ce sont, pour ainsi dire, les hiéroglyphes des livres. L'écriture hiéroglyphique comptait 3 classes de caractères bien tranchés.

1. **Les caractères mimiques ou figuratifs** (cyriologiques).
2. **Les caractères tropiques ou symboliques.**
3. **Les caractères phonétiques** ou signes de son.

1. Les caractères figuratifs expriment précisement l'objet dont ils présentent à l'oeil l'image plus ou moins fidèle. Ainsi un croissant signifie la lune, une étoile = une étoile, un homme = un homme, etc.

2. Les caractères symboliques devaient exprimer surtout les idées abstraites. Ils se formaient selon 4 principales méthodes diverses, par lesquelles le signe se trouvait plus ou moins éloigné de la forme ou de la nature réelle de l'objet dont il servait à noter l'idée. On procéda à leur création:

a) par synecdoche, en peignant la partie pour le tout; ainsi deux bras tenant l'un un bouclier, l'autre un trait ou une pique, signifiaient une armée ou le combat; les prunelles de l'oeil, les yeux, etc.;
b) par métonymie, ou peignant la cause pour l'effet, l'effet pour la cause, ou l'instrument pour l'ouvrage produit. Ainsi on exprima le feu par une colonne de fumée, sortant d'un réchaud, l'action de voir, par l'image de deux yeux humains etc.;

c) par **métaphores**, en peignant un objet qui avait quelque similitude réelle ou supposée avec l'objet de l'idée à exprimer. Ainsi on notait la sublimité par un épervier, à cause du vol élevé de cet oiseau; la priorité, la supériorité par les parties antérieures du lion, etc.;

d) par **énigmes**, en employant l'image d'un objet physique n'ayant que des rapports très-cachés, très-éloignés, souvent même de pure convention, avec l'objet même de l'idée à noter. Ainsi, un rameau de palmier représentait l'année, parcequ'on supposait que cet arbre poussait 12 rameaux par an, un dans chaque mois, etc.

3. Les caractères phonétiques. Ils représentent non des idées, mais des sons ou des prononciations. Le principe fondamental de cette méthode consista à représenter une voix ou une articulation par l'imitation d'un objet physique dont le nom, en langue parlée, avait pour initiale la voix ou l'articulation qu'il s'agissait de noter. Ainsi l'image d'une bouche, nommée rô en langue parlée, avait pour valeur phonétique = r; l'image d'un aigle (akhôm) = a; etc.

Homophônes. — Une même voix ou une même articulation pouvait être représentée par plusieurs caractères différents de forme comme de proportion. Ainsi, p. ex., l'articulation r pouvait être représentée indifféremment par une bouche = rô; par une fleur de grenade = roman; par une larme = rime, etc. L'articulation ch (sch des Allemands) par un bassin = schli; par un jardin = schnl; par l'image d'une chèvre sauvage = schasch; etc.

Abréviations[1]). Certains caractères phonétiques étant employés, (de préférence à tout autre caractère leur homophône), pour la transcription de mots particuliers de la langue, l'usage s'introduisit, d'écrire ces mots par abréviation, en ne traçant que les initiales seules de ces mêmes mots qui revenaient souvent dans tous les textes hiéroglyphiques; etc.

Déterminatifs. Les noms communs écrits phonétiquement reçoivent à leur suite des signes déterminatifs de l'espèce à laquelle appartient l'individu, exprimé par le nom. Ainsi, très souvent des noms communs transcrits par le moyen des signes de son, se terminent par un caractère déterminatif, qui est la représentation même de l'objet dont le mot est le signe oral: l'image est donc jointe au mot exprimé par des lettres. (z. B. ehe = Ochse; dahinter das Bild des Tieres.)

Anaglyphes. Quelques signes n'ont été observés que dans certains textes appartenant au règne des rois des 19e. et 20e.

1) Hierin stecken zum grossen Teil die später als Silbenzeichen erkannten Zeichen.

dynasties, conçus en une espèce d'écriture secrète. — Des bas-reliefs purement allégoriques ou symboliques abondent sur les constructions ég. et furent désignés par les anciens sous le nom d'anaglyphes. On peut bien, jusqu'à un certain point, considérer les anaglyphes comme une espèce d'écriture et ce sera, si l'on veut, l'écriture symbolique; mais sous aucun rapport on ne saurait les assimiler à l'écriture hiéroglyphique pure qui en fut essentiellement distincte. [Preuve:] La plupart des figures qui composent les anaglyphes, sont accompagnées de petites légendes explicatives en véritable écriture hiéroglyphique.

B. L'Ecriture hiératique ou sacerdotale.

L'écriture hiératique est une simplification des caractères hiéroglyphiques. Inventée pour abréger considérablement le tracé des signes sacrés linéaires, elle est au fond une véritable tachygraphie hiéroglyphique. — Les signes figuratifs et les signes symboliques y sont souvent remplacés soit par des caractères phonétiques, soit par des caractères arbitraires.

C. L'Ecriture démotique ou populaire (épistolographique ou enchoriale)

est un système d'écriture distinct de l'hiéroglyphique et de l'hiératique dont il dérive immédiatement. — Ses signes sont des caractères simples empruntés à l'écriture hiératique. — Elle exclut à très-peu près tous les caractères figuratifs; elle admet un certain nombre de caractères symboliques, mais seulement pour exprimer des idées essentiellement liées au système religieux. — Elle emploie beaucoup moins de caractères que les 2 autres systèmes. Le principe phonétique y domine.

Champollion hat diese Ausdrücke zum grossen Teil unter Anlehnung an solche gebildet, die bei den antiken Autoren überliefert sind. Ammianus, Diodorus Siculus, Herodot, Horapollo, Philon, Plato, Plinius d. Ä., Plutarch, Porphyrius u. a. gaben indessen teils ungenügende, teils gänzlich verkehrte Auskunft und verursachten grosse Verwirrung dadurch. Bedeutend zuverlässigere Angaben über das altäg. Schriftsystem lieferte der Kirchenvater Clemens Alexandrinus von dem im Buche viel die Rede ist.

Nachträge und Berichtigungen.

1. Der in Bd. I. Seite 30 vom Abbé Gattel erwähnte „bayrische Pater Ignaz Kircher“ ist in Wirklichkeit der bekannte, in Fulda geborene Athanasius Kircher.

2. Laut den in der Nat.-Biblioth. vorhandenen urkundlichen Beweisen steht es fest, dass sich „der Ritter ohne Furcht und Tadel“ Bayart schrieb, und nicht Bayard, wie es allgemein üblich ist und wie irrtümlich auf S. 42 angegeben ist.

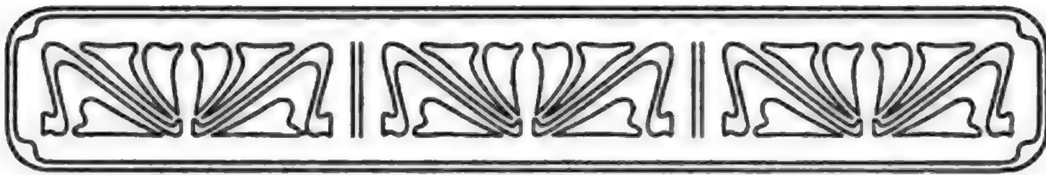
3. Aus Grenoble trifft soeben folgende Nachricht ein: La Bibliothèque de Grenoble vient de recevoir une oeuvre . . . . . signée de Bartholdi, ... statue de Champollion le Jeune, dont l'original vient d'être, par la veuve Bartholdi, donné à notre Bibliothèque municipale et qui, dès aujourd'hui (15. Juni 1906), sera installé dans le grand vestibule du Musée Bibliothèque. (s. hierzu Bd. II, S. 610—612.)

Seite 51, Zeile 11 v. u. lies „aufgestellt“ statt „hergestellt“.
„ 73, Anm. lies „Dschelaleddin“ statt „Dschelaeddin“.
„ 106, Anm. lies „Colebrooke“ statt „Coolebroke“.
„ 228, Zeile 11 lies „Scholz-Woide“ statt „Scholtz“.
„ 231, Zeile 17 lies „Grafen von Artois“ statt „Prinzen“.
„ 252, Anm. lies „Monitorial System“ statt „Monitorialsystem“.
„ 265, Zeile vor Anm. 1) lies „entweiht worden sei“ statt „war“.
„ 323, Zeile 10 lies „betrachtet“ statt „gehalten“.
„ 328, Zeile 12 lies „während“ statt „weil“.
„ 401, Zeile 4 v. u. lies „1896“ statt „1897“.
„ 545, Zeile 9 v. u. und Anm. 3) lies „Ricardi feu Charles“ (usw.). Näheres über diesen Namen s. Bd. II. S. 420.
„ 565, Zeile 6 lies „päpstliche Breven“ statt „fürstliche“.

Band II:

Seite 76, Zeile 13 v. u. lies „Département“ statt „Ecole“.
„ 135, Anm. 1) lies „Correggio“ statt „Corregio“.
„ 213, Zeile 19 streiche das Komma zwischen „Reste“ u. „Titel“.
„ 277, Zeile 10 v. u. lies „der erste“ statt „das erste“.
„ 302, letzte Zeile u. letzte Anmerkung lies „3)“ statt „1)“.
„ 398, Zeile 3 lies „Eusèbe“ statt „Eugène“.
„ 421, Zeile 7 v. u. streiche „schon erwähnte“.
„ 455, Zeile 13 lies „Laffitte“ statt „Lafitte“.

Die eckigen Klammern [ ] im Text zeigen an, dass an dieser Stelle nur der Inhalt, aber nicht der Wortlaut, angegeben ist.



Kapitel I.

Das Kind.

(1790 bis Frühling 1801.)

Die Familie, die uns den Entzifferer der ägyptischen Hieroglyphen gegeben hat, entstammt dem Dauphiné. Ein Zweig derselben ist noch heute in dem romantisch im Schatten hochragender Alpengipfel gelegenen Valbonnais unweit Grenoble ansässig, und hier wurde in dem waldeinsamen Gebirgsweiler La Roche (Département de l'Isère) im Jahre 1744 Jacques Champollion[1]) geboren[2]), der sich schon früh dem Buchhandel widmete. — Auf den Rat eines Verwandten, der als Kanonikus in der Benediktiner-Abtei zu Figeac lebte, liess er sich um 1770 in dieser Stadt nieder, wo er sich am 28. Januar 1773 mit Jeanne Françoise Gualieu, geboren am 31. Januar 1747, Tochter eines dortigen Kaufmanns, verheiratete, und zwar in der historisch denkwürdigen Kirche „Notre Dame fleurie"[3]), deren stattlicher Bau mit künstlerisch schönem Portal von der Höhe herunter die Stadt beherrscht. Einige Monate früher hatte die Verlobung des Paares, einer

1) Die Namen Champollion und Champoléon werden noch jetzt häufig verwechselt, obwohl letzterer nur einen Ort im Dépt. des Hautes Alpes bezeichnet.

2) Als Sohn des Kaufmanns Barthélemy Champollion und seiner Frau Marie geb. Geroux.

3) Nun „Eglise du Puy".

uralten Ortssitte gemäss, im Kreise der versammelten Gemeinde vor diesem Portal stattgefunden.

Dreizehn Jahre später[1]) finden wir den Buchhändler als Eigentümer eines altertümlichen grossen Hauses, das einst als Besitz eines fehdelustigen Rittergeschlechtes bewegte Tage gesehen hatte, nun aber träumerisch still in der schmalen, dunklen Gasse dastand, die den heute befremdlich klingenden Namen „de la Bodousquerie“ führte, anscheinend weil eine Niederlage von Naturwachs[2]) sich dort befand. — Die in guten Verhältnissen lebende Familie zählte damals vier Kinder, doch war ihr von drei Söhnen nur der im Oktober 1778 geborene Jacques-Joseph erhalten geblieben, ein schöner, sehr ehrgeiziger und gewandter Knabe, der bereits im Jahre 1789 seine kleine Schwester Marie selbständig unterrichtete.

Zu dieser Zeit lag die Mutter schwer krank darnieder, und ihr rheumatisches Leiden verschlimmerte sich derartig, dass sie Anfang Januar 1790 völlig gelähmt dalag, von den Ärzten aufgegeben wurde und in apathischem Zustande ihrem Ende entgegenzugehen schien. — Ihre Genesung und die Geburt ihres jüngsten Sohnes betreffend, liegt eine verbürgte Überlieferung vor, die hier notwendig erwähnt werden muss, da sie in sehr merkwürdiger Weise die Kindheit und erste Jugend des letzteren beeinflusst hat.

In der Angst, seine Frau zu verlieren, so lauten einstimmig die verschiedenen Berichte, nahm der Buchhändler seine Zuflucht zu einem gewissen Jacqou[3]), „der Zauberer“ genannt, weil man ihm neben allerlei sonderbarem Wissen auch viele erfolgreiche Kuren nachrühmte.

Er liess die Kranke auf erhitzte Kräuter legen, deren Heilkräfte nur ihm bekannt waren, bereitete heissen Kräuterwein[4]) zum Trinken wie zum Einreiben und versprach völlige und schnelle Genesung. Zugleich stellte er die Geburt eines

---

1) Infolge der Revolutionswirren gingen viele Akten der Stadt verloren, so dass der Kataster nur noch vom Jahre 1786 an datiert.

2) „cire brute“, altfranzösisch „bodousque“.

3) Er lebte im uralten Kloster Lundieu (das bald darauf zerstört wurde), und sein kleines Gärtchen stiess an einen grossen Grundbesitz der Familie Champollion.

4) „. . . Il est vrai, qu'il y ajouta quelques graines inconnues,

Sohnes in Aussicht, dessen Ruhm die kommenden Jahrhunderte überdauern würde[1]).

Wirklich erhob sich die Patientin schon am dritten Tage von ihrem Krankenlager „und konnte nach acht Tagen die Treppen im Hause hinauf- und herunterlaufen". Da der zweite Punkt der Prophezeiung ebenfalls eintraf, so glaubte man nun auch allseitig an die spätere grosse Berühmtheit des Knaben, dessen Geburt daher zu einem Ereignis sich gestaltete, an welchem, wie die Überlieferung sagt, die gesamte Stadt freudigen Anteil nahm.

Am 23. Dezember 1790 um 2 Uhr morgens war in dem alten düstern Hause das junge Lebenslicht aufgestrahlt. Das Kind war so kräftig, dass es wenige Stunden später trotz strenger Winterkälte schon nach der Bergkirche hinaufgetragen werden konnte, wo es vom Vikar Bousquet (nach der Mutter) Jean-François getauft wurde. Einer der Pathen war Jacques-Joseph, der die lange Reihe seiner Liebeswerke an dem jüngeren Bruder somit an dessen erstem Lebenstage begann.

Champollion ist also nicht, wie es gewöhnlich heisst, von nur vorübergehend in Figeac weilenden Eltern zufällig ebendort geboren worden, sondern sein Dasein wurzelte vorwiegend im markigen Boden des schon von den Römern hochgeschätzten Quercy-Landes[2]), dessen zweitgrösster Ort

---

qu'il tirait de ses poches peu appétissantes et que sa malade devait avaler . . . . " (Notiz von Champollion-Figeac).

„Cet homme lui fit des frictions avec du vin chaud, dans lequel il avait fait bouillir des simples; il lui en fit boire et le 3e jour elle quitta son lit radicalement guérie. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est la prédiction que fit cet empirique à Mme Champollion, alors âgée de 48 ans et qui depuis 10 ans n'avait point eu d'enfant: Il lui annonça que bientôt elle serait mère d'un fils qui lui ferait honneur et acquerrait une grande réputation dans le monde: la naissance de Champollion le Jeune eut lieu un an après." (Dr. en méd. H. Janin, in: Observations phrénologiques sur Champollion le Jeune, Paris 1833.)

1) „[De votre maladie il naîtra] un garçon qui sera une lumière des siècles à venir." Mme Lacroix in Figeac, die Jacqou noch gekannt hatte, gab diesen Wortlaut seiner Prophezeiung.

2) Das Land der Cadurci, wo reiche Römer sich mit Vorliebe Villen erbauten, lieferte feine Töpferwaren und kostbares Linnen.

Fig. 1. Figeac um 1800.

Figeac ist, die recht eigenartige Hauptstadt eines der Kantone des Lot-Departements. Sie liegt zu beiden Seiten des Flusses Célé und steigt vom Grunde des Tales bis zum ersten Plateau der Latronquière genannten Kalksteinkette empor, die hier Du Puy heisst. Obwohl sehr ansprechend in einer von Gehölz und Weinbergen unterbrochenen Landschaft gelegen, befindet sie sich doch noch genügend im Schatten des hohen und kalten Auvergne-Gebirgsstockes, um einen ernsteren, nördlicheren Charakter zu tragen, als ihre geographische Lage an sich (44° 36′ n. Br.) erwarten lässt. Dies erklärt wohl zum Teil, weshalb die Leute von Figeac von jeher in scharf ausgeprägtem Gegensatz zur Mehrzahl ihrer den heiteren Süden repräsentierenden Nachbarbevölkerung gestanden haben.

Die Geschichte der Stadt, die ausserordentlich bewegt ist, geht urkundlich auf Pipin II. von Aquitanien zurück. Dieser erbaute im Jahre 839 auf eben dem Platze, den jetzt der Champollion-Obelisk ziert, eine Benediktinerabtei, die den Kern eines schnell emporblühenden Ortes bildete, dessen Name Figeac jedoch einer weit früheren, noch Spuren aufweisenden Ansiedlung entlehnt sein soll. — Durch ihren grossen Reichtum kühn gemacht, aber vom König wie vom Abt aufs stärkste bedrückt, unternahm die Stadt im 13. Jahrhundert um ihrer kommunalen Freiheit willen einen 62jährigen erbitterten Kampf, dessen Beschreibung ein Denkmal für das unbeugsame Selbstgefühl ihrer Bewohner ist[1]). Diese siegten endlich, trugen aber einen derartig schlimmen Ruf davon, dass selbst noch im Jahre 1789 ihr gewalttätiges und rebellisches Wesen weit und breit als verbürgte Tatsache galt. Auch darf man annehmen, dass die Pariser Revolutionsführer in ihrer systematischen Bearbeitung der Provinzialbevölkerung Figeac zu den für ihre Zwecke geeignetsten Orten zählten.

Die Stadt jedoch stand seit lange nicht mehr im Zeichen des wilden Aufruhrs, der sie in den Tagen grimmer Notwehr

1) Einmal z. B. verschanzten sich die „Konsuln“ der Stadt im Rathause und erlaubten den Abgesandten des Königs und des Abtes lediglich nur, durchs Schlüsselloch des Tores mit ihnen zu verhandeln.

einst gekennzeichnet hatte; vielmehr hinderten der Geist der Ordnung und die kühle Reserve, die unter normalen Verhältnissen ihre Bewohner auszeichnen, lange Zeit hindurch die von Pariser Agenten gestreute Saat der Empörung am Aufgehen. Endlich aber nahmen die Umsturzelemente auch hier eine so drohende Haltung an, dass die Stadt am 3. Oktober 1790 Garnison, und späterhin auch noch sieben Kompagnien Bürgerwehr erhielt. Diesem Umstande verdankte sie es, dass sie am 14. Juni 1791 den bewaffneten Banden der Umgegend nicht zum Opfer fiel.

Der Übergang von der alten zur neuen Zeit wurde gerade in Figeac ganz erheblich erschwert durch die hartnäckige Königstreue und den streng religiösen Sinn der Bevölkerung, daher denn die ständig von Paris her verstärkte Partei, die hier durchaus einen Revolutionsherd schaffen wollte, schliesslich zu den unmenschlichsten Massregeln griff; denn Danton's Wort[1]) bestätigte sich auch in diesem Falle. Zum Glück blieben mehrere hochherzige Männer auf ihrem Posten in der Verwaltung, um nach Kräften über die Sicherheit der stark gefährdeten Stadt zu wachen; sie sahen sich nach ehrenfesten Bürgern um, die ihnen durch Übernahme von Vertrauensämtern zur Stütze gegen die Pariser Jakobiner dienen könnten, und so sehen wir auch den Buchhändler Champollion als Munizipalbeamten figurieren und im Jahre III der Republik neben zwei Mitbürgern zum Vorstand der städtischen Polizei ernannt werden. Dieses heikle Amt verwaltete er also während der gefahrvollsten Zeit, doch hinderte es ihn nicht, in seinem trotz des eingetretenen grossen Notstandes nach wie vor gastlichen Hause den schwer gefährdeten Benediktinern Seycy (aus Nizza) und Dom Calmet dauernden Schutz zu gewähren.

Vorstehendes zeigt zur Genüge, dass der Begründer der Ägyptologie nicht nur einem ganz eigenartigen Boden entsprossen, sondern dass er auch so recht aus dem Herzen der Revolution heraus in die neu beginnende Ära sozialer Freiheit hineingewachsen ist. Zwar konnte er als Kind weder die Erhabenheit der welterlösenden Revolutionsgrundsätze,

1) „En révolution, l'autorité est au plus scélérat".

noch die Verwerflichkeit der aus ihrer verkehrten Nutzanwendung erwachsenen Attentate gegen die höchsten Güter der Menschheit begreifen, doch wurde seinem innersten Selbst der Stempel der grossen Zeit, die ihn geformt hatte, unauslöschlich aufgeprägt, denn die Seele des Jünglings und des Mannes blieb unwandelbar von starker Begeisterung für wahre Freiheit und Menschenliebe durchglüht.

In recht merkwürdiger Weise wurde der 12 Jahre ältere Jacques-Joseph zu seiner späteren Vielseitigkeit und zu den durch diese so glücklich unterstützten Hilfeleistungen bei seines Bruders Lebenswerk gewissermassen vom Geschick selber erzogen und ausgerüstet: Nachdem er bei seines Vaters gelehrtem Schützling, dem Kanonikus Seycy, ausgezeichneten Unterricht genossen hatte, bestand er mit 15 Jahren beim Gymnasialdirektor Delhès seine Abiturientenprüfung (ses humanités): in aller Stille, denn die Schulen in Figeac waren bereits in Kasernen verwandelt worden, und der Salut public hatte jeglichen Unterricht bis zu den Privatkursen hin als „die persönliche Freiheit schädigend", verboten.

Nachdem er sich danach bei Dom Calmet (Seycy lag totkrank darnieder) privatim noch weiter gebildet hatte, wurde er am städtischen Bureau de la correspondance générale angestellt[1]).

„Seitdem," so schreibt er selber, „wurde ich mit dem Abholen der Briefschaften . . . . ., mit dem Eintragen der Gesetze, dem Visieren der Pässe, der Bescheinigung des Bürgersinnes (civisme) usw. betraut. Infolge der Revolutionsgesetze ergoss sich mit jedem Kurier ein Strom von Druckschriften über mich: Berichte, Reden, Protokolle, neue Gesetze usw., alles ging durch meine Hände und von allem erhielt ich ein Exemplar . . ." Die Schlüssel der Archive lagen ebenfalls in seinen Händen, und der von Ehrgeiz und Wissbegier entflammte Jüngling las alles, erwog alles und tat es bald seinen älteren Kollegen an Umsicht und an Verständnis für die Sachlage zuvor, und er allein, noch unberührt vom Parteienhass, konnte in jenen kritischen Tagen ungefährdet seines Amtes walten. — Er blieb sogar auf dem Posten, als der Sturz

---

1) 12 floréal an II (1. Mai 1794), mit 500 fr. „pro trimestre."

von Robespierre (am 9 Thermidor an II, = 27. Juli 1794) die gesamte Administration der kleinen Stadt dermassen erschütterte, dass alles Bestehende aufgelöst wurde. Dem noch nicht Sechzehnjährigen wurden dann sämtliche Bureauräume in Verwahrung gegeben, sowie auch die Akten der zur Übersiedlung nach Cahors bestimmten Distriktverwaltung. Monatelang trugen seine jungen Schultern diese schwere Verantwortungslast, bis er am 6. Dezember 1794 als Secrétaire adjoint in die neugeschaffene Kantonalverwaltung eintrat und mit dem Abfassen der Erlasse usw. betraut wurde.

Inzwischen hatte der furchtbare Gärungsprozess, den die Aussicht auf ungewohnte Privilegien im Volke erregt hatte, besonders rings um Figeac her alle nur erdenklichen Gräuelszenen gezeitigt: so war z. B. die Schwarze Bande[1]) gebildet worden, um Opfer aufzuspüren und zu denunzieren, und nicht nur stellte die Stadt selber mehrere ruchlose Führer jener Horde, sondern auch der Pariser Nationalkonvent sandte zur Schürung des Brandes fortgesetzt Agenten aus, unter ihnen den Arzt Bô, Erfinder raffiniertester Marterwerkzeuge, dessen beredter Wahnwitz die Bürgerwehr plötzlich in eine wütende Meute verwandelte, mit der er Stadt und Umgegend zu durchstreifen begann.

Am 30. September 1792 war in Figeac die Republik erklärt worden, — vom 21. April 1793 ab herrschte dort die Schreckenszeit. Am 18. Mai wurde durch Einführung des neuen Kultes »dem öffentlichen Skandal der Beschimpfung der Vernunft« ein Ende gemacht. Wer von da ab Sonntags in festlicher Kleidung oder ohne Arbeitsgerät die Strasse betrat, verfiel dem Gesetz[2]).

So stand also Champollions erster Lebensabschnitt ganz unmittelbar unter dem eisernen Druck jener furchtbaren Zeit, und da sein elterliches Haus nur etwa 30 Schritte von dem

---

1) Bande noire, hier als lokale Bezeichnung zu verstehen.

2) Die zum Tode Verurteilten wurden nach Paris, Toulouse usw. transportiert, wohl infolge einer fehlerhaften (!) Einrichtung der Revolutionstribunale der Provinzen, denn andernfalls hätte man der bankerotten Stadt die Guillotine kostenlos geliefert.

Platz[1]) entfernt lag, wo sich um den dort stehenden „Baum der Freiheit“ die lärmenden Revolutionsfeste konzentrierten, so bildeten diese Szenen, und andere, welche die Kehrseite des Bildes waren, die ersten Eindrücke, die das Kind von der Aussenwelt erhielt: einerseits die rauschende Musik der Carmagnole und der wilde Jubel der „Freiheitsapostel“, — andererseits die Tränen und Wehklagen derer, die im stillen Hause der Champollion Trost suchten. Es ist möglich, dass diese scharfen Gegensätze das erwachende Begriffsvermögen des äusserst empfindungsfähigen Knaben stark beeinflussten; jedenfalls beobachtete man schon früh ganz unvermittelte, jähe Stimmungswechsel bei ihm, wie er denn z. B. nicht selten mitten aus lärmendem Spiel heraus fortlief, um irgendwo seinen kindlichen Vorstellungen ungestört nachzuhängen. Dass diese schon früh recht originell gewesen waren, zeigt nachstehendes: Im Frühsommer 1793 suchte man während eines starken Gewitters das $2^1/_2$ jährige Kind geraume Zeit vergeblich. Endlich wurde es von der Gasse aus zum allgemeinen Schrecken auf dem Hausboden entdeckt, wo es, »einer Mauerschwalbe gleich«, in dem offenen Raum zwischen zwei Steinpfeilern kauerte und mit vorgebeugtem Kopf und weit ausgestreckten Armen in der denkbar gefährlichsten Stellung verharrte, um von dem „Feuer des Himmels“ ein wenig für sich aufzufangen[2]), wie der kleine Prometheus unbefangen zu seiner entsetzt hinzueilenden Mutter sagte. Dem Himmel galt überhaupt des Kindes erste Begeisterung und es konnte z. B. stundenlang die Sterne beobachten — „um ihre Sprache zu erlernen“.

Dank des Vaters Umsicht blieben der Familie ausser dem völligen Rückgang des einstigen Wohlstandes Fährnisse ernsterer Art erspart. Auch fehlte es inmitten der Schatten wachsender Sorgen in dem alten Hause keineswegs an Sonnenschein, war doch das Kind der helle Lichtpunkt, an dem sich alle erfreuten. Die Mutter besonders sah mit Stolz

---

1) Damals Place d'armes, später Place haute, nun Place Champollion. Hier, auf der Grenze der Stadtteile Liberté und Egalité, wurde am 3. Juni 1792 der Freiheitsbaum gepflanzt.

2) „Je voulais attraper un peu de ce feu du ciel“.

auf den Knaben, der ihr körperlich und seelisch so ähnlich war, und die Hoffnung, dass er ihre Zukunftsträume erfüllen werde, hielt sie aufrecht in der schweren Zeit. Leider jedoch sprach sie hiervon häufig in ihres Kindes Gegenwart und eröffnete ihm damit rätselvolle Perspektiven, die sein Auge trotz heimlicher Anstrengung nicht durchdringen konnte. — So bildete denn diese seine Umgebung beherrschende, in ihm selber anfangs traumhafte, dann immer klarer hervor-

Fig. 2. Champollions Geburtshaus.

tretende Überzeugung, für grosses bestimmt zu sein, von Anfang an die treibende Kraft für François; sie war ihm ins Blut gegeben und mit ihm gewachsen; sie liess die Herzen aller höher für ihn schlagen, und machte ihn zum Gegenstand eines Familienkultes, der einer weniger gesunden Natur als der seinen verderblich geworden wäre.

Alle grossen Eigenschaften, die wir späterhin an dem Entzifferer bemerken, und deren glücklichem Zusammenwirken er seine gewaltigen Forschungsresultate zu verdanken hatte, waren in dem merkwürdigen Kinde bereits deutlich vor-

gezeichnet: vor allem der Drang nach Wahrheit, ein vielgestaltiger Unternehmungseifer und, trotz des aufbrausenden Temperamentes — worin er nach dem Vater artete — eine schier endlose Geduld und Vorsicht da, wo es galt, ein selbstgestecktes und schwieriges Ziel zu erreichen. Er musste deshalb zuweilen mit Gewalt seinen oft recht eigenartigen Beschäftigungen entrissen werden. Auch sein Organisationstalent kam so früh zum Ausdruck, dass seine meist älteren Spielgefährten ihn stillschweigend als ihren Führer anerkannten.

Da der Aufenthalt im Freien in jenen gefahrvollen Zeiten nicht ratsam war für Kinder, so versammelten sich die kleinen Freunde des Knaben häufig in dessen Elternhaus[1]), das mit seinen weiten Räumen, dunklen Ecken und phantastischen Malereien[2]) zum Spielen reichen Anlass bot. Da interessierte ihn vor allem die saalartige, altertümliche Küche, wo über dem riesengrossen Kaminsims das in Stein gehauene Wappen eines alten Rittergeschlechtes[3]) prangt, das nicht nur seine rege Phantasie beschäftigte, sondern ihm auch (nach Jahren) Anlass gab zu einem originellen Wortspiel, dessen er lebenslang eingedenk blieb: er wurde gemeinhin mit »Cadet«, der Jüngere, bezeichnet, doch nannte er sich selber mit Vorliebe „Lion", — anfangs nur, weil diese Endung seines Familiennamens auszusprechen ihm leicht wurde; späterhin jedoch, als er über die Eigenschaften des Löwen unterrichtet wurde, vielleicht schon in jenem unabweisbaren Gefühl von innerer Kraftfülle, das die grossen Pfadfinder der Menschheit schon früh zu kennzeichnen pflegt. Seine Freude war nun gross, als er in den beiden Wappentieren Löwen zu erkennen meinte; auch brachte er sie, der Überlieferung zufolge, mit seinem Namen in Verbindung und unter das Wappen tretend, rief er: „Hier ist ein Löwe mehr im

---

1) Seit April 1892 im Besitz des Buchhändlers Delbos. Das Haus war vorübergehend ein Gasthof: „Auberge du Clocher de Rodez". — Über der Haustür steht auf einem weissen Täfelchen: Ici est né J. F. Champollion.

2) Im Jahre 1895 waren noch Reste davon vorhanden.

3) Näheres nicht zu ermitteln. In den beiden Wappentieren will man keine Löwen sehen, sondern: des levriers au collier.

Felde der Löwen"[1])! Aber dieses Lieblingsplätzchen wurde noch interessanter für das Kind, das ausserordentlich die Wärme liebte, wenn ein mächtig loderndes Kaminfeuer (hier zugleich auch Herdfeuer) ihm Gelegenheit gab, sich am wogenden Tanz der Flammen zu ergötzen.

Die Spiele waren zum Teil seine eigene Erfindung; in solchem Falle überschätzte er die Fassungskraft seiner Gefährten häufig und verfiel in zornige Ungeduld, seinen Haupt-

Fig. 3. Kamin im Champollion-Hause.

fehler, wenn man ihn nicht schnell genug verstand; doch waren Gewalttätigkeiten seiner Natur zuwider und der aufflammende Unwille erlosch sofort.

Wie kühn schon das Kind für seine Überzeugung eintrat, zeigt nachstehendes: Etwa fünfjährig, ging es eines Tages mit seiner Mutter an einem Hause vorüber, auf dessen Schwelle ein blinder Bettler sass, der den Vorübergehenden bittend seinen zerrissenen Hut entgegenhielt. Sorgsam des müden Greises ausgestreckte Beine umgehend, hatte François

1) „Voici un lion de plus au champ aux lions."

soeben das für ihn erbetene Geldstück in den Hut gelegt, als mit gespreizter Würde ein Führer der Revolutionspartei daher schritt und mit einem Schlage seines Rohrstockes den Blinden, dem er nicht ausweichen wollte, zum Aufstehen bewog.

Zornsprühend auf den gefürchteten Gewalthaber eindringend, ruft das Kind, indem es nach dem Stabe schlägt: „Schändlicher Stock, gehorchst dem bösen Mann und solltest ihn doch tüchtig verprügeln"[1])! „Bürgerin", sagte der anscheinend darüber belustigte Jakobiner zu der fassungslos dastehenden Mutter, „beschneiden Sie doch Ihrem Nestling (oisillon) hier recht gründlich Schnabel und Krallen, damit nicht andere das besorgen müssen"[2])!

Des Knaben kleine Missetaten, die meistens der vorzeitigen Entwicklung seiner starken Persönlichkeit entsprangen, wurden kaum jemals ernstlich bestraft, — denn von dieser früh sich offenbarenden Geisteskraft betroffen wagte es seine Umgebung tatsächlich nicht, an sein ungewöhnliches Wesen den gewöhnlichen Massstab der Erziehung zu legen. So behielt er stets seinen Willen und benutzte die ihm gewährte Freiheit nach eigenem Belieben: sobald er z. B. das Charakteristische einer neu in seinen Gesichtskreis kommenden Person, Idee oder Sache erfasst hatte, suchte er sich selber und anderen über den empfangenen Eindruck sogleich Rechenschaft abzulegen, wobei der Wahrheit in der naivsten Weise die Ehre gegeben wurde. Diese häufig sehr übel angebrachte Offenherzigkeit, die man ihm nur schwer abgewöhnen konnte, war eigentlich nichts anderes als die noch unkontrollierte kindliche Äusserung von der ihm späterhin so nützlich gewordenen inneren Notwendigkeit und zugleich auch Begabung, das Wesentliche in einer neuen Anschauung zu erfassen und sich möglichst klar gegenüber zu stellen.

1) „Vilaine canne, — tu obéis à ce méchant homme que tu devrais plutôt rosser!"

2) Champollion erinnerte sich lebenslang dieser Szene und als späterhin manche Gegner ihn hart bedrängten, wurde der Ausdruck: „Zum Glück sind mir Schnabel und Krallen gewachsen" sein Lieblingswort.

Die den Quercy-Bewohner jener Tage kennzeichnende Gabe, scharf zutreffende Spitznamen auszuteilen, war dem Kinde in hohem Grade eigen, — eine niemals völlig abgelegte Gewohnheit, die späterhin, als grosse Erfolge dem Meister zahlreiche Neider schufen, zur Quelle mancher Ärgernisse wurde.

Die Erinnerung an den seltengearteten Knaben lebt Dank der Überlieferung in Figeac weiter: Noch im Jahre 1895 wussten dort mehrere hochbetagte Leute von ihren Eltern her zu erzählen, wie zutreffend seine knappgefassten Bemerkungen gewesen, wie melodisch der Tonfall seiner Stimme, wie nachdenklich der Blick der grossen dunklen Augen, die aus dem Oval des völlig orientalisch[1]) anmutenden Gesichtes so zuversichtlich ins Leben schauten. Besonderes Aufsehen erregte die von dunkelbraunen[2]) Locken üppig umrahmte Stirn, welche „nicht die eines Kindes zu sein schien".

Durch eigenste Anschauung zu lernen (wie es Blaise Pascal einst getan) war auch für dieses Kind ein unwiderstehliches Bedürfnis, und es gab einen starken Beweis davon, als es, etwa fünfjährig, begann, mit oder ohne Erlaubnis die Buchhandlung[3]) aufzusuchen, die freilich manchen Tag geschlossen bleiben musste. Vom sorgenvollen Vater unbeachtet gelassen, mit Papierstücken und Bleistift ausgerüstet, sass es dann in der ablegensten Ecke des bescheidenen Raumes, von alten Druckschriften und Bildern umgeben. Man wollte den Knaben noch jahrelang vom Lernen zurückhalten, er gedachte deshalb durch eigene Kraft und in aller Stille in die Geheimnisse der Bücherwelt einzudringen: die fromme Mutter hatte bereits sein scharfes Gedächtnis mit langen Abschnitten aus ihrem Messbuch erfüllt, die er bedachtsam und ohne Anstoss

---

1) Was Champollion schon früh das Aussehen eines echten Orientalen gab, war der Umstand, dass auch die Hornhaut im Auge („la sclérotique") gelb war, dem Dr. med. Janin zufolge, den dies schon bei der ersten Begegnung befremdet hatte.

2) Der Farbenton des Haares und der Augen war von Kindheit an übereinstimmend.

3) Sie befand sich auf dem damals Place Basse, nun Place Carnot benannten Platz; das Haus war 1895 Eigentum des Hutmachers Tieulet.

hersagte. Ein altes Exemplar desselben Missals war bald von ihm aufgefunden, — er liess sich ganz beiläufig die Seiten und die Stichwörter für das von ihm Erlernte zeigen, prägte sie sich fest ein und errichtete dann auf diesen Fundamenten sein erstes Entzifferungswerk.

Der Überlieferung zufolge legte er zunächst den gedruckten Buchstaben eine phantastische Deutung bei, um sie voneinander zu unterscheiden, ahmte sie dann nach und verglich die Worte, in denen er den einen oder anderen von ihnen wiedererkannte. Beugte sich jemand neugierig zu ihm hinunter, so wagte er eine schnelle Frage und machte die Antwort zum Ausgangspunkt für neue Forschungen. So gelangte er nach längerer Zeit dahin, jedes Wort, jede Silbe der ihm bekannten Texte in dem Missal nachzuweisen, sie also dort selber zu lesen, wodurch ihm die Buchstabenwerte, sowie die Aussprache, zumal die der Diphthongen, hinreichend klar wurden, um allmählich auch auf andere ihm noch fremde Texte desselben Buches, in denen er aber manche bekannte Wörter wiederholt fand, übergehen zu können.

Eines Tages überraschte er dann seine Eltern mit den Ergebnissen seiner für blosse Tändelei gehaltenen Bemühungen, indem er ihnen aus dem Missal vorlas, verschiedene, der Druckschrift nachgeahmte Schriftproben von etwas wunderlichem Aussehen, sowie eine Anzahl von Bleistiftskizzen vorlegte, die ein grosses Talent verrieten. Seine Freude, sich durch eigene Kraft auf eine höhere Entwicklungsstufe emporgehoben zu haben, war sehr gross; dennoch wurde ihm der wiederholt erbetene Unterricht auch jetzt noch nicht zuteil, und erst im Frühling 1797 begann der Bruder in seinen kargen Mussestunden mit regelrechten Unterweisungen des Kindes.

Jacques-Joseph wurde indessen anfangs Juli vom Vater seiner Heimatstadt entführt, damit er an einem minder schwer heimgesuchten Ort sein Heil versuchen möchte. So stockte der Unterricht, doch hatte der nur anfangs sehr eifrige Knabe auch längst zu verstehen gegeben, dass ihn die elementaren Schulkenntnisse nur als Mittel zum Zweck interessieren könnten, weshalb er z. B. eine systematische Übung im Lesen

für überflüssig hielt, sobald er alles Geschriebene und Gedruckte zu entziffern vermochte.

Inzwischen schuf der Kampf zwischen dem Corps législatif und dem Direktorium allerorten ganz plötzlich derartig bedrohliche Zustände, dass der Vater mit dem älteren Sohn entmutigt zurückkehrte. Eine neue Katastrophe brachte der 4. September 1797 (18 Fructidor an V), und sie hatte eine abermalige Umwälzung alles Bestehenden auch in Figeac zur Folge.

Diese erneute Anarchie verschärfte wieder den unbeabsichtigten Hausarrest des Knaben, doch fand er Trost dafür in der Anwesenheit des Bruders und zumal in dessen Violinspiel, das ihn allabendlich in Entzücken versetzte. Regungslos pflegte er ihm dann zu Füssen zu sitzen, ohne in seiner kindlichen Glückseligkeit zu ahnen, dass sein ruhmliebender junger Mentor täglich mehr dem Geschick grollte, ihn wieder in sein armseliges Geburtsstädtchen zurückgeführt zu haben. Da leuchtete im Frühling 1798 blitzartig die Hoffnung für Jacques-Joseph auf, im Gefolge von Bonapartes Armee nach Ägypten gehen zu können! Ein älterer Vetter gleichen Namens[1]), der den hochstrebenden Jüngling aus dessen Briefen genügend kannte, versuchte durch seine guten Verbindungen dem glühenden Tatendrang desselben zur Betätigung zu verhelfen[2]). Mitte April schien alles gesichert zu sein, — fieberhafte Tätigkeit herrschte in dem alten Hause, und Jaques-Joseph, förmlich berauscht von der Aussicht, sich im grossen Weltgetriebe auszeichnen zu können, verfehlte nicht, François eine entsprechende Schilderung des Landes zu entwerfen,

---

1) Der Leutnant Champollion, in der Schlacht bei Jemappes Ordonnanzoffizier des Herzogs von Chartres, ging nach Ägypten als Hauptmann im 32. Linien-Regiment unter Darricau. Er verkehrte bei Berthollet und Monge, beide von Bonaparte zur Aufnahme in die ihn begleitende Gelehrtenkommission erkoren, und wusste gleich jenen sehr wohl, welches das Ziel der Expedition sein würde, wenn auch das Wort Ägypten um der Hütung des strengen politischen Geheimnisses willen nicht ausgesprochen wurde. So durfte er auch nach Figeac hin nur seine Vermutung geben.

2) Zweifellos hätte er sich um die Zivilverwaltung Ägytens grosse Verdienste erworben. Fourier, dem sie bekanntlich von Bonaparte anvertraut wurde, äusserte sich späterhin mehrfach in diesem Sinne.

das ihm zum Aufbau einer glänzenden Zukunft die Fundamente liefern sollte. So stieg denn am geistigen Horizont des Siebenjährigen in sehr bemerkenswerter Weise Ägypten empor, zum ersten Male und im trügerischen Glanz einer Fata Morgana — denn der 27. April brachte eine furchtbare Enttäuschung: das schöne Trugbild wurde durch eine letzte Nachricht des bereits nach Toulon abmarschierenden Hauptmanns Champollion zerstört, und wochenlang wagte es niemand, das feinfühlige Kind inbegriffen, vor Jacques-Joseph einen Namen auszusprechen, der diesen an den Zusammenbruch seiner kühnsten Hoffnungen erinnerte! — Es ist begreiflich, dass sich infolgedessen in des Knaben phantasiereicher Seele eine geheimnissvolle Scheu vor dem überdies nur im engsten Familienkreise, und mit Vorsicht ausgesprochenen Worte ausbildete, das ihm so inhaltschwer und zugleich so unergründlich erscheinen musste: Ägypten!

Indessen eröffnete sich vor Jacques-Joseph im Juli desselben Jahres eine neue, freilich viel bescheidenere Aussicht, indem er wie im Vorjahr vom Vater mit auf die Messe von Beaucaire genommen wurde, dem grossen Sammelplatz der internationalen Handelswelt, wo Grenobler Verwandte ihn für ihr Engrosgeschäft engagierten[1]) und ihn sogleich dorthin mitnahmen.

Des Kindes Jammer war gross, als es den Vater allein heimkehren sah: es fühlte, dass seiner Existenz fortan die ihm täglich nötiger werdende geistige Anregung, so wie es sie forderte, fehlen würde.

Obwohl es Robespierre im Frühling 1794 gefallen hatte, Gott wieder in seine Rechte einzusetzen und der Seele die Unsterblichkeit zurückzugeben, so beschränkte sich doch im Jahre 1798 aller Unterricht und öffentliche Gottesdienst noch auf die an den Strassenecken ausgestellten „moralischen Schriften“ der Jakobiner, deren Beachtung den Passanten annähernd mit derselben Dringlichkeit anempfohlen wurde, wie die des Gesslerschen Hutes einst den Leuten der Waldstätten.

Diese Broschüren der Nivellierungsfanatiker, „die alles

---

1) Das Handelshaus Rif, mit internationalen Beziehungen.

zu organisieren meinten, indem sie alles zerstörten und in den Staub, „das Niveau der neuen Weltordnung“, hineinzogen, sagten aus, dass die Jakobinersatzungen und die Revolutionsfeste „die einzig wahren, die schönsten und nützlichsten Schulen“ seien. Ihre Weisung, mit allem „die Menschheit überschwemmenden Papierkram aufzuräumen, da die wiedergeborene Nation nicht länger mehr durch künstliche, auf akademischer Basis errichtete Unterrichtsformen verunglimpft“ werden dürfe, war in Figeac gründlich befolgt worden. Aber auch der Elementarunterricht ruhte dort, da weder der Magistrat noch invalide Soldaten (wie es einige Mitglieder des Nationalkonvents vorgeschlagen hatten) sich herbeiliessen, in ihren Mussestunden kleine Kinder zu unterrichten.

So war denn das gesamte geistige Leben der unglücklichen Stadt Figeac gewaltsam auf ein Minimum reduziert worden, und das gratis an die Einwohner verteilte Jakobinerbuch „von den grossen Taten der wahren Patrioten“ bildete die vorgeschriebene, alles andere verdrängende Lektüre in jenen Tagen, wo die übermächtig erwachende Lernbegier des Knaben alle Erkenntnis zu gewinnen strebte, mit der seine Intelligenz Fühlung bekam. Was man ihm zu bieten hatte — des Vaters Buchhandel existierte fast nur noch dem Namen nach — war ihm entweder schon bekannt oder interessierte ihn nicht. Dieser geistigen Emanzipation hielt dann und wann ein Spiel in freier Luft das Gegengewicht. Von einem derselben ist eine Überlieferung erhalten geblieben: Es war ihm eine damals überall bekannte Satire auf die französischen Parlamente aus der Zeit des Kanzlers Maupeou zu Ohren gekommen, die er, von der politischen Deutung natürlich unberührt, nach dem Wortlaut der Erzählung mit seinen Kameraden in Szene zu setzen beschloss.

In der Nähe der Bergkirche, im Schatten eines weitästigen Kastanienbaumes, war die Gesellschaft versammelt, in ihrer Mitte François, der den anderen die Verse vordeklamierte und die Anordnung des Spiels bestimmte. Eben wollte er mit dem Einüben der Rollen beginnen, die einen Schäfer, seine Schafe und Hunde, sowie einige Wölfe, darstellten, als drei Fremde, welche die Szene belauschten, näher herzutraten:

„Wie kommst du kleiner Araber denn nach Figeac?“ fragte scherzend der jüngere von ihnen François, und durch dessen originelle Redeweise belustigt, bat er ihn, ein wenig mitzugehen, damit er mit ihm plaudern könne: „Bleibt Ihr drei doch lieber hier bei uns — es fehlen uns gerade noch einige bissige Schäferhunde!“ entgegnete schlagfertig der Knabe, dessen Wunsch denn auch erfüllt wurde.

Dieser junge Fremde war Jean-Baptiste Biot, Mathematiker und Astronom, der späterhin mit Matthieu nach Figeac zurückkehrte, um dort Erd- und Pendelmessungen vorzunehmen. Biot wurde nachmals einer der wärmsten Verehrer Champollions und erinnerte sich gern dessen drolliger Zumutung, der er trotzdem so willig Folge geleistet hatte.

Mit der provisorischen Wiedereröffnung der Schule, Anfang November 1798, trat der Knabe in eine neue Entwicklungphase ein, indem er als Klassenschüler nun regelrechte Lehrstunden, sowie einen Repetitor erhielt. Da ihm aber alles zu leicht fiel, um seinen Geist wirklich zu fesseln, da ihm ferner das fortgesetzte Einerlei mechanischen Einübens heftigen Widerwillen erregte, während doch gerade seine Unzulänglichkeit in den ersten Grundlagen elementaren Wissens eine Versetzung nicht zuliess, so war er ein schlechter Schüler. Besonders im Kopfrechnen, das ihm ein Gräuel war und zeitlebens blieb, wurde er zum Stein des Anstosses, an dem die festeste Geduld Schiffbruch erlitt.

Und doch, wie war es nur, dass niemand dem Knaben zu zürnen, und was schlimmer war, dass selbst jetzt ihn niemand zu strafen vermochte? Vielleicht bildete sich gerade zu dieser Zeit der Glaube an eine ungewöhnliche — man nannte es eine „stark magnetische“ — Kraft[1]) aus, die dem Kinde innewohne und alle ihm Nahenden, bis zu den Tieren hin, rückhaltlos dem Zauber seiner Persönlichkeit unterwerfe, was wohl nicht frei von Übertreibung war.

Der bald stürmisch lernbegierige, bald völlig apathische Schüler wurde bald wieder aus der Schule genommen, da es

---

1) Diese „vertu magnétique d'une extrême puissance“ wurde übrigens bis an Champollions Tod von allen ihm etwas näher Tretenden bemerkt.

ihm wirklich unmöglich zu sein schien, seine stark ausgeprägte Eigenart der Unterrichtsschablone anzupassen. Es war nun der schon genannte alte Kanonikus Dom Calmet, welcher ihn ganz in seine Obhut nahm, sich aber von vornherein bewusst war, dass seine Kräfte den hohen Anforderungen seines kleinen Freundes nicht lange genügen würden. Auch letzterer selber fühlte dies schnell heraus, doch liebte er seinen Lehrer, und hatten die Lehrstunden häufig nicht den besten Erfolg, so machten die Spaziergänge in der endlich wieder sicheren Umgebung der Stadt geraume Zeit lang vieles wieder gut, denn François war dann ganz Auge und Ohr und lauschte begierig auf alle Erklärungen. Man bedenke, dass er bis zum Frühling 1798 nicht über den erwähnten Grundbesitz[1]) der Familie hinausgekommen war, weshalb ihm dieser als ein Eden gegolten hatte, wo sich nicht nur seine passionierte Liebe zur Natur, sondern auch sein starker Hang zu den Naturwissenschaften offenbarte, indem er genaueste Auskunft über organische und anorganische Gegenstände erbat, um dann das darüber Vernommene sich solange zu wiederholen, bis er „alles an seinen Platz gebracht“ hatte, wie er sich sorgsam ausdrückte.

Nun erst öffnete sich ihm in Wahrheit die Welt, und mit nie gekannter Freude durchstreifte er Wald und Flur und sammelte Insekten, Pflanzen und Steine, die im Hause geordnet wurden.

Dom Calmet suchte seine Belehrungen möglichst interessant zu machen und knüpfte sie an die verschiedensten Dinge an: z. B. an die alte römische Strasse („Camin Roumiou“ im Patois) und an die zwei „Obelisken“ am Berge, die uralten Wahrzeichen der Stadt, antike Feldmarken den einen zufolge, indessen andere die Erklärung des Wortes Figeac auf sie zurückführen[2]). Von diesen imitierten bis

---

1) Dieser Garten war förmlich berühmt in der Umgegend wegen seiner herrlichen Allee von ganz alten, riesenhaften Birnbäumen. Sein grosses Terrain ist in Bauplätze aufgeteilt worden, und nur noch ein uralter dreiteiliger Weinstock konnte dort im Jahre 1895 als Zeuge von Champollions ersten botanischen Studien gezeigt werden.

2) Eine unverbürgte Überlieferung aus dem 11. Jahrhundert sagt, dass die alte, anfangs Fiac, Fiacum genannte Abtei von dichten Wäldern

zu den wirklichen Obelisken und zu den Pyramiden im libyschen Wüstensande hin war es gleichsam nur ein Schritt, so dass des Nillandes Bauwunder mehr als einmal vor den Toren seiner Heimatstadt dem Kinde in Erinnerung gebracht wurden, was etwas später in erhöhtem Masse der Fall war. Im September 1799 nämlich fand eine hochbedeutsame Kunde aus Ägypten ihren Weg direkt ins Vaterhaus des nachmaligen Begründers der Ägyptologie, indem dort eine für Jacques-Joseph bestimmte Nummer des Courrier d'Egypte[1]) mit der Nachricht vom Funde des Rosette-Steines anlangte, dessen drei Inschriften alle etwas Weiterblickenden sogleich die grösste Wichtigkeit für die Hieroglyphenentzifferung beimassen.

Das war der erste Strahl des kommenden Lichtes, der dem wissbegierigen Knaben in die Seele fiel, ohne jedoch ein tiefer eindringendes Interesse schon jetzt in ihm zu erwecken. Er setzte vielmehr seine Entdeckungstouren in der Umgebung und im Innern der Stadt an der Hand des Lehrers fort, und wie ausserordentlich förderlich sie ihm waren, hat er späterhin mehrfach dankbar anerkannt: denn gleichsam spielend lehrten sie ihn, durch scharfes Beobachten seine Denk- und Urteilskraft zu entwickeln; anderseits wurden auch seine mannigfachen natürlichen Fähigkeiten ihm hierbei zum Bewusstsein gebracht, vor allem das instinktive Verständnis für Architektur und der bereits stark hervortretende Kunst- und Schönheitssinn.

Und Merkwürdiges genug bot Figeac in seinem Wirrsal von Strassen und Gässchen[2]). Nach teilweiser Zerstörung gegen Ende des 14. Jahrhunderts war es in der alten Weise wieder aufgebaut, und zeigte sich auch der interessante Stil des Mittelalters hier und da durch „langweilig breite Versailler

---

umgeben war, in denen sich viele Wanderer verirrten. Da befahl der Abt: Fige acum! und es wurden dann am Puy de Candal („Montagne des chandelles"), auf dessen Spitze man früher allnächtlich Signalfeuer abgebrannt hatte, zwei Obelisken (acus „Nadeln") als Wegweiser errichtet.

1) Siehe Anhang I. 1.

2) Der Illustration auf S. 4 liegt eine alte Zeichnung zugrunde, welche der Ausdehnung des Ortes nicht gerecht wird.

Façaden“ unterbrochen, so blieb doch — und bleibt selbs noch heute — viel Malerisches übrig an Spitzbogen, Galerien und Balkonen, an Erkern und Mauertürmchen, alten Wappenschildern und seltsamem Geschnörkel in Holz und in Stein.

Da war das alte Schloss Baleyne, das sechs Jahrhunderte zuvor die Zwingburg von Figeac hatte werden sollen — und das Haus Sullys[1]), dessen reich geschnitzte Tür mit ihren grotesken Figuren des Knaben Phantasie anregte; ja, sogar Pipins des Kurzen ehemalige Wohnung wurde noch — auf Grund einer mönchischen Überlieferung — gezeigt: Gelegenheit in Fülle, um interessante Abschnitte aus der Geschichte der Stadt, des Volkes und der gesamten Menschheit vorzutragen.

Diese improvisierten Geschichtsvorträge im Freien fesselten den Zögling ausserordentlich; freilich stellte er dann Fragen und machte Einwände, die den Kanonikus verlegen verstummen liessen, doch zürnte er dem Knaben deshalb nicht, da er erkannt hatte und freimütig zugab, dass dessen übernormaler Geist seit Jahren schon, unbewusst zwar, aber doch tatsächlich, suchte, woran er seine Kraft messen und erschöpfen könne, ein psychologischer Prozess, der bei normalen Naturen kaum je vor dem 15. Jahre beginnt.

Die Anfangsgründe des Lateinischen und Griechischen griff François begierig auf und machte überraschende Fortschritte im Lesen dieser Sprachen, deren Verständnis ihm zuzufliegen schien, deren schriftliche Bearbeitung er übrigens noch nicht begann. Er wünschte dringend, sich im Zeichnen zu vervollkommnen, aber es war kein Lehrer dafür vorhanden, und das verursachte ihm wahre Anfälle von Trübsinn. Diese nahmen seit Spätherbst 1799 in bedenklicher Weise zu: Stadt und Umgegend boten nichts Neues mehr — Dom Calmets Wissensschatz war erschöpft und die zerrütteten Finanzen der Stadt konnten dem allzu tief gesunkenen öffentlichen Unterrichtswesen noch nicht genügend wieder aufhelfen.

Die Augenblicke wo François sich mit Ungestüm auf

1) Die Stadt war durch das Edikt vom 15. Mai 1576 ein Hauptstützpunkt der Hugenotten geworden. Sully kaufte sie im Jahre 1614 dem Gouverneur ab; Ludwig XIII. eroberte sie im Jahre 1622 zurück. Näheres im Kap. V.

alles stürzte, was ihm wie ein Quell in der Wüste zu winken schien, wurden immer seltener, denn der Quell war ja im Versiegen begriffen. Seine Flüchtigkeit bei den Schularbeiten (die ihm so uninteressant waren!) kannte keine Grenzen mehr, doch bat er gelegentlich den Bruder um Verzeihung und versprach demütig sich zu bessern[1]).

Die Spiele seiner Altersgenossen teilte er längst nicht mehr, wie ihm denn auch als Unterhaltungslektüre nichts anderes mehr aus dem geringen, zu seiner Verfügung stehenden Bücherschatz zusagte als Homer und Virgil, aus denen er sich lange Seiten auswendig hersagte, um sich am harmonischen Tonfall der Verse — im Originaltext — zu erfreuen. Auch geschah es nicht selten, dass er, an Winterabenden zumal, den Seinigen die bewegten Szenen aus den genannten Klassikern zu schildern unternahm. Zuweilen traten dann, ganz unbemerkt, die Freunde des Hauses neugierig hinzu, denn es war ein seltsamer Anblick, den Knaben auf seinem niedrigen Schemel gegenüber seinen „Löwen“ sitzen zu sehen, wie er mit gerötetem Antlitz und glänzenden Augen erzählte, was er im Geiste vor sich sah, und so unentwegt in die flammende Lohe des Kamins blickte, als suchte er in ihr neue Kraft für seine feurigen Darstellungen.

So trugen ihn die Schwingen seiner Phantasie weit hinweg über die Grenzen von Raum und Zeit, bis hinauf zu den Tagen von Trojas Grösse und Fall. Keine Spur dann von Unmut und apathischem Wesen — alles in ihm war Leben, Idee, Begeisterung, sobald das Altertum durch die Macht seines kindlichen Willens wieder zur Gegenwart wurde.

Aber gerade diesen Momenten höchster Ekstase folgten immer schwerere Rückschläge, und die Eltern fühlten, dass ihr Kind nicht länger mehr bei ihnen verweilen konnte; doch woher die Mittel nehmen für eine angemessene Erziehung an geeigneter Stätte? Der Kanonikus hatte bereits ein-

---

1) „ . . . . je vous remercies Des avis que vous me donnez et je fairai tout mon possible chaque jour pour les mettre en pratiques . . . . je vous priée Desgluser mon petit esprit qui est unpeu volage jespere que vos leçons le corrigeronts . . . . “

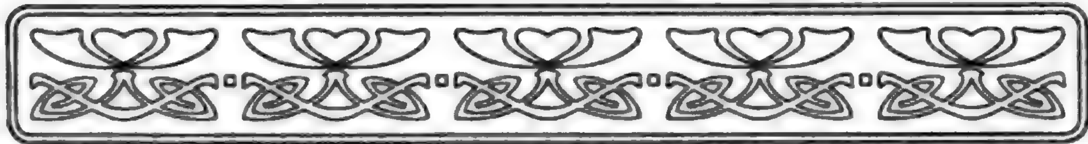
gestanden, dass er unfähig sei, „die Eigenart des Genies im Kopfe“ seines Schülers sich entfalten zu lassen. François seinerseits, der durch den mannigfachen auf seiner Vaterstadt lastenden Jammer täglich mehr in Mitleidenschaft gezogen wurde, da ja seiner geistigen Ausbildung das dortige „Strandgut des Revolutionsschiffbruches“ nichts mehr zu bieten hatte — François sah mit wachsender Sehnsucht nach Grenoble hin, wo Jacques-Joseph in einer Sphäre intellektueller Regsamkeit lebte, die seinem kleinen Bruder als der Inbegriff alles Lebensglückes galt. So machte sich ihm der Druck der Armut, unter dem er zeitlebens gestanden hat, schon jetzt schmerzlich fühlbar, doch hatte er gleich seiner Mutter, die er auf ihren Gängen zu den „noch Ärmeren“ begleitete, grosse Freude am Geben[1]).

„Du musst, wenn du hierher kommst, ebenso weit sein wie deine beiden Vettern“, hatte ihn Jacques-Joseph gemahnt und ihn zu regelmässigem Briefwechsel mit ihm verpflichtet. Die spärlichen Reste davon beweisen, dass er zu jener Zeit mehr Fleiss aufs Lateinische, als auf die gründliche Erlernung seiner Muttersprache verwandte.

Im März 1801, endlich, nahm ihn der Bruder zu sich nach Grenoble. — Seine Abreise warf tiefe Schatten der Trauer auf die zurückbleibende Familie, und die Mutter, von der Ahnung gequält, dass sie ihren Benjamin nicht wiedersehen würde, begann von neuem zu kränkeln; aber auch die Schwestern, die den Launen des kleinen Haustyrannen wider Willen so freudig Vorschub geleistet hatten, pflegten noch jahrelang später zu sagen: „Unser Heim ist nicht mehr, was es war.“

---

1) „Je suis aimé de Dieu, si je donne mon bien aux pauvres et je serai aimé de toi si j'étudie mes leçons“, beginnt ein Briefchen an den Bruder.



Kapitel II.

Der Schüler.

(März 1801 bis Anfang September 1807.)

Ein höchst merkwürdiger Boden war es, auf welchen François Champollion nunmehr verpflanzt wurde und wo er gleich anfangs nach jeder Richtung hin überwältigend neue Eindrücke empfing: denn bei seiner Ankunft in Grenoble stand man in dieser vielgepriesenen Hauptstadt des Isère-Departements am Vorabend des grossen Friedensfestes (fête de la paix, 30. März 1801), mit dem man dort eine Zeit gedeihlicher Ruhe nach schweren Kämpfen zu beginnen hoffte. Diese erhebende Feier wurde beherrscht von der Erinnerung an die weltgeschichtlichen Vorgänge in Vizille[1]), wo ja am 21. Juli 1788 die neue Ära der Menschenrechte im Prinzip eröffnet, und wo die zu ergreifenden Massregeln unter einheitlichem Zusammenwirken der drei Stände festgesetzt und proklamiert worden waren, eine Tatsache, welcher die Delphinaten — „Freunde der Freiheit, aber Feinde von Verwüstung und Anarchie" — mit Stolz eingedenk blieben, weshalb sie beim Ausbruch des Pariser Revolutionsbrandes ernstlich bemüht waren, von ihrem Lande jegliche Entweihung der hehren Freiheitsideen fern zu halten. Die Bewohner des

1) Unweit Grenoble. Die Stände tagten in dem von Lesdiguières erbauten Schlosse, das Claude Périer, Vater des Staatsministers Périer, i. J. 1775 gekauft hatte.

Isère-Departements besonders standen auf der Wacht, doch aus Paris eintreffende Jakobiner wussten zumal in den Grenobler niederen Volksklassen eine gefährliche Bewegung hervorzubringen, der es aber trotzdem nicht gelang, sich zur eigentlichen Mordgier („fièvre de sang“) zu entwickeln.

Die „freien Bürger“ leugneten nicht, in ihrem Radikalismus so scharf und klar vorgegangen zu sein, dass sie im Juni 1792 Ludwig XVI. die nicht misszuverstehende Forderung seiner Demission zugesandt hatten (weshalb Ludwig XVIII. späterhin mit bitterem Spott die Stadt Grelibre[1]) nannte), doch wiederum war es auch das Direktorium der Isère, das dem Pariser Nationalkonvent vorwarf: „Ihr habt den König beseitigt und die Unruhen dauern fort! . . .“ wobei man allerdings ausser acht liess, dass in der Weltstadt der zur Katastrophe Anlass gebende Zündstoff in ganz anderer Weise aufgehäuft war, als in der Provinz, und dass infolgedessen die Explosionen sich dort naturgemäss immer wieder erneuerten. — Inzwischen hatte man in Paris die Delphinaten wegen Mangels an „demokratischer Gesinnung“ für verdächtig erklärt und ihnen die gefürchteten Prokonsuln zugesandt, welche die „Schläfer wecken“ sollten. Doch diese Mordgesellen fanden ihre Rechnung nicht und schliesslich sandte auf Verlangen der Bürgerschaft das Grenobler Direktorium eine scharfe Protestadresse nach Paris, in der es heisst:

„Ihr habt zweifellos nicht vergessen, dass die ersten Funken des heiligen Feuers, das ganz Frankreich in Glut versetzte, aus diesem Departement emporgesprüht sind. Aber der friedliche Bewohner des Isère-Departements hat während der Revolutionszeit stets die Begeisterung für die Freiheit mit Ordnungs- und Gerechtigkeitsliebe zu verbinden gewusst. Er ist des ungebührlichen Kampfes der Tugend gegen das Verbrechen und der aufrührerischen Minderheit gegen eine ehrbare Mehrzahl müde. Sagt ein Wort, und unsere Herzen gehören Euch! Unsere Arme sind erhoben, um die Hydra des Parteigeistes und der Anarchie zu zerschmettern, und unsere Körper sollen Euch zur Schutzwehr dienen!“

1) Grenoble selber hatte sich im Jahre 1793 Grelibre nennen wollen; auch datierte man dort „les années de la liberté“ seit „dem Tage von Vizille“.

Nicht nur verhallte diese Mahnung unbeherzigt, sondern Grenoble wurde mit der Installation der furchtbaren „Commission révolutionnaire“ bedroht und rüstete sich bereits zu verzweifelter Gegenwehr, als der Sturz Robespierres Erlösung brachte. — Die Wiederkehr normaler Verhältnisse wurde geraume Zeit lang erschwert durch die jakobinischen „Patriotenvereine“, doch traten diesen schliesslich einige Gelehrte durch Neubegründung der akademischen Gesellschaft des Dauphiné[1]) wirksam entgegen, indem sie alle unerschrockenen Männer mit idealen Bestrebungen zum Eintritt in dieselbe aufforderten, welcher kluge Appell den gewünschten Erfolg brachte.

Dieser Société des Sciences et des Arts, die ihren doppelten Zweck fest im Auge hielt, gehörte nunmehr seit Jahren auch Jacques-Joseph an und er durfte sich bereits im Jahre 1801 rühmen, ihr nützlich geworden zu sein; — seitdem er sich nämlich (im Sommer 1798) in Grenoble niedergelassen hatte, war es ihm gelungen, in den Mussestunden die ihm seine verantwortungsschwere Stellung im Engrosgeschäft seiner Vettern Rif übrig liess, eingehende Studien auf philologischem und archäologischem Gebiet zu machen, wobei sein glühender Ehrgeiz die rege Intelligenz zu ausserordentlichen Leistungen antrieb. Da er sich inzwischen einige Mittel erworben hatte, so nahm er nun mit Bewilligung der Eltern die Erziehung seines Bruders ausschliesslich allein in die Hand und gedachte weder Kosten noch Mühe zu scheuen, um dessen Geistesgaben sich voll entfalten zu lassen, glaubte er doch schon damals ganz fest, durch François den Namen Champollion mit unsterblichem Ruhm einst gekrönt zu sehen.

---

1) Gegründet 1787; „ses lettres patentes, données à Versailles, Mars 1789, enrégistrées au Parlement le 6 Juillet suivant, lui conférèrent le titre d'„Acad. Delphinale.“ Wurde durch die Revolution aufgelöst, aber am 30 Floréal an IV (19. Mai 1796) neu gegründet unter dem Namen „Lycée“; nahm um 1802 ihre ursprüngliche Benennung wieder auf, weil dann infolge der Errichtung von Lyceen im Sinne von höheren Schulen das Wort ausschliesslich zur Bezeichnung dieser Lehranstalten verwendet werden sollte.

Liess das Wiedersehen mit Jaques-Joseph (der sich zur besseren Unterscheidung von nun an Champollion-Figeac oder ganz einfach Figeac nannte) den Knaben in seiner neuen Umgebung sich sogleich heimisch fühlen, so bewahrte er doch den fernen Seinigen das zärtlichste Gedenken und einer Überlieferung zufolge brach er in heisse Tränen aus, als er eines Abends zum ersten Male die Firnen der Alpenkette im Horizonte der Stadt im rosigen Lichte erglühen sah — — konnten doch seine Mutter und die Schwestern „solche Herrlichkeit niemals schauen!“ Im übrigen jedoch erfüllten ihn die starken Anregungen, die ihm hier von allen Seiten ungesucht entgegentraten, mit solch unermesslicher Freude, dass es ganz ersichtlich war, dass der „Träumer“ nunmehr energisch und selbstbewusst ein Leben voll unvergleichlichen Schaffens zu beginnen gedachte.

Ein Privatlehrer suchte während einiger Monate die Lücken auszufüllen, die François in den Elementarfächern immer noch aufwies; in den Ferien unterrichtete ihn der Bruder, dessen vorzügliche pädagogische Begabung sich dabei von neuem betätigte, und im Herbst trat der Knabe in das altbewährte Institut des Abbé Dussert ein. Er nahm aber nebenher noch an einigen Kursen der Bezirkszentralschule teil, denn wegen der Neugestaltung alles Bestehenden musste man vom Dargebotenen das Beste zu wählen wissen.

Nach dem Sturze Robespierres war der grosse Läuterungsprozess der Revolutionsideen in eine neue Phase getreten: Man strebte nun ernstlich eine bessere Zukunft an, wollte die Lücken in den Institutionen der alten Zeit ausfüllen und durch Neuschöpfungen die Ruinen ersetzen, welche die Anarchie überall zurückgelassen hatte. Endlose Debatten bewirkten, dass sich schliesslich lauteres Gold aus den Schlacken schied, wovon besonders die vom Nationalkonvent auf dem Unterrichtsgebiet ausgearbeiteten Gesetze und Entwürfe Zeugnis geben; auch werden sie ihm zu bleibendem Ruhm gereichen, trotzdem — aus Mangel an Zeit und Ruhe — nur wenige von ihnen, und auch diese zum Teil nur in überhasteter Weise, zur Ausführung kommen konnten; denn das nachfolgende Direktorium blieb nach dieser Richtung hin untätig. Dies bewiesen u. a. die im Februar 1795 gegründeten, aber

erst unter dem Direktorium am 20. Mai 1796 eröffneten Zentralschulen, deren Organisation anscheinend auf halbem Wege stehen geblieben war. Sie boten nämlich ein verwirrendes Durcheinander von Elementar-, Sekundär-, Universitäts-, und Kunststudien, denen sich unter demselben Dache theoretischer Unterricht in Landwirtschaft, Handel und Gewerbe anschloss.

Nur die Religion war von dieser verkörperten Enzyklopädie ausgeschlossen worden, weshalb diese Anstalten, als der Geist der Gegenrevolution immer stärker in den Familien hervorzutreten begann, als atheistisch und revolutionär galten, und trotz der grossen Vorteile, die sie boten, nur geringen Erfolg hatten. Sie waren überdies Externate, den Grundsätzen des Nationalkonvents entsprechend, der energisch für die freie Verfügung[1]) der Eltern über ihre Kinder eintrat und es deshalb den Familien freigestellt hatte, ihre Söhne in Privaterziehungsanstalten unterzubringen. Da die öffentlichen Schulen der Priester geschlossen waren, so fanden diese Privatpensionate viel Anklang und kamen bald zu hoher Blüte. Denn man liess ihnen, wenn sie nur der Munizipalität eine geeignete Organisation nachweisen konnten, im übrigen freie Hand, so dass sie den religiösen und politischen Ansichten der Eltern ihrer Zöglinge Rechnung tragen konnten.

Die Privatschule des Abbé Dussert war im Jahre 1801 die beste in Grenoble, und François, den man sehr liebevoll aufgenommen, fühlte sich dort eben deshalb so heimisch, dass er seiner etwas eigenwilligen und unberechenbaren Natur bis zum Äussersten Gewalt antat, um sich das Wohlwollen seiner Lehrer zu erhalten. Dies gelang ihm so sehr, dass er ausnahmsweise die Erlaubnis erhielt, mit dem vollendeten elften Jahre (im Dezember 1801) das bis dahin autodidaktisch betriebene Hebräische regelrecht beim Abbé Dussert zu erlernen. — Aber auch in der Zentralschule machte er sich seine Lehrer schnell zu Freunden, besonders

1) „. . . Cette instruction sera gratuite. Tous les citoyens seront invités, mais simplement invités, à y envoyer leurs enfants.“ Raffron, 22. Oct. 1793.

den Botaniker Villars und den Zeichenlehrer Jay. So wan derte er täglich frohen Mutes vom Pensionat (rue neuve, no. 75, 1 Tr.) dem weiten Gebäudekomplex zu, welcher ausser der Zentralschule noch die dem Knaben schon nützlich gewordene städtische Bibliothek enthielt, und wohin etwas später auch das schon damals gut ausgestattete Museum überführt wurde.

Das Schulhaus an sich schon, ein ehemaliges Jesuiten-internat, interessierte François sehr, denn unter anderen Merkwürdigkeiten befindet sich dort auf den Seitenwänden und den Plafonds der breiten Treppen, die zum ersten und zum zweiten Stockwerk des Hauptgebäudes hinaufführen, eine im Jahre 1673 von einem Jesuiten nach den Angaben des bayrischen Paters Ignaz Kircher — und wahrscheinlich unter seiner Aufsicht — ausgeführte, berühmte astronomische Sonnenuhr[1]). Ihre grossen Reflektoren, sowie die Zeiger, waren zwar nicht mehr am Platze, doch die vielfarbigen Zeichnungen, mehrsprachigen Inschriften und höchst merkwürdigen, das ganze Universum umfassenden, übersichtlichen Zeitangaben und Berechnungen mussten den Schüler um so mehr fesseln, als er bereits einen flüchtigen Blick auf Kirchers gedruckte Schriften hatte werfen können.

Denn trotz seines zweifachen Schulbesuches wusste sich der Schüler noch Zeit zum Privatstudium zu erübrigen, weil immer stärker der Drang bei ihm zur Geltung kam, dem nachzuspüren, was er nicht in seinen Schulbüchern fand, z. B. der Chronologie der ältesten Völker. Er wünschte zunächst, das Alte Testament in seinem Urtext lesen zu können, um die biblische Zeitrechnung auf ihre Grundlagen hin zu prüfen; und Figeac, den die Kraft dieser Begabung zum Historiker und Sprachforscher sehr erfreute, liess deshalb dem Knaben volle Freiheit innerhalb seiner Privaträume. Zwar

1) Dieses herrliche Kunstwerk, das um 1800 mit 100 Franken noch hätte wiedergestellt werden können, ist beschrieben im Bulletin de la Société de Statistique des sciences Nationales et des arts Industriels (de l'Isère) 1860, 2e Série, T. IV, p. 194ff. — Der Abbé Gattel vermutet in dieser vor 100 Jahren geschriebenen Notiz, dass die Seiten 770 bis 780 in Kirchers „Ars magna lucis et umbrae“ dem Gnomoniker in Grenoble nützlich gewesen seien.

klagte er noch im Januar 1802, dass François bald so feurig und ungestüm sei, „als fürchte er, für seine Lernbegier irgendwo Grenzen zu finden — bald so zaghaft und matt, als habe er überall Hindernisse zu überwinden und Schwierigkeiten zu besiegen“, aber seine treffliche, dem speziellen Fall angepasste Erziehungsmethode verfehlte ihre Wirkung nicht, besonders da er Sorge trug, für seinen Liebling alle Autoren zu beschaffen, deren Lektüre ihn am stärksten zum Vorwärtsschreiten anzuspornen vermochte. Diesem Bestreben kam der Umstand sehr zugute, dass damals wegen Verarmung ihrer Besitzer (durch die Revolutionswirren) mehrere Privatbibliotheken im einzelnen billig verkauft wurden, so dass Figeac dank seiner Erwerbung zahlreicher wertvoller Werke die nach dieser Richtung hin ganz ungewöhnlichen Bedürfnisse seines Schützlings einigermassen befriedigen konnte.

Der Eifer, den der nun überglückliche Knabe in den Abendstunden dieses ersten Winters im Dauphiné auf das Hebräische verwandte, trug unvermutet gute Frucht, denn als im März die Pariser Schulinspektoren Villars[1]) und Lefèvre-Gineau nach Grenoble kamen, liessen sie sich von ihm griechische und lateinische Texte übersetzen und zeigten sich schliesslich so sehr überrascht durch seine Auslegung eines hebräischen Bibelabschnittes, dass sie eine Notiz darüber ihrem Berichte an die oberste Schulbehörde beifügten.

Bald darauf brachte ein Ereignis, das auch für François bedeutsame Folgen haben sollte, ganz Grenoble in freudige Erregung: der zum Präfekten des Isère-Departements ernannte berühmte Physiker und Mathematiker Joseph Fourier traf am 18. April 1802 in der Stadt ein. Bescheiden, fast schüchtern wie er war, hatte er abends völlig unbemerkt in der Präfektur ankommen wollen, doch die Freude über seine Ankunft war so allgemein, dass Tausende von Menschen — unter ihnen die beiden Brüder — ihm bewillkommnend weit entgegeneilten.

Ganz Europa sprach damals von den wissenschaftlichen

---

1) Nicht mit dem Botaniker Dominique Villars zu verwechseln.

Erfolgen von Bonapartes ägyptischer Expedition, und überall wusste man, dass Fourier, die Seele der französischen Gelehrtenkommission[1]), durch die Weisheit und Milde seiner Zivilverwaltung sich in hohem Grade sowohl den Dank der Ägypter, als auch den seiner Landsleute erworben, und sich mehrfach den grossen Korsen ernstlich verpflichtet hatte. Doch dieser grollte dem kühnen Denker[2]) und konnte er ihm den unabhängigen Sinn nicht in Fesseln schlagen, so wollte er ihn doch keinesfalls unnötiger Weise in seiner Nähe dulden, daher denn Fourier aus seinem stillen Studierzimmer in Paris in die Präfektur des am schwierigsten zu verwaltenden Departements verwiesen wurde.

Erhaben über einseitigem Bureaukratentum und der Lust am Schikanieren, erwarb er sich schnell durch Gerechtigkeit und Nächstenliebe das Vertrauen aller politischen Parteien, die sich damals um den Vorrang im Dauphiné stritten. Selbstverständlich wurde er sogleich der Mittelpunkt der Delphinatischen Akademie, und da er mit dem Ausarbeiten der grossen historischen Einleitung zur Description de l'Egypte, dem Werke der französischen Kommission, betraut war, dessen Herausgabe in allen Einzelheiten der Erste Konsul im Februar 1802 angeordnet hatte, so bildete seit Fouriers Ankunft in Grenoble das ägyptische Thema dort geraume Zeit lang den Brennpunkt des allgemeinen Interesses. Überdies hatte der Präfekt eine Anzahl erlesener Antiquitäten aus Ägypten mitgebracht, die er überraschend scharfsinnig zu erklären wusste, wie er denn überhaupt in seinen Mitteilungen über dieses Land von neuen Gesichtspunkten auszugehen verstand.

Da konnte nun Figeac dem kleinen Bruder vieles wiederholen, was noch in keinem Buche zu finden war; und in dem instinktiven Drange, die noch dunklen Anfänge der menschlichen Kulturgeschichte dereinst erleuchten zu helfen, wandte

1) Er war Sekretär des Instit. d'Egypte gewesen, sowie französischer Kommissar bei der ägyptischen Regierung und Chef der ägyptischen Gerichtsbarkeit.

2) Der Kaiser, hiess es, habe erfahren, dass Fourier unter dem Ersten Konsul für die Rückkehr der Bourbonen tätig gewesen sei usw. usw.

sich dieser allmälig mit Interesse auch dem fernsten Punkt am historischen Horizonte zu: dem damals im Dämmerlicht der Sage noch halb verschwimmenden Ägypten.

Fourier hatte gelegentlich einer Schulrevision sich sämtliche Schüler der Stadt vorstellen lassen und dabei auch mit François einige Worte gewechselt, die diesen mit stolzer Freude erfüllten — wollte ihm doch der Präfekt die Besichtigung seiner ägyptischen Altertümer gestatten! Unter den vielen Gegenständen, welche dieser der Diskussion der Delphinatischen Akademie übergab, befand sich auch eine genaue Kopie vom runden Tierkreis aus Dendera, über dessen Alter unter den Gelehrten aller Länder und aller Wissenszweige die heftigsten Kämpfe entbrannt waren, so dass Bonaparte die ihm wegen der biblischen Chronologie höchst unliebsamen Debatten ernstlich zu beachten begann und sie, wäre dies möglich gewesen, durch einen Tagesbefehl verboten hätte. Indessen rückte sein eigener Bibliothekar, Ripault, das rätselvolle Denkmal bis zu etwa 6 Jahrtausenden v. Chr. hinauf, und andere sprachen sogar von 12 bis 15 Jahrtausenden. Ein Widerhall von diesen heissen Wortgefechten war auch an François' Ohr gedrungen und liess ihn dringlicher noch als zuvor die Stunde ersehnen, wo er den Präfekten inmitten seiner archäologischen Schätze sehen und sprechen hören sollte — aber diese Audienz wurde von Figeac geflissentlich hinausgeschoben. Inzwischen trat letzterer als Sekretär der Delphinatischen Akademie dem grossen Gelehrten täglich näher, besonders da dieser, von Amts- und Privatgeschäften überbürdet und im voraus auf Figeac aufmerksam gemacht, ihn möglichst an sich zu fesseln suchte. Dies gelang schnell, und man darf sagen, dass die phänomenale Vielseitigkeit und Gewandtheit des völlig autodidaktisch herangebildeten älteren Champollion infolgedessen sich noch zu verdoppeln schien, hatte doch sein weitsehender Blick sogleich erkannt, wie kostbar diese neuen Beziehungen sich in Zukunft für den Bruder wie für ihn selber zu erweisen vermöchten.

Erst im Herbst 1802, als Fourier in seinen komplizierten Amtsgeschäften völlig orientiert war und in heiterer Ruhe seinem jugendlichen Verehrer eine Stunde zu widmen ver-

mochte, wurde ihm François zugeführt. Aber beim Betreten der Präfektur überkam denselben eine so starke Beklommenheit, dass jeder Versuch, ihn zum Reden zu bringen, anfangs vergeblich war, denn ein unabweisbares Vorgefühl schien ihm zu sagen, dass er zu dieser Stunde in die ihm vom Geschick zugewiesenen Bahnen einlenken werde. Immerhin unterdrückte der selbstbewusste Knabe hier zum ersten Male das Gefühl seiner inneren Kraft und wich bei jeder Frage des Präfekten in ehrerbietiger Scheu zurück. Desto gespannter lauschte er dessen Mitteilungen über Ägyptens Denkmälerwelt, und seine Erregtheit stieg noch höher, als er in der kleinen Antiquitätensammlung einige hieroglyphische Inschriften auf Stein, sowie Papyrusfragmente sah. Bislang hatte er nur schlechte Kopien gesehen, hier aber lagen kunstvoll ausgeführte Originale vor und in seiner freudigen Bewunderung fand er schliesslich seine gewohnte Lebendigkeit wieder.

Auch den Tierkreis erklärte ihm Fourier nun, freilich in der Weise jener Zeit und ohne zu ahnen, dass es dem elfjährigen Knaben neben ihm vorbehalten war, genau 20 Jahre später (im September 1822) das entscheidende Wort in dieser verwickelten Angelegenheit zu sprechen. — In seiner Freude an dem originellen Ideengang seines kleinen Besuchers, und mit Berücksichtigung von dessen geistiger Frühreife gab ihm der Präfekt im voraus die Erlaubnis, den „intimen Soireen“ beizuwohnen, die er einzurichten im Begriff stand, und in denen von berufenen Männern vor einer erlesenen Gesellschaft physikalische Experimente ausgeführt, oder die neuesten Entdeckungen und Erfindungen erläutert werden sollten. — Hochbeglückt verliess François seinen edlen Beschützer, den Kopf erfüllt von schnell entworfenen Plänen, welche ihm zur Erfüllung der grossen Aufgaben verhelfen sollten, die er sich mit kindlicher Zuversicht soeben gestellt hatte: denn Champollion selber hat späterhin manchem Zeitgenossen bestätigt, dass während dieses ersten Besuches bei Fourier nicht nur der glühende Wunsch in ihm rege geworden sei, die altägyptischen Schriften einst entziffern zu können, sondern auch die feste Überzeugung, dass er dieses Ziel erreichen werde.

„Eine Art von ‚Vokation' erklärte sich plötzlich in ihm«, besagt eine biographische Notiz[1]); „seine Schulkameraden bezeugen, dass man ihn seitdem, also bereits vor seinem zwölften Jahre, häufig dabei überraschte, die Ränder seiner Schulhefte mit wunderlichen Figuren zu bedecken, die er ägyptische Schriftzeichen nannte. Der Präfekt bemerkte mit Freude diese ersten Versuche . . ." Da er aber auch Tische und Bänke, sowie die Hefte seiner Mitschüler mit »Hieroglyphen« zu übersäen begann, so trug ihm sein Eifer auch manchen Verweis ein.

Figeac ebenfalls freute sich der Tatsache, dass seines Bruders Liebe zum Altertum nunmehr eine bestimmte Richtung genommen hatte, doch tat er dessen überhandnehmendem Unternehmungsdrang einstweilen Einhalt durch das Verbot, zurzeit irgendwelches neue Sprachstudium zu beginnen. — Lange Monate hindurch wurde diese Weisung respektiert, und nicht zum wenigsten kam hierbei des Knaben begeisterte Liebe zur Natur seinem klugen Erzieher zu Hilfe: denn tatsächlich konnte sich François niemals sattsehen an der wunderbaren Lage[2]) der Stadt inmitten der „sieben Naturwunder" des an erhabener Romantik so überreichen Oberdauphiné. — Schon im Sommer 1803 hatte er seinen Lehrer Villars auf dessen botanischen Exkursionen begleiten dürfen. Ein Jahr später wurden die Unterweisungen ernstlicher fortgesetzt, auch hatte François noch sonstwie Gelegenheit zum Aufenthalt im Freien, wo er allein zu sein liebte mit sich und der Natur[3]), wie denn überhaupt seine innig empfundenen poetischen Lobpreisungen

1) Extr. de l'Annuaire Biogr. d'Henrion, p. 268 verso. (Bibl. de Grenoble).

2) Sogar von den Strassen der Stadt aus bekommt man hiervon einen sehr starken Eindruck.

3) (à la campagne.)
„Dans une aimable solitude,
Eloigné de ces ennuyeux,
Qui viennent troubler notre étude,
Par des discours fastidieux
Je coule des jours pleins de charmes,
. . . ." (etc.) 1803.

derselben den ernsten Sinn des zwölfjährigen Autors bezeugen[1]).

Die Hilfeleistungen, mit denen ihn Villars betraute, führten ihn dazu, in verständnisvollerer Weise als ehedem sich kleine Sammlungen anzulegen, denn er lernte nicht nur Pflanzen in Klassen zu ordnen und zu präparieren, sondern er wurde auch in Käfer- und Schmetterlingskunde, sowie in der Mineralogie[2]) von seinem vertrauten Lehrer unterwiesen. An seiner Seite setzte er sogar im Winter (teils im Museum, teils im botanischen Garten) diese Studien fort.

Trotz dieser starken Anregung erschienen dem Schüler die Winterabende zu lang, weshalb er eine neue Unterhaltung ersann, die er zugleich als eine Vorbereitung zu späteren Forschungen ansah: Er vertiefte sich in Plutarchs Biographie berühmter Männer, suchte sich die gefeierten Koryphäen mit greifbarer Deutlichkeit so vors Auge zu stellen, wie es am besten ihren Taten und der gegebenen Beschreibung entsprach, schnitt Medaillons von Pappe aus, zeichnete je ein Brustbild der Betreffenden darauf und erhöhte die Wirkung der charakteristischen Bildnisse noch durch kunstvolles Bemalen. Jedes Medaillon erhielt sodann Geburts- und Todesdatum, sowie eine dem Lebenswerk des Dargestellten entsprechende Umschrift — „anstatt also Denkmäler durch die Geschichte zu erklären, verwandte François letztere dazu, die fehlenden Monumente selber zu schaffen....“[3]).

Diese historische Porträtgalerie, die dem späteren Geschichtsprofessor zum wertvollen Memento wurde und von der einige Fragmente erhalten geblieben sind, war der Stolz des Knaben. Niemand hatte ihm bei ihrer Anfertigung geholfen, doch sei daran erinnert, dass er sich seit seinem

1) „. . . . .
Sous un ombrage frais, Homère dans mes mains,
Je lis les faits guerriers des Grecs et des Troyens, —
Ou lorsque à mes pieds un clair ruisseau murmure,
Buffon ouvre à mes yeux le sein de la Nature.“ 1803.

2) Fourier erwähnte des Schülers Eifer für diese Studien sogar in seinem offiziellen Bericht über ihn an die Regierung, vom 5. September 1806.

3) „Charmant enfant, dont les récréations furent des études, — qui jouait avec la science, jusqu'à ce qu'il la dominât . . .“ (Jules David.)

fünften Jahre mit Zeichnen beschäftigt hatte und gewohnt war, Skizzen jeder erdenklichen Art auf alle ihm in die Hände fallenden Papierstückchen zu entwerfen, selbst dann, wenn er mit Figeac bei dessen Freunden zum Besuch war.

Ausser dieser trefflichen Vorbildung zum späteren Hieroglyphenzeichnen bahnte das Geschick auch sonst noch eine gründliche Schulung des aufstrebenden Geistes an, und zwar durch die unbewusste Vermittlung des Präfekten. Dieser sondierte stets mit peinlicher Genauigkeit alle Fragen, die ihm auf den verschiedenen Gebieten entgegentraten und liess sämtliche, in den darüber stattgefundenen Diskussionen noch zweifelhaft oder dunkel gebliebenen Punkte in präzisen Notizen zusammenstellen, die er mit Vorliebe dem älteren Champollion übergab, damit ihm dieser teils aus den einschlägigen Werken, teils vermittels Briefwechsels mit französischen oder ausländischen Autoritäten die nötige Klarheit verschaffe. — Figeac, der sich von der direkten Betätigung am Geschäft seiner Vettern allmälig loszumachen strebte, war die geeignetste Persönlichkeit hierzu, und er bemerkte bald mit Genugtuung, dass sich auf diese Weise die Blicke der internationalen Gelehrtenwelt nicht nur auf die delphinatische Akademie, sondern auch auf ihn selber zu richten begannen.

Da die auf seinem Arbeitstische aufgespeicherten Briefe, Berichte und Notizen seines Bruders Wissbegier entflammten, so gestattete er ihm die Durchsicht der Papiere, liess sich, da der Knabe grosses Interesse für diese Lektüre bekundete, abends den Inhalt frei von ihm wiederholen, befragte ihn um seine Ansicht darüber und erklärte eingehend, was seinem Schützling unverständlich geblieben war. Wie sehr dies alles das Denkvermögen desselben ausbildete und kräftigte, wie es seinen geistigen Horizont erweiterte, indem es ihn die verschiedensten Wissensgebiete betreten liess, braucht kaum betont zu werden.

Hierzu kommt, dass durch Abbruch des alten Turmes im bischöflichen Palast, sowie eines Flügels des daneben stehenden Stadttores[1]) römische Altertümer aus den Zeiten

1) La Porte Viennoise, deren Fundamente unter Diocletian und Maximian restauriert wurden.

zutage gekommen waren, wo die Stadt noch Cularo (auch Cularone) hiess. Bislang waren viele derartige Denkmäler in Grenoble verloren gegangen, weshalb nun Fourier, von Figeac unterstützt, über der Erhaltung der noch vorhandenen sorgsam zu wachen begann. So liess er von den beim Austrocknen der Sumpfstrecken von Bourgoin gefundenen römischen und anderen Altertümern alle mit Schriftzeichen versehenen direkt bei Figeac abgeben, und François nahm auch an diesen Vorgängen, sowie am Entziffern selber, regen Anteil. Seine Aufmerksamkeit richtete sich dabei besonders auf Inschriften und Münzen, weil sein Instinkt ihm bereits sagte, dass er in ihrem Studium eine wichtige Grundlage der gesamten Altertumskunde zu sehen habe.

Aber nichts konnte ihn auf die Dauer vergessen lassen, dass ihm ein Teil von des Bruders Bücherschatz vorenthalten blieb: da verlegte er sich denn aufs Reimen und Geschichtenschreiben[1]). Viel Wert schien er seiner „Geschichte berühmter Hunde“ beizulegen, als deren erster der des Odysseus figurierte, doch vernichtete er sie späterhin, als ihm ein Buch gleichen Inhalts und Titels vor die Augen kam. Da ihn „die Unsicherheit und Dürftigkeit der vorhandenen Geschichtstabellen“ bereits damals stark beschäftigte, so begann er dann, Material zu sammeln für eine „Chronologie von Adam bis auf Champollion den Jüngeren.“

Eines Tages löste er im Übereifer aus seines Mentors Büchern, zumal aus dessen Herodot und Strabo, Diodorus, Plinius und Plutarch alle Kapitel oder Blätter los, die ihm hinsichtlich Alt-Ägyptens besonders lehrreich erschienen; er breitete diese Fragmente vor sich aus und vertiefte sich so sehr ins Vergleichen ihres Inhaltes, dass ihn erst ein erstaunter Ausruf des Bruders daraus emporschreckte. Nun erst fiel ihm das Strafbare seiner Handlung ein, doch wurden ihm statt der Verweise Liebkosungen zu-

---

1) Z. B. Transkriptionen in Versen von Stellen aus dem Horaz; Oden, Nachahmungen des Anakreon; Conaxa, Erzählung in Versen; Eléonor, Erzählung in Prosa; Melusine und die Schlucht von Sassenage (bei Grenoble), anscheinend die Bearbeitung einer Druckschrift, usw.

teil, nur musste er versprechen, diese Arbeit mit grösstem Fleisse weiterzuführen und den richtigen Nutzen daraus zu ziehen.

Die Schule wurde nicht vernachlässigt: „Ich bin sehr zufrieden mit Herrn Champollion Minor", schreibt der Abbé Dussert an Figeac[1]), und dieser erlaubte seinem Bruder nun endlich, neben dem Hebräischen noch drei andere semitische Sprachen zu erlernen, nämlich zuerst Arabisch, etwas später Syrisch und Chaldäisch. Es war ein behutsames Eindringen in den grammatischen Bau dieser drei Sprachen; ein Versuch, sich von ihrem Geist durchdringen zu lassen, um sie dann mit dem Hebräischen vergleichen zu können, das er damals noch als die Wurzel aller Idiome, also auch des altägyptischen, ansah. Späterhin gedachte er dann alle anderen Sprachen des Orients in den Kreis seiner Vergleichungen hineinzuziehen, um so auf Umwegen der Schrift und Sprache seines erwählten Landes nahe zu kommen.

Die über ihn und seine Berufung verhängt gewesene Prüfungszeit hatte den Wunsch, ihr folgen zu dürfen, nur noch glühender, den Willen zur Tat noch energischer gemacht, und so sehen wir denn im Spätsommer 1803 den kleinen Forscher mit starker Hand sein Lebensschifflein ins neue Fahrwasser einlenken. Wie ein Aufatmen tiefster Befriedigung nach langem Suchen überkam es ihn, als er die ersehnten Studien begann, bei denen beständige Konzentration und praktische Verwendung seiner sämtlichen Geisteskräfte ersetzen mussten, was seinen Lehrbüchern mangelte — und vor allem den fehlenden Lehrer. Es kam ihm dabei der Umstand sehr zustatten, dass der Sonntag wieder an die Stelle des Décadi getreten war[2]), und dass Fourier für die Schulen seines Verwaltungsbezirks den Donnerstag als Ferientag eingeführt hatte, so dass die Schüler nicht länger mehr mit neun aufeinander folgenden Schultagen übermüdet wurden, ehe der zehnte Tag Erholung brachte, sondern dass sie sogar von je sieben Tagen zwei frei hatten.

---

1) 18 Thermidor an XI (6. August 1803).

2) Dekret vom 18 Germinal an X (8. April 1803).

In dem Bestreben, alle ihm vor die Augen kommenden Schriftzeichen sich fest einzuprägen und sie auf einen etwa gemeinsamen Ursprung hin miteinander zu vergleichen, hatte sich der Knabe, natürlich genug, auch die Kopie der bei Fourier gesehenen ägyptischen Inschriften zu verschaffen gewusst.

Als er dann eines Tages ein chinesisches Wörterbuch[1]) sah, begann er heimlich und ohne noch von den Theorien Deguignes', Barthélemys und anderer gehört zu haben, die altchinesischen mit den ägyptischen Hieroglyphen zu vergleichen und mit kindlicher Zuversicht die Abstammung der ersteren von den letzteren festzustellen. Mit Hilfe der vorgefundenen Übersetzung des chinesischen Textes begann er nun, ägyptische Texte zu „entziffern", doch verbot ihm Figeac, mit solchen „Dummheiten" seine kostbare Zeit zu vergeuden.

François gehorchte, aber ohne bekehrt zu sein; denn er nahm seine ägypto-chinesischen Versuche wieder auf, als er im Spätherbst 1804 des Bruders Heim verlassen musste. Eine folgenschwere Umwandlung des französischen Schulwesens war nämlich seit dem Jahre 1802 im Gange: Die heftiger werdende Opposition der Familien gegen die republikanische Erziehung „ohne Gebet und Gebot" — da sie nur von den Rechten redete, die Natur und Verfassung dem Menschen geben — hatte den Ersten Konsul dazu bewogen, die Zentralschulen zu verwerfen, weil ihnen ohnehin die feste Grundlage und die Einheitlichkeit fehlte, die durch geeignete Vorschulen allein hätte gegeben werden können.

Bonaparte, obwohl aus der Revolution hervorgewachsen und durch sie zur Macht gelangt, benutzte doch jede Gegenbewegung des Volkes, um die von ihm geplante Reaktion um so leichter zu bewerkstelligen. Ein Dekret vom Jahre 1802 hatte die Einrichtung der Lyceen mit ausgedehntem Internat und strenger militärischer Disziplin befohlen, ein anderes[2]) hatte bereits dasjenige von Grenoble im Prinzip begründet, aber zur Freude aller Schüler der

1) „Dictionnaire des clefs chinoises".

2) 16 Floréal an XI (6. Mai 1803).

dortigen Zentralschule war es vorläufig dabei geblieben: dieselbe gewährte nämlich den heranwachsenden Jünglingen ganz ausserordentliche Freiheiten, da sie in starrer Schuldisziplin ein Hindernis sah für die Entwicklung ihrer Zöglinge zu geistig unabhängigen Männern.

Am 22. Januar 1804 endlich wurden die ersten Schritte zur Neuorganisation der Anstalt getan; zugleich fand eine Prüfung der Schüler statt, infolgederen François ein volles Regierungsstipendium als Interner des zukünftigen Lyceums zugesichert erhielt[1]). Der Erste Konsul gedachte durch eine allgemeine Unterrichts- und Erziehungsschablone die heranwachsenden Söhne des Landes unter seinen unmittelbaren Einfluss zu bringen; — die Tage, wo des Volkes Stimme Gottes Stimme und des Volkes Freiheit das Ideal der Gesetzgeber gewesen, waren vorüber, und kluge Leute ergaben sich darin, dass Bonapartes Wille nur allein noch massgebend sein würde. Hiervon konnte sich auch der Staatsrat Fourcroy, seit 1801 Generaldirektor des öffentlichen Unterrichtswesens, überzeugen, denn dieser noch zu sehr vom alten Freiheitsdrang durchglühte vormalige Jakobiner, der tiefinnerlich empört war über die beginnende Abhängigkeit der Schule vom Willen eines Despoten, musste seinen Organisationsentwurf dreiundzwanzigmal umarbeiten, ehe er genehmigt wurde.

Der durchaus militärische Zuschnitt der dreissig Lyceen wies auf den Feldherrn hin, der sich vor allem gute Soldaten heranbilden wollte — indessen die einschneidende Kontrolle dieser Schulkasernen durch den Ersten Konsul den zukünftigen Absolutismus des dynastischen Herrschers ahnen liess.

Bonaparte hatte als Schüler Geschichte und Geographie wenig, schöne Wissenschaften und Künste gar nicht beachtet, dagegen leidenschaftlich Mathematik, Logik, Physik und Latein betrieben — letzteres, um in seinen Mussestunden römische Feldherrn und Gesetzgeber studieren zu können. Hiermit war in grossen Zügen der Unterrichtsplan der Lyceen gegeben: Geschichte und Geographie wurden zur blossen Re-

1) Bestätigt durch ein Dekret vom 5 Germinal an XII (26. März 1804).

petition von Daten und Namen erniedrigt, Literatur und dergleichen unnütz erscheinende Verfeinerungen der Geisteskultur aufs äusserste beschränkt oder ganz gestrichen, Altertumskunde konnte überhaupt nicht in Betracht kommen, denn „man kann ohne sie Schlachten gewinnen und Gott und dem Landesherrn dienen.“ Hatte aber der General Bonaparte ohne ihr Zutun Ägypten erobert, so erschien doch dem Knaben, der sich in tiefster Seele bereits als den zukünftigen wissenschaftlichen Eroberer des Pharaonenlandes ansah, die Archäologie mit ihren Hilfswissenschaften als „die nötigste Waffe in seinem Arsenal“, weshalb denn die Aussicht auf das militärisch disziplinierte Internat den zukünftigen „Schüler der Regierung“ tief erschreckte.

Wie liebenswert erschien ihm nun die Zentralschule, welche steten Appell an die Ehrliebe und das Selbstgefühl ihrer „Schüler der Nation“ dem eisernen Zwange vorzog, und wo dennoch in den verschiedensten Wissenszweigen Vorzügliches geleistet wurde. Bei Eröffnung ihres letzten Schuljahres, am 21. November 1803, hatte Fourier den Schülern zugerufen: „Beweist, dass Ihr dem Lande der Bayard, Mably, Condillac, ... angehört, dass ihr Genius noch über dieser Stadt schwebt, und dass Ihr die glänzende Erbschaft zu bewahren und weiter an die kommenden Geschlechter zu vererben vermögt...... Wisst, dass Fortuna, die uns blind geschildert wird, zwar zuweilen die Unwissenheit bevorzugt, dass sie aber viel öfter selber geleitet wird durch Genie oder Talent.“

Nicht François bedurfte dieser Mahnung: Unter Folianten vergraben[1]), durch Abwechslung in der Arbeit die sinkenden Kräfte neu belebend, verbrachte er seine freien Tage und Stunden, und nur mit Mühe gelang es dem Bruder und Dominique Villars, ihn den Büchern zu entreissen. Auch begleitete er seine Mitschüler aus dem Pensionat Dussert nur selten noch auf ihren Gängen nach dem nahe vor der Stadt am Rondeau gelegenen Landgut des Abbé, doch besuchte er dessen Schule bis zu dem am 3. September 1804 erfolgenden Jahresschluss.

1) Hierbei spielten nun die Memoiren der Inschriftenakademie aus der Mitte des 18. Jahrhunderts eine grosse Rolle.

Neben seinen mannigfaltigen Sprachstudien durchforschte er in den diesmal sehr langen Ferien aufs neue die Geschichte und die Mythologien der alten Völker und fasste speziell die ihnen allen gemeinsame Sage von den Riesen ins Auge, um „bis zum Ursprung dieser Fabel zurückzugehen und die Bedeutung dieser allegorischen Wesen zu finden.“ Und zur Basis seiner Arbeit die Riesennamen der griechischen Fabellehre nehmend, sagt er: „Man wird vielleicht seltsam finden, dass ich in den orientalischen Sprachen die Etymologie von Eigennamen suche, die sich in den griechischen Mythen finden; aber man muss nicht vergessen, dass die Griechen die Mehrzahl ihrer Fabeln aus dem Orient und besonders von den Ägyptern[1]) genommen haben ...“

Diese erste praktische Verwendung seiner Sprachkenntnisse erfüllte den Knaben mit stolzer Freude, doch bemerkt er zum Schluss vorsichtig: „.... Dies sind zweifellos nur Vermutungen; ich bin nicht willens, sie als System aufzustellen .....“

Der Präfekt wünschte dies Erstlingswerk seines Schützlings zu veröffentlichen, doch wurde es vom Archäologen Millin in Paris dermassen abfällig beurteilt, dass der Druck unterblieb. Champollion selber nannte es zehn Jahre später seine „erste Dummheit“[2]), und diese scharfe Selbstkritik ist, im ganzen genommen, gerechtfertigt. Dennoch darf das kleine Opus als ein kostbares Andenken gelten, denn trotzdem wir hier den Knaben auf falscher Fährte finden, lässt diese Sammlung waghalsiger Hypothesen doch schon ganz deutlich die eigenartige Veranlagung des Hieroglyphenentzifferers durchblicken: die glückliche Verbindung reicher sprachlicher Kenntnisse mit staunenswerter Beherrschung der Realien, den ungestümen Drang, mit dem Instinkt zu arbeiten,

---

1) „... Si Osiris n'est autre chose que le soleil qui signifie la fécondité, comme il est très-naturel de le croire ... Typhon qui lui fait la guerre ne pourrait-il pas, par métaphore, signifier la stérilité? .... L'étymologie du nom de Typhon est peu connue; elle peut dériver de l'hébreu et du chaldéen Tzaphoun qui signifie l'aquilon du Nord, le froid ....“

2) „Remarques sur la fable des géants“, 1804. } Nat. B. Mss. Ch.
„Ou: ma première bêtise“, 1814. } Vol. 5. S. p. 12 ff.

wo die nüchterne Methode zu keinem Ergebnis führt — daneben, wenn auch noch schwach, das erste Leuchten vorsichtiger Zurückhaltung: darin liegen die Keime der späteren welthistorischen Tat. Zugleich lässt uns der dreizehnjährige Champollion schon vollauf erkennen, dass seine späteren bahnbrechenden Arbeiten erst auf der sicheren Grundlage unausgesetzter Selbstzucht entstanden sind.

Dem reichen Geistesleben des Knaben führte der Präfekt selber ständig neue Nahrung zu, indem er den Brüdern zur Verfügung stellte, was ihm an Schriften aus Paris und insbesondere von der nun emsig ihre vielseitigen Memoiren ausarbeitenden Ägyptischen Kommission zuging.

Allzu schnell kam der 20. November 1804 heran: das Lyceum öffnete seine Pforten, zunächst freilich nur für die jüngeren Schüler, doch gehörte François zu ihnen und wurde mit der Nummer 58 in die Listen eingetragen.

Nachdem beim grossen Einweihungsfeste die Wiederkehr der Religion in die Schulen gebührend gefeiert war, brachte sich die militärische Organisation der Anstalt zur Geltung: Einexerzieren und Waffenübungen der Schüler unter Aufsicht des Instruktionsoffiziers, militärische Grade der Internen[1]), Trommelwirbel (von $5^1/_2$ Uhr morgens bis 9 Uhr abends bei jeder neu einsetzenden Nummer des Tagesprogrammes), eiserne Disziplin selbst in den Erholungspausen, sofortiges Niederdrücken jeder individuellen Willensregung durch die alles nivellierende Schablone — bei Tag und bei Nacht unausgesetzt scharfe Kontrolle . . ., es war genug, um François, dem freies Studium und liebevolle Behandlung so nötig waren, wie Luft und Sonnenschein der jungen Pflanze, mit nie gekannter Erbitterung und mit Heimweh zu erfüllen, das gleich so heftig auftrat, dass er ernstlich an einen Fluchtversuch dachte.

1) § 5. Il sera placé à l'endroit le plus apparent du réfectoire et de chaque salle d'études un tableau où seront inscrit les noms du sergent-major, des sergents et des caporaux, ainsi que les noms des élèves qui auront tiré au sort pour les différents grades, avec ces mots: Sont dignes de commander, parce qu'ils sont les modèles de leurs condisciples. (Auszug des mil. Reglements.)

Aber wohin? Und was würde der Bruder sagen, den ja die Verhältnisse gezwungen hatten, ihm das Joch des Lyceuminternates auf die empfindlichen Schultern zu legen. So fügte er sich, doch krankte er an der Unmöglichkeit, seine Spezialstudien, denen er eben jetzt das ihm am wichtigsten dünkende hinzufügen wollte, fortsetzen zu können. Durch einige, mehrere Jahrzehnte früher geschriebene Artikel der Akademiker Deguignes und Abbé Barthélemy war er nämlich auf die Identität der koptischen mit der altägyptischen Sprache hingewiesen worden, hatte sich dann eine Abhandlung des Paters Bonjour[1]) über koptische Manuskripte des Vatikans verschafft und schnell die Überzeugung gewonnen, dass nur das Studium der halbverschollenen koptischen Sprache zur Entzifferung der altägyptischen Schriften führen könne! Man kann also dem heissblütigen Knaben den Schmerz nachfühlen, mit dem er sein „Gefängnis“ betrat, wie er im voraus das Lyceum nannte, wo er, der bislang stets massgebend für seine Umgebung war, nur noch einer unter vielen, eine verkörperte Nummer sein sollte. Die gesamte Aussenwelt nannte er sein verlorenes Paradies und der Bruder wurde mit leidenschaftlichen Klagen bestürmt:

„. . . . . Könntest Du mich nicht aus dem Lyceum zurücknehmen? Ich habe mir Gewalt angetan bis jetzt, um Dir nicht zu missfallen. Aber es wird mir völlig unerträglich. Ich fühle, dass ich nicht dazu tauge, so eng zusammengedrängt zu leben, wie wir es sind . . . .“. — „Ich bin nicht wohl, ich sieche dahin und fühle es . . . . In der Krankenstube wird man schlecht bedient . . . und bleibt allein. Hat man was nötig, so muss die Wiederkehr des Arztes abgewartet werden, der für alle Krankheiten — hätte man auch Schmerz an den Zehen! — Brusttee verschreibt. Wenn ich noch lange hier bleibe, stehe ich nicht für mein Leben ein . . . .“

Die Sehnsucht nach Jacques-Joseph peinigte ihn beständig: „Komm doch, ich muss Dir etwas sagen“ — und: „Du bist ja gestern nicht gekommen“, bilden den ganzen Inhalt von zwei jener losen Blättchen, die dem Bruder, der nicht immer Zeit fand, zweimal wöchentlich (Sonntags und Donners-

1) Siehe monumenta coptica etc. Romae 1699 in 4°.

tags) zu kommen, so häufig durch den Tambour des Lyceums zuflatterten[1]).

A Monsieur
Monsieur Champollion Figeac
Grenoble Dép^t Isère

Si vales, bene est; Ego quoque bene valeo.
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Vale, carissime,

[illegible] Champollion

Gymnasio Grat. 5 Kalend. maii a Republica condita 13 anno

[illegible]

Fig. 4. Brief an Jacques-Joseph.

François hatte das Unglück, wegen seiner stark hervortretenden Eigenart und seiner geistigen Unabhängigkeit einigen

1) Auch lateinische Zuschriften liegen vor und die hier reproduzierte veranschaulicht deutlich des Knaben Lust an Arabesken und Schnörkelwerk.

seiner Lehrer höchst unbequem zu werden und deshalb arg zu missfallen. Er wurde von ihnen als träge, respektlos und aufrührerisch verschrieen, obwohl er durch Güte leicht zu lenken war und sich für Ermunterungen überaus empfänglich zeigte: „Heute Morgen“, so meldet er seinem Mentor, „hat man alle in meiner Klasse an der Tafel arbeiten lassen, um einen Primus wählen zu können, und ich bin es, dem diese Ehre widerfahren ist! Ich denke in 14 Tagen ein Praemium Doctrinae zu erhalten“. „Herr Jamet scheint sich meiner besonders annehmen zu wollen; das ermutigt mich sehr und wird mich mit aller Gewalt arbeiten lassen . . . .“ „Als man die Aufsätze verteilte, sagte mir Herr Lacroix, dass ich der letzte sein würde; als man mich dann aber zuerst aufrief, hat es mir das Herz bewegt . . . .“ „Der Herr Zensor[1]) . . . hat mir viel Angenehmes gesagt, mir die Hand gedrückt und mich am Ohr gezupft . . .“

Es war ihm ein Trost, auch hier wieder bei Dominique Villars botanischen Unterricht zu haben, leider jedoch war dies nur während der ersten Monate der Fall, denn im März 1805 folgte sein väterlicher Freund einem Rufe nach Strassburg. Den 1. Januar 1805, der durch ein Staatsdekret zuerst wieder als Jahresanfang und als Familienfest gefeiert wurde, durfte François beim Bruder verleben, was natürlich seine Rückkehr ins Lyceum doppelt schmerzlich machte. Doch trat dort nun insofern eine günstigere Wendung für ihn ein, als viele seiner Mitschüler sich lebhaft für ihn zu interessieren begannen, seinen stets mit ernster Miene gesprochenen Worten eifrig lauschten und sich seiner ganz eigenartigen Überlegenheit[2]) so willig unterwarfen, dass sie ihm ungebeten bedeutende Vorrechte einräumten, nicht etwa bei den Spielen „im engen, gepflasterten Hof, wo es täglich Verwundete“ gab, denn er beteiligte sich niemals an ihnen, sondern nach anderer Richtung hin: „ . . . Er ist

1) M. Faguet, der bald nachher sein erbittertster Gegner wurde und sich auch späterhin nicht versöhnen liess.

2) „Le charme tout particulier de sa forte personnalité„ ist häufig in den Fam.-Pap. erwähnt; die mündliche Überlieferung davon lebt ebenfalls weiter, im Dauphiné sowohl, wie in Figeac.

immer noch ein unerbittlicher Chronist", schreibt Figeac etwas später über ihn, „überdies der Papst des Lyceums und Präsident von vier oder fünf ‚wissenschaftlichen Gesellschaften', die sich unter dieser Jugend gebildet haben."

Diese „Akademien der Musen" waren damals ein von den Lehrern geförderter Zeitvertreib der Schüler in allen grösseren Internaten; die hier in Rede stehenden werden jedoch durch den Umstand bemerkenswert, dass dem dreizehnjährigen Champollion hier auf allen in Frage kommenden Gebieten die Führerschaft zuerkannt wurde, während doch die „Akademiker" zweifellos den inzwischen ebenfalls eröffneten höheren Lyceumklassen angehörten. — In einem mit dem lorbeerumrahmten Sinnspruch „Prospérité aux Muses" verzierten Schriftstück wird Figeac von der hauptsächlichsten dieser Akademien zum korrespondierenden Mitglied ernannt[1]), deren mehrere, und noch ältere, in Aussicht genommen waren. Die Sitzungen fanden Donnerstags statt; man las eine gelehrte Abhandlung vor, und danach eigene Produktionen in Prosa oder in Poesie. Selbstverständlich hatte François die Eröffnungsrede gehalten und ein von Figeac erbetener „lehrreicher Brief" hatte anscheinend der Feier besondern Nachdruck gegeben.

Für die ihnen unausgesetzt von ihrem Präsidenten gegebene Anregung erwiesen sich die „Akademiker" dadurch dankbar, dass sie ihm mitbrachten, was immer sie an Schriften über Ägypten und den Orient auftreiben konnten, doch war ihm fast alles schon bekannt. Immerhin erhielt er auf diese Art eine chinesische Grammatik[2]), dann wieder die arabische von Erpenius (Thom. van Erpe), deren hohen Wert für seine Studien er sogleich erkannte. Auch ein Korân mit Anmerkungen förderte ihn sehr und über ein anderes Buch schreibt er seinem Mentor: „Unaussprechliche Freude erfüllt

1) „. . . Nous cherchons à nous instruire en nous amusant; étant encore trop jeunes pour pouvoir juger de nos ouvrages, c'est à vous que nous avons recours. Vos lumières seules peuvent nous conduire dans le sentier fleuri des beaux arts. Soyez pour nous un Appollon, montrez-nous le vrai chemin qui conduit au Parnasse . . . ."

2) Vom Jahre 1773, anonym. Mit des Schülers Randbemerkungen versehen; noch erhalten geblieben.

mich . . . . . ., stelle Dir mein Vergnügen vor, als ich den Titel[1]) las . . ."

Neben dem Koptischen sollte fortan das Arabische (als die Sprache der endgültigen Besieger des Altägyptertums) den ersten Rang unter seinen Privatstudien[2]) einnehmen; da man ihm aber die Erlaubnis verweigerte, seine Mussestunden nach Belieben zu verwenden, so verschloss er seine Schätze in seinem Pult und verbarg sie nachts unter seinem Kopfkissen, um sie, wenn alles schlief und der Wächter die Runde gemacht hatte, verstohlen hervorzunehmen; doch konnte dies nur beim Licht einer zufällig unweit seines Bettes angebrachten Laterne geschehen, so dass seine Augen, besonders das linke, dadurch geschwächt wurden[3]), wie denn auch Schlaflosigkeit und geheimer Gram seine Gesundheit, die trotz der geistigen Produktionsfülle bis zum Eintritt ins Internat sehr robust gewesen war, ernstlich zu schädigen anfingen. Fieberanfälle und bis zur Ohnmacht gehende Schwächezustände machten sich allmählich geltend, und da die Ursachen davon nicht beseitigt wurden, so begannen sie ihr langsames Zerstörungswerk an dem einst so blühenden Organismus. — „Sende mir einige Sous", bittet er gelegentlich, „denn auf den Spaziergängen ist man so froh, eine Schale Milch trinken zu können, wenn die Erschöpfung gar so gross ist", und: „Ich habe Fieber, ich kann nicht mehr — Dein gehorsamer Bruder", klingt es ein anderes Mal wie eine heimliche Anklage durch.

Inzwischen hatte der schon erwähnte, häufig in Grenoble anwesende Mathematiker Biot, dem die eigenartige Bedrängnis seines kleinen Freundes zu Herzen ging, bei Fourcroy eine Bitte gewagt, die schnell erfüllt wurde, — denn als letzterer

---

1) Thomae Experisii Rudimenta Linguae Arabicae.

2) Diese erstreckten sich gelegentlich auch auf die bekanntesten Arten des südfranz. Patois. Die originelle Mundart seiner Vaterstadt blieb Champollion zeitlebens geläufig.

3) „ . . . L'oeil gauche, un peu moins saillant, était affecté de strabisme externe, provenant de l'habitude que Champollion avait contracté au Collège, de lire dans son lit et de s'incliner de ce côté, pour profiter de la lumière d'un réverbère . . ." (Observations phrénol. vom Dr. med. H. Janin.)

am 1. Juni 1805 die Anstalt eingehend inspizierte, unterwarf er den Knaben einer kurzen Prüfung und gab ihm dann die formelle Erlaubnis, seine Spezialstudien in den freien Stunden weiter zu betreiben. Damit war viel gewonnen, aber seinen Gegnern im Lehrerkollegium, denen er nun unwillkürlich Trotz zu bieten begann, wurde er fortan nur noch mehr zum Stein des Anstosses, so dass des Klagens kein Ende mehr war. Indessen half ihm die Freundschaft, die ihn aufs engste mit seinem Mitschüler Wangehis verband, über viele Widerwärtigkeiten hinweg, desgleichen die Freude, seinen Studien neue Quellen erschlossen zu sehen, denn an einem Junisonntag des Jahres 1805 hatte er den bei Fourier zu kurzem Besuch weilenden Dom Raphaël[1]) kennen gelernt. Dieser ehemalige koptische Mönch war mit der französischen Armee einst aus Ägypten gekommen und von Napoleon, dem er wichtige Dienste geleistet, zum Lehrer des Vulgärarabischen an der Schule für orientalische Sprachen in Paris ernannt worden.

Er war es, der François ein Lehrbuch des in Ägypten gesprochenen arabischen Dialektes verschaffte, und der ihn auf die Notwendigkeit hinwies, das Äthiopische tüchtig zu erlernen, damit er dereinst die drei wichtigsten im Gebiete des Nils in Rede kommenden Volkssprachen[2]) beherrschen und nach den Anklängen an das altägyptische Idiom durchforschen könne. Dom Raphaël verstand genügend Koptisch, um dem Knaben nützliche Winke für das Studium desselben zu geben; zugleich stellte er ihm für 1806 eine längere Anwesenheit in Aussicht, was den Schüler die Leiden des Internatlebens etwas williger ertragen liess. Sogar mit dem militärischen Zuschnitt suchte er sich auszusöhnen und meldet mit Genugtuung, wenn er als Korporal in seiner Klasse strenge Zucht zu halten hat: „Meine Herrschaft,“ sagt er, [„dauert 14 Tage,] voriges Jahr bin ich es viermal gewesen; ich hoffe, dass das so weiter geht.“ — Den

1) „Scripsit Sacerdos Raphael Monachus, linguae Arabicae Doctor, Lutetiae urbe“, Mitbegründer des Inst. d'Egypte in Kairo.

2) Das im 17. Jahrhundert erloschene Koptisch, das Arabische und das Äthiopische, das aber nur am oberen Laufe des Atbara und des blauen Nils gesprochen wird.

zwei oder drei Lehrern, die er seine Peiniger nannte, suchten der gutherzige Abbé Gattel, Obervorsteher der Anstalt, sowie der Zeichenlehrer Jay, der seine Schüler dazu anhielt, „in allen künstlerischen Leistungen das Ideal des Schönen stets zu wahren", und der Abbé Jamet das Gegengewicht zu halten. Letzterer, den die schlagfertige Muse seines Schülers interessierte, veranlasste ihn gelegentlich zum Improvisieren über klassische Themata[1]), da er wusste, dass François ohnehin in freien Augenblicken lateinische und griechische Verse, deren er unendlich viele auswendig wusste, ins Französische übertrug.

Infolge der unausgesetzten schriftlichen Übungen stellten sich Augenschmerzen ein: „Ich muss heute Abend [zum Arzt] gehen, damit er mich schnellstens wiederherstelle. Kann er es nicht, so musst Du mir eine Brille senden. . . . In meinen freien Augenblicken muss ich lesen" und er bittet um den Homer: „möglichst schnell, heute abend noch, er ist mir äusserst nötig!" Zuweilen setzt er jedoch hinter solche hastigen Aufträge: „Dein Wille geschehe (Fiat Voluntas Tua)!"

Die Beiträge zu den kostspieligen Geschenken für die Lehrer waren ihm ein Dorn im Auge; er freut sich daher über die Bescheidenheit seines Klassenlehrers Lacroix, „der sich nur eine Blume wünscht"; — „damit sie aber nicht welke," bestimmt François, „sollen Likör und Bordeauxwein rings um sie hergestellt werden." — Im steten Drange, sich seinem Bruder dankbar zu erweisen, wünschte er sich im Ornamentzeichnen zu vervollkommnen, um für dessen Publikationen über die einheimischen Altertümer die Sarkophage, Vasen usw. selber zeichnen zu können: „Du würdest dann keine andern Hände als die meinen nötig haben." Wie er aber bei seinen Wünschen stets die bescheidenen Mittel seines Mentors im Auge hielt, so vergass er auch niemals die bedrängte Lage seiner Eltern und wies deshalb die ihm vom Vater zugedachte Beihilfe zurück.

Während der langen Ferien[2]) traten die arabischen und

1) Unter anderem: „des versets à faire dans l'espace de 5 minutes sur Sabinus et Eponine", die viel Beifall fanden.

2) 18. August bis 7. Oktober.

hebräischen Studien in den Vordergrund[1]). Für letztere war eine Schrift über die Wurzelwörter (racines hébraïques) höchst bedeutungsvoll für ihn geworden: „Unwissende haben sich darin gefallen,“ bemerkt er darüber, „die anscheinenden Schwierigkeiten [des Hebräischen] durch Nachträge zu vermehren, die . . . . es dunkel und beinahe unverständlich machten, so dass die zu diesem Studium Neigenden zurückgeschreckt wurden durch die Schwierigkeit der Lesung und die unendliche Zahl von verschiedenen Punkten. Mir selber, als ich damit begann, es nach der Manie[2]) von Buxtorf und Massonet zu erlernen, trieben die Vokalpunkte den Angstschweiss in dicken Tropfen heraus, nachdem ich aber zufällig die hebräischen Wurzelwörter gefunden hatte, die ein wahrer Schatz sind, brachte ich mich gewaltig vorwärts.“

Wenn auch der Schüler nicht mehr glaubte, sich die altägyptische Sprache und Schrift durch das Hebräische erschliessen zu können, so erkannte er doch, dass dieses Studium ihm noch kostbare Hilfsmittel an die Hand geben konnte, da — so sagte er sich — z. B. das Alte Testament viele durchs Hebräische mehr oder weniger leicht verhüllte ägyptische Wörter enthalten musste. Für Geschichte und Chronologie sollte es ihm ebenfalls zur reichen Fundgrube werden, und auch sein Sinn für Poesie fand volle Genüge. Jesaias begeisterte ihn vollends: „Ich bemerke Wendungen bei ihm,“ sagt er, „die vollauf denen Homers würdig sind, und ich hoffe, dass dieser schöne Vers: ‘Der Ochse kennt den, welchem er gehört; der Esel kennt seinen Herrn, aber Israel hat mich nicht erkannt, und mein Volk hat mich vergessen!’ verdient, zitiert zu werden. Jesaias konnte keinen energischeren Vergleich wählen, um die Juden ihre Undankbarkeit fühlen zu lassen gegen einen Gott, der sie mit so vielen Gütern gesegnet hatte. . . .“

Die kaum erst begonnenen koptischen Studien konnte der Knabe wegen Mangels an Material vorläufig nicht fort-

1) Daneben durcharbeitete er Zoëgas Obeliskenwerk, Kirchers Prodromos, Scala magna usw.

2) Champ. las fortan das Hebräische wie François Masclef und der Pater Houbigant (Verfasser der racines hébr.), d. h. ohne Berücksichtigung der masorethischen Vokalisation.

setzen, dagegen stellte er schon jetzt scharfe Vergleiche an zwischen dem modernen und dem alten Ägypten. So setzte er nach langem Suchen in Schriften aller Zeiten Namenverzeichnisse von ägyptischen und nubischen Orten zusammen, in denen er die griechischen, lateinischen und arabischen Elemente klarstellte, wo er aber vor allem die mehr oder weniger arabisierten koptischen Wörter zu erkennen suchte, „die sicherlich dem Altägyptischen entstammen"! Bei dieser Vermutung musste er im Herbst 1805 stehen bleiben, doch bat er nun Figeac, ihm alles zu verschaffen, was über ägyptische Geographie und Topographie noch publiziert werden würde. Hierzu bot besonders der Schriftsteller und Weltreisende Volney die Hand, der schon 1803 dem zwölfjährigen Knaben seine „Vereinfachung der orientalischen Sprachen"[1]) und darnach auch seine „Reise in Syrien und in Ägypten"[2]) zugesandt hatte, und der ihn nun dringend aufforderte, nach Paris zu kommen.

Doch François musste schweren Herzens aus des Bruders trautem Heim wieder ins Lyceum zurückkehren, das Haus, worin Napoleon Soldaten und Ingenieure heranbilden liess, während die Jesuiten dort priesterlich gesinnte Ultra-Royalisten grossgezogen hatten: „Nur der Republik war es gelungen, den wahren Charakter für Schule und Haus zu finden." — Niemand wünschte sehnlicher als Champollion die unendliche Fülle der Unterrichtszweige und die freie Wahl unter ihnen zurück, welche die Zentralschule einst gewährt hatte, denn obwohl von seinem Schaffensdrang förmlich gequält, musste er doch an mehreren ihm für sich ganz nutzlos erscheinenden Lehrstunden teilnehmen, was ihm empfindliche Bestrafungen wegen Unachtsamkeit eintrug. Mehr als diese reizten ihn offenbare Ungerechtigkeiten, da wo er wirklich pflichtgetreu gewesen war. Dann riss seine Feuernatur alle Schranken der Selbstbeherrschung nieder und er forderte ungestüm die auch ihm geschuldete Gerechtigkeit. Aber der Ärger einiger Lehrer über seine Ausnahmestellung war bereits zu heftig geworden, und in der

1) Simplification des langues orientales. Paris, an III.
2) Voyage en Syrie et en Egypte. 2 Vols. Paris 1787.

Erregtheit über alles was er als eine Beeinträchtigung seines Selbstgefühls ansah, griff er dann zur Satire, als der einzig ihm übrigbleibenden Waffe für seine Notwehr. Improvisierte Couplets, die von den Mitschülern heimlich niedergeschrieben wurden, machten zum allgemeinen Ergötzen die Runde und fielen nicht selten den Lehrern in die Hände, die den Verfasser errieten und sich seiner gut gezielten Pfeile im geeigneten Moment nur allzusehr erinnerten. Selbst einer der Pariser Schulinspektoren wurde mit einem Epigramm[1]) bedacht, das von vorwitziger Hand gegen Wissen und Willen seines Verfassers mit grosser Schrift auf die Aussenmauer der Anstalt geschrieben wurde. Auch der Koch des Hauses, der häufig zu allgemeinem Unwillen Anlass gab, bekam allerlei lustige Verse zugesteckt und eines Tages fand man im Speisesaal einen lateinisch verfassten Protest gegen das ewige Einerlei des Küchenzettels[2]) ausgelegt. Man schrieb auch diese Missetat Champollion zu, aber mit Unrecht, denn die Sache lag ganz anders. Der im Lyceum herrschende Geist entsprach nämlich längst schon nicht mehr den Absichten des Begründers, — befanden sich doch hier die an Freiheit gewöhnten Schüler der ehemaligen Zentralschule, die überdies Delphinaten waren! Die starre Disziplin reizte ihren unabhängigen Sinn, was diejenigen Lehrer nicht bedachten, welche Champollions intellektuelles Übergewicht falsch auffassten, ihn als den prinzipiellen Volksverführer ansahen und ihn allein für alle Unliebsamkeiten verantwortlich zu machen suchten. Diese arteten etwas später zu wilden Tumultszenen aus, denen er gänzlich fernstand.

Gegen den Vorwurf des Bruders, dass er zu nachlässig gekleidet sei, verteidigt er sich mit einer Klage über die Verwaltung: „. . . . Mein Anzug ist nicht zerrissen, aber er ist in derartigem Zustande, dass er bald wie Jacke und Hose eines Harlekin sein wird, da nämlich die Flicken darauf von verschiedenen Schattierungen sind und einen sehr male-

1) A Toi, vieux suppôt des Latins,
Toi, vieux Naudet, dont la mâchoire
Serait célèbre dans l'histoire,
S'il existait des Philistins.

2) „Vivitur hic truffis, haricotibus atque carottis" etc.

rischen Effekt machen. Er ist mir auch zu enge; aber man will mir keinen anderen anfertigen. . . ."

Figeac, der des Schülers oft sehr drastisch ausgedrückte Ausstellungen[1]) für unangebracht hielt, drohte schliesslich, ihn aus dem Lyceum wegzunehmen, was jedoch dem vermeintlichen Rebellen nicht als Strafe erschienen wäre. Vorübergehend schien es Ernst damit zu werden, denn als François erfuhr, dass sein Bruder infolge der verminderten Regierungsstipendien gezwungen wurde, ein Viertel zur Pension des Internen beizutragen, schmerzte ihn dies so sehr, dass er sich entschloss, das Lyceum mit der Militärschule von Fontainebleau zu vertauschen: „. . . . Man bleibt dort nur 18 Monate und wird dann Offizier oder Unterleutnant." Angstvoll harrte er der Entscheidung seines Mentors, dieser wollte jedoch nichts hören vom Kriegshandwerk, das die Erfüllung von seines Schützlings Lebenswunsch in weite Fernen rücken, wenn nicht ganz vereiteln musste. So blieb denn alles beim alten; kaum jedoch war der Schüler zum erstenmal seines Aufenthaltes im Lyceum froh geworden, als ihn dort ein Schlag traf, dem er erliegen zu müssen glaubte. Man trennte ihn von seinem Freund Wangehis, den er fortan nur noch von weitem zu sehen bekam: „. . . . Mein Kopf verwirrt sich, ich bin wütend; wann wird meine Qual enden? Im übrigen, was sie auch tun und sollten sie uns in Stücke hauen — unsere Herzen werden sie doch nicht ändern. Dass dieser Zug sie Dich erkennen lehre!" — Der Freund wurde krank und reiste ab: „. . . . Er ist jetzt bei seinen Eltern und erfreut sich wenigstens ihrer zärtlichen Liebkosungen. Ich aber, traurig und verlassen, ich freue mich Deines Anblickes nur einmal wöchentlich. . . ." — Dieses heisse Verlangen nach liebevoller Umgebung konnte durch nichts abgeschwächt werden, und die Unmöglichkeit, in sein Vaterhaus oder auch nur zu seinem Bruder zurückkehren zu können, versetzte ihn zu dieser Zeit in einen sehr bedenklichen Zustand. Zu der Klage: „es fehlt mir stets etwas und ich weiss nicht was" und zu dem Vorwurf, dass man im Lyceum kaum für den

1) Siehe Anhang I. 2.

Geist genügend Sorge trage „und gar nicht für das Gemüt", gesellten sich Selbstanklagen wegen schroffen Stimmungswechsels und ungeselligen Wesens. Schliesslich meldet er: „Ich denke nicht mehr als ein Stein denkt. Dem Ort, den ich bewohne, haftet, ich weiss nicht was an, das einen in vollkommene Apathie versenkt. . . . Ich bin allein mit meinen hebräischen Büchern. . . . Versuche, mich von hier wegzunehmen, ich bitte Dich flehentlich. Ich habe Dir mein Herz geöffnet, Du hast darin gelesen. Du kennst meine Krankheit, bringe Heilung dafür!"

Trotz dieses leidenschaftlichen Heimwehs arbeitete er angestrengt, und dass ihm der Präfekt als Anerkennung für seine aussergewöhnlichen Leistungen ein gedrucktes Diplom überreichen liess[1]), entschädigte ihn für manche erlittene Demütigung, ohne jedoch Eitelkeit und Überhebung in ihm aufkommen zu lassen.

Schon in der öffentlichen Sitzung der Delphinatischen Akademie vom 21. Dezember 1805 hatte Fourier seiner gedacht, da er nicht nur (durch des Bruders Vermittlung) an den Streitfragen der Akademiker über Geschichte und Chronologie sich zu beteiligen begann, sondern weil er auch, vermöge seiner Sprachkenntnisse, einigen Gelehrten nützlich gewesen war.

Bereits im Mai 1806 klagte Figeac dem erwähnten Archäologen Millin[2]), dass es seinem Bruder an Studienmaterial in Grenoble fehle, und dass er nicht recht wisse, ob François „auf eine deutsche Universität, etwa Strassburg", oder nach Paris zu senden sei. Millin, ein Verehrer von Ch. G. Heyne, erwiderte: „Ihr Bruder muss nach Paris gehen, um Sacy zu hören, oder nach Göttingen: dort besonders wird er sich mit Erfolg den verschiedenen Zweigen der klassischen Wissensgebiete widmen können."

Während des Sommers entwickelte François eine fieberhafte Tätigkeit in seinen Privatstudien; da ihm aber das Wort Äsops vom zu straff gespannten Bogen eine stete

1) Am 18. April 1806. Näheres im Regierungsblatt der Isère vom 21. April 1806.

2) Figeac benutzte seine Geschäftsreisen im In- und Auslande zum Anknüpfen wissenschaftlicher Beziehungen.

Mahnung war, so benutzte er den Aufenthalt im Landhause des Lyceums dazu, seine teils nach Linné, teils nach Villars geordneten Herbarien zu vervollkommnen, oder in selbstverfertigten Netzen Schmetterlinge und Insekten zu fangen. Diese wurden aber aus Mangel an Zeit zunächst dem Bruder übersandt, den er gelegentlich sogar mit der Pflege lebender Käfer und Raupen betraute. Als er eines Tages seinem Mitschüler Charles Renauldon mit freudigem Eifer bis ins kleinste die Eigenart einer Pflanze erklärte, fragte ihn der hinzutretende Maire Renauldon, auf dessen schönem Grundbesitz sich die Szene abspielte, in besorgtem Ton, ob er sich nicht doch noch den Naturwissenschaften widmen wolle, da er ja in erster Linie für sie bestimmt zu sein scheine. François sah ihn erstaunt an und entgegnete dann sehr ernst, dass dieses erhebende Studium für ihn, den Nimmersatt, ein höchst einladendes Nebengericht sei, und dass sein ungeheurer Appetit deren mehrere noch vertrage[1]), dass aber für ihn das grosse Hauptgericht, ohne welches er sich dereinst von der Tafel des Lebens ungesättigt erheben würde, die Erforschung des ägyptischen Altertums sei.

Seit lange schon beschäftigten ihn Untersuchungen über das althebräische Alphabet, dem er ägyptischen Ursprung zuschrieb, und „kritische Denkschriften" über biblische Themata[2]), sowie eine Anzahl von Entwürfen zu einer Geschichte Ägyptens. Auch „im Wirrsal der Dynastien des Orients" suchte er sich bereits zurechtzufinden, denn es war ihm ein Bedürfnis, sich ein klares Gesamtbild der alten Völker und Staaten zu schaffen und in kühn entworfenen Linien sich die Umrisse dieser letzteren festzustellen. Genügte das vorhandene Material nicht dazu, so half er sich durch Kombinationen weiter, und der Instinkt des Historikers eilte dabei der mangelhaften Methode des Schülers voraus.

1) Neben Resten seiner Sammlungen sind eine Anzahl von Studienköpfen erhalten geblieben, deren Ausführung von nicht geringer künstlerischer Begabung zeugt.

2) Das Buch Esther. — Das Hohe Lied Salomonis. — Ein Kommentar zu Jesaias. — Bemerkungen über die Israeliten und ihre heiligen Bücher. — Abhandlungen über hebräische Numismatik usw., sowie ein Versuch, die in der Bibel enthaltenen naturwissenschaftlichen Notizen zusammenzustellen.

Ein Entwurf folgte dem anderen, um alsbald wieder vernichtet zu werden; denn der Knabe wollte weder vor sich sehen, was den Ansprüchen nicht genügte, die er an sich selber stellte, noch überarbeiten und zu Ende führen, was einmal unfertig zur Seite gelegt worden war. Aus einem Gusse musste geformt sein, was Gnade vor seinen Augen finden sollte — ein Grundsatz, dem er zeitlebens treu blieb. Doch hinderte das nicht, dass dank des Bruders Achtsamkeit eine Anzahl von Fragmenten der angegebenen Art dem Untergang entrissen wurden.

Einen Schulpreis konnten diese erstaunlichen Arbeiten dem Schüler nicht eintragen, und dass man ihm trotzdem einen solchen in der Mathematik, seinem schwächsten Fache, gab, sah aus wie ein Scherz und genügte dem Präfekten keineswegs. Er wollte ihm vielmehr bei der Schlussfeier des Schuljahres (28. August 1806) eine erneute Auszeichnung geben, falls er sich nur vor den versammelten Notablen der Stadt gleichsam als Wunderkind des Lyceums produzieren möchte.

Dies verweigerte er hartnäckig, doch liess sein Beschützer nicht nach und belohnte den schliesslichen Gehorsam des Schülers mit einer abermaligen öffentlichen Belobung desselben. Zugleich bat er den Minister durch die Vermittlung Fourcroys, dem Jüngling eine bescheidene Anstellung an der grossen Pariser Bibliothek zum Herbst 1807 zu sichern.

François bat dringend, schon im Oktober 1806, also mit noch nicht vollendetem sechzehnten Jahre seine Pariser Studien beginnen zu dürfen, doch fand man ihn allseitig zu jung dazu. Auch scheute sich Figeac davor, seinen im alltäglichen Leben unglaublich unerfahrenen Bruder allein in der Hauptstadt lassen zu sollen, wo der beständige Siegestaumel überdies noch sinnenberückende Ausnahmezustände schuf. — Dem schwer Enttäuschten gewährte eine erneute Anwesenheit Dom Raphaëls einigen Trost, besonders da ihm dieser die Colebrookesche Grammatik für Sanskrit, einige Kopien von Zend-, Pehlevi- und Parsi-Textproben und eine koptische Grammatik mitbrachte. Die Ferienzeit verlief somit in denkbar glücklichster Weise für den Schüler, doch wurde seine Sehnsucht nach Ägypten durch dieses

Zusammensein mit dem in Belehrung wie in Unterhaltung unerschöpflichen Ägypter zu solcher Glut entfacht, dass man ihm für eine absehbare Zeit die Reise dorthin versprechen musste.

Dom Raphaël seinerseits war dermassen überrascht und erfreut durch die Vereinigung eines mannhaften Geistes mit dem zutraulich harmlosen Wesen eines Kindes, dass er Figeac um gelegentliche Zusendung von Briefen des Schülers (natürlich ohne dessen Vorwissen) ersuchte, — wusste er doch schon, wie lebendig die Persönlichkeit desselben aus den flüchtig beschriebenen Blättern hervorzutreten pflegte: seine Beredsamkeit in zorniger Erbitterung, seine Liebebedürftigkeit, seine alles umfassende Wissbegier und der Drang, seine Kraft durch die Lösung schwieriger Probleme zu betätigen, und wiederum tiefste Entmutigung, Zweifel an seinem Können, hilflose Schüchternheit, sobald ihm ferner Stehende von seinen Leistungen Notiz nehmen wollten.

Ausserhalb des Lyceums hatte der Ägypter seinen zukünftigen Schüler lieben gelernt, also fern von dem Orte, wo die Ungunst der Verhältnisse dessen ganzes Wesen häufig bis zu einem Grade unvorteilhaft veränderte, dass seine Mitschüler scherzend behaupteten: „Es gibt zwei François Champollion!“ — Derselben Überlieferung zufolge war auch Biot so völlig dieser Ansicht[1]), dass er eines Tages Figeac bat, den Knaben in seinem eigenen Hause, in Paris, erziehen zu dürfen, um durch sorgsam liebevolles Eingehen auf ihre Eigenart dieser überaus reichen und tiefen, aber bereits durch nervöse Überreiztheit allzu beweglichen Natur die ihr notwendige Ruhe zu sichern; Jaques-Joseph jedoch wollte François noch nicht von sich lassen und so kehrte dieser am 4. November 1806 ins Internat zurück.

Hier begann er sogleich mit der Abfassung des seit lange vorbereiteten „geographischen Wörterbuches des Orients“[2]),

1) Biot kam nicht nur als Schulinspektor nach Grenoble, sondern auch, weil er mit Vorliebe von dorther die Pariser polytechnische Schule rekrutierte. Fourier, sein Freund, war deren Mitbegründer gewesen; die Prüfung der Aspiranten fand in der Grenobler Präfektur statt; gelegentlich dieser Besuche erhielten die Brüder Einladungen dorthin.

2) Arabisch geschrieben mit französischen Erläuterungen.

und zwar in erster Linie nach den Handschriften von „Ben al-Ouardi“ (Ibn al-Wardi), mit Hilfe der Geographie Niebuhrs und mit besonderer Berücksichtigung der Synonymen: „Ich sporne ihn an, — es ist ein nützliches Präludium“, bemerkt Figeac dazu; doch machten ihm die Schulaufsätze seines Bruders Sorge, die so gar kein „abendländisches Aussehen“ hatten und sich wunderten, „in solcher Gesellschaft zu sein.“

Um mit der Zeit auch alles in den hauptsächlichsten modernen Sprachen des Abendlandes über Ägypten Erscheinende im Originaltext lesen zu können, begann François, italienische, deutsche[1]) und englische Grammatiken durchzuarbeiten und untereinander zu vergleichen, doch soll er schon zu jener Zeit geäussert haben, dass die germanischen Sprachen ihm niemals ganz geläufig werden würden.

Gab er Bücher zurück, so machte er dem Bruder stets Bemerkungen über den Inhalt, da dies aber meistens mündlich geschah, so ist nur wenig darüber erhalten geblieben, doch zeigt auch dieses wenige den unabhängigen Geist des Knaben, der schon früh den blinden Autoritätsglauben verworfen hatte. So meint er von Mably, er habe die Gespräche des Phokion erfunden. „Was hältst du davon? Glaubst du, dass das wirklich aus dem Griechischen übersetzt ist? Dass es wirklich antik ist? Dass es ein Werk des Phokion ist? Plutarch spricht nicht davon im „Leben“ dieses grossen Mannes .... Ich bin überzeugt, dass es ein politischer Streich unseres Autors ist, um seinem Werke Beifall zu verschaffen. Er bediente sich so vieler Farben, dass das kein Wunder wäre.“ Er bezweifelte in sehr bemerkenswerten Worten, dass Moses die „fünf Bücher Moses“ verfasst habe[2]), und bemerkte nicht nur schon als Knabe, dass die

1) Einer Überlieferung zufolge erregte der Satz: „Männer sollen nicht wie Kinder fechten“, den er auch mehrfach in deutscher Schrift niederschrieb, sein grosses Wohlgefallen.

2) „Ce ... me fait naitre des doutes étranges sur Moyse; il me semble que ce ne peut être Moyse qui ait écrit les livres saints. Les contradictions qu'il y a, sont trop fortes et trop grossières. On ne peut me dire, en quelle écriture il a écrit ses ouvrages. Pourquoi préférait-il la Samaritaine qui peut-être n'existait pas de son temps à l'Egyptienne, son écriture natale? Car enfin, il n'avait jamais été en Palestine et n'y mit jamais les pieds ...“

Zeit dieses Gesetzgebers nach der jüdischen Chronologie nicht zu bestimmen ist, sondern fühlte bereits sehr bestimmt heraus, welche Schwierigkeiten und Widersprüche dem Philologen aus dem Studium des Alten Testamentes erwachsen!

Er war unwillig über Michel Berrs Übersetzung des Buches Hiob und ereiferte sich über Vossius und den Pater Hardouin, weil sie behauptet hatten, das Koptische sei nicht die Sprache der alten Ägypter.

Auch in der Lektüre für Abwechslung sorgend, bittet er: „Sende mir doch die Memoiren der Inschriften-Akademie, denn man kann nicht immer so Ernstes wie Condillac lesen." — Über eine schon damals nicht mehr gelesene „Geschichte des Himmels"[1]), zu deren Verständnis er das Studium der gesamten nordischen Mythologie unternommen hatte, schreibt er: „Dies Buch verdient nicht, so sehr in Vergessenheit geraten zu sein, wie es der Fall ist. Es stellt sehr klar den Ursprung der Dinge dar, und das ist ohne Zweifel das beste Mittel, um bis zu den Anfängen der Abgötterei zurückzugehen und die Kenntnis der symbolischen Schriftzeichen zu erlangen." So suchte er überall nach dem leitenden Faden, der ihm das Eindringen ins Labyrinth der altägyptischen Schrift ermöglichen könnte, weshalb er denn auch Horapollos Hieroglyphen immer wieder durcharbeitete und eine Menge von Notizen „über die symbolischen Zeichen der Ägypter" niederschrieb. Ein Teil davon findet sich in einem handschriftlichen Büchlein[2]) vor, das im Leidener Reichsmuseum pietätvoll aufbewahrt wird, obwohl in dieser Schrift nur erst des grossen Geistes Ringen nach Wahrheit, zu einer Zeit, da er noch auf Irrwegen wandelte, von Interesse sein kann.

1) Jacob Spon, geboren in Lyon 1647, einer Ulmer Familie entstammend, Orientreisender und Arzt. Grosser Idealist. Gestorben 1685 an Überarbeitung und Entbehrungen.

2) „Notes diverses, J. F. Champollion, Février 1806." Es wurde von einem Mitschüler Champollions dem Oberst J. C. Humbert gegeben, welcher es wahrscheinlich an Reuvens gab, der seit 1818 Professor der Archäologie in Leiden war.

Der diesmalige Jahreswechsel mit dem beglückenden Ausblick auf Paris inspirierte ihm ein langes Gedicht, das von Dankbarkeit gegen den Bruder und von tief religiöser Gesinnung förmlich durchglüht ist, worin sich aber zugleich auch die schöpferische Kraft seiner Phantasie offenbart[1]). — In den engen Rahmen des Internatlebens passte der Schüler mit seinen täglich sich erweiternden Privatstudien gar nicht mehr, obwohl sich seine persönliche Stellung dort letzthin gebessert hatte, weil Fouriers oft wiederholtes Wort, dass diesem „feurigen Füllen[2]) dreifaches Futter gebühre" und überdies solches, wie es das Haus nicht geben könne, endlich selbst von des Jünglings Widersachern respektiert wurde. — Dass er sich trotz seiner völligen Ausnahmestellung so freundschaftlich mit seinen Mitschülern stand, wurde späterhin von einem derselben (Augustin Thevenet) damit erklärt, dass François „die glückliche Gabe besass, ihnen gegenüber besonders von dem zu sprechen, was seinem Wissensschatz noch fehlte."

Mit starkem Unbehagen erfüllten ihn die überhandnehmenden Revolten der Internen, deren eine schliesslich dahinführte, dass man abends in den Schlafsälen Soldaten mit aufgepflanztem Bajonett aufstellte, die beim geringsten Wiederbeginn der Unruhen zum Angriff vorgehen sollten. Alles das hatte derartig verschärfte Massregeln zur Folge, dass den Pensionären nun in Wahrheit das Lyceum zum Gefängnis wurde, so dass François von neuem den Bruder um Befreiung anflehte, und dabei von Fourier selber unterstützt wurde, der seines Schützlings Anwesenheit für die Sitzungen der Akademie, sowie für seine wissenschaftlichen Soireen reklamierte. Wirklich nahm Champollion vom 1. April 1807 an nur noch als Externer an den nötigsten Lehrstunden im Lyceum teil und erfreute sich verhältnismässiger Freiheit in dem bei seinem Bruder für ihn eingeräumten Studierstübchen.

Der Präfekt führte ihn sogleich in die literarische Gesell-

1) Siehe Anhang I. 3.

2) „Poulain fougueux qui demande triple ration." Ähnliches sagte man bekanntlich von Lessing.

schaft von Grenoble ein, indem er ihn nötigte, sich an den Gesellschaftsabenden an seiner Seite zu halten und lebhaften Anteil an der Unterhaltung zu nehmen. — Zu diesen weit über die Grenzen des Dauphiné hinaus bekannt gewordenen Soirées intimes fanden sich von nah und fern Autoritäten aller Disziplinen ein, denn selbst verdienstvolle Ausländer — unter ihnen viele Ingenieure und Techniker — „liebten es, den Weg nach Paris über die Präfektur von Grenoble zu nehmen", war doch Fouriers weitreichende Befürwortung jedem im voraus gesichert, der wahrhaft Tüchtiges zu leisten vermochte.

Der Präfekt bewillkommnete ebenso herzlich die ersten deutschen Lithographen[1]) wie seinen Landsmann Joseph Montgolfier[2]), ja, er sah mit ganz besonderem Wohlgefallen nach der deutschen Gelehrtenwelt hinüber und sagte eines Tages zu Montgolfier, einem seiner liebsten Gäste, dass er ebenso gern an der Wolkenfahrt eines mutigen Luftschiffers, wie am Sonnenflug eines kühnen Denkers teilnähme. Mit diesem Denker war der Philosoph Leibniz gemeint, von dessen Consilium Aegyptiacum ihm der Marschall Berthier, sein Freund, eine Kopie[3]) übersandt hatte. Wie bekannt, ist diese Abhandlung eine grundlegende Vorarbeit zu der lichtvollen Denkschrift[4]), die Ludwig XIV. zur Eroberung Ägyptens hatte bewegen sollen, und Fourier, dem auch der summarische Inhalt der Denkschrift selber bekannt geworden war[4]), diskutierte dieses Thema um so lieber, als er im

1) Brüder von Aloys Senefelder, dem Erfinder der Lithographie.

2) Bruder des 1799 gestorbenen Haupterfinders des Luftballons, beriet mit Fourier die Massnahmen zur Hebung der Industrie.

3) Von der Abschrift, die der General Mortier im Sommer 1803 von Hannover aus an Bonaparte gesandt hatte; aber auch das im Juni 1805 von M. A. Mangourit erschienene Buch: Voyage en Hanovre (s. darin über Leibniz S. 193 bis S. 240) war in seinen Händen.

4) Über diese war im Jahre 1803 eine englische Broschüre erschienen, welche 1804 von der Zeitschrift Minerva (Hamburg) in deutscher Übersetzung nebst Anmerkung gebracht wurde (s. Vol. 49, Januar-, Februar-, Märzheft mit je einem Art.). Fourier und Figeac sorgten dafür, das alles in England und in Deutschland über Ägypten Erscheinende den Weg nach Grenoble fand.

Begriff stand, es für seine Einleitung zur Description de l'Egypte zu verwerten. — Champollion brachte den Ideen des Philosophen, der die Wiederbelebung Ägyptens durch eine geeignete europäische Macht als das sicherste Fundament einer weisen Weltpolitik ansah, das innigste Interesse entgegen. Die Ausführung, dass das ihm teure Land von jeher von höchster Bedeutung für die menschliche Kultur und Politik gewesen sei, bewegte ihm das Herz und es dämmerte wie ein ferner Lichtstrahl die Hoffnung in ihm auf, dass der Kaiser einst vollbringen möchte, was dem General Bonaparte missglückt war und was Ludwig XIV. verschmäht hatte, zu unternehmen: „Ägypten zum Mittelpunkt der zivilisierten Welt zu machen, es zu neuem Glanz, zu neuer Grösse zu erheben, und eben dadurch seiner eigentlichen lebenspendenden Bestimmung zurückzugeben."

Die gesamten Interessen der Menschheit wurden in diesen Soireen des Präfekten besprochen. Die Revolution und das Kaiserreich hatten eine Fülle frischer Geistessaat ausgestreut, überall keimten und sprossten neue Ideen aus dem reich befruchteten Boden hervor und nicht zum wenigsten im Dauphiné, wo Kühnheit und Intelligenz sich in der Bevölkerung mit angeborener Ruhmesliebe paaren.

Nirgends hatte man dem grossen Regenerator sozialer Ordnung so lebhaft gedankt, nirgends dem werdenden Weltherrscher so aufrichtig zugejubelt wie im Isère-Departement, wo man ja auch einst, im unbewussten Drange ganz Frankreich in der Entscheidung wichtiger Fragen voranzueilen, mit 82,096 gegen 12 Stimmen Bonaparte die erbliche Kaiserwürde zuerkannt hatte, noch ehe die Pariser Canova beauftragten, eine lebensgrosse Statue des Ersten Konsuls anzufertigen.

Um so peinlicher war es dem Präfekten, der sich klugerweise zum Mittelpunkt der starken Begeisterung für Napoleon machte, dass die Legitimisten gerade seinen Bezirk dazu benutzten, die in Deutschland und Österreich gedruckten Schmähschriften und Proklamationen, allen Massregeln zum Trotz, über die Grenze zu schmuggeln. In diese für Fourier so gefahrvolle Sachlage erhielt François nun einen tiefen

Einblick, wie er denn überhaupt begann, den gewaltigen Zeitereignissen mit Spannung zu folgen. Doch sei es gleich hier zur Ehre des angehenden Historikers gesagt, dass er der im Lyceum vorherrschenden fanatischen Verherrlichung des Imperators keineswegs beistimmte, sondern wahre Herrschergrösse mit den blutigen Erfolgen eines ruhmsüchtigen Welteroberers unvereinbar fand. Dieser Grundsatz, der deutlich in allen seinen historischen Abhandlungen zum Ausdruck kommt, sowie auch einige komische Zwischenfälle, die der scharfe Gegensatz der Parteien gezeitigt hatte, gaben ihm Anlass zu mehreren politischen Satiren, die er sorglos seinen Mitschülern zum besten gab und die schon erraten liessen, zu welchen Wagnissen sein feuriges Temperament ihn dereinst hinzureissen vermöchte.

Unter seinen Genossen war es besonders der gemütvolle Augustin Thevenet aus Grenoble[1]), der sich unwiderstehlich zu ihm hingezogen fühlte. Er war ihm in etwas behilflich beim Sichten der Materialmassen, die François in der Überzeugung aufgespeichert hatte, dass er auch über die Geisteskultur aller mit dem antiken Ägypten in Verbindung gekommenen Völker genau orientiert sein müsse, um den von jenem auf diese ausgeübten Einfluss kennen zu lernen. Glaubte er doch, ägyptische Ideen sogar aus den Mythologien, Sagen und Überlieferungen jener Völker hervorleuchten zu sehen, — daher sein von Thevenet oft vernommener Ausspruch: „Überall glaube ich in Ägypten zu sein!“

Es galt nun aus diesem Material die einschlägigen Notizen zu seiner ersten streng wissenschaftlichen Arbeit herauszulösen, denn die Delphinatische Akademie wünschte von ihm vor seinem Weggang nach Paris eine direkte Mitteilung zu erhalten über seine Arbeitsart und seine Zukunftspläne. So begann er stolzen Mutes die ersten Bausteine herbeizutragen zu seinem „L'Egypte sous les Pharaons“, das noch jetzt häufig und mit Nutzen befragt wird, und worin er zunächst die Geographie einer kritischen Behandlung unterwerfen wollte. Seine methodischen Auszüge aus dem hebräischen Bibeltext, aus griechischen und lateinischen Autoren,

1) Wangehis war anscheinend nicht dorthin zurückgekehrt.

ganz besonders aber aus den arabischen Geographen befähigten ihn, unter steter Zuhilfenahme seiner koptischen Studienresultate eine Karte[1]) des pharaonischen Ägyptens zu entwerfen, die in Anbetracht der Umstände von den Fachgelehrten sehr bewundert wird. Hiernach begann er den bis ins kleinste gegliederten Plan des Werkes zu entwerfen und die Einleitung dazu zu schreiben.

Hatten andere es schon Jahrzehnte vor seiner Geburt ausgesprochen, dass im Koptischen die Sprache der alten Ägypter erhalten geblieben ist, so stellte er nun als der erste fest, „dass die, trotz der arabischen Umkleidung noch erkennbaren, antiken Namen der Städte und Provinzen usw. ebenfalls dem Altägyptischen angehören“, — so dass er nun die ersten Früchte erntete von seinen mühseligen Bestrebungen, „den Ursprung der griechisch-lateinischen geographischen Namen im Koptischen zu suchen, und zwar mit Rückschlüssen auf das Altägyptische.“

Die angestrengte Arbeit erfuhr im Lauf des Sommers zwei Unterbrechungen. Zunächst dadurch, dass sich der Bruder mit Fräulein Zoë Berriat verheiratete, die durch Herzensgüte, Liebreiz und geistige Regsamkeit bereits in hohem Grade des jungen Schwagers Zuneigung gewonnen hatte. Aber sie gab scherzend vor, an dessen dunklem Teint Anstoss zu nehmen und neckte ihn selbst an ihrem Hochzeitsmorgen damit, dass sein braunes Gesicht zum mindesten für die bevorstehende Feier weissgewaschen werden müsse.

Mit besserem Erfolg protestierte sie gegen das Wort „Cadet“, wie François als der jüngste der Familie, bislang genannt worden war. Da sie erfahren hatte, dass „Saghîr“[2]) im klassischen Arabisch annähernd dasselbe bedeutet, bestand sie auf sofortiger Namensänderung, und wirklich wurde Champollion von diesem Tage an bis an seinen

---

1) Diese im Sommer 1807 entworfene Karte („Carte d'Egypte, divisée par nomes avec les noms anciens de ces provinces“) erfuhr bis zur Veröffentlichung keine wesentlichen Veränderungen mehr. In L'Egypte sous les Pharaons kam indessen nur der das Delta darstellende Teil zum Abdruck. — Näheres in Kap. IV.

2) Sprich Ssaṛîr, eigentlich „der Kleine“.

Tod von Verwandten und Freunden ausschliesslich Saghîr genannt. Dieses Wort schrieb er, um die richtige Aussprache zu kennzeichnen, anfangs zum Scherz Ssssaghîr, weshalb ihm ein gedrucktes, mit vier S unterzeichnetes längeres Festgedicht zugeschrieben wurde, das zu eben dieser Zeit von sich reden machte[1]).

Nur wenige Tage trennten das fröhliche Familienfest in Grenoble von einer Trauerfeier in Figeac: Noch am 17. Juni hatte François die Eltern schriftlich[2]) gebeten, nun endlich einmal (vor seiner Abreise nach Paris) nach Grenoble zu kommen, — aber beim Eintreffen des langen innigen Briefes lag die Mutter[3]), die in ungestillter Sehnsucht nach dem fernen Liebling ihre letzten Jahre unendlich trübe verlebt hatte, auf dem Totenbett.

Um François die nötige Spannkraft zurückzugeben und zugleich ein Wiedersehen mit dem Vater zu ermöglichen, nahm ihn Figeac, der jenen alljährlich in Beaucaire zu sehen pflegte, mit sich nach der damals ihre mehrhundertjährige Berühmtheit noch vollauf rechtfertigenden Weltmesse[4]), welche unter anderen Besuchern auch zahlreiche Vertreter des gesamten Morgenlandes aufwies. Hier fesselte den Jüngling nicht nur der Anblick der allerverschiedensten Trachten und Sitten, sondern er fand überdies reichliche Gelegenheit sich „zu berauschen“ am Klange der ihm so teuren, nur erst durch die Bücher ihm bekannt gewordenen orientalischen Sprachen. Unter diesen erfreute ihn vor allem wegen seiner melodischen Laute das Persische, das er unlängst zuvor auf sein Studienprogramm gesetzt hatte.

So kehrte er denn in gehobener Stimmung nach Grenoble zurück und zählte die Tage und Stunden, die ihn noch vom Eintritt in die Pariser Hochschulen trennten.

---

1) „Hommage à M. Renauldon . . . Scène dialoguée entre la Porte de France et un Passant, — 1er Juillet 1807. SSSS. Verfasser unbekannt geblieben.

2) „De tous les peuples que j'aime le mieux“, sagt er hier, „je vous avouerai qu'aucun ne balance les Egyptiens dans mon coeur.“

3) Gestorben am 19. Juni 1807.

4) „Allant à Beaucaire avec Jean François son frère, âgé de 16 ans, élève du lycée.“ (Bemerk. a. d. Pass für Figeac, vom 11. Juli 1807.)

Am 27. August abends fand die mit stürmischen patriotischen Kundgebungen verbundene Schlussfeier des Schuljahres im Lyceum statt. Nur einer war inmitten der grossen Erregtheit still geblieben, bis ins Innerste bewegt durch das Glück, dass ihm diese heissersehnte Stunde endlich schlug; und so sehr überwältigte ihn dieses Glücksgefühl, dass er im Augenblick, wo sich die Pforten der Schule für immer hinter ihm schlossen, bewusstlos in die Arme Thevenets sank.

Vier Tage später[1]) überreichte er der Akademie den Entwurf zu seiner geographischen Karte, sowie die Disposition seiner Arbeit; zugleich las er — auf Verlangen — die Introduction[2]) zu derselben. — Der delphinatische Gelehrtenverein, der sich im Bewusstsein seiner Leistungsfähigkeit seine Unabhängigkeit vom Institut de France zu wahren verstanden hatte, suchte jedes im Dauphiné emporstrebende wahrhafte Talent in der Entwicklung zu fördern. Hier nun handelte es sich ganz ersichtlich um ein Genie; man versteht daher, dass die Akademie, welche seit Jahren von dessen allmählicher Entfaltung Zeuge gewesen war, dem scheidenden Jüngling nicht nur eine Ermutigung zu geben beschloss, sondern dass sie ihn zugleich auch an sich, und damit ans Dauphiné, zu fesseln wünschte. Übrigens wusste sie nicht einmal, dass der Überkühne in seinem „Ägypten unter den Pharaonen" eine alles umfassende ägyptische Enzyklopädie (zu der die „Geographie" nur der einleitende Band sein sollte) zu verfassen gedachte und sie sich im Geiste in den Hauptzügen bereits klar gelegt hatte, ehe er noch die Entzifferung der alten Texte zu Hilfe nehmen konnte!

Von seinem glühenden Drang nach der Erkenntnis der ältesten Geschichte an der Hand der ältesten Schriften — und dafür hielt er die ägyptischen Hieroglyphen — über die Ungunst der Verhältnisse hinweggetäuscht, meinte er in Paris durch gründliches Studium besonders des Koptischen

1) 1. September 1807. Alle anderen Daten dafür sind irrig.

2) Gleich der geographischen Karte erfuhr auch diese Einleitung bis zu ihrer Veröffentlichung nur wenige Zusätze, aber keine wesentliche Veränderung.

und der Inschrift des erwähnten Rosette-Steines (die ihm soeben durch eine dem Präfekten übersandte Kopie bekannt geworden war) so schnell zum Ziele gelangen zu können, dass die einzelnen Bände seines Werkes ohne nennenswerte Unterbrechung geschrieben werden könnten. Dieser ihm selber späterhin so naiv erscheinende Optimismus liess ihn alle Scheu überwinden, als er zum erstenmal vor der Akademie das Wort ergriff.

Die Versammlung fühlte, dass jemand vor ihr stand, der durch sich selber stark war und ernannte ihn in dieser denkwürdigen Sitzung einstimmig zu einem der Ihrigen: „Indem die Akademie Sie trotz Ihrer Jugend zu ihrem Mitgliede ernennt," sagte der Präsident Renauldon, „hat sie das, was Sie getan haben im Auge; aber mehr noch zählt sie auf das, was Sie noch zu tun vermögen! Sie gefällt sich darin, zu glauben, dass Sie ihre Hoffnungen rechtfertigen werden, und dass, wenn eines Tages Ihre Arbeiten Ihnen einen Namen machen, Sie sich daran erinnern werden, von ihr die ersten Ermutigungen erhalten zu haben."

So war denn der Lyceumschüler gleichsam über Nacht zum Akademiker geworden und damit hoch über seine ehemaligen Peiniger gestellt. — Durch diesen glanzvollen Abschluss der Schulzeit seines Bruders hoch beglückt, sandte Figeac denselben ins Valbonnais, damit er sich in dem erwähnten weltverlorenen Waldweiler La Roche und in dem benachbarten Entraigues[1]), wo ebenfalls Verwandte wohnten, erholen könnte. Wer je dieses Stückchen Erde am Zusammenfluss des Giessbaches Malsanne mit der Bonne betreten hat, wo die ungewöhnliche Pracht der Wiesenflora, die Überfülle von Nachtigallen und anderen Singvögeln und nicht zum wenigsten das allerorten in silberhellen Kaskaden hervorrauschende Wasser dem kühn entworfenen Landschaftsbilde unaussprechlichen Reiz verleihen, der wird verstehen, mit wie grosser Freude Champollion dieses Waldparadies, wo er kein Fremdling war, wieder betrat.

Aber wie mächtig und kräftigend ihn auch der lebenspendende Odem dieser Alpennatur durchdrang, — als

1) „Entre-les-Eaux".

mächtiger noch erwies sich für den Jüngling die brennende Ungeduld, nach Paris zu gelangen; allzu schnell trieb sie ihn an seine Reisevorbereitungen zurück, doch täuschte sie ihn gleichzeitig über die Bitterkeit des Abschieds von Grenoble hinweg.

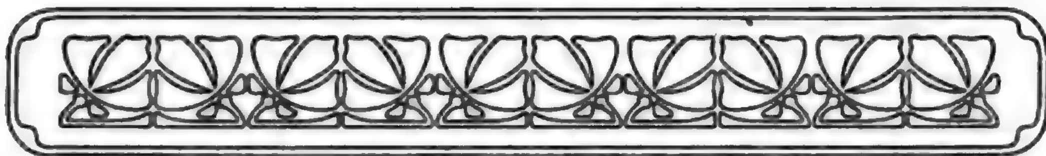
Er hatte sich seit dem letzten Frühling stark verändert und war auch körperlich seinen Jahren vorangeeilt, was seiner nunmehrigen Sicherheit im Auftreten, seinem schnellen Überblick und seiner Urteilsreife zu Hilfe kam, um ihn von seinen Altersgenossen sehr beträchtlich zu unterscheiden. Überdies hielt ihn eine tiefgehende erste Liebe im Bann und ihre umgestaltende Kraft liess ihn noch gesetzter erscheinen, als es sonst wohl der Fall gewesen wäre. Im monatelangen häuslichen Verkehr[1]) mit seiner etwa sechs Jahre älteren Schwägerin Pauline Berriat (der Schwester von Frau Zoë) hatte er nämlich so viel seelisches Glück empfunden, dass er die Erfüllung seiner schönsten Zukunftshoffnungen von einer Verbindung mit ihr abhängig machte.

Anstatt sich jedoch seinem Bruder oder dessen Frau zu offenbaren, machte er seine junge Cousine Cäsarine zu seiner Vertrauten, welche, skeptisch veranlagt, die Sache mit scharfem Witz ins Lächerliche zog, ohne jedoch ihren Zweck zu erreichen; denn der sechszehnjährige Champollion ging tatsächlich mit der Absicht nach Paris, sich dort schnell eine Stellung zu schaffen, die ihm erlauben würde, sich zu verheiraten[2]). Nicht dass er über diesen Plan seine ägyptischen Projekte auch nur um Haaresbreite zurückgedrängt hätte, — er glaubte vielmehr beides vereinigen zu können und hatte also ein doppeltes Ziel vor Augen als er mit höchstgespannten Erwartungen nach der Hauptstadt abreiste.

---

1) Champollion wohnte damals bei seinem Bruder, im Hause der Berriat, rue Pérollerie (nun rue Barnave). Das architektonisch höchst merkwürdig gewesene Haus existiert nicht mehr.

2) „Chacun a ses penchants, ses goûts,
Mais je crois que dans cette vie,
Le plus sage d'entre nous tous
Est le sage qui se marie.“ (Sommer 1807.)



Kapitel III.

Der Student.

(Mitte September 1807 bis Mitte Oktober 1809.)

Nach etwa 70stündiger Fahrt im schwerfälligen Postwagen, dessen Plätze tagelang vorher gesichert werden mussten, langten die Brüder am 13. September in Paris an, wo sie Fourier bereits vorfanden.

Das grossartige Treiben der Weltstadt, die in der vollen Glorie von Napoleons Waffenruhm erstrahlte, fesselte François nicht so sehr, wie man bei seiner geistigen Lebhaftigkeit hätte denken sollen: sein Instinkt sagte ihm vielmehr sogleich, dass er sich körperlich wie geistig niemals in Paris wohlfühlen würde. Überdies befiel ihn schon am ersten Tage heftiges Heimweh nach den Bergen des Dauphiné sowie eine fast unbezwingbare Sehnsucht nach seinen dort zurückgelassenen Lieben. Da galt es alle Kraft zusammenzunehmen, um das Ziel erreichen zu können, das er sich gesteckt hatte.

Paris allein konnte damals dem viel umfassenden jungen Genie die geeignete Werkstätte bieten, denn nirgends sonst in der zivilisierten Welt zeigte sich ein solches Zusammenwirken intensivsten Geisteslebens wie dort, wo die Kraft menschlicher Intelligenz gerade damals sich in überwältigender, neugestaltender Betätigung auf allen Gebieten zugleich offenbarte. Der genialen Wiederbegründung höherer Geisteskultur auf griechisch-römischer Grundlage durch Franz I.

waren die Glanzperioden unter Ludwig XIV. und Ludwig XV. gefolgt. — Ein neues, unermesslich weites und reichhaltiges Gebiet erschloss sich darnach, ums Jahr 1762, speziell für die Sprachforschung, als es einem mutigen Forscher[1]) gelang, eine Menge hochbedeutsamer Literaturdenkmäler aus den klassischen Zeiten des fernen Orients, gleich zündenden Funken, ins Abendland — und zwar nach Paris — zu übertragen, wo sie im Laufe der Zeit am Horizont der Gelehrtenwelt als Geistesflammen hell emporleuchten sollten.

In reichem Masse wurden durch Bonapartes Expedition nach Ägypten verschiedenen Wissenschaften neue Perspektiven eröffnet, und wiederum war es Paris, wo das aus ihr hervorwachsende Riesenwerk der französischen Gelehrtenkommission sich gestaltete und ein Anbahnen des Weges bedeutete, auf welchem Champollion suchend weiterschreiten wollte.

Noch am Tage der Ankunft stellte ihn der Bruder den zwei namhaftesten seiner künftigen Lehrer vor, nämlich den Orientalisten Silvestre de Sacy und Louis Mathieu Langlès, damit er von ihnen eine Anleitung zum vorbereitenden Selbststudium für die Lehrstunden am Collège de France und an der Ecole spéciale des langues orientales vivantes erbäte.

Der erste Besuch galt Sacy[2]), dessen grosse Persönlichkeit sich damals so würdevoll von der durch wilden Parteienhass noch immer stark bewegten Fläche des Pariser Lebens abhob, dass ihm bedingungslos von allen Seiten gehuldigt wurde. — Dieser Mann, den ein deutsches Blatt einst die Ehre gehabt hat, in die Arena der Gelehrtenwelt einzuführen[3]), hatte sich seit dem tief von ihm beklagten Sturz

1) Anquetil-Duperron, Begründer des Zendstudiums in Europa. Von 1755—1762 in Indien, wo er von Priestern der Parsen neupersische Übersetzungen ihrer in Zend und Pehlevi geschriebenen alten Bücher zu erlangen wusste. Gestorben 1805 in Paris.

2) Siehe Hartwig Derenbourg: Silv. de Sacy, Edit. du Centenaire de l'Ecole, Paris 1895.

3) Siehe eine Notiz ohne Nennung des Namens im Repertorium für bibl. und morgenländ. Literatur 1780 und mit dem Namen ebenda 1781, Teil 9, p. 233, Nota h, wo J. G. Eichhorn schreibt: „Einer meiner

des Königtums so ganz und gar in seine Bestrebungen für die Wissenschaft versenkt und eine derartig unerschütterliche Reserve zu wahren gewusst, dass selbst die Sturmflut der Schreckenszeit sein stilles Studierzimmer respektiert hatte, und er wie gefeit vor allen politischen und sozialen Umtrieben dastand. — Überdies hatten ihn seine bahnbrechenden Arbeiten auf mehreren Gebieten der orientalischen Sprachen, vor allem im klassischen Arabisch, im Jahre 1807 bereits als eine Autorität allerersten Ranges gekennzeichnet und seinen Namen überall, und nicht am wenigsten unter den Orientalen selber, bekannt gemacht.

Obwohl körperlich von ungewöhnlich unansehnlicher und vorzeitig gebeugter Gestalt, hatte Sacy doch etwas so Fesselndes und Ehrfurchtgebietendes in seinem geistverklärten Antlitz und in seiner Redeweise, dass denen, zu welchen er sprach, nur die Empfindung von seiner Grösse gegenwärtig blieb.

Wie Fourier gegenüber einst der unbeugsame Knabe von einem ihm neuen Gefühl überwältigt worden war, so fühlte sich hier auch der selbstbewusste Jüngling von instinktiver Scheu überkommen, als des Meisters durchdringendes Auge prüfend auf ihm ruhte. Wie tief der Eindruck war, den Sacy seinerseits während dieser ersten Begegnung in seiner Seele empfing, sprach er späterhin selber aus[1]). Sehr gespannt hatte er dem Lyceumschüler entgegengesehen, der mit unerhörter Kühnheit ein Werk geplant und begonnen hatte, zu dessen sachgemässer Durchführung dem 49jährigen Weisen für niemand noch der richtige Zeitpunkt gekommen schien — am wenigsten für einen 16jährigen Jüngling, der an der Hand dürftigen Materials mit unzulänglicher, autodidaktischer Kenntnis der orientalischen Sprachen gearbeitet hatte.

Freunde in Paris, Herr Silvestre de Sacy, conseiller du Roi en sa cour des Monnoyes, hat mir einen Abschnitt aus einem historischen Werk des Dschelaeddin Alsoiuti . . . mitgeteilt, welcher den ägyptischen Handel betrifft . . . .“ Es folgt der Abschnitt, Originaltext mit Übersetzung.

1) Notice sur la vie et les ouvrages etc. 1833, Firmin Didot, p. 9: „mes souvenirs personnels me retracent encore la première entrevue qui a laissé de profondes impressions dans mon esprit.“

Der erfahrene Lehrer wollte jedoch Champollions Feuereifer nicht durch systematische Entmutigung dämpfen und somit von vornherein sein Zutrauen verlieren. Er würdigte ihn daher des eingehendsten Interesses an seinem Arbeitsplan, wie wenig er damals auch an einen durchschlagenden Erfolg auf dem Gebiet altägyptischer Sprachforschung glauben konnte. Dennoch versprach er dem auf diesem vermeintlich aussichtslosen Studium fest beharrenden Jüngling alle in seiner Macht stehende Förderung.

Weit weniger freundlich wurde dieser von Langlès empfangen, damals allgemein der „Tartar" genannt, weil er das weite Gebiet der Tartaren durch das Studium ihrer Sprache gleichsam für die Wissenschaft hatte erobern helfen und fortgesetzt den Brennpunkt seiner Interessen in diese spezielle Forschung verlegte. Von der Revolution, deren Grundsätze er willkommen geheissen, war er zwar eine Zeitlang beherrscht worden, doch inmitten der Brandung stehend hatte er trotzdem nicht aufgehört, über die ihn umgebenden Schreckensszenen hinweg standhaft nach dem fernen Osten zu blicken. So war er auch im Jahre 1795 der Hauptbegründer der Ecole spéciale des langues orientales vivantes[1]) gewesen, die einen durch die stark erweiterten Beziehungen Frankreichs zum Orient sehr nötig gewordenen Unterrichtszweig darstellte. Denn infolge der Revolution hatten nicht nur fast alle französischen Dragomane im Ausland den Dienst gekündigt, sondern auch das alte Institut der Jeunes de langues[2]), das sie bis dahin geliefert hatte, wies aus demselben Grunde nur noch zwei neunjährige Knaben auf.

Selber ein Schüler Sacys, dem er jedoch weit nachsteht, machte sich Langlès um die orientalischen Studien besonders durch den Eifer verdient, mit dem er diesem Wissenszweig in weiten Kreisen Anerkennung verschaffte. Aber da er nicht wie Sacy sämtliche Gebiete menschlichen Wissens mit verständnisvollem Interesse umfasste, hielt Langlès, dem das Koptische z. B. als griechisch-arabische Mischsprache galt,

---

1) Siehe Notice histor. sur l'Ecole des langues orientales. Paris 1883, Leroux.

2) Ib. p. 5. I. und p. 6.

die so nachdrücklich auf Ägypten gerichteten Bestrebungen seines neuen Schülers für törichte Anmassung und zeigte sich gleich von Anfang an sehr verstimmt darüber, dass der begabte Jüngling nicht gewillt war, ihm ganz ausschliesslich ins mittelasiatische Sprachengebiet zu folgen.

Für Champollions klassische Studien konnte damals nur das Collège de France in Frage kommen, da dieses allein den Zusammenbruch der alten Institutionen überlebt hatte, während andererseits die Grosse Kaiserliche Universität noch nicht organisiert war. Das Collège, dem im Jahre 1530 Franz I., sein Begründer, die erhabene Aufgabe gestellt hatte, den belebenden Mittelpunkt freier Forschung auf allen Wissensgebieten zu bilden und der Menschheit als Pharus höchster Geisteskultur zu leuchten, war dieser Mission stets eingedenk geblieben; daher ist denn auch seine Geschichte eng verwachsen mit derjenigen der intellektuellen Entwicklung Frankreichs, sowie des gesamten Abendlandes seit der Renaissancezeit[1]).

Von einigen Revolutionsfanatikern bedroht, sah es sich doch von den einflussreichsten Führern der gewaltigen Bewegung so völlig gewürdigt und so hoch gestellt, dass es dazu bestimmt ward, in der neuen Organisation eine noch wichtigere Aufgabe zu lösen, als es bislang bereits der Fall gewesen war. So blieb denn dies Asyl geistiger Freiheit unangetastet; selbst Laharpes gehässige Angriffe (z. B. im Mercure de France) hatten es nicht schädigen können, und der Respekt, den es sogar in den schlimmsten Tagen der Schreckenszeit den Parteien einflösste, die ja — jede in ihrer Weise — für Freiheit kämpften, wurde durch die Unerschrockenheit der Professoren noch erhöht. Mirabeau, Talleyrand, Condorcet, Chaptal und andere erleuchtete Männer machten Pläne für die Zukunft des Collège, die ihnen wie dem Hause selber zur Ehre gereichten.

Von Bonaparte fürchtete man, dass er es sogleich zu Fall bringen würde, nicht nur aus Opposition gegen die Revolutionsvermächtnisse, sondern auch weil ihm die geistige Unabhängigkeit der Gelehrten als unvereinbar mit den Inter-

1) Siehe Abel Lefranc, Histoire du Coll. de France etc. Paris 1893.

essen der Staatsregierung erschien. Dennoch gelang es Fourcroy endlich, das Fortbestehen des Collège — und zwar mit all seinen Privilegien — zu erlangen. Der Erste Konsul wollte es späterhin zum leitenden Mittelpunkt des gesamten höheren Unterrichts machen, dem Kaiser dagegen schien es gut, ins Collège alle jene Studien zu verweisen, die er nichtachtend „gegenstandslose Wissenschaft (science sans objet)" nannte und die er dennoch nicht aus der Welt zu schaffen wusste. Damit glaubte er sich der Wiederherstellung der wissenschaftlichen und philosophischen[1]) Fakultäten überhoben, und man sieht aus seinem vom 9. April 1807 datierten, in Finkenstein geschriebenen Briefe, dass er sogar noch damals auf dieser Ansicht beharrte. Inzwischen hatte jedoch das Haus manche Beweise der kaiserlichen Huld erfahren, und sogar der sonst so unvermeidliche militärische Drill entweihte nicht diese stille Werkstätte geistigen Schaffens.

Neben anderen Gelehrten von europäischem Ruf zählte das Collège seit dem 4. April 1806 auch Sacy zu den Seinen, so dass es grösser dastand denn je zuvor, als seine Pforten sich demjenigen öffneten, der es späterhin mit einem seiner höchsten Ruhmestitel, dem ersten ägyptologischen Lehrstuhl, schmücken sollte.

Die Vorlesungen begannen erst spät[2]), und da Figeac Paris bald wieder verlassen hatte, so konnte François nun zum erstenmal in seinem Leben nach eigenem Belieben über seine Zeit verfügen.

Solange ihn der Bruder überall umhergeführt, ihn den übrigen Lehrern und vielen andern bedeutenden Männern vorgestellt hatte, die ihm nützlich oder interessant sein konnten, war er nicht zu sich selber gekommen; nun aber brach eine Flut der widerstrebendsten Gefühle über ihn herein, und es war ihm trotz seines starken Dranges nach neuer Geistesnahrung fast unmöglich, in Paris zu bleiben. Dieser schwere Konflikt zwischen dem rastlosen Hirn und dem stürmisch empfindenden Herzen spricht deutlich aus seinen Briefen, die in ihrer Unmittelbarkeit anschaulich alle

1) Facultés des lettres.
2) Ecole spéciale: 16. November. Collège de France: 27. Nov.

jene kleinen Züge wiedergeben, welche das Bild eines Menschen erst wirklich lebenswahr machen.

Am 16. Oktober endlich legte er brieflich dem Bruder sein Verhältnis zu Pauline klar. Natürlich fand Figeac, der sich nun erst das auffallende Benehmen seines Schützlings erklärte, die Sachlage wenig erfreulich: „Du hast Dich gebunden, — Du hast Deine Ehre verpfändet — und bist noch so jung!“ ruft er ihm bekümmert zu; zugleich aber benutzt er diesen Umstand klug, um von dem ohnehin erregbaren Jüngling äusserste Pflichterfüllung und Sittenstrenge zu fordern: „Deine Pariser Studien sind die eines dreissigjährigen Mannes, — — Du musst also die ganze Vernunft dieses Alters haben und Dir eine Zukunft anbahnen!“ Und er verlangt von ihm Stunde um Stunde die nötige Weisheit, um einst von sich sagen zu können: „Ich brauche über keinen einzigen Augenblick meines Lebens zu erröten.“

Wenn Figeac, der die durchaus südliche Natur seines Bruders so gut kannte, diese schwierige Forderung stellen konnte, so geschah es wohl im Vertrauen auf dessen ideale Sinnesrichtung und früh entwickeltes Rechtlichkeitsgefühl. Auch die zwingende Macht seiner ägyptischen Projekte, so hoffte er, würde ihn in den nötigen Schranken halten; überdies aber mussten seine Beziehungen zu Pauline ebenfalls einen veredelnden Einfluss auf ihn ausüben, wenn sie zurzeit auch die Hauptursache seines Heimwehs waren.

„Nur Arbeit kann mir etwas Ruhe geben,“ schreibt François, „ich fühle eine entsetzliche Leere in mir; . . . besonders abends, wenn ich allein zu Hause bin und mich einen Augenblick ausruhe, bestürmen mich meine Gedanken. Zuweilen kommen mir selbst die Tränen in die Augen; ich greife dann aber sofort zur Arbeit, und wenn ich ganz darin aufgehe, werde ich ruhiger. . . .“ — Zugleich aber berichtet er über seinen Besuch bei dem wegen seiner archäologischen Kenntnisse zu jener Zeit oft genannten Abbé de Tersan, welcher in der viel gerühmten, historischen Abbaye aux Bois[1]) residierte. Seine herrlichen Sammlungen aller Art

1) Sie wurde 1654 gegründet und umfasst mit ihren schönen Gärten 4203 Q.-Meter. Seit 1790 unverändert geblieben. (Ecke der rue de Sèvres und der rue de la Chaise.)

waren in schönen Sälen geschmackvoll gruppiert und bildeten einen der Magnete, welche die vornehme Pariser Welt unausgesetzt nach der Abbaye hinzogen.

Der greise Antiquar fand trotz seiner prinzipiellen Abneigung gegen alles, was vom Dauphiné kam, soviel Gefallen an François (obwohl sich dieser mit Stolz als Delphinat bis ins Herz hinein ihm vorgestellt hatte), dass er, ganz gegen seine Gewohnheit, dem Studenten alles zur Verfügung stellte, was er an arabischen und koptischen Handschriften besass. Er erlaubte ihm sogar, allein in den Sälen zu verweilen, während er im allgemeinen seine dort eintretenden Besucher persönlich aufs allerschärfste überwachte, was zu manchen komischen Vorfällen Anlass gab.

Champollions Bestreben, in Paris reiches und mannigfaltiges Material zur Grundlage für künftiges Selbststudium zu sammeln, wurde durch die politischen Verhältnisse sehr begünstigt; denn wie Bonapartes ägyptische Expedition indirekt den Knaben zur frühen Erkenntnis seiner Lebensaufgabe geführt hatte, so wurde deren Lösung in ihren Anfängen ganz ausserordentlich durch die Konsequenzen von Napoleons europäischen Kriegen gefördert: — die grosse Pariser Bibliothek[1]) nämlich, welcher die Revolution durch Unterdrückung der Klöster und Konfiskation der Emigrantengüter bereits unermessliches Material überliefert hatte, wurde nun mit neuen Reichtümern förmlich überschüttet, da der Kaiser durch systematisch vorgehende Kommissare[2]) den Sammlungen Italiens, Deutschlands und Österreichs in erster Linie die seltenen Bücher und kostbaren Handschriften entnehmen liess, von denen die Pariser Bibliothek noch kein Exemplar besass. So stand sie denn einzig in ihrer Art da, als Champollion in ihr zu arbeiten begann, doch darf nicht vergessen werden, dass infolge der erdrückenden Überfülle und der ständig erneuerten Zufuhr[3]) eine Unordnung in den

1) Je nach der politischen Lage die Königliche, die Kaiserliche oder die National-Bibl. genannt.

2) Siehe „La Biblioth. Nationale, Notice historique par T. Mortreuil. Paris 1878".

3) Alles Ankommende (so z. B. die Handschriften von Wolfenbüttel) kam zunächst in die „dépôts littéraires", von wo aus in die

Galerien herrschte, welcher selbst das bibliographische Genie eines Van Präet[1]) nicht so völlig Herr werden konnte, als es für Studienzwecke zu wünschen gewesen wäre.

Alle Bemühungen, für François in dieser Bibliothek ein kleines Amt zu finden, waren misslungen[2]), denn „die Direktoren wollten keinen Hilfsbeamten anstellen, den sie nicht selber gewählt hatten", doch hätte es sich, wie Millin tröstete, auch nur um eine Kopistenstelle handeln können, welcher die volle Freiheit des Studenten vorzuziehen war. Van Präet, der eigentlich die Seele des gesamten Hauses war — dem sein Andenken noch heute teuer ist — erzeigte ihm von Anfang an viel Güte und gestattete ihm sogar die uneingeschränkte Durchsicht noch ungeordneter ausländischer Büchermassen.

Schon während der Ferien begann er mit dem Durcharbeiten aller koptischen Texte der Bibliothek, die ihm freilich oft nur kärgliche Ausbeute für seine geographischen und topographischen Namenlisten boten, ihm aber für das analytische Studium der grammatischen Formen sehr nützlich waren. Er empfand schmerzlich die Unzulänglichkeit der Wörterbücher und Grammatiken und meinte, das Koptische fordere strengstens eine eigene, den europäischen Sprachen entgegengesetzte Methode. Der von den älteren koptisch-arabischen Gelehrten angewandten Lehrweise[3]) dieses Idioms gab er den Vorzug, bahnte sich aber zugleich auch selber den Weg auf diesem Spezialgebiet an, indem er bereits den Grund legte zu seiner koptischen Grammatik nebst Lexikon.

übrigen Bibliotheken gesandt wurde, was die Kaiserl. nicht beanspruchte.

1) Damals Président du Conservatoire; von 1795—1839 garde et conservateur des Imprimés.

2) Die „Observation" in den zuständigen Akten: „Le 30 Mai 1807, par décision du min. de l'Intér., Employé extraordinaire au dépôt des Mss. orientaux" ist irrig.

3) „Les ‚échelles', livres ou mss. arabes, soidisantes grammaires coptes", die er in der Pariser Biblioth. vorfand. Diese kopt.-arab. Schriften, die einen dürftigen grammatischen Abriss und ein sachlich geordnetes Wörterverzeichnis enthalten, führten den Titel „Treppe", der uns in der latein. Übersetzung scala geläufiger ist.

Er befand sich fortgesetzt in dem Irrtum, dass sämtliche altägyptische Texte ausschliesslich alphabetische Schriftzeichen darstellten, die zur gegebenen Zeit durch die koptischen Buchstaben ersetzt wären, ohne dass sich dadurch der Geist und die Konstruktion der alten Sprache wesentlich verändert hätten. Durch die Rosettana[1]) in die altägyptischen Schriftarten einzudringen und „Ägypten durch die Ägypter kennen zu lernen" erschien ihm deshalb auch jetzt noch nicht allzu schwierig, — trotzdem wollte er erst auf denkbar breitester Basis philologischer, linguistischer, historischer und archäologischer Studien den festen Grund zu seinem späteren Spezialstudium legen, ehe er den bedeutungsvollen dreisprachigen Text in Angriff nähme.

So standen denn wegen der nötigen und unausgesetzten Sprachenvergleichung alle literarischen Idiome des Orients, in drei Hauptgruppen geordnet, auf seinem Studienprogramm, und nach den Anschauungen der damaligen Zeit gliederten sich diese Gruppen so: das Sanskrit mit seinen wichtigen Verzweigungen (dem Zend, Pehlevi und Parsi), das Arabische als Muttersprache mehrerer westasiatischer Idiome, das Persische als Tochter der Ursprache Ost-Asiens. — Aber auch das Chinesische liess François nicht ganz aus dem Auge.

„Ich machte Auszüge aus fast allen Handschriften der Kaiserlichen Bibliothek und von einigen die Kopien", sagt er selber, und was späterhin Gesenius und andere so lobend an Champollion hervorheben, war schon dem Studenten eigen: strenge Genauigkeit in Zitaten und in Angaben benutzter Quellen, sowie das stete Zurückgehen auf die Originaltexte.

Figeac verwies ihn wiederholt an den Beistand der Kommission[2]) und Fourier selber machte seinen Schützling mit den hervorragendsten Mitgliedern derselben bekannt; vor allem mit dem schon damals vielgenannten Archäologen Edme

1) Abgekürzte Bezeichn. für die Inschrift des erwähnten Denksteins von Rosette, der eine Urkunde aus der Zeit des Ptolemäus Epiphanes in der alten heil. Sprache, in der späteren Volkssprache u. auf griechisch enthält. Siehe Anhang I. 1. über seine Auffindung.

2) Das Wort Kommission ohne Zusatz wird hier stets die franz. Gelehrtenkommission bezeichnen, die mit Bonaparte nach Äg. ging.

François Jomard[1]), der sich von Paris aus um die Zivilisation Ägyptens durch Frankreich anhaltend bemühte. Dieser mit der Herausgabe der Description de l'Egypte betraute Gelehrte hatte soeben selber eine geographische Beschreibung Ägyptens verfasst und war, wie spätere Darstellungen begründen werden, nicht sonderlich erfreut über die auch ihm vorgelegte „Introduction“ nebst der Gesamtkarte des pharaonischen Ägyptens, deren Wert er keineswegs verkannte. Einige seiner Kollegen waren weitherziger, da jedoch der Jüngling bald herausfand, dass seine Auffassung des altägyptischen Problems wenig gemein hatte mit derjenigen der Kommission, so bewahrte er dieser gegenüber von Anfang an kühle Reserve. Hierzu bewog ihn besonders die mangelhafte Wiedergabe der antiken Schriftzeichen, da sich ihm durch die Besichtigung authentischer Denkmäler die Formen vieler derselben bereits eingeprägt hatten. — Am vertrautesten wurden ihm die Expeditionsmitglieder Ed. de Villiers du Terrage und J. B. Prosper Jollois[2]), mit denen er eingehend seine Arbeit über die Geographie Ägyptens erörterte.

Seine Leidenschaft für das alte Land verlieh in den Augen des Studenten dem Koptischen manchen vervollkommnenden Reiz, den ihm die nüchterne Kritik versagt. Ihm jedoch bot die ganze Welt keine schönere Sprache dar, und seine Freude war gross, als er den koptisch-unierten[3]) Priester Jeacha Scheftidschy in der Kirche St. Roch die Messe in dessen eigener Sprache lesen hören, sich mit ihm über die verschiedenen Dialekte der-

---

1) In den Listen der Kommission — deren Sekretär er war — als Ingénieur géographe verzeichnet.

2) Dem Corps Desaix zugewiesene junge Ingenieure, die nach Ob.-Äg. gingen, als dasselbe noch in vollem Aufruhr stand. Sie entwarfen schon vor dem Eintreffen der Kommission viele Notizen, sowie treffliche Zeichnungen zahlreicher Denkmäler.

3) Die Kopten bilden bekanntlich eine eigene Kirchengemeinschaft. Nur wenige sind der griech. oder der röm. Kirche angegliedert (uniert). Die letzteren besonders durch die Tätigkeit der Congregatio de propaganda fide, kurz Propaganda genannt, die viel für die Wiederbelebung der kopt. Sprache getan hat.

selben unterhalten und alte Personen- und Ortsnamen von ihm erfragen konnte. Bekanntlich war jedoch das Koptische seit lange keine lebende Sprache mehr, und die unierten Priester hatten nicht die ursprüngliche Aussprache beibehalten, sondern die der römischen Propaganda angenommen.

Es fehlte nicht an Kopten in Paris; sie hatten sich nebst einigen ägyptischen Arabern der heimkehrenden französischen Armee, der sie grosse Dienste geleistet hatten, angeschlossen, um ihr eben deshalb verwirktes Leben zu retten. Einige von ihnen hatten sich der persönlichen Gunst Bonapartes zu erfreuen gehabt, und zu ihnen gehörte auch der schon erwähnte Dom Raphaël. Dieser war in Erinnerung an die schönen Grenobler Tage dem Jüngling so herzlich entgegengekommen, dass sich das Verhältnis zwischen Lehrer und Schüler sogleich zu einem recht innigen gestaltete. Der ehemalige Mönch liebte die Geselligkeit und sein wohnliches Heim bildete nächst der persischen Gesandtschaft, wo Asker-Chan offenes Haus hielt, den Hauptsammelplatz der ägypto-orientalischen Kolonie: „Er ist wie zu Hause bei allen diesen Orientalen . . .“ bemerkt Figeac, und wirklich eignete François sich binnen kurzem so sehr die morgenländischen Umgangsformen an, dass dies mehrfach zu komischen Irrtümern Anlass gab. „Das Arabische“, schreibt er selber, „hat mir gänzlich die Stimme verändert; es hat sie mir gedämpft und in Kehllaute umgewandelt. Ich spreche beinahe, ohne die Lippen zu bewegen, und das muss wohl mein von Natur schon so orientalisches Aussehen noch erhöhen, denn Ibn Saoûa . . . hielt mich gestern für einen Araber und begann mir sein Salâmât zu machen, das ich entsprechend beantwortete, worauf er mich mit endlosen Höflichkeiten überschütten wollte, . . .“ eine Szene, der Dom Raphaël ein Ende machte.

Mit besonderem Interesse näherte er sich dem talentvollen Michael Sabagh[1]), dessen Andenken in den Schriften der Orientalisten jener Tage weiter lebt, einem kränklichen

---

1) Eigentlich Miḫâ'il Ṣabâgh, geb. 1784 in Akka, vornehmer Abkunft; in Kairo erzogen. Kosegarten, sein Schüler, liebte ihn sehr.

jungen Menschen, der, durch die Türken bettelarm geworden, als Sechzehnjähriger mit der französischen Armee nach Paris gekommen war, wo er ersichtlich einem frühen Tode entgegenging. Seine von Sacy übersetzte Denkschrift über die Brieftaube des Orients[1]) hatte dem Studenten so sehr gefallen, dass er sie nicht nur schon im Herbst 1807 durcharbeitete, sondern dass er keine Schritte scheute, um dem unglücklichen Autor, der nur eine ganz bescheidene Kopistenstellung einnahm, zu Hilfe zu kommen. — Dieser häufige Umgang mit gebildeten Orientalen förderte Champollion sehr nach der praktischen Seite hin und bewahrte ihn vor einseitigem Betreiben seiner Studien. Wuchs trotz der Ferien die Arbeitslast täglich an, so mehrten sich auch die neuen Bekanntschaften, da die zahlreichen Gänge, die er für Grenobler Gelehrte zu machen hatte, ihn allmählich bei allen Koryphäen der Hauptstadt einführten. Seine ansprechende Persönlichkeit trug nicht wenig zum Gelingen dieser mannigfaltigen Besorgungen bei, die allerdings zeitraubend waren, aber doch auch viele nützliche Beziehungen anknüpfen halfen, was der stets an die Zukunft denkende ältere Bruder weislich erwog.

So war der Student zum Beispiel sehr tätig für ein Werk[2]) des pensionierten Generals de Lasalette von der Delphinatischen Akademie. Er musste alte Texte[3]) sowohl wie lebende Autoritäten zu diesem Zweck befragen, und Dom Raphaël kam ihm insofern dabei zu Hilfe, als er gute Auskunft über die koptischen und ägypto-arabischen Musikverhältnisse gab, indessen Bonaventure de Roquefort für Champollions Zwecke Text und Musik der morgenländischen Lieder niederschrieb, die gelegentlich der Zusammenkünfte in der orientalischen Kolonie gesungen wurden. — François

1) „La Colombe Messagère, Plus rapide que l'éclair (etc.). Paris 1805.

2) Considérat[ns] sur les divers systèmes de la musique ancienne et moderne etc. Paris, 1810. S. dar. Mag. Encycl 1811. XVI. 1. p. 455 ff.

3) „Je trouve . . . dans un Ms. éthiopien—latin une notice sur la musique des Ethiopiens; . . . J'en ai fait un extrait que je t'enverrai pour M. de L., en l'accompagnant de notes de grammaire, sans quoi il n'y pourrait rien entendre, la musique éthiopienne étant basée sur les différentes inflexions et tons de chaque lettre." Brief an Figeac.

hatte Roquefort sowohl wie auch den Antiquar und Zeichner J. J. Dubois, der ihm späterhin so nahe treten sollte, bei dem schon erwähnten Archäologen Aubin Louis Millin (de Grandmaison) kennen gelernt, dessen literarische Mittwoch-Soireen in hohem Ansehen standen.

Durch Sammeln und Bearbeiten kostbaren Materials hatte sich Millin seit langen Jahren den Gelehrten und Künstlern, zu denen man ihn, streng genommen, nicht zählen kann, so sehr nützlich gemacht, dass man in allem, was Geschichte und Entwicklung von Wissenschaften und Künsten betraf, ihn fortwährend in Anspruch nahm. Sein lebhafter Geist hatte einst an den Revolutionsprinzipien Feuer gefangen und sich fortreissen lassen zur Schürung des allerorten aufspringenden Brandes. Als er dann, über die Wendung der Dinge entsetzt, Mässigung zu predigen begann, verfiel er dem Blutgericht, wurde jedoch durch die erlösende Macht des 9. Thermidor der Guillotine entrissen. Seit 1795 Konservator der Kunstsammlungen der Nationalbibliothek, erreichten sein Eifer und seine Verdienste den Höhepunkt, als er 1799 die Leitung des Magasin Encyclopédique übernahm. Trotzdem ihm die Revolution nur wenige Trümmer seiner ererbten Reichtümer gelassen hatte, blieb seine Gastfreundschaft uneingeschränkt und seine vorzügliche Bibliothek stand rückhaltlos allen Besuchern zur Verfügung. Champollion, der bald zu ihren eifrigsten Benutzern gehörte, traf dort häufig mit dem etwa zehn Jahre älteren Dubois zusammen, der das Ordnen von Sammlungen ebenso meisterhaft verstand, wie er im Aufspüren von Kuriositäten jeglicher Art sprüchwörtlich erfolgreich war, weshalb ihm Millin, dessen rechte Hand er war, anheim gegeben hatte, sich des Jünglings anzunehmen. — Diesem boten die erwähnten Soireen, wo er schnell die Aufmerksamkeit der den verschiedensten Ständen angehörenden Gäste erregte, viel Anlass zur Betätigung seiner scharfen Beobachtungsgabe. Sie stärkten ihm auch den Stolz auf seine wissenschaftliche Tätigkeit, daher er zu der Tatsache, dass eine stattliche Anzahl von Exzellenzen, Herzögen und sogar von Prinzen regierender Häuser — „Gäste" Napoleons — sich ebenso regelmässig wie die Gelehrten

und Künstler einstellten, bemerkt: „Ihr stetes Wiedererscheinen ist mir ein Beweis dafür, dass die Wissenschaft uns Menschen einander gleich macht“.

Der für orientalische Studien begeisterte Bruder des Kaisers von Österreich, Prinz August von Würzburg, kam ihm besonders freundlich entgegen, und François seinerseits rühmt ihm schon seit der ersten Begegnung nach, dass er sich durch geistvolle Unterhaltung und vorurteilsfreie Kritik vor seinen anwesenden Standesgenossen auszeichne, da diese sich meistens damit begnügten, „Thee und Punsch zu trinken, den gelehrten oder politischen Diskussionen oder auch der Lektüre eines neuen Buches zu lauschen, hier und da diskret zu gähnen und sich früh zurückzuziehen“.

Was ihm Millin nicht bieten konnte, ein Familienleben, das fand er in denkbar schönster Weise bei François de Cambry, dem Präsidenten der keltischen Akademie[1]). Diesem allzu unternehmenden Manne, der sich durch seinen Feuereifer zuweilen über die fehlenden Kräfte hinwegtäuschen liess, erschienen Champollions aussergewöhnliche Sprachkenntnisse von grösstem Wert; er schlug ihn deshalb zur Aufnahme in die Akademie vor, was jedoch dem Studenten wegen der ohnehin so grossen Arbeitslast unwillkommen war. Aber der Bruder riet ihm, es sich nicht merken zu lassen. Cambry hatte unlängst ein Werk über den Ackerbau der Kelten und Gallier veröffentlicht, und wer ihm gefallen wollte, musste sich stundenlang mit ihm in alle Einzelheiten des Privatlebens dieser Völker vertiefen können, was nicht jedermanns Sache war, vor allem aber eine Art Kultus mit dem Niederbretonischen treiben, von dem man damals die schliessliche Lösung aller etymologischen Rätsel erhoffte. Dem „Ägypter“ waren solche Gespräche von Grenoble her sehr geläufig; lebte er nun mit Cambry, in dessen Haus er sich schnell heimisch fühlte, die Zeiten der Kelten und Gallier wieder durch, so musste er Langlès, den er anfangs wegen dessen seltener orientalischer Bücherschätze häufig aufsuchte, ebenso ausschliesslich in die weiten Gebiete Mittelasiens folgen, wo dieser heimatberechtigt war „und

---

1) Von 1811 an: Société des antiquaires de France.

sein Zelt bald hier bald dort, am liebsten jedoch in der Ebene von Samarkand und am Hofe Tamerlans aufschlug".

Nur zweimal monatlich, an seinen Empfangstagen, liess Langlès vorübergehend auch andere Länder zur Geltung kommen. Diese internationalen Zusammenkünfte in seiner wohnlichen Bibliothek bildeten einen starken Magnet für alle dem Morgenlande sich Zuwendenden, denn sämtliche Paris berührende Orientreisende erzählten dort ihre Erlebnisse — die zu jener Zeit noch so mannigfach waren! — und sprachen eingehend ihre Forschungsergebnisse oder ihre Projekte für neue Unternehmungen durch.

Zwei damals viel genannte in Paris wohnhafte Weltreisende kamen für den Studenten, dessen geistige Frühreife seit Jahren schon ihr Interesse erregt hatte, wegen ihrer genauen Kenntnis Ägyptens besonders in Betracht: der bekannte Politiker und Schriftsteller Volney, comte de l'Empire, und Sonnini de Manoncourt, Ingenieur und Naturforscher. Sonnini, dieser kühne und kluge Mann, der seit dem Scheitern seines Riesenprojektes, als der erste ganz Afrika zu durchqueren, mit sich und der Welt unzufrieden war, plante soeben neue Unternehmungen, durch die er seinen rastlosen Tatendrang betätigen könnte. Zu den wenigen, denen seine Arbeitsräume, wo schöne fremdländische Katzen ihr Wesen trieben, offen standen, gehörte nun auch Champollion, der nicht müde wurde, ihm zuzuhören, wenn er die Abenteuer schilderte, die ihm in den blutigsten Zeiten der Mamluken-Anarchie in Ägypten zugestossen waren.

Die arabischen Dialekte und die topographischen Verhältnisse dieses Landes sprach er selbstverständlich ebenfalls mit dem Studenten durch und ward dabei mit Staunen inne, dass ihm die originellen Ansichten desselben über manches ganz neue Gesichtspunkte boten. Er dankte daher Figeac in warmen Worten für die anregende Bekanntschaft und bemerkte: „Ich sehe mit Überraschung, dass er die Länder, welche wir besprechen, ebenso gut kennt, wie ich selber!"

Sonninis erregende Mitteilungen hatten nichts gemeinsam mit den klar und objektiv gehaltenen, durchgeistigten Betrachtungen Fouriers über Ägypten und ebenso wenig

mit den schlichten Darstellungen Dom Raphaëls. Volneys Eigenart sorgte nun dafür, dass François bei ihm das Land seiner Wahl sich wiederum anders gestalten sah. Sein Lieblingsstudium bildeten die Anfänge sozialer Verhältnisse; er glaubte sie in Ägypten suchen zu müssen und hielt dieses daher fortgesetzt im Auge, doch nur mit dem scharfen Blick des Anatomen, der das Messer an sein Objekt setzt, dessen Körperteile systematisch untersucht, das Skelett, die Muskeln und Nerven freilegt und es anderen überlässt, das schöne warme Leben in die kalten Formen zurückzurufen. — Dem enthusiastischen Studenten missfiel diese nüchterne Auffassung ungemein; er kannte sie zwar schon aus den „Reisen in Ägypten“ usw., doch hatte er vielleicht im mündlichen Verkehr vom Verfasser der „Ruinen“ einen wärmeren Ton zu hören erwartet. — Behagten ihm der Ägyptophile und der Philosoph in Volney wenig, so brachte er eine desto innigere Verehrung dem Politiker in ihm entgegen, der sich trotz seiner hohen Stellung seine spartanische Einfachheit und herbe Sittenstrenge erhalten hatte und der dem Willen des Imperators nicht ein Jota seiner geistigen Unabhängigkeit opfern wollte.

Gemässigter Girondist bis ans Ende, „selbstlos und kühn wie Condorcet“, kämpfte er gleich jenem zeitlebens für Freiheit und Frieden und für die Menschenrechte der Unterdrückten. Und diese Tatsache liess den Studenten, dessen Seele sich schon früh so inbrünstig denselben Idealen zugewandt hatte, mit wahrer Ehrfurcht zu dem kränklichen und vorzeitig gealterten Manne emporschauen! Deshalb fand er auch die nötige Geduld, seinen Unterweisungen auf anderen Gebieten zu lauschen, selbst wenn er fühlte, dass er sie nie befolgen würde; denn der Senator, in seinem Besucher den künftigen Historiker erkennend, belehrte ihn über seine bekanntlich viel zu hochgespannten Anforderungen an den Geschichtsschreiber, der ihm zufolge vor allem ein unerbittlicher Textkritiker sein soll. Viel lieber hörte ihn François über die Analyse der Sprachen reden, als den Weg, der allein ein Vordringen bis zum Ursprung der Völker gestatte. — Auch suchte Volney seinen jungen Verehrer zur Anwendung der ganz eigenartig umgeformten lateinischen

Lettern[1]) zu bestimmen, durch die er das Arabische völlig getreu in abendländischer Schrift wiederzugeben beabsichtigte und die er damals stechen liess.

Trotz der mannigfach auf ihn einstürmenden neuen Eindrücke fühlte sich Champollion fortgesetzt innerlich unbefriedigt und blickte wehmütig nach Grenoble hin. Um ihn auf andere Gedanken zu bringen, riet ihm der Bruder halb im Scherz, sich von dem Phrenologen Gall, dem Helden des Tages, den Schädel untersuchen zu lassen. Dieser Cranologe, dessen weithin leuchtender Ruhm bald danach an der scharfen Kritik der Pariser Akademie der Wissenschaften merklich erbleichen sollte, durchzog damals halb Europa, um gegen hohes Honorar der Menschheit zur Selbsterkenntnis zu verhelfen. Ganz zufällig war er eines Tages bei dem Geologen Faujas de St. Fond des Studenten ansichtig geworden und hatte nach einem flüchtigen Blick auf dessen Stirn wie in Ekstase ausgerufen: „O — welch ein Sprachgenie!“ Zu einer wirklichen Untersuchung kam es aber nicht.

Faujas, ein Delphinat, war Professor der Naturwissenschaften, und einst der Liebling Buffons gewesen, „der ihm nicht nur sein Gehirn (cervelet), sondern auch seine Ideen, sowie einen Abglanz des eigenen Ruhmes vermacht hatte.“ Er war ferner ein Freund von Fourcroy[2]) und der Vertraute des Delphinaten Crétet, Ministers des Innern, der beim Kaiser in Gunst stand. — Figeac war also seiner oft bewährten Weltklugheit gefolgt, als er François bei der Familie Faujas in Tagespension gegeben hatte. Hierdurch sollte diesem zugleich auch guter Rat ermöglicht werden bei der Regelung seiner Ausgaben, doch handelte er in diesem Punkte nach eigenem Gutdünken, und da er ebenso sorglos wie unpraktisch war in Geldangelegenheiten, so geriet er bald in schwere Bedrängnis. Zwar kostete sein Zimmer bei Frau Mécran[3]) nur 18 Franken monatlich und die Familie Faujas

1) Siehe Kap. II, p. 53. Näheres in Kap. VII.

2) Dieser galt als Autorität in der physiolog. u. analytischen Chemie und interessierte sich sehr für Champollions Kenntnisse in der Physik.

3) No. 8, rue de l'Echelle St. Honoré, ganz nahe dem Louvre; das Haus ist erneuert worden.

gab die Pension billig, — trotzdem wurde das erlaubte Monatsbudget im November um mehr als 70 Franken überschritten.

„Du weisst, dass ich mit Dir nicht rechne, weil ich annehme, dass Du selber rechnest; wir werden stets miteinander teilen, würden mir auch zehn Kinder, eins nach dem andern, beschert“, hatte ihm zwar Figeac geschrieben, jetzt aber sah sich dieser zu der Versicherung gezwungen, dass er, um mehr Geld senden zu können, die ihm so teuere Bibliothek opfern müsse. Lebhaft erschreckt, erklärte sich nun François zu den strengsten Einschränkungen bereit, ohne zu bekennen, was eigentlich ihm zu dieser Zeit das Geld aus der Tasche lockte. Die unendliche Freude am Almosengeben nämlich, — wobei das Silber nicht gespart wurde, wenn es an Kupfer gebrach! Ferner der Ankauf antiquarischer Bücher an den Seine-Quais. Reumütig erwidert er seinem Mentor:

„. . . Vielleicht glaubst Du, dass ich das Geld in den Wind säe; . . . wenn Zimmer und Pension zu teuer sind, so kann ich ja mit einem Freunde zusammen wohnen, die Nahrung in seinem Stadtviertel ist ebenfalls billiger . . . Du brauchst nur ein Wort zu sagen, lieber Bruder; um so mehr, als all Deine auf mich verwandte Sorgfalt bald nicht mehr mir gehören darf, da ein Wesen, welches Dir noch näher steht als ich, sie beanspruchen wird. Glaubst Du, dass ich einen Augenblick vergesse, was alles ich Deiner zärtlichen Liebe zu danken habe, und dass ich nicht eingedenk wäre der väterlichen Sorgfalt, die Du für mich gezeigt hast, seit ich mich kenne? Dir verdanke ich alles, was ich etwa weiss!“

Sein offenes Auge für anderer Leid schuf ihm mitunter wahre Qualen. So schildert er beweglich den eisernen Fleiss des Professors Faujas, „der wie ein Galeerensklave arbeitet, um seine Familie durchzubringen“, und er ist ausser sich vor Schmerz und Scham, dass er (zum Teil durch eigene Schuld) seinen Verpflichtungen gegen ihn nicht zur Zeit nachkommen kann. Die Not eines armen Kopisten in der Bibliothek, den man von Grenoble aus seit drei Monaten nicht bezahlt hatte, geht ihm so sehr zu

Herzen, dass er sich 20 Franken leiht und sie ihm auf Abschlag gibt, — „denn ich wage nicht mehr," schreibt er, „den Fuss in den Handschriftensaal zu setzen; ich leide ebenso sehr wie er selber, ihn in diesem jammervollen Zustande zu sehen."

Recht bitter war auch für den unermüdlich Tätigen der Argwohn des Bruders, dass er nicht genügend arbeite. Figeac glaubte nämlich, dass das ungemein rege Gefühlsleben des Studenten dessen energisches Vorwärtsschreiten auf der mühsam freigelegten Bahn hindern könnte. Doch kamen dem Jüngling zwei Umstände sehr zustatten: sein schneller Überblick beim Arbeiten und die ungewöhnliche Elastizität, mit der er, wiewohl im Grunde stets derselbe bleibend, von einer Empfindung in eine entgegengesetzte überzugehen vermochte. Es scheint, als habe sein rastlos tätiger Geist auch das Gemüt dahin beeinflusst, sich nie in einer bestimmten Empfindung zu erschöpfen, sondern gleich ihm selber durch stete Auslösung entgegengesetzter Elemente sich jene Frische und Ursprünglichkeit zu bewahren, die Champollion zeitlebens auszeichnete und die auch seiner Redeweise etwas unwiderstehlich Fesselndes verlieh.

Auf des Bruders Ermahnung, sich nicht durch einige in Paris anwesende Grenobler Studenten auf Abwege führen zu lassen, erwidert er: „Sie kennen meine Denkweise und hüten sich sehr, mir Vorschläge zu machen, von denen sie im voraus wissen, dass ich sie zurückweisen würde." — Trotz seines Arbeitseifers konnte er sich nicht das Heimweh aus dem Herzen reissen und die Worte: „Ich hatte Dich niemals verlassen und nun bin ich allein! . . . Schreibe mir oft!" bilden das Thema zu vielen Variationen. Häufig schloss sich die Bitte um Übersendung von Büchern an; doch grade nach dieser Richtung hin erwies ihm Fourcroy ungebeten manche Freundlichkeit, denn er hatte sich ein mitfühlendes Herz für anderer Bedrängnis bewahrt. Befand er sich in der Bibliothek, so durfte ihm jeder unbefangen nahen, und gerade die ärmsten seiner vielen Schützlinge waren der freundlichsten Aufnahme gewiss, denn der gefeierte Staatsmann und Gelehrte gedachte stets des niedrigen Dachstübchens, wo er einst hungernd und frierend

mit glühendem Hirn hochfliegende Pläne ersonnen und sich in ohnmächtiger Erbitterung gegen das schwere Joch der Armut aufgelehnt hatte.

François sah bewundernd auf die fast übernatürliche Willenskraft dieses Mannes, der das ihm feindliche Geschick sich fügsam gemacht hatte, und dessen Arbeitseifer keine Grenzen zu kennen schien. In beidem hoffte er mit der Zeit sein Vorbild erreichen zu können, erschienen diese Eigenschaften ihm doch so nötig in dieser Zeit wachsender Bedrängnisse, wo in seinen Briefen die bitteren Klagen beginnen, die das Lesen derselben stellenweise so peinlich machen. Hierzu kommt, dass sein Befinden tatsächlich verschlechtert war, seitdem er Anfang September im Valbonnais nach mehrstündigem scharfem Gehen aus einem nicht ohne Grund la glacière genannten Quell eiskaltes Wasser getrunken hatte. Fieberanfälle, heftige Seitenstiche, grosse Ermattung und Husten suchten ihn häufig heim, und die ständig nasskalte Witterung jenes Winters vermehrte diese Leiden noch, besonders da er seit dem Beginn der Kollegien bald ins Collège de France, bald zu Dom Raphaël, Rue du Pavé, oder in die Ecole spéciale eilen musste, die in höchst primitiver Weise in einer Art von Schuppen („hangar“) im inneren Hofe der Kaiserlichen Bibliothek eingerichtet war. Häufig halb krank, mit unzureichendem Schuhwerk, hatte er dann in grosser Hast die weiten Wege „durch Ströme von Schmutz“ zurückzulegen, so dass zu dieser Zeit der Grund zu späteren Leiden gelegt wurde, um so mehr, als François noch mitten in der Periode starken Wachstums stand.

Da erkannte er es dankbar an, dass Prosper Audran, Professor des Hebräischen, Chaldäischen und Syrischen, sich seiner annahm, indem er ihm seine im Collège befindliche Privatwohnung für die zwischen den Kollegien[1]) liegende Zeit zur Verfügung stellte. Audran war als einer der idealsten und selbstlosesten Menschen bekannt und wurde wegen seiner Bedürfnislosigkeit und

1) Bei Audran hebräisch, chaldäisch, syrisch; bei Sacy persisch; bei Caussin de Perceval die Prinzipien der arabischen Sprache; bei Gail griechisch.

philosophischen Ruhe mit den griechischen Weisen verglichen. Durch die Revolution verarmt, aber innerlich reich, allem weltlichen Treiben abhold und ohne Ehrgeiz wie er war, gewann er schnell des Jünglings herzliche Zuneigung und erwiderte sie. Es ist bemerkenswert, dass der Hörer von seinem Professor sogleich zum Mitarbeiter erhoben wurde beim Aufbau einer syrischen Grammatik, sowie auch bei dem Abschluss einer hebräisch-arabischen, welche „die Analogie dieser beiden Sprachen" nachweisen sollte. Mehr als das: da Audran durch Gichtanfälle mehrfach am Erscheinen verhindert wurde, so betraute er dann, und zwar schon vom Januar 1808 an, Champollion mit seiner Vertretung im hebräischen[1]) Kolleg. Einem zumeist aus älteren Herren bestehenden Auditorium[2]) gegenüber war dies nicht leicht, aber der junge Dozent verstand es, seine Hörer, die ihm den Beinamen „der Patriarch" gaben, sich zu Freunden zu machen.

Auch mit Sacy stand er sich gut, nachdem er mittels einiger Privatstunden („leçons privées") bei ihm sich völlig auf die Höhe von dessen Unterricht emporgehoben hatte.

Gegen Ende Dezember liess er einmal um eines militärischen Schauspiels willen seine Bücher im Stich — aber Ägypten stand auch dabei im Hintergrund. Trotz seiner Abneigung gegen alles Soldatentum entflammte ihm nämlich das Gerücht von einer zweiten ägyptischen Expedition den Sinn und verstärkte momentan sein Interesse für Napoleon in Erinnerung an die politische und wissenschaftliche Wiedererschliessung des alten Kulturlandes. „. . . Man spricht hier von einem Angriff auf Gibraltar und einer Expedition nach Ägypten," berichtet er; „die kaiserliche Garde hat sich nach Spanien . . . begeben, nach dem prachtvollen Fest, das man ihr in den Champs-Elysées gegeben hat. Ich habe sie defilieren

1) Im Hebr., das er seit seinem elften Jahre regelrecht getrieben, war Champollion (einem überlieferten Ausspruch Biots zufolge) bereits damals ebenso stark wie Audran selber, an dessen Stelle also in diesem Fach ein Mann wie Sacy hätte stehen müssen.

2) „. . . presque tout composé d'abbés et de curés à tête dure. Ils sont tous âgés." François an Figeac.

sehen. Von 300 Mamluken sind [letzthin] nur 37 zurückgekehrt. Alle diese Orientalen sind von erschreckendem Aussehen. . . ."

Sein Bedürfnis, im Orient und besonders in Ägypten völlig aufzugehen[1]), liess ihn sich immer enger an Dom Raphaël anschliessen, der seinerseits während der Lehrstunden ihn ganz unwillkürlich zum Mittelpunkt des Unterrichts• machte, — „alles Dir zu Liebe!" wie François seinem Bruder versichert. — Bald sprach er das ägyptische Vulgärarabisch so geläufig, dass es ihm mühelos über die Zunge glitt. Natürlich gedachte er nun auch die bis dahin völlig autodidaktisch betriebene arabische Schreibweise[2]) regelrechter als bisher zu erlernen, daran hatte ihn jedoch bis Ende Dezember 1807 das erwähnte Durcharbeiten der vielen koptischen Texte der Bibliothek verhindert, die ihm das Material zur Weiterführung seiner Geographie des pharaonischen Ägyptens ergänzen sollten. Dieser erste, einführende Teil des nunmehr L'Egypte sous les Pharaons betitelten grossen Werkes, das ihm „das Leben ausfüllen" sollte, war, wie Auszüge aus seinen Briefen bezeugen[3]), um die Jahreswende der Vollendung bereits nahe, so dass der 16jährige Autor schon i. J. 1807 die Anerkennung hätte beanspruchen können, die ihm genau sieben Jahre später bei der endlichen Herausgabe des Buches von allen billig Denkenden zuteil wurde. Dieser bislang nicht zutage getretene Umstand ist wichtig genug für Champollions Andenken, um nachdrücklich betont zu werden.

Cambry, der den Studenten in die Keltische Akademie

---

1) Um seine Grenobler Freunde „ein wenig zu orientalisieren", übersetzte er morgenl. Liebeslieder für sie; selbst seine Neujahrswünsche waren entsprechend zugestutzte persische und indische Lieder oder arab. Sinnsprüche. Die arab. Dichtungen widerstanden ihm.

2) [„Voici mon chiffre en arabe, écrit avec mes plumes arabes"], schreibt er an Figeac am 22. Dez. 1807; leider konnte dieser zur Unterschrift für das Bild des Studenten gewählte „Namenszug", der deutlich Champollions Freude an der oriental. Kalligraphie zeigt, nicht photographiert werden, so dass die Reprodukt. nach einer vielleicht nicht einwandfreien Durchzeichnung erfolgen musste.

3) Siehe Anhang I. 4.

einführen wollte, gedachte die Arbeit im Recueil derselben abzudrucken, — doch Figeac schrieb umgehend: „Dein Werk

Fig. 5.

muss sich mit seinen eigenen Schwingen erheben!“ Diese Worte trafen seinen Bruder in tiefer Trauer über das Hin-

scheiden Cambrys! Am 29. Dezember hatte derselbe, vor dem beabsichtigten Aufbruch nach der Sitzung der Akademie, noch mit seiner Familie und dem jungen Gaste heiter gescherzt, als ihn plötzlich schweres Unwohlsein befiel, dem er nach wenigen Stunden erlag.

Schmerzversunken hatte François neben dem Sterbenden verweilt und mit Grausen den Tod bei seinem Zerstörungswerk beobachtet. Der nie gesehene Anblick überwältigte ihn derartig, dass er sich unausgesetzt sein eigenes Abscheiden vor Augen stellte und nach kurzer Zeit so elend und mager wurde, dass man glaubte, er sei von der Auszehrung befallen. Die zunehmenden materiellen Schwierigkeiten und die dadurch hervorgerufenen Entbehrungen beschleunigten noch das Dahinschwinden seiner moralischen wie körperlichen Widerstandskraft. Vergeblich verwandten sich seine Schützer für ihn um eine Unterstützung aus dem literarischen Hilfsfonds. Die Kassen seien leer, lautete die Antwort und so lagen denn nach wie vor etwa drei Viertel der Ausgabenlast auf den Schultern des Bruders, der sich selber einschränken musste, es aber nicht zuliess, dass François durch Stundengeben seine vielfachen Studien beeinträchtigte. Mit scharfem Blick die grösste Gefahr für ihn im Schmerz um Cambry erkennend, beschwört er ihn, nicht darin „unterzusinken“ und übersendet ihm als heilsame Ablenkung das Diplom seiner Aufnahme in die Delphinatische Akademie, datiert vom 18. Januar 1808. Und um ihn vollends sich selber zurückzugeben, verpflichtet er ihn zu eingehenden Berichten über die Organisation des öffentlichen Unterrichtswesens, die nach längerer Unterbrechung nun endlich ihrer Verwirklichung entgegenging und die öffentliche Meinung lebhaft beschäftigte.

„Was die Université[1]) betrifft,“ entgegnete François, „so hat man dem Kaiser, der stets einwirft, dass die Sache erst gehörig reifen müsse, sechzehnmal den Plan dazu vorgelegt; endlich, bis zum äussersten durch die stete Wiederholung gereizt, hat er ausgerufen: „. . . . ! Anstatt mir

1) Die Erklärung dieses Wortes, dass hier nicht etwas wie unsere deutschen Universitäten bezeichnet, siehe auf den folgenden Seiten.

all diese Scherereien zu machen, sollte man mir lieber helfen, England zu erobern!"

Champollion erfuhr dergleichen private Äusserungen Napoleons durch Sonnini, der ihm auch mitteilte, dass der Kaiser ganz kürzlich von neuem die Aufhebung des Collège de France beschlossen habe: „.... So ist denn die wissenschaftliche Laufbahn sehr dornenvoll und führt augenblicklich zu nichts," klagt der Student; „Krieg und immer Krieg[1])! Die Schüler der Ecole spéciale verringern sich, sie laufen in Bosnien sogar Gefahr, verprügelt und gesteinigt zu werden. . . ." Zur Erklärung dieses Satzes sei gesagt, dass der seit einiger Zeit stark vergrösserte Bedarf der Regierung an Konsuln und Dragomanen durch das Kontingent der längst wieder aufgeblühten Ecole des Jeunes de langues abermals nicht gedeckt wurde, weshalb die Regierung plötzlich auf die Schüler der Ecole spéciale zurückgriff, obwohl es bekannt war, dass diese unter Sacys überwiegendem Einfluss eine viel wissenschaftlichere Richtung genommen hatte, als es sich mit ihren im Grunde genommen rein praktischen Zwecken vertrug. Da nun das rauhe Vorgehen der Regierung und die grossen Gefahren, welche in den kaum halbzivilisierten Ländern damals der neu ankommenden jungen Abendländer harrten, in den Familien derselben die schlimmsten Bedenken erregten, so stand bereits im März 1808 die Anstalt fast verödet da.

Champollion selber glaubte sich wegen seiner Jugend und dank seinen hohen Gönnern vor jedem Gewaltakt gesichert, denn dass ihn Langlès neuerdings so geflissentlich wegen seiner grossen Gewandtheit im Persischen lobte, fiel ihm nicht weiter auf. Er verfolgte dagegen mit um so grösserer Spannung die Entwicklung der Universitätsfrage, als sein Suchen nach einer annehmbaren Anstellung in Paris erfolglos blieb.

Mitte März erfuhr er plötzlich durch Audran, dass Langlès ihn für den Posten eines Konsuls in Persien vor-

1) „Le fusil est plus vénéré que la lyre d'Apollon et un trompette de cavalerie a plus d'avantages que le plus cher favori de Klio!" Äusserungen solcher Art wiederholen sich oft in seinen Briefen.

geschlagen habe, und dass eine Überrumpelung im Hörsaal nicht ausgeschlossen sei! Da das sofortige Wegbleiben aus der Ecole spéciale keinen hinreichenden Schutz vor der hereinbrechenden Gefahr gewährte, so alarmierte der erschreckte Student seinen Bruder, sowie auch Fourier und erbat daneben die Fürsprache von Faujas und Fourcroy beim Minister Crétet; denn er war entschlossen, äussersten Widerstand zu leisten, um nicht „unter dem Sarras der Türken oder Perser die dornenreiche Diplomatie des Orients" betreiben zu müssen[1]). Der Schlag wurde abgelenkt, — aber Langlès verzieh Champollions Weigerung niemals.

Diese Ausplünderung der Ecole spéciale, welche im Februar 1808 nur noch drei Schüler aufwies, hatte vielleicht die Bedenken einer Anzahl von Gelehrten noch verschärft, in deren Namen Dacier, secrétaire perpétuel der Inschriften-Akademie[2]), in einem denkwürdigen Bericht dem Kaiser die Förderung der immer tiefer sinkenden literarischen Interessen ans Herz legte[3]). Dies mutige Vorgehen fiel in Tage banger Sorge um die endliche Verwirklichung der durch das Gesetz vom 10. Mai 1806 bereits in Aussicht gestellten Organisation der „Grande Université Impériale". Trotz

---

1) „Si je savais le turc, on m'aurait déjà enlevé avec cette fournée qui va partir malgré elle". (13. März.) „L'Egypte, quoique dans un état bien plus déplorable . . ., m'offre encore d'assez puissants attraits, pour me faire braver bien des dangers. Mais c'est l'Egypte!" (31. März.)

2) Damals: Classe d'histoire et de littérature ancienne

3) „. . . Malgré les troubles politiques qui ont agité la France, elle n'est, jusqu'à présent, restée en arrière dans aucune des branches de la littérature; mais c'est avec un sentiment pénible que nous sommes forcés de lui faire apercevoir que plusieurs sont menacées d'un anéantissement prochain et presque total. La philologie qui est la base de toute bonne littérature et sur laquelle reposent la certitude de l'histoire (etc.) . . . ne trouve presque plus personne pour la cultiver. Les savans dont les talents fertilisent encore chaque jour son domaine, — restes, pour la plupart, d'une génération qui va disparaître, — ne voient croître autour d'eux qu'un trop petit nombre d'hommes qui puissent les remplacer; cette lumière publique, propre à encourager et à juger leurs travaux, diminue sensiblement de clarté, et son foyer se rétrécit tous les jours de plus en plus. . . ." (20. Febr. 1808.)

aller Kriegsunruhen hatten sich die zuständigen Kreise sogleich eingehend mit dieser Angelegenheit befasst, waren aber allzuoft durch das Veto Napoleons am Vorwärtsschreiten gehemmt worden, da dieser vor allem Fourcroys (zumeist sehr gesunde) Ideen prinzipiell und in der Absicht zurückwies, etwas von den Revolutionsprinzipien Unabhängiges zu schaffen.

Nachdem die kaiserliche Unterschrift schliesslich ein Jahr lang auf sich hatte warten lassen, erschien nun am 17. März 1808 das Dekret (anstatt eines Gesetzes) über die Einrichtung der Université. Bekümmert sahen alle, die Verständnis besassen für die hohen Freiheitsideale des Nationalkonvents auf dem Gebiete des öffentlichen Unterrichts, dass die Anordnungen des Kaisers mit jenen nichts gemeinsam hatten! Die Revolution hatte geglaubt, dass der Staat verpflichtet wäre, den Landeskindern ein möglichst vollkommenes nationales Unterrichtswesen zu schaffen, — der Kaiser dagegen liess durchblicken, dass das Unterrichtswesen den Interessen des Herrschers wie auch des Staates zu dienen hätte[1]). Er meinte, dass diesen beiden aus der Verwirklichung jener Freiheitsideale des Konvents ernste Gefahren erwachsen müssten, — die er zu vermeiden gedachte!

Der Student, vollständig entmutigt, klagt seinem Bruder: „Ich weiss wirklich nicht, wozu ich mich entschliessen soll, das macht mich sehr unruhig und sehr elend. . . . Wir werden gezwungen sein, eine andere Laufbahn zu wählen; ich will denselben Feuereifer daran setzen. . . .“ Aber schwermütig bekennt er dann wieder: „Ich möchte Wischnus Lieblingsschüler sein, allein die Gefahren verfinstern das schöne Bild. . . .“ „Was tun? — meine Lage wird sehr kritisch, — . . . . der Handel, das Militär? Meine Neigungen lassen sich nicht mit diesen Berufsarten in Einklang bringen.“

Um die allgemeine Erregtheit im damaligen Frankreich hinsichtlich der Schaffung der Université zu verstehen, sei vor allem betont, dass dieses Wort hier die Gesamtheit aller

1) „[L'Empire créait l'Université] pour être une fabrique d'esprit publique à son usage“. (Louis Liard, dessen ausgezeichneten Werken über das Schulwesen in Frankreich in diesen Ausführungen manches wörtlich entnommen ist.)

öffentlich wirkenden Lehrer innerhalb der einheitlichen Organisation des Unterrichtswesens im Lande bezeichnen sollte. Diese Bedeutung kommt in den volleren Formen des Namens: La Grande Université, — l'Université de France, deutlicher zum Ausdruck.

Die Idee, alle Elemente des Unterrichtswesens zusammenzufassen und das Ganze zu einer einheitlichen, rein staatlichen Institution zu erheben, war nicht neu, sondern seit Richelieus Tagen immer wieder hervorgetreten. Im Jahre 1789 hatte ganz Frankreich danach verlangt, und aus den Papieren der Revolution ergibt sich, dass ihre Führer auch diese Frage richtig erfasst und ernstlich erwogen hatten. Zwölf Jahre später forderten die Volksvertreter aufs neue energisch die Schaffung einer allumfassenden nationalen Lehrkörperschaft, die durchweg vom selben Geiste beseelt und von derselben Methode durchdrungen wäre. Fourcroy bekämpfte damals dieses Projekt als den Freiheitsprinzipien der Nation widerstrebend, und Napoleon verschob als Erster Konsul die endgültige Regelung der Frage bis auf gelegenere Zeit. Diese hielt er als Kaiser für gekommen, da er im Übermass seines Machtgefühls seine Verantwortlichkeit vor dem Gesetz anscheinend nicht mehr anerkannte. Für ihn, den Kriegsherrn, der ausgezeichnete Soldaten heranbilden wollte, kamen die politischen Grundsätze und die militärische Disziplin der zukünftigen Staatsbürger mehr in Betracht, als der eigentliche Schulunterricht, und lernten sie denken, reden und handeln wie es dem Staatsoberhaupt genehm war, so hatte die Université ihren Hauptzweck erfüllt. Der geniale Neubegründer der sozialen Ordnung, dem die systematische Regelung aller Dinge das halbe Leben war, meinte also den gesamten Volksgeist trotz der in ihm zutage tretenden scharfen Gegensätze durch ein Gesetz[1]) und einen Erlass[2]) in die vorgeschriebene napoleonische Fassung pressen zu können.

Die Université sollte keineswegs eine nur als Maschine arbeitende Administration sein, sondern ein lebendig tätiger

1) 10. Mai 1806.
2) 17. März 1808.

Körper. Aber die von gemeinsamem Leben beseelten und zu einheitlichem Ganzen verbundenen Organe dieses Körpers sollten vom Kaiser, ihrem Haupt, abhängen und gelenkt werden. Durch die absolute Einheit der Inspiration, der Gesinnung und Lehre im Lande sollte nicht nur der erträumten erblichen Monarchie eine feste Grundlage gegeben, sondern auch die Rückkehr zur Anarchie unmöglich gemacht werden. Zu diesem Zwecke musste „die Lymphe der Napoleonischen Staatsmoral" jedem aufwachsenden Landeskinde durch eingeschworene Vermittler unaustilgbar eingeimpft werden.

So wenig aber unter denkenden, geistig freien Menschen solche Verhältnisse jemals zu erreichen sein werden, so wenig sollte auch das Ideal des Kaisers seine Verwirklichung finden. Dass dieser im allgemeinen hierüber hinweg getäuscht werden konnte, ist das Verdienst des zum Grossmeister der Université ernannten Staatsmannes und Dichters Marquis de Fontanes[1]), der, wie man auch im übrigen über seine Befähigung für den schwierigen Posten denken mochte, es doch von Anfang an verstand, einigermassen ausgleichend zu wirken zwischen den missachteten Forderungen der Nation und dem Willen ihres Beherrschers, — zwischen Freiheit und Tyrannei. Mit äusserster Vorsicht, nicht ohne grosse Gefahr unter den Argusaugen des Kaisers seine eigenen Wege gehend, wusste er das gegen Wissen und Willen vom Begründer selber „wie eine ihm heimlich entgegenwirkende Kraft" in die Université hineingelegte Prinzip der Unabhängigkeit so gut zu entwickeln, dass eine gewisse Emanzipation von Napoleons Machtwort mehr und mehr zutage trat, — weshalb denn die Interessen der Wissenschaft und die Würde der Nation weniger geschädigt wurden, als man im Frühling 1808 allerdings befürchten konnte. Es kam Fontanes bei seinen Bestrebungen sehr zugute, dass der Kaiser mit Bestimmtheit annahm, ein gefügiges Werkzeug, gleichsam „ein neutrales Mundstück" für seine Anordnungen in ihm gefunden zu haben, und dass er sich

---

1) Dass Fourcroy trotz langjähriger Dienste und trotzdem er das neue System hatte ausarbeiten müssen, übergangen wurde, war für ihn der Todesstoss, an dem er sich langsam verblutete.

Glück wünschte, mit einem anerkannten Monarchisten anstatt mit einem „maskierten Jakobiner“ (Fourcroy) zu tun zu haben.

Bildeten der mittlere und höhere Unterricht den eigentlichen Kern der Université, so umfasste sie doch auch den gesamten Elementar- und Volksschulunterricht, wohingegen das Collège de France, wo fortgesetzt der Weisheit letztes Wort verkündet werden durfte, das Museum (d. h. die Zentrallehrstätte für Naturwissenschaften im Jardin des Plantes), sowie das Polytechnikum ausserhalb ihres Bannes, immerhin aber unter dem milden Zepter Fontanes' standen.

Napoléon hatte sich schliesslich doch noch entschlossen, innerhalb der Université auch rein wissenschaftliche und philosophische Fakultäten („facultés des sciences et des lettres“) zu gründen, doch trugen sie den Stempel seiner Nichtachtung. Seinem überaus praktischen Genie schien nur zu oft das Verständnis für die höchsten und edelsten Bedürfnisse des Geistes und des Gemütes abzugehen; denn er beurteilte bekanntlich alles Wissen und Können lediglich vom Standpunkt des praktischen Nützlichkeitsprinzipes aus. Allen Theorien, allen abstrakten Geistesspekulationen energisch widerstrebend, fast unduldsam gegen Literatur und Altertumskunde, wollte er im Grunde von den Fakultäten lediglich die unterhalten, die eigentlich Fachhochschulen waren, da sie ihm handgreifliche Erfolge, d. h. bestvorbereitetes menschliches Material zur unmittelbaren Verwendung im Staatsdienst liefern konnten. Während sich daher die Fakultäten der Jurisprudenz, der Medizin und Spezialschulen wie z. B. die Ecole des langues orientales vivantes, ferner die aus diplomatischen Gründen in den Verband aufgenommene Theologie durchaus nicht zu beklagen hatten, wurden die „facultés des sciences et des lettres“ tief unter das ihnen gebührende Niveau gestellt und so äusserst dürftig ausgestattet, dass das aushilfsweise Anstellen von Professoren anderer Fakultäten und sogar von Lyceen, von Anfang an nötig wurde; denn was konnte mit einem jährlichen Etat von 5—10000 Francs geschehen, da jede dieser Fakultäten alle Examengelder und dergleichen Erträge an die Universitätskasse abliefern musste? Was ihre Tätigkeit betrifft, so

zeigte schon ihre ganze Anordnung, dass von selbständiger Forschung hier kaum die Rede sein konnte, und dass sie viel weniger zum Unterricht, als für die Erteilung der zahllosen Grade bestimmt waren, welche die Université fortwährend zu verabfolgen hatte, da es ja im Paragraph III der Gründungsurkunde hiess:

„Niemand kann eine Schule eröffnen, noch öffentlich unterrichten, ohne Mitglied der Université zu sein und von einer ihrer Fakultäten den Grad erhalten zu haben.“

Diese Last fiel fast ausschliesslich und ohne jeglichen finanziellen Vorteil auf die zwei genannten Stiefkinder der Université, die in der Rangordnung des höheren Unterrichtswesens die letzten waren und eigentlich nur das Verbindungsglied zwischen dem mittleren und dem höheren Unterricht darstellten. Dem Kaiser galten die facultés des lettres und bis zu einem gewissen Grade sogar die facultés des sciences als zwei völlig unwesentliche Elemente auf dem höheren Unterrichtsgebiet. Konnte man doch, ihm zufolge, was sie etwa Nützliches zu bieten hatten, aus Büchern oder in den Spezialschulen erlernen, falls man es nicht schon im Lyceum überwunden hatte.

Die genannten Fakultäten waren also lediglich die Pforten, durch welche man nach erfolgter Kontrolle als Lehrer in den Universitätsverband einzutreten hatte. Sie beglaubigten, aber bildeten nicht und ihre Professoren waren eigentlich nur noch Examinatoren. Es war ihnen nicht einmal ein Auditorium und somit auch keine wirkliche Grundlage und Lebensdauer gesichert, denn keiner der zahlreichen Aspiranten für die verschiedenen Universitätsgrade war verpflichtet, an diesen zwei Pseudofakultäten zu studieren. Es genügte vielmehr, die zur blossen Formsache gewordenen Immatrikulationen an ihnen vorzunehmen, alle auf einmal, und im Notfall am Vorabend des Examens!

Angesichts dieser kaum glaublichen Sachlage ist die Entmutigung Champollions, der all seine Zukunftshoffnungen zertrümmert wähnte, zu verstehen; überdies brachten neue Feldzüge und eine Massenaushebung bis zum 16. Lebensjahre hinunter die schwere Sorge wegen des Militärdienstes wieder in den Vordergrund. Der Student, der sich letzthin

von seinem längeren Elendsein wieder erholt hatte, fühlte sich eben deshalb keine Stunde mehr vor der Aushebung sicher: „Es gibt Tage, wo ich den Kopf verliere, — — ich weiss nicht mehr, was ich tue, und hoffe alles von Deinen Ratschlägen," schreibt er Ende März und bittet seinen Mentor um eine chinesische Grammatik, — „der Zerstreuung halber". „Schlafe mit offenen Augen!" mahnt letzterer, doch handelte er zugleich, indem er selber den Entwurf zu Fouriers Gesuch an Napoleon machte und geschickt darin hervorhob, dass der junge Orientalist Studien über Ägypten mache, das Land, das noch erfüllt sei und gleichsam widerhalle vom Ruhm des Siegers in der Pyramidenschlacht. Sobald dieses Gesuch vom Präfekten unterzeichnet war, begab sich Figeac damit nach Paris und ohne den abenteuerlichen Gerüchten über transatlantische Kriegszüge Glauben zu schenken, beeilte er sich doch, die nötigen Zeugnisse von seines Bruders Lehrern zu erbitten. Nur Langlès weigerte sich zu helfen, doch konnten selbst die günstigsten Zertifikate nur schwache Hoffnung auf Erfolg geben, denn Napoleon interessierte sich eigentlich nur für das Ägypten der Gegenwart, und Hieroglyphen jeglicher Art, so scherzte Fourier, waren seinem mathematisch geschulten Geiste unsympathisch.

Einen rettenden Ausweg bot für den Augenblick nur die im Prinzip bereits neu begründete Ecole Normale, auch Pensionnat Normal genannt, das Noviziat der zwei stiefmütterlich bedachten Fakultäten, deren Professoren hier in ähnlicher Weise ausgebildet werden sollten, wie es in den Novizenhäusern der geistlichen Kongregationen geschieht. Denn vermittels strenger Zucht Leibes und der Seele wollte man eine unwandelbare Gleichartigkeit inspirierter Gesinnung und Anschauung bei den Lehramtsaspiranten erzielen, welche dazu bestimmt waren, die solidarische Universitätskörperschaft im Sinne Napoleons demnächst verwirklichen zu helfen.

Die Schüler der Anstalt hatten auf Kosten der Université einen zweijährigen Kursus durchzumachen und danach „mindestens zehn Jahre[1]) lang" dem Lehrkörper anzugehören.

---

1) Späterhin war von 3 Schuljahren und 7 Jahren Lehramt die Rede; letztere sollten die 7 Jahre Militärdienst ersetzen.

Sie sollten zwar niemals einberufen werden, aber einer völlig militärischen Disziplin unterstehen und andererseits eine geradezu mönchische Zucht im Internat erdulden. Das Haus, halb Kloster, halb Kaserne, hatte jedoch nur die pädagogische Unterweisung zu geben, während der eigentliche Unterricht weder innerhalb seiner Mauern, noch an den Fakultäten, sondern ausserhalb der Université, nämlich je nach den Umständen am Collège de France, im Jardin des Plantes oder in der Ecole Polytechnique aufgesucht werden musste.

„Ich sehe nicht, was mir in diesem Wust von Latein und Mathematik zusagen könnte", schreibt der vor dem Zusammenleben mit 300 Kameraden zurückschreckende Student; „. . . auch schätze ich meine Freiheit zu sehr, um das Spielzeug eines Rektors zu werden, der, — ohne Überhebung! — mir vielleicht nicht einmal gewachsen wäre..... Überdies riecht dies alles nach dem Mittelalter." Diese Worte beziehen sich schon auf die durchgreifende Änderung, die Fontanes mit dem § 113 des Dekretes vom 17. März zugunsten der wissenschaftlichen und der philosophischen Fakultäten vorzunehmen gedachte, denn beide sollten fortan die ausschliesslichen Lehrmeisterinnen der ihnen auch räumlich nahegelegenen Ecole Normale werden. Doch mussten sie diesen Vorteil teuer bezahlen, indem ihre Beziehungen zu ihr in eine unwürdige Abhängigkeit auszuarten drohten. Die Fakultäts-Professoren wurden z. B. unter die persönliche Beaufsichtigung des Studiendirektors der Ecole Normale gestellt, der sie im Fall „grober Nachlässigkeit" beim Dekan anzeigen und ihre „Bestrafung" beantragen konnte.

Champollion schreckte um so mehr vor langjährigem Gebundensein durch „klösterliche Zucht ohne religiöses Prinzip" zurück, als er bestimmt annahm, dass höhere Interessen binnen kurzem seine völlige Freiheit fordern müssten, — wenn nämlich Ägypten ihn rufen würde, „um das Dunkel zu lichten, worin sich seine Vergangenheit verlor." Denn er glaubte sich immer noch seinem Ziele nahe, und diese grosse Hoffnung durchglühte ihm die Seele und hielt ihn hoch inmitten der mannigfachen Drangsale.

Andererseits jedoch verlautete nichts über eine Antwort des Kaisers auf Fouriers Gesuch und auch Fourcroys Anfrage war resultatlos geblieben, weshalb denn letzterer, sowie Fontanes selber, der den Jüngling gelegentlicher Unterredungen würdigte, darauf drangen, dass dieser sogleich die nötigen Schritte zum Eintritt in die Ecole Normale machen solle. Nur so, meinten sie, könne noch einem plötzlichen Handstreich vorgebeugt werden. — Die aufregende Militärfrage blieb noch monatelang unentschieden, doch füllte des Studenten Tatendrang diese Zwischenzeit mehr als genügend aus!

Sein schliessliches Wiedererscheinen in der Ecole spéciale versöhnte Langlès keineswegs. Dazu kommt, dass François immer weniger verhehlen konnte, wie sehr er sich in seinen hochgespannten Erwartungen vom Kolleg dieses Professors getäuscht sah und wie arg es ihn verstimmte, dass derselbe von seinen programmässig angekündigten drei Lehrgegenständen (Persisch, Mandschu, Malaiisch) fortgesetzt nur den ersteren behandelte. Auch berührte es ihn sehr peinlich, dass ihm über seines Lehrers Verhalten während der Revolution so manche jener Verdächtigungen zu Ohren kamen, wie sie damals als letztes Austönen der Denunziationsmanie während der Schreckenszeit hier und da noch hörbar wurden. Der Professor seinerseits beschuldigte seinen Hörer der Überhebung, nannte dessen ägyptische Bestrebungen ein Hirngespinst und markierte sein Vorurteil gegen alles, was der Student unternahm, so sehr, dass sich dieser dadurch beeinträchtigt sah bei seinen Arbeiten in der Bibliothek, wo Langlès Konservator der orientalischen Handschriften war. Glücklicherweise konnte aber sein Hilfsarbeiter, Léonard de Chézy, wegen seiner Sanskritstudien der „Indier“ genannt, dem „Ägypter“ zu Hilfe kommen, so dass diesem auch hier das aus dem Auslande neu eintreffende Arbeitsmaterial zugängig gemacht wurde. — Chézys poetische Seele hatte sich dem damals im Vergleich zum Arabischen noch verschwindend wenig betriebenen Persischen, „dem Italienisch des Orients“ (Sacy) zugewandt, ein Grund mehr zur Annäherung an Champollion, der mit Begeisterung den melodischen Tonfall und die reiche Poesie jener Sprache

pries und das Königsbuch des Firdusi, den er den Homer der Orientalen nannte, häufig bei sich trug, obgleich er es auswendig wusste.

Mehr noch fühlten sich beide von der erhabenen Schönheit und Wichtigkeit des Sanskrit durchdrungen: Chézy, der es seit 1806 heimlich ohne nennenswerte Hilfsmittel betrieben hatte, war innegeworden, dass er nun erst seiner eigentlichen Lebensaufgabe gegenüberstand, und er begann sie mit der ganzen Kraft seines Geistes zu erfassen. Auch der Grenobler Student war in seinen autodidaktischen Sanskritstudien bislang auf dieselben spärlichen Hilfsmittel[1]) wie jener beschränkt geblieben, — nun hatten beide die Freude, in den Grammatiken von William Carey (Serampûr 1806) und von Sir Charles Wilkinson (Calcutta 1808) neue Anregung zu finden.

Da Champollion, wie schon bemerkt, das Verständnis möglichst vieler asiatischer Sprachen und besonders der Zwischenglieder des Sanskrit zum freien Überblick in seinen etymologischen und historischen Forschungen für nötig hielt, so wandte er sich nun ernstlicher als zuvor „dem Studium des Zend, des Pâzend, des Pehlevi und des Parsi“ zu und begann ein Wörterbuch zu verfassen, das sich auf Anquetil Duperrons „Zend-Avesta“ stützte und das er nach den Pehlevi-Originaltexten verbesserte. Seine enthusiastische Bewunderung der Weisheitslehren Zarathustras und der lichtvollen indischen Upanischaden führte ihn so weit, dass in seinem innersten Geistesleben Iran und Indien ganz plötzlich Ägypten in die Schranken zu fordern begannen, — doch nach kurzem Kampf trug letzteres endgültig den Sieg davon.

Der „Schüler Zoroasters“ wandte sich wieder mit gewohnter Inbrunst dem Lande und dem Volk der Pharaonen zu und war geneigt, jeden zur Rechenschaft zu ziehen, der Unliebsames über die alten Ägypter sagte. Er verzieh es z. B. Volney nicht, dass er die Behauptung, sie seien zur Negerrasse zu zählen, so hartnäckig aufrecht hielt, und wusste es

1) Henry Th. Coolebrokes Grammar of the Sanscrit language, Calcutta 1805, sowie einige indische Originaltexte mit Übersetzung (von Jones u. Marsham), die das fehlende Wörterbuch ersetzen mussten.

Geoffroy Saint-Hilaire lebhaft Dank, dass dieser infolge vieler anatomischer Untersuchungen an Mumien jenen Ausspruch hinfällig machte.

Den Naturwissenschaften fortgesetzt sehr zugetan, opferte François zuweilen einige Stunden, um im Jardin des Plantes einem Vortrag von Cuvier, von Fourcroy oder, etwas später, von Geoffroy Saint-Hilaire zu lauschen. An ersterem bewunderte er die klassische Ruhe und Klarheit, — an den beiden letzteren die zündende Beredsamkeit.

Das Schuljahr neigte sich zu Ende. Der Student, obwohl geistig überanstrengt und zudem ermattet durch ungewöhnlich starke Julihitze, die kein erfrischender Hauch von den Dauphinébergen kühlte, stand überbürdet mit Arbeit da. Er fertigte für Lasalette einen „Katalog der Musik“ an, machte für Millin Auszüge aus den Klassikern, transcribierte Inschriften für Tersan — und vollendete sein Pehlevilexikon. „Das Zendstudium“, schreibt er, „verschafft mir glückliche Augenblicke und daneben die Genugtuung, Sachen lesen zu können, die niemand auch nur dem Namen nach kennt. Was mehr ist, ich bin der einzige, der sie zu würdigen versteht, falls nicht mein gelehrter Meister, M. de Sacy, auch darin bewandert ist.“ — Zugleich aber meldet er: „... Ich bin abgemagert, meine Backen sind hohl, was mich nur noch mehr einem Araber ähnlich macht.“

Gleich am ersten Ferientage (28. Juli 1808) machten François und Dubois einen Gipsabdruck von einem Obeliskenfragment, dessen schöne Hieroglyphenformen der „Ägypter“ zu besitzen wünschte. — Dubois, der vier Monate lang im Borgia-Museum zu Velletri gearbeitet hatte, besass eine seltene Kenntnis sowohl der Materialien als auch der Arbeitsweise, deren sich die Alten beim Anfertigen ihrer Kunstwerke bedienten; er war überdies der Vertraute aller Graveure, Bildhauer und Giesser seiner Zeit. Zwar wusste man, dass er es zuweilen mit der Wahrheit nicht peinlich genau nahm, und dass sein erfinderischer Kopf verschiedene Antiquare, ja selbst Tersan und Millin, in geistreicher Weise überlistet hatte, aber man nahm ihn wie er war, ohne mit ihm zu rechten, da er in manchen verzweifelt scheinenden Fällen Hilfe zu schaffen wusste. Champollion, der ständige Zusammenkünfte beim

Buchhändler Goujon mit ihm hatte, verdankte ihm manche Anregung, erwies ihm aber auch sehr erhebliche Gegendienste.

Nach dem Obeliskenfragment kam eine vom Abbé Tersan in London angefertigte Kopie der Rosettana an die Reihe, doch bezwang der Student auch jetzt noch sein Verlangen nach dem Beginn des eigentlichen Hieroglyphenstudiums. Er beschränkte sich vielmehr darauf, die Schriftzeichen des demotischen Teils der Inschrift mit denen eines (wie er meinte) demotischen Papyrus zu vergleichen, um auf Grund von Plutarchs Angaben über das Alphabet der ägyptischen Volkssprache die 25 Buchstaben desselben herauszufinden. Diese Beleuchtung der Kursivschrift der Papyri (welche in hieratische und demotische zu zerlegen er noch nicht verstand) durch den demotischen Text des Rosettesteins veranlasste ihn, Mitte August dem Bruder zu berichten:

„Ich habe einen ziemlich grossen Schritt vorwärts getan in diesen Studien, denn erstens habe ich durch unanfechtbare Vergleichungen nachgewiesen, dass allen diesen Papyri dasselbe Schriftsystem und dasselbe Alphabet zugrunde liegt; zweitens, weil ich den Wert aller Schriftzeichen durch die Inschrift von Rosette besitze und weil sie absolut dieselben sind; drittens, weil ich den Anfang des bei Denon, Tafel 138[1]) gestochenen Papyrus entziffert habe ....“

In seinem ungestümen Drang nach Erkenntnis hatte der Jüngling diejenigen kursiven Zeichen, deren alphabetischer Wert ihm gesichert schien, ganz einfach durch koptische Buchstaben ersetzt. Dabei war es ihm in der Tat gelungen, aus der Rosettana für eine Reihe von Buchstaben die richtigen Werte selbständig zu finden. Zu seiner Freude sah er nachträglich, dass seine Resultate zum Teil mit den von Åkerblad gewonnenen zusammentrafen.

Weniger erfolgreich war die Anwendung dieses Alphabetes, das durch rein äusserliche Schriftvergleichung noch erweitert wurde, auf den Denonschen Papyrus: an der Übersetzung der ersten anderthalb Zeilen, die er liefern zu können

1) Nr. 78 in der kleinen frz. Ausgabe, Paris 1804. Tavola 115 in der ital. Ausgabe, Florenz 1808.

glaubte, hatte seine rege Phantasie starken Anteil! Denn der Papyrus (in hieratischer und nicht in demotischer Schrift, wie der Student annahm) enthält zwar einen funerären Text, doch lautet die Übersetzung davon wesentlich anders.

Der Brief vom 30. August, worin er seinem Bruder diese Entdeckung mitteilt, schliesst mit den Worten: „Dies also habe ich getan, ich bitte Dich, mir Deine Bemerkungen darüber zu machen, — ich unterbreite Dir meinen ersten Schritt!"

Dieser „erste Schritt"[1]) ist trotz der darin enthaltenen zahlreichen Irrtümer von hohem Interesse und dieser Bezeichnung nicht unwürdig, da er ja tatsächlich Champollions ersten kleinen Erfolg auf einem Sprachengebiet verzeichnet, auf dem er führerlos dastand, und weil er zugleich auch dartut, wie unabhängig von den Meinungen anderer über dieselbe Sache der jugendliche Forscher in seinen Bahnen weiterzuschreiten gedachte.

„Setze dein Unternehmen fort", mahnt der ungeduldig vorwärtsschauende Bruder, aber François, völlig erschöpft, zog vor, mit Millin und Dubois zusammen einige Ausflüge zu machen, — allerdings zu archäologischen Zwecken.

Cambry hatte nach der Bretagne mit ihm reisen wollen, nun war er tot und ausserhalb der keltischen Akademie bereits vergessen! Dieses sofortige Verschwinden eines angesehenen Mannes von der Bildfläche des weltstädtischen Lebens machte viel Eindruck auf Champollions empfängliches Gemüt, und im Hinblick auf „die ephemere Dauer so mancher Pariser Berühmtheit" sagt er einmal: „Sie gleichen dem Staub, den ein Windstoss bis zum Himmel erhebt, und den die Windstille zur Erde zurücksinken sieht. Infimo loco."

In die Mitte der Ferienzeit fiel ein wichtiges Ereignis: Am 16. September leistete der Grossmeister Fontanes den Eid, und die Université wurde damit „endlich vom Nagel genommen, an dem sie solange gehangen hat —' und wir mit ihr", bemerkt François dazu. Hiermit begannen aber schier endlose Besorgungen für ihn, da er nicht nur für Figeac, der auf eine hervorragende Stellung im zukünftigen Lehrkörper rech-

1) S. Anh. II, 1.

nete, sondern auch für dessen Freunde und für sich selber die nötigen Gänge zu einflussreichen Personen zu machen hatte. Auch musste er täglich das Journal officiel lesen und wichtige Anstellungen sogleich nach Grenoble melden. Ein Auftrag des Bruders, der seine Kandidatur für die Inschriften-Akademie von mehreren Seiten unterstützt zu sehen wünschte, führte den Studenten häufig zum Abbé Tersan, dessen in Paris damals wohl einzig dastehende und soeben noch bereicherte etruskische Sammlung er nun zum ersten Male eingehend prüfte. Denn er hatte seit kurzem — immer im Hinblick auf Ägypten — die Etrusker und Phönizier scharf ins Auge gefasst und schon im Monat August über letztere geschrieben:

„Ich weiss, dass die Gelehrten gesagt haben, sie seien die Makler der Ägypter gewesen, — aber niemand hat bislang gesagt, dass Phönizien eine Provinz Ägyptens gewesen ist und dass die Phönizier dieselbe Religion gehabt haben, wie die Ägypter.“ Bei diesen Hypothesen hielt er keineswegs inne: er fügte ihnen vielmehr die andere bei, dass das „phönizische Alphabet dem altägyptischen Schriftsystem entlehnt“ sei.

Neue Perspektiven öffneten sich nun vor ihm und er verfehlte nicht, den ganzen Optimismus seiner jungen Jahre auch auf diese Untersuchungen zu übertragen, über die er Anfang September einen langen, leider nicht erhalten gebliebenen Bericht erstattete. Figeac, ärgerlich über des Bruders Unentschlossenheit hinsichtlich der Ecole Normale, ruft ihm zunächst zu: „Hast Du denn nicht die Kraft, einige Monate im voraus zu überblicken? Du kennst so gut die Vergangenheit, dass Du Dich auch ein wenig um die Zukunft kümmern müsstest, um die Gegenwart zu beherrschen!“ Danach macht er ihm heftige Vorwürfe über seine abfällige Beurteilung verschiedener Autoritäten und ihrer grundlegenden Werke und wünscht, dass er nicht ferner mehr gegen wissenschaftliche Wahrheiten angehe, die als solche von der gelehrten Welt anerkannt seien!

„Du glaubst mich mit Deiner ‘gelehrten Welt’ schrecken zu können“, erwidert der Student umgehend, „aber es ist damit wie mit der politischen: dieselbe Blindheit, mit der man dem Führer folgt — mag er verdienen oder nicht, dass

er befiehlt — und dessen sämtliche Ansichten, weil sie eben von ihm stammen, so lange wiederholt werden, bis ein anderer, stärker, schlauer oder tüchtiger, das angenommene System umstürzt und ein anderes an die Stelle setzt. Hat man nicht lange Zeit geglaubt, dass die Erde platt sei, und dass die Sonne sie umkreise? Und tausend abgeschmacktere Dinge noch hat die „gelehrte Welt“ von ehemals geglaubt! . . . . . Man hat geglaubt und glaubt selbst jetzt noch, dass ein erbärmlicher Araberstamm, die Juden nämlich, einen Augenblick das Zepter in eines Pharao Hand erzittern lassen konnte, und dass er die Wurzel aller Völker der Erde sei: Und Rochard, Rivière, Michaelis, Leyden . . . . waren Führer der „gelehrten Welt“.

Auf die Etrusker zurückkommend, sagt er: „Sprache, Münzen, geschnittene Steine, Sarkophage, alles prägt sich in meinen Kopf ein, und warum wohl? Weil die Etrusker aus Ägypten kommen! Dies ist freilich eine Folgerung, bei der unsere mit Griechisch und Latein überkleisterten Gelehrten bis an die Decke hinaufspringen möchten. Doch habe ich monumentale Beweise dafür.“ Auf eine Bemerkung seines Bruders Bezug nehmend, setzt er hinzu: „Es ist durchaus nicht tausend Jahre her, seitdem man die Etrusker als von den Ägyptern abstammend ansieht. Der einzige, der es gewagt hat, und überdies mit Zittern und Zagen, ist der Senator Buonarotti . . . . Ich selber behaupte es nicht einmal, — weil ich keineswegs, wie viele andere, darauf bestehe, dass ein Volk vom andern herstammt, ... denn es gibt in Lappland Bäume und Pilze, die nicht von den Bäumen und Pilzen Judäas als Kolonie nach dem Norden gesandt sind. Ich will ja nur sagen, dass die Ägypter und die Etrusker im hohen Altertum in sehr engen Beziehungen miteinander gestanden haben, sei es durch Handel, Kunst oder Krieg.“

Um sein Recht, sich eigene Pfade zu bahnen und selbständig auf ihnen vorwärts zu schreiten, nachdrücklich zu begründen, setzt er noch hinzu: „Wenn es ehemals Männer von grossem Verdienst gegeben hat, so war es deshalb, weil sie mehr wussten, als die ihnen vorhergegangenen, — ich denke, es wird ihrer noch mehrere geben, und aus demselben Grunde.“

Des Bruders gereizte Stimmung hatte noch andere Ursachen, — François ging ihm nicht schnell genug vorwärts auf der Entdeckerbahn: „Du hast anderthalb Linien übersetzt, — Du besitzt ein Alphabet und bleibst dabei stehen!“ wirft er ihm vor; „ich kenne Dich nicht mehr! Wo ist denn Deine Leidenschaft für alles, was Ägypten angeht, geblieben? . . . .“ Und dann wieder: „Weg mit den eingebildeten Systemen, die keine andere Grundlage, als etymologische Spitzfindigkeiten haben . . . .“ — „Lieber Bruder, hast Du mir denn wirklich selber diesen Brief geschrieben?“ klagt François am 10. Oktober und lässt sich dann zu schärfster Notwehr hinreissen: „„. . . . Warum denn“ sagt er unter anderem, „meine ägyptische Geographie drucken wollen, da sie doch ganz voll ist vom Geist dieser selben Systeme! Doch ich werde alles tun, was du sagst; behandle mich als Narren, — . . . es wird mich nicht hindern, mein [liebes] Altertum zu studieren . . . die Etymologie gern zu treiben und — o Frevel! — selbst vor dem Niederbretonischen tiefen Respekt zu haben. . . . . Es wäre für den Fortschritt natürlich besser, eine neue Katechismusauflage mit gelehrten Kommentaren herauszugeben, als ein Werk zu veröffentlichen, in welchem dargestellt wird, dass die Ägypter, das dumme, zwiebelbauende (oignicole) Volk, von der Gottheit höhere und reinere Begriffe hatte, als Seine Heiligkeit der Papst.“

Anscheinend war seines Bruders Ärger über die Verzögerung durchschlagender Entzifferungsresultate so gross, dass er vorübergehend von dem nach seiner Ansicht unverzeihlich Pflichtvergessenen die Hand abzog, um ihn desto schneller wieder zur Besinnung zu bringen. Für François zeitigte jedoch der Geldmangel ganz unhaltbare Zustände; überdies glaubte er weder untätig noch verschwenderisch gewesen zu sein und litt daher doppelt unter dem Druck der Armut: „Ich habe keinen Sou; kaum kann ich mir die Stiefel putzen lassen und das Porto für die Briefe bezahlen, die ich erhalte . . . . Frau Mécran bedrängt mich täglich wegen der Zimmermiete und Herr Faujas kann mir nichts geben, da er nichts hat, um mir das Leben zu fristen. Arm wie ein Poet stehe ich hier, d. h. etwas ärmer als sehr arm . . . . Ich bitte Dich flehentlich, mir Geld zu senden, um die vier Monate zu

bezahlen, die wir Frau Mécran schulden, denn ich fange an zu merken, dass ich ein wirklicher Pariser geworden bin, an der Leichtigkeit, mit der ich sie die hunderttausend Male habe ablaufen lassen, die sie gekommen ist, um mich zum Bezahlen der 18 Franken aufzufordern. Ich fürchte Pfändung, Prozess, Schuldhaft usw."

Auch das Schlimmste sollte ihm nicht erspart bleiben: „Endlich hat man eines schönen Abends geglaubt, mich vor die Tür setzen zu müssen, weil ich nicht bezahlte. Das war nur billig. Adieu."

Die Pension an die Familie Faujas konnte ebenfalls nicht bezahlt werden, so dass sich der Student zu einem billigeren Mittagstisch entschliessen musste, doch scheint es, dass er sein Zimmer wieder beziehen konnte. Aber auch seine Kleidung liess zu wünschen übrig; ihre Dürftigkeit, obendrein bei herbstlichem Wetter, zwang ihn eine Zeit lang, alle Besuche, selbst die ihm von Figeac zur Pflicht gemachten, einzustellen: „Man muss Toilette besitzen — und ich habe keine! . . ."[1]) Gezwungenermassen begann er deshalb, sich in etwas zu emanzipieren, indem er, teils mit dem vom Vater erbetenen Zuschuss, teils auf Rechnung des nichts davon ahnenden Bruders sich neu zu equipieren anfing. Nach mehreren beiderseitig herben Auslassungen, gelegentlich deren der Student zu seiner Verteidigung ausruft: „Die Vernunft wartet nicht auf die Zahl der Jahre!"[2]) ging die Verstimmung vorüber und Mitte Oktober meldet ihm Figeac in versöhnlichem Ton: „Sei ohne Sorge, alles ist mit Herrn Fourier geregelt und niemand ausser ihm und uns wird je davon zu hören bekommen!"

Dies bezieht sich sowohl auf die Dragoman- wie auf die Militärangelegenheit, welchen beiden Gefahren nun endlich nachdrücklich entgegen gearbeitet werden konnte. Schon zu Anfang Juni 1808 hatte Fourier ein Schreiben der Delphina-

1) „. . . Les culottes de reps sont importables, celles de nankin, je les ai usées depuis l'été; ainsi me voilà un franc sansculotte sans cependant en avoir ni les principes, ni les intentions. . . ."

2) „La raison n'attend point le nombre des années." 5. Okt. 1808.

tischen Akademie, worin sie den jüngeren Champollion dem Wohlwollen der Regierung empfahl[1]), dazu benutzt, um an zuständiger Stelle darauf hinzuweisen, wie nötig in diesem Falle eine Befreiung vom Militärdienst sei. Er hatte seitdem nicht aufgehört, sowohl Fourcroy, wie Fontanes und den General Dumas — einen Liebling des Kaisers — hierfür zu interessieren, und eine starke Hoffnung auf Erfolg liess François nun mutiger in die Zukunft blicken. Auch wies er am 28. November den Eintritt in die ihm verhasste Ecole Normale definitiv zurück: „Man muss dort zehn Jahre als Sklave der Regierung bleiben, unfähig, über seine Person, noch über seine Hand zu verfügen. . . . Ich aber möchte nicht nur die Liebe zur Freiheit mir bewahren, sondern ich kann auch nicht für die Unparteilichkeit meines Herzens einstehen. Nichts ist wahrer als das Wort des Orients: Eher bezwingt man den Sturm, als das eigene Herz, — leichter entwaffnet man Rustam, als man einer Leidenschaft, deren Prinzip die Liebe ist, die Heftigkeit benimmt."

Pläne ganz besonderer Art, die diesmal durchaus nicht die Wissenschaft betrafen, hatte des Studenten rastlos suchender Sinn in den vorhergehenden Wochen entworfen; er beschwört den Bruder, dem er sie ganz vertraulich mitteilen will, ihm nicht hinderlich zu sein, — und da eine Lücke im Briefwechsel kaum eine Vermutung über diese Projekte zulässt, so ist die Bitte: „Lass dies alles unter uns bleiben" damit erfüllt. Soviel steht indessen fest, dass in Champollions Zukunftsplänen Pauline keine Rolle mehr spielte. Schon seit Ende des Sommers hatte sich, einzig durch die Macht der Umstände, eine Reaktion in seinen Empfindungen geltend gemacht, infolgederen er inne ward, dass ihn nur noch Freundschaft für Frau Zoës Schwester beseelte, und dass diese rein idealen Beziehungen unge-

---

1) Bulletin de la société des sciences et des arts, Grenoble, Tome I. 1842. p. 16. „Le 25 Mai 1808, le Ministère de l'Intérieur avait chargé cette société, de lui faire connaître les talents naissants qui méritaient encouragement. . . ." Dies Empfehlungsschreiben der Akademie fiel sehr warm aus.

schwächt fortbestehen könnten, selbst wenn eine andere Empfindung, deren wahre Natur er nun besser zu erkennen meinte, von seinem leidenschaftlichen Herzen Besitz nehmen würde.

Zu ehrlich, um über die nunmehrige Sachlage den geringsten Zweifel bestehen zu lassen, legte François brieflich sogleich Frau Zoë ein offenes Geständnis ab, das allerdings in der Familie Berriat einen höchst peinlichen Eindruck machte, zumal der junge Student nicht seines brüderlichen Mentors Gabe besass, selbst das denkbar Unangenehmste in eine gefällige Form zu kleiden. So wurden denn diese Beziehungen, die länger als ein Jahr tiefen und zweifellos veredelnden Einfluss geübt hatten, abgebrochen. Aber späterhin, als Champollion, um manche Erfahrung reicher, nach Grenoble zurückkehrte, widmete er Paulinen von neuem die herzlichste Freundschaft, die dieses Mal zu keinem Irrtum Veranlassung gab.

Die letzten Monate des Jahres 1808 brachten für François auch sonst noch allerlei Neues, so z. B. die Kunde von der Entzifferung (Nouvelle Explication etc.) der Hieroglyphen durch den ihm befreundeten Archäologen Alexandre Lenoir. Das anfängliche Erstaunen des Studenten gab grosser Heiterkeit Raum, sobald er das Opus durchlesen hatte[1]).

Zugleich fiel ihm eine im Jahre 1803 gedruckte anonyme Broschüre in die Hände, — ein Versuch, den Schlüssel zur altägyptischen Schrift in der Geometrie und in der Kombination von Zahlen, Massen und mathematischen Zeichen zu finden. — Sich die naive Kühnheit beider Autoren zur Warnung nehmend, wandte er sich mit verschärftem Eifer seinen ernsten Studien zu. Nur widerwillig dem Drängen des Bruders gehorchend, erweiterte er nun endlich sein Programm mit Millins Vorlesungen über Altertumskunde;

1) „. . . le plus bel endroit du mémoire, c'est celui où il nous démontre, que Déjanire est le cochemard (sic) et par conséquent ce dernier est d'origine Egyptienne. Et le Torse Borgia avec les hiéroglyphes ne parle que de la saison des pommes, des prunes, des poires etc. . . ." (18. Nov. 1808.)

denn jeglicher Berechnung fremd, hatte er es bislang verschmäht, diesem mächtigen Förderer junger Anfänger, in welchem er aber keine wissenschaftliche Autorität sah, seine kostbare Zeit zu opfern: „Am Ende des Schuljahres," bemerkt er, „werden wir sämtliche Verse Racines wissen, die sich auf die Denkmäler beziehen, denn Herr Millin gibt sie verschwenderisch zum besten, um Virgils, Horazens, Eckhels, Winckelmanns u. a. Ansichten zu bekräftigen."

Da er zu dieser Zeit den „Verein der Freunde der Wahrheit" begründen half[1]) und sein Gelübde, überall der Wahrheit zum Siege zu verhelfen, ernstlich nahm, so konnte er im Januar 1809 nicht umhin, Millin bei einer Streitfrage über das Alter des Tempels von Dendera zu widersprechen. Um aber den väterlichen Freund möglichst zu schonen, tat er dies in einem anonymen Zeitungsartikel[2]), von dem er wusste, dass jener ihn lesen würde. Der Professor blieb zum Glück unbefangen; „er liebt mich wie seinen Augapfel," bemerkt der Student, „ich gehe zu ihm zu jeder Stunde, er ist ein ausgezeichneter Mensch, obwohl Altertumsforscher nur im Nebenamt (par juxtaposition)."

Millins höfische Gepflogenheiten und seine diskrete Art, Napoleon Weihrauch zu streuen, kontrastierten stark mit der derben Weise, in der er jungen Leuten seine im allgemeinen sehr positiven Ansichten einzuschärfen pflegte. So hörte er nicht auf, Champollion, dessen „Fabel von den Riesen" ihn einst so sehr beunruhigt hatte, vor dem Beispiel derer zu warnen, „die im geringsten Zeichen die Winter- oder Sommersonne, in jeder Zahl eine versteckte Bedeutung, in allen Tieren Zeichen des Tierkreises sehen, und die im Hundegebell so gern eine keltische Silbe finden möchten." — Immer noch war er der Ansicht, dass der Student vor der Rückkehr ins Dauphiné einige Zeit in Göttingen zubringen müsse, wo „das einfache aber geistig rege, moralisch erhebende Leben .... völlig unter dem schönen Einfluss"

1) „Société des amis de la vérité". Gegr. im Okt. 1808. Es kam hier in erster Linie die histor. Wahrh. in Betracht.

2) Wegen mangelhafter Bezeichnung des Blattes nicht zu ermitteln.

von Ch. G. Heyne stand und viele Ausländer anzog. Doch für Champollion, so gern er auch mit Heyne zusammen etwas tiefer in die rätselvolle Geschichte der Etrusker, die den gefeierten Veteranen ebenfalls beschäftigte, eingedrungen wäre, kam der Kostenpunkt in Betracht; nur noch ein kurzes Studienjahr blieb ihm zum Lernen übrig, es musste in Paris verlebt werden.

Bald nach dem Artikel über den Dendera-Tempel schrieb er eine Abhandlung über die Namen der Musikinstrumente bei den Hebräern, Chaldäern, Arabern, Syrern und Äthiopiern, deren beabsichtigter Druck jedoch unterblieb. Besonders die arabischen Autoren und die Bibel waren ihm zu dieser Arbeit nützlich gewesen, und die Etymologie der Instrumentennamen dürfte noch heute interessant erscheinen. Eine Notiz über die äthiopische Musik beschliesst diese Denkschrift, die von Figeac vor der Grenobler Akademie gelesen wurde.

Diese beachtete auch nach Gebühr die am 17. Juli 1808 vom Regierungsblatt der Isère (Nr. 86) gebrachte, mit J. Fr. C. gezeichnete lange Erwiderung Champollions auf einen im Journal des Arts[1]) erschienenen Artikel des Literaten Coupé, demzufolge nicht viel mehr an Ägyptens grosse Vergangenheit erinnere als der Nil und die Pyramiden: „Man erkennt nicht mehr die Stelle, wo Theben einst glänzte! . . .“ Mehr noch als diese unberechtigte Klage reizte den Studenten die Behauptung zum Widerspruch, die Pyramiden seien von den Hyksos, „den Nachkommen Jacobs“, erbaut; deshalb konnte er, so sehr er auch geneigt war, den greisen Autor zu schonen, doch nicht umhin, ihm zu raten, in diesem schwierigen Falle die weise Reserve der Araber zu beobachten, die da, wo man historische Gewissheit nicht geben kann, mit Ergebung sagen: Gott weiss es am besten!

„Die Behauptung, dass kein ägyptischer Arm an den von Sesostris errichteten Tempeln gearbeitet habe,“ bemerkt Champollion hier, „darf nicht zu wörtlich genommen werden; sie sagt nur, dass die Gefangenen lediglich in den Steinbrüchen und beim Transport des Materials, sowie mit

---

1) Nr. 562, 14. April 1808, p. 228. loc. cit.

sonstigen groben Arbeiten beschäftigt wurden; dass es aber ägyptische Künstler waren, welche die Pläne und Zeichnungen der Tempel entwarfen und die Skulpturen daran ausführten. Wäre es anders gewesen, so hätte man diesen Bauten den Stil der Gefangenen angemerkt. Schwerlich würde sich auch unter den Kriegsgefangenen eine genügende Anzahl von Bildhauern und Architekten befunden haben, um selbständig die grossen Denkmäler zu errichten, die das Altertum dem Napoleon Ägyptens zuschreibt." Er führt ferner aus, dass in den ältesten Zeiten Ägyptens, als die Beziehungen zum Ausland weniger mannigfaltig und Kriege seltener waren als späterhin, die Staatsklugheit der Pharaonen in der Errichtung der Pyramiden und anderer Riesenbauten ein willkommenes Mittel zur regelrechten Beschäftigung von überzähligen Arbeitskräften gesehen habe.

Im selben Blatte erschien am 7. August eine von tiefer Bewunderung durchglühte Würdigung von Firdusis Elegie über den Tod Isfendiârs durch Rustams Hand, und am 30. September ein anonym gelassener Artikel über die rabbinistische Literatur. Er verfasste, trotz beginnender Übermüdung[1]), eine Abhandlung über Mumien, begann eine Bearbeitung koptischer Texte und schrieb auf Wunsch des Grenobler Präfekten (und zu dessen speziellem Gebrauch) ein Mémoire sur la numismatique hébraique und eine Notice relative au dialecte samaritain.

Alle Schriften des Studenten wanderten sogleich zu Fourier, der sie zuweilen monatelang behielt[2]) und so eingehend mit dem, was er selber über Ägypten schrieb verglich, dass sich ihm nach endlich erfolgter Rückgabe ganz unwillkürlich die Grenzlinie zwischen den eigenen und den fremden Ideen verwischte. Seines Bruders Briefe, oder mindestens Auszüge daraus, musste Figeac ebenfalls dem Präfekten zur Verfügung stellen. Auch veranlasste letzterer François nicht selten zu vertraulichen Mitteilungen an diesen oder jenen Gelehrten, in Fällen nämlich, wo er sich nicht direkt, besonders aber nicht schriftlich, „preisgeben" wollte.

---

1) „C'est un rude métier, que le métier d'auteur" (27. Juli 1808).

2) Vielleicht wurde verschiedenes überhaupt nicht zurückgegeben.

Er arbeitete in seinen Mussestunden immer noch an der erwähnten historischen Einleitung zur Description, und zwar unter beträchtlichen Schmerzen Leibes und der Seele, galt es doch, einen Napoleon zu befriedigen! Natürlich genug wünschte er zur besseren Erreichung dieses Zweckes seines Schützlings baldige Rückkehr, aber in diesem Punkte, wie in jenem anderen eines vorzeitigen Studiums der Hieroglyphen im engeren Sinn, waren die Brüder gezwungen, ihm passiven Widerstand zu leisten, der noch längere Zeit hindurch fortgesetzt wurde.

Mit den innigen Worten an Figeac und Frau Zoë: „Mir ist kein Jahreswechsel nötig, um Euch herzlichst Glück zu wünschen, — täglich ist in dieser Hinsicht für mich Neujahr!“ begann François das Jahr 1809. Es brachte ihm zunächst die Nachricht, dass der ihn vertretende Bruder bei der Auslosung der Konskribierten in Grenoble eine Nummer gezogen hatte, welche die Sachlage recht ernst erscheinen liess. Dank seinen unausgesetzten Bemühungen, an denen sich ausser Fourier auch Fontanes und der General Dumas beteiligten, konnte Jacques-Joseph jedoch nach einiger Zeit seinem Bruder melden: „Deine Bescheinigung aus Figeac ist ausgezeichnet. Sie besagt erstens, dass Du an der Ziehung Deiner Klasse beteiligt gewesen bist; zweitens, dass Deine Nummer nicht abgerufen ist. Genug um Dich los zu bekommen! . . . So fürchte nun weder die Muskete, noch die Patronentasche; beide ständen Dir ziemlich schlecht zu Gesicht. Du hast also auf den Listen in Grenoble gestanden, und die Sache ist dort geordnet, — auf denen in Figeac, und Deine Nummer ist nicht aufgerufen! [Du kannst demnach jede etwaige Frage beantworten; doch lass dies alles niemand wissen.]‘

Sich von dem schweren Druck endgültig erlöst wähnend schloss sich François nun etwas mehr an zwei seiner Studiengenossen an, auf deren erwähltes Sprachgebiet er überdies häufige Ausflüge machte, — Jean-Antoine St. Martin und Antoine-Jean Letronne. Ersterer, der, von der Kraft seiner Begabung getragen und wegen seiner Lernbegier von den Lehrern gefördert, sich aus sehr bescheidenen Verhältnissen schnell emporgearbeitet hatte, verdankte späterhin den beiden Champollion manche Vorteile; er steht in den Annalen

der Sprachwissenschaft als der „Armenier“ verzeichnet. Heissblütig, sarkastisch und launenhaft, wie er war, unterschied er sich ungemein von dem etwas älteren, stets kaltblütigen, scharf überlegenden Letronne, den das Geschick dem Entzifferer der Hieroglyphen so glücklich zur Seite gestellt hat: die Kritik in selten erreichter Vollendung neben die Divination in unübertroffener Kraftfülle.

François traf mit dem jungen Hellenisten im Collège de France bei Jean-Bapt. Gail[1]) zusammen, der diesen beiden Schülern nur karge Nahrung bieten konnte und wohl kaum ahnte, dass die Nachwelt einst in dem einen den genialen Erschliesser der hellenistischen Kultur, im anderen den Wiedererwecker Altägyptens ehren würde.

Diesem grossen Ziele meinte der Student mit seiner im Februar 1809 beendeten Schrift über Die Religion und Geschichte Ägyptens etwas näher gekommen zu sein. Wie erwähnt, lag seine géographie égyptienne de l'Egypte, wie er sie so gern nannte, gewissermassen druckfertig da, doch suchte er sie unablässig noch zu vervollkommnen. So lieferte ihm im Februar 1808 die koptische Handschrift Nr. 46[2]) eine neue Städteliste; auch war er noch nicht fertig mit dem Durcharbeiten des wiederholt aus Rom her vermehrten ungeheuren einschlägigen Materials. Zudem klang ihm des Bruders Warnung: „Der Ruf eines Autors hängt oft von seinem ersten Werke ab, wehe ihm, wenn er mit einem Fehlschlag beginnt!“ stets im Ohre nach. — Weil nun aber die von ihm angefertigte (damals noch ganz Ägypten umfassende) Karte nebst der Einleitung zu seiner Geographie seit September 1807 sozusagen die Runde gemacht hatten in Paris, so rieten Figeac selber, sowie der Champollion sehr wohlwollend gesinnte Geograph Gosselin im Frühling 1808 zur sofortigen Herausgabe des Werkes, dem sie die Priorität gewahrt zu sehen wünschten.

---

1) Scherzweise „le jardinier des racines grecques“ genannt, nach dem Titel seines Lehrbuches. Champollion bewunderte sehr den barmherzigen Sinn dieses Professors, der notorisch armen Hörern ein kostenloses Unterkommen darbot.

2) Die Nummern dieser Mss. wurden um 1860 geändert.

Da veröffentlichte im Juni Etienne Quatremère seine Recherches critiques et historiques sur la langue et la littérature de l'Egypte, und dies grundlegende Buch wurde sogleich von Sacy mündlich wie schriftlich[1]) derartig warm empfohlen, dass François es nun für geboten hielt, sein Erstlingswerk mit einigen neuen Gesichtspunkten zu versehen, um ihm selbst nach der genannten Publikation Quatremères einen Erfolg zu sichern. Deshalb unterblieb die Herausgabe während des Studenten Aufenthalt in Paris.

Quatremère stand sich ziemlich gut mit Sacy, der ihn wegen seiner Geistesschärfe und Gründlichkeit schätzte und deshalb über die ihm unsympathische Persönlichkeit hinwegsah. Langlès hatte ihn sich zum Hilfsarbeiter in der Handschriftenabteilung geben lassen und bevorzugte ihn stark auf Kosten Chézys; hierunter litt auch Champollion, weshalb er es an heftigen Ausfällen gegen Langlès und Quatremère in seinen Briefen nicht fehlen lässt. Dass letzterer ihm von seinen Lehrern fortgesetzt zum Vorbild hingestellt wurde für die Erlernung und die Verwertung der koptischen Sprache, kränkte ihn ganz besonders, denn seit 1805 war er mit Frérets, Barthélemys u. a. Ideen über die Natur des Koptischen und seinen Wert für die Hieroglyphen-Entzifferung völlig vertraut und er gedachte alles übrige durch sich selber zu erlernen, zum mindesten aber nicht von jemand, der ihm als ein zwar streng methodischer, aber doch einseitiger und pedantischer Forscher erschien, der nur an sich selber glauben könne. Quatremère seinerseits misstraute den divinatorischen Instinkten Champollions und zeigte ihm von der ersten Stunde an seine allerdings viel mehr sachlich als persönlich empfundene Antipathie, die sich späterhin immer mehr verschärfte und durch nichts ausgeglichen werden konnte.

Mit gesteigertem Eifer wandte sich der Student nun dem Koptischen zu und Äusserungen wie: „Ich will [es] wie mein Französisch wissen", — „mit einem Wort, ich bin so koptisch, dass ich zu meinem Vergnügen alles übersetze, was mir durch den Kopf geht. Ich spreche koptisch zu mir

1) Siehe Mag. Encycl. XIII. 4. 1808, August-Heft, p. 241—282.

selber, weil andere mich nicht verstehen würden ..." finden sich mehrfach in seinen Briefen aus den nachfolgenden Monaten. Zur Übung transcribierte er eifrig koptische Texte in die von ihm selber aufgestellten demotischen Buchstaben, verfasste auch allerlei private Abhandlungen in koptischer Sprache, deren eine, ebenfalls in demotischen Schriftzeichen, etwa 40 Jahre später von einem Demotiker irrtümlich als ein ägyptischer Text aus der Zeit der Antonine veröffentlicht und scharfsinnig kommentiert wurde[1]).

Er spürte emsig der Eigenart der drei koptischen Dialekte[2]) nach und beendete noch im Herbst 1808 seine „Grammaire égyptienne du dialecte thébaïque"[3]). Da er nämlich in der schriftlichen Wiedergabe dieses Dialektes die Unterdrückung der medialen Vokale am stärksten hervortreten sah, so hielt er ihn eben deshalb für den geeignetsten zur Einführung in das altägyptische Schriftsystem, das ihm ebenfalls als durch die Unterdrückung der medialen Vokale gekennzeichnet erschien. Diese frühe Erkenntnis stellte ihn von vornherein hoch über alle seine Mitbewerber um die Lösung des hieroglyphischen Problems.

Unermüdlich vorwärts drängend, legte er schon jetzt, an der Hand der koptisch-arabischen Vokabularien und der einschlägigen Handschriften der Bibliothek, den Grund zu seinem koptischen Lexikon, in welchem er aber, der herrschenden Sitte entgegen, die Wörter nicht alphabetisch anordnete, sondern nach ihren Wurzelwörtern gruppierte[4]). — Einer verbürgten Überlieferung zufolge erbat er sich Sacys Ansicht über seine Idee und erfuhr zu seinem Kummer eine scharfe Zurückweisung derselben; doch befolgte er seines Lehrers Rat in diesem Falle nicht, musste aber in späteren Jahren die Folgen davon tragen.

---

1) Siehe Rev. arch. 1848, 5. p. 104—111, Notice (etc.) von F. de Saulcy.

2) Der thebaische oder sahidische, der baschmurische, der memphitische oder bohairische.

3) Eine treulose Hand veränderte späterhin J. F. C. 1808 in Mars 1831 und setzte als Namen des Autors den Namen Salvolini auf das Ms.

4) Näheres in Kap. IV.

Auch mit Quatremère hatte er eine unerfreuliche Auseinandersetzung zu dieser Zeit, doch betraf sie den baschmurischen Dialekt. Auf Grund eingehender Erkundigungen bei Dom Raphaël und Sonnini[1]) hatte François nämlich schon vor dem Erscheinen von Quatremères Buch selbständig die Überzeugung gewonnen, dass die baschmurische Mundart weder im Delta noch in den Oasen oder sonstwo, ausser in Mittelägypten, ganz speziell aber im Fayûm heimatberechtigt gewesen sei. Und er beharrte unentwegt auf seiner Ansicht, obwohl sie von keinem seiner Zeitgenossen geteilt wurde[2]), selbst nicht von Sacy.

Dieser, inzwischen ins Corps Législatif eingetreten, war mit dem Druck seiner damals einzig dastehenden arabischen Grammatik beschäftigt, von welcher der heutige Inhaber seines Lehrstuhls an der Ecole spéciale gesagt hat: „Verglichen mit dem bis dahin auf diesem Gebiet Geleisteten ist man erstaunt, dass ein solches Denkmal errichtet werden konnte, ohne dass mehrere Generationen den Grund dazu gelegt hatten“[3]).

Sacy war als Lehrer unübertrefflich. Er wusste sich an die Stelle jedes seiner Schüler zu versetzen und sie durch die von ihm eingeführten Diskussionen über schwierige Texte gewissermassen zu seinen Mitarbeitern zu erheben. Er selber behielt sich dabei nur die schliessliche Entscheidung vor und seine Wahrheitsliebe ging so weit, dass er ihm unerwartet kommende Fragen nur dann augenblicklich beantwortete, wenn er seiner Sache absolut sicher war.

Der vergleichenden Sprachforschung seiner Zeit stand er kühl, fast ablehnend, gegenüber. Seine innere Abneigung gegen alles Unfertige und Zweifelhafte, sein klarer Blick für das zur Zeit Erreichbare hielten ihn stets davon zurück, sich auf Gebiete zu wagen, wo sichere Erfolge noch nicht möglich waren. Aber wenn es ihm auch manche kurzsichtige Zeitgenossen verargten, dass er sich nicht über die Grenze

---

1) Schon am 7. Nov. 1807 hatte er darüber eine wichtige Unterredung mit ihm.

2) Nähres in Kap. IV.

3) Hartwig Derenbourg in „Silvestre de Sacy“, Paris 1895.

semitischer Sprachvergleichung hinauswagte, so konnte ihm doch niemand vorwerfen, dass er denen Hindernisse in den Weg gelegt hätte, die mit jugendlichem Ungestüm in unerforschte Gegenden vordrangen. So hatte denn auch Champollion nicht über Unduldsamkeit seinerseits zu klagen. — Ganz anders verfuhr Langlès, der ihn im Kolleg völlig ignorierte und sich ausschliesslich nur um den einzigen, ihm ausser François noch übrigbleibenden Schüler kümmerte, seitdem er die Hoffnung hatte aufgeben müssen, den widerstrebenden „Ägypter“ im mittelasiatischen Sprachgebiet endgültig einzubürgern. Da aber der Professor gerade die dritte Auflage seines Mandschualphabetes vorbereitete, das in 28 Buchstaben alle 1400 Silbenzeichen der Schriftgelehrten von Peking wiedergeben sollte[1]), so gab er seinem rebellischen Hörer dadurch Veranlassung zu einem erneuten Rückblick auf das chinesische Schriftsystem.

In etwas anderer Weise tat dies auch Biot, der zu jener Zeit im Mercure de France über Chinas älteste Kultur in geistreicher Weise gegen Deguignes zu Felde zog und dem bei seinen mündlichen Diskussionen in der ägypto-chinesischen Frage die Gegenwart seines jungen Freundes stets erwünscht war, selbst wenn dieser ihm zu widersprechen wagte. Denn dem gereiften Mann wurde der Jüngling nur um so lieber wegen dieser absoluten geistigen Unabhängigkeit. Täglich mehr in ihr erstarkend, gab François seiner Vorliebe für eine alle Sprachgebiete umfassende Etymologie volle Genüge und suchte auf der Grundlage des von ihm eifrig weiter getriebenen Sanskrit zwischen den verschiedenen Sprachgruppen die verbindenden Fäden aufzufinden. Diese Arbeiten füllten einen grossen Teil seiner Pariser Studienzeit aus; nur wenige verstanden ihn in diesem beschwerlichen Suchen, vielleicht nur Chézy allein in seiner Eigenschaft als Sanskritforscher.

Moderne Sprachgelehrte, die in den nachgelassenen Handschriften Champollions die zahllosen, leider nicht syste-

1) Schon Julius Klaproth griff 1814 und 1815 dieses Alphabet sowohl wie Langlès selber an in seiner „Grande exécution d'automne“ I. und II.

matisch geordneten Seiten durchblättern, die von jenen Bemühungen Zeugnis ablegen, würden im Hinblick auf die heutigen Forschungsergebnisse gegen mehr als eine kühne Hypothese protestieren, doch würden sie gleichzeitig auch über die grosse Zahl der schwierigsten Sprachen erstaunen, die sich der „Ägypter" in seiner Jugend zu eigen gemacht hat, und auch hierin einen Hauch des mächtigen Geistes verspüren, welchem späterhin eine der genialsten Taten menschlicher Intelligenz gelang.

Ging Champollion in seinem Eifer, „eine Sprache durch die andere zu erklären und vermittels der Wortanalyse bis zum Datum ihrer Entstehung vorzudringen", hier und da zu weit — die Ausflüge ins Gebiet unbegrenzter Möglichkeit waren allzu verlockend! — so verfiel Quatremère nach der anderen Seite hin ins Extrem, indem er überhaupt nicht an eine Verwandtschaft der Sprachen glaubte und vor allem die hohe Bedeutung des Sanskrit völlig verkannte.

Nachdem François anfang April 1809 einige kleine Neben arbeiten zum Ausbau seiner koptischen Grammatik beendet und nebenher ägyptische Papyri ganz oder teilweise kopiert hatte, begann er seine Kraft am demotischen Text der Rosettana zu erproben. Er hatte sein „demotisches Alphabet" vom Sommer 1808 verändert[1]), wie er am 21. April seinem Bruder gesteht, wohl um damit die lange Pause in den Entzifferungsanfängen zu entschuldigen. Doch blickte er schon über den dreisprachigen Text, den notwendigen Anfang und das Mittel zum Zweck, im Geiste hinaus, dem eigentlichen Ziel entgegen: „die Papyri sind mir immer vor den Augen, — es ist da eine so schöne Palme zu erringen! Ich hoffe, dass sie mir bestimmt ist". Sein Blick richtet sich dann auf Åkerblads Forschungsergebnisse, von denen ihm Tersan soeben gesprochen hatte, und über die er nun dem Bruder meldet: „Ich will Dir ganz im Vertrauen sagen, dass Akerblad nicht mehr Koptisch weiss, als es eben zu erwarten war. Ich kenne eine kostbare Anekdote, die allein schon mich veranlassen könnte, mit peinlicher Genauigkeit die

---

1) Von diesem veränderten demotischen Alphabet aus dieser Zeit ist bislang nichts aufgefunden.

Arbeiten unseres Schweden zu prüfen: Er selber hat dem Abbé eingestanden, dass er trotz seines Alphabetes und seiner schönen Entdeckung nicht drei Worte hintereinander in der ägyptischen Inschrift lesen könne. Das beweist, dass seine Arbeit über dies Denkmal ebenso vergeblich ist, wie die von Palin über den hieroglyphischen Teil der Inschrift. Es ist also, wie ich nun begreife, alles wieder von vorn anzufangen . . . . .“

Zeigen diese etwas überhebenden Worte unleugbar eine Unterschätzung von Akerblads sehr verdienstvollen Leistungen, so beweisen sie doch auch die ehrliche Überzeugung Champollions, in seiner Arbeit unabhängig dazustehen. Diese erschien ihm trotz des verbesserten Alphabetes nun schwieriger als im vorhergehenden Sommer.

Figeac, erfreut, ihn wieder bei der Rosettana zu wissen, hatte ihm zur vollständigen Übersetzung aller griechischen Sätze der Inschrift in reines Koptisch geraten, um somit den Schlüssel zum demotischen Text zu gewinnen, doch erwidert ihm François: „Ich habe grosse Angst, dass meine Versuche vergeblich sein werden, aus dem Grunde, weil meine koptischen Wörterbücher eine zu beschränkte Anzahl von Wörtern enthalten, um die gesamte Übersetzung aller griechischen Sätze zu erhoffen . . .“ — Zwar bemerkt er dann am 13. Juni: „Ich habe die Arbeit [von Akerblad] durchforscht und zahlreiche Irrtümer in ihr entdeckt, die ich bis zum Augenschein nachweise“, doch kommt er selber dadurch dem Ziel nicht näher und übermüdet vom Suchen fügt er entmutigt hinzu: „Sieben Tage ohne Unterbrechung habe ich auf die ägygtische Inschrift verwandt, und ich bin überzeugt, dass man nie dahin kommen wird, sie völlig zu übersetzen.“

Aber vier Tage später ist er wieder frischen Mutes an der Arbeit, hat die Ursache des Misserfolges klar erkannt und schaut nach geeigneteren Mitteln aus. So schreibt er am 17. Juni: „Die von Dir angegebene Weise . . . . ist nicht verwendbar. Die Eigennamen, die ich wie Akerblad gelesen habe . . . . finden sich durchaus nicht in Übereinstimmung mit dem griechischen Text, was einen denken lässt, dass der Sinn oder mindestens doch die Anordnung der Sätze sehr verschieden ist. Dein Verfahren ist unzu-

lässig, weil es sich auf die völlige Übereinstimmung des griechischen und ägyptischen Textes stützt." Aber zum Trost für den Bruder fügt er bei: „Ich bin scharf beschlagen, was die geschnittenen Steine und die Denkmäler betrifft. Das ist die einzige Art zu forschen. Man muss die Denkmäler sehen, sie noch einmal sehen, sie um- und umwenden!"

Da er nunmehr das altägyptische Sprachstudium als sein Monopol betrachtete, so überschaute er mit scharfem Blick alles, was dafür bislang geschehen war: „Zoëga," sagt er, „hat zu einem weitläufigen Bau eine ausserordentliche Menge von Material gesammelt, hat aber keineswegs Stein auf Stein gefügt." Die Absicht der Kommission, die religiösen Denkmäler Ägyptens zu erklären, findet er allzu kühn: „Wir werden ja sehen, was dabei herauskommt!" Und etwas später: „Sie wird uns gute Zeichnungen geben können, aber die Erklärungen . . . .! [die Kommission besteht aus Ingenieuren oder Professoren am Collège de France, die, aus Ägypten zurückgekommen, über die Ägyptophilen herrschen wollen!]. Aber man wird nicht ganz plötzlich zum Altertumsforscher! Die Hauptsache dabei ist der vertraute Umgang mit den Denkmälern, den aber kann allein die Zeit geben."

Champollions übergrosse Sorglosigkeit im Mitteilen seiner Ideen wurde schon damals in empfindlichster Weise, doch ohne ihn deshalb vorsichtiger zu machen, missbraucht. In einem direkt erwähnten Falle bedroht er in launiger Weise den Delinquenten Arsenne Thiébaut de Berneaud mit seiner Rache: „. . . Ich bin es", sagt er, „der ihm alles diktiert hat, was das Koptische in seiner Notice betrifft und ebenso habe ich ihm das Wesentliche all seiner Artikel über Ägypten im Journal de Paris geliefert . . . ." Da nun Thiébaut, der sich andern gegenüber immer mehr den Anschein gab, Champollion inspirieren zu müssen, öffentlich ein Buch über Ägypten ankündigte und eine Menge dazu verwendeter Notizen verbrannt hatte, anstatt sie dem „Ägypter", der sie ihm geliehen, zurückzugeben, so beschloss dieser, ihm eine Lektion zu erteilen[1]). St. Martin und er fabrizierten

1) „. . . c'est qu'il comptait sans l'hôte, et cet hôte c'est moi! Il a vendu la peau de l'ours, avant de l'avoir écorché. Assez et trop il vécut de rapines, — urgent, que je lui rogne les ongles . . . ."

daher einen Keilschrifttext, gaben ihn Thiébaut gegenüber als Kopie einer neu entdeckten Inschrift aus[1]) und gestatteten ihm die Besichtigung derselben, — was den beabsichtigten Erfolg hatte!

Ein sarkastischer Ausfall des Studenten richtete sich gegen Châteaubriands eben erschienene Märtyrer, die damals ziemlich stark angefeindet wurden und zwar nicht nur von Voltairianern und anderen von der Philosophie des 18. Jahrhunderts Durchdrungenen. Champollion, zu dessen Künstler- und Denkernatur die Poesie und die tiefsinnige Symbolik der alten Mythen in eigenartiger Beredtsamkeit sprachen und der überhaupt, auf Plato gestützt, tiefinnerlich überzeugt war, dass die vorchristlichen Religionen (Mythologien) ursprünglich aus inspirierter Weisheit und nicht aus Torheit emporgewachsen seien, Champollion sah in den Märtyrern einen Angriff auf sein geliebtes Altertum und er beurteilte des Dichters Werk von diesem Standpunkt aus.

Die überschäumende Energie seines feurigen Temperamentes schien im Frühsommer 1809 ihren Höhepunkt erreicht zu haben und sich in allen Lebensformen zum Ausdruck bringen zu wollen. Nicht nur finden sich keine Klagen mehr über schlechte Gesundheit, sondern er suchte nun die so mannigfach auf ihn einstürmenden Eindrücke, von denen er bislang verschiedene ausser acht gelassen, voll in sich aufzunehmen und so in sich nachwirken zu lassen, wie es seine exaltierte Natur in dieser stürmischen Periode seines jungen Lebens verlangte. — Der Zauberbann seiner ersten Liebe war gebrochen, die volle Freiheit ihm zurückgegeben, und eine Zeit hatte begonnen, wo Figeac, von Freunden verständigt, sich bekümmert fragte, ob er den Jüngling, von dem er seit dessen Knabenjahren den vollen Ernst des gereiften Mannes erwartet hatte, nicht doch wohl allzufrüh

1) „. . . Nous lui avons annoncé connaître un Mons. C.. . qui a un cylindre persépolitain de 6 pouces et en pierre d'émeraude . . . qui représente . . . Alexandre trouvant le corps de Darius mort. Au-dessus des figures sont les noms des deux messieurs. Et M. Lichtenstein, qui déjà explique une botte de clous, doit le publier dans son ouvrage. Mon Thiébaut a avalé la pillule et croit à ce cylindre comme les musulmans aux surates du Korân." (clous = Keilschriftzeichen.)

selbständig gemacht habe. Eine heftige, plötzlich emporgeloderte Leidenschaft hatte überdies von Champollions Herzen Besitz ergriffen, und glich sie auch wenig den idealen Beziehungen zu Pauline, die ihn vordem so sehr beglückt hatten, so entbehrte sie doch nicht eines starken poetischen Reizes für ihn, um so mehr, als der Gegenstand derselben, Frau Louise D . . . . ., die jugendlich schöne Gattin eines ältlichen Beamten des Kriegsministeriums, dank unüberwindlicher Hindernisse ihm vorenthalten blieb. „Auch ich bin ein Dichter", ruft er begeistert aus, „denn Liebe lässt die Leyer oft genug ertönen!"[1])

Während der nachfolgenden fünf Wochen erreichte die Erregtheit ihren höchsten Grad, was aber zugleich Veranlassung gab zu einer plötzlich und stark einsetzenden Reaktion, denn schon am 21. Juli beurteilt er mit kühlen Worten — wie ein Erwachender, der den verflüchtigten Traum analysiert, ohne ihn zurückzuwünschen — seinen Ausflug ins Gebiet mehr materieller Genüsse: „Ich habe in meinem Brief vom 10. Juli durchaus nicht eine allgemeine Absolution erbitten, sondern Dir nur beweisen wollen, dass ich gar nicht so schuldig bin, wie Du glaubst. Wenn ich etwas Geld vergeudet habe, so sei das der Tribut, den ich Paris zahle, — ich habe mich billig genug losgekauft! Wenn mein Herz sich hat betören lassen, so ist das meine Sache. Es wird sich zu heilen wissen, — oder der Fatalismus muss mich trösten. Bist Du skeptisch, so bin ich es doppelt so viel und unter uns gesagt, zweifle ich an sehr vielem"[2]). — „Ich wusste, dass dieser Moment kommen würde", erwidert ihm Figeac; „. . . ich kenne den Gang des menschlichen Herzens und des Deinen ganz besonders. Du bist zu offen, als dass ich mich in Dir irren könnte."

Mit den wenigen Wochen unterdrückter Selbstkontrolle ging indessen die Leidenschaft für Frau D . . . . . nicht zu Ende;

1) „L'amour assez souvent fait résonner une lyre."

2) Diese Worte beziehen sich auf des Bruders Mahnung: „Si je te rappelais tes diverses protestations qui ne connaissent que l'Eternité, [que dirais-tu]! Apprends donc de douter un peu et surtout ne te fies pas à toi-même. Un peu de scepticisme, sourtout sur nos propres sentiments, ne gâte rien et prévient de bien des faux pas . . ."

sie erwies sich vielmehr von solch zwingender Gewalt, dass sich der Jüngling trotz aller Anstrengung nicht aus ihren Fesseln befreien konnte. Doch war er fest entschlossen, bei seiner Abreise von Paris den unheilvollen Bann auf immer zu brechen, — und mit der nun bevorstehenden Beendigung des zweiten und letzten Studienjahres richtete sich sein Blick bereits nach Grenoble hin.

Schon am 20. Juli hatte ihm der Grossmeister persönlich mitgeteilt, dass er ihn zum Vertreter (suppléant) von Dubois-Fontanelles ausersehen habe, — des 75 jährigen Veteranen, den er bereits zum städtischen Bibliothekar von Grenoble ernannt und nunmehr für die Geschichtsprofessur der dort zu errichtenden Fakultät bestimmt hatte. Doch konnte das Eintragen von Champollions Namen in die Personallisten erst nach der offiziellen Ernennung des Titulars erfolgen, so dass das letzte Wort immer noch ausstand, als plötzlich das Gerücht von der Entlassung Fontanes' auftauchte und grosse Unruhe erregte. Der Marquis hatte als Präsident des Corps Législatif und als „Orateur Impérial" dem Kaiser gegenüber stets mit Ehren das Feld behauptet, — so dass man überzeugt war, dass er besonders als Grossmeister der Université wie kein anderer es verstände, zu jener kritischen Zeit die Menschenrechte im höheren Sinne gegen ihren Bedrücker zu verteidigen. Denn wenn er sich auch als Dichter unwiderstehlich angezogen fühlte von der Kraftfülle dieses meteorartig alles überstrahlenden Genies, so empörte sich trotzdem der Staatsbürger in ihm unaufhörlich gegen die Eigenmächtigkeiten des Selbstherrschers.

Seit lange schon hatte er die etwas gefährlichen Gunstbezeugungen[1]) Napoleons dazu benutzt, um ihm gelegentlich

1) Am 15. Aug. 1797 hatte Fontanes in seinem vom Mémorial gebrachten offenen Brief an Bonaparte diesem gesagt: „Je crois bien que votre conduite n'est pas conforme aux règles d'une morale très-sévère; mais l'héroïsme a ses licences et Voltaire ne manquerait pas de vous dire que vous faites votre métier d'illustre brigand comme Alexandre et Charlemagne. . . ." Es hiess, dass der ebenso kühne wie originelle Brief Napoleons Vorliebe für den Schreiber begründet hatte.

seiner offiziellen Reden mit Vorsicht und feinem Takt Mässigung zu predigen. Der Kaiser merkte die Absicht und zürnte dem überkühnen Redner nicht selten recht ernstlich, ohne jedoch von ihm lassen zu können. Und durch wen ihn ersetzen, da er nunmehr zwei der höchsten Staatsämter innehatte? Fourcroy hätte ja dem vorsichtig geformten Universitätskörper selbst unabsichtlich eine revolutionäre Seele eingehaucht.

Fontanes seinerseits wurde dennoch bald durch ihn, bald durch den Minister des Innern in seinem Vorgehen gehemmt, so dass er in seinem dritten Entlassungsgesuch klagt: „Ich suche den Posten des Grossmeisters und finde ihn nicht!" — Des Studenten Zukunftshoffnungen wurden durch die ihm bekannte Tatsache, dass der Marquis seines Abganges stündlich gewärtig war, stark erschüttert; da war ihm nun des Bruders Ankunft in Paris (am 12. August) um so trostreicher, als dieser, der nicht an Fontanes' Entsetzung glaubte, einen den liberalen Ideen günstigen Wechsel in der Umgebung desselben schnell benutzte, um die Interessen der werdenden Grenobler Fakultät, und daneben auch die eigenen, kräftig zu fördern.

Ganz plötzlich streckte da die Militärverwaltung wieder die Hand nach dem Studenten aus. Die Bestürzung war gross: er schien also wirklich „nur dazu gut zu sein, die Muskete zu tragen!" und die vielen Bemühungen der hochstehenden Gönner hatten im Grunde noch gar nichts erreicht. Mit wenigen Federstrichen hätte Langlès seinen Schüler der Gefahr entheben können, aber er weigerte sich von neuem und François, eingedenk der vielen Kränkungen, die er von ihm hatte erdulden müssen, hatte dies vorhergesehen.

Übrigens trat es sogleich zutage, dass dieses seit lange von Langlès erbetene Zeugnis die Gefahren der Konsulatsfrage augenblicklich und in verschärfter Weise erneuern würde, so dass sich der Student in jedem Falle den Gewaltmassregeln der Regierung schutzlos preisgegeben sah, falls er nicht augenblicklich zur Komödie seines Eintritts in die Ecole Normale wieder seine Zuflucht nahm. Dies geschah und der Vorwand gab einstweilen Sicherheit. Doch hatten Figeac und Fourier diesen neuen Angriff vorhergesehen und in aller

Stille dementsprechend gehandelt[1]). Als er erfolgt war, forderte der Präfekt in energischem Ton Fourcroy auf, das Seinige zu tun; zugleich richtete er eine neue Bittschrift an den Kaiser und ersuchte etwas später im Namen der Delphinatischen Akademie zum dritten Male[2]) den Minister Crétet, dem Studenten den Schutz der Regierung zu sichern. — Zwar liegt keine Erwiderung von seiten Napoleons vor, doch Fourcroys mächtige Hand, so scheint es, lenkte die Gefahr ab, so dass François wieder in Ruhe seine Arbeiten aufnehmen konnte, ohne dabei an die ihm verhasste Ecole Normale denken zu müssen.

Er stellte Nachforschungen an zugunsten seiner zukünftigen Geschichtsvorlesungen, und die Rosette-Inschrift lag seit Juni unangetastet da; Figeac, dem gegenüber er seit Jahresfrist eine andere Stellung einzunehmen begonnen hatte, — er fühlte sich ihm ebenbürtig und redete ihn brieflich auch nur noch „mein lieber Freund" an, Figeac musste sich darein ergeben. „. . . . Ich habe anderthalb Linien gelesen, ich habe ein, auf ein sehr bekanntes Denkmal gestütztes Alphabet aufgestellt, habe einen klaren, den Umständen entsprechenden Sinn gefunden und einen dazu passenden Stil, . . . Und doch bin ich nicht weitergekommen. Ich kann nicht vorwärtsgehen!" Dieser Klage mass der Mentor nicht allzuviel Bedeutung bei, — er wusste, dass seines Schützlings mehr als einmal energisch geäusserter Wunsch und Wille, auf der dornenvollen Entdeckerbahn weiterzuschreiten, durch nichts abgeschwächt werden konnte. Also Geduld, — der Tag des Wiederbeginnes dieser Studien musste kommen.

Indessen erfolgte Anfang Oktober, noch vor der Rückkehr des Kaisers (aus Österreich), dessen Aussöhnung mit dem Grossmeister; die Statuten der Provinzial-Fakultäten

---

1) „Nous combinerons quelque grand coup. . . ." Figeac an François.

2) „J'ai l'honneur de joindre ma recommandation spéciale au témoignage honorable que rend la Société à M. Jean-François Champollion, élève du cours des langues orientales. . . . Sa bonne conduite, son application et ses succès font espérer, qu'il se rendra digne de la protection du gouvernement et de celle de V. Exc." 9. Sept. 1809.

wurden gleich danach veröffentlicht und die beängstigende Krisis war damit glücklich beendet. — Dankbar des Umstandes eingedenk, dass nunmehr seine nächste Zukunft gesichert war, erinnerte sich François nun mit Schmerz der hart bedrängten Lage seines ehemaligen Lehrers Villars[1]), dessen mannigfache Verdienste er überdies nicht genügend gewürdigt glaubte und dem er zur Erlangung eines der höchsten Universitätsämter die Wege zu ebnen wünschte. Diese Angelegenheit, die den gewünschten Abschluss leider nicht fand, beschäftigte Champollion bis zu seiner gegen Mitte Oktober stattfindenden Abreise nach Grenoble hin.

„Die Freude des Wiedersehens erfüllt mich ganz und gar," schreibt er an seine Schwägerin, „und ich hoffe, dass der kleine Araber[2]) trotz meines abstossenden Gesichtes . . . sich bald mit mir befreunden wird. [Ich fühle mich noch Kind genug, um mit ihm zu lachen und zu spielen.]" Die ihm in hohem Grade innewohnende Gabe, sogar ganz kleine Kinder zu unterhalten und wirkliche Freude dabei zu empfinden[3]), kontrastierte gar seltsam mit seinem damaligen Aussehen, denn die Gesichtszüge des Achtzehnjährigen hatten durchaus nichts Jugendliches. Ausser der Überlieferung bezeugt dies auch der Kupferstich, den der ihm vertraute Miniaturmaler und Graveur Point[4]) zu dieser Zeit von ihm anfertigte, aber leider nur nach dem Gedächtnis[5]), da es sich um eine Wette handelte, die schnell zum Austrag gebracht werden musste.

---

1) Zum Teil infolge beispielloser Mildtätigkeit war Villars schon in Grenoble oft in Not gekommen. Er starb in Strassburg i. J. 1814.

2) Sein im Mai 1808 geb. ältester Neffe Ali, dessen Entwicklung er aus der Ferne mit zärtlichem Interesse verfolgte. Die Beanstandung dieses Namens durch die Geistlichen machte er als vorsichtiger Pate beizeiten hinfällig durch die Versicherung, dass Ali der Name eines grossen Heiligen im Orient gewesen sei.

3) Seine Pariser Freunde nannten ihn deshalb fan-fan = petit enfant.

4) In Paris wie in Grenoble sehr geschätztes Mitglied der Delph. Akademie.

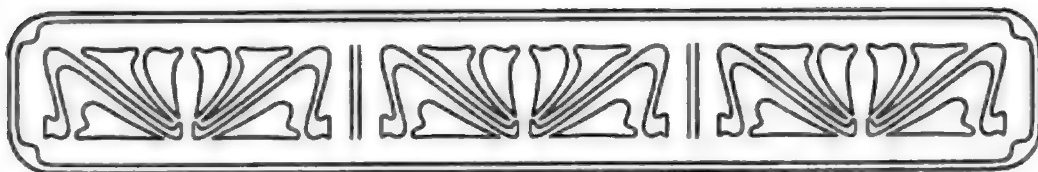
5) Nur so wird es erklärlich, dass der untere Teil der Nase völlig verfehlt ist. Im übrigen soll das Portrait (s. Illustr. 5 auf S. 94) durchaus dem Original entsprochen haben.

Der lebhafte Wunsch, durch die Prüfung einer grossen Anzahl von Originaldenkmälern schon jetzt der Lösung des hieroglyphischen Problems näher zu kommen, hatte in Champollion von neuem das heisse Verlangen rege gemacht, nach dem Lande der Pyramiden zu wandern. Hierin bestärkten ihn noch die Mitglieder der ägyptischen Kolonie, und in der ihn beglückenden Illusion alle materiellen Schwierigkeiten des Unternehmens übersehend, lässt er Frau Zoës Vater an sein einst gegebenes Versprechen erinnern und ihm melden, dass er nun hinreichend Araber sei, um mit ihm nach Ägypten gehen zu können[1]).

So wenig es ihn kümmerte, dass er nicht mehr Zeuge sein konnte von dem lauten militärischen Prunk, mit dem der Sieger von Wagram empfangen werden sollte, so sehr interessierte ihn das Pariser Tagesgespräch, dass der Kaiser — der den Pharaonen im Drang nach Selbstverherrlichung nicht nachzustehen schien — die Aufstellung eines Obelisken von 60 Meter Höhe zum bleibenden Gedächtnis seiner Grosstaten angeordnet habe; er sollte, wie es hiess, im Jahre 1814 vollendet dastehen, — die geschichtlichen Ereignisse legten jedoch ein ernstes Veto ein.

War auch der Abschied von Paris in mehr als einer Hinsicht für den Studenten eine Pein, so tröstete ihn doch der Gedanke an die schönen Dauphinéberge und an den dort seiner harrenden trauten Familienkreis; besonders erhebend wirkte auf ihn die Perspektive einer ehrenvollen Tätigkeit an der Fakultät. Sie half ihm, trotz des noch nicht beendeten Kampfes, den ihm sein unbedachtsames Herz geschaffen, mit grossem Ernst an der Wiederherstellung des verlorenen Gleichgewichtes in sich zu arbeiten, — wusste er doch bereits, wie sehr ein harmonisches Zusammenwirken aller Geisteskräfte durch die Ruhe der Seele gefördert wird.

1) „Je connais d'ailleurs quelques bourgeois du désert, qui nous donneront des lettres de recommandation pour leurs familles."



Kapitel IV.

Der Geschichtsprofessor und Politiker.

(15. Oktober 1809 bis 20. März 1816.)

. . . . terre, terre chérie,
Que la liberté sainte appelle sa patrie!

Mit diesen Worten, die André Chénier als begeisterte Huldigung den Bergen des Dauphiné einst[1]) entgegengerufen hatte, begrüsste François Champollion am 15. Oktober 1809 mit überströmender Freude aufs neue das Isère-Departement und zugleich auch Thevenet, der ihm bis an die Grenze desselben entgegengeeilt war. Dem treuen Freunde bezeugte dieser Gruss, dass der Glanz des siegreichen Kaiserreiches und die sinnbetörenden Lobeshymnen, die allerorten dem Selbstherrscher entgegenklangen, die bereits fest gewurzelten politischen Prinzipien des Jünglings nicht hatten berühren können. So wie er gegangen, war er wiedergekehrt, die Seele ganz erfüllt vom Ideal jener legitimen Freiheit im höheren Sinne, wie sie in Vizille so würdevoll einst proklamiert worden war und wie er sie als Historiker nicht nur für Frankreich, sondern für alle zivilisierten Völker forderte.

Der achtzehnjährige Champollion fühlte, dachte und diskutierte in diesem Punkte seit Jahren bereits mit der Reife

1) „Au bord du Rhône, le 7 Juillet 1790". (Poésies diverses.)

eines Mannes, und in völligem Einklang damit erscheint der Umstand, dass der heimkehrende Student seine amtliche Ernennung zum Professor (an der im Werden begriffenen philosophischen Fakultät) bereits mit sich brachte. Seine Berufung nach Grenoble war insofern ein Ereignis für die Stadt, als er dort der erste Vertreter der orientalischen Sprachwissenschaft war. Nur einer hatte sich vor ihm mit Arabisch und Koptisch dort befasst: der ehrwürdige Pfarrer Pierre d'Herbetan in Terrasse bei Grenoble, aber sein Nachlass war durch eine Feuersbrunst vernichtet worden; auch wusste man nichts von seinen Studienergebnissen.

Grenoble zählte damals nur 22 000 Einwohner und etwa 8000 Mann Garnison; es war jedoch von jeher durch hohe Geisteskultur ausgezeichnet gewesen und bot vortreffliche Hilfsmittel dazu. Darunter die städtische Bibliothek mit 80 000 Bänden und vielen wertvollen Handschriften, ausgezeichnete Privatbibliotheken, welche Champollion zugängig waren, drei Fakultäten, sowie mehrere gute Spezialschulen und überdies ein botanischer Garten mit der gesamten Alpenflora, der von In- und Ausländern eifrig durchforscht wurde. Durch das segensreiche Zusammenwirken des Präfekten mit dem Maire Renauldon hatte die Stadt auch nach jeder anderen Richtung hin so sehr gewonnen, dass sie, zudem von der Natur verschwenderisch ausgeschmückt, unter allen Städten gleicher Grösse unerreicht dastand.

Die französische Regierung, für die sie als „uneinnehmbare strategische Position" von allerhöchster Wichtigkeit war, hatte sie absichtlich überreichlich ausgestattet, um die stets zum Aufruhr neigenden Delphinaten mit dem schweren Verlust ihrer politischen Unabhängigkeit möglichst auszusöhnen. Dies war jedoch noch immer nicht in der gewünschten Weise gelungen und der angehende Geschichtsprofessor hatte viel Verständnis für den Konflikt in der Volksseele.

Für seine Studien kam ausser der städtischen Bibliothek, deren Verwaltung seinem Bruder weit mehr als dem altersschwachen Dubois-Fontanelle oblag, auch ein Teil des Materials der ägyptischen Kommission in Betracht, das wegen Fouriers Arbeiten für dieselbe nach Grenoble ge-

schafft war. Zur starken Anregung für Champollion gestaltete sich ferner der Umstand, dass dank des grossen Physikers Anwesenheit die Delphinatische Akademie nunmehr mit vielen gelehrten Gesellschaften Europas in lebhaftem Verkehr stand. Ihr Ansehen war hierdurch so sehr gestiegen, dass sie wieder einmal für ihre geistige Unabhängigkeit vom Institut de France energisch eintrat, um ihren 50 Mitgliedern für ihre Arbeiten an noch ungelösten Problemen die wissenschaftliche Freiheit zu lassen. Wie sehr entsprach dies nicht den Ansichten des „Ägypters", der immer mehr zu dem Entschlusse kam, keiner Autorität bei seinen Forschungen Gewalt über sich zu geben.

Er hatte auch jetzt wieder ein Unterkommen im Hause der Berriat gefunden, und da Figeac noch bis zum Dezember hin in Paris blieb, so vertrat François ihn, so oft es nötig wurde, beim Präfekten. Dieser veranlasste ihn dazu, schon im November seine erwähnten Denkschriften über die Religion der Ägypter und über das Buch Esther vor der Akademie zu lesen. Besonders aber war er darauf bedacht, mit seinem Schützling alles durchzunehmen, was dieser über Ägypten verfasst hatte oder noch zu verfassen gedachte.

Diese intimeren Zusammenkünfte fanden meistens im Schlosse Beauregard statt, das auf halber Bergeshöhe, durch wunderbar schöne Aussicht seinen Namen rechtfertigend, seine riesenhaften Formen selbstbewusst ausdehnt. So oft es nur ging, zog sich Fourier dorthin zurück, um ganz seinen Ideen zu leben. Die Wildwasser des Drac bildeten dann die Grenze zwischen der lauten Welt und dem stillen Bergparadies, und sobald die schwerfällige Fähre ans jenseitige Ufer stiess, warf der Präfekt von den müden Schultern die gesamte Amtslast ab, die eine ihm verhasste Hand einst darauf gelegt hatte. Wie J. J. Rousseau[1]) liebte er es, in der nahen Bergschlucht („Le Désert") in tiefster Abgeschiedenheit seinen Betrachtungen nachzuhängen; aber obwohl im Prinzip gleichsam tot für seine Bekannten, solange er auf der Höhe von Beauregard verweilte, hatte er doch

---

1) I. J. 1768 wohnte Rousseau vorübergehend in Seyssinet bei Grenoble, von wo aus er mit Vorliebe nach Beauregard emporstieg.

Figeac recht häufig dort empfangen, weil dessen glückliche Art, auch ihm ferner Liegendes mit schnellem Griff in die richtige Form zu bringen, dem zuweilen etwas unentschlossenen grossen Denker so sehr nützlich war. Nicht minder willkommen war nun François, der hier in zwangloser Weise seinem Gönner von der Ideenfülle mitteilte, die seine Begeisterung in alles legte, was dem Geiste des ägyptischen Volkes seine Entstehung verdankte.

Aber auch der greise Titularprofessor der Geschichte forderte häufig die Anwesenheit seines Assistenten (suppléant), welcher ihm über Inhalt und Form seiner künftigen Geschichtsvorlesungen Rechenschaft abzulegen hatte, der aber auch den poetischen Erzeugnissen seines Dekans lauschen sollte, denn Dubois-Fontanelle hatte zwar seine Mittelmässigkeit als Dichter einsehen müssen, doch wollte er seine kleinen Erfolge (die „Vestalin“ usw.) nicht in Vergessenheit geraten lassen. Neben den Vorlesungen an der Grenobler Zentralschule (1796—1803) hatten sie die Glanzpunkte seines Lebens gebildet, dem nun das Dekanat der neuen Fakultät einen kaum je erträumten Abschluss gab.

Champollion, dem die herbe Einfachheit und träumerische Ruhe in Beauregard so heimisch waren, fühlte sich nicht sehr behaglich inmitten des lauten Verkehrs und der etwas gesuchten Eleganz, mit der sich sein Dekan zu umgeben liebte. Da dieser jedoch im Schlosse Echirolles residierte, das malerisch in luftiger Höhe oberhalb der berühmten Brücke[1]) thront, die Lesdiguières kühne Hand i. J. 1611 über den Drac geworfen hat, so konnte sein Assistent, bevor er „in den Wogen sentimentaler Genüsse unterzusinken Gefahr lief“, sich am Anblick der wilden Gebirgsromantik ringsumher seine Widerstandskraft stählen. So riet ihm scherzend der Bruder, der zugleich aber darauf drang, dass François auch dem alten General de Lasalette sich tunlichst oft zur Verfügung stellen müsse, um dessen nun dem Abschluss nahes Werk über die Musik, für welches er so emsig hatte Material suchen helfen, bis zu Ende hin zu unterstützen. Infolgedessen verlor er viel Zeit in lebhaften Debatten mit

1) Pont de Claix, mit 46 (neuerdings 52) m Spannweite.

dem etwas hartnäckigen Verfasser, der sich zwar in allem das Altertum Betreffenden den Ansichten seines jungen Freundes fügte, aber von gewissen irrigen Anschauungen über die Musik des Mittelalters erst abliess, als es zu spät war für sein Buch.

Lasalettes Haus war ein Vorbild schöner Gastlichkeit für den geselligen Verkehr in Grenoble, der damals zwar sehr lebhaft, aber ebenso gemütlich war und dessen Formen sich erst während der Restauration weniger ansprechend gestalteten. Man stand sehr früh auf und schloss frühzeitig mit dem Tagewerk ab. Von 6 Uhr abends an wurden Freunde aufgesucht oder empfangen, und bei diesen zwanglosen Vereinigungen spielten — zum Teil improvisierte — Deklamationen und Musikvorträge eine grosse Rolle. Ein jeder trug ungenötigt das Seine dazu bei, denn Ziererei, ebenso wie Luxus jeglicher Art waren streng verpönt.

Champollions gesellschaftliche Talente machten ihn schnell zu einem der begehrtesten Besucher der Grenobler Salons. Zwar widerstand er mancher Einladung, doch hielt dies schwer gegenüber dem Drängen seines jüngeren Freundes Charles Renauldon[1]), eines echten, heissblütigen Delphinaten, den man bereits als den zukünftigen Führer der liberal gesinnten Jugend bezeichnete, die er späterhin zu manchem unbedachten Schritt mit sich fortriss. Kaum weniger exaltiert war der schon erwähnte Augustin Thevenet, einer sehr geachteten Patrizierfamilie entstammend, die sich mit der Geschichte der Stadt verwachsen fühlte. Obwohl für Kunst und Wissenschaft begeistert, idealer Gesinnung und gut begabt, hatte er sich dennoch dem Wunsche der Eltern gefügt und den Interessen der alten Handelsfirma seine Neigungen zum Opfer gebracht. Champollion liebte ihn um dieser Selbstverleugnung willen nur um so mehr und suchte ihm möglichst zu ersetzen, was das Geschick ihm vorenthielt. Dieses unausgesetzte Bestreben wurde von Thevenet mit wahrhaft zärtlicher Dankbarkeit empfunden, und das Band, das diese beiden Freunde verband, wurde mit der Zeit so stark, dass nichts, selbst nicht die grossen Erfolge des einen von ihnen, es späterhin zu lockern vermochte.

---

1) Sohn des Maire und Grosssohn von Dubois-Fontanelle.

Champollion, dem alles Zeremonielle tief verhasst war, fühlte sich zwar sehr glücklich in vertrautem Freundeskreise, doch behielt er stets die Hauptsache im Auge: die Arbeit, von der er durch seine drei Gönner allzuoft abgerufen wurde.

Am 23. November 1809 war die Liste der Angestellten der Université erschienen, auf der Figeac als Professor der griechischen Literatur und Sprache, sowie als Sekretär der Faculté des lettres von Grenoble verzeichnet steht. Erhielt nun auch François erst im Januar 1810 seine offizielle Ernennung, so hatte doch der Grossmeister Fontanes aus besonderer Güte den Erlass vom 20. Juli 1809[1]) datieren lassen, damit niemand unter den Universitätsdoktoren ihm in der Anciennität voranstände und er demnach aller mit dem Altersgrade verknüpften Vorteile teilhaftig würde. Allerdings bestand sein eigentlicher Jahresgehalt nur in 750 Franken, doch erhielt er, wie es das Gesetz verlangte, das Doppelte dieser Summe von seinem Titularprofessor. So stand nun der jüngste der Fakultätsprofessoren den ältesten im Dienstalter gleich, eine Gunst, von der er jedoch niemals profitieren sollte, und die ihm im Gegenteil zur Quelle bitteren Leides wurde.

Die Ahnung hiervon, wie auch die Sorge, ob er sich nicht gleich zu Beginn seiner Laufbahn durch die freie Entwicklung der unabhängigen Anschauungen in seinen Geschichtsvorlesungen gefährliche Feinde schaffen werde, beunruhigten ihn schon jetzt etwas. Zwar machte sich in der öffentlichen Meinung eine ausgesprochen freisinnige Strömung geltend — hatte man doch im Jahre 1807 den Freimaurern unumwunden beizustimmen gewagt! — doch war andrerseits die zahlreiche katholische Geistlichkeit nur um so fester zur Verteidigung ihrer Prinzipien entschlossen, und ihr Einfluss reichte bis ins Kabinet des Ministers und des Grossmeisters.

Dieser hatte die Eröffnung der Fakultät[2]) auf den 1. Mai

1) An dem Tage hatte er dem Studenten die persönl. Zusicherung gegeben.

2) Sie befand sich im 2. Stockwerk eines Gebäudekomplexes, dessen eine Seite auch jetzt noch Unterrichtszwecken dient, der aber zum Abbruch bestimmt ist. Der Eingang zu den Fakultäten war place des Halles.

1810 festgesetzt, doch konnte sie erst am 26. Mai, einem Sonnabend, stattfinden. In der von Figeac ausgearbeiteten und verlesenen Antrittsrede des Dekans wurde dem Geschichtsprofessor ein reiches Programm zugewiesen, dessen Einzelheiten uns Champollion selber in seiner eigenen Eröffnungsrede vom 30. Mai 1810 mitteilt. Er gibt hier in grossen, kühn gezogenen Linien ein Gesamtbild der alten Geschichte, stellt ihren Nutzen und ihre Wichtigkeit fest und gibt ihr als Grundlage die Chronologie und die Geographie.

Niemand erfasste damals mit mehr Scharfblick und grösserem Ernst die Anforderungen, die das 19. Jahrhundert an den Historiker stellen musste, als der junge Dozent; er hatte deshalb schon in Paris begonnen, alle bekannten Geschichtsquellen in strengem Verhör auf ihre Glaubwürdigkeit hin zu prüfen und war Willens, auch seine Hörer dazu anzuhalten. Andrerseits jedoch wollte er auf Grund seiner eigenen Methode höchstgesteckten neuen Zielen zustreben und unermessliche Gebiete, über die er in Ermangelung jeglicher Handbücher nur mit grösster Mühe die nötige Auskunft sich verschafft hatte, der Geschichtsforschung erschliessen. Er gedachte ferner an der ihm unerlässlich erscheinenden Verbindung der verschiedenen Geschichtsepochen zum einheitlichen Ganzen zu arbeiten und mit starkem Bande alle Völker der Erde zu umschlingen, ihre Herkunft und Eigenart, ihre Geschicke und Aufeinanderfolge klarzulegen.

Mit diesem umfassenden Programm trat Champollion vor seine Hörer, zumeist Altersgenossen und frühere Schulkameraden, und suchte zweimal wöchentlich in je anderthalb Stunden, an der Hand seiner Originaltexte[1]) ihre Wissbegierde zu entflammen. Die erste Stunde füllte der Vortrag aus; ihm folgte eine mündliche Diskussion, während welcher der Professor jeden „ehrlichen Zweifler“[2]) unter seinen Schülern willkommen hiess.

---

1) Indische, persische und sonstige alte Originaltexte hatte er mit besonderer Rücksicht auf sein Kolleg durchgearbeitet und zum Teil kopiert.

2) „Au loyal sceptique il faut la discussion: il n'y a qu'elle, pour façonner l'esprit à la saine critique.“

Auch seines Bruders Programm war inhaltschwer und erregte wegen der philosophischen Grundlage, die er dem Studium des Griechischen zu geben wünschte, die lebhafte Anerkennung von Ch. G. Heyne, der ihn „den Wiedererwecker des Interesses an griechischen Studien in Frankreich“ nannte und seine Aufnahme in die Göttinger Akademie bewirkte. Figeac, der wiederholt die klassischen Philologen Deutschlands seinen Landsleuten zum Vorbild hinstellte und — im Gegensatz zum Grossmeister — sich eingehend für die gesamte deutsche Literatur interessierte, war nicht der einzige ausgesprochene Germanophile in Grenoble: Fourier trat dort für deutsche Wissenschaft ein, der Universitätsinspektor Sebastian Planta für deutsche Philosophie, Lasalette für deutsche Musik. Der ältere Champollion seinerseits war seit Jahren bei den Gelehrten diesseits des Rheines vorteilhaft bekannt; er erntete nun um so wärmeren Beifall für sein „Programm“, als dasselbe einen mutigen Protest gegen Napoleons selbstsüchtige Nivellierungsgelüste bedeutete.

Mehr noch war dies mit François' Vorlesungen der Fall. Aber welche Ziele konnte sich denn auch ein Geschichtsprofessor nach dem Willen des Begründers der Université stecken, da dieser, den Selbstdenkern so abhold, für den Fakultätsunterricht eine ausführliche Geschichtstabelle für ausreichend hielt!

Der Historiker sollte zunächst, gleich seinen Kollegen, ein tüchtiger Examinator sein und daneben sozusagen ein zuverlässiges Auskunftsbureau bilden. Er sollte das positive geschichtliche Material ordnen, registrieren, mit bündigen Worten klar zur Anschauung bringen, aber weder Moralist, noch Kritiker, kaum ein Redner, am wenigsten aber ein Philosoph sein; denn Napoleon zufolge ist ein solcher zu nichts nütze und richtet nur Unheil an.

Man vergleiche hiermit, wie Champollion die Aufgabe des Historikers erfasst[1]).

Die grössere Hälfte seines Geschichtskursus ist, wenn

---

1) Siehe „Première leçon de l'histoire en général, et de ses bases, la chronologie et la géographie comparée.“ Nat. B. Mss. Champ. Vol. S. 45, p. 144ff. Auszug davon in Anhang I. 5.

auch zumeist in losen Blättern, teils in der Pariser Nationalbibliothek, teils in den Familienpapieren der Champollion, aufbewahrt, und diese interessanten Bruchstücke zeigen uns, dass er, in der Gegenwart ebensosehr bewandert wie in der fernen Vergangenheit, auch auf ihm etwas fremden Gebieten stets seine ureigenen Wege ging, das Wort bestätigend, dass ein Genie überall originell bleibt. Sehr viele Bemerkungen sind durch die Fortschritte der letzten Dezennien erledigt worden, andere fordern Widerspruch heraus, nicht wenige aber überraschen durch die Reife des Urteils und den weiten Blick des jugendlichen Forschers, der hier die Früchte seiner Pariser Studien verwertete. — Vom Historiker fordert er vor allem eine unerschöpfliche Fülle von Wohlwollen, das durch strengste Unparteilichkeit zu adeln ist. So will er z. B. äusserste Sorgfalt angewandt wissen in der Klarlegung der Motive grosser, weltgeschichtlicher Begebnisse, damit denselben nicht ungerechtfertigterweise ein frivoler Vorwand, oder Beweggründe untergeschoben werden, die mit der Vernunft und mit dem Nationalgeist des in Rede stehenden Volkes unvereinbar seien, weshalb er im Hinblick auf Polybius hervorhebt, dass mehr als „die Schönheit der Diktion" die Wahrheit der Erzählung und die Lauterkeit der Absichten[1]) gelten müssen. Wie unentwegt er hierin mit gutem Beispiel voranging zu jener Zeit, wo die mächtige Versuchung, dem Imperator Weihrauch zu streuen, über viele Gewalt bekam, zeigt der Umstand, dass er desselben nur dann in seinen Vorträgen gedachte, wenn diese den offiziellen Siegesfesten angepasst werden mussten. Der erhaltenen Weisung Folge leistend, aber unbestechlich in seinem Freimut und nur mit Mühe sich zur Vorsicht zwingend, besagt eine Überlieferung, trat er dann vor sein Auditorium

1) Schon in seiner ersten Vorlesung sprach er von der „tendance naturelle à l'esprit de l'homme, de juger les évènements d'après leurs résultats. Trop souvent", sagt er, „l'écrivain, pour ainsi dire vendu à l'aveugle fortune, fait l'éloge d'une coupable entreprise qu'elle a couronné par le succès . . . . Cette manière d'apprécier les faits est une suite naturelle de cette lâche et criminelle complaisance, née de l'oubli des principes, qui trouve la justice là où elle voit le triomphe. Cette servilité est de tous les temps et de tous les lieux . . ."

hin, das unter der äusseren Ruhe die innere Erregtheit erriet[1]).

Übrigens war es dem sonst so feurigen, schnell aburteilenden und von Vergeltungsdrang keineswegs freien Dozenten eigen, sich zu weiser Ruhe zu mässigen, sich gleichsam moralisch zu reinigen und über sich selbst zu erheben, ehe er sein Heiligtum betrat: die Geschichtsforschung im Dienste der Wahrheit. — Er wählte sich Volney nur in negativer Weise zum Führer, denn die ätzende Schärfe desselben in der Behandlung seiner Themata, seine Erbitterung gegen Andersdenkende, seine zersetzende Philosophie und die systematische Anfeindung der Bibel als solcher erschienen ihm nicht zulässig für einen wahren Historiker. Er selber zog die h. Schrift beim Ausarbeiten seiner Chronologie und Geographie beständig zu Rate; allerdings mit derselben Unabhängigkeit im Urteil, mit der er den anderen alten Texten entgegentrat. Der ständigen Auslegung dieser letzteren dankte er es, dass er so manche neue Gesichtspunkte in der Beurteilung längst bekannter Tatsachen geben konnte.

Zu den vielen, nur für seine eigenen Augen (und zum Teil mit Geheimschrift) niedergeschriebenen kleinen Abhandlungen aus dieser Zeit dürfte auch die über die „Religionssysteme“ zu zählen sein, die trotz ihrer äusserst freisinnigen Tendenz höchst beachtenswert ist[2]). Ein über den Inhalt erschreckter Freund meinte, die Abhandlung als Produkt einer verschärften Augenblicksstimmung ansehen zu müssen, doch lässt sich nicht leugnen, dass in Champollions religiösen Ansichten eine Wandlung eingetreten war.

Er hatte auch einen hebräischen Kursus mit besonderer Berücksichtigung für junge Geistliche eingerichtet; es scheint aber, dass er zu gründliche Vorkenntnisse von seinen Hörern beanspruchte, — wenigstens verschwand das Hebräische wieder vom Stundenplan.

---

1) Nicht nur grollte er dem Eroberer als solchem, sondern nach dessen Vorgehen in Spanien, i. J. 1809, warf er in seinen Privatbriefen dem Kaiser auch Doppelzüngigkeit und verräterische Tücke vor.

2) Siehe Anhang I. 6.

Mit den Worten: „Die Université nannte sich einst die Tochter Karls des Grossen, — mit grösserem Stolz wird sie sich jetzt ihres zweiten Begründers rühmen“, hatte Fontanes am 9. November 1809 das fertige Werk der Neuschöpfung des Unterrichtswesens dem Kaiser gleichsam zu Füssen gelegt. Aber grosse politische Pläne, sowie seine Familienangelegenheiten hatten Napoleon inzwischen von dieser nationalen Frage abgelenkt; auch scheint es, dass er, nun sie endlich geregelt und auf des Grossmeisters Schultern gelegt war, keine Lust verspürte, fürs erste wieder daran zu rühren. Da nun, wie erwähnt worden, Fontanes nicht glaubte, dass der Kaiser das Volk nach seinem Willen neu gestalten könnte, so entwickelte sich von Anfang an die Sache in der Praxis anders, wie sie in der Theorie vorgeschrieben war. Gleich anderen wagten es daher auch die beiden Champollion, ihre eigenen Wege zu gehen, besonders da sie in Planta einen Inspektor hatten, der über Kants Philosophie mit Vorliebe Napoleons starre Massregeln vergass. Nur in bezug auf Chronologie wurde strengste Reserve beobachtet, denn seitdem der heisse Kampf wegen des Alters des Tierkreises[1]) peinliche Konflikte mit der Geistlichkeit geschaffen hatte, war es eine allgemein bekannte Tatsache, dass der Kaiser aus Staatsklugheit darauf hielt, dass die gesamte Chronologie des Altertums dem Rahmen der biblischen Zeitrechnung angepasst würde.

Inzwischen war Fouriers historische Einleitung zur Description de l'Egypte erschienen und Fontanes hatte ihrem Verfasser Glück gewünscht zu der „Vereinigung von griechischer Anmut mit ägyptischer Weisheit.“ Wie viel von letzterer Champollions jungem Haupt entsprossen war, ist nicht zu sagen; immerhin hatte Fourier jede Idee, jede Zeile desselben über Ägypten gekannt und reiflich erwogen, als er die letzte Hand an die berühmt gewordene Abhandlung legte. Indessen verzieh es François gern, dass sein Name weder in dieser, noch in den übrigen von Fourier

---

1) Von einem Anonymus als „Blendwerk des Teufels“ hingestellt, „von ihm auf Ägyptens Steine geschrieben in der Nacht vor der Entdeckung des Denkmals.“

über Ägypten verfassten, zum Teil inediert gebliebenen Denkschriften genannt wurde, denn der Präfekt hatte ihm zu oft die Wege geebnet, als dass er nicht seines Schützlings bedingungsloser Dankbarkeit hätte sicher sein dürfen.

Der kaum erblühten Fakultät drohte bereits Ende Juni 1810 plötzliche Aufhebung infolge von „Sparsamkeits-Massregeln der Regierung“, die damals manches schwere Leid verursachten[1]). Aber noch an einem anderen Riff drohte sie Schiffbruch zu erleiden: an den Intriguen nämlich, die sich sogleich gegen die Brüder angesponnen hatten, weil zwei ihrer Kollegen nebst deren Anhang weniger rührige Elemente an ihrem Platz zu sehen wünschten. Dieser eigentliche Grund der Anfeindung wurde durch den Vorwand „zu grosser Jugend“ maskiert: das traf dem Taufschein nach bei François zu, doch besass er einen Altersdispens und wusste überdies seine Amtswürde vollauf zu wahren, selbst während der Prüfung von Examinanden, die doppelt so alt als er selber, oder älter noch, waren. Der „schlechte Schüler (élève détestable)“ war mit 19 Jahren höher gestellt, als seine meisten früheren Lehrer, die ihr bescheidenes Pfund mehr oder weniger anspruchsvoll im schützenden Dunkel der Mittelmässigkeit verwalteten; mehr als das: die beiden erwähnten Fakultätskollegen waren ehemals seine grundsätzlichen Peiniger im Lyceum gewesen, gerade diejenigen, welche seinem unabweisbar zutage tretenden Erkenntnisdrang mit harter Hand hatten Zaum und Zügel anlegen wollen. Es waren ihnen dafür empfindlich treffende Schülerstreiche gespielt worden, — sie hatten das nicht vergessen und gedachten nun den Kampf wieder aufzunehmen. Aber der heimkehrende Jüngling hatte den Kopf mit ganz anderen Dingen erfüllt und bot den nunmehrigen Kollegen die Hand zur Versöhnung, wurde jedoch schnell gewahr, dass eine

1) So wurde Scheftidschys Stellung an der ägypt. Kommission unterdrückt, und, der Heimat für immer verlustig gegangen, stand er nun mit seiner zahlreichen Familie nahezu brotlos da. Champollion, der seine Verdienste um die frz. Armee kannte, war empört darüber und bewog Fourier zu einem dringlichen Gesuch an die Regierung, das er selber entwarf.

solche unmöglich war. Handelte es sich doch hier überdies noch um den Kampf des alten Lehrsystems gegen das neue, den Champollion in seiner (vorerst nur in Prosa verfassten) Satire „Scholastichomachia" in symbolischer zwar, aber doch sehr drastischer Weise anschaulich machte.

Einige Auszüge davon erregten in den Grenobler Salons grosse Heiterkeit, und da man den Verfasser sofort erriet, verschärfte sich der schon bestehende Konflikt noch beträchtlich. Je mehr daher die vom Präfekten ständig ausgezeichneten Brüder in den Mittelpunkt der Gesellschaft traten, desto mehr waren sie andrerseits genötigt, eine Defensivstellung gegen ihre Gegner einzunehmen, deren zunehmender, durch Neid genährter Groll Mittel und Wege fand, sie in Paris zu verdächtigen. — Es wäre sicherlich vom Übel, die Intriguen aus dem Alltagsleben einer Provinzialstadt um ihrer selbst willen der wohlverdienten Vergessenheit zu entreissen; hier jedoch handelt es sich darum, eine authentische Erklärung für die fortgesetzten, sich im Lauf der Jahre noch steigernden Drangsale zu geben, die Champollion das Leben in Grenoble zeitweise zur Qual machen sollten, ohne dass er die Kraft gefunden hätte, aus eigenem Antriebe die Stadt zu verlassen, mit der er sich völlig verwachsen fühlte.

Andrerseits könnte vermutet werden — und dies ist auch bereits geschehen, — dass die Brüder von einer Art von Verfolgungswahn befallen gewesen seien. Dem widersprechen jedoch in bündiger Weise die zahllosen Dokumente der Familie aus jener Zeit, Briefe der verschiedensten Personen und sehr viele behördliche Verfügungen, in denen sich aufs deutlichste das Bild der Wirklichkeit wiederspiegelt, die hier mit wenigen Worten in Erinnerung gebracht werden soll.

Die Namen derer zu nennen, die schon vor Figeacs Ankunft in Paris (im August 1810) dem Grossmeister in den Ohren gelegen hatten, um die Absetzung der beiden unbequemen Dozenten zu bewirken, unterbleibt wohl besser; sie sind ohnehin dem Gedächtnis der Menschheit entschwunden.

„Es ist lächerlich, junge Leute Graubärten vorzuziehen, die unter dem Käppchen gealtert sind", so lautete eine ihrer Anklagen. Sie war dem Kaiser vorgetragen worden, der

erwidert hatte, man möge doch nicht die, welche lehren, mit denen verwechseln, welche verwalten; „denn die ersteren,“ sagte er, „sind meine Kinder, die anderen sind meine Diener!“ Die zwei Beschwerdeführenden gehörten, Napoleons Bestimmung zufolge, zugleich dem Lehrerkollegium der Fakultät und dem des Lyceums an, sowie der Verwaltung des letzteren.

Figeac, der wie kein anderer geeignet war, mit Hilfe von Fouriers Empfehlungen dem Grossmeister das Fortbestehen der neuen Grenobler Fakultät ans Herz zu legen, sorgte tatsächlich während seiner langen Anwesenheit in Paris dafür, dass sie vor jedem Handstreich gesichert wurde.

Aber noch einen anderen Handstreich, der speziell François bedrohte, konnte er im Einverständnis mit Fontanes dank einem Scheinmanöver mit der Ecole Normale endgültig unmöglich machen. Im Juli 1810 war nämlich seinem Bruder ganz plötzlich die Ordre zugegangen, binnen 24 Stunden mit einem Depôt des 24. Linienregiments nach Spanien abzugehen. Die Aushebungskommission glaubte ihn irrtümlich übergangen zu haben; sie wollte auf ihrem Recht bestehen, und der arglos am Schreibtisch sitzende Professor wurde gewissermassen von ihr überrumpelt. Der Schreck war unbeschreiblich gross gewesen, aber ein Machtwort des augenblicklich benachrichtigten Präfekten hatte momentan das Schlimmste verhüten können. Doch erst ein vom 9. September 1810 datierter Erlass des Kriegsministers[1]) brachte völlige Sicherung vor der Gefahr.

François, der inzwischen zum Doctor-ès-lettres[2]) promo-

---

1) „. . . . Sa Majesté a accordé le 30 Juillet dernier une exemption de service militaire au sieur Champollion, lequel est destiné à faire partie de l'Ecole Normale. Ce jeune homme resterait soumis à la conscription dans le cas qu'il sortirait de l'Ecole Normale avant d'avoir été admis dans l'Université, ou abandonnerait l'Université avant d'avoir, par longs et bons services dans l'instruction publique, mérité la faveur qu'il vient d'obtenir. . . . [Signé le comte Dumas.]“ An den Präfekten der Isère.

2) Pour être reçu Docteur: présenter le titre de licencié et deux thèses: l'une sur la philosophie, l'autre sur la littérature ancienne et moderne; la première écrite et soutenue en latin. La durée de chaque thèse = 2 heures. — Die Kosten des Doctorates betrugen 120 fr.

viert war, hatte den abwesenden Bruder auch in der Redaktion des Regierungsblattes vertreten, dem Fourier seit Jahren schon eine ernstere Richtung gegeben hatte, da er den Leserkreis „in möglichst enge Fühlung mit den neuesten Ereignissen auf allen Gebieten“ zu bringen wünschte und darin von Figeac unterstützt wurde; er hatte dasselbe von dessen Vertreter erwartet und sich nicht darin getäuscht.

Da den besseren Produktionen der Schöngeister des Departements ein Plätzchen im Regierungsblatte gegönnt wurde, so las man dort am 8. September ein schwungvolles Gedicht eines gewissen D . . . . . (Ducoin) über die Zerstörung der berühmten Bibliotheken von Alexandrien durch die Araber. Eine Zurückweisung des Opus wäre kaum möglich gewesen; auch bot sich François durch dessen Annahme eine Gelegenheit, auf Grund authentischer Beweise für die historische Wahrheit einzutreten. Er tat es in höflicher, rein objektiver Weise[1]) und zeichnete seinen Artikel mit C. S. (Cuique Suum); seit diesem Tage hatte er einen Neider mehr, der späterhin sein hartnäckigster Feind wurde.

Zu dieser Zeit, im Herbst 1810, lag die Geographie, der mehrfach erwähnte erste Teil des geplanten Riesenwerkes, worin die Einzelheiten aller Institutionen des pharaonischen Ägyptens zu einem einheitlichen Ganzen zusammengefügt werden sollten, völlig druckfertig da, und nachdem die Verhandlungen mit dem Buchdrucker Peyronard wegen Verwendung der griechisch-koptischen Lettern am 23. August 1810 endlich ihren Abschluss gefunden, konnte am 1. September der Druck des Buches beginnen, denn von Paris aus mahnte Figeac zur Eile: „Aller Augen sind auf Ägypten gerichtet, . . . Akerblad versucht sich auf Deinem Gebiet, . . . Sacy hat gestern seinen Bericht über ein Memoire gelesen, das von koptischen Namen ägyptischer Städte und Dörfer handelt; beschleunige Deinen Druck!“ — Nach reiflicher Überlegung hatte Champollion letzthin die dem Werke ursprünglich beigegebene Karte des ganzen Landes auf das Delta beschränkt, weil nämlich die Unterschiede zwischen seinen eigenen Forschungsresultaten und der Karte im Aegyptus

1) Regierungsblatt vom 26. und vom 28. Okt. 1810, Nr. 128, 129.

antiqua des berühmten Geographen Bourguignon d'Anville (gestorben 1782) hauptsächlich das Delta betrafen.

Für dieses Gebiet kam auch die verwickelte Frage der sieben Nilmündungen der alten Zeit in Betracht, doch hatte ja der „Ägypter" seit dem Sommer 1806 an der Lösung dieses Problems hart gearbeitet; anderseits waren ihm die Schriften der Kopten und der Araber so nützlich für die Ortsbestimmungen der antiken Städte im Delta geworden, dass er nun mit gerechtfertigtem Stolz seine Karte als eine „verbürgte Wahrheit" ansah. Für Ober- und Mittelägypten dagegen glaubte er nicht genügend über d'Anville hinaus gekommen zu sein, um diesen genialen Forscher, der ihm so mannigfach nützlich gewesen war, in die Schranken zu fordern.

Während sich der junge Autor durch die wegen typographischer Schwierigkeiten nur langsam fortschreitende Drucklegung an Grenoble band, beschwor ihn St. Martin, nach Paris zu kommen, „um nicht stets von neuem Ägypten den Wüstenbeduinen preiszugeben, sondern diese Räuberhorden ernstlich zu verjagen". Aber François dachte um so weniger an die Befolgung dieses Rates, als ihm der Marquis de Pina Kopien koptischer Handschriften aus Rom senden wollte, deren schnelles Durcharbeiten dem Dozenten geboten schien. „Ägypten ist auf der Werft", meldet er deshalb dem „Armenier", dessen brennende Ungeduld der Entzifferung der Hieroglyphen entgegensah, als handelte es sich dabei nur noch um Tage oder Wochen.

Wie anders wirkte da ein Brief Sacys, der seines Schülers grosse Lebenshoffnung als nahezu aussichtslos bezeichnete[1]). Doch nur vorübergehend dämpften die klugen Worte dessen Eifer, denn mit verdoppelter Hartnäckigkeit griff er bald darnach auf den demotischen Text der Rosettana zurück, indessen Figeac den griechischen durcharbeitete. — Am 7. August las Champollion vor der Aka-

1) „. . . Je ne pense pas, qu'il doive s'attacher au déchiffrement de l'I^n de Rosette. Le succès dans ces sortes de recherches est plutôt l'effet d'une heureuse combinaison de circonstances que celui d'un travail opiniâtre, qui met quelquefois dans le cas, de prendre des illusions pour des réalités." An Figeac, 28. März 1810.

demie ein Memoire über das altägyptische Schriftsystem, worin er bereits einige überraschend richtige, aber durch schwere Irrtümer neutralisierte Elemente seiner späteren Entdeckung niederlegte. Er nimmt hier mit Porphyrius vier Schriftarten[1]) an und sieht dementsprechend die „symbolische (anaglyphische, sazerdotale)" als ausserhalb der hieroglyphischen stehend an, welche ihm deshalb aber nicht als alphabetisch erscheint. Als alphabetisch gelten ihm dagegen die demotische und die hieratische Schrift, welche letztere er als identisch mit Herodots und Diodors *ἱερὰ γράμματα* ansieht, ohne aber dabei an die Hieroglyphen zu denken. Auf diese Weise meinte er mit Clemens Alexandrinus übereinzustimmen, doch war dies ein fundamentaler Irrtum.

Er kehrt hier ferner die Ableitung der drei Schriftarten um! Eine primitive Bilderschrift ist nicht ausgeschlossen, doch aber gilt ihm die sehr komplizierte hieroglyphische Schrift als eine Art philosophischer Rückbildung des bereits hoch entwickelten alphabetischen Systems und sogar als die Krone des gesamten ägyptischen Schriftsystems, dem er bewundernd gegenübersteht.

Das Hieratische, meint er, weicht vom Demotischen, dem es entnommen, nur durch die Gruppierung der Zeichen ab und gleicht ihm sehr. Er bemerkt Hieroglyphen in den hieratischen Gruppen und deutet dies als den Übergang von der alphabetischen zur hieroglyphischen Schrift, die er nicht länger mehr mit der chinesischen verglichen sehen will. Bei den Hieroglyphen macht er die richtige Bemerkung, dass diese nicht nur die Begriffe, sondern auch die Laute wiedergeben müssten. Denn wie hätten sonst die Geschichte der Könige, die Namen der besiegten Völker, die Zahl der Tribute usw. für die Nachwelt gegeben werden können?

Leider übersieht er nun die Äusserung des Clemens Alexandrinus über die *πρῶτα στοιχεῖα*, den grossen Stützpunkt eines jeden Entzifferungssystems, und dies wurde verhängnisvoll. Er verwirft Clemens überhaupt ganz und geht zu Porphyrius über. Zwar sieht er nicht einen Begriff in

---

1) demotische (vulgäre) | hieroglyphische (monumentale)
hieratische (liturgische) | anaglyphische (symbolische).

jedem hieroglyphischen Zeichen, sondern er schreibt ihm Laute zu, ohne jedoch in der Sache klar zu sehen. Nicht alphabetisch zu lesen seien sie, wie das Hieratische und das Demotische, aber lautlich zu lesen dennoch. — Er verwickelt sich nun förmlich zwischen Clemens und Porphyrius. Am Tierkreis studiert er den Unterschied zwischen den sogenannten Anaglyphen (als der symbolischen Geheimschrift der Eingeweihten) und den Schrifthieroglyphen. Er protestiert energisch gegen den Irrtum, dass letztere nur von wenigen verstanden worden seien: „Viele lasen sie!" — Nun aber geht er aufs Gesetz der Einsilbigkeit über, das er im Koptischen findet, und denkt, die Hieroglyphen müssten dementsprechend ein syllabisches Alphabet zur Basis gehabt haben, so dass die hieroglyphischen Zeichen die einsilbigen Elemente in den von diesen gebildeten Wörtern ersetzten. Aber eben diese Auffassung führte ihn irre. — Wie durch Eingebung sieht er, dass eine Hieroglyphe lautlich und ideographisch verwendet werden kann, berührt also auch hier die volle Wahrheit, ist aber zu sehr vom koptischen Einsilbentum befangen gemacht, um sie vollends zu erfassen. Dagegen löst er die Hieroglyphenschrift von der rein symbolischen Natur ganz los und verweist dieses Element in die Geheimschrift der Priester. Es gibt also vier Schriften:

1. die vulgäre
2. die liturgische usw.
3. die Monumentalschrift der Denkmäler } von den Gebildeten verstanden;
4. die wirkliche Geheimschrift, nur für die Priester bestimmt, die nur wenige in sie einweihten.

Champollion ergänzt sich hier gewissermassen aus Porphyrius, was er in Clemens übersehen oder falsch verstanden hat, und dies sollte ihm für lange Zeit zum Hemmnis werden.

Die versprochene Sendung langte im Februar 1811 aus Rom an. Sie traf Champollion beim Verfassen eines sehr bemerkenswerten Artikels, worin er die Araber gegen den Vorwurf in Schutz nimmt, sie seien die alleinigen und systematischen Zerstörer der ägyptischen Denkmäler[1]). — Wenige Wochen

1) Siehe Reg.-Bl. der Isère vom 3. März 1811. „Des Arabes et des Monuments." Anonym. (Fragmente des Entwurfes liegen vor.)

später sandte er auf Geheiss des Bruders, der angstvoll Quatremère im Auge hielt, neben zwei Auszügen aus der Geographie[1]), die viel Aufsehen erregten, 30 Sonderabzüge der seit Herbst 1807 so bekannt gewordenen Introduction dieses Werkes an die Pariser Inschriften-Akademie, sowie an mehrere Gelehrte und persönliche Freunde. Figeac glaubte damit alle Verdächtigungen, dass François ein soeben erschienenes Werk[2]) Quatremères noch für seine Geographie benutzen wolle, im Keime erstickt zu haben, doch seine allzu grosse Vorsicht schuf auch hier, wie so manches Mal, unvorhergesehene Ärgernisse.

Dacier und Millin suchten Sacy zu schneller und günstiger Besprechung der Arbeit im Magasin Encyclopédique zu bewegen, und wirklich erstattete der Genannte schon am 10. Mai 1811 vor seiner Akademie Bericht darüber. Hierbei entspann sich ein heftiger Wortstreit, denn fast allgemein war man der Ansicht, dass Jacques-Joseph der Verfasser sei, — ein Irrtum, der selbst im Kabinet des Grossmeisters hatte aufkommen können, und dem erst Sacy in aller Form ein Ende machte. Dieses Gelehrten im Grunde ganz berechtigte, aber anscheinend sehr rückhaltlos geäusserte Zweifel am schnellen Zustandekommen des von Champollion geplanten Riesenwerkes über Ägypten, sein Unwillen über des jugendlichen Forschers siegesgewissen Ton[3]) wurden allseitig bemerkt, und die Kunde davon verbreitete sich schnell in den Pariser literarischen Kreisen, so dass Roquefort und St. Martin, die ohnehin den grossen Orientalisten scharf bekrittelten, eine Menge von Einzelheiten nach Grenoble hin berichteten, die Champollion zwecklos bis zum Übermass gegen seinen Lehrer aufbrachten.

Was Sacy am meisten verstimmt hatte, war der Um-

1) Die Broschüren „Memphis“ und „Theben“.

2) Mémoires géograph. et histor. sur l'Egypte (etc.), Paris 1811.

3) Noch im Nachruf (1833) sagte Sacy mit Bezug auf diesen jugendlichen Optimismus Champollions: „Certes, la jeunesse de l'auteur, la vivacité de son imagination, un enthousiasme peu réfléchi avaient beaucoup de part dans les espérances dont il se flattait et dans l'assurance avec laquelle il les produisit au grand jour; et la critique qui hésitait à accepter de telles promesses, n'était que prudente et équitable. . . .“

stand, dass der wahre Grund der vorzeitigen Veröffentlichung der Introduction nicht freimütig ausgesprochen war, während ihm doch längst bekannt geworden, dass man allgemein der Ansicht war, er beschuldige seinen Schüler schon vor dem Erscheinen der Géographie des Plagiates an Quatremère! Auch in Grenobler Kreisen hatte sich diese Ansicht in peinlichster Weise verbreitet, während sie aber von den Neidern Champollions entsprechend verwertet wurde, deuteten dessen Freunde sie ganz anders. Sie meinten, dass Sacy, da es ihm selber an Kraft gebrach, das ägyptische Rätsel zu lösen, einer Regung von Eifersucht Raum gegeben habe, — dass er seinen früheren Schüler zu kühn, zu ehrgeizig finde und dessen werdendes Werk im Keim zu ersticken wünsche, so sehr er es auch gelobt habe, solange nicht von der Veröffentlichung die Rede gewesen sei.

Eine sehr pessimistisch gehaltene Zergliederung von Sacys Besprechung der Introduction[1]), ein Vergleichen derselben mit der von Quatremères Buch vom Jahre 1808 taten ein übriges, so dass die Erbitterung der unablässig aufgestachelten Brüder bis zu dem Grade wuchs, dass Figeac sich zu einem scharfen Brief an Sacy[2]) hinreissen liess, der aber ebensosehr gelesen zu werden verdient, wie die auf ihn erfolgte Antwort, in welcher Sacy vor allem die Beschuldigung des Plagiates leugnete[3]). Aber diese gegenseitigen Auseinandersetzungen verminderten nicht den Groll der Brüder; sie verschärften Sacys Unwillen und Quatremères an Geringschätzung grenzende Abneigung gegen Champollion. Aber schon hatte dieser in der Frage des baschmurischen Dialektes einen Sieg über seinen gelehrten Widersacher zu verzeichnen, wovon er bald danach den Beweis liefern wollte.

Inzwischen hatte er auch an Abel Rémusat und an Chézy seinen „Prodromos" (die Introduction) gesandt. Die Erwiderung des „Chinesen" hätte den in seinem Selbstgefühl so tief gekränkten „Ägypter" wieder erheben können.

1) Magas. Encyclop. Mai 1811, XVI. 3. p. 196—201.
2) Vom 17. Juni 1811. Siehe Anhang I. 7.
3) Vom 7. Juli 1811. Siehe Anhang I. 8.

doch traute er den schmeichlerischen Worten nicht recht und fand mehr Gefallen an dem schlichten Dank des „Indiers“, dessen verständige Art, für ihn einzutreten, da wo es wirklich nötig war, einen wohltuenden Gegensatz bildete zu den alarmierenden Briefen von St. Martin, mit den steten Enthüllungen literarischer und anderer Missetaten. Dieser unermüdlich gefällige, aber durch lärmenden Übereifer oft unbequeme und nicht selten sogar gefährliche Freund fühlte sich berufen, die Vorsehung der Brüder zu spielen und sie vor den Umtrieben der „Clique“ zu schützen, die sich, ihm zufolge, in Paris gegen sie bildete, die aber zu dieser Zeit der Hauptsache nach in St. Martins sensationsbedürftiger Natur und krankhaft überreizter Phantasie ihren Ursprung nahm.

Dass alles dies in Champollions erregbarem Gemüt die schlimmsten Befürchtungen für die Zukunft wachrief und ihn nicht mehr zur Ruhe kommen liess, ist nicht zu leugnen; anderseits quälte ihn die Notwendigkeit, wegen seiner Lehrtätigkeit und der erwähnten ausserordentlichen Vorbereitungen dazu seine speziell ägyptischen Studien stark beschränken zu müssen. Doch lebte er sich schnell in seine neuen Pflichten ein und war ein wohlwollender Lehrer, aber ein strenger Examinator, weshalb auch die Delphinatische Akademie bei der Beurteilung ihrer Preisarbeiten viel Wert auf seine Ansicht legte. Am 14. April 1811, beispielsweise, teilte er ihr als Vorsitzender der Prüfungskommission mit, dass wegen Unzulänglichkeit der eingegangenen Denkschriften ein erneutes Preisausschreiben stattfinden müsse. Dies zu erreichen, war ihm nicht leicht geworden, doch beharrte er fest auf seiner Meinung, dass die Akademie um ihrer eigenen Würde willen sich stets auf der Höhe ihrer berechtigten Anforderungen zu erhalten habe.

Am 13. August desselben Jahres las der junge Akademiker eine Abhandlung über den Nil und seine Mündungen[1]), sowie ihre Namen im Altertum, deren Abweichungen bei griechischen und lateinischen Autoren zum Ausgleich zu

1) Band I der Geographie beginnt mit den Quellen, Band II mit den Mündungen des Nils.

bringen er unternahm. Am 5. September las er dann die gleich danach veröffentlichte Denkschrift über Zoëgas nachgelassenen Katalog koptischer Handschriften[1]), in welcher er zunächst die Verdienste des dänischen Altertumsforschers würdigt. Neue Textauszüge in diesem Katalog bestätigten nun Champollions Überzeugung, dass der baschmurische Dialekt, „eine Vermischung des thebanischen und des memphitischen", naturgemäss auf Mittelägypten, speziell auf das Fayûm verlegt und darum (nach dessen Hauptstadt Arsinoë) besser der arsinoïtische genannt werden müsse. Leider fügt er hinzu, dass man ihn trotzdem den baschmurischen nennen könne, da „Baschmur" mit dem Fayûm identisch sei.

Bei den koptisch-arabischen Grammatikern war die Existenz eines als baschmurisch bezeichneten Dialektes überliefert, ohne dass man wusste, wo die Landschaft Baschmur lag, oder wo eine Spur des Dialektes zu finden war. Da waren neuerdings einige Fragmente einer rätselvollen Mundart wieder aufgetaucht und hatten zu lebhaften Erörterungen Anlass gegeben: der Bischof Münter in Kopenhagen erkannte keinen selbständigen Dialekt in ihnen. Der Pater Georgi in Rom tat dies zwar, verlegte ihn aber auf das Oasen- und Wüstengebiet westlich vom Nil, wo er die Baschmurenstämme ansässig glaubte. Quatremère versetzte diese mit Recht in den von Abu'lfeda Baschmur genannten Teil des Deltas; er sah jedoch in den Textfragmenten einen vierten Dialekt, „den der Oasen (oasitique)", und hielt den baschmurischen mit Ausnahme eines Wortes nach wie vor für verschollen. — Sacy wollte die erwähnten Textfragmente dem baschmurischen Dialekt zuschreiben und erklärte ihr starkes Anklingen an die sahidische Mundart damit, dass eine Kolonie von Oberägypten aus sich im Baschmurgebiet (im Delta) angesiedelt habe, und dass mit der Zeit ihr Dialekt durch die memphitisch sprechenden Nachbarn derartig beeinflusst worden sei, dass dieser Vermischung der baschmurische Dialekt entsprungen sei.

---

1) Observations sur le catalogue des mss. coptes du Musée Borgia à Velletri (etc.). Paris 1811, Sajou. — (Extrait du Mag. Encyclop. Octobre 1811.)

Angesichts dieser von seiner eigenen Idee abweichenden Anschauungen, bei denen er aber das Richtige in Quatremères Ausführungen verworfen hatte, scherzt Champollion über seine Ketzerei[1]) gegenüber den heiligen Doktrinen der Evangelisten. — Da er wusste, dass Sacy ebenfalls Zoëgas Katalog bearbeitete, so hatte er ihm schon im Juni 1811 seine druckfertige Abhandlung, worin die heikle Frage erörtert wird, zur Durchsicht zugesandt und aus Rücksicht auf seinen Lehrer die Veröffentlichung davon verzögert. Es erfolgte keine Antwort. Trotzdem erhielt Sacy vor allen anderen ein Exemplar der gedruckten Broschüre zugesandt.

Champollions Entdeckung blieb damals völlig unbeachtet, oder vielmehr sie trug ihm nichts als ungebührlich harte Verurteilung ein und ihr richtiger Teil ist erst etwa 70 Jahre später wieder zu Ehren gekommen, indem Ludwig Stern, ohne des Meisters Ansichten darüber zu kennen, den fälschlich baschmurisch genannten Dialekt auf das Fayûm verwies[2]).

Die Arbeitskraft der beiden Champollion wurde fortgesetzt auf eine harte Probe gestellt; dafür standen sie auch im Brennpunkt der gesamten intellektuellen Bewegung der geistig so regsamen Stadt; sie bildeten vor allem die Seele der neuen Fakultät, deren Ansehen in Paris und in den gelehrten Kreisen Europas sich in erster Linie auf ihre Tätigkeit an derselben stützte[3]).

Figeac hatte im Jahre 1811 ausser den gewöhnlichen

1) „. . . Quelques nouvelles hérésies que l'Esprit impur a fait éclore dans ma tête contre la sainte doctrine des Evangélistes."

2) Siehe Zeitschrift für ägypt. Sprache, Berlin 1878, Band XVI, p. 21 ff.

3) „. . . Et l'on vit alors se produire un fait unique dans l'enseignement universitaire; c'était du haut d'une chaire de province qu'on mettait en circulation les plus curieuses recherches, les plus importantes découvertes de l'Europe savante et des voyageurs contemporains sur la science si vaste des langues et des monuments. Des textes originaux, traduits pour la première fois, concouraient à compléter l'ensemble des témoignages originaux mis sous les yeux des auditeurs et à soutenir leur attention." Biographie du Dauphiné (Rochas), Vol. I., 209.

Amtslasten, die ihm übrigens, zumal in der Bibliothek, der Bruder getreulich tragen half, mit Magistrats- und Schwurgerichtssitzungen zu tun und wurde überdies mit dem Sekretariat des Wahlkollegiums betraut. Trotzdem fand er noch Musse für manche zeitraubende Nebenarbeiten. Auch schuldet man es seinem Andenken, hervorzuheben, dass seine Hilfsbereitschaft unbegrenzt war. Sein erprobter Rat, seine hohen Verbindungen, sein geschicktes Unterhandeln waren sprichwörtlich und liessen selbst ihm persönlich Fremde sich vertrauensvoll an ihn wenden. Er ging zuweilen so weit, selbst für seine Gegner einzutreten, erntete dann aber meistens statt versöhnenden Dankes vermehrte Abneigung, da man ihm dergleichen Bemühungen als Malice auslegte und ihn als einen Intriganten hinstellte, der seine Hand überall im Spiele zu haben begehre.

Fourier, dessen zögernde Langsamkeit zunahm, beneidete die Brüder um ihre Elastizität im Denken und Handeln. Seine Amtssorgen wurden fast verdoppelt durch umfassende Neueinrichtungen und öffentliche Kalamitäten, weshalb ihm das bislang mit weiser Geduld getragene Joch nunmehr unerträglich erschien. Denn der Republikaner in ihm mochte nicht länger mehr durch prunkvolle Siegesfeste zu Napoleons Selbstverherrlichung beitragen, — der Administrator sah sich neuerdings in seinen humanen Bestrebungen mehrfach verkannt, und der Gelehrte sehnte sich nach tiefer Stille zur Vollendung seines Werkes über die Theorie der Hitze. — Dieses allgemeine Unbehagen wurde noch vermehrt durch die von dritter Seite erfolgreich angestrebte Entfremdung zwischen ihm und den Brüdern, denn beide waren seinem ehrgeizigen Sekretär Ambroise Aug. Lepasquier ein Dorn im Auge, besonders nachdem er inne geworden, dass seine Stellung ihm nur erhalten geblieben war, weil Figeac, dem Fourier sie wiederholt angetragen, sie stets ausgeschlagen hatte.

Von einem hohen Präfekturbeamten wirksam unterstützt, setzte Lepasquier sein Zerstörungswerk ungehindert fort, so dass den Brüdern ein neuer Herd von Feindseligkeiten eben dort entstand, wo sie bislang am meisten willkommen gewesen waren, und wo niemand sie zu ersetzen vermochte.

— Auch bei Fontanes wollte man sie zu Fall bringen; als daher infolge der Gebietserweiterung Frankreichs die Université noch einige Generalinspektoren anstellen musste, wurde Figeac von gewisser Seite her dermassen bedrängt, sich zu diesem hohen Posten zu melden, dass er es schliesslich tat. Hierdurch arbeitete er seinen Feinden in die Hände, denn da der Grossmeister ihn nunmehr für allzu anspruchsvoll hielt, so sanken seine guten Beziehungen zu diesem schnell bis auf den Gefrierpunkt nieder, und erst während seines erneuten Aufenthaltes in Paris, im Herbst 1811, konnte Jacques-Joseph mit einiger Mühe sie wiederherstellen.

Zu dieser Zeit von Jomard um die Besprechung von Fouriers historischer Einleitung ersucht, erfüllte Figeac diese Bitte zur hohen Befriedigung des Präfekten, der ihm soeben ein epochemachendes Resultat seiner physikalischen Forschungen[1]) anvertraut hatte, damit er diese Lösung einer Preisaufgabe als „aus Deutschland kommend“ persönlich im Sekretariat der Akademie der Wissenschaften abgebe. Schlimme Erfahrungen einiger Kollegen, die das Wort vom Propheten, der nichts gilt im eigenen Lande, nicht genug beherzigt hatten, bewogen Fourier zu diesem Schritt, und nur die beiden Champollion waren von ihm ins Vertrauen gezogen worden.

Seines Bruders Bitten um neues Material[2]) eingedenk, ging Figeac mit St. Martins Hilfe auf die Entdeckung inedierter Schriften aus. Ein koptisches Manuskript, das von Sacy soeben als wertlos an Tersan zurückgesandt war, konnte entliehen und François zugesandt werden, dem es äusserst nützlich wurde.

Die ägyptische Kommission dagegen verweigerte fortgesetzt jegliche Einsicht in ihr Material, trotzdem Figeac von Jomard um die Besprechung der einzelnen Lieferungen

1) Théorie analytique de la chaleur. Die von Figeac überreichte 1. Edit. wurde am 6. Jan. 1812 preisgekrönt.

2) In Erinnerung an Chézys vielseitiges indisches Material schreibt er ihm: „[mes matériaux sont bien pauvres à côté des vôtres!] Je ne puise que dans de tristes martyrologes, dans des liturgies et des oraisons. [Il y a un poëme copte, — mais sur le Saint-Esprit!]“

gebeten wurde. „Die Kommission ist sehr schlau“, meint ersterer, „denn sie legt sich selbst unter das Messer: ich kann mich nun rächen!“ Doch seiner Klugheit Gehör gebend, tat er dies nicht.

Bei Jomard hatte er auf Ziegelsteinen Königsschilder mit Hieroglyphen bemerkt und in ihnen das Fabrikzeichen der altägyptischen Töpfer zu erkennen gemeint. Hoch erfreut, als der erste somit den Beweis vom volkstümlichen Gebrauch der Hieroglyphen zu liefern, meldete er seine Entdeckung sofort dem Bruder, der sich aber ablehnend dazu verhielt. Er berichtete diesem zugleich auch, dass Sacy ihn sehr gut empfangen, aber kein Wort über die Introduction geäussert, sondern nur bemerkt habe, die koptischen und griechischen Lettern müssten wohl recht teuer gekommen sein? „‘Wir werden auch noch einen arabischen Schriftkasten kaufen’, war meine Antwort, die ihm hoffentlich viel Vergnügen gemacht hat“, bemerkt Figeac hierzu.

Inzwischen war Ende September Millin beim Präfekten eingetroffen, und dieser beauftragte seinen Schützling, den Gast auf dessen Ausflügen zu begleiten, da nämlich Fourier, „um nicht ganz zum Barometer zu werden“, wegen der feuchten Witterung sich im Hause hielt. „Ich bin beim Chrysostomos[1]) in Pension“, konnte François dem Bruder melden, zugleich aber beschwerte sich bei diesem der Drucker über die Unterbrechung der Arbeit.

Millin war kein bequemer Gast. Durch lebenslängliches Überhasten vorzeitig gealtert, suchte er sich durch verdoppelte Emsigkeit über das Schwinden der Kräfte hinwegzutäuschen und bald als Antiquar, bald als Historiker, Naturalist, Statistiker oder auch als Poet vom Morgen bis in die Nacht hinein über alles Auskunft zu erfragen, daher ihm Fourier die Begleiter auf seinen Ausflügen derartig auswählte, dass stets schnelle Belehrung zur Hand war.

Drei Tage wurden auf den Gebirgsstock der grossen Chartreuse verwandt, dessen damals noch äussert gefahrvolle Felsenpfade infolge der Aufhebung des Klosters[2]) überdies

1) Goldmund, Beiname Fouriers.

2) 1792 bis 1816.

noch verwahrlost waren. Die senkrecht aufsteigenden Felsmassen, der enge Horizont, die tosenden Wasser, die Wildnis meilenweiter, schwärzlicher Fichtenwaldungen, wahrer Urwälder, und die Tragik der verödeten Stätte grosser Erinnerungen wirkten um so ergreifender auf die Ankommenden, als ein langsam hinsterbender Mönch und ein treuer Laienbruder, die dort oben der gespenstischen Einsamkeit des ungeheuren, halb zerstörten Baues unbeirrt Trotz boten, „den Kontrast zwischen sonst und jetzt“ besonders fühlbar machten. — Nur die malerische Waldlichtung lag unverändert da, wo auf vorspringendem Granitblock neben dem Silberquell die Kapelle Meister Brunos steht, dessen Name seit mehr als acht Jahrhunderten diese Gebirgswelt beherrscht.

Da Millins fieberisch rastloses Hirn selbst beim Anblick dieser gewaltigen Natur keine volle Genüge fand ohne Vorträge aller Art, so veranlasste er seinen jungen Freund, ihm inmitten der momentan durch Wolken verdüsterten Landschaft die lichten Regionen des Orients vors innere Auge zu führen. Champollion gehorchte, doch kehrte er tunlichst schnell aus dem fernen Osten zurück, um Zeit zur eingehenden Besichtigung des Klosters zu erübrigen, die denn auch stattfand. Er durchsuchte die Krypta[1]) nach angeblich dort versteckten Handschriften und es gelang ihm endlich, trotz der List des ihn irreleitenden Laienbruders, die Bibliothek zu betreten, die ihres ursprünglichen Eingangs verlustig gegangen und aller Unbill preisgegeben war. Er stellte nun in aller Eile den Bestand der kostbaren Sammlung fest, da zwischen ihm und Figeac von der Bergung dieser Schätze schon die Rede gewesen war.

François beschränkte sich nicht darauf, Fouriers Gast überallhin zu begleiten, sondern er half ihm auch, die Erlebnisse zu einem längeren Bericht über das Dauphiné zusammenzustellen. Hierfür erwies sich Millin insofern dankbar, als er unmittelbar darauf, während seiner italienischen Reise, mehrere nützliche Beziehungen für ihn anknüpfte, u. a. mit Cancellieri, Bibliothekar der Propaganda in Rom,

1) Er fand dort an 300 Mönchsskelette.

sowie mit dem Hellenisten Peyron und dem sehr einflussreichen Grafen Prosper Balbo in Turin.

Zu eben dieser Zeit machten die „Hieroglyphen-Entzifferer“ Raige[1]) und Rougé[2]) von sich reden, besonders letzterer, der durch die Presse die bevorstehende Veröffentlichung seines „Alphabetes zur Inschrift von Rosette“ ankündigte. „Es ist eine grosse Entdeckung, die nicht von den Griechen, wohl aber von Akerblad her erneuert ist,“ scherzt Champollion; „das Werk Rougés macht mich nicht bange, weniger noch sein Wörterbuch, denn je mehr Dummheiten gedruckt werden, desto besser werden sich die vernünftigen Sachen davon abheben.“

Am 26. November fand in Grenoble die Eröffnung der Faculté des Sciences statt, so dass dort die Lehrtätigkeit den Höhepunkt ihrer Entwicklung erreicht hatte. Wenige Monate später wurden infolge des Todes Dubois-Fontanelles (am 12. Februar 1812) der ältere Champollion zum städtischen Bibliothekar und der jüngere zu seinem Assistenten ernannt. Dies erregte den heftigsten Unwillen ihrer Neider und die Gärung stieg noch bedeutend, als sich Figeac, von Fourier und Renauldon dazu angespornt, um das erledigte Dekanat für sich, und um die Geschichtsprofessur für seinen Bruder bewarb. Einige andere Aspiranten glaubten François mit Vorteil für die Fakultät ersetzen zu können, sie warfen ihm daher neben seiner Jugend auch seine politische Gesinnung vor, stempelten ihn zum „Jakobiner“, ein Beiname, der ihm zeitlebens bleiben sollte, und hätten ihn am liebsten, wie dies zwölf Jahre später geschah, schon damals für einen Genossen Robespierres erklärt.

Schon als zwölfjähriger Knabe, beim Lesen des Alten Testamentes im Urtext, hatte Champollion aus eigenster Initiative die republikanische Regierungsform als die allein richtige, von Gott selber eingesetzte erklärt. Seitdem war er dieser Überzeugung treu geblieben und folgte mit ehrlich-

1) In den Listen der ägyp. Kommission als „Interprète“ und „Orientaliste“ verzeichnet.

2) Näheres über ihn dem Verfasser nicht bekannt.

ster Absicht der Ideenströmung, die seit 1790 Frankreich und mit ihm die ganze Menschheit in neue Bahnen hineintrieb. Doch war er sich seiner Verantwortung voll bewusst und hielt im allgemeinen trotz der Kühnheit seiner Anschauungen die Grenze des Erlaubten streng inne; desto rückhaltloser äusserte er sich dagegen vor Freunden und mitunter vor solchen, die er dafür hielt.

Die erste Nachricht aus Paris war den Brüdern günstig, doch schon am 10. März begann dort ein konträrer Wind zu wehen, so dass dann die Geschichtsprofessur zur öffentlichen Bewerbung ausgeschrieben wurde. Inzwischen hatte François in gewohnter Weise seines Amtes zu walten, aber mit nur 750 Franken Jahresgehalt, und ohne dass eine Vergütung der weggefallenen 1500 Franken auch nur in Aussicht gestellt worden wäre. Diese plötzliche Unsicherheit seiner Stellung, sowie die schmale Einnahme bei seiner gänzlichen Vermögenslosigkeit und angesichts der durch die fremden Lettern und die geographische Karte beträchtlich vermehrten Druckkosten seines Werkes entmutigten ihn im höchsten Grade. Auch vom Dekanat für Figeac war keine Rede mehr. Die Kollegen vom Lyceum hatten zu guter Stunde „ihre Eisen ins Feuer gelegt;“ die lang ausgesponnenen Fäden ihrer Intriguen reichten bis in die Hände mehrerer täglich mit dem Grossmeister verkehrenden Universitäts-Inspektoren, und Fontanes wie auch sein Generalsekretär Delangeac hüllten sich wieder in unheilverkündendes Schweigen.

Seit dem Tode des trefflichen Abbé Gattel[1]), des alten Freundes der Brüder im Lyceum, hatte man dort in diskreter Stille einen Plan ausgearbeitet und nach Paris gesandt, demzufolge der geschichtliche und der griechische Lehrstuhl der Fakultät in Zukunft zu vereinigen wären. Falls dann beim bevorstehenden Wettbewerb um die Geschichtsprofessur ein Fremder siegte, so waren die beiden Champollion damit von der Fakultätsliste gestrichen. Figeac liess den Mut nicht sinken und langte siegesgewiss Anfang September in Paris an. „An Deiner Stelle würde ich nach dem Grundsatz des

1) Gest. am 19. Juni 1812.

Brennus handeln: ‚Wehe den Besiegten!‘ Denn nur so kann ein Gallier mit Normannen verfahren,“ ruft ihm der Bruder nach; „Ich wünsche Dir des Herkules Arme und Keule, um die giftige Hydra zu vernichten, deren Hauch uns beim Grossmeister geschadet hat.“

St. Martin und Chézy hatten auch François zu sehen erwartet. Dieser wollte jedoch noch immer eine Begegnung mit Frau Louise D. . . . vermeiden, zudem wünschte er nicht vor der Veröffentlichung seiner Geographie in Paris zu erscheinen; überdies musste er, wie gewöhnlich, Figeac vertreten und zwar besonders in der Redaktion des Blattes. Hier aber trugen etwas freimütige Betrachtungen seinerseits über Napoleons Politik in Spanien und einige Verse zu Ehren Talmas dem Präfekten eine kleine Unliebsamkeit ein, die einfach im Sande verlaufen wäre, wenn nicht „zwei Herren in dessen nächster Umgebung“ sie so weit aufgebauscht hätten, wie es ihren Zwecken dienlich erschien. Fourier war diesen Einflüssen immer zugänglicher geworden und fand nicht mehr die Kraft, für seine bessere Überzeugung energisch einzutreten. So kam es, dass er den Gegnern der Brüder ein williges Ohr lieh, indessen Jacques-Joseph ihm allerlei Besorgungen in Paris ausrichtete, mit denen er niemand sonst betraut hätte, und während ihm François ohne Murren seine knapp bemessene Zeit und seine mannigfaltigen Kenntnisse zur Verfügung stellte. Da der Präfekt nicht den Mut fand, mit den einen oder den anderen offen zu brechen, so bereitete er vielmehr eine absichtslos erscheinende Entfremdung mit Figeac vor, indem er seine lange geplante Reise nach Paris eben dann antrat, als er jenen auf der Rückreise nach Grenoble wusste.

Inzwischen hatte François dem Publikum im Regierungsblatt die Einzelheiten des russischen Feldzugs mundgerecht zu machen; weil dieser ihm aber als ein Frevel an den Menschenrechten der dazu unter die Waffen gerufenen Völker erschien, und da er, andererseits, in den Flammen von Moskau „die Weltherrschaft des Tyrannen“ bereits unrettbar zusammenbrechen sah, so dünkte ihm die Aufgabe eines derzeitigen Redakteurs unendlich schwer zu sein, und er wünschte die gewandtere Hand des Bruders für diese

heikle Arbeit. Dennoch liegt nicht hierin der eigentliche Grund zu der Demission, die in bemerkenswert geschickter Weise von dem am 24. Oktober heimkehrenden Figeac erzwungen wurde. Dies war ein harter Schlag, denn von dem materiellen Verlust abgesehen — das Redaktionsrecht war einst erkauft worden — machte sich als unmittelbare Folge davon ein ganzer Strom von hämischen Gerüchten bemerkbar, die aus der Präfektur, wo L. Royer, ein Gegner der Brüder, nun das Scepter führte, ungehindert ins Publikum drangen, dem man glauben machen wollte, der Präfekt werde jenen hinfort die Tür verbieten.

Und doch hatte François noch am 15. September geschrieben: „Ich verbrachte den ganzen Donnerstag .... mit Herrn Fourier zusammen. Er las mir sein astronomisches Memoire vor, das er mit einer 83 Seiten langen Darstellung des pharaonischen Ägyptens einleitet. Ich habe [mehrfach den Hut gezogen] vor den Ideen, die wir ihm eingeprägt haben, die er aber mit seinem gewohnten Scharfsinn verwendet hat. . . . Dennoch habe ich ihn zehn oder zwölf Stellen .... verbessern lassen."

Diese Abhandlung hatte an die Spitze der ersten oder doch mindestens der zweiten Lieferung der Description treten sollen: „Der Präfekt wünscht, dass dieser Gedanke in Jomard aufkomme, — dass Du ihn, ohne dass er es merkt, in ihm entstehen lässest, da er (Fourier) nicht möchte, dass es den Anschein hätte, als käme das von ihm. . . . Dies ist eine Gelegenheit, zu gleicher Zeit Fuchs und Kaninchen zu spielen. Jomard muss dahin geleitet werden, diese Abhandlung . . . als eine Art von Gnade zu erflehen!" — Viele andere Aufträge folgten und Figeac hatte sie sämtlich ausgeführt, — — indessen der Präfekt an beiden Brüdern Verrat zu üben begann.

Er hatte mit der Zeit nur allzu sehr die Hilfsmittel schätzen gelernt, die ihm seines Schützlings reiches Wissen für die Ausarbeitung seiner Memoiren über Ägypten bot; überdies hatte ihm der vertrauensselige junge Forscher sein gesamtes seit 1806 gesammeltes und im Hinblick auf die nachfolgenden Teile seines Werkes teilweise bereits gesichtetes Material zur Benutzung überlassen. Es wird daher

erklärlich, dass er späterhin gelegentlich genötigt war, Fouriers Aussprüche zu zitieren[1]), um seine eigenen Ideen darstellen zu können, ohne als Plagiator gebrandmarkt zu werden.

„Es ist wahr," klagt Figeac, „dass er nichts ohne uns getan hat, was sein Vorwort und seine Memoiren betrifft. . . . Aber uns zurückstossen, weil wir ihm gedient haben? Das wäre furchtbar! . . . . Das Werk meines Bruders kann jedoch ohne ihn erscheinen."

Da die Brüder nicht gleich klar sahen in diesen Vorgängen, so verhielten sie sich längere Zeit abwartend, doch nicht willens, ihre persönliche Ehre der Dankbarkeit gegen Fourier zum Opfer zu bringen, begann Figeac, den abwesenden Präfekten um Gerechtigkeit zu bitten, und sie endlich in ernstester Weise zu fordern. Der Präfekt blieb stumm, und es hiess daher bis zur Rückkehr desselben schweigend die schweren Verleumdungen erdulden, die zwar die erklärten Freunde nur um so energischer zu den Verfolgten halten liessen, die aber andrerseits viele bis dahin neutral Gebliebene gegen sie aufbrachten. So wurde hauptsächlich durch diese Vorkommnisse der Grund gelegt zu den fast unglaublich erscheinenden Gehässigkeiten und Vorurteilen, mit denen beide, ganz besonders aber François, späterhin in Grenoble zu rechnen hatten, — allerdings nur von seiten der Ultra-Royalisten und der sie aufhetzenden persönlichen Neider.

Figeac war im Herbst 1812 als Sieger von Paris zurückgekommen, indem er für sich und den Bruder, nachdem die feindlichen Reihen durchbrochen gewesen, beim Grossmeister bedeutende Vorteile errungen hatte. Fontanes und Delangeac hatten ihm rückhaltlos mitgeteilt, was bei ihnen an Schmähungen und Anklagen vorgebracht war: „Unsere frommen Freunde haben die möglichst infamsten, und demnach die möglichst falschesten Dinge von uns behauptet; Delangeac war ausser sich; er ist nun überzeugt, und wir haben einen Verteidigungsplan entworfen. . . . Ich bin auf

1) Z. B. p. 84, 85 der Préface histor. zur Description zitiert in L'Eg. sous les Pharaons, I. p. 231, 232.

einem Schlachtfelde, . . . wir wollen uns gut schlagen und nicht besiegt werden," hatte er gleich anfangs dem Bruder geschrieben; und nun Fontanes Tür ihm wieder einmal weit offen stand, sah er sich selber bald nachher zum Dekan (doyen) und François zum Sekretär der Fakultät ernannt. Von der Vereinigung der beiden Lehrstühle war keine Rede mehr, so wenig wie von einem „Wettbewerb" für die Geschichtsprofessur. „Alles sollte beim alten bleiben," und des Bruders Gehalt infolgedessen 2250 Franken betragen; so wenigstens wurde es Figeac mündlich und schriftlich versichert.

„. . . Delangeac beteuert, dass er uns sehr lieb hat, — wers glaubt! Nun, Dein Patent hat er ausgefertigt, damit gut!"

Freudig hatte ihm François erwidert: „Du bist ein trefflicher Unterhändler, — gehst nach Paris, damit man mir eine Stellung nicht entziehe, und verschaffst mir sogar zwei! Ich weiss nicht, mit welchen Worten ich Dir danken soll. . . . Ägypten singt bereits Dein Lob für alles Gute, das Du mir erwiesen hast; ich hoffe, dass Armenien bald in den Chor einstimmen wird. . . ." Letzteres bezieht sich auf St. Martin, dem Figeac eine gute Stellung in den Archiven der Propaganda, die sich, wie erwähnt, damals in Paris befanden, verschafft hatte.

In eben jenen Tagen erhielt Champollion von seinem Bruder den Moniteur universel vom 5. Oktober 1812 mit der Weisung übersandt, sich mit der von der historisch-philologischen Klasse der Berliner Akademie ausgeschriebenen Preisaufgabe über das Verhältnis der Griechen zu den Ägyptern in den Gegenständen der Religion, der Gebräuche „und besonders der schönen Künste und Wissenschaften" zu befassen. Die Arbeiten sollten bis zum 31. März 1814 eingeliefert, und der Preis, 50 Dukaten, am 3. Juli 1814 in öffentlicher Sitzung zuerkannt werden.

Champollion war so fest davon überzeugt, dass binnen kurzem die Entzifferung der alten Texte ein ganz neues Licht auf die antike Zivilisation Ägyptens werfen würde, dass er eine auch nur annähernd der Wahrheit entsprechende Lösung des viel zu früh gestellten Problems für aus-

geschlossen hielt; überdies erschien ihm ein Passus der Ankündigung[1]) wie eine schwerwiegende Unterschätzung der kulturellen Verdienste der ihm so teuren Nation. Diese schon im voraus dem hochfahrenden Griechenvolk so tief unterstellt zu sehen, würde ihn allein schon zum Widerspruch reizen, warnte er den Bruder. Und dann: „Wie könnte ich — und gerade ich! — Verrat üben an dem alten Volk, von dem die griechischen Weisen selber, allen voran Plato, eine viel höhere Meinung hatten, als die Berliner Akademie.“ Er weigerte sich deshalb zum erstenmal in seinem Leben, dem Bruder zu Willen zu sein, denn auch das Gold, so sehr es ihm daran gebrach, lockte ihn nicht.

Doch Figeac brach diesen Widerstand, sobald er aus Paris zurückgekehrt war, und er berichtet am 12. Januar 1813 über François an St. Martin: „Er arbeitet am Berliner Memoire; es ist eine recht schöne Sache, aber sie will getan sein.“ — Inzwischen wuchs die schwere Verstimmung des „Ägypters.“ Er wollte für sein erwähltes Land in die Schranken treten, und noch waren die dazu nötigen Waffen nicht vorhanden! Er glaubte fest, dass „die Lehrmeisterin der antiken Nationen“ noch ungeahnte Aufschlüsse über die wunderbare Grösse ihrer Kultur zu geben habe, und er sollte nun dazu helfen, sie von ihrer Höhe hinuntersteigen zu lassen, damit sie sich im Staube beuge vor dem alles überstrahlenden Glanz des griechischen Geistes!

Jacques-Joseph, der viel Hoffnung auf den Erfolg dieser Preisschrift gesetzt hatte, merkte bald, dass ihm nur noch eine Perspektive dazu offen blieb: falls nämlich die Berliner Akademiker den Ideen des Grenobler Dozenten beistimmen

1) „. . . La classe demande sur ces objets des discussions purement historiques; elle exige l'abnégation de toute opinion fondée sur de simples théories; en même temps qu'elle se prémunit contre toute interprétation que l'on pourrait donner à sa question, comme si elle méconnaissait que les éminentes qualités qui élèvent les Grecs au-dessus des autres nations, leur furent essentiellement et originairement propres; tellement que tout ce qu'ils peuvent avoir emprunté du dehors ne doit être considéré que comme des matériaux dont leur esprit profond s'est emparé, et qu'ils ont fécondés plus efficacement qu'aucune autre nation ne l'eût fait à leur place. . . .“

würden, der allein schon in der Stellung der Frau in Altägypten einen Ruhmestitel füs dasselbe erblickte, den Griechenland nicht aufzuweisen gehabt hatte. — Um den in etwas gefährdeten Hausfrieden sich zu erhalten, bat Figeac schliesslich Niebuhr in Bonn um seine Ansicht über die Sache, und es scheint, dass dessen Erwiderung die schliessliche Absendung, oder vielleicht wohl schon die Fertigstellung[1]) der so viel Aufregung verursachenden Denkschrift verhinderte[2]). Denn der erleuchtete Geschichtskritiker billigte die Bedenken seines jungen Kollegen und eine etwas später an die Berliner Akademie gerichtete Notiz[3]) von seiner Hand ist in demselben Sinn gehalten.

Besonders von seiten des namhaften Juristen und Schriftstellers Antoine Métral (damals in Grenoble) erntete François warmen Beifall für sein Verhalten in der eben erwähnten Angelegenheit. Aus diesem Grunde brachte Métral den seinem jungen Freunde von Mitschülern einst gegebenen Namen: „Phönix, Vogel der Sonne," wieder in Aufnahme als eine Nummer mehr auf der Liste scherzhafter Beinamen, die jener aus dem Munde ihm vertrauter Personen mit heiterem Gleichmut entgegennahm.

Figeacs Briefe vom Herbst 1812 geben ein sehr anschauliches Bild des literarischen und politischen Paris jener Tage, denn dank seinen mannigfaltigen Beziehungen hörte und sah er neben dem, was auf der offenen Szene vorging, auch vieles von dem, was sich hinter den Kulissen zutrug. Nicht am wenigsten anregend sind seine Berichte — und etwas später diejenigen St. Martins — über die Streitigkeiten,

1) Der Entwurf dazu ist bislang nicht aufgefunden; er wurde vielleicht vernichtet.

2) Die einschlägigen Akten der Berliner Königl. Akademie liefern keinen Anhalt für die Einsendung einer Arbeit Champollions.

3) „Überzeugt, wie ich mich bei der Aufstellung unserer Preisfrage geäussert, — dass sie keine andere als eine hypothetische und in unbestimmten Betrachtungen umherirrende Beantwortung zulasse, und dass mithin kein tüchtiger historischer Philologe sie aufnehmen werde, konnte es mich nicht befremden, dass keine Abhandlung einging, welche zu krönen die Ehre der Akademie zuliess." (Ohne Datum.)

zu denen fortgesetzt „der erste ägyptische Kurier“ (die Introduction) Anlass gab.

Es waren besonders St. Martin, Roquefort und der Grenobler Literat Louis Bourgeat, die sehr nachdrücklich Stellung nahmen gegen Jourdain[1]) und andere Freunde Et. Quatremères, die überall verbreiteten, dass dessen Buch demjenigen Champollions „im voraus den Todesstoss gegeben“ habe. Im Institut de France war es zwischen Bourgeat und Jourdain fast zu Handgreiflichkeiten gekommen, und der kampflustige St. Martin suchte vollauf die Drohung wahr zu machen, die er, von einer Krankheit genesen, ausgestossen hatte: „Dass meine Feinde und die Euern nun erzittern!“

Brief über Brief nach Grenoble hin mahnte dringend, Ägypten unter den Pharaonen herauszugeben, „damit es wie eine Bombe in die Koalition Langlès, Quatremère, Jourdain schlage und sie töte,“ meint Bourgeat; er wolle dann lachend die Leichenrede halten. Vergebens baten die Brüder um Mässigung dieses törichten Übereifers, doch glaubten auch sie die Zeit zur Veröffentlichung des Werkes gekommen, das nur infolge von Fouriers ständiger, etwas interessierter Mahnung, glücklichere Tage abzuwarten, dem Publikum solange schon vorenthalten wurde. In Erinnerung an des Präfekten Versprechen, die zwei Bände selber dem Minister überreichen und die Vergünstigung erbitten zu wollen, sie dem Kaiser zu widmen, übermittelte sie ihm Figeac zu Anfang April 1813. Seit dem Herbst 1811 bereits war das Werk fertig gedruckt, und „dem gefrässigen Zahn der Ratten preisgegeben,“ harrten die aufgestapelten Blätter ihrer endlichen Bestimmung, indessen der schärfere Zahn des Neides sie im voraus, in Grenoble wie in Paris, vernichten zu wollen schien. Der Verfasser nahm zu seinen Büchern Zuflucht, um seine Unruhe über diese Sachlage zu bemeistern.

Bereits im Sommer 1812 hatte er eine sehr erhebliche Veränderung seiner Ansichten über die ägyptischen Schrift-

1) Louis Jourdain, geb. 1788, Vater des bekannten Akademikers, vielversprechender Orientalist, † 1818.

arten festgestellt, indem ein fundamentaler Irrtum, von dem das Memoire vom August 1810 Zeugnis gibt, überwunden war: nicht länger mehr hielt er die ägyptische Kursivschrift für älter als die Hieroglyphen der öffentlichen Denkmäler, — aber die an sich ganz richtige Idee von der Einheit des Sprach- und Schriftsystems der Ägypter hatte ihn durch Übertreibung dieses Grundprinzipes aufs neue in dem Irrtum bestärkt, als brauche er nur die nationalen Schriftzeichen durch die entsprechenden koptischen Buchstaben zu ersetzen, um die alten Texte zu lesen und zu verstehen. Daher denn sein brennender Eifer, das Koptische, und ganz besonders den thebanischen Dialekt desselben, sich in Fleisch und Blut übergehen zu lassen: „. . . . Ich habe erstens mein Wörterbuch des memphitischen Dialektes nach Stammwörtern beendet," schreibt er; „[es] bietet nur die einsilbigen Stammwörter und die am schwierigsten zu analysierenden zweisilbigen dar.

Zweitens habe ich ein Wörterbuch des baschmurischen oder fayûmischen Dialektes gemacht. . . . . Ich habe ein grosses thebanisches Textfragment übersetzt, das den Übergang bildet von der thebanischen zur baschmurischen Mundart.

Drittens: Mein thebanisches Wörterbuch kommt vorwärts. Ich habe schon mehr als 3000 Stammwörter und sehr viele schwierige Derivative gefunden und werde es in diesen Ferien vollenden.

Viertens: Meine ägyptische Grammatik ist noch nicht völlig verfasst, aber der Plan dazu ist vollständig fertig. Alles Material ist geordnet, und ich habe die koptische oder ägyptische Sprache dermassen analysiert, dass ich mich anheischig mache, ihre Grammatik in einem einzigen Tage jemand beizubringen. Ich habe die unmerkbarsten Teile davon erfasst und ich werde damit anfangen, zu beweisen, dass die zweisilbigen Wörter aus zwei anderen Wörtern zusammengesetzt sind. Diese vollständige Analyse der ägyptischen Sprache erschliesst mir unbestreitbar das Wesentliche des hieroglyphischen Systems! . . .

Mit meiner Religion ist es beim alten (in statu quo); ich habe viele Notizen gesammelt, aber ich erwarte das Werk der [Kommission,] dessen Stiche mir mehr sagen werden, als

aller Mischmasch (farrago) der Alten und der Modernen über diesen Punkt." — Acht Wochen später, am 12. November 1812 brachte ihm die Untersuchung eines funerären Gegenstandes eine bedeutende Förderung auf diesem mit der ägyptischen Religion unlöslich verbundenen Gebiet, und man merkt den während des Verfahrens niedergeschriebenen kurzen Sätzen[1]) die Erregtheit des Forschers an, dem ein neuer Lichtstrahl in die Seele fällt. Monatelang hütete er die Entdeckung wie einen kostbaren Schatz und erst im Februar 1813 schreibt er darüber an St. Martin: „. . . .[2]) Sie kennen die ägyptischen Vasen, deren Deckel einen Frauen- oder einen Tierkopf zeigt. Unsere Altertumsforscher sehen in ihnen ägyptische Götterbilder, Kanopen genannt, zum Gedächtnis von Kanopus, oder vielmehr Kanobos, dem Piloten des Menelaus, der, an der Küste Ägyptens gestorben, göttlich verehrt wurde von den Ägyptern, die, 'wie alle Welt weiss, eine grosse Vorliebe für die Ausländer hatten'.

So lächerlich diese Meinung auch ist, so wird sie doch [hochgehalten und befolgt]. Ich hatte mich niemals zu diesem Punkt der Doktrin bekennen wollen; — die Zeit ist endlich gekommen, wo ich meine Vermutung habe bestätigen können. Das Grenobler Antikenkabinet besitzt zwei herrliche ägyptische Kanopen[3]) in orientalischem Alabaster, die eine mit einem Hundsaffenkopf, die andere mit einem Schakalkopf. Die letztere war mit Mumienbalsam bis zu zwei Finger breit vom Deckel angefüllt. Ich habe ihn im Wasserbad schmelzen lassen und bin bis auf den Grund gekommen, wo ich ein Päckchen Leinewand gefunden habe, das eine einbalsamierte menschliche Leber[4]) enthält. Da ist

1) Bibl. Nat. Mss. Ch. Vol. 11 S. p. 14.

2) „Voici maintenant l'explication de l'énigme des canopes. C'est une chose qui ma ouvert les yeux sur plusieurs points fort curieux de la religion égyptienne."

3) Auf beiden steht der Name P—edje—Ḥur.

4) Späterhin kamen ihm Zweifel; er schreibt: „Le cervelet de Buffon qui a été embeaumé avec du beaume de momie et qui est conservé dans le cabinet de M. Faujas, ressemble beaucoup au dit objet du canope."

nun der Gordische Knoten gelöst. Die Kanopen, d. h. die Vasen, die man so zu nennen beliebt[1]), waren also keine Götter, Sinnbilder der Nilüberschwemmung, Symbole des Wassers, des Anfangs aller Dinge, wie es unsere Gelehrten, unsere Berühmtheiten, die Visconti, Millin, Wolf usw. usw. glauben, — es waren ganz einfach Vasen, die zum System der Einbalsamierung gehörten. . . . [Man schloss darin] das Herz, die Leber, die Milz und das Gehirn ein. Eben deshalb kennt man nur vier Arten ägyptischer Kanopen. Sie haben einen Schakal-, einen Frauen-, einen Sperber- und einen Hundsaffenkopf. . . . Diese vier Köpfe sind diejenigen der vier Genien, die dem Totengericht im Ament vorstehen. . . . Der Genius mit dem Frauenkopf führt die Seele zum Tribunal, der mit dem Schakal- und der mit dem Sperberkopf wägen die Führung (conduite) der Seele, gute oder schlechte, in den zwei Schalen der Unterweltswage, und der Genius mit dem Hundsaffenkopf setzt sich auf die Wage, um für die Genauigkeit der vom Schakal und vom Sperber vorgenommenen Verrichtung aufzukommen.

Diese Genien sind die Sinnbilder von vier grossen Eigenschaften Gottes: die Frau stellt die Güte dar, welche die Seele am Richterstuhl in Empfang nimmt, der Sperber den lebenspendenden, der Schakal den todgebenden Gott, der Hundskopfaffe die göttliche Gerechtigkeit. Die Gestalten dieser vier Genien oder Symbole . . . . finden sich wieder, gezeichnet und gemalt, auf dem Kasten und den inneren Umhüllungen von allen möglichen Mumien. — Sie sehen, dass ich das allgemeine, materielle und intellektuelle Einbalsamierungssystem der Ägypter, sowie auch, was nach dem Absterben des Körpers aus ihrer Seele wird, erfasst habe.

---

1) Nachdem er die Fabel vom Piloten Kanobos beseitigt, sagt Champ.: „[Aristide avait appris que le nom Canope] était un mot ég. qui signifiait Terre d'or. Ⲕⲁϩⲛⲟⲩⲃ a en effet cette valeur en langue égyptienne. Outre cela il est à remarquer, qu'aucun auteur grec et latin ne parle du dieu Canope". (Bibl. Nat. Mss. Ch. Vol. 11 S. p. 15ff.: Notice sur l'ouverture et le contenu d'un Vase Eg. [etc.]).

Die Darstellung dieses in allen seinen Teilen verbundenen und mit allen nur denkbaren materiellen Beweisen unterstützten Systems ist .... wahr, neu und interessant."

Schon im Sommer 1810 hatte Champollion gelegentlich der Loswicklung der beiden Mumien[1]) des Museums (deren eine übrigens auch mehrere farbenprächtige Exemplare einer unbekannten Art des Kolbenkäfers[2]) lieferte) eine andere Entdeckung gemacht, — eine Wahrnehmung, die ihm bislang nur die gemalten oder skulptierten ägyptischen Köpfe hatten begründen können. Er notierte sich darüber: „Die ziemlich gross proportionierten Ohren überragen weit die Linien der Augen und der Nase, zwischen denen sie nach den auf die Natur gegründeten Kunstregeln unter den europäischen Nationen begriffen sein müssen. Aber die Ägypter haben sich fortgesetzt von diesen Grundregeln entfernt, und alles führt uns dahin, zu glauben, dass diese treuen Nachbildner der Natur durch ihre eigene Körperbildung hierzu berechtigt wurden[3])." (Als er 17 Jahre später zusammen mit Geoffroy Saint-Hilaire zahlreiche Mumien untersuchte, fand er seine früh gemachte Äusserung bestätigt.)

Über die Kanopen („ou plutôt les vases funéraires") las er zwei Abhandlungen[4]) vor der Delphinatischen Akademie. Sie entsprechen im wesentlichen dem wahren Tatbestand, und einzelne Punkte darin sind mit solch überraschender Präzision klargestellt, dass sich hier seine Gabe, die Aussagen der alten Autoren zu kombinieren, aufs schärfste kennzeichnet. Dass Figeac trotzdem diese Memoiren der Pariser Inschriften-Akademie vorenthielt, geschah wohl aus Besorgnis, dass der etwas siegesgewisse Ton des jungen Professors die dort bereits gegen ihn herrschende Gereiztheit noch verschlimmern möchte. Denn inzwischen (im September 1812) war Quatremères Kritik der Introduction er-

1) Sie gehören der äg. Spätzeit (nach 700 v. Chr.) an.

2) „Note sur une nouvelle espèce d'insecte du genre Corynétès." (von Champollion-Figeac). Mag. Encyclop. 1814. Vol. 3, p. 41—46.

3) Im handschriftl. Verzeichnis, das Champ. um 1811 von den äg. Altertümern des Grenobler Museums machte.

4) Nr. I ist die auf S. 173, Fussnote 1, erwähnte Abhandlung.

schienen[1]), und ob sie auch, mit ihres Verfassers sonstiger Schroffheit verglichen, fast wohlwollend zu nennen ist, so goss sie doch Öl ins Feuer. Denn einerseits hatten ebenso ungeschickte wie übertriebene Lobpreisungen Champollions von seiten unbedachtsamer Freunde diese Kritik herausgefordert, andrerseits wurde sie von eben jenen Freunden mit den denkbar gehässigsten Kommentaren an die in diesem Punkt nicht mehr unbefangen urteilenden Brüder gesandt.

Es ist mein Grundsatz, literarische Streitigkeiten zu vermeiden," schreibt François an Åkerblad. „Doch verhehle ich Ihnen nicht, dass ich sehr schmerzlich von Quatremères Handlungsweise gegen mich berührt bin. Er wirft mir vor, als der erste eine Parallele zwischen seinem und meinem Werk gezogen zu haben; .... aber es ist Sacy, der geglaubt hat, dies tun zu müssen, und er hat es ganz zum Vorteil Quatremères getan! Ehe er mich angriff, hätte er mein Werk abwarten und die Gründe erfahren müssen, die mich zu der Lage bestimmen, die ich mehreren ägyptischen Städten gebe."

Niemand mehr als St. Martin zürnte Sacy wegen dessen ablehnender Kälte gegen Champollion; trotzdem widmete er ihm ein Werk, — allerdings nur, um es in der Sacy unterstehenden Kaiserlichen Druckerei kostenlos gedruckt zu erhalten. Diese Annäherung an Sacy war der erste Anfang zu der späterhin zwischen den beiden Freunden ausbrechenden Feindschaft. Vorläufig aber blieb alles beim alten. St. Martin übte schärfste Kontrolle über jedes Wort, das ihm über die Brüder zu Ohren kam, und als Figeac, durch des Ministers Schweigen, sowie durch die immer häufiger von Paris aus nach Grenoble berichteten feindseligen Äusserungen über François geängstigt, um Aufklärung bittet, teilt ihm der unermüdliche Freund mit, dass nicht Sacy trotz all seiner Vorurteile, sondern Fourier des „Ägypters" schlimmster Feind sei[2]). Denn er habe versucht, seine Bekanntschaft

1) Observations sur quelques points de la géographie de l'Egypte. Paris, 1812.

2) „[Fourier est pour vous un] ennemi bien plus perfide que Sacy .... qui sait même, s'il ne dira pas ou fera dire un jour, que

mit ihm zu leugnen, und als dies nicht geglückt sei, habe er ihn in auffallend geringschätziger Weise als völlig unbedeutend bezeichnet.

Während man in der Präfektur zu Grenoble behauptete, dass der Minister die ihm zu Anfang April von Fourier überreichten zwei Bände Champollions sehr günstig beurteile und dem Autor wichtige Vergünstigungen bewilligen werde, erhielt Figeac auf eine im Juli abgesandte direkte Anfrage den offiziellen Bescheid, dass im Ministerium nichts bekannt sei von der Angelegenheit. Er übersandte nun dem wieder zurückgekehrten Präfekten eine sechsfache Anklage mit der Bitte um Aufklärung über sein feindseliges Verhalten. Eine mehrstündige Unterredung am 6. August — Fourier fürchtete stets, sich durch Briefe zu kompromittieren — ermöglichte dann die Wiederaufnahme gesellschaftlicher Beziehungen, welcher Umstand die Gegner der Brüder ihres Hauptstützpunktes beraubte. Dies war Jacques-Josephs Absicht gewesen: er hatte sie erreicht.

Champollion war durch das Benehmen des Präfekten, der sein wissenschaftliches Ansehen geschädigt und das Erscheinen seines Erstlingswerkes bereits um 20 Monate verzögert hatte, tief erschüttert. Ein ehrlicher Förderer unter den akademischen Koryphäen der Hauptstadt tat ihm not, aber Sacy hatte ihn nicht einmal der im Sommer 1811 erbetenen Begutachtung seiner Abhandlung über Zoëgas Katalog gewürdigt und sein eisiges Schweigen konnte nicht länger missverstanden werden. Dennoch, und zwar im Hinblick auf Quatremère, der ihm ein unüberwindliches, man möchte sagen krankhaftes Angstgefühl einflösste[1]), hatte er ihm Mitte Juni 1813, nach erfolgter Aufklärung über Fouriers Untreue ganz vertraulich ein Exemplar seines Werkes übersandt mit der dringenden Bitte, demselben, wenn möglich,

---

la plupart des idées de votre frère vienne de lui, car il y aura nécessairement plus d'une ressemblance entre les mémoires de Fourier et l'Eg. sous les Pharaons, grâce à l'imprudente confiance de votre frère. . . ." 11. Juni 1813.

1) „Polycarpe est plus à craindre que le grand serpent Adysescham; celui-ci (Sacy) vivait dans la mer de lait, tandis que le premier nage dans un étang de fiel". Champollion an St. Martin.

beim Erscheinen das Wort zu reden. Er hatte sich sogar so tief vor seinem ehemaligen Lehrer gebeugt, dass er die Publikation der beiden Bände von dessen Sanktion dazu abhängig machte. Aber Monate verrannen und Sacy blieb stumm!

Um dem Bruder eine radikale Ablenkung von dessen täglich wachsender Seelenqual zu schaffen, entführte ihn Figeac, vom Botaniker Julien begleitet, Anfang September nach der Grossen Chartreuse. In der urwüchsigen, mit einer geradezu wunderbaren Flora überreichlich versehenen Gebirgslandschaft des Grand-Som nahm François nun für einige Tage zu seinem Vergnügen die ehedem so emsig betriebenen naturwissenschaftlichen Studien wieder auf, und erst als er für Körper und Geist frische Kräfte gesammelt und gleichsam neues Leben geschöpft hatte aus dem Jungbrunnen der Natur, begann er dem Bruder zu helfen bei der Auswahl der etwa 2000 Bände — darunter viele orientalische Werke, — die aus der Bibliothek der Mönche nunmehr in diejenige der Stadt Grenoble überführt werden sollten.

Bei seiner Rückkehr aus den Bergen fand er in einer seit lange dringend erbetenen Pariser Sendung eine Ablenkung ganz anderer Art vor: Text und Tafeln der ersten Lieferung der Description de l'Egypte! — Schon am 11. Februar 1813 hatte Champollion selber St. Martin einen wichtigen Umschwung in seinen Ideen angedeutet. Bis dahin war er zwar niemals — dank seinem peinlich genauen Vergleichen der eigentlichen Hieroglyphen mit den hieratischen und demotischen Zeichen — an der engen Zusammengehörigkeit dieser drei Schriftarten irre geworden (die „wirklich sazerdotale Geheimschrift" als die vierte stellte er im Prinzip immer noch ganz abseits), aber unter seinen vielen, teilweise so erleuchteten Vermutungen über die wahre Natur der dritten, also der hieroglyphischen Monumentalschrift, hatte er noch daran festgehalten, dass sie in jedem Fall recht kompliziert, weil auf philosophische Kombinationen gegründet sei. Auch hatte er vergeblich nach einem Mittel zu ihrer besseren Unterscheidung von den Zeichen der „in erster Linie den religiösen Mysterien dienenden Geheimschrift" gesucht. . . . . . .

Da nahm er Horapollos Buch wieder vor und fand darin das Gesuchte: „... Dies Werk wird Hieroglyphica genannt," sagt er, „aber es gibt durchaus nicht die Auslegung dessen, was wir Hieroglyphen nennen, sondern die der heiligen symbolischen Skulpturen, d. h. der ägyptischen Sinnbilder, die .... völlig verschieden sind von den eigentlichen Hieroglyphen. Dies ist gegen die allgemeine Ansicht, [allein] der Beweis für das, was ich vorbringe, findet sich auf den ägyptischen Denkmälern. Man sieht in den emblematischen Szenen die heiligen Skulpturen, von denen Horapollo redet, wie die Schlange, die sich in den Schwanz beisst, den Geier in der von ihm geschilderten Stellung, den himmlischen Regen, den Mann ohne Kopf, die Taube mit dem Lorbeerblatt usw., während man sie nicht in den eigentlichen Hieroglyphen sieht."

Über letztere hatte er im selben Briefe hinsichtlich der grammatischen Konstruktion geäussert: „Vor allem muss beachtet werden, dass die ägyptischen Nomina, Verben und Adjektive keineswegs eine besondere Endung .... haben, sondern dass alles mit Hilfe von Präfixen und Suffixen gemacht wird; .... die grammatischen Abwandlungen der Nomina und Verben der ägyptischen Sprache geschehen sämtlich vermittelst der Buchstaben **I. K. T. C. Ч.** und **Oγ**, und dieselben Buchstaben finden sich in den Hieroglyphen unter ihrer ägyptisch-alphabetischen Form wieder."[1]) Er sucht nun die bezeichneten koptischen Buchstaben auch im Hieratischen und Demotischen mit demselben Werte nachzuweisen: „Es gibt also," schliesst er, „zwei Arten von Zeichen in den Hieroglyphen: erstens die sechs alphabetischen, oben genannten und zweitens eine beträchtliche, aber festgesetzte Anzahl von Nachahmungen von Gegenständen."

---

1) So ist wohl die folgende etwas schwer verständliche Stelle wiederzugeben: „Les noms, les verbes et les adjectifs égyptiens n'ont point de terminaison ou plutôt de désinence particulière, ... tout se fait par des augments ou préfixes. ... Les inflexions grammaticales des noms et des verbes dans la langue ég. roulent toutes sur les lettres **I. K. T. C. Ч. Oγ.** et ces mêmes lettres se retrouvent dans les hiéroglyphes dans leur forme alphabétique égyptienne."

Zu dieser Zeit blickte er auch wieder nach Indien hin und wünschte sich im Sanskrit zu vervollkommnen. Er erbittet sich Texte „in der Bengali- oder in der Devanagaryschrift“, um etwaigen Beziehungen zwischen der indischen und der altägyptischen Sprache nachzuspüren und zugleich auch zu erforschen, „ob die Religion und die Philosophie Ägyptens wirklich aus Indien stammen.“ — Er stellt den König Menes dem indischen Gesetzgeber Manu gegenüber, findet aber auffallendere Beziehungen „zwischen Krischna und unserem Christus.“ „Sie könnten (bemerkt er zu St. Martin) mir freilich wohl zurufen ..... ‘Bezähme, o Verblendeter, Deinen Durst nach Reichtümern!’ aber Sie fühlen durch, dass ich starke Gründe habe zur Erwerbung dieser neuen Reichtümer: Ich will Ägypten gegen die Inder verteidigen, ohne, wie mein Sesostris, Feuer und Blutbad an die Ufer des Ganges zu tragen.“

Obwohl im allgemeinen für die autochthone Natur aller Institutionen Ägyptens eintretend, hielt er doch, durch die Inschrift der „Vache de Kagomortz“ irregeleitet, zu dieser Zeit einen Zusammenhang zwischen dem Alphabet der „populären Kursivschrift“ (Demotisch) und dem Zend, sowie auch dem Persisch der Sassanidenzeit nicht für ausgeschlossen.

Am 22. August schreibt er an St. Martin: „Ich werde Ihnen nächstens seltsame Dinge mitteilen.“ Als er nun aber im September angesichts des erwähnten Pariser Materials seinen Arbeitseifer sich verdoppeln fühlte, versenkte er sich so gänzlich in seine neuen Ideen, dass an seiner Statt der Bruder an St. Martin berichtete: „[Das Erstaunlichste ist zweifellos], dass, was man Hieroglyphen nennt, keine sind.... Deshalb hat mein Bruder in der Vorrede seines Werkes[1]) .... gesagt: ‘Die Manuskripte, die man hieroglyphische nennt!’

Und wirklich geschieht das mit Unrecht.... Die Zeichen in den Manuskripten sind keine Hieroglyphen [und sobald man nun weiss, was eine Hieroglyphe ist], wird Horapollo zum ganz ägyptischen Handbuch.... Es ist eine beträcht-

1) L'Egypte sous les Pharaons, Préf. p. XI.

liche Anzahl ägyptischer Wörter darin, und mit den Stichen des grossen Werkes zur Seite der kleinen Abhandlung des Horus versteht man diesen und liest klar den Sinn der wahrhaften Hieroglyphen."

Diese Mitteilung genügte St. Martin nicht; auch wendet er sich direkt an François: „. . . . Um zu beweisen, dass die hieroglyphischen Zeichen diesen Namen nicht tragen dürfen, muss zuerst bewiesen werden, dass sie von allen Leuten ägyptischer Nationalität verstanden wurden, danach, dass sie durchaus nicht Begriffe, sondern nur Laute ausdrückten, — wenn ich so nach dem Inhalt Ihres Briefes vom Monat Februar urteilen darf.

Sie haben also gefunden, denke ich, dass die in Rede stehende Schrift die Laute der gesprochenen ausdrückt und gelesen wurde wie alle anderen, bei den übrigen Völkern gebräuchlichen Schriftsysteme, ausgenommen das der Chinesen. . . ." Leider liegt die Antwort Champollions auf diese Frage nicht vor, doch hatte er anscheinend zu jener Zeit wirklich mit allen, zumeist auf die Griechen zurückzuführenden Irrtümern gebrochen, die ihn bislang am erfolgreichen Eindringen ins hieroglyphische Schriftsystem verhindert hatten, und glaubte bereits, allerdings nur vorübergehend und ohne sie schon beweisen zu können, nicht nur an die enge Zusammengehörigkeit der nur in der äusseren Form verschiedenen drei Schriftarten, sondern auch an die durchgängig lautliche Lesung derselben.

Nachdem er noch eine Abhandlung über die dem König Salomo zugeschriebenen Oden[1]) beendigt hatte, trat die Sorge um sein Buch wieder in den Vordergrund: „Wir sind zum Warten gezwungen, denn die Ordre zur Publikation muss von weit her kommen," hatte Figeac zwar noch kurz zuvor bemerkt; nun aber wollten die Brüder Sacy übergehen und begannen mit Treuttel und Würtz zu verhandeln, denn Fourier selber, der sich infolge des energischen

1) Lettres sur les Odes gnostiques attribuées à Salomon; adressées à M. Grégoire (etc.). Mag. Encyclop. 1815. 2. p. 383—392. — Er löst hier eine das koptische Zeitwort „leben" betreffende Frage, die frühere Bearbeiter nicht hatten lösen können.

Appells an sein Selbstgefühl zu einer veränderten Haltung gegenüber seiner Umgebung aufgerafft hatte, ermutigte sie zur sofortigen Veröffentlichung. Er bat den Minister Grafen Montalivet, einen Delphinaten, um eine reichliche Subskription auf das Werk und brachte es höheren Ortes für eine Widmung in Vorschlag.

Aber schon fünf Tage später wurde in Anbetracht des sich stark verdüsternden politischen Horizontes letzterer Antrag unter passendem Vorwand zurückgezogen. Man stand unter dem Druck der nahenden Katastrophe, und Fourier insbesondere krankte in innerster Seele an der Notwendigkeit, mit gleissnerischen Worten sein Departement über den Zusammenbruch des ihm verhassten Kaiserreiches hinwegtäuschen zu müssen. Zweifellos wünschte er sich nun Figeac als Redakteur des Blattes zurück, besonders da dieser nach wie vor aufrichtige Bewunderung für Napoleon empfand, im scharfen Gegensatz zu François, der zu eben dieser Zeit seiner zornigen Erbitterung über den russischen Feldzug in einer Satire Ausdruck gab, die zugleich noch einem anderen Zweck dienen sollte[1]). Er kleidete sie deshalb in die Form einer sehr gelehrten Kanzelrede des Dorfpfarrers Riflard in Villard-Reculas, der seinen Bauern Napoleon als den Antichrist der Apokalypse darstellt und den gewaltigen Eindruck seiner Worte durch eine Hochflut von lateinischen Floskeln zu vermehren sucht.

Den Krieg verabscheuend, sah er nach besseren Zeiten aus, hielt sich aber noch fern von der Politik und ruft dem Bruder zu: „Mache Deine Felder urbar! . . . Im Zend-Avesta heisst es, dass es besser sei, 6 Geviertspannen dürren Landes urbar zu machen, als 24 Schlachten zu gewinnen, und ich bin ganz derselben Meinung." — Jacques-Joseph hatte Ländereien umbrechen lassen in der Feldmark von Vif[2]), dem Gebirgsstädtchen, wo Frau Zoës Eltern liegende Gründe

1) Er karrikiert hier einen Geistlichen der Grenobler Kathedrale.

2) Etwa 16 Kilom. südlich von Grenoble. 451 Meter hoch in einem schönen Tal gelegen, das ehedem wegen der auf den Bergeshöhen ansässigen kampflustigen Ritter la Vallée des Preux oder Vallée chevalereuse genannt wurde.

sowie das Herrenhaus (maison seigneuriale[1]) besassen, das ehedem das Eigentum Gabriels de Bonnot gewesen war, des Vaters der Philosophen Mably und Condillac, die hier ihre erste Jugend verlebt hatten.

Da die Familien Berriat und Champollion-Figeac fast ebenso oft in Vif wie in Grenoble wohnten, so bedurfte es nicht selten eines Vermittlers bei ihrem altgewohnten Hausarzt in der Stadt. Niemand eignete sich hierzu so gut wie François, als „Ägypter" konnte er jedoch nicht umhin, einmal auf Grund eines koptischen Papyrus (medizinischen Inhaltes) eine Kur nach altägyptischer Art vorzuschlagen! — Über die Mediziner sagt er: „Ich habe es gern, wenn ein Arzt sich die Mühe gibt, erst zu untersuchen, ehe er verordnet. Die Dunstwolken der geistigen Spekulation beeinträchtigen die Klarheit des Urteils bei einem Doktor. Aesculap hatte einen Bart — und rührte niemals an seines Vaters Leyer." Und als er in einem ernsten Krankheitsfall gegen Mitternacht noch eine beruhigende Nachricht von seiten des Arztes nach Vif hatte senden können, fügt er bei: „Gute Nacht, — der Schlummer ist sanfter, wenn man vor dem Schlafengehen denen die man liebt, eine frohe Kunde zu geben vermag." Es handelte sich um Pauline Berriat, in deren seit lange schon hoffnungslosem Zustand anscheinende Besserung eingetreten war, die aber trotzdem am 1. Juli 1813, 29 Jahre alt, aus dem Leben schied, aufs tiefste von Champollion betrauert.

Im Herbst 1813 ging Figeac nicht nach Paris, weil der voraussichtliche Wechsel im politischen Geschick Frankreichs plötzlich alles ändern konnte, die Unterrichtsbehörde einbegriffen. Mit dieser lag er seit Anfang März im Streit, da sich damals herausgestellt hatte, dass François infolge einer Intrigue das Opfer einer kaum begreiflichen Ungerechtigkeit geworden war. Wie erwähnt, hatte ihm der Grossmeister schon im Sommer 1809 zugesichert, worauf ihm ein Paragraph des Statutes vom 7. September 1810 späterhin ein formelles Anrecht

1) Wurde i. J. 1770 von der Familie Bonnot an Pierre Berriat späterhin avoué au tribunal civil) verkauft und gelangte durch Frau Zoë in den Besitz der älteren Linie der Champollion.

gab: dass er nämlich neben den 750 Franken Jahresgehalt eines professeur adjoint die Hälfte des Gehaltes seines Titularprofessors (also 1500 Franken) beziehen werde, für dessen Kolleg er ja aufzukommen hatte, gar nicht zu reden von den nicht selten massenweise vorzunehmenden Examina für die verschiedenen Grade der Université[1]), welche Last Dubois-Fontanelle ebenfalls auf Champollions Schultern hatte legen müssen.

Bis zum Tode des Greises (am 15. Februar 1812) erhielt sein junger Vertreter die ihm zukommende Jahreseinnahme von 2250 Franken. Dann aber, obwohl nun auch die volle Verantwortlichkeit eines Titularprofessors auf ihm lag, wurde er auf „seinen Gehalt" beschränkt. Monatelang hatten die Brüder schweigend auf eine Klärung dieser Angelegenheit gewartet; als Figeac dann zu reklamieren begann, wurde ihm endlich am 23. Februar 1813 durch den Rektor der Fakultät ein Auszug aus dem amtlichen Schreiben des Grossmeisters zugesandt, welches die Sachlage als gerechtfertigt hinstellt[2]). — So kam es, dass François, der seit drei Jahren schon die Aufmerksamkeit der europäischen Gelehrten erregte, vom 16. Februar 1812 an für seine Mühen den vierten Teil des Gehaltes bezog, dessen sich derjenige seiner Kollegen erfreute, den man allgemein für den Hauptintriganten ansah, und der ihm nicht einmal im Punkte der Anciennität überlegen war. Wenn man bedenkt, dass Champollion für seine Leistungen als Hilfsbibliothekar und als Sekretär der Fakultät ebenfalls keine Entschädigung erhielt, so versteht man die bitteren Klagen des mit unbezahlter Arbeit völlig Überbürdeten, dessen Stellung überhaupt „nur eine provisorische" war, seitdem man die Geschichtsprofessur für den Wett-

1) Unter 32 Baccalauréat-Aspiranten (am 8. Dez. 1811) befanden sich 29 fremd herzugereiste (vergl. hierzu Seite 102).

2) „. . . . Je vous ai informé que le traitement de ce professeur adjoint était fixé [à 750 fr.]. Aucune mesure ultérieure n'a changé cette fixation. Et mon arrêté du 12 Oct. dernier porte expressément que [M. Champollion], adjoint au professeur d'histoire, continuera le cours d'histoire avec le même titre et les mêmes appointements. Vous voudrez donc bien, Mons. le Recteur, ne comprendre M. Champollion Jeune que pour un traitement de 750 francs par an."

bewerb ausgeschrieben hatte. Aber niemand besass den Ehrgeiz, den jungen Hilfsprofessor ersetzen zu wollen und so sparte die Unterrichtsbehörde 2250 Franken pro Jahr, — freilich auf Kosten der Lebenskraft ihres Dozenten, der infolge schwerer Entbehrungen leidend und missmutig wurde.

Erst als infolge der politischen Unruhen im Frühsommer 1814 die materiellen Sorgen noch vermehrt wurden, bewilligte man Champollion 1500 Franken, die Hälfte dessen, was seine Kollegen „mit einigen Jahren mehr und etwas Wissenschaft weniger," bezogen, wie er bitter spottete. „Aus dem Nichts herauszukommen," ist denn auch sein Verlangen[1]), und als es wieder einmal am nötigsten fehlt, bittet er: „Läute Sturm, wenn es sein muss!" Aber Fontanes war zu gründlich durch die Gegner der Brüder bearbeitet worden, als dass Figeac die freundlichen Beziehungen von ehedem hätte erneuern können.

Das Jahr 1814 hatte schlecht begonnen. Die Verbündeten bedrohten von zwei Seiten her die von Garnison und von Bürgerwehr gänzlich entblösste Stadt, aus welcher bereits Anfang Januar viele flüchteten. „. . . . Wir haben nicht einen Soldaten hier," schrieb Figeac damals an St. Martin, „wir beziehen die Wache, so oft wir nur können[2]); man ruft uns zu den Waffen, wir eilen herbei, aber ohne klar zu sehen in all diesen vereinzelten Massregeln, die nicht von einem gemeinsamen Zentrum ausgehen."

Man baute Schanzen, armierte die Forts, bewaffnete die Bürger, Waldschützen und Grenzwächter und richtete die Kanonen zum Angriff her; „von den Höhen der Zitadelle hinunter," heisst es weiter, „sieht man bereits die Gefangenen- und Verwundetentransporte des Feindes vorüberkommen, der alle Schluchten im Norden der Stadt besetzt hält, ohne doch den Angriff zu unternehmen." Inmitten dieser aufreibenden Unruhen klagt Figeac mit Recht, dass man „anderes zu tun habe, als sich um die Hieroglyphen und die ägyptische

1) „Je ne me sens pas né pour le rôle d'un pauvre diable et je veux vivre et non végéter. . . . [A la première] occasion favorable, je jetterai la toque aux orties, pour aller brouter dans un plus gras pâturage.

2) Siehe Anhang I. 9.

Sprache zu kümmern." — Anfang April endlich geriet die keineswegs kriegstüchtige Stadt in die äusserste Gefahr und schon wollten ihre Verteidiger auf die anrückenden Österreicher und Sardinier das Feuer eröffnen, als Kuriere Nachrichten brachten über die weltumgestaltenden Ereignisse von Paris und Fontainebleau. Mit einem Schlage war alles verändert. Am 8. April wurde eine Konvention abgeschlossen, am 12. der Waffenstillstand unterzeichnet; am 13. erkannte Grenoble die Regierung Ludwigs XVIII. an, und am 19. zogen die Verbündeten ein.

Zwar war nun „die Herrschaft des Schwertes beendet," aber man war nicht ganz sicher, „ob die der Ideen begann." Jedenfalls missfiel es der grossen Mehrzahl der Delphinaten, die neue Ära als ein Geschenk der Bourbonen — obendrein „unter der Ägide der Fremden" — ansehen zu sollen. Die Erinnerung an Vizille lebte machtvoll weiter und nährte den glühenden Freiheitsdrang der Bevölkerung, die sich nur durch die Bewunderung von Napoleons grossen Taten eine Zeitlang über den Verlust ihrer nationalen Selbständigkeit hatte hinwegtäuschen lassen.

Die veränderte Sachlage veranlasste Figeac, Anfang Mai nach Paris zu reisen, wo ihm die Verhältnisse günstiger erschienen, als er geglaubt hatte. Sogar die Herausgabe des Buches hielt er nun endlich für möglich, wenn auch jede Hoffnung auf eine Ermutigung von seiten Sacys längst entschwunden war. François, hocherfreut, nahm sich vor, mit „orientalischer Ruhe" das Ergebnis der Veröffentlichung abzuwarten. Aber die nagende Unruhe gewann stets wieder die Oberhand, und nach einer abermaligen Verzögerung der Herausgabe schreibt er tief bekümmert: „Ich glaube fest, in einem bösen Augenblick geboren zu sein, daher denn, was ich am meisten wünsche, nie in Erfüllung gehen wird. Mein Kopf, mein Herz, meine ganze Richtung drängt mich in Wege, die von stets sich erneuernden Hindernissen starren. Das ist mein Geschick, — ich muss es tragen."

Schlechtes Befinden verstärkte mitunter solche Anfälle von Schwarzseherei. — Die Hauptsorge war die Fakultät, und da er lieber „den Lobgesang Esras als die Klagelieder Jeremiae" anstimmen wollte, bittet er Figeac: „Sei wachsam,

rede, schreibe, blick um Dich und handle so, dass wir nicht gleich den Töchtern Zions unsere vergangene Grösse am Euphrat — an fremden Gestaden! — beweinen müssen ...."
„Wir haben die Stille vor dem Sturm, zähle nicht mehr auf Deine Amtstracht.... Was mich betrifft, so ist mein Los entschieden: arm wie Diogenes, will ich versuchen, eine Tonne zu kaufen und einen Sack für meine Bekleidung. Danach werde ich meinen Unterhalt von der wohlbekannten Grossmut der Athener erwarten. Ich glaubte mich auf dem Wege zu Ehren und Reichtum und finde mich unterwegs nach dem Hospital."

Nicht durch Neid und Eifersucht allein war die Stellung der Brüder in Grenoble erschüttert worden; es lagen noch andere Gründe dazu vor. So verziehen ihnen gewisse Kreise nicht die freundschaftlichen Beziehungen zu dem verfehmten Bischof und Deputierten Grafen Grégoire, dem grossen Anwalt aller Unterdrückten, dessen mächtige Stimme während der Revolution für die Rechte und für die Pflichten des dritten Standes erklungen war, und der, obwohl vom Klerus und vom Adel verleumderischer Weise als „Königsmörder" (régicide) gebrandmarkt, doch alles darangesetzt hatte, um den Nationalkonvent zur Abschaffung der Todesstrafe zu bewegen, welches Gesetz dann Ludwigs XVI. Leben hatte retten sollen!

Aber auch die Beziehungen der Brüder zu dem ebenfalls verfehmten Cardinal de Bausset, dem Historiographen Fénélons, fielen schwer in die Wagschale ihrer Schuld. Überdies machte François in Privatkreisen so wenig Hehl aus seiner abfälligen Beurteilung von zwei oder drei einflussreichen Geistlichen der Stadt, dass er allerdings jegliches Anrecht auf Schonung von ihrer Seite verloren hatte. Er beschuldigte sie eines unerhörten Despotismus, und als der Priester Bouchard aus eigenster Initiative das Stadttheater hatte schliessen lassen und, von den Ultra-Royalisten begünstigt, „mit täglich wachsender Kühnheit die Rolle des Tiberius Gracchus in Rom zu spielen" begann, empörte er sich dermassen über allerlei daraus erwachsende soziale Übelstände, dass er angesichts dieser gewaltsamen Reaktionsmassregeln die furchtbaren Leiden in Betracht zu ziehen

vergass, welche die Revolution Jahre hindurch über den Klerus verhängt hatte.

In der Bibliothek empfing Champollion zu dieser Zeit häufig den Besuch der österreichischen Befehlshaber, was wohl nicht der Fall gewesen wäre, wenn sich Fourier nicht völlig unnahbar gemacht hätte. Denn ein krankhafter Abscheu vor den politischen Verhältnissen der Restauration hatte den grossen Gelehrten ergriffen, und er verzehrte sich in ohnmächtigem Grimm, seitdem der alte Adel es offen wagte, von seiner Absetzung zu sprechen, indessen Bouchard ihn sogar mit dem Bannstrahl des Vatikans bedroht hatte, falls er ein gewisses Theaterstück zur Aufführung zuliesse.

Der Republikaner Fourier wünschte beinahe den Kaiser zurück! Champollion dagegen bemühte sich redlich, Ludwig XVIII nach Gebühr zu würdigen und er versprach sich viel von dessen persönlicher Festigkeit: „Da der Lotse mutig ist, wird das gut ausgerüstete Schiff glücklich in den Hafen einlaufen," meint er. „Wir fürchten nicht unseren guten König, wohl aber seine Umgebung, die Kante ist des Tuches unwert." — Es war die seiner Ansicht nach ganz erbärmliche Haltung der hinsterbenden kaiserlichen Regierung gewesen, die ihn in etwas mit den Bourbonen ausgesöhnt hatte; die „elenden Mittel", mit denen man zugunsten Napoleons eine Massenerhebung angestrebt hatte, um den sinkenden Thron gewaltsam zu halten und neue Begeisterung zu entzünden, „als es bereits zu spät war, den in Fesseln geschlagenen Volksgeist[1]) zu freiem Entschluss aufzurütteln," hatten ihm seiner Zeit tiefen Unmut erregt. Als daher am 31. Mai 1814 beim Abzug der Verbündeten die sie ablösende Division Blanchi bonapartistische Lieder singend und mit den kaiserlichen Adlern und Farben geschmückt in Grenoble einzog, fand der momentan aufbrausende Jubel des Volkes in seiner Seele keinen noch so leisen Widerhall. „Ein Funken war neben ein Pulverfass gefallen," — die Napoleo-

---

1) „. . . . Ils ont cru qu'en tenant l'esprit public, ils seraient plus en sûreté et qu'ils pourraient tripoter plus à leur aise; maintenant ils sentent le besoin qu'ils en auraient; ils l'ont détruit et ils seront bientôt eux-mêmes la victime de leur meurtre."

nischen Adler verschwanden wie eine Vision, wenn auch nur, um in sicherem Versteck gelegenere Zeiten abzuwarten.

Am Fortbestand der Fakultät verzweifelnd, riet François nun seinem Bruder, sich den ihm angebotenen Posten eines Generalsekretärs beim Herzog von Choiseul-Gouffier zu sichern, den die öffentliche Meinung schon als Minister bezeichnete, — oder ihm wenigstens doch seine Angelegenheiten zu empfehlen, ehe er das Portefeuille in Händen habe, „denn ein Privatmann hat ein leiseres Ohr, als eine Exzellenz; diese aber liebt es, das Vertrauen zu belohnen, das man dem Privatmann erwiesen hat." — „Dein Kopf vermag das Fahrzeug eines Ministers zu leiten; das ist Deine Bestimmung und Du wirst nur auf solcher Höhe frei und leicht atmen können. . . . Jetzt ist der Augenblick, in Paris Wurzel zu fassen; lässt Du ihn enteilen, wird er sich nicht mehr darbieten. Es mag Dich wundern, dass der dumme Hans (Gros Jean) seinem Pfarrer Weisheit predigen will, aber ein Dummer kann auch einmal einen Rat erteilen[1])."

Mitte Juni meldete Figeac, dass das unveränderte Fortbestehen der Grenobler Fakultäten gesichert sei. Alles atmete beruhigt auf und der Rektor las nicht länger mehr Romane „um sich zu zerstreuen." Champollion seinerseits litt schwer durch die auf ihm lastenden Verpflichtungen, da er letzthin als stellvertretender Dekan auch noch in die Examenkommission des Lyceums gewählt war und über sämtliche Arbeiten der höheren Klassen endgültig aburteilen musste. Schon um 5 Uhr morgens war er bei der Arbeit, die ihm überdies sehr unsympathisch war, da er sich wegen der geringen Leistungen mit den beabsichtigten Preisverteilungen nicht einverstanden erklären konnte. „Ich möchte weniger Ruhm haben," seufzt er, „und mehr Zeit für mich, aber darf ein armer Professor mit 1500 Franken gegen einen Mann mit 7000 Franken ankämpfen?"

Der um seine Stellung besorgte Rektor Pal brachte eben dann in Vorschlag, die Fakultäts- und Lyceumlehrstühle

---

1) Er fügt hinzu: „Un peu d'encens fait tourner la tête au dieu, alors le pontife lui prend la main et le conduit. Voilà ta leçon."

aus Sparsamkeitsrücksichten zu vereinigen, so dass den Professoren der faculté des lettres eine empfindliche Rangerniedrigung, sowie — für denselben Gehalt — stark vermehrte Arbeit bevorstand. Figeac gelang es, Fontanes zur Verwerfung dieses Antrages zu bewegen, wie er, nach seiner Gewohnheit, auch sonst noch für gemeinnützige Interessen eintrat und mit infolge davon „die erste Klasse der Lilie mit dem Bande“ erhielt. Er nannte sich deshalb „einen Gefährten des Ulysses[1]),“ wie diejenigen sagten, die den Orden nicht besassen. François erwiderte ihm: „[Die Liliendekoration wird] viel zu verschwenderisch ausgeteilt, um als Auszeichnung zu gelten. Es wäre mir sehr unlieb, wenn Du Dich zum Gefährten des Ulysses machtest! Alle, welche ihn begleitet haben bei der Überfahrt, sind umgekommen.“

Und er rät dem Bruder, die Lilie nur im Koffer mit sich zu tragen und nicht, wie der kaiserliche Gerichtshof in Grenoble, im Knopfloch. Figeac jedoch war anderer Meinung und als fürsorglicher Dekan vergass er auch seine Fakultätskollegen nicht. Inzwischen hatte die Grenobler Nationalgarde durchgängig dieselbe „Auszeichnung“ erhalten, weshalb Champollion, der seinen Orden völlig ignorierte, mit seinen Neckereien fortfuhr: „Was ich Dir verkündige, wird Dir Vergnügen machen: Du zählst unter Deinen ruhmreichen Brüdern, den Liliaceen, den tugendhaften P. und den unschuldigen D.; das zeigt Dir, in welchem Ansehen dieser Orden jetzt steht, der nunmehr von Türstehern, Schustern [u. a. getragen wird].

Es wäre sehr nötig, die Liliendekoration zu organisieren, denn dieser Orden oder vielmehr ‚Unorden‘[2]) ist sehr gewöhnlich geworden. Er hat jeglichen Wert verloren und doch möchten so viele sich mit ihm schmücken. Was für Kinder doch die Menschen sind!“ — Übrigens gab er anlässlich dieser Angelegenheit in schlichten Worten[3]) seinem Bruder den fundamentalen Unterschied zwischen seinen eigenen Anschauungen und Empfindungen und denen

---

1) Wortspiel: lys = lis.

2) Ordre-désordre.

3) Siehe Anhang I. 10.

Jacques-Josephs zu bedenken, — obwohl der eine des anderen Erzieher gewesen sei.

Mitten in dieser sorgenvollen Zeit überkam den „Ägypter“ ein heftiges Verlangen, „der dunstüberfüllten Atmosphäre des Abendlandes zu entfliehen und mit Dubois nach Griechenland und nach Ilion zu eilen“ — von dort aus aber auch nach anderen Gestaden, um im Lande seiner Sehnsucht dem vorwärts strebenden Geiste neue Nahrung zu geben. Denn von seinem gewohnten Tagesprogramm war Ägypten seit langen Monaten gestrichen.

Um so mehr erstaunten ihn die hartnäckigen Versuche von Bernard Quatremère-Diljonval (des Onkels von Etienne), ihn zum Mitarbeiter für seinen „Hierogrammatismus“ zu gewinnen. Den genialen Mann[1]) schienen, wie einige andere seiner Zeitgenossen, alle gesunden Ideen zu verlassen, sobald er sich, wie dies ja förmlich Sitte geworden war, mit der Erklärung der ältesten Schriftarten befasste. — Mit einem Hinweis auf Pindars bekanntes Wort über das Wasser machte er den Satz: „Striche sind die Grundelemente der Schrift; sie bezeichnen das Wasser, — so sind denn die alphabetischen Buchstaben Hieroglyphen, die den anderen vorangegangen sind,“ zum Stützpunkt seiner Theorien. Er setzte Champollion in langatmigen Diskussionen auseinander, dass im Durst, und danach im Hunger, aber nicht in der Liebe, der Ursprung aller Schriftsysteme zu suchen sei, und der so Belehrte fand kaum je den Mut, den schwergeprüften Mann, der nun alles von ihm hoffte und ihn tief ins Herz geschlossen hatte, ernstlich zurückzuweisen; und überwog auch zuweilen die Spottlust, so siegte doch schliesslich stets das Mitgefühl mit dem wegen „politischen Idealismus“ aus Paris Verbannten.

Im Mai 1814 versuchte Diljonval wieder einmal, Fourier seine neuesten Erfindungen und Champollion seine letzten Entdeckungen anzupreisen. Er hoffte, dass der eine beim anderen sein Fürsprecher sein würde, aber die Zeit verging und keine seiner Hoffnungen verwirklichte sich. „Gestern war ich als dritter zu Tisch mit Lasalette und [Quatremère]-

1) Als Chemiker und Maschinentechniker sehr bedeutend.

Diljonval, dessen donnernde Stimme pyramidenhoch das sanfte, zitternde Organ des Musagetos übertönte. Sie sprachen beide zu gleicher Zeit und nur dann einzeln, wenn einer dem anderen Weihrauch streute," scherzt François, aber er fügt bei: „[Der unglückliche Mann], — wie ein Bettler gekleidet . . . ., erzählte mit dem Glase in der Hand, ein anderer Odysseus am Tische des Alkinous, seine vielfachen Missgeschicke!"

Der arg Enttäuschte erbat seit langer Zeit die Empfehlung seiner landwirtschaftlichen Maschinen, aber die moralische Erschlaffung des Präfekten hatte den Höhepunkt erreicht, und seine Stimme, die ehedem so kräftig überall durchtönte, verhallte selbst in der Delphinatischen Akademie fast ungehört, wozu Champollion bemerkt: „Fourier ist energielos, man will ihn nicht mehr; wer auf Seife geht, gleitet." Es war kein Geheimnis, welch günstigen Einfluss der energische Figeac auf des grossen Gelehrten Amtstätigkeit gehabt hatte, und man wusste nachzurechnen, dass die Wendung der Dinge dem Zeitpunkt nach mit der Entfremdung zwischen beiden zusammenfiel. — Mitte Juni hatte der Präfekt Streit mit einem Regierungskommissar, und diese Energie zur Unzeit hatte seine amtliche Stellung vollends kompromittiert. Gleich darauf nötigte ihn die öffentliche Meinung, Lepasquier zu „beurlauben", was eine sofortige Annäherung an den „Ägypter" zur Folge hatte, der nun, nur der ihm einst erwiesenen Liebesbeweise eingedenk, mit dem Vereinsamten, dem Beauregard nicht mehr zur Verfügung stand, in den Anlagen vor der Präfektur dann und wann zusammentraf. Eines Tages betonte Fourier, dass die Zeiten verändert seien: dass er früher im Namen Napoleons das Volk bedrängt habe, und dass er es nun im Namen Ludwigs XVIII. zertrete!

Dies Wort machte Champollion sehr betroffen; es zeigte ihm den „demoralisierenden" Zwiespalt in des grossen Republikaners Seele, und in diesem schmerzlichen Dilemma verstand er ihn wie kein anderer. — Er wagte es, nochmals für das von der Restauration zurückgestossene „Vermächtnis Bonapartes" einzutreten, die koptische Kolonie! Sein sehnlicher Wunsch, wenigstens einem ihrer unglücklichen Zu-

gehörigen zu einer Stellung in Grenoble zu verhelfen, nämlich dem erwähnten Michael Sabagh, der mit dem Hungertode kämpfte[1]), scheiterte an Fouriers Zaghaftigkeit, und da er selber kaum das Nötigste besass, so vermochte er dem Opfer politischer Vorurteile nicht rechtzeitig zu Hilfe zu kommen.

Inzwischen kam der Publikationstermin für die Geographie heran. Um den Subskriptionen besseren Erfolg zu sichern, hatte Figeac das Werk dem König widmen lassen, dem er ein Prachtexemplar davon am 12. August 1814 im Audienzsaal der Tuilerien überreichen durfte: „Die Hand, die den Vater heranbildete, hat ein Recht auf den Sohn; mein Buch dankt es Dir, ans Licht gekommen zu sein;" mit diesen Worten hatte François dem Bruder Ende Juli anheimgegeben, nach seinem Belieben zu handeln. Da er selber jedoch grundsätzlich gegen Widmungen solcher Art war, so schrieb er am 15. August in Eile, aber bereits zu spät: „Ist der Wurf noch nicht getan, so hüte Dich, ihn zu wagen!" Aber schon trafen der Bericht des Bruders und der Moniteur mit der sogleich erfolgten offiziellen Meldung der Widmung bei ihm ein: „Ich bin sehr unruhig," sagt er infolgedessen, „was wird das Ergebnis sein? Nun, das Übel ist geschehen!" Die Erledigung der heiklen Frage schien ihm überhastet und besorgt fragt er sich, wie Sacy das Vorgefallene aufgefasst haben möge.

Um so mehr erstaunte er, als ihm St. Martin, der von jenem am 23. August 1814 das ihm Mitte Juni 1813 übersandte Revisionsexemplar zurückgezogen hatte, mitteilte, dass dasselbe „fast unversehrt aus den Händen des Grossinquisitors hervorgegangen" sei, und dass dieser „nur vier Stückchen Holz zum Autodafé" darin gefunden habe: „Das ist keine geringe Sache und wir werden nun bald alle Blätter von Ihrem Namen ertönen lassen!" Dies verbat sich jedoch der Autor ganz energisch, und als ihm Figeac meldete, dass in der Soirée bei Millin einzig nur von seinem

1) An Entkräftung gestorben im Juli 1816, nachdem er kaum die ihm schliesslich durch Langlès verschaffte Stellung (als Nachfolger von Dom Raphaël an der Ecole spéciale) angetreten hatte.

Buche geredet worden sei[1]), bittet er seinen Mentor dafür zu sorgen, dass ihm nicht, wie dem Gärtner vom Bären, aus lauter Liebe der Kopf zerschmettert werde. In gewissem Sinne geschah dies etwas später dennoch durch Joseph von Hammer-Purgstalls Besprechung des Werkes[2]): „Er schlägt alle Fensterscheiben ein um meinetwillen, und hebt mich in den dritten Himmel!“ klagt François, „. . . . er spricht von den vorzüglichsten lebenden Autoren, die sich mit Ägypten befassen . . . . und ruft am Ende eines Absatzes aus: ‘Aber wie weit hat Herr Champollion sie hinter sich gelassen! Mit einem grossen Ausrufungszeichen. Zu denen, die er mir so weit nachstellt, gehören auch Sacy und Quatremère! Das wird mir ausserordentlich förderlich sein und erklärt wohl schon die Rauhheit des letzten Briefes meines ruhmreichen Lehrers. Das also ist des Rätsels Lösung! Die literarische Zeitung ist vom elften, der Brief des Barons vom 26. Oktober. O Tage des Zorns!“

Sacys Brief liegt leider nicht vor; dass er in der Tat für François sehr ehrenrührig gewesen, geht deutlich aus Jacques-Josephs Bemerkungen darüber hervor. Die völlig ungerechte Beschuldigung des Plagiates hatte sich bei Sacy in verstärktem Masse wieder eingenistet[3]) und so klagt denn auch Figeac mit Recht: „Wie kann denn M. de Sacy nicht einsehen, dass zwei Autoren, die dasselbe Wort demselben Manuskript entnehmen, dasselbe Manuskript und dieselbe Seite zitieren können? Aber man sieht nur, was man sehen will . . . .“[4]). Indessen versprach Sacy,

1) Die Bände waren am 18. Sept. zum Vertrieb abgesandt.

2) Siehe Wiener Allg. Literaturzeitung 1814, Nr. 81, p. 1289 ff.

3) Erst etwa acht Jahre später vermochte François Arago, der ebenso erleuchtete wie energische und grosssinnige Schützer Champollions, ihm diesen seltsamen Irrtum aus der Seele zu reissen. Damit konnte jedoch dem durch ihn angerichteten Unheil nicht mehr gesteuert werden, — das Märchen von des „Ägypters“ ehrloser Gesinnung war bereits überall verbreitet. Näheres in Kap. VII.

4) „. . . . Il va jusqu'à croire que mon frère n'a pris ses citations que dans l'ouvrage de Quatremère et non dans les mss. originaux. On ne peut rien ajouter à cela et si ce n'est pas là de la passion, il n'y en a jamais eu. . . .“

gesprächsweise das Werk zu loben, wollte jedoch in seiner „augenblicklichen Stimmung“ in keiner Zeitschrift Bericht darüber erstatten[1]). — Jacques-Joseph bat St. Martin, seinem Bruder Mut zuzusprechen und ihn zur Wiederaufnahme seiner Arbeiten zu ermahnen, um dem lähmenden Einfluss von seiten des Lehrers entgegen zu wirken.

Doch auch dieses Mal konnte der kalte Strahl den Feuereifer des jungen Forschers nur vorübergehend dämpfen, nicht auslöschen[2]). Er war seinem Anfang September zurückgekehrten Bruder behilflich, das Datum der Rosettana festzustellen, wozu es nötig war, das makedonische mit dem ägyptischen Jahr und beide wiederum mit dem Julianischen Kalender in Einklang zu bringen. — Auch unterhandelte er zu dieser Zeit mit der Londoner Bibelgesellschaft, der er, zunächst im Interesse der koptischen Priester, die Herausgabe einer zweisprachigen Bibel mit Anmerkungen vorgeschlagen hatte, und er nahm sich bereits vor, im Fall eines Übereinkommens alle koptischen Bibeln von Paris, London und Oxford eingehend zu besichtigen. Dringender als je zuvor erbat er nun einschlägige Manuskripte von der ägyptischen Kommission, da ihm Figeac zumeist nur die Abschrift von solchen hatte verschaffen können, welche Namen von Vätern enthielten, „die fortwährend Gott für sich und die anderen bitten,“ die also geringe oder keine Bereicherung seines Wortschatzes boten.

„Es wäre mir eine wahre Genugtuung,“ sagt er, „mit diesem Unternehmen betraut zu werden. Überdies könnte ich, falls ich für die Engländer schriebe, freier reden, als

---

1) „Il prie ensuite, qu'on ne mette pas cela sur le compte de la prévention, ‘parceque’, dit-il textuellement, ‘si je devais en avoir d'après les procédés, ce serait plutôt en faveur de l'auteur de l'ouvrage, contre M. Quatremère’. — Vous qui avez de l'esprit et de la métaphysique, vous arrangerez tout cela, si vous pouvez. . . .“

2) „Quoiqu'il arrive, je n'en perdrai point pour cela la satisfaction que je sens, d'avoir mis au monde deux gros enfants qui peuvent bien avoir quelque défaut, mais qui, du moins, donnent quelques espérances. Les pédagogues seront sans doute aux aguets pour les fustiger; mais comme des fils de Lacédémone, ils recevront les coups sans sourciller.“ An St. Martin, 18. Sept. 1814.

wenn ich Witz und Wissen zugunsten meiner Landsleute verwerten müsste. Diese koptische Bibel würde ein tüchtiges, mit vielen Notizen und Kommentaren versehenes Werk werden."

Leider kam diese Angelegenheit nicht zum gewünschten Abschluss.

Figeac war das Leben in Paris, „wo niemand hört, wo alles bittet und sucht," so aufreibend erschienen, dass er schliesslich allerlei ihm in Aussicht Gestelltes abgelehnt hatte, um ins Dauphiné zurückzukehren und in der ländlichen Stille von Vif, in der belebenden Bergluft, die diesem altertümlichen Orte einst den Namen gegeben haben soll, vom Geräusch der Grossstadt auszuruhen: „Fliehe Paris wie eine Versuchung des bösen Feindes, weil es Dir so gefährlich erscheint," hatte ihm François schon wochenlang vorher zugerufen.

Mitte Oktober fanden gelegentlich der Anwesenheit des Herzogs von Angoulême öffentliche Festlichkeiten in Grenoble statt, die Fourier und Renauldon um so glänzender gestalteten, als die Delphinaten bereits anfingen, die Regierung lebhaft zu bekritteln. Trotzdem war der Jubel der Bevölkerung gross, als bei der Illumination, am 17. Oktober, der ganze Talgrund von Grenoble mit dem umgebenden Gebirgspanorama im wechselnden Feuerschein erstrahlte. Die Pracht war feenhaft, — „der Himmel selber schien sich zu öffnen und verheissende Boten auf die Erde zu senden, denn Palmen und Riesenlilien, Königskronen, verschlungene Hände und Friedenstauben schwebten flammend aus den Lüften hernieder."

Der Prinz, tief gerührt, vielfach besungen und von den herbeigeströmten Royalisten, besonders vom alten Adel, bis zu den Wolken erhoben, verliess Grenoble in leutseligster Stimmung. Die Stadt jedoch, durch Kriegslasten völlig verarmt, wurde aus der schönen Illusion des Festjubels durch erhöhte Steuern und neu auflodernden Parteienhass unsanft aufgerüttelt. So warf man den „Jakobinern"[1]), d. h. den

---

1) Die Mehrzahl der wirklichen Jakobiner von 1793 her nannten sich nun „Royalisten".

liberal Gesinnten, vor, dass sie bei der Ankunft des Prinzen Grenoble in die Luft hätten sprengen wollen, was man nicht ermangelte, nach Paris zu melden und dabei auch Champollions Namen zu nennen.

Die Brüder hatten auf Befehl des Maire die antik gehaltenen Inschriften des Triumphbogens angefertigt. François fiel ausserdem die Arbeit zu, die Bibliothek mit ihrem gesamten Inhalt zum Empfang des Prinzen herzurichten. Um die Ehre des Hauses zu wahren, legte er dann selber tagelang mit Hand an, ordnete und gruppierte alles aufs beste, von den eigenhändig gereinigten Mineralien und den Insekten an bis zu den Prunkstücken des Antikenkabinets und der Handschriftensammlung hin. Bei der Besichtigung des Hauses durch den Prinzen hielt er sich jedoch völlig abseits und liess den mehr mit höfischer Sitte vertrauten Bruder, dessen politische Meinungen überdies in weit weniger scharfem Kontrast mit dem „väterlichen Regiment" der Bourbonen standen, als die seinen, die Honneurs allein machen.

Erst der letzte Ferienmonat brachte dem seit lange Übermüdeten ein wenig Ruhe, die er selbstverständlich zu seinen Privatstudien verwandte. Auf den Vorwurf seines Bruders, dass er zu langsam arbeite, erwidert er: „Dir scheint die Sache leicht zu sein, da Du nicht am Erfolg zweifelst; ich dagegen habe die Schwierigkeiten unter den Augen und Händen; .... zudem bin ich den Ansichten und der Geschicklichkeit derer unterworfen, welche die Tafeln gestochen haben, die ich untersuche. Auf dem Gebiet der Wissenschaften, wie auf dem der Politik muss man den Ehrgeiz haben, gut, nicht aber den, eilig zu arbeiten."

Diese im November 1814 geschriebenen Worte zeigen, dass Champollion damals auf die schnelle Lösung seiner Aufgabe keinen grossen Wert legte. Nicht willens, nur die streng philologische Seite derselben ins Auge zu fassen, wollte er vielmehr stets Herr aller seiner vielfachen Kenntnisse bleiben und nicht einen Augenblick das volle Gesamtbild Ägyptens über trockenen grammatischen Formen aus dem Auge verlieren. Er verglich und kontrollierte deshalb beständig sämtliche Berichte und Urteile aus den fernsten

Zeiten bis auf seine Tage hin, die über das alte Land geschrieben und gesprochen waren, daher er sich denn später, bei seiner Ankunft dort, nach jeder Richtung hin orientiert sah.

Aus dem angegebenen Grunde blieb er auch seiner Gewohnheit treu, gleichzeitig eine Anzahl kleiner Übungsarbeiten in verschiedenen Sprachen und über die verschiedensten Themata im Gange zu erhalten, wie er auch fortfuhr, hier und da sein verbessertes demotisches Alphabet dazu zu verwenden. Hierbei muss wiederholt werden, dass die erhalten gebliebenen Aufzeichnungen dieser Art mehrfach das höchste Staunen der Fachgelehrten erregt haben wegen der für jene Periode von Champollions Studien nicht selten ganz rätselhaft richtigen Erfassung des Geistes des altägyptischen Schriftsystems.

Seine eigentliche Entdeckung stand zu dieser Zeit zum Kummer seiner ungeduldigen Freunde in der Periode stiller Vorbereitung, von der nichts nach aussen drang. Es ist die Periode, von der Alfred Maury so hübsch gesagt hat: „Er versucht, die von der Zeit hermetisch verschlossene Tür der ägyptischen Wissenschaft zu öffnen, aber er will sie weder einschlagen, noch aufbrechen; er macht sich vielmehr alle möglichen Schlüssel, die er geduldig einen nach dem anderen probiert, ohne je den Mut zu verlieren."

Wie erwähnt, hatte er schon im Herbst 1811, nach beendetem Druck seines lediglich auf koptische Dokumente gestützten Werkes die vollständige Entzifferung der altägyptischen Kursivschrift, also der hieratischen und demotischen Texte, als nahe bevorstehend angesehen. Nachdem er nun vollends im Sommer 1813 erkannt hatte, dass er nicht mit „hieroglyphischen Texten und anderen, mit alphabetischer Schrift" zu rechnen habe, sondern dass die Texte aller drei Schriftarten nach denselben Grundregeln zu lesen seien, da fühlte er sich völlig des Erfolges sicher: das analytische und synthetische Studium des Koptischen, als der jüngsten Sprach- und Schriftform des uralten Idioms musste ihn zum Ziele führen. Aber er liess dabei den äusserst erschwerenden Umstand ausser acht, dass dieses Idiom im Lauf ungezählter Jahrhunderte ganz beträchtliche Wand-

lungen durchgemacht haben musste: „Es ist dieselbe Sprache, dieselbe Konstruktion, dieselbe Wendung der Sätze. Nur die äussere Umhüllung ist eine andere.“

So setzte er seine schon früh begonnenen Bemühungen, auf Grund seines eigenen, fehlerhaften demotisch-koptischen Alphabetes durch Transcription in koptische Wörter und Satzgefüge die ägyptische Kursivschrift der Rosettana zu erklären, unentwegt fort. Aber er hatte die Fundamente auf schwankendem Grunde errichtet und mehrfach stürzte ihm der Entzifferungsaufbau rettungslos über dem Kopfe zusammen, wobei man unter anderem auch berücksichtigen muss, dass die einzige in seinen Händen befindliche englische Kopie der berühmten Inschrift viel zu wünschen übrig liess und ihn häufig in qualvolle Ungewissheiten versetzte: „Du hast gut reden,“ ruft er dem Bruder zu, der ihn, gleich St. Martin, hart bedrängte, die Rosettana zu publizieren, „verschaffe mir die [Kopie] der ägyptischen Kommission, so wird eine der anderen beistehen, und ich selber kann mir dann helfen. Ich plage fortgesetzt die Inschrift von Rosette, aber ohne nennenswerten Erfolg.“

Er meinte zu wenige koptische Wörter zu wissen, und durchforschte zur Vervollkommnung seines selbstverfassten Lexikons nochmals die von Zoëga publizierten Manuskripte, „aber nichts als Kopfschmerzen und zwei oder drei neue Wörter täglich“ waren der Erfolg. Doch er wollte auch noch tiefer in den Bau dieser Sprache eindringen und arbeitete emsig an seiner längst begonnenen koptischen Grammatik, wobei er, wie auch bei seinem Wörterbuch, dem sahidischen (oder thebanischen) Dialekt, „als dem am wenigsten fremden Einflüssen ausgesetzt gewesenen,“ sein Hauptaugenmerk zuwandte.

An „neuen Entdeckungen“ fehlte es natürlich nicht: „Es gibt nur ein Verb in der ganzen ägyptischen Sprache,“ schreibt Figeac am 16. Januar 1814 im Namen des Bruders, „es ist das Hilfszeitwort, das, mit einigen Präpositionen zusammengesetzt, allen anderen Zeitwörtern, die nur im Präsens des Infinitif stehen, eine Unendlichkeit von Erscheinungsformen gibt. [Man braucht nur], um alle ägyptischen Verben zu wissen, das Hilfszeitwort, vier oder fünf

Präpositionen, und das Wort zu erlernen, welches lieben, trinken, tanzen usw. bezeichnet.“ — Dieses Grundprinzip, worin sich wieder Wahrheit und Irrtum vermischt zeigen, sollte sich auch auf die Hieroglyphen beziehen, von denen er zu dieser Zeit jede einzelne der ihm bekannt gewordenen auf eine besondere Karte schrieb, — „von den verschiedenen Sätzen begleitet, worin sie sich befindet: er erfährt dadurch, dass das Zeichen beständig ein anderes schafft[1]) und hieraus entstehen wichtige Resultate.“ Diesem etwas dunkeln Ausspruch seines Bruders gab François bald darauf eine bestimmtere Fassung. Er hatte, wie gesagt, im Februar 1813 den Hieroglyphen sechs alphabetische Zeichen als sicher zugeschrieben. Wie die Masse der übrigen zu lesen seien, war ihm damals noch völlig unklar; jetzt aber, im Mai 1814, glaubte er sich der Erkenntnis zu nähern: „Ich habe viele Ideen,“ sagt er, „wage aber noch kein Vertrauen in sie zu setzen, ehe ich nicht einige klare und stichhaltige Erfolge aufweisen kann.... Das ist nach meiner Ansicht die wahre Arbeitsweise und ich glaube, dass man nicht genug auf der Hut sein kann vor sich selber.... Ich habe schon ein sehr wichtiges Resultat gewonnen, — die Gewissheit, dass eine Hieroglyphe allein, d. h. isoliert, gar keine Bedeutung hat, sondern dass sie in Gruppen geordnet sind, die ich bereits mit Leichtigkeit unterscheide.... Sie sehen, dass diese rein materiellen Resultate mich nur ermutigen können, auf meiner Meinung zu beharren, dass das System der Hieroglyphen wie dasjenige der ägyptischen Sprache gänzlich syllabisch ist.“

Er glaubte also fälschlicherweise zu dieser Zeit, dass die „aus Einsilben bestehende“ altägyptische Sprache durch die syllabische Schrift der Hieroglyphen und durch die alphabetische der beiden Kursivschriften zum Ausdruck komme. Man sieht aus den Widersprüchen zwischen dieser Notiz und den vorhergehenden, wie sehr seine Ansichten damals im Fluss waren; sie sind deshalb auch schwer zu fixieren. — Obwohl er im Sommer 1814 verschiedene Über-

1) „... que le signe va perpétuellement créer un autre, et de là naissent des résultats importants.“

setzungsversuche (aus demotischen Texten) machte, für deren Richtigkeit er einstehen zu können meinte, so weigerte er sich doch, etwas darüber zu drucken und bemerkt: „Ich sehe vollkommen die Gründe ein, die Sie mir darlegen, um meiner Arbeit über die geschriebenen Denkmäler des antiken Ägyptens die Anteriorität der Publikation zu sichern, aber es erscheint mir notwendig, vorher meine ägyptische (koptische) Grammatik und mein Lexikon der drei Dialekte herauszugeben. Ohne dies halte ich es für unmöglich, dass das Publikum die Richtigkeit der Methode meiner Auslegung der Inschrift von Rosette abschätzen könnte. Es wäre genötigt, den Wert der Wörter auf meine Versicherung hin zu glauben. . . .

Eine noch zwingendere Erwägung bewegt mich zur Veröffentlichung meiner Vokabularien vor derjenigen der Abhandlung über die ägyptischen Schriften. In den Händen der Gelehrten existiert nur das kleine koptische Wörterbuch von Lacroze. Dies Wörterbuch ist im memphitischen Dialekt und die ägyptischen Texte, die ich bekannt geben werde, sowie die Manuskripte der Mumien und der Inschrift von Rosette selber sind im thebanischen Dialekt. . . . Diese Dialekte weichen in der Orthographie der Wörter von einander ab, und gäbe ich die Lesung eines Fragmentes, so würden sich die Wörter gar nicht in Lacrozes Wörterbuch finden, weil es memphitisch ist und meine Texte thebanisch sind. Dann würde man sagen, dass ich nach Willkür verfahre, während man, mit meinem thebanischen Wörterbuch in der Hand, diese selben Wörter dort in gleicher Weise orthographiert sehen und ihren Wert bewiesen finden würde durch die Anführung des koptischen Textes, aus dem ich ihn genommen habe."

Nach Erläuterung durch Beispiele, die seinen irrigen Anschauungen entsprechen, fügt er hinzu: „Hiernach ist nicht mehr daran zu zweifeln, dass die Inschrift von Rosette im thebanischen Dialekt geschrieben ist. Diese Idee wird sich stets dem Erfolg von Akerblads Arbeiten . . . . widersetzen, da er glaubt, sie sei im memphitischen Dialekt verfasst. Auch hat er mir in einem seiner Briefe gestanden, dass er nichts mehr davon begreifen könne."

Champollions Ansicht, dass die ägyptischen Dialekte

schon in der ältesten Zeit bestanden hätten, war zweifellos richtig. Auch wusste er genau, dass sie sich im Koptischen vor allem in der Vokalisation unterscheiden und er nahm daher an, dass dies von jeher so gewesen sein müsse. Aber er konnte damals noch nicht erkennen, dass das unvollkommene hieroglyphische Schriftsystem die Vokale gar nicht oder ganz unzureichend bezeichnet, weshalb es denn auch noch heute kaum möglich sein würde, hieroglyphische Texte nach Dialekten zu scheiden.

Strengstes Schweigen wurde auch nun wieder St. Martin anbefohlen, und tatsächlich hätte ausser ihm niemand in Paris über Champollions hieroglyphische Studien Einzelheiten berichten können. Aber seine grosse Vorsicht und völlig begründete Reserve hatte zur Folge, dass der weit weniger zaghafte Thomas Young, obwohl ein Fremdling auf dem Gebiet, wo jener sich seit lange eingebürgert hatte, ihm zuvor kam mit seiner Veröffentlichung über den demotischen Text der Rosettana.

Dank seiner ungewöhnlichen Arbeitskraft begann Champollion eine neue, mit erklärenden Noten versehene Übersetzung des Horapollo, sowie eine schon in der Schulzeit geplante Bearbeitung des zweiten Buches Herodots, dessen damals geläufige Übersetzung ihm als „nicht im Sinne des Verfassers gemacht“ erschien und die er eines Tages mit Erläuterungen und Abbildungen „die neues und pikantes“ darbieten sollten, zu veröffentlichen gedachte.

Ende November 1814 gelang es ihm — es ist leider nicht zu sagen, wie — sich zu der Überzeugung durchzuringen, dass die Hieroglyphen lediglich die Töne der gesprochenen Sprache zum Ausdruck bringen. Figeac schrieb darüber an St. Martin: „Ich weiss nicht, wie sich Ihre Barone[1]) da-

---

1) Champollion, der zeitlebens nichts auf äussere Auszeichnungen gab, empfand es bitter, dass Sacy, der 1813 zum baron de l'Empire ernannt war, seine Briefe an ihn mit „Le Baron Silvestre de Sacy“ zeichnete. „Voilà les hommes,“ bemerkt er dazu, „ils aiment les hochets et il faut caresser leur faiblesse; [le titre] de son élève que je porte ne me dispense donc pas de payer le tribut qu'un simple roturier doit à un Baron quelque nouvel éclos qu'il soit d'ailleurs. En voilà assez sur ce sujet“. An St. Martin.

mit abfinden werden, aber die Sache muss schon ihren Weg machen und diesmal wird man nicht sagen können, dass man die Zitate .... entlehnt hat!"

Dies geschah freilich nicht, während aber der emsige Forscher mit stetem Rückblick auf das altägyptische Sprach- und Schriftsystem seine „ägyptische", d. h. koptische Grammatik, welche den zweiten Teil seiner grossen Encyclopädie bilden sollte, zum Abschluss brachte, ahnte ihm bereits, dass sie zum neuen Stein des Anstosses werden würde, da er ja in der Préface seiner Geographie ihre Anordnung dargestellt hatte.

Nur die unerschöpfliche Fülle seines vielseitigen Geistes und das Bedürfnis häufigen Wechsels in der Beschäftigung erklären es, wie Champollion, trotz der Arbeitslast, die ihm das Jahr 1814 auferlegte, noch zu allerlei erheiterndem Zeitvertreib in Form von Satiren und Lustspielen Musse und Neigung fand.

So wurden im Frühling 1814, mehrfach sogar vor den österreichischen Offizieren, mehrere seiner Produktionen frisch von der Feder weg in den Salons von Grenoble aufgeführt und erregten grosse Heiterkeit. Von ihnen sind: Bajazet[1]) oder „la manie des romans," — Iphigénie oder „Ce n'est pas pour l'argent qu'un héros se marie," Andromaque und ein Fragment von Dido erhalten geblieben.

Im Herbst 1814 dramatisierte er die erwähnte merkwürdige Satire Scholastichomachia[2]), in der die als Vertreter des alten Lehrsystems fungierenden beiden „Pedanten", seine mehrfach erwähnten Gegner vom Lyceum her, viel zu deutlich gezeichnet waren, um nicht sogleich wiedererkannt zu werden. In Anbetracht der grossen Schärfen dieser „tragischen Oper" erlaubte er deshalb weder die öffentliche Aufführung derselben, noch selbst das Abschreiben des Textes.

Hatte Champollion trotz seiner eifersüchtigen Überwachung aller Volksrechte anfangs die Rückkehr der Bourbonen nicht als der Übel grösstes angesehen, so fand er

---

1) Eine etwas groteske Parodie, „vraie plaisanterie de carnaval," am Mardi gras 1814 im Hause der Berriat aufgeführt.

2) Siehe Anhang I. 11.

sich doch bald in seinen Hoffnungen getäuscht, trat aber deshalb nicht aus seiner Reserve hervor, wenn er auch im vertrauten Kreise seiner improvisierenden Muse auf Kosten der Regierung freien Lauf liess. Da diese Verse meistens populären Melodien angepasst waren, so schrieben eilfertige Freunde sie sogleich nieder und verteilten die anonymen Produkte auf losen Blättern in der Menge, wo sie begierig aufgegriffen, und zum Leidwesen der Polizei zumeist in den späten Abendstunden in den schlecht beleuchteten Strassen gesungen wurden.

Trotz des persönlich so einsichtsvollen Monarchen wuchs die Missstimmung im Dauphiné täglich mehr, da der Schmerz um die verlorene Souveränität durch den Revolutionslärm und die nachfolgende Ära der Siegesfeste, wie schon gesagt, nur eingeschläfert war. Schon rüstete sich allerorten der Oppositionsgeist der Delphinaten zu neuer Betätigung, als Napoleon urplötzlich wieder am Horizonte erschien. Zündende Proklamationen waren bereits Ende Februar verteilt worden. Am 1. März landete bekanntlich der Flüchtling im Golf von St. Juan, am 4. erhielt Fourier die Nachricht von seinem Marsch auf Grenoble[1]), von wo ab seit elf Monaten in Geheimschrift verfasste, und in Warenballen versteckte Briefe durch Vermittlung des Chirurgen Emery und des Handschuhfabrikanten Dumoulin mit ausführlichen Berichten über die Zustände in Frankreich nach Elba gesandt worden waren.

Am 5. März, Sonntags früh, wurde Napoleons Ankunft amtlich bekannt gemacht; — von nun an war kein Halten mehr, die Ereignisse überstürzten sich und gaben zu den stärksten Konflikten Anlass. Keine Massregel war mehr von Nutzen, alles verwirrte sich, den Royalisten wich der Boden unter den Füssen und die Erregtheit auf beiden Seiten kannte keine Grenzen mehr.

Fourier, der soeben noch aufs heftigste gegen Napoleons

---

1) Siehe u. a. Napoléon et les Cent Jours von Champ.-Figeac, Paris 1844. Napoléon à Grenoble v. Berriat St. Prix, Gren. 1861. Résumé de l'histoire du Dauphiné v. P. M. Laurent, Paris 1825. Documents pour servir à l'histoire de Grenoble (etc.) v. G. Vallier, Gren. 1860.

Rückkehr protestiert hatte[1]), kam am 7. März, gegen Abend, aus einer stürmisch verlaufenen Magistratssitzung zurück; moralisch wie körperlich halb vernichtet betrat er zum letztenmal seine Amtswohnung, die er mit peinlicher Sorgfalt für Besuch hatte herrichten lassen, und übergab dem Wachtposten einen Brief an den Grossmarschall Bertrand, ehemals seinen intimen Freund, den er bat, in der Präfektur zu logieren. — Still und einsam, wie ein schuldbelasteter Mann den Schutz der sinkenden Nacht benutzend, verliess er dann gegen 9 Uhr abends Grenoble, das er einst unter dem Jubel von Tausenden betreten hatte!

Zur selben Zeit erschien vor dem entgegengesetzten Tore der Stadt (Porte de Bonne) an der Spitze seiner Garde, gefolgt von bereits übergetretenen Truppenteilen der Garnison von Grenoble und von der lawinenartig angewachsenen Landbevölkerung, der wieder zum Imperator gewordene Verbannte von Elba, der Kriegsmann, mit dem der stille Denker Fourier nunmehr auf immer gebrochen zu haben meinte.

Von Fackellicht hell beleuchtet, zu Pferde, und in der wohlbekannten Tracht, — so sah ihn die Menge, die ihn von den Wällen herunter mit betäubenden Hochrufen begrüsste. „Öffnet, — öffnet doch! — aber es wird ja nicht geöffnet,“ rief Napoleon, mit seiner Tabaksdose ans Tor klopfend. Es hiess, der Stadtkommandant, General Marchand, enthalte die Schlüssel vor. Schon versuchte das Volk, die Torflügel zu sprengen, als eine Bewegung der Kanoniere auf dem Walle die entsetzte Menge glauben liess, dass sie Feuer geben würden. Alles flüchtete, und Napoleon blieb allein auf der Zugbrücke, — angesichts der Batterien! Doch seine stolze Ruhe, sein siegesgewisser Blick erwiesen sich wieder einmal als zauberkräftig, — und unter dem erneuten

1) „.... L'ennemi audacieux qui nous menace [nous enverra bientôt] des émissaires pour ordonner le meurtre et le pillage. Un si grand criminel envers la France et l'humanité entière est condamné par toutes les lois divines et humaines et je pense qu'il est permis à tout individu, et même prescrit, d'user contre lui des ressources que peut suggérer une vengeance si juste et si nécessaire...“ Fourier an den Minister, 4. März 1815.

Ansturm des Volkes gab das Tor nach. Unter brausendem Jubelgeschrei ritt „der tollkühne Abenteurer, der Grenoble als Kaiser verliess," in die Stadt ein. Es kam ein anderer kritischer Augenblick[1]), — danach geleitete man Napoleon

Fig. 6. Jacques-Joseph Champollion-Figeac.

1) „Il n'est point de bataille, où l'empereur ait couru plus de danger qu'en entrant à Grenoble. Les soldats se ruèrent sur lui avec tous les gestes de la fureur et de la rage; on frémit un moment, on eût pu croire, qu'il allait être mis en pièces: ce n'était que le délire de l'amour et de la joie." P. M. Laurent.

ins „Hôtel des Trois Dauphins“, wo der Wirt Labarre, „le père grenadier“ aus der Schlacht bei den Pyramiden, das Quartier[1]) schon bereitet hatte. — Die Nacht verging mit Huldigungsszenen, Verteilung von Proklamationen und Entsendung von Eilboten.

Am nächsten Morgen wurde Figeac vom Maire Renauldon dem Kaiser, der nach einem Geheimsekretär verlangte, zugeführt. Napoleon notierte sich den wohl nicht unabsichtlich Champoléon orthographierten Namen und rief erfreut aus: „Welch gutes Omen, — er trägt die Hälfte meines Namens!“ Er begrüsste ihn daher aufs freundlichste, und die vornehme Erscheinung, das gefällige Wesen und die ungewöhnliche Schlagfertigkeit des älteren Champollion nahmen den Kaiser vollends für ihn ein. Auch übertrug er ihm sofort die Redaktion des Departementsblattes und beauftragte ihn mit der Abfassung eines langen Artikels über die Ereignisse der letzten Tage und Stunden, „mit starker Hervorhebung der friedfertigen sowohl, wie liberalen Gesinnung“ Napoleons. Dieser war nun Herr eines strategischen Platzes ersten Ranges mit reichem Kriegsmaterial, mit 8000 Mann erlesener Truppen und einer trefflichen Nationalgarde. Er hatte vorher gewusst, dass nur die Geistlichkeit, der alte Adel und ein Teil der Offiziere Royalisten waren, und einmal inmitten dieser Stadt, galt ihm auch der Einzug in Paris gesichert.

Unter den vielen Deputationen, am 8. März, war die der Fakultäten von Grenoble nicht die letzte. Kaum erblickte jedoch der Kaiser die Dekane in ihrer Amtstracht, als er sich unverhohlen über diese lustig machte und fragte, wer die Herren mit solch schönen Gewändern beglückt habe? „Der kaiserliche Erlass vom 7. März 1808,“ erwiderte Figeac.

Auch François war gegenwärtig und Napoleon, der sich dessen Befreiung vom Militärdienst erinnerte, erkundigte sich nach dem Fortgang seiner Arbeiten, worauf ihm der Gefragte über die eben beendete koptische Grammatik nebst Wörterbuch berichtete. Der Kaiser, der die

1) Die beiden „Kaiserzimmer“ des historischen Gasthauses sind pietätvoll so wie sie damals waren, erhalten worden.

fixe Idee hatte, das Koptische müsse wieder zur Volkssprache Ägyptens werden, beurteilte die Antwort von diesem Gesichtspunkt aus und zeigte sich sehr befriedigt. Er erbot sich sogleich, beide Werke in Paris drucken zu lassen und meinte scherzend: „Sie werden leichter zu drucken sein, als das chinesische Wörterbuch, an dem man bereits 100 Jahre arbeitete, und das ich durch eine Verfügung in drei Jahren zustande gebracht habe.“ — So standen sich in dem altertümlichen Gemach zwei Eroberer Ägyptens gegenüber, deren Namen niemals aus dem Gedächtnis der Menschheit verschwinden werden: der eine mit dem ihm rätselvollen hieroglyphischen Talisman auf der Brust, durch den er sich gefeit glaubte, blickte sehnsuchtsvoll nach Ägypten zurück, dem Lande der Zukunft in seinen politischen Visionen, das er zur höchsten materiellen Vollkommenheit hätte emporheben[1]) und in den Brennpunkt des erträumten neuen Weltreiches von Indien bis zum atlantischen Ozean stellen mögen; — der andere, der das antike Ägypten auf den ihm gebührenden Platz erheben wollte, hatte sein „gelobtes Land“ nur erst im Geiste betreten und sah nicht weniger verlangend als Napoleon der Verwirklichung der erhofften Besitzergreifung (in seinem besonderen Sinne) entgegen.

Nachmittags liess sich der Kaiser durch Figeac in der Bibliothek über alle Einzelheiten des grossen Werkes der ägyptischen Kommission berichten, dessen Herausgabe er zwar angeordnet, das er aber im Drang der Ereignisse aus den Augen verloren hatte. Er besichtigte hier auch Champollions zwei koptische Werke und wiederholte sein Versprechen. Auch später, im Gasthause, kehrte er stets wieder auf ägyptische Themata zurück, und die ruhige Entwicklung seiner Ideen zeigte deutlich, dass er sich frei fühlte von jeglicher Besorgnis über seine Lage. Er unterliess es dagegen nicht, wärend der Audienzen ein gewisses Verzeichnis im Auge zu behalten, wo neben dem Namen aller Grenobler von Belang durch entsprechende Zeichen deren politische Gesinnung aufs genauste vermerkt war.

---

1) Mittels 1000 Schleusen wünschte er Ägyptens Zukunft zu sichern.

Figeac wusste, dass Fourier durch eine Spezialverfügung (vom 8. März frühmorgens) zu augenblicklichem Verlassen des Isère-Departements aufgefordert, und im Weigerungsfall mit Arrest und strenger Strafe bedroht worden war; im geeigneten Augenblick fasste er daher Mut und flehte um Gnade für den Entflohenen, dessen hohe Verdienste er, vom Marschall Bertrand unterstützt, ins hellste Licht setzte. Napoleon liess sich erweichen, der Arrestbefehl wurde zurückgezogen, Fouriers Sicherheit garantiert und er sofort davon in Kenntnis gesetzt. Auch die ihm zugedachte Demütigung, dem Imperator persönlich Abbitte zu tun, blieb ihm erspart, so dass er ungehindert sein Versteck verlassen konnte[1]). Am 11. März, in Lyon, wurde er sogar zum Präfekten des Rhône-Departements und zum comte de l'Empire ernannt. Denn Napoleon hatte den aufflammenden Zorn bemeistert, — „er war nicht umsonst 40 Stunden in Grenoble gewesen!" wie man damals bedeutungsvoll scherzte. Tatsächlich hatte er sich dort vor einer Macht beugen müssen, die er als Herrscher niemals hatte anerkennen wollen: vor der Macht der öffentlichen Meinung!

Die Delphinaten, in denen weder Ludwig XI. noch Lesdiguières, Richelieu und Robespierre das heisse Verlangen nach Freiheit und Frieden hatten ersticken können, hatten zwar dem grossen Verbannten ihre Stadt geöffnet und damit den Weg zum Throne freigelegt, doch gleichzeitig hatten sie ihm noch am Abend seiner Ankunft ihre Bedingungen gestellt: „Sire, keine Ehrsucht mehr und keinen Despotismus, denn wir wollen frei sein und glücklich. Sie müssen das Eroberungs- und Weltherrschaftssystem abschwören, Sire, denn es hat zum Unglück Frankreichs und zu Ihrem eigenen geführt! . . ."[2])

1) Die Erlebnisse zweier Tage löschten im Herzen der Brüder die Erinnerung an die peinlichen Vorkommnisse der letzten drei Jahre aus. Herzliche Freundschaft verband sie fortan wieder mit ihrem ehemaligen Protektor.

2) Graf Huchet de La Bédoyère, glühender Verehrer Napoleons, dem er das 7. Regiment eigenmächtig bis fast nach Vizille entgegengeführt hatte: „Colonel, vous me replacez sur le trône!" rief Napoleon und umarmte ihn. — Eine Kugel, im Juli 1815, war der Dank der Bourbonen. La Bédoyère hatte sich in vielen Schlachten ausgezeichnet.

Mit unerhörter Kühnheit rief ihm der Advokat Joseph Rey entgegen: „Nein, Du bist nicht verraten worden, Napoleon, Du hast Dich selber verraten!“ Und er warnt ihn vor erneuter Diktatur und vor der Rückkehr zur Feudalherrschaft. „Sei wahrhaft gross, gib Deinem Lande die Freiheit zurück!“ — Diese Anrede wurde (Stendhal-Beyle zufolge) auf der Stelle gedruckt und am selben Abend „von aller Welt dem Kaiser wiederholt.“ Und der noch nicht gesicherten Krone gedenkend, bezwang er seinen Ingrimm!

Am Morgen des 9. März flammte die Begeisterung des Volkes neu empor, denn Napoleon, der zu Fuss durch die Strassen schritt, elektrisierte es förmlich mit seinen Freiheit verheissenden, knapp gefassten Worten, deren jedes „wie ein Ereignis auf die Hörer wirkte,“ da es ihnen zeigte, wie sehr es der Kaiser zu würdigen wusste, dass er hier „auf dem klassischen Boden grosser Ideen und kühner Entschlüsse“ stand.

Zwar klang ihm auch jetzt wieder manches überkühne Wort über das, was man in Zukunft von ihm erwartete, aus der erregten Menge entgegen, aber nichts — so schien es wenigstens — konnte ihm die gute Laune verderben. So ertrug er es auch mit geduldigem Lächeln, dass die Musik der Nationalgarde wiederholt die Hymne der Freiheit spielte, was abermals einen energischen Warnruf bedeutete.

Beim Scheiden, gegen Mittag, gab Napoleon mehrere Aufträge administrativer Natur an Figeac und forderte ihn auf, nach Erledigung derselben ihm nach Paris zu folgen.

Von der offiziell gebotenen Vorstellung abgesehen, war François dem Kaiser ferngeblieben. Dennoch hatte er ihn von weitem beobachtet, aber ohne sich, wie der Bruder, vom Zauber seiner grossen Persönlichkeit bestricken zu lassen. Der Mann, dem vier Fünftel der Delphinaten als dem Retter in der Not zujubelten, indessen die übrigen ihn die Verkörperung alles Übels nannten, interessierte ihn vorläufig nur durch seine volltönenden Versprechungen. Würde er sie wahr machen? — Wie auch immer, nichts in der Welt hätte den Dozenten vermocht, nach Paris zu eilen, um dort, wie Tausende es zu tun versuchten, sich an der

kaiserlichen Huld zu sonnen und dementsprechende Vorteile zu erjagen.

Ende März etwa folgte Figeac Napoleons Aufforderung und François übernahm von neuem seines Bruders gesamte Arbeitslast neben der eigenen. Die Redaktion des Blattes unter solch erschwerenden Umständen übernehmen zu müssen, machte ihm anfangs Sorge, doch traf er bald den richtigen Ton, da ihm sein wachsendes Vertrauen in die nächste Zukunft zu Hilfe kam. Er sandte täglich Berichte nach Paris über die Sachlage in Grenoble, wo man trotz des Wiener Kongresses des Kaisers Sache für gesichert hielt. Diese nahm bekanntlich bald eine recht bedenkliche Wendung, aber die grosse Hoffnung der Nation war die vom Kaiser zugesagte und ganz speziell den Delphinaten feierlich versprochene neue Verfassung. Als sich diese jedoch durch eine Laune Napoleons am 22. April binnen weniger Nachtstunden in den „Acte additionnel“ der alten verwandelte, und der Traum von 1790 trotz aller Versprechungen sich nun doch nicht erfüllte, war die Bestürzung darüber besonders im Dauphiné sehr gross. Während man aber in Paris „bonapartistisch unter den Bourbonen gewesen und königlich unter Napoleon“ war, sah das Isère-Departement, das sogleich eine Revision des „Acte additionnel“ forderte, in dem Korsen trotzdem den einzigen Erretter von Fremdherrschaft und vom drohenden Wiederbeginn sozialer Wirren, so dass dort des Kaisers Interessen fortgesetzt als die der Nation angesehen wurden.

Als man daher zum Kriege „gegen die Bourbonen und ihre Freunde, die Feinde Frankreichs“ rüstete, wurde besonders in Grenoble eine fieberhafte Tätigkeit entfaltet, und Champollion, aus seiner Reserve plötzlich hervortretend, stellte sich in den Mittelpunkt der Bewegung, nicht um Napoleon, sondern um durch ihn das Vaterland schützen zu helfen, nun es galt, durch Neuwahlen des Kaisers Regierung zu sichern und seine Generäle in den Alpen und jenseits derselben zu unterstützen.

„Der Satan mischt sich in unsere nationalen Angelegenheiten,“ schreibt Figeac am 28. April, „den einen scheint alles gerettet, den anderen alles verloren!“ Letzteres

liess François nicht gelten. Mit hoffnungsfrohem Eifer war er, auf Kosten seiner geschwächten Gesundheit, vom frühesten Morgen bis tief in die Nacht tätig: — von der Fakultät nach der Bibliothek, vom Redaktionsbureau zu den Militär- und Zivilbehörden, oder aufs Wahlbureau eilend und zwischendurch für eine Stunde nach Vif, zur Familie des Bruders, um auch dort nach dem Rechten zu sehen.

Überdies hatten sich schwere Konflikte in der Verwaltung der drei Fakultäten gebildet, wo infolge des langen Aufenthaltes ihres Rektors in Paris dessen Sohn und der Universitätsinspektor Des Guidi um die Herrschaft stritten und sich derartig befehdeten, dass die Würde und das Gedeihen dieser Institutionen auf dem Spiele standen. Angesichts dieses Elends, das er energisch bekämpfte, hoffte Champollion, dass sein Bruder den seit lange geplanten Eintritt ins höhere Verwaltungsfach nun endlich in Paris verwirklichen werde. „Gehe aus der Kampfbahn als Sieger hervor oder sei überhaupt kein Kämpfer!" mahnt er ihn; „du must einen Meisterwurf tun!"

Fontanes war nicht mehr Grossmeister der Université, da diese Würde im Februar 1815 durch die Présidence du Conseil ersetzt war. Als ihn Napoleon Mitte März auf seinen Posten zurückrief, verliess der Marquis stillschweigend Paris und die Wahl des Nachfolgers verzögerte sich. Man nannte unter anderen den Kardinal de Bausset und Fourier; jeder von ihnen, das stand bereits fest, hätte sich Figeac zum Generalsekretär erkoren, — doch dazu sollte es nicht kommen; vielmehr bereiteten sich Ereignisse vor, welche geeignet waren, die Existenz beider Brüder aufs Spiel zu setzen. François hatte eine schmerzliche Ahnung hiervon und ganz unvermittelt griff er zuweilen auf seine Privatstudien zurück, „um sich zu beruhigen." So wünschte er sich eine Amharische Bibel, um ägyptische Wörter darin zu suchen, da er sich davon überzeugen wollte, ob das Amharische wirklich die Volkssprache der Äthiopier sei. Auch fällt in eben diese so stark bewegte Zeit der Beginn seiner persönlichen Beziehungen zu Thomas Young, der ihm am 10. März 1815 als Sekretär der Royal Society im Namen dieser Gesellschaft für die Übersendung der „ägyptischen

Geographie" dankte, was Anlass zum Austausch verschiedener Bemerkungen über das im British Museum aufbewahrte Original des Steines von Rosette gab. Aber Champollion konnte zur Zeit Youngs Briefen, die überdies mit grosser Verspätung an ihn gelangten, wenig Beachtung schenken, da ihn die Umstände mehr und mehr zwangen, sich den brennenden Tagesfragen zuzuwenden. Daher denn seine erregten, stellenweise sehr humoristisch gehaltenen und stets in grösster Eile aufs Papier geworfenen Mitteilungen an seinen Bruder ein zutreffendes Bild von seiner starken Persönlichkeit geben, sowie von dem Hintergrund, von dem sie sich in jenen Tagen weithin sichtbar abhob.

Das ganze Departement hielt ihn scharf im Auge: die Nationalgarde (Bürgerwehr) jeder Gemeinde wünschte im kaiserlichen Regierungsblatt gelobt zu werden, und dass Figeac in einer Pariser Zeitung irrtümlich den Leuten der Mure zugeschrieben hatte, was die von Vizille sich als Heldentat zurechneten, brachte das Mass der redaktionellen Freuden des Grenobler Professors zum Überfliessen[1]). Aber auch in den ernstesten Fragen wandte man sich an ihn. So liess ihn der Marschall Grouchy noch am Tage seiner Ankunft zu sich bescheiden, um die zuverlässigsten Bücher und Karten über das Dauphiné zu erhalten, sowie eine wichtige Handschrift der Bibliothek über militärische Operationen in den Alpen, von welcher Champollion jedoch nur die Kopie weggeben wollte, so sehr auch der Marschall zum Abmarsch nach Chambéry drängte. So wurde ihm denn die Abschrift durch einen Kurier dorthin nachgesandt.

Mit grosser Besorgnis begann er bereits die Jakobiner von 1793 zu überwachen, denn sie hatten Napoleon nur zugejubelt, um sich der Bourbonen zu entledigen; — sie

---

1) „Toutes les gardes nationales veulent être louées [dans la feuille]; je l'ai déjà fait en bloc, on veut des détails. . . . Le plus tenace de tous est le maire Boulon de Vizille; il m'a écrit lettres sur lettres et menacé d'en référer à l'Empereur si je ne rendais justice à ses voltigeurs que bien innocemment tu dépouillas du plus beau rayon de leur gloire. . . . Vizille menace d'une insurrection si je ne fais l'article désiré et je le ferai en sacrifiant l'opiniâtreté du rédacteur aux grands intérêts de la Patrie."

„wüteten“ nun unter dem Vorwande des Acte additionnel gegen ihn an und schwächten im Verein mit den Ultraroyalisten, welche diese politische Untat ebenfalls auszunutzen begannen, in bedenklicher Weise den mächtigen Eindruck ab, den des Kaisers Gegenwart in Grenoble gemacht hatte. Mitten in dieser Brandung von täglich sich mehr entfesselnden politischen Leidenschaften stehend, wünschte sich François Glück, durch eine formelle Berichtigung von Jacques-Josephs Irrtum „die Tapferen von Vizille“ beruhigt zu haben, denn er sah bereits, dass die ungeheure Begeisterung des Departements für den wiedererstandenen Imperator im gegebenen Moment Schutz gewähren konnte gegen die einer Katastrophe entgegendrängenden Zustände in Grenoble. Wie alle gemässigten Liberalen hielt auch er einstweilen Napoleon für absolut unentbehrlich und im Gegensatz zu Joseph Rey hoffte er sogar, dass jener mit der Zeit Ernst machen würde mit den versprochenen liberalen Ideen, — trotz des Acte additionnel!

Die Wahlen fielen nach Champollions Wunsch aus, und er scherzt im Hinblick auf die Ernennung von Lucien Bonaparte zum Deputierten des Isère-Departements: „Man wird überall sagen, dass die Grenobler sich endgültig als die Schützer der Familie Bonaparte dargestellt haben; dem einen ihrer Zugehörigen haben sie die Würde eines Bürgers von Frankreich verliehen, den älteren haben sie zum Deputierten mit 18 Franken täglich ernannt. Was werden wir nun den übrigen geben?“ Die Jakobiner „tobten“ wegen der Wahl Luciens, die Royalisten dagegen begannen Trotz zu bieten und Steuern für Ludwig XVIII einzukassieren, wofür ihnen ein lebhafter Artikel im Regierungsblatt zuteil wurde. Zugleich arbeitete der Redakteur den überall umherschwirrenden royalistischen Flugblättern dadurch entgegen, dass er dem Fortgang der Ereignisse angepasste Verse improvisierte, die wie ehedem von den Freunden niedergeschrieben und verteilt wurden und die sich sogleich einer durchschlagenden Popularität erfreuten. Die schärfste dieser Waffen bildete vielleicht das (ebenfalls anonyme) lange Potpourri, für dessen drastischen Inhalt die volkstümlichsten

Melodien in Anwendung kamen, — zum Leide des alten Landesadels!

Aber diese nützliche Spielerei genügte nicht. Nachdem das Departement nochmals 5000 Mann erlesener Truppen und überdies 15000 Mann Nationalgarde dem Kaiser zur Verfügung gestellt hatte, wurde am 21. Mai von den Liberalen der Delphinatische Bund geschaffen, und zwar in der Mairie, um die Sache von Anfang an als von der Obrigkeit genehmigt und geschützt hinzustellen. Champollion verfasste den „Aufruf ans Volk", worin es heisst: „Mitbürger, ... die Rasse der Männer ohne Furcht und Tadel[1]) lebt noch auf ihrem alten Grund und Boden weiter!" Und nicht nur zum Schutz der von Wehrkräften nahezu entblössten Stadt entstand diese Fédération Dauphinoise, sondern sie sollte selbstverständlich in erster Linie den Interessen des bedrängten Vaterlandes dienen. Die frei aus allen Schichten des Volkes hervorgehenden Mitglieder wurden eidlich verpflichtet, den Patriotismus zu heben[2]), Frankreichs innere wie äussere Feinde zu überwachen und im Notfall für Freiheit und Vaterland Gut und Blut zu opfern. Champollion, dem es ein mit Fieberanfällen und grossen Schmerzen verbundenes inneres Leiden nicht erlaubte, in Reih und Glied zu treten, — er hatte sich trotzdem am 14. Mai der Aushebungskommission gestellt, war aber zurückgewiesen — Champollion machte sich dafür zur Seele des Bundes, der, obwohl streng diszipliniert, doch nicht eigentlich militärisch organisiert war. „Wir sind endgültig konstituiert," meldet er am 27. Mai; „die am Donnerstag Morgen von der Generalversammlung ernannte Zentralkommission hat gestern Sitzung gehalten. Der Maire ist Präsident. . . . [Der Delphinatische Bund ist ganz express vom kaiserlichen Kommissar und vom Präfekten genehmigt worden.]"

Vorher schon, am 20. Mai, waren der Marschall Suchet

---

1) Der Ritter Bayart wurde unweit Grenoble geboren, wo seine Grabstätte in der Kirche Saint-André wie ein Kleinod gehütet wird. 1823 errichtete ihm die Stadt ein Denkmal.

2) „[La fédération est] instituée surtout pour créer, diriger et enflammer l'esprit public. . ."

und der kaiserliche Kommissar Graf Röderer erschienen; die während der Ruhmesjahre vernachlässigten Wälle wurden infolgedessen schnellstens restauriert und die Stadt in Belagerungszustand versetzt. Denn die Alarmnachrichten mehrten sich, doch auch die Menge der patriotischen Gaben. Die Lyceumschüler beteiligten sich mit 400 Franken, die Professoren der Fakultäten gaben den 30. Teil ihres Jahresgehalts usw. Alle Geschenke dieser Art gelangten direkt an den Kaiser.

Murats entscheidende Niederlage bei Tolentino (am 2. Mai) fand in Grenoble noch immer keinen Glauben; nur Suchet sah deutlich ein, dass die Verlegung seines Hauptquartiers nach Chambéry nutzlos war, da dem in Massen vorrückenden Feinde das Dauphiné bereits offen stand. Aber auch Champollion war dies völlig klar geworden, weshalb er denn als Generalsekretär des Bundes eine leidenschaftliche Tätigkeit entfaltete, um diesen mit analogen Gesellschaften der hervorragenden Städte Frankreichs in Verbindung zu setzen und ein gewaltiges Schutz- und Trutzbündnis zu organisieren. — Sein glühender Eifer im Dienst des Vaterlandes liess seine Familie ernstlich für seine Gesundheit, ja für sein Leben fürchten; die Freunde dagegen bedauerten die gänzliche Unterbrechung seiner Privatstudien. Sein Interesse für diese war jedoch unvermindert. So sinnt er am 3. Juni darüber nach, wie er 1000 Franken zusammenbringen könnte zum Ankauf eines ägyptischen Papyrus für die Bibliothek. „Ich wäre im dritten Himmel, — würde ihn selber bearbeiten, entrollen und stechen. . . .“

Zugleich aber klagt er, dass eine Menge geheimer Agenten Ludwigs XVIII. bereits das Terrain unterwühlten und die Stimmung der Liberalen herabdrückten. Doch geht er energisch gegen die Entmutigung an und dringt auf erhöhte Tatkraft der Behörden: „Die Herren hemmen den Bund! Wir zählen nur noch auf die Landbevölkerung und ich glaube, dass uns im Jahre 1815 vielleicht ein wenig von 1793 nötig wäre, wenn alles gut gehen sollte! Die Regierung, die 1812, 1813 und 1814 zuviel Gewalt ausübte, zeigt jetzt zu wenig Kraft.“

Mit grösster Kühnheit ging er in seinen Leitartikeln

gegen diese Sachlage an; die begeisterten Nachrichten über das vom Kaiser am 1. Juni abgehaltene Bundesfest (Champ de Mai) kamen ihm dabei zu Hilfe, besonders da Napoleon durch die Zaubermacht seiner Rede alle Herzen entflammt hatte, bei welcher Gelegenheit die Deputierten von der Isère — „aufrecht auf den Stufen des Thrones wie ihr Departement selber“ — mit besonderer Auszeichnung empfangen waren. Die Befugnis der Kammer, die Verfassung wieder durchzusehen, erfüllte Champollion mit neuem Mut und liess ihn hoffen, der Kaiser werde fortan derartig regieren, „dass er die Herren jenseits des Rheins verstimmt, und dass sie sagen werden, er verderbe ihnen das Handwerk.“

Während sich François ausschliesslich nur für Napoleon als Herrscher interessierte, fühlte sich Figeac, der ihm häufig ganz nahe kam, so unwiderstehlich von dessen Person angezogen, dass er nach einem Empfang in den Tuilerien ausruft: „. . . . Es war ein sehr grossartiger Anblick; aber der eine Mann machte alles aus! Ich bekenne, dass dieser Kopf, der mir wie eine Werkstatt gewaltiger Gedanken und Entwürfe erscheint, mich bezaubert und mich hinreisst: Es ist Satanas!“ — Man glaubte dann Figeac allmächtig am Hofe und viele bestürmten ihn mit Anliegen jeder Art, z. B. auch wegen der Ehrenlegion[1]), worüber sich François (wie ehedem über die Lilie der Bourbonen) in sehr herben Worten äusserte.

Die Ereignisse drängten, und die Sitzungen des Delphinatischen Bundes wurden immer stürmischer, aber Champollion wich nicht zurück. Seinem Grundsatz getreu: „der Stimme des souveränen Volkes muss gehorcht werden!“ machte er sich täglich mehr zum Mittelpunkt der Bewegung, die er im Sinne aller Ordnungsliebenden zu beherrschen strebte: „. . . . Ich arbeite vom Morgen bis zum späten Abend, zuerst für die sonstigen Angelegenheiten, dann für den Bund. . . . Aber ich bin auch seit fünf Tagen wieder in merkwürdiger Weise überhitzt, muss Bäder und Arznei

---

1) Figeac wurde am 25. Juni zum Ritter der Ehrenlegion ernannt, die schon mehr als 6000 Mitglieder zählte.

nehmen, damit die Schmerzen erträglich bleiben. Eure Pariser Blätter melden, dass 40 000 Österreicher den Mont-Cenis und 30 000 den Simplon herniedersteigen. In meiner Beilage wird allen solchen Nachrichten widersprochen werden."

14. Juni: „Was sagst Du zu meinen Artikeln? Da sie ein wenig heiss sind und es noch mehr werden können, so sehe ich es gern, dass sie vom Hauptblatt getrennt[1]) sind, damit es nicht auf Dich und Dein Blatt falle, was auch immer man dagegen schreien sollte! . . ."

16. Juni: „[Marschall] Suchet rückt vorwärts, Dessaix marschiert auf Genf zu. Der Ball hat also begonnen, und es ist beinahe sicher, dass die Alliierten die Musik bezahlen müssen. Ich für meinen Teil zweifle nicht daran. Unsere Festungswerke werden aufs schnellste vollendet; Du wirst sie nicht wiederkennen. . . ."

17. Juni: „Der Herzog Jules de Polignac ist von unseren Truppen aufgegriffen worden. Er hat sich zwölf Tage lang verkleidet in Grenoble aufgehalten und von den Eteignoirs[2]) 80 000 Francs als patriotische Gabe erhalten, die ihm abgenommen sind. Bei dieser Nachricht haben viele Leute ihre Nachtmütze umgedreht und trinken nun fleissig Kamillentee."

19. Juni: „Unsere Deputierten haben guten Bescheid vom Chambéry mitgebracht. Du weisst, dass Suchet an den General Lasalcette[3]) geschrieben und sich bitter über uns beklagt hatte. Der Brief war gedruckt und an allen Ecken der Stadt angeschlagen worden. Ich berief die Zentralkommission zusammen und schrieb nach erfolgter Beratung einen Brief an den Marschall, worin all sein Unrecht gegen uns durch sieben oder acht gute Beweisführungen augenscheinlich gemacht worden war. Die Deputierten wurden beauftragt, ihm das Schreiben zu übergeben. Suchet hat es gelesen und sofort Widerruf geleistet, indem er zugleich

---

1) Seit dem 9. Juni erschienen föderalistische Beilagen. Letzte Nummer vom 25. Juni 1815 datiert.

2) Spottname für die Ultra-Royalisten, einfach „les Ultra" genannt.

3) Nicht zu verwechseln mit dem erwähnten Gen. a. D. Lasalette.

auch allen unseren Forderungen Gerechtigkeit hat widerfahren lassen. Sein Brief an uns wäscht uns völlig rein. Suchet hat aus eigenem Antrieb unserem Bunde beitreten wollen, was natürlich von der Generalversammlung einstimmig angenommen ist. Die Begeisterung hat gewisse Herren dazu verleitet, ihn zum Ehrenpräsidenten des Bundes vorzuschlagen. Die Ernennung ist fast einstimmig auf der Stelle erfolgt. Ich habe mich nebst mehreren Freunden aufs stärkste gegen dieses ungesetzliche Vorgehen verwahrt. Die Angelegenheit ist vertagt worden, zur grossen Unzufriedenheit der 1793er, die wir nur mit vieler Mühe im Zaum halten. Die Sitzung ist sehr stürmisch verlaufen."

22. Juni: „. . . . Der Antrag war ohne vorhergehende Erörterung zur Abstimmung gebracht. Man schrie, man applaudierte, und die Sache war fertig und unterschrieben. Ich nahm jedoch das Wort und stellte der Versammlung in kräftigen Ausdrücken vor, dass der Akt, den sie soeben vollzogen, dem Bunde den freien und völlig volkstümlichen Charakter entziehe, den er notwendig bewahren müsse, dass die Regierung nichts damit zu schaffen habe, und dass es schliesslich ehrenvoller für uns wie auch für den Marschall sei, ihn als einen der Unseren neben uns stehen, als ihn in der Hast hoch über unsere Köpfe erhoben zu sehen, da das eine Huldigung für sein Gewand, nicht aber für seine Person sei. Ich erklärte ferner, dass unter den letzten Regierungen alle derartigen Bürgervereine jeglichen Anschein von Freiheit verloren hätten, weil Regierungsbeamte an ihre Spitze gestellt waren und endlich, dass die Verbündeten von Grenoble keinesfalls einen Präsidenten des Delphinatischen Bundes wählen könnten ohne die Beteiligung aller vier Departements des Dauphiné.

Die Freunde fassten Mut und sprachen nun im selben Sinne. Die Rasenden aber erhoben sich voll Wut und kämpften in der ihnen eigenen Weise gegen die Gründe an, durch die ich die Ernennung hinfällig machen wollte. Ich erwiderte kräftiger noch als zuvor, worauf der Oppositionsführer, als er meinen Einfluss auf die Versammlung gewahrte, in hellem Zorn den Saal verliess, von einer Anzahl seiner Vorstadtgenossen begleitet. Die Ernennung wurde vertagt.

Vergangenen Montag sind die Erörterungen wieder aufgenommen worden; sie haben zur Aufhebung von des Marschalls Ernennung geführt. . . .

Die Bundesversammlungen nehmen eine schlechte Färbung an durch die wachsende Anzahl von Würdenträgern, Generälen usw., die ihnen beiwohnen. Die Jakobinerpartei, d. h. diejenigen, die sich nicht mit der weisen Haltung der konstitutionellen Napoleonisten und Vaterlandsfreunde begnügen wollen, gewinnt fast die Überhand. Sie fordern übertriebene Massregeln gegen diejenigen ihrer Landsleute, die nicht die neue Ordnung der Dinge anerkennen wollen und senden dem Kaiser sowie den zwei Kammern eine Denkschrift, in der sie verlangen, dass man die Eteignoirs die äusserste Strenge der Gesetze erleiden lasse und mit deren Vollstreckung die Jakobiner selber betraue. Wir haben dieserhalb drei sehr zahlreich besuchte Versammlungen abgehalten. Die Redner für und wider haben das Wort gehabt. Es ist mir gelungen, diesen entsetzlichen Antrag nacheinander an zwei Kommissionen zu verweisen, die ihn bis zu einem gewissen Grade abgeschwächt haben. Die letzte Abfassung, mit der aber nicht einer der Vernünftigen zufrieden war, ist vorgestern verlesen; ich habe sie ein viertes Mal verwerfen lassen wollen, aber obwohl ich allein anderthalb Stunden lang gegen hundert Personen angekämpft habe, ist meine Ansicht nicht durchgedrungen, weil die Freunde des Antrages mich nicht unterstützten, da sie offenbar meine Beweggründe für bündig genug hielten, um ohne ihre Hilfe durchzudringen.

So ist die Versammlung auf der Seite der Schreier geblieben, weil vier jakobinische Mäuler vom stärksten Kaliber und etwa zwanzig Raufgesellen aus den Vorstädten auf meine gemässigten, wenn auch nachdrücklichen Reden mit masslosen Zornesausbrüchen geantwortet haben. Die Adresse ist noch nicht abgesandt; sie ist zur Unterschrift ausgelegt; es scheint, dass meine Gründe gegen sie viele Verbündete, die Zeit zum Überlegen hatten, von diesem Schritt zurückhielten. Denn man rechnete auf 300 Unterschriften und wird vielleicht nur 40 haben; bis jetzt sind es erst 20. Der Kampf der Minister gegen die Kammern darüber, wem das Antrags-

recht des Gesetzes über die Repressivmassregeln zukommt, beweist, dass ich Grund hatte, den Kammern dieses Recht nicht zuweisen zu wollen. Ich habe ein Drittel des Prozesses verloren, aber zwei Drittel gewonnen zu haben, erscheint mir recht viel. . . . Alle Parteien stehen sich gegenüber, — man treibt Politik und sonst nichts. Alle Welt ist aufgeregt, und wehe, wenn unser Kaiser uns nicht häufig solch gute Berichte sendet, wie wir sie soeben empfangen haben." Aber an eben diesem 22. Juni gab Duchesne, Deputierter der Isère (und „suppléant de Lucien Bonaparte"), vor der Kammer in Paris die offizielle Erklärung ab, dass der Nimbus Napoleons erloschen sei, und dass seine abermalige Thronentsagung nötig werde!

Am 25. Juni langte durch Figeac die Hiobspost von Waterloo an und Tags darauf stand sie gedruckt an allen Strassenecken. Dennoch war Champollions Mut ungebrochen: „. . . . Frankreich wird keine Schwäche zeigen und nicht schwanken zwischen Erniedrigung und nationaler Ehre, zwischen Freiheit und dem Joch der Fremdherrschaft! Fürchte nichts für uns. Sei ruhig. Hier in der Stadt ist alles still, die bösen Elemente werden sich nicht ungestraft rühren dürfen. . . . Einigkeit, Kraft und Mut: das ist unser Wahlspruch!"

Der Bund beschloss die Absendung zweier Deputierten an Suchet; einer davon war Champollion: „Alle Deine Briefe sind angekommen," schreibt er, „und machen einen ausgezeichneten Eindruck auf die, die noch zu überlegen vermögen und nicht einen Augenblick an der Rettung des Vaterlandes verzweifelt sind. Nur der letzte erscheint mir weniger befriedigend, auch halte ich ihn zurück. Es scheint, dass zur Zeit, wo Du ihn geschrieben hast, die Kammern unseren neuen Kaiser (Napoleon II.) noch nicht proklamiert hatten; diese gestern Abend hier eingetroffene Nachricht hat unsere Wünsche aufs beste erfüllt. Die Stimmung ist ausgezeichnet. Die Royalisten sind erschreckt worden durch den Umzug von mehr als 1000 Verbündeten, die in geschlossenen Reihen, patriotische Lieder singend, mit der Trikolore an der Spitze, die Hauptstrassen und -plätze durchzogen haben. . . . Seit unserer letzten Generalversamm-

lung hört man ununterbrochen den Ruf: 'Es lebe der Kaiser' und besonders: 'Es lebe die Nation! Es lebe die Freiheit!'

Diese neu auflebende Energie der Grenobler ist das Ergebnis meiner Entsendung nach Chambéry mit dem Advokaten Chavasse. Hin und zurück mit Extrapost, auf Kosten der Nation, und nur 24 Stunden abwesend geblieben! Der Marschall hat uns ausgezeichnet empfangen und sich über manches mit uns ausgesprochen. Sein Hass gegen die Bourbonen und sein glühender Patriotismus haben völlig unseren Erwartungen entsprochen: er sieht nur noch das Vaterland, und das vor allem muss gerettet werden. Es handelt sich nicht mehr um Menschen, sondern um Prinzipien, sagt er, die Menschen verschwinden, das Vaterland bleibt! Er heisst alle unsere Bestimmungen gut, billigt alle unsere Pläne und hat geschworen, dass wir auf seinen Eifer, auf seine Liebe zu Frankreich und zur Freiheit rechnen können. Durch seine Worte neu gekräftigt, sind wir augenblicklich nach Grenoble zurückgekehrt, wo die Royalisten bereits Triumphe feierten. Unsere Reden, unsere Versicherungen haben die Stimmung wieder gehoben, so dass sich um 10 Uhr morgens die Ultra-Royalisten im Korps zum General Lasalcette begeben haben, um in der vermeintlichen Gefahr seinen Beistand zu erflehen. Sie glaubten sich verloren und auf dem Punkt, niedergehauen zu werden, woran sicherlich kein Verbündeter gedacht hat! Heute erfahren wir nun, dass alle Ultra-Royalisten in Prozession diese Nacht die Stadt verlassen haben und auf dem Lande sind. Gott sei mit ihnen! So also steht es bei uns; es wäre ein Unglück, wenn die Kammer feige genug wäre, sich für die Bourbonen (la Bourbe) zu entschliessen."

30. Juni: „. . . . Suchet hat gestern einen Waffenstillstand mit den Österreichern abgeschlossen. Wir wissen noch nicht die Bedingungen; sie sollen nicht allzu glänzend sein, wie man sagt."

1. Juli: „. . . . Die Österreicher bei uns! schreit die ganze Stadt. Tatsächlich sind sie jedoch nicht von der savoyischen Grenze abgewichen, wie der Waffenstillstand verlangt."

Noch am 18. Juni hatte Champollion in seinem föderalistischen Beiblatt zugunsten Napoleons der Legitimität der Bourbonen, dem Hauptbollwerk der Dynastie, einen harten Stoss versetzt[1]) und seinen Artikel durch einen Auszug aus der Baltimore-Gazette unterstützt[2]). Als er aber eingesehen, dass der Imperator, den er für den grossen Retter in der Not gehalten, diese Aufgabe durchaus nicht erfüllen konnte, wendet er sich von ihm und seinem Sohn ohne Bedauern ab, und einzig nur Frankreichs Wohl und die souveränen Rechte des Volkes im Auge haltend, die Meinung, aber nicht die Partei aufgebend, wendet er sich zum ersten Male energisch seinen eigentlichen Idealen zu und schreibt sein politisches Bekenntnis nieder in dem Anfang Juli entstandenen Toast auf die Republik.

3. Juli: „.... Jede Partei macht sich ihre eigenen Nachrichten. Die Behörden beharren in erhabenem Schweigen; sie werden so platt, wie es nur gehen will, um schliesslich ganz zu verschwinden. Inzwischen verlangt man von uns die Ernährung der Österreicher, und der Stadtrat bedroht uns im Namen des Grafen von Bubna, des österreichischen Höchstkommandierenden. O Vaterland! O unergründliches Rätsel! — Wir sind also im Rachen des Feindes, der uns verschlingen kann, falls ihm das passt; so wenigstens hat es den Anschein. Falls die Karte eine Kehrseite hat, wie viele vermuten, so halten Suchet und Bubna ihr Spiel gut verdeckt und spielen so heimlich, dass man zu jeder Minute des Tages die Partie gewonnen oder verloren glaubt. Übrigens ist seit dem Waffenstillstand kein Schuss abgefeuert. Man hält hartnäckig daran fest, dass die Österreicher wirklich unsere Verbündeten seien zum Zweck der Unterstützung Napoleons II. Doch das ist noch abzuwarten. Man

---

1) „Notice historique sur l'avénement de Hugues Capet au trône." Der Schluss lautet: „Il n'y a point de loi de succession pour le trône de France. Le peuple seul décerne la couronne; il la donna autrefois à Hugues Capet et maintenant il l'ôte à ses descendants pour la confier à un plus digne. Son choix fait la seule légitimité. Napoléon est donc notre prince légitime." Un fédéré.

2) Actes des fédérations de l'Empire. — Beiblatt Nr. 4 des Reg.-Blattes vom 23. Juni 1815.

ist hier so ruhig, wie dies nur möglich ist, jetzt, wo wir nicht wissen, welchem Heiligen wir uns zu weihen haben und unter welchem Panier wir uns morgen zur Prozession zusammenfinden werden. So wahr ist es, dass jeder auf seine Fahne schwört und sie, wie es billig ist, für die allein gute hält. . . .“

Und sorgenvoll alle Möglichkeiten ins Auge fassend, fügt er hinzu: „. . . . Denke zuerst an Deine Rettung, aus mir mag werden, was Gott will. Ich habe meine Meinung kundgegeben, weil ich sie für die richtige hielt und noch halte. Will man mich dafür bestrafen, so mag man es tun. Ich bin nicht umsonst Philosoph. Wird Dir der „Jakobinismus“ Deines Blattes vorgeworfen, so sage dreist heraus, dass ich die Schuld daran trage; wie es ja wahr ist. Suche nur Dich allein loszumachen! Wenn ein Opfer nötig wird, so bin ich am Platze. Ich habe weder Weib noch Kind, all meine Habe besteht in meiner Haut — was liegt viel daran? Ich weiss wohl, dass es Dir nahe gehen wird, und dass die, die mich lieb haben, darunter leiden werden, aber trotzdem, — benutze mich wie einen Schwamm, wasche Dich rein und lass Dich den Rest nicht kümmern. Die Hauptsache ist, dass Du ungefährdet aus der Krise hervorgehst, ich will mich hier um Deine Angelegenheiten kümmern.“

Bereits am 25. Juni hatte sich der Bund in Permanenz erklärt: je fünf Mitglieder waren Tag und Nacht mit der Korrespondenz zur Regelung des allgemeinen Schutz- und Trutzbündnisses beschäftigt. Am meisten war Champollion dort anwesend.

Grenoble hatte sich nicht vergeblich gerüstet. Nach einem Vorpostengefecht am 5. Juli erfolgte der Hauptangriff am 6. Juli um 6 Uhr morgens durch 5000 Österreicher und Piemontesen. Bereits am 3. desselben Monats waren vom Maire einige tausend Waffen verteilt worden, denn nur wenn alle kampffähigen Bürger die geringe Anzahl der zurückgebliebenen Militärdepôts und der Nationalgarde kräftig unterstützten, konnte man auf eine ehrenvolle Verteidigung der Stadt hoffen. Sämtliche Lyceumschüler bis zu den zwölfjährigen hinunter waren im voraus bei sengender Hitze einexerziert worden; sie halfen während des

Kampfes die Kanonen bedienen, und Tapferkeit wie Disziplin waren allerorten so musterhaft, dass jeder Versuch des Feindes, die Stadt im Sturm zu nehmen, fehlschlug. Schon um 10 Uhr zählte er an 600 Tote und etwa 500 Verwundete. Eine halbe Stunde später ersuchte der General Latour um einen dreitägigen Waffenstillstand, den die Belagerten gewährten.

Champollion war seit 4 Uhr morgens auf den Wällen gewesen. Er hatte „die Herren herankommen sehen, gemächlich, im kleinen Schritt, als ginge es zur Hochzeit.“ Latour hatte in der Tat nicht auf Widerstand gerechnet, da ihm die Royalisten die Einnahme von Grenoble als ein Kinderspiel hingestellt hatten. Über seine schweren Verluste sehr erbittert, liess er eine grosse Menge von Bomben über die Stadt hinschleudern, um durch den Schreck die Übergabe zu erzwingen. Champollion gewahrte kaum die ausserordentliche Gefahr, in welche die ihm anvertraute Bibliothek hierdurch geraten war, als er in den zweiten Stock des grossen Gebäudes[1]) hinaufstieg, in dem sie sich damals befand, und dort auf seinem Posten ausharrte, bis die Geschütze verstummten.

Am 9. Juli war die Stadt bereit, den Kampf wieder aufzunehmen, aber der unter den Waffen ergraute Platzkommandant kannte die grossen Mängel der noch nicht völlig restaurierten Festungswerke und scheute sich überdies, die Verantwortung für das infolge der politischen Sachlage völlig unnütz gewordene Blutvergiessen auf sich zu nehmen. Eine für Grenoble ehrenvolle Kapitulation machte daher den Feindseligkeiten ein Ende.

Champollion verhehlt nicht seine Genugtuung über die tapfere Haltung der Stadt, die als die letzte „den Freunden, welche auf den Spitzen ihrer Bajonette die Bourbonen zurückbringen,“ ihre Tore geöffnet hatte, doch drücken ihn schwere Sorgen wegen der nächsten Zukunft nieder. „. . . . Unserer Nation bleibt nur noch eins übrig,“ sagt er, „dass sie mit Würde das Gewicht der Ketten und der Schmach zu tragen sucht, womit das verhängnisvolle Bünd-

1) Das alte Lyceum, vormals die Zentralschule; siehe Kap. II.

nis ihrer Feinde von aussen und von innen sie zu erdrücken sucht. . . .“

„Der König ist auf seinem Thron — sagt man!“ — schrieb dagegen Figeac; „aber ich habe so [vieles] gesehen, was ich glauben musste, und das doch nur Trugbild war, dass ich nicht mehr glaube, was man sagt, beinahe nicht mehr, was ich sehe, und kaum noch an das, was ich berühre!“ François meldet ihm dann: „Dein Blatt ist den Intriganten zurückgegeben, die es Dir einst entrissen haben. . . . Man wird Dir niemals weder Deine Unterredungen mit dem Kaiser, noch Dein Ordensband verzeihen, es wird zu einem Strick für Dich werden, — das ist ein neues Unglück. Ich kann nur immer wiederholen, dass Du Dich mit mir waschen musst, es bleibt Dir nur dies Mittel.“

Körperlich und moralisch wie gebrochen, suchte er nun bei seinen Büchern Trost. „So bin ich denn ins Reich der Musen zurückgekehrt, um es für lange Zeit nicht mehr zu verlassen. Ich entfernte mich daraus, um Gutes zu wirken, ich komme zurück, nun nichts mehr zu tun übrig bleibt, als Übles anzustiften oder im Schlamm zu kriechen. — Es ist gut, dass unser Rektor endlich wieder am Platze ist. Seitdem sich das Blatt gewandt hat, spielt uns das akademische Pack hart mit. Es hat einen siegesgewissen Ton und eine Miene angenommen, die wir mit echt römischer Würde zurückweisen. Noch gestern, bei der dritten Abstimmung über eine Huldigungsadresse, vergass sich Burdet so weit, von „Schurken“, „Mordgesellen“ und „Räubern“ zu sprechen. Der Rektor, bleich und zitternd vor Wut, schwieg still und nahm in der bekannten derben Weise sein Taschentuch zur Hand. . . .

Heute wird das Te Deum gesungen! Das Wetter begünstigt es nicht allzu sehr, denn es regnet, donnert und stürmt. So war es in Italien einst bei der Ankunft Hannibals auf dem Gipfel der Alpen! — Es freut mich, dass Du ohne Schmerz in der unteren Ecke eines gewissen Blattes einen anderen Namen als den Deinen gesehen hast: es wäre doch unzulässig, den Mantel nach dem Winde zu drehen. Das ist eine Rolle, die weder Dir noch mir genehm

sein darf. Ich glaube mehr als je, dass die Zeit gekommen ist, wo wir Franzosen uns freimütig unter die eine oder andere Fahne scharen müssen. Ich hätte, offen gestanden, niemals den Mut gehabt, dem jetzt herrschenden Geiste entsprechend Dein Blatt zu leiten, dennoch würde ich mich Deinetwegen bis zum äussersten entschlossen haben, aber das wäre das grösste Liebesopfer gewesen, das ich Dir je hätte bringen können; doch das Geschick hat es anders beschlossen. Gib jeglichen Versuch nach dieser Richtung auf. Vielleicht sehen wir trotz allem noch bessere Tage.

Seit der Ankunft der Feinde habe ich die Bibliothek so zu sagen nicht verlassen. Leser kommen nicht, — aber piemontesische Offiziere, alle sehr begierig, silberne Münzen zu bewundern; allein ‚die Bibliothek ist so arm‘ sage ich ihnen, ‚dass sie nur Bronzemünzen hat.‘ Ich erbiete mich dann, sie ihnen zu zeigen, aber die Herren überheben mich dieser Mühe in der allerliebenswürdigsten Weise.“

Trotz des redlich denkenden Rektors nahmen bereits die Intriguen innerhalb der Fakultäten einen neuen Aufschwung, da missliebige Kollegen begannen, Champollion wegen seines politischen Vorgehens schwer zu verdächtigen. Auch hatte der Inspektor Des Guidi, obwohl fanatischer Royalist, als stellvertretender Rektor bereits am 14. Juni auf des Ministers Carnot Ansuchen genaue Berichte mit vertraulichen Randbemerkungen über alle Professoren nach Paris gesandt und durchmerken lassen, wie schlecht der „Jakobiner“ dabei weggekommen war. Diese Notizen sollten erst jetzt, während der Reaktion, ihre ganze Gefährlichkeit betätigen. Auch half es wenig, dass Champollions Freunde — meistens selber verfehmt — nicht müde wurden, zu beteuern, dass gerade er, und er allein es gewesen war, der mehrfach vier oder fünf wütende Sansculotten, die von 1793 her noch in Erinnerung standen und die sich in den Bund eingeschlichen, in Schranken gehalten hatte. Diese Herren hatten bei Ludwigs XVIII. Rückkehr die Trikolore ganz einfach mit der weissen Kokarde vertauscht, ihren „Irrtum eingesehen“ und waren unbeanstandet in Grenoble geblieben, obwohl sie tatsächlich einen mörderischen Anschlag auf den ultraroyalistischen Adel geplant

hatten. Sie waren nun die schlimmsten Gegner Champollions, da er es gewagt hatte, ihre ruchlosen Absichten zu vereiteln, und ihre Verleumdungen machten seine Stellung an der Fakultät (die täglich mehr zum Kampfplatz der Parteien wurde) binnen kurzem nahezu unhaltbar. Figeac weilte immer noch in Paris, so dass ihm dessen starker Beistand fehlte und er sich vorkam wie ein von der Meute verfolgtes Wild. Mit Schmerz wandte er da den Blick nach Deutschlands Universitäten hin, die vom Geiste reiner Wissenschaft in einer Weise beseelt waren, dass sie nicht unter dem Wechsel politischer Anschauungen oder unter anderen temporären Umständen zu leiden hatten, — „die hoch erhaben dastanden über dem Streit der Staaten und in brüderlicher Eintracht die ganze Menschheit umfassten.“

Auch das unvorhergesehene Geschick seiner koptischen Grammatik und seines Wörterbuches beunruhigte ihn. Der Minister Carnot, der François zu fördern wünschte, sowie Lucien Bonaparte, welcher an Figeac[1]) viel Gefallen fand, hatten geglaubt, durch ein Machtwort Napoleons das Forum der Inschriften-Akademie ganz umgehen und die beiden Werke sofort drucken lassen zu können, doch so gern auch Dacier, der schon erwähnte Generalsekretär, in dieses Komplott gewilligt hätte, so liess es sich doch nicht machen. Inzwischen hatte schon die Einsendung der Manuskripte an die Akademie dort einen wahren Aufruhr verursacht, da Langlès eine Beeinträchtigung der Interessen Quatremères fürchtete, dessen koptisches Wörterbuch er gänzlich auf Staatskosten gedruckt sehen wollte, weshalb er sich auch für seines Schützlings soeben stattgefundenen Eintritt in die Akademie ausserordentlich bemüht hatte. — Als Millin, Gosselin u. a. zugunsten Champollions redeten, geriet Langlès dermassen ausser sich[2]), dass man, Figeac

1) „Lucien,“ sagt dieser „est un homme supérieur, excepté quand il fait des vers.“ Figeac war mehrfach in den Tuilerien des Prinzen Gast, musste dann aber über dessen dichterische Erzeugnisse mit ihm reden, was ihm trotz seiner grossen Gewandtheit nicht immer leicht wurde.

2) „[Duguet] était à la séance; il a reconnu Langlès à sa fureur; il voulait lui faire un mauvais parti à l'issue de la séance.“ Figeac an François.

zufolge, für den Rest der Sitzung einander kaum verstehen und sich nicht ernstlich mit anderen Dingen beschäftigen konnte.

Von Sacy wusste man bereits, dass er seinem Schüler nicht beistimmen konnte; da ihm nebst Langlès und Caussin de Perceval die Prüfung der zwei Werke übertragen wurde, so hätten daher die Brüder von Anfang an sich auf den Schlag vorbereiten müssen, den der Kommissionsbericht vom 25. Juli 1815 für sie bedeutete: es wurden beide Werke darin verworfen; die Grammatik, weil sie derjenigen von Scholtz-Woide nachstehe; das Wörterbuch, weil die Gruppierung der Wörter nach ihren Stammformen und Wurzeln nicht empfehlenswert sei. Ausserdem wurde der Autor beschuldigt, die Wichtigkeit des Koptischen übertrieben zu haben, wenn man auch zugab, dass die Hoffnung, dereinst die ägyptischen Texte, „sei es in alphabetischer Schrift, sei es in hieroglyphischer, vermittelst dieser Sprache lesen zu können," ihr „einen starken Reiz zu verleihen vermöchte." Aber die Rückschlüsse, die der Verfasser beider Arbeiten von der jüngsten ägyptischen Sprach- und Schriftform auf diejenige der Texte der alten Zeit gemacht hatte, forderten die Bemerkung heraus: „Wir möchten fragen, in welchen Werken er das grammatische System der ägyptischen Sprache vor der Zeit von Alexanders Eroberung gefunden hat? Wäre es etwa in den mit hieroglyphischen oder selbst mit alphabetischen Zeichen beschriebenen oder skulptierten Denkmälern? Aber dann wäre ja die Veröffentlichung einer solchen Entdeckung ungleich interessanter, als die einer neuen Grammatik.

Wenn dagegen, wie wir zu behaupten wagen, Herr Champollion nur die Schriften der Kopten zur Abfassung seiner Grammatik gehabt hat, Schriften, ... von denen kaum einige bis ins zweite Jahrhundert unserer Ära zurückgeführt werden können, so sind wir dazu ermächtigt, Herrn Champollions Urteile über seine eigene Arbeit und diejenige seiner Vorgänger auf ihren wahren Wert zu reduzieren. . . ."

Wieder hielt es also Sacy (der den Bericht geschrieben hatte) für seine Pflicht, dem allzu kühnen jungen Neuerer

Zaum und Zügel anzulegen, was ihm diesmal auf lange Zeit hinaus gelang; denn nicht nur die schwere Ungunst der Verhältnisse hielt jenen fortgesetzt von dem bisherigen Lieblingsstudium fern, sondern mehr noch seine an Widerwillen grenzende Erbitterung gegen den, wie er meinte, zugleich parteiischen und kurzsichtigen Schiedsrichter.

Wer heute diesen Kommissionsbericht durchliest, wird mit Staunen inne, dass durch die treibende Kraft der Wahrheit des gefeierten Meisters damals allerdings nicht ganz ungerechtfertigt scheinender Vorwurf[1]) sich zum hohen Ruhme für den gemassregelten Schüler gestaltet hat. Denn dieser hatte bereits zu betonen gewagt[2]), dass die Hieroglyphen im engeren Sinne ebenfalls lautlich zu lesen seien.

Durch das Verdikt seines Lehrers weit mehr zu Boden geworfen als es nötig gewesen wäre, empfand François nun doppelt schwer die ersten Folgen der veränderten politischen Lage. „Kehre zurück in unsere Berge!“ ruft er erregt dem Bruder zu; „— das Dauphiné im Namen Österreichs regiert!‘, Und sein bitterer Sarkasmus gewinnt, wie gewöhnlich in solchen Momenten, wieder die Oberhand und macht sich in der Satire[3]) Luft. Hatte er einige Monate früher das Potpourri (oder Rückkehr Napoleons) verfasst, so entstand nun das Gegenstück: Abzug des Adlers, — Rückkehr der Lilien, dem sich das Kolloquium anreiht, sehr humorvolle Debatten mehrerer grosser Heiliger, unter ihnen Sankt-Napoleon, über irdische Politik. — Sorgsam ausgearbeitet war

1) „Ce n'est point que nous pensions avec M. Champollion, que les hiéroglyphes ne sont que des signes représentatifs des sons de la langue parlée et non des signes de la pensée. Sans contredire par une semblable assertion, qui nous paraît très hasardée, le témoignage de toute l'antiquité, nous croyons néanmoins qu'avec une connaissance profonde de la marche synthétique de la langue égyptienne et du rapport établi dans la langue parlée, entre les objets physiques et sensibles tels que la bouche, la main, etc., [man in der Sache klarer sehen würde].“

2) „Partout il devait plus à sa propre application qu'à ses maîtres.“ (Biot.)

3) Siehe Anhang I. 12.

vor allem der Dialog (auch die Konstitution genannt), eine Unterredung zwischen einem asiatischen Despoten und einem abendländischen Selbstherrscher, der jenem die Nachteile einer freien Verfassung höchst anschaulich macht. Dieses Opus erfreute sich grosser Popularität in Paris, doch blieb der Verfasser dort ungenannt.

Dagegen fügte es sich, dass in Grenoble einige andere, ganz besonders belastende Verse Champollions dem neuankommenden Präfekten Comte de Montlivault zur Kennzeichnung des „Jakobiners" vorgelegt wurden! Montlivault war Privatsekretär Josephines gewesen; während der Hundert Tage hatte er heimlich, aber vergeblich Napoleons Gunst erfleht und war nunmehr ein energisch vorgehender Agent des Grafen von Artois, dessen „okkulte Regierung" sich bereits über ganz Frankreich auszudehnen begann. Um die politischen Interessen des Thronfolgers zu fördern, mussten alle Liberalen, bis ins Hausministerium des Königs hinein, zu Fall gebracht werden. Besonders das Dauphiné, das der Prinz bereist und als ständig drohenden Revolutionsherd erkannt hatte, sollte gegeisselt und geknechtet werden, bis ihm die unzeitigen Gelüste nach freier Verfassung im stummen Jammer erstickt würden. Daher denn Leuten wie dem Grafen Montlivault, dem Marquis de Lavalette (Maire) dem Vicomte Donnadieu (Divisions-General) und dem Grafen Bastard d'Estang, ausserordentlichem Polizeikommissar, Gewalt gegeben wurde über das stolze Bergvolk, „dem der Geist der Unabhängigkeit von den Firnen seiner herrlichen Alpen hernieder durch die Seele zu wehen scheint."

So brach nun die politische Reaktion — als „weisse Schreckenszeit" noch jetzt bei den Delphinaten in schmerzlicher Erinnerung — mit solcher Wucht über Grenoble herein, dass es bald nachher, so schreibt das „Echo des Alpes" v. J. 1820, dort nur noch Verbanner und Verbannte, Henker und Opfer gab." Beide Brüder wurden am 28. Juli unter „unmittelbare Überwachung"[1]) gestellt, wogegen sie lebhaft — aber vergeblich — protestierten. François stand, wenn

1) „. . . . La police peut choisir le lieu de résidence de tels individus en surveillance [immédiate]." Brief des Polizeikommissars.

möglich, noch belasteter da als Figeac, denn die bonapartistische Sache galt für nahezu aussichtslos, indessen die Partei der Republikaner seit der Niederlage von Waterloo für äusserst gefährlich erachtet wurde. Man glaubte daher, die „Untaten" des Bundessekretärs Champollion rückhaltlos aufdecken zu müssen, denn die Fédération Dauphinoise wurde nachträglich als das Ergebnis nicht nur republikanischer, sondern sogar jakobinischer Tendenzen hingestellt, während sie doch von Ordnungsliebenden aller Parteien zur Verhütung anarchischer Wirren gegründet war. Vergeblich berichtete deshalb der Gerichtspräsident Barral amtlich an die Regierung, dass der Bund die lautersten Absichten gehabt habe, ob auch anderswo das Wort „fédération" von Ruchlosen als Deckmantel für ihre Interessen gebraucht sei, — der erste Sekretär war belastet und blieb es, doch kannte er ja seine Ankläger.

Unter dem Einfluss des Prinzen von Artois — und zwar durch Gueneau de Mussys Vorgehen — wurde die Université ebenfalls des liberalen Geistes beraubt, der sie bis dahin den Regierenden zum Trotz beseelt hatte. Man wünschte sich deshalb im Publikum bereits Fontanes zurück, da keiner seiner provisorischen[1]) Nachfolger ihn wirklich ersetzt hatte. — Zahllose Absetzungen standen bevor, der Rektor Pal musste dem royalistischen Abbé de Sordes weichen, und die Aufhebung der faculté des lettres, teils aus Sparsamkeitsgründen, teils wegen der beiden Champollion, war im Prinzip bereits beschlossen. Die letzteren fragten sich, ob ihnen die Bibliothek bleiben werde? „[Die Casinisten[2]) sind in Verlegenheit, durch wen sie uns ersetzen sollen]," meint François, „[denn sie finden doch wohl], dass es schwerer ist, uns nachzufolgen als Ducros, der aus der Stellung des Bibliothekars ein wahres Kanonikat gemacht hatte. . . ."

Die Bibliothek hatte während der Amtsführung der Brüder nicht zum wenigsten dadurch gewonnen, dass Figeac

---

1) Napoleon war nicht mit der Neuwahl zustande gekommen, weil er überall Jakobiner witterte.

2) Hier Spottname für die royalistischen Streber.

niemals von Paris heimkehrte, ohne für sie selber oder für die mit ihr verbundenen Sammlungen allerlei Nützliches mitzubringen, und zwar aus den Depôts der Nationalbibliothek und aus denen der Museen. Niemand war geeigneter für solche Vermittlungen als er; nun kam François plötzlich in eine peinliche Lage durch die zum Teil dem Auslande entstammenden Gegenstände. Er verwaltete nämlich seit Ende September provisorisch auch die Gemäldesammlung und musste gleich in den ersten Tagen sechs schöne Bilder dem König von Preussen, der sie reklamiert hatte, zurückschicken. „Wenn auch die anderen Souveräne und der Papst ihre Listen senden," meint er, „so bleiben uns nur schlechte Gemälde (croûtes) und Hoffnungen übrig." Und weil sich ein Erzherzog angemeldet hatte, so liess er inzwischen eine Reihe von Bildern für einige Zeit verschwinden.

Da die Absicht, die Bibliothek in andere Hände zu geben, immer deutlicher zutage trat, so schienen der Behörde alle Mittel erlaubt zu sein, die zum Zweck führten, denn die Schuld daran sollte auf Champollion fallen. Man beschuldigte ihn also politischer Umtriebe und liess von 8 Uhr abends ab die Eingänge zur Bibliothek — wo sich zugleich auch seine Wohnung befand — scharf überwachen „wegen der dort stattfindenden nächtlichen Versammlungen." Vergebens protestierte der Angeklagte, man berichtete seine erfundenen Missetaten nach Paris und Jacques-Joseph hatte zu dieser Zeit keine einflussreichen Freunde in den hohen Regierungskreisen. — Nach des Ministers Fouché Abgang erhitzte sich die Sachlage noch; seine Mahnung: „Die Könige wollen die Wahrheit wissen, aber sie nicht hören!" — und des Polizeiministers Decazes Warnruf: „Es darf nicht zwei Könige in Frankreich geben!" blieben unbeachtet. Die Angebereien und Verhaftungen nahmen allerorten so sehr überhand, dass Champollion riet, sich darauf zu abonnieren.

„Man misstraut seinen nächsten Verwandten," klagt er am 12. Oktober, und da die „Casinisten" das Kommando hatten, überdies auch die demnächstige Amtsentsetzung ganz sicher war[1]), so fasste er nun den Entschluss, Notar

1) „Cette mesure les jettera par terre et certainement nous ne

zu werden und übersendet dem Bruder den sorgfältig ausgearbeiteten Plan mit den Worten: „Weg mit dem Hochmut, wir müssen leben — das ist die grosse Hauptsache! Ich glaube bereits das Mittel gefunden zu haben, das mich den Krallen des Elends entreissen wird. Die Herren wollen uns auf der Bresche niedersinken lassen. Wir müssen also unsere Vorlesungen beginnen, ohne uns deshalb fest auf den Füssen zu fühlen. . . . Wir dürfen keinesfalls unsere Hörer veranlassen, sich einzuschreiben, da es ja zu nichts führen würde. . . . Lass uns kaltblütig die Sachlage betrachten, und ohne fernerhin Hoffnungen in Betracht zu ziehen, die uns so oft getäuscht haben. Wer sein Haus nicht mit kostbarem Marmor bauen kann, der nehme rohe Steine. Es regnet, — lass uns irgendwo untertreten. . . . Es ist wohl nur scherzweise, dass Du mir noch rätst, unsere Zeit mit Bücherschreiben zu verbringen. Verbrühte Katze fürchtet das Wasser, das ist mein Fall."

Champollion der zu Anfang 1813 durch die Nachricht von der plötzlichen Wiederverheiratung der Frau Louise D . . . . in Paris schmerzlich betroffen wurde, hatte sich ein Jahr später (etwa sechs Monate nach Pauline Berriats Tode) mit Frau Zoës Cousine Rose Blanc[1]) verlobt, der Tochter eines angesehenen Fabrikanten, der dem „aussichtslosen" Dozenten jedoch häufig nahelegte, wie sehr er wünschte, das Verlöbnis rückgängig zu machen. Die gegenwärtigen Bedrängnisse schienen den Bruch zu beschleunigen, — auch nach dieser Richtung hin war also das Notariat des Verlobten letzte Hoffnung, um so mehr, als der pessimistische Schwiegervater alle Staatsämter für eitel Dunst ansah und ausser dem Geschäft des Handschuhfabrikanten[2]) nur noch das des Notars für wirklich sicher und einträglich hielt.

Gewohnt, selbst in den leidvollsten Stunden noch zu

---

les relèverons jamais." Royer-Collard, Mitte Nov. 1815. Er bildete zusammen mit Sacy, Cuvier, Guenau de Mussy und dem Abbé Frayssinous die Commission de l'Instruction Publique (Conseil Royal).

1) Geb. am 11. Februar 1794. Sie wurde späterhin Rosine genannt.

2) Die Grenobler Handschuhfabrikation steht unübertroffen da; sie dankt ihre Berühmtheit zum Teil der Eigenart des Isèrewassers.

scherzen, bemerkt Champollion im Hinblick auf das zum Ankauf eines Notariats zu entleihende Kapital: „Es ist, glaube ich, der einzige Fall im Menschenleben, wo Gott Amor der Themis zu Hilfe kommt. Ich stehe mich hinreichend gut mit ihm, um darauf zu rechnen, dass ein kräftiger Handschlag von ihm den Fusstritt heilen wird, den uns die hohe Schulkommission gibt. . . .“ Die frohe Gewissheit, sich nun bald verheiraten zu können, liess ihn sogar auf dem neuen Arbeitsfelde nur „Blumen ohne Dornen“, und „ausserhalb des Notariats kein Heil mehr“ für sich erblicken.

Da inzwischen die Vorlesungen „einstweilen“ wieder begonnen hatten, so bat er den Maire, nun endlich auch die Bibliothek am 30. November wieder öffnen zu dürfen: „doch nicht ohne strenge Inventaraufnahme von seiten einer Kommission.“ Er forderte dies im Hinblick auf Lepasquier (Figeac zufolge „das denkbar rührigste Reptil“), der eine Anzahl ihm lange zuvor unter der Hand geliehener Bibliotheksbücher nicht nur dem Hilfsbibliothekar hartnäckig vorenthielt, sondern diesen Umstand mit Vorbedacht einer schweren Anklage zugrunde gelegt hatte, wie er überhaupt die beiden Brüder vollends zu Fall zu bringen suchte. Doch Fourier, der nun wieder in Paris wohnte und tief bekümmert war, ihm einst sein Ohr geliehen zu haben, arbeitete nach Möglichkeit seinen Intriguen entgegen.

Ein Erlass des Ministers, der fortan an Stelle des Maire die städtischen Bibliothekare Frankreichs selber ernennen wollte, gab im Dezember den beiden Champollion die Gewissheit, dass sie den letzten Stützpunkt ebenfalls verlieren würden, so dass ihnen Jomards Mahnung, nun endlich mit der „Lancaster“-Methode in den Volksschulen von Grenoble Versuche anzustellen, fast wie Ironie erschien, — schwand ihnen doch der Boden zusehends unter den Füssen! Dom Raphaël hatte die Bitte übermittelt, denn er war im Spätherbst nach Grenoble gereist, um die Brüder wiederzusehen. Heimweh nach Ägypten und gewisse, auch ihn in Mitleidenschaft ziehende Massregeln der Regierung liessen ihn bereits nach Kairo hinblicken (wohin er denn auch einige Monate später zurückkehrte).

Was er in Paris missbilligte, das fand er in ungleich verstärktem Masse im Dauphiné vor, — die schamlose Willkür, mit der die ultraroyalistischen Behörden zugunsten Artois' die Regierung Ludwigs XVIII. brandmarkten! Sie wurde noch unterstützt und gleichsam sanktioniert durch die „Cour Prévôtale", als deren „grand prévôt" zum Kummer der beiden Brüder ihr einstiger Freund und Beschützer, Sebastian Planta, ernannt wurde, der sich somit den wütendsten Ultra zur Seite stellte.

Am 18. Januar 1816 erhielt die faculté des lettres den Todesstoss; wenige Wochen später widerfuhr den Brüdern das Unglück, der Privatrache des Präfekten zu verfallen. Sie hatten erfahren, dass von einem im Jahre 1806 gedruckten, aber wegen einiger Fehler im Text noch nicht veröffentlichten kostbaren Werke über das Isère-Departement lose Blätter zum Einwickeln in Kaufläden verwandt wurden. Ein grobes Vergehen von seiten eines Unterbeamten der Präfektur vermutend, brachte Figeac als städtischer Bibliothekar am 12. Februar die Sache zur Anzeige mit dem Ersuchen um strenge Nachforschung. Zu spät wurde er inne, dass der Präfekt selber die wertvolle „Makulatur" nach Gewicht hatte verkaufen lassen.

Seine Antwort, — einen Monat später — war die Verbannungsordre. Und doch hatten sich die Brüder nach dem Zusammenbruch ihrer Hoffnungen auf eine annehmbare Verfassung politisch völlig still verhalten. Zwar hatte Figeac monatelang den zum Tode verurteilten, wegen mangelnden Passes an der Flucht ins Ausland verhinderten General Drouet, Comte d'Erlon, versteckt gehalten und ihn schliesslich mit äusserster Gefahr für sich selber an die Grenze geleitet, doch war diese kühne Tat unentdeckt geblieben. Ebenso geheim blieb die Tatsache, dass François, im Übermass seiner Erbitterung über die obwaltenden Verhältnisse, der Aufforderung des erwähnten Juristen Rey, eines der edelsten Männer seiner Zeit, Folge leistete und ihm bei der Gründung einer „société secrète"[1]) behilflich war, deren erste Sitzung anscheinend am 28. Februar 1816 stattfand.

---

1) „. . . . La seconde personne à qui je parlai de mon plan fut

Übrigens stellte es sich heraus und wurde auch dem Polizeiminister berichtet, dass die schweren Verleumdungen, die unmittelbar zur Verbannung der Brüder Anlass gaben, sich viel weniger auf die Vorkommnisse während des Interregnums, als auf gewisse aufrührerische Plakate stützten, die sich in Grenoble gefunden haben sollten und mit denen man geflissentlich, aber sehr mit Unrecht, den Namen Champollion verflochten hatte, weshalb denn der Präfekt, welcher in dieser Sache klar sah, von „relativer Ungerechtigkeit“ gegen die beiden Champollion zu sprechen schliesslich nicht umhin konnte. Es war besonders der Polizist (agent provocateur) Cadet Vincent, den man späterhin als Urheber der lügenhaften Polizeiberichte kennzeichnete, welche die Behörden über die Brüder erhielten. Infolgedessen schreibt der Graf Bastard im Bericht vom 22. Februar 1816: „. . . . Diese gefährlichen Männer, wie z. B. Champoléon (sic), Proby, Boissonet, haben alle eine Hauptrolle gespielt in den Hundert Tagen der Usurpation; sie waren an der Spitze der Föderierten und alles, was nicht taugt, richtet den Blick auf sie. . . .“ — Der Minister ordnete an, sie nach Valence, Aix, Digne und Nîmes zu senden, der Präfekt übte jedoch insofern Nachsicht, als er den Brüdern am 19. März befahl, sich nach ihrer Geburtsstadt Figeac zu begeben[1]). Dies war auf dringendes Bitten der Familie Berriat geschehen, die ihre Verwandten in den genannten Städten, die durchweg der

Champollion Jeune, excellent homme aussi dans ses relations privées. . . . Après avoir médité le plan de notre association, dont nous rédigeâmes les articles, précédés d'un préambule explicatif de nos motifs, nous songeâmes à nous constituer d'abord dans la ville de Grenoble, où se trouvaient alors tant de bons élements. . . .“ Journal „Le Patriote des Alpes“ No. 1772, 26. Oct. 1847. Notice histor. von Joseph Rey.

1) M. le préfet a pensé que, dans un moment où se renouvelaient des faux bruits, qui, en s'accréditant dans l'esprit du peuple, pouvaient entretenir de criminelles espérances, il était bien de montrer de l'énergie contre ces hommes pour qui rien n'est sacré. . . . Depuis longtemps, les frères Champoléon étaient désignés par l'opinion générale comme ennemis du gouvernement, d'autant plus à craindre qu'ils réunissent beaucoup d'hypocrisie à beaucoup de talent, d'esprit et de connaissances. . . .“ Bastard an den Minister, 19. März 1816.

stärksten ultraroyalistischen Extravaganzen beschuldigt wurden, zu sehr gefährdet glaubte: wurden doch in Nîmes sogar viele Todesurteile vollstreckt! — Am genannten Tage mussten die Brüder die Bibliothek abgeben und am nächsten Morgen abreisen; sie waren trotzdem nicht allzu mutlos, da ihnen Montlivault noch beim Scheiden wiederholte, dass sie nach kaum einem Monat zurückgerufen werden würden; doch waren ernste Zweifel daran erlaubt, und die sinnverwirrende Eile, mit der man sie, die kaum von ihrer Bestürzung zurückgekommen waren, entfernte, verhinderte ein sachgemässes Ordnen ihrer Angelegenheiten.

„Warum ist man strenger gegen sie, als gegen andere, die als Redakteure sehr viel heftiger gewesen sind?“ fragte kategorisch der Ingenieur Duguet den Polizeiminister, — und des Bundessekretärs „Untaten“ betreffend, heisst es in einer Schrift, die der Deputierte Sappey demselben Minister überreichte, u. a.:

1. Er kämpfte beständig gegen die Versuche einiger einflussreicher Exaltierter und widerstrebte ihren Unternehmungen.
2. Er hinderte die Bewaffnung der Föderierten.
3. Er stritt vier Tage nacheinander gegen die Abfassung einer Petition in Form einer Adresse, zum Zweck heftiger und ungesetzlicher Massregeln [gegen die Ultra-Royalisten] und wenig befriedigt von den stattgefundenen Milderungen, wagte er es,
4. sie ihrer Bestimmung zu entziehen.
5. Er kämpfte also gegen Massregeln an, denen er heute unterliegt. . . . Die Brüder sind das Opfer des Irrtums und verbrecherischer Umtriebe. . . .“[1]).

Doch alle diese Rechtfertigungsversuche konnten nicht den erwähnten Artikel über die Legitimität in Vergessenheit bringen, der in den Tagen der Fédération Dauphinoise soviel Aufsehen erregt hatte. — Ungleich einigen seiner gefährlichsten ehemaligen Bundesgenossen, die sich durch die schriftlich gegebene Lüge vom völligen Umschwung ihrer politischen Gesinnung die Freiheit erkauften, nahm Cham-

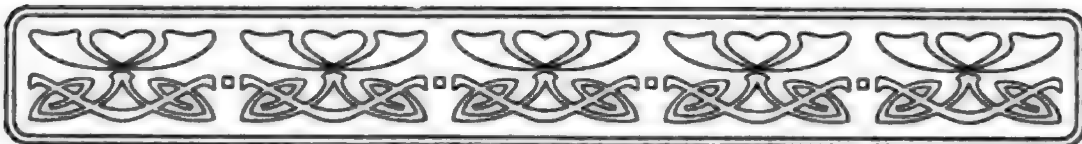
1) Eingabe vom 19. März 1816.

pollion erhobenen Hauptes die unverdiente Strafe auf sich in dem Bewusstsein, dass seine lautere Gesinnung nur noch geadelt werden könnte durch die Verbannung! So verliess er Grenoble, wie er es im Herbst 1809 betreten hatte: die Seele durchglüht von politischen Idealen, die nicht durch die Wechselfälle der Völkergeschicke beeinflusst werden konnten.

Comme un autre j'ai mes amours,
Et puisqu'il faut que je m'explique,
Je porte et porterai toujours
Tous mes voeux à la République!

Cette Belle, pleine d'attraits,
Chérit l'honneur et le courage,
C'est dire que de tout Français
Elle ambitionne l'hommage.

Juli 1815. Auszug aus dem „Toast“.



Kapitel V.

Der Verbannte.

(Ende März 1816 bis Mitte Oktober 1817.)

Infolge der mangelhaften Verkehrsmittel, sowie der vom Präfekten vorgeschriebenen Reiseroute konnten die Verbannten ihre Vaterstadt, wo sie am 2. April anlangten, nur auf grossen Umwegen erreichen[1]. Um die Späher irre zu führen, ahmte François die Sprache der Ultra nach, als er Thevenet Auskunft gab über die politischen Zustände der sechs durchquerten Departements, deren zumeist aus Liberalen bestehende Bevölkerung schwer zu leiden hatte. „. . . Diese Besessenen," schreibt er, „möchten sogleich [Ruhe und Frieden haben; aber das ist nicht eher möglich], als bis die guten Diener unseres Königs und die Freunde der wahren Grundsätze alle Ämter inne haben und mit der vollen Gunst der Regierung beglückt sein werden. Die Reinen, obwohl in der Minderheit wie bei uns, beeilen sich denn auch (wie bei uns), die lokalen Autoritäten über die unwürdige Führung der Individuen aufzuklären, welche die einträglichsten Stellen innehaben; so reinigt man denn täglich die verschiedenen Verwaltungszweige, und die Schurken werden durch rechtliche Leute ersetzt."

Zum Glück für die Brüder waren die Behörden des Lot-Departements und somit auch die des Kantons und der

1) Über Lyon, Clermont, Aurillac.

Stadt Figeac durchweg konstitutionell-monarchischer Gesinnung, so dass die nicht zahlreichen Ultra mit starker Hand niedergehalten wurden. — Im übrigen hatte sich die Stadt mit ihrem altertümlichen Aussehen nur insofern verändert, als jetzt Ruhe und Ordnung, sowie gedeihliche Wohlhabenheit in ihr herrschten. So wurde denn durch verhältnismässig freundliche Eindrücke das Bild des Jammers verdrängt, das sich mit grausamer Schärfe in Champollions Gedächtnis aus der Zeit her eingegraben hatte, wo vom Turm der Saint-Sauveur-Kirche aus die rote Jakobinermütze wie zum Hohn auf die im Elend beinahe untersinkende Stadt herniedergeblickt hatte.

Das ehrwürdige Haus in der unwirtlichen Bodousquerie (eigentlich Boudousquairie)-Gasse stand, äusserlich betrachtet, ganz wie vordem da: innen aber fehlte die Mutter und damit war alles verändert! Denn der Vater, einst ein umsichtiger Geschäftsmann und sehr verdienstvoller Bürger, war seit Jahren schon von falschen Freunden in verkehrte Bahnen geleitet worden, so dass die Führung der kleinen Buchhandlung in der Hauptsache seiner ältesten Tochter Therese oblag, während sich deren viel jüngere Schwester Marie der Häuslichkeit widmete. Sie war eine hochgewachsene schlanke Blondine, anmutig und von seltener Herzensgüte, tief religiös veranlagt und zu jeglicher Selbstverleugnung fähig.

Die zwei auch äusserlich sehr verschiedenen Schwestern[1]) verstanden sich nur in einem Punkte völlig: im Kult ihrer Brüder, die ihnen, von ihrer einfachen Sphäre aus gesehen, gleichsam wie höhere Wesen erschienen; dem jüngeren fiel dabei aus den erwähnten bis in die Kindheit zurückreichenden Gründen unwillkürlich der grössere Teil zu, und er sollte bald Gelegenheit finden, sich dafür erkenntlich zu zeigen.

Die beiden Champollion waren nunmehr dem Präfekten des Lot-Departements, Graf Lézay-Marnésia und speziell dem

---

1) Pétronille, die dritte Schwester, hatte sich bereits im Februar 1803 mit Michel Desplas in Figeac verheiratet; sie wird nur einmal in der Korrespondenz erwähnt, und zwar als François jeder seiner drei Schwestern ein kleines Schmuckstück übersandte. Eine Urenkelin Pétronilles ist die in Figeac lebende Frau Armandine Cornède.

Unter-Präfekten ihres Kantons, Baron de Campagne, unterstellt; doch liessen ihnen diese Herren freien Spielraum, verkehrten freundschaftlich mit ihnen und befürworteten nachdrücklich ihre Rückberufung. — Die erste Zeit des Exils wurde teilweise mit Abfassung von Beschwerde- und Protestschriften[1]) ausgefüllt, die einen tiefen Einblick in die äusserst komplizierte Sachlage gewähren, deren Einzelheiten hier jedoch keinen Raum finden können. Der schlimmste Gegner der Brüder unter den Grenobler Würdenträgern war keineswegs Montlivault. Der fortgesetzte Verrat, den dessen Handlungen an seinen mündlichen Versprechungen übten, entsprang vielmehr der Angst vor den eigenen Parteigenossen, die ihm in Paris bereits wegen zu grosser Milde die Stellung unterminierten: in den leitenden Kreisen der „okkulten Regierung", die man fortgesetzt von derjenigen Ludwigs XVIII. unterschied, war nämlich der Unwille über das Dauphiné, das man beschuldigte, „durch seinen starken Gärungsprozess unaufhörlich den Süssteig ultraroyalistischer Lauterkeit zu versäuern," viel zu stark, um nicht unter Umständen die empörendsten Gewaltmassregeln noch zu gelinde erscheinen zu lassen.

So bekannte Montlivault der Familie Berriat und andern mündlich stets mit warmen Worten, keinen Grund für des Ministers scharfes Vorgehen gegen die Brüder zu finden, setzte er aber die Feder an, so überwältigte ihn seine Pontius Pilatus-Natur, und der Bericht floss derartig aufs Papier, dass er neue Verwicklungen heraufbeschwor. Beschuldigte man ihn dann der Wortbrüchigkeit, so schützte er den Polizeikommissar vor. Dieser war es tatsächlich, der ursprünglich vom Minister die Verbannungsordre gefordert hatte, obwohl er die beiden Brüder so wenig kannte, dass er ihre Ämter wie ihre Vergehen im Bericht vom 22. Februar auf einen Kopf gehäuft und auch tatsächlich in der ersten Antwort des Ministers vom 3. März nur für einen Champollion (le sieur Champoléon) die erbetene Ordre erhalten hatte, — ohne im Grunde zu wissen, für welchen.

---

1) Die Entwürfe dazu, sowie die behördlichen Aktenstücke (Original oder Kopie) liegen vor.

Grausamerweise hatte sie ganz geflissentlich nur auf solche Städte gelautet, in denen die Erinnerung an Napoleon, den beide Champollion auf den Schild gehoben hatten, verfehmt war[1]). Gleich danach hatten sich zwar Minister und Kommissar über die wahre Sachlage aufgeklärt gezeigt, aber das unerhörte Versehen der Personenverwechslung wurde damit nicht ungeschehen gemacht, sondern lebte in den Akten weiter. Die Sache war heikel, und die Abreise der Brüder wurde vielleicht deshalb so sehr überhastet, denn sie war vorläufig die einfachste Lösung der komplizierten Frage und machte dem unbequemen Drängen gewisser Leute ein Ende, die in ihrem Eifer für die „gute Sache" es auf sich genommen hatten, einige Geheimpolizisten zur Fälschung ihrer Berichte zu verführen.

Dass eigentlich nur einer oder vielmehr keiner von ihnen verbannt worden, da ja das bezeichnete Individuum weder mit dem einen noch mit dem anderen identisch war, hatten die Brüder nun bei ihrer Ankunft in Figeac mit aller Bestimmtheit erfahren (und zwar aus dem Inhalt der ihnen von Freunden vertraulich übersendeten Kopien einschlägiger Aktenstücke der Behörden), welcher Umstand den energischen Ton der Beschwerdeschriften von Jacques-Joseph erklärlich macht. So beschuldigt er den Präfekten Montlivault ganz direkt, sich in seinem letzten Bericht an den Minister malitiöser Auslegungen und strafbarer Unterschiebungen bedient zu haben; und Duguet, der Brüder rührigster Freund, derselbe, der ihnen über alles, was in den Ministerien schriftlich über sie einging, Auskunft gab, hatte ohne Scheu dem Polizeiminister geschrieben: „Es ist ein Unglück, dass sie Plätze inne haben, nach denen zwei oder drei ehemalige Jakobiner trachten, die jetzt begeisterte Royalisten sind...."

Duguet ging in Paris den grossen Bekanntenkreis der Brüder durch, um ihnen Freunde in der Not zu gewinnen — und Helfer. Der Kardinal de Bausset, Arago, Cuvier, Fourier, Dacier und Millin, sowie verschiedene Deputierte des Dauphiné erboten sich zu warmer Fürsprache; sogar Jomard, Quatremère de Quincy und Langlès zeigten sich willig dazu,

1) Wie gesagt, drang schliesslich Montlivaults günstigere Bestimmung durch.

nur der eine, von dessen Einfluss man das meiste, wenn nicht alles gehofft hatte, verhielt sich zur grossen Erbitterung vieler zum mindesten völlig ablehnend. Duguet wurde deshalb von glühendem Hass erfüllt gegen den grossen Gelehrten, mit dem er eine lange Unterredung gehabt hatte, und er vermochte von seinem tiefwurzelnden Groll erst in etwas zurückzukommen, als Sacy etwa acht Jahre später für Champollions Entdeckung energisch in die Schranken trat, — aber freilich damit zugleich auch für die Ehre französischer Wissenschaft.

Eines Abends glaubte Duguet gesiegt zu haben, am andern Morgen zeigte ihm jedoch Decazes den erwähnten Bericht Montlivaults, der eine Menge von Tatsachen aus dem Interregnum zutage förderte, die das Amnestiegesetz hätte zugedeckt lassen müssen.

„Die Vernunft hat keine Macht mehr über das Delirium der Handvoll Menschen, die alles regieren," klagt der Freund und übersendet seinen Protest gegen Montlivault an Frau Zoë, damit diese ihn persönlich übergeben und vom Präfekten unter vier Augen eine Erklärung für sein Benehmen fordern möge. Der somit zur Rechenschaft Gezogene beteuerte ihr, dass sein Wohlwollen unvermindert sei, warnte aber vor allzu schneller Rückkehr, da sie grosse Gefahren biete, und weil ein zweites Exil sich ungleich verhängnisvoller gestalten würde als das erste. „Sie wissen nicht, was Sie erbitten," sagte er zu seiner Rechtfertigung, „erst wenn kein Platz mehr zu erjagen ist, werden die Nachstellungen aufhören;" und er riet den Brüdern, „wegen der Wut ihrer Verfolger" die Stadt fürs erste zu meiden. Zugleich wurde aus Grenoble vertraulich gemeldet: „Ducoin lärmt wie der Teufel (fait le diable à quatre), um Eure Stellung zu bekommen." — Pierre Antoine Amédée Ducoin (geboren 1777) war ein begabter, aber rücksichtslos emporstrebender Mann, der sich, um seine Ziele zu erreichen, zur rechten Hand und zum Panegyriker des heissblütigen Divisionsgenerals Vicomte Donnadieu gemacht hatte, der Hauptstütze des Grafen von Artois im Dauphiné, wo sein Name in Verbindung mit der „zweiten Schreckenszeit" noch lange genannt werden wird.

Nach der Abreise der Brüder war die Bibliothek zuerst vom alten Abbé Lesbros, dann von Aug. Pellat, dem Freund und Schüler Champollions, verwaltet worden; diesen ersetzte jedoch der Maire, Marquis de Lavalette, schon am 25. Mai durch Ducoin, allerdings auf Grund schriftlichen Abkommens mit Champollion-Figeac, nur provisorisch und mit ausdrücklicher Betonung der Rechte der abwesenden Brüder.

„Einige hungrige Geier machen sich die Bibliothek streitig," klagt François, dem die endgültige Absetzung schon zweifellos schien, in einer Erörterung über eine epidemische Krankheit, die er als „Plaçomanie" bezeichnet, denn auch Ducoin hatte schon rührige Neider, die ihm die kaum erlangte Stellung zu entreissen drohten. Inzwischen hatte es Duguet beinahe erreicht, dass den Brüdern ein Aufenthalt in Paris erlaubt würde, — aber am 1. und 2. Mai fanden dort derartige Massenverhaftungen statt, dass die Gefangenen nachts nach ausserhalb transportiert wurden, um nur regelrechte Unterkunft zu finden. Die Gärung war ungeheuer gross, eine Krisis stand bevor und die Gefahr für die Brüder lag so sehr auf der Hand, dass der treue, selber stark gefährdete Duguet sie nun seinerseits dringend bat, in Figeac geduldig auszuharren.

Bereits in der Nacht vom 4. zum 5. Mai brachen dann in Grenoble blutige Unruhen aus, die nur allzu sehr diese Warnung rechtfertigten. Es war gleichsam ein Ventil, das der polypenartig ganz Frankreich umstrickenden, bis an ausländische Höfe reichenden Verschwörung geöffnet wurde, deren eigentliches Wesen selbst jetzt noch nicht völlig aufgeklärt sein dürfte und deren Devise anscheinend lautete: Alles andere — nur nicht das, was ist! Man drohte den „beiden Königen in Frankreich" mit einem dritten, dem Herzog von Orléans, fils d'Egalité; doch waren auch die Wahl eines fremden Prinzen oder die Wiederherstellung der Republik ins Auge gefasst. Vorläufig jedoch schrieb der Rechtsgelehrte Paul Didier, einer der Hauptagenten, den Namen Napoleon auf seine Flagge, als er für sein blutiges Experiment ganz geflissentlich das Dauphiné, und in diesem speziell das Isère-Departement erwählte. Denn dort hatte der gewaltige Name für die grosse Mehrzahl der Bevölkerung

noch nichts eingebüsst von seiner faszinierenden Macht und war wie kein anderer geeignet, sie zu politischen Wagnissen hinzureissen.

Wie das Ereignis, welches das überlistete Departement[1]) von neuem dem Rachedurst der Ultra überlieferte, seinen vorläufigen Abschluss fand, zeigen die pomphaft aufgebauschten Siegesdepeschen Donnadieus, deren eine lautet: „Alle Zugänge zur Stadt sind mit den Leichen der Feinde bedeckt, — das Blut der Schuldigen ist nach Gebühr geflossen. . . .“ — Nicht umsonst hatte das „okkulte Regiment“ hiermit die Bluttaufe erhalten[2]), denn die Gewalttätigkeiten der ultraroyalistischen Machthaber nahmen nun erschreckende Dimensionen an, und sehr beängstigend war es für die den beiden Verbannten Nahestehenden, dass deren Namen beim Aufspüren der Verschwörer laut oder leise immer wieder genannt wurden. Geheimnisvolle Andeutungen von einem sie schwer kompromittierenden Papier in Ducoins Händen machten die Runde und ein dunkles Gerücht brachte den Namen des Marschalls Drouet, dessen Unterstützung bei der Flucht einst mit Todesstrafe bedroht gewesen war, mit dem der Brüder in Zusammenhang, so dass die Erinnerung an die kühne Tat des älteren von ihnen nun wie ein Damoklesschwert über beider Haupte hing.

Didier, Delphinat und vordem Professor an der Grenobler juristischen Fakultät, war selbstverständlich nicht selten mit ihnen zusammengekommen, und gemeinsam mit ihm hatte Figeac im Mai 1815 in den Tuilerien des Kaisers Huld erfahren![3]) Sobald jedoch den Brüdern die Teilnahme an der Verschwörung (vor welcher sogar der feurige Charles Renauldon zurückschreckte) angetragen wurde, hatten sie alle Beziehungen zu ihrem verblendeten Kollegen abgebrochen. Dennoch hätte ihre Anwesenheit in Grenoble genügt, um sie sofort in äusserste Gefahr zu versetzen, denn

1) Hier fristeten viele schwer bedrängte Halbsold-Offiziere der „Grossen Armee“ ihr jammervolles Dasein und Didier rechnete auf sie.

2) Didier wurde am 10. Juni 1816 zu Grenoble hingerichtet, eine Anzahl der von ihm verführten „Verschwörer“ wurden standrechtlich erschossen, unter ihnen ein Greis und ein 16jähriger Jüngling.

3) „[Il] nous a écrasés de compliments, comme Grenoblois.“ Figeac.

das entdeckte Komplott wurde dort von den Ultra sehr geschickt dazu benutzt, sich unbequem Gewordener zu entledigen, und da die gefürchtete „Cour Prévotale“ nicht als zweckentsprechend erschien, so wurde eine Militärkommission eingesetzt, „die in Zeit von einer Stunde zu richten und zum Tode zu verurteilen“ die Befugnis hatte.

War ihnen somit Grenoble verschlossen, so sahen die Brüder mit desto grösserem Verlangen nach Paris hin, aber nochmals warnte sie Duguet, als er selber der Hauptstadt entfloh: „Der leiseste Argwohn kann grausame Folgen haben; [zwar ist die Pariser Polizei für Euch, doch sind die Zeiten so furchtbar, dass selbst sie oft machtlos ist!].“

Angesichts dieser Sachlage ergaben sich die Verbannten einstweilen in ihr Geschick. — Während nun Jacques-Joseph sogleich seine alten Bekanntschaften erneuert und sich möglichst wieder in seinem Geburtsort einzubürgern gesucht hatte, war François geraume Zeitlang „mit seinen Ideen allein geblieben,“ um sein moralisches Gleichgewicht erst wiederzufinden, ehe er sich dem kritischen Blick seiner ihm völlig entfremdeten nunmehrigen Mitbürger aussetzte, die ihn „dem Marius gleich, aufrecht auf den Ruinen Karthagos stehend“ — sehen sollten. So heimisch er sich auch bei den Schwestern fühlte, so gedachte er doch mit Schmerz der letzten Geschehnisse. „Überdies,“ schreibt er an Thevenet, „bin ich … durch mein Wesen und meine Geschmacksrichtung Delphinat bis auf den Grund meiner Seele! Figeac ist mir wie ein neues Land erschienen; ausser dem Hause begegne ich keinem bekannten Gesicht; alle die, zu denen ich in der Kindheit Beziehungen hatte, sind gestorben oder anderswo. Und wäre dem auch nicht so, so würde es mich doch nicht hindern, mich ebenso vereinsamt zu fühlen, wie ich es bin. Denn da ich meine früheren Gefährten . . . so jung und für so lange Zeit aus dem Auge verloren habe, so würden meine Beschäftigungsart und ihre Gewohnheiten ohnehin eine Scheidewand zwischen uns aufrichten, die zu überschreiten ich nicht über mich gewinnen könnte.

Die jungen Leute in unserer Stadt, wie diejenigen aller fruchtbaren Distrikte ohne lokale Industrie interessieren sich nur für Pferde, fürs Spiel und für das sogenannte schöne

Geschlecht. Man kann nichts Gutes von ihnen erwarten. Und in Figeac Soireen einrichten zu wollen, wäre vergebliche Mühe. Es gibt hier keine Gesellschaft, weil diese verteufelten politischen Meinungen die Salons auflösen. Nichts also von allem, was unsere Jugend hier tut, kann weder, noch darf es mir konvenieren. So bin ich denn allein mit den angenehmsten Erinnerungen." — Diese Zurückgezogenheit kam dem mit den Brüdern nach Figeac gekommenen achtjährigen Ali zugute, dessen seit Jahresfrist begonnene Unterweisung der fürsorgliche Onkel auf sich genommen hatte.

Drei bald nach der Ankunft in Figeac flüchtig hingeworfene kleine Abhandlungen philosophischer Natur sind sehr bemerkenswert und geben zugleich einen Beweis von der wechselnden Stimmung ihres Verfassers. Die erste[1]), von Bitterkeit durchtränkt, erscheint wie eine Art von Selbstverhöhnung, in der sich die Ereignisse widerspiegeln, denen er zum Opfer gefallen war. Hier steht er in vollem Aufruhr da gegen das Geschick, das ihm keine andere Waffe mehr übrig gelassen, als Ironie! Seltsam genug folgt aber am selben Tage bereits ein zweiter Aufsatz[2]) nach, der zusammen mit dem dritten[3]), am nachfolgenden Tage verfassten, mit fernem Wetterleuchten nach dem Gewittersturm verglichen werden darf. Ein wohltuender Hauch von Resignation weht uns aus diesen scharf gedachten und gut entwickelten Sätzen entgegen, in denen der Autor über sich selbst hinausgeht und nicht mehr fühlt, sondern denkt. — Das Bemerkenswerte an diesen flüchtig hingeworfenen Ideen

1) „Les hommes tels qu'ils sont." (20. April 1816.) In welcher Stimmung dieser packende Aufsatz geschrieben ist, sieht man aus dem Schlusssatz: „Le plus sot animal à mon avis c'est l'homme!"

2) „La Providence, — le Destin ou le Hasard". (20. April 1816.)

3) „Le libre arbitre." (21. April 1816.) Der Kernpunkt dieses Artikels liegt in den Sätzen: „L'homme [n'est pas] libre d'opérer sa perception, puisque les idées naissent des circonstances, dont la première cause est en Dieu. — La volonté est donc la seule faculté libre dans l'homme; si le libre arbitre est autre chose que le désir de faire le bien ou le mal, c. à. d. la volonté, il n'existe point et c'est une des nombreuses rêveries théologiques."

ist, dass sie niedergeschrieben wurden in einer Zeit, die sie noch nicht völlig verstehen konnte.

Champollion kam übrigens bald von der etwas harten Beurteilung der jungen Leute in Figeac genügend zurück, um sich mit ihnen zu befreunden und manche heitere Stunde in ihrem Kreise zu verleben, besonders abends, bei zwanglosen Zusammenkünften unter freiem Himmel, wenn Reiten, Wettlaufen, Ständchenbringen die Zeit verkürzten. — In diese ihm ganz ungewohnte Umgebung versetzt, wo er keinerlei Amtswürde zu wahren, keine politischen Kämpfe auszufechten hatte, wo kein vorgestecktes Studienziel ihn zu rastlosem Fleiss antrieb, fühlte sich François zum erstenmal im Leben wirklich jung und mit der ihn umgebenden Jugend[1]) zu allerlei Kurzweil aufgelegt. Der Reiz der Neuheit dieser körperlich so anregenden Existenz vermochte ihn somit für einige Stunden täglich über alles was ihn drückte hinwegzutäuschen, so dass er sich leicht fühlte und frei — trotz der Verbannung. Aber die Briefe an Thevenet zeigen, dass das Leid immer wieder die Oberhand gewann.

„Wann werde ich unsere schönen Berge wiedersehen; ich habe sie nie so malerisch, nie so bezaubernd gefunden wie jetzt, wo meine Augen sie nicht mehr vor sich haben!" klagt er im Monat Mai, in Erinnerung an den strahlend blauen Himmel, der zu dieser Jahreszeit dem Gebirgspanorama von Grenoble einen in Wort und Bild nicht zu beschreibenden wunderbaren Reiz zu verleihen pflegt. — Da war es nun doppelt schlimm für des Verbannten heimwehkranke Seele, dass die ohnehin so düsterblickende Stadt Figeac eines der gefürchteten (zum Glück seltenen) „Oxicrat"-[2]) Jahre zu verzeichnen hatte. Ein kalter Nordwest führte fast ununterbrochen schwere Regenmassen mit sich, so dass die Sonne nur selten „bleich und matt aus den Wolken hervorblicken" konnte. Man heizte noch im Juni und begann erst im August mit dem Mähen des kaum notreifen Getreides, das vielfach Garbe um Garbe am Herdfeuer getrocknet

1) Durch gesunden Humor zeichnete sich vor allen Jean Veyssié aus, der Sohn eines reichen Grundbesitzers.

2) Lokale Bezeichnung für den schlechten Wein solcher Jahre.

wurde. In solchen Unglücksjahren hängen die Trauben noch im November in den verschneiten Weinbergen neben Eiszapfen am blattlosen Rebstock, und die Winzer müssen zahlreiche Feuer anzünden, um ihrer traurigen Arbeit Herr werden zu können.

Die beiden Verbannten, die zu ihnen Fernerstehenden immer nur von ihrem „Aufenthalt auf dem Lande" redeten, wurden binnen kurzem sehr populär in ihrer Vaterstadt und dank ihrer ungewöhnlich anregenden Eigenart traten sie auch bald in den Mittelpunkt des dortigen gesellschaftlichen Lebens, dem sie nicht nur wieder aufhalfen, sondern das sie auch für eine kurze Spanne Zeit völlig umgestalteten.

All dieser Ablenkungen ungeachtet richtete François den Blick stets nach Grenoble hin, denn dort befand sich ja, was ihm Geist und Gemüt fortwährend beschäftigte: vor allem sein ägyptisches Arbeitsmaterial, von welchem mehr als das mitzunehmen, was zum Umarbeiten der beiden koptischen Werke nötig war, er durch die hastige Abreise und durch Montlivaults trügerische Versprechungen verhindert worden war. — Dass Rosine nun mehr noch als zuvor unter den scharfen Vorwürfen ihres übellaunigen Vaters zu leiden hatte, schmerzte ihn ebenfalls, — war doch seine äusserst missliche Lage die Veranlassung dazu. Daher die stete Bitte an Thevenet[1]), sich der Bedrängten „mit brüderlicher Sorgfalt" anzunehmen: „Zerstreue sie möglichst, verhindere sie, sich den schwarzen Gedanken hinzugeben, mit denen sie sich so häufig quält und die ihr so sehr schaden. Erfinde, wenn es nötig ist, um sie zu beruhigen."

In die zarte Innigkeit, mit der er stets seiner „Schwester" (hier im orientalischen Sinne), seiner „Anaïs" gedenkt, für die ihm der Name Rosine[2]) zu unpoetisch erscheint, tönt wie ein rauher Missklang sein Groll über die Grenobler Bibliotheksverhältnisse hinein: „Wir haben ihm (Ducoin) alle

1) Um Thevenet von einer unglücklichen Liebe zu heilen, rät er ihm: „Une indifférente ne vaut pas un soupir, une ingrate ne vaut pas un regret, une infidèle ne vaut pas une larme. Prends ta règle de conduite dans un de ces vers."

2) Weshalb sie nicht mit ihrem schöneren Taufnamen Rose genannt wurde, ist nicht zu sagen.

Bücher, die er haben wollte, geliehen und für seine Studien alle in unserer Macht stehenden Erleichterungen verschafft. Überdies hat mein Bruder in Paris lange daran gearbeitet, ihm eine Anstellung im Unterrichtswesen zu verschaffen. Und gerade dieser Mann will uns aus unserem Platz drängen. So ist die Menschheit!" Fast schmerzlicher noch berührte es ihn persönlich, dass man einem gewissen Boissonet, „Jakobiner vom reinsten Wasser im Jahre 1793," die über ihn verhängte Verbannung erlassen hatte — demselben Mann, gegen den er ganz allein (als Generalsekretär der Föderation) um der gesetzlichen Ordnung willen drei Tage lang angekämpft hatte, damit nicht den Ultra durch Gewaltmassregeln Besitz und Leben gefährdet würden! Aber Boissonet trug längst wieder die Lilie am Knopfloch — und Champollion nicht!

„[Seine Mässigung]," spottet er, „verdiente ganz gewiss viel eher diese Gunst, als der revolutionäre Geist, der Blutdurst und die extreme Heftigkeit der Gesinnung Deines Freundes, des alten Revolutionsmannes und Oberhauptes der Grenobler Jakobiner. . . . Nochmals: So ist die Menschheit!"

Seinem schmerzlich bewegten Gemüt gaben die Briefe Rosines und Thevenets den besten Trost. Beide waren gleich ihm begeisterte Musikfreunde und sorgten dafür, dass in Freundeskreisen verschiedene Lieder Champollions, die Thevenet selber in Musik gesetzt oder bekannten Melodien angepasst hatte, „zu Ehren des Verbannten" gesungen wurden. Für das musikalische Empfinden dieses letzteren sind folgende Worte an Thevenet kennzeichnend: „Ich bitte Dich, die notwendigen Änderungen mit der Melodie vorzunehmen, damit sie sich meiner Poesie anpassen kann, denn Du hast mich gelehrt, dass die Melodien nicht immer zu den verschiedenen Worten passen, wenn diese auch dasselbe Versmass haben. Ich vermute, dass es ebenso mit den beiden Romanzen sein wird. Deine [ist eine] Reihenfolge von Distichen; doch meine feurige Phantasie wird sich niemals in diese Symmetrie, die ihr sehr kalt erscheint, einzwängen können. Meine Verse wie mein Kopf sind voll Beweglichkeit, — guter oder schlechter! Jede Strophe ist

in der Abschattung verschieden von der vorhergehenden, und ich bezweifle, dass diese Ungleichheiten, die dem Wesen der Poesie entspringen und häufig ihre Schönheit ausmachen, nach dem Geschmack unserer Tonkünstler sind, weil sie, falls sie etwas gesunden Verstand haben, . . . einsehen, dass jeder Vers seine eigene Melodie haben müsste[1]). Ihre Abneigung hinsichtlich dieses Punktes hat unsere lyrische Poesie mehr beeinflusst, als man denken sollte: unsere Romanzen sind kraftlos, ohne Aufschwung und ohne Nachdruck; auch komponiert man keine Oden mehr wie die Alten, die nichts anderes sangen, und es wird von der erotischen Poesie der Franzosen gesagt, dass man bei ihnen singt, was nicht der Mühe lohnt, gelesen zu werden. Doch ist dies keineswegs eine Regel ohne Ausnahme."

Aber auch an Anregungen ganz anderer Art fehlte es nicht. So grub der Archäologe Baron Chaudruc de Crazannes in der Stadt selbst und in ihrer Umgebung nach römischen Altertümern; daneben suchte und fand man Gräber aus der Gallierzeit, die unter Aufsicht der beiden Brüder geöffnet wurden[2]). Ferner liess der langjährige Freund der Familie Champollion, J. A. Delpon[3]) auf Kosten der Distriktsverwaltung unfern des Städtchens Cap-de-Nac auf einem romantisch gelegenen felsigen Bergrücken Ausgrabungen vornehmen, die in erster Linie Jacques-Joseph interessierten, da er nun seine Behauptung, dass dort Uxellodunum, die letzte von Cäsar persönlich belagerte Gallierstadt, gestanden habe, wissenschaftlich nachweisen zu können hoffte[4]). François, der bald zu Fuss bald zu Pferd die

1) Champollion sah also auch auf diesem Gebiet gleichsam in die Zukunft hinein und ging seinen eigenen Weg. Denn die durchkomponierte Musik war damals noch nicht in Frankreich eingeführt. Bei uns hatten Bach, Mozart und Beethoven diese Bahn schon geöffnet, auf welcher dann Schubert und andere weiterschritten.

2) Bei Reilhac fand man in einem Tumulus zwölf Kadaver im Kreise liegen, die Köpfe in der Mitte, ohne Waffen und Geräte.

3) 1778—1833; Procureur du Roi und Deputierter. Bedeutender Geologe und Landwirt; umsichtiger Philanthrop. Der Besten einer in seiner Zeit.

4) Seine Ausführungen galten lange für überzeugend, werden aber seit Jahrzehnten bereits angefochten.

Gegend durchstreifte und hier und da wieder zu botanisieren begann, begleitete zwar seinen Bruder häufig nach Cap-de-Nac, um ihm behilflich zu sein, am liebsten jedoch ging er nach Livernon, einem altersgrauen Städtchen, das mit seinem historischen Kirchlein aus der Merovingerzeit und seinen schön gepflegten Gärten, heute noch wie damals als eine Oase in seiner beispiellos steinigen Umgebung daliegt, und wo die Nachkommen von Jean Veyssié und von Delpon pietätvoll die Erinnerung an allerlei kleine Begebnisse rege erhalten, die einst gelegentlich der Besuche des Verbannten dort stattgefunden hatten.

Eine Ablenkung edelster Art von ihrer sorgenvollen Lage fanden die Brüder in ihren Vorbereitungen zur Errichtung einer Volksschule nach der soeben in Frankreich wieder neu aufgekommenen sogenannten „Lancaster"-Methode, die hauptsächlich auf dem gegenseitigen Unterricht[1]) der Kinder, nach Anweisung des Lehrers und unter seiner Beaufsichtigung, beruhte.

Fig. 7.

Mit dem Volksunterricht war es damals schlecht bestellt in Frankreich. Zwar hatte die Revolution, aus ihrem Taumel erwachend, gegen Ende 1794 auf die liberalen Ideen des Anfangs zurückgegriffen und mit viel Eifer und Verständnis treffliche Pläne für den Elementarunterricht entworfen, aber nicht die Zeit zur sachgemässen Ausführung derselben gefunden, so dass schon das Direktorium, und vollends das Kaiserreich, sie wieder von der Bildfläche verschwinden sah. — Hatte nun auch das Gesetz vom 1. Mai 1802 die Gemeinden zur Gründung von Elementarschulen verpflichtet, so fehlte doch von oben herunter die nötige Anregung, so dass der Ruf Raffrons (am 22. Oktober 1792) nach Erziehung

1) Daher „Enseignement mutuel". Im Englischen damals „Monitorialsystem" genannt.

und Unterricht für das Volk noch immer übertönt wurde von dem Worte Napoleons, dass die unteren Volksschichten keines Unterrichtes bedürfen, um zu gehorchen. Und um dem Imperator zu gefallen, hatte der Republikaner Fourcroy es über sich vermocht, die Staatsunterstützung ausschliesslich für Lyceen und Spezialschulen zu verwenden! Der Kostenpunkt, einer der traditionellen Einwürfe gegen die Hebung der Volksschule, war hierdurch als Hindernis noch schwerwiegender in die Wagschale gefallen.

Nun glaubte Jomard, dessen pädagogische Talente sehr bedeutend waren, die Lösung des ihn stark beschäftigenden Problems gefunden zu haben und auf billige Weise der Unwissenheit der unteren Klassen abhelfen zu können. Er hatte im Jahre 1814 in London das Verfahren des Lehrers Joseph Lancaster[1]) kennen gelernt, der beim Volks- und Elementarunterricht je einen lehrenden Schüler auf fünf bis acht lernende verwandte, dadurch den Fleiss und die Ehrliebe der Kinder ungemein steigerte und derartig glänzende Erfolge mit seinen 500 Schülern erzielte, dass die königliche Familie dieses Unterrichtssystem unter ihren speziellen Schutz genommen hatte. Die Macht des Beispiels und der deutlich zutage tretende Gewinn an Zeit und Geld bei dieser Mechanik des Unterrichts in ihrer Vollendung machten die „Lancaster“-Schulen, die man das „Wunder Londons“ nannte, in Grossbritannien schnell populär.

Diese Methode war in Frankreich schon um 1744 von Herbault im Hospice de la Pitié (nahe dem Jardin des Plantes in Paris) bei 300 Schülern mit grossem Erfolg verwendet worden, doch wurde Herbault zwar sehr bewundert, doch nicht unterstützt. Dasselbe erlebte der aus Irland gekommene Chevalier Paulet 30 Jahre später, als er mit dem neuen Unterrichtssystem in seinem Militär-Institut Instruktion und Disziplin in aufsehenerregender Weise zu fördern verstand. Dass sich schliesslich Ludwig XVI. für ihn und seine Methode

---

1) Sein Buch: Ein einziger Schulmeister unter tausend Kindern in einer Schule, übersetzt und mit Anmerkungen versehen von B. C. L. Natorp (Duisburg u. Essen, 1808) fand auch in Deutschland vorübergehend Anklang.

interessierte, wurde dann aber der Grund, weshalb diese als royalistische Institution von der Revolution verworfen wurde. Französische Emigranten hatten sie jedoch so sehr in England gerühmt, dass infolgedessen Lancaster im Jahre 1798 seine erste auf sie gestützte Schule eröffnet hatte. Doch führte sie der Quäker Andrew Bell (geboren 1753 in Schottland) aus Indien her zur selben Zeit als „System of Madras“ ebenfalls ein. Er hatte in Egmore bei Madras im Jahre 1792 eine Schule solcher Art gegründet und hatte damit nur die (schon von Cicero erwähnten) uralten Gepflogenheiten Indiens in etwas modernisiert! — Bells hohe Verdienste wurden durch Lancasters durchschlagendes Organisationstalent mehr als billig überschattet, doch war es die Übersetzung[1]) seines trefflichen Leitfadens, die dem nun als neu in Frankreich eingeführten System zur Grundlage diente, — merkwürdigerweise jedoch unter dem Namen Lancasters.

Im Frühling 1815 traten in Paris eine Anzahl Männer aller Parteien zusammen und bildeten auf Anregung Jomards ein Zentralkomitee[2]), das sich, mit reichen Mitteln versehen, netzartig über das Land auszudehnen strebte und in jedem Bezirk geeignete Männer mit der Verwirklichung seiner Pläne betraute. So gehörten denn auch die beiden Brüder zu dieser Gesellschaft, die ihnen bereits die nötigen Proben des Unterrichtsmaterials zugesandt hatte, das der eigenartigen Methode angepasst war und nun in entsprechender Anzahl für die Schülergruppen vervielfältigt werden musste. In seiner völligen Isoliertheit während der ersten Zeit hatte sich François schon damit beschäftigt, weil er auf Grund der gedruckten Anleitung einen jungen Lehrer für die kleineren Schulkinder der Stadt Figeac auszubilden gedachte. Denn die eingehende Beschäftigung mit Ali hatte ihm gezeigt, welch grosse Genugtuung ihm die Verwertung seines pädagogischen Talentes bei Kindern verschaffte.

Aus diesem Grunde schrieb er auch zu jener Zeit eine auf die allgemeine Grammatik der Sprachen sich

1) Instructions pour la direction des écoles selon le système de Madras, Londres 1798.

2) Société pour l'encouragement de l'Enseignement Elémentaire.

gründende französische Grammatik, deren einfachere Anordnung dem „Lancaster"-System angepasst und, auf grossen Bogen lithographisch vervielfältigt, den verschiedenen „Lancaster"-Schulen zugesandt wurden, indessen eine kompliziertere Form für den Privatunterricht bestimmt wurde[1]). Diese „literarische Erziehungsmethode" sollte die Kinder von Anfang an auf die Erlernung fremder Sprachen vorbereiten und ihnen „die Drangsale der Anfangsgründe bei den Pedanten der Schulgeissel und der klassischen Zuchtrute ersparen."

Wie lebhaft sein Interesse für die Schuljugend seines Geburtsortes war, hatte er schon gelegentlich der im August 1816 stattgefundenen Preisverteilung im dortigen Collège Royal bewiesen, wo er die Schüler eingehend geprüft hatte. Desto mehr bedauerte er deshalb, dass die von Jaques-Joseph und ihm selber vertretene neue Lehrmethode für den Elementarunterricht und für die Volksschulen auf den Widerstand der Schulbehörde stiess. Zwar durften beide hoffen, dass ihnen der Einfluss des Präfekten und des Unterpräfekten zu Hilfe kommen würde in dieser Angelegenheit, doch konnte fürs erste von der Eröffnung einer „Lancaster"-Schule nicht die Rede sein.

Inzwischen waren zwei schlimme Nachrichten aus Grenoble eingetroffen, wo der Marquis de Pina, einst der Brüder Freund, ganz eigenmächtig am 2. September Ducoin zum Bibliothekar ernannt und den begangenen Vertrauensbruch in einem Brief an den Präfekten wie folgt zu rechtfertigen gesucht hatte: „. . . . Da der Bibliothekar gewissermassen ein öffentlicher Lehrer für sehr viele junge Leute ist, so folgt daraus, dass eine solche Stellung nur an Männer gegeben werden darf, deren Moralität, sowie religiöse und politische Grundsätze alle wünschenswerten Garantien bieten. . . ." Der schon damals sehr angesehene Rechtsgelehrte Berriat Saint-Prix[2]) dagegen meldete den Brüdern „die Ernennung des Diebes Ducoin".

1) Zum grösseren Teil erhalten geblieben. Inediert, da sie von den Schülern kopiert wurde.

2) Er nannte seitdem Ducoin schlichtweg le voleur. Ducoin wusste es und schwieg dazu.

Da die Stellung des Assistenten ebenfalls aufgehoben war, so brach nun ein wahrer Sturm aus in der Familie Blanc, indem der Vater das Verlöbnis seiner Tochter mit dem „aussichtslosen“ Dozenten formell löste, weshalb denn fortan nur wenige heimliche Briefe zwischen den Liebenden gewechselt werden konnten. François schreibt darüber: „Von allen Seiten zugleich kommt das Unglück über mich, doch hätte ich das vorher wissen können! . . . Ich kenne ihn, er ist wankelmütig und davon gerade hoffe ich das Beste. . . . Der Mond hat seine Phasen und mein zukünftiger Schwiegervater auch. . . . Übrigens bin ich reicher als ich glaubte: ich habe 750 Franken sichere Renten aus der Universitätskasse[1]; . . . ausserdem habe ich auch im „Grossen Buch“ 44 Sous Jahresrente, als meinen Anteil an der Hundert-Millionen-Anleihe.“

War dies alles sehr betrübend, so begann sich dagegen der politische Horizont genügend zu klären, um eine sofortige Änderung zum Besseren in den Grenobler Zuständen, und damit auch eine Möglichkeit zur Rückkehr der Verbannten, erwarten zu dürfen. Zwar wurde Decazes noch immer durch Verdächtigungen der Brüder seitens der Ultra alarmiert, doch fielen die Berichte aus dem Lot-Departement um so beruhigender aus. Hier hatten Lézay-Marnésia und Campagne bereits im September den Präfekten Montlivault um dessen Verwendung beim Minister gebeten, da alsdann die Auflösung der Kammer durch den König eine glückverheissende Änderung des Regierungskurses erwarten liess. Man rechnete bereits stark auf den liberalen Geist des Ministeriums und glaubte, dass es sich beeilen werde, die Ungerechtigkeiten und die Missgriffe wieder gut zu machen, die in seinem Namen während der letzten Session begangen worden waren.

Montlivault, der die Sache der Ultra verloren glaubte, begann sich mit schneller Wendung der konstitutionellen Liga zu nähern und liess wiederholt an die Brüder schreiben, dass er nicht sein Herz, wohl aber die Umstände befragt

---

1) Der halbe Gehalt war nachträglich den Professoren bewilligt worden.

habe, indem er die baldige Rückkehr der Brüder vereitelte, „um nicht die Hand zu bieten zu den vielen Bosheiten, die noch immer gegen sie geplant würden,“ — von ihrem grossen Einfluss auf den Kampf der Parteien, den ihre Wiederkehr notgedrungen zu neuem Brande anschüren werde, ganz zu schweigen.

Nach endlosen Debatten wurde er aber von den Grenobler Liberalen doch noch soweit gewonnen, dass er selber am 19. November 1816 die Zurückberufung des älteren Bruders beantragte; sie wurde bewilligt, und zu gleicher Zeit stellte der Minister die des jüngeren in des Präfekten eigenes Belieben. Da nun aber für Champollion-Figeac die Überwachung fortbestehen sollte, so ignorierte dieser seine „Begnadigung“, weil er sie vorläufig als eine Illusion ansah. — Wie schon erwähnt worden, galt François in Regierungskreisen wegen seiner nicht unbekannt gebliebenen republikanischen Gesinnung und seiner unter Umständen zündenden Beredsamkeit zu jener Zeit für gefährlicher als sein Bruder, der politisch so gut wie aussichtslose Bonapartist, dem man aber trotzdem zum mindesten ebenso sehr misstraute.

Frau Zoë, welche Montlivault mehrfach noch bestürmt hatte wegen ihres Gatten, war so tief betroffen über ihres Schwagers dauernde Verbannung, dass sie sich Vorwürfe darüber machte, nicht auch für diesen eingekommen zu sein; einzig nur ihr teilnehmendes Herz zu Rate ziehend, führte sie nun in erneuten Bittgesuchen alle nur irgend annehmbaren Gründe auf, um auch seine Freilassung zu erwirken. Montlivault wurde inzwischen durch die Intriguen seiner früheren Parteigenossen gestürzt und durch den Grafen Berthier de Sauvigny ersetzt. An diesen wendet sich nun der mittlerweile ebenfalls konstitutionell überfärbte Polizeikommissar Graf Bastard und bittet um des jüngeren Verbannten Freilassung, verwechselt ihn aber wieder mit dem Bruder, und nimmt ihn überdies für Frau Zoës Gatten, so dass der, für den er bittet, wie ehedem mit keinem der beiden Champollion identisch ist. Selbst dieser an gewaltsame Willkür gewöhnte Mann bestand nun aber auf beider Verbannten Rückkehr und zwar „weil das Gesetz über die individuelle Freiheit erscheinen werde, und weil alle in der-

selben Lage befindlichen Individuen bereits zurückgerufen seien."

Auch Duguet, Sappey u. a. waren längst wieder mit dieser kaleidoskopartig wechselnden Sache beschäftigt, ohne jedoch zu hoffen, dass vor dem Erscheinen des neuen Gesetzes — der Amnestie zum Trotz — den Brüdern überhaupt Gerechtigkeit zuteil werden würde.

Noch manches Aktenstück wurde geschrieben, bevor man François am 14. Januar 1817 endlich erlaubte, sich „in Grenoble aufzuhalten." Beide Brüder bestanden jedoch darauf, Pässe ohne Einschränkung zu erhalten und der offiziellen Überwachung entzogen zu werden; sie blieben daher in Figeac, bis ihnen endlich (nicht die Gerechtigkeitspflege im Lande, sondern) das langersehnte Gesetz über die persönliche Freiheit auch im letzten Punkte Abhilfe schaffte. — Wirklich teilt alsdann der Präfekt der Isère am 20. Februar 1817 Frau Zoë mit, dass nun die Brüder Herr ihrer Bewegung seien; da die letzteren jedoch nur vom Präfekten des Lot-Departements das zu ihrer unbehinderten Abreise Notwendige erlangen konnten, diesem jedoch keinerlei amtliche Nachricht darüber zuging, so überreichte Duguet am 11. März dem Minister eine Eingabe über das Benehmen des Isère-Präfekten, den er zur Erfüllung seiner Amtspflichten sofort veranlassen zu wollen bat.

Am 10. April endlich konnte Lézay - Marnésia dem älteren Champollion einen Pass nach Paris ausstellen, wohin dieser sogleich abreiste, während François mit seinem Neffen Ali noch zurückblieb. Auch er war nun also völlig frei — und sein erster Gedanke war, „den schönen Roman endlich zu vollenden," der seit drei Jahren im Gange war, aber Fesseln ganz eigener Art schlangen sich immer dichter um ihn, eben jetzt, da er nach Grenoble zu eilen wünschte, wo er im Geiste bereits weilte. Thevenet, dem er einst, wie um seine stete Sorge um ihn zu entschuldigen, zugerufen hatte: „Die Liebe hat Flügel, — die Freundschaft nicht; das Auge der Liebe ist fast immer gehalten, die Freundschaft aber hat Luchsaugen, um über dem Glück derer zu wachen, denen das Geschick die Gunst erweist wahrer Freundschaft teilhaftig zu werden," — Thevenet musste nun seinerseits den

Freund sowohl, wie auch Rosine trösten, und in seiner Vertrauensseligkeit erwidert ihm François:

„Ich bitte Dich also, ihr in meinem Namen, — hörst Du wohl? — alles zu sagen, was Du von zärtlichsten und schönsten Dingen ersinnen kannst. Habe keine Angst, dass ich Dich Lügen strafen werde."

Dank den Bemühungen beider Brüder war der letzte Winter in Figeac für die dortige Gesellschaft ungewöhnlich heiter verlaufen, denn die altgewohnten monotonen Vergnügungen hatte ein völlig neues Programm in geistig derartig anregende Zusammenkünfte umgestaltet, dass die Erinnerung an sie noch heute in der Stadt fortbesteht, leben doch dort noch Nachkommen derer, die Zeuge jener glanzvollen Tage gewesen waren. Das Haus in der Bodousquerie-Gasse, das solange unbeachtet gestanden hatte, sah sich nun plötzlich zum Mittelpunkt der Stadt werden, von dem das neue Leben dort wie der Pulsschlag vom Herzen ausging.

Aber die Tage vergingen und glichen sich nicht, denn noch während Jacques-Josephs Anwesenheit war es plötzlich den Geschwistern klar geworden, dass die heimliche Vergeudung des mütterlichen Erbes[1]) durch den Vater so weit vorgeschritten war, dass gewisse „Freunde" desselben unvorhergesehen die Maske abwarfen und mit brutalen Gewaltmassregeln drohten, falls ihren gewissenlosen Forderungen nicht sogleich volle Genüge gegeben würde. Nur die Anwesenheit der Brüder und ihr tatkräftiges Eingreifen in diese Verhältnisse konnte das Haus noch vor gänzlichem Zusammenbruch retten, da aber der ältere von ihnen seine Abreise nach Paris nicht länger mehr verschieben wollte, so fiel die ganze Geschäftslast auf des jüngeren Schultern. Der schwere Konflikt zwischen kindlicher Pietät und der Notwendigkeit, die Würde des Hauses, sowie die Zukunft des Vaters und der Schwestern zu sichern (auf das eigene Erbteil hatten die Brüder längst verzichtet), wurde zur Quelle

---

1) Es hatte in ausgedehnten Ländereien bestanden; zur Deckung der Schulden musste nun der in Kap. I erwähnte parkähnliche Garten verkauft werden.

schwerster Leiden für François, doch nur seine Briefe an den Bruder enthalten bittere Klagen darüber, mit gemeinen Naturen in demütigender Weise um Geldwerte streiten zu müssen: „. . . Ich, ohne jegliche Kenntnis derartiger Angelegenheiten, ich muss nun den ganzen Verdruss und Ekel davon tragen. — O diese letzten Tage — schrecklichere habe ich nie erlebt!“ schreibt er am 13. Mai, nachdem es ihm soeben noch gelungen war, die Gerichtsvollzieher von der Schwelle des ehrwürdigen Elternhauses zurückzutreiben.

Halb vernichtet von Beschämung und Kummer über die ungeahnt hereingebrochene Katastrophe, erkennt er es dankbar an, dass zwei Freunde[1]) ungerufen erscheinen, um Hilfe zu leisten: „. . . Diese also sind wahre Freunde! . . . Niemand sonst ist gekommen, sie aber sind meiner Bitte, die ich ihnen übrigens niemals ausgesprochen hätte, sogar zuvorgekommen! Es sind doch immer die Ärmsten, die am meisten Herz besitzen. Das haben sie bewiesen und lange Zeit werde ich dessen noch gedenken, wenn Gott will.“ — Champollion lehnte standhaft das Dargebotene ab; er verschaffte sich vielmehr, nachdem er seine geringe Habe geopfert hatte, anderswo Hilfe, bat aber den Bruder um Übersendung eines kleinen Geschenkes für die Freunde, „eine Bagatelle, — denn die Hand, die sie gibt, erhöht den Wert.“

„Nur Ali ist seines Lebens froh,“ klagt er etwas später, „glückliches Alter, wo man nur sieht, was Vergnügen macht.“ Übrigens hatte er inmitten seiner Verzweiflung darüber, das Haus dem Stadtklatsch preisgegeben und fortan vielleicht von allen gemieden zu sehen, die Genugtuung, dass der ganz plötzlich abberufene Unterpräfekt, Baron de Campagne, nur allein von ihm persönlich Abschied nahm: „. . . er hat mich gestern Abend zärtlich umarmt und heute Morgen noch meinen Pass freundlichst selber ausgefüllt.“ Auch der Nachfolger, Herr de Saint-Félix, fand sogleich den Weg nach dem bedrängten Hause und ersuchte Champollion um Auskunft über Land und Leute[2]). — Zu dieser Zeit er-

1) Das Ehepaar Jausion.

2) Casimir Périer in Paris hatte ihm Champollion dazu empfohlen.

innerte ihn ein Brief Ducoins daran, welcher Mittel sich seine Neider in Grenoble bedienten, um ihn fortgesetzt von dort fernzuhalten. Über seine Erwiderung an den Zensor und Bibliothekar schreibt François an Thevenet: „. . . Du hast seine Infamie gegen uns nicht vergessen.... (Er) hatte, man weiss nicht wie, in meinen Papieren einen Brief meines Bruders[1]) aus der Zeit des Interregnums ausgegraben und ihn der Behörde ausgeliefert, um uns hängen zu lassen!!... Falls er einen Funken von Ehrgefühl hat, wird ihn mein Brief vernichten. . . .“ Auf seine Bitte, wegen der gewaltsamen Entwendung dieses überdies zu unlauteren Zwecken missbrauchten Papieres ein strafrechtliches Verfahren gegen Ducoin einzuleiten, hatte Berriat Saint-Prix nur die eine Antwort, dass halb Grenoble darüber zugrunde gehen würde, — ohne Nutzen für die Brüder.

Gerade in diesen Tagen häuslichen Elends schien es Champollion ein Bedürfnis zu sein, in heiter erscheinenden Briefen an liebe Freunde sich momentan von der trüben Gegenwart loszureissen. So entstanden einige humoristische Briefe an James Bougy, der ihn und Rosine zu Paten seines Kindes zu haben wünschte, die charakteristisch sind für den ausserordentlich starken Familiensinn ihres Schreibers.

Dass er selber in Figeac sehr hart bedrängt war, schärfte ihm noch den schon von Natur so hellen Blick für die Not anderer. Ein in Cahors weilender Verwandter seines ehemaligen alten Lehrers, des Abbé Calmet, „ist dem Verhungern nahe,“ weil er nicht zum Unterrichten zugelassen werden soll. „Schaffe ihm Gerechtigkeit.... Eile tut Not!“ bittet er den Bruder, und dann wieder, im Hinblick auf zwei Unglückliche, „[denen das liebe Brot fehlt, und die es sich redlich verdienen möchten]. Mache das schöne Wort wahr: ‘Selber im Elend, lerne ich anderer Elend mildern’.“ Seine Bitten konnten erfüllt werden; manche ähnliche Anliegen noch wurden nach Paris übermittelt und direkt oder durch den Bruder erledigt; die Kunde von den hohen Beziehungen und von der unerschöpflichen Hilfsbereitschaft Champollions durchdrang alle Schichten der Bevölkerung,

1) Näheres in Kapitel VI.

so dass das eben noch wegen peinlicher Vorkommnisse gemiedene alte Haus nochmals in den Mittelpunkt des allgemeinen Interesses trat und vorübergehend wieder wurde, was es 25 Jahre früher gewesen war: ein Hort der Menschenliebe, wo Bedrängte vertrauensvoll Rat und Hilfe erbaten. Der Umstand, dass Champollion im Frühling 1817 sich gegen die harten Massregeln ereifert hatte, denen die Ultra-Royalisten ihrerseits nach dem Siege der Konstitutionellen zum Opfer fielen, hatte manche, die sein Geschick, nicht aber seinen Charakter kannten, in Erstaunen gesetzt und das Vertrauen bestärkt, das ihm allmählich von allen Seiten, auch in politischer Hinsicht, vollauf entgegengebracht wurde. Denn von den Konstitutionellen verlangte er nun die Mässigung, die sie selber 1815 und 1816 ihren Bedrückern gepredigt hatten. „Aber so ist der Mensch,“ schreibt er an Thevenet, „er missbraucht stets die Waffe, vor der er sich gefürchtet hatte, ehe er sie zur Hand genommen.“

Anfang Juli endlich konnte er dank der Umsicht und eisernen Willenskraft, die er im monatelangen Kampf gegen die wucherischen Gläubiger entwickelt hatte, die Furcht aufgeben, „den Vater und die Schwestern binnen Jahresfrist im Armenhause zu sehen;“ und blieb auch noch viel zu ordnen übrig, so vermochte er sich doch nun mit aller Energie der Förderung seiner soeben mit einem Lehrer aus Paris eröffneten „Lancaster“-Schule zuzuwenden. Im Verlauf der Zeit hatten sich nämlich nicht nur die Schulbehörde — die anfangs den ungerechtfertigten Bedenken des Klerus Gehör gegeben hatte, — sondern auch die Bewohner von Figeac und Umgegend der genannten Lehrweise als einer wirklich segensreichen Neuerung zugewendet und damit dem unter ihnen weilenden selbstlosen Apostel des Systems eine wahre Herzensfreude bereitet. Dass überdies nun auch die Präfekten des Tarn- und des Aveyron-Departements Champollions Anwesenheit noch dazu benutzen wollten, um junge Leute zur Erlernung der neuen Methode nach Figeac zu senden, war eine öffentliche Genugtuung für den monatelang in seinen idealsten Bestrebungen Verkannten.

Noch am 3. Juli waren seine Aussichten für eine gesicherte Zukunft so gering, dass er schreibt: „Weniger als

je zuvor erkenne ich jetzt, wann ein günstiger Wind stark genug wehen wird, um mich zu Dir und zu allen zurückzuführen, die mir teuer sind. Ich mache seit 16 Monaten eine harte Schule durch, und diese Zeit wird in meinem Leben zählen. . . . Das Resultat all dieser Betrachtungen, der Zustand meines Herzens und meines Kopfes, alles bis zu meiner Abmagerung hin, trägt dazu bei, mich zu überzeugen, dass ein tückischer Dämon meinem Geschick vorsteht und mich geradewegs in eine Hölle von Leid führt, während doch alle meine Bestrebungen dahin zielen, mich zum Himmel emporzuheben. . . . Getrennt von meiner Blume und von einem Freunde wie Du . . . ist es noch ein grosser Trost, ganz sicher zu sein, dass Ihr, Rosine und Du, mich keinen einzigen Augenblick vergesst."

Zum Leide Champollions lag dessen ägyptisches Arbeitsmaterial nach wie vor in einem Arbeitskabinet aufgestapelt, das, obwohl zu den Räumen der Grenobler Bibliothek gehörig, zurzeit nicht zugänglich war. In diesem „gelben Zimmer" hatten die Brüder mit Vorliebe gearbeitet, und da ihnen beim plötzlichen Eintreffen der Verbannungsordre, wie erwähnt worden, baldige Rückkehr versprochen wurde, so hatten sie es einfach verschlossen, um es erst bei der Wiederaufnahme ihrer Amtsgeschäfte selber wieder zu öffnen. Seit ihrer Entsetzung durch Pina wurde dann, zum Beweis ihres Protestes, dies Zimmer dem Nachfolger hartnäckig vorenthalten. Da nun aber François wegen der ihm feindlich gesinnten Grenobler Behörden und der gänzlichen Aussichtslosigkeit auf eine neue Stellung letzthin beschlossen hatte, seinen Aufenthalt in Figeac zu verlängern, so bat er am 18. Juli Thevenet, das wichtigste von diesem Material, welches der Freund heimlich zurückziehen sollte, ihm zu übersenden; die kleine Liste[1]) lässt interessante Rückschlüsse zu

1) „I. Une gravure d'I^{n} égypt. et grecque [collée sur toile]; c'est l'I^{n} de Rosette:
II. La même I^{n} en hiéroglyphes et collée sur un carton.
III. Dans une liasse de papiers, intitulée I^{n} de Ros. prendre tous les papiers et feuilles de papier intitulés Alphabet Egn.; d'autres, intitulés: passages lus.

auf mehrere wichtige, zu Anfang März 1816 im „Arsenal“ des Entzifferers vorhanden gewesene „Waffen“.

Monate hatte er in Figeac vergehen lassen, bevor er die ihm schmerzliche Umarbeitung seiner koptischen Grammatik und des drei Bände umfassenden Wörterbuches im Sommer 1816 begann, so dass dann mehr als ein Jahr verflossen war seit dem Tage, wo er erbittert ausgerufen hatte: „Man will zu Gericht sitzen über meiner Arbeit. Sei es so, ... einmal noch will ich mich dem Urteilsspruch unterwerfen ....[1])“ Und um auf andere Gedanken zu kommen, hatte er sich mit Interesse der seltsam bewegten Geschichte seiner Vaterstadt zugewendet und den Plan gefasst, sie eingehend zu bearbeiten. Ganz besonders der Aufklärung bedürftig erschienen ihm die fast unglaublich zu nennenden Geschicke des Ortes während der 46 Jahre, wo die Protestanten ihn in ihrer Gewalt[2]) gehabt hatten. Was er darüber durch mündliche und schriftliche Überlieferungen in Erfahrung brachte, wird sich zweifellos mit den Nachrichten decken, die ein Zeitgenosse von ihm in seinen nicht zur Veröffentlichung bestimmten Privatpapieren verzeichnet hat[3]).

IV. Un cahier intitulé: Iⁿ Egne. — en caractère démotique ou vulgaire.

V. Une douzaine de feuilles sur grand papier blanc, chargées de la copie en grand de l'Iⁿ de Ros. Chaque ligne est numerotée; il y en a 32 lignes, au-dessous desquelles il y a du français ou du grec.

VI. Un vol. in-4° imprimé, [intitulé] Iⁿ de Ros. par Ameilhon.“

1) „On bride l'aiglon, mais l'aigle finit toujours par briser et emporter le lacet!“ 2. Juni 1815.

2) Siehe Kap. I p. 22.

3) Um 1600, so scheint es, war die damals mit Wällen und Zitadelle versehene Stadt jedem Angriff gewachsen. Um sie zu einem Bollwerk der Hugenotten zu machen und deren Macht noch zu verstärken, wandte sich der Gouverneur de Chambré an Heinrichs IV. Minister, den bekannten Herzog von Sully, der schliesslich, i. J. 1614, für eine gewisse Summe die Stadt als sein „Eigentum“ von ihm erwarb. Seltsame Zustände schuf besonders noch ein Abt (qui aima mieux sabre que crosse), mit dem Sully die ehrwürdige Benediktinerabtei bedacht hatte. Späterhin erzürnte sich Ludwig XIII. mit Sully, der es zu sehr mit den Hugenotten hielt, inzwischen aber für 12 000

Champollion führte sein Vorhaben leider nicht aus, — wahrscheinlich weil ihm sein Instinkt, oder auch eine Mahnung des Bruders anheim gab, sein eigentliches Gebiet, das Altertum, nicht um dieser zeitraubenden Nachforschungen willen zu verlassen. So unternahm er denn die erwähnte Neugestaltung der beiden koptischen Werke und hatte er schon am 31. Dezember 1816 berichtet: „[Mein koptisches Wörterbuch] wird alle Tage dicker, während es seinem Verfasser umgekehrt ergeht,“ so schreibt er fünf Monate später: „Ich habe [es] vermehrt, vervollkommnet und kopiert; das härteste dabei ist, dass es noch nicht fertig ist, obwohl ich an Seite 1069 bin.“ — Er hatte bis zum Eintreffen des erwähnten Berichtes der Akademie gehofft, Sacy mit der Anordnung nach Wurzelwörtern aussöhnen zu können, da ja dies System auch früher schon bei semitischen Sprachen gebräuchlich gewesen war, doch liess er völlig ausser acht, dass das Studium des Koptischen damals noch in seinen Anfängen stand und eine solche Anordnung also kaum gelingen konnte. Seine (ebenfalls im Jahre 1808 begonnene) Grammatik betreffend[1]), die in den Archiven der Nationalbibliothek schlummert, so sagt ein Fachgelehrter der neueren Zeit, dass sie sich durch grosse Klarheit und Präzision auszeichne, obwohl sie an Methode und Originalität zu wünschen übrig lasse. Dies erklärt sich dadurch, dass Champollion das Studium des Koptischen nur als Mittel zum Zweck ansah, — als den Weg, der ihn zum Ziele führen würde, ohne dass er sich nach allen Seiten hin in alle Einzelheiten dieses Weges zu vertiefen brauchte.

Die ersehnten Papiere trafen im August 1817 ein (zur

écus seine angeblich persönlichen Anrechte an die Stadt an den Herzog d'Uzès verkauft hatte, der durch diesen Handel die bedrängte Stadt freimachen wollte. Weil nun Sullys Sohn den König ebenfalls erbittert hatte, so liess dieser Figeac belagern und nach der am 9. Juli 1622 erfolgten Erstürmung den Katholiken zurückgeben. Da sich diese aber beim Niederreissen der Wälle allzusehr beeilten, so wurde viel Schaden angerichtet. Ganz besonders jedoch hatte die schöne Bergkirche zu leiden gehabt, „unter dem Vorwand, dass sie entweiht worden war.“

1) Siehe p. XV. XVI. der Préface seiner Géographie über die Anordnung nach Wurzelwörtern für seine Gram. u. s. Wörterbuch.

selben Zeit, als François der häuslichen Wirren endlich Herr geworden war), so dass er sie nun, zum erstenmal nach 17 Monaten, wieder durchsehen konnte. — Mit den Hieroglyphen im engeren Sinne hatte er sich seit Anfang März 1815 nicht wieder befasst, denn den monatelangen Wirren war ja Sacys herbe Zurechtweisung gefolgt, die ihn, mochte er wollen oder nicht, an der Natur der Bilderschrift wieder irre gemacht hatte. Eine veränderte Auffassung Horapollos wird noch dazu beigetragen haben, — jedenfalls wagte er nicht mehr, die Hieroglyphen als drittes Glied eines einheitlichen Systems hinzustellen, dessen zwei andere Glieder das Hieratische und das Demotische wären. Von neuem hielt er mehr zu Porphyrius als zu Clemens und fiel deshalb wieder in den Irrtum zurück, dass die *ἱερὰ γράμματα* Herodots und Diodors die Hieroglyphen nicht umfassen könnten! Sie standen also — für ihn — wieder abseits von den beiden anderen Schriftarten da. Er wollte deshalb zunächst die Beziehungen des Demotischen zum Koptischen einerseits und zum Hieratischen andrerseits ergründen.

Seine zu vier Quartbänden angewachsene koptische Grammatik und das naturgemäss noch nicht abgeschlossene Wörterbuch neben sich, setzte er also die in Grenoble begonnene, sowohl synthetische wie analytische Untersuchung des demotisch-griechischen Textes der Rosettana fort, eine wichtige und umfassende Vorarbeit zu der späterhin in Paris — einen Monat vor der Verkündigung des hieroglyphischen Alphabetes — vor der Inschriften-Akademie verlesenen grossen Denkschrift über das Demotische.

Der fürsorgliche Bruder hatte sich seit seiner Ankunft in Paris vergeblich bemüht, den Stich der Kommission vom Rosettestein für ihn zu erlangen, da er sich seit Jahren schon beklagte, durch die zweifelhaften Stellen des Londoner Stiches, des einzigen, den er besass, zu fehlerhafter Arbeit verleitet zu werden: Jomard blieb unerbittlich. Überdies erfuhr der „Ägypter“, dass man ihn literarisch bereits mehrfach missbraucht und ausgebeutet hatte: „Künftighin,“ erwidert er deshalb, „will ich . . . frisch und froh auf die literarischen Piraten und System-Extravaganten einhauen. Wer sich zum Lamm macht, den fressen die Wölfe, ich aber habe Zähne

wie ein anderer." Doch unterscheidet er unter den Beweggründen und meint z. B. von Sicard, dem Verfasser der Théorie des signes, der ihm einst so gern gelauscht hatte und nun so manche Ideen des Studenten durchklingen liess: „Ich verzeihe ihm, denn er hat es ohne Vorbedacht getan."

Dagegen beunruhigten ihn die noch inedierten astronomischen Memoiren Fouriers im Interesse der wissenschaftlichen Wahrheit: „Ich weiss gewiss, dass das, was ich ihm ehedem über die Monate, ihre Namen und ihre Bedeutung gesagt habe, obwohl es damals das Beste war, was man darüber wusste, mir heute nicht sehr richtig erscheint: ich betrachtete die Monatsbenennungen wie Namen von Gottheiten[1]) und heute bin ich überzeugt, dass es Namen von Festen sind, so dass in Ägypten, wie in anderen Gegenden des Orients, die Monatsnamen sich auf bürgerliche und religiöse Gebräuche beziehen."

Vom Bruder immer wieder dazu gedrängt, viel zu publizieren, welchem Ansinnen er selber im allgemeinen widerstrebte, hatte er im Juni 1817 „Bemerkungen" zu Engelbreths Arbeit über die baschmurischen Textfragmente geschrieben:[2]) „Wenn das Magasin Encyclopédique den Geist aufgibt," scherzt er, „so dürfen wir uns rühmen, dazu beigetragen zu haben durch die höchst unverdaulichen Bissen, mit denen wir ihm den Magen beschweren."

Schon in den ersten 16 Seiten fand er 60 Varianten zwischen Zoëga und Engelbreth und wünschte „ein Buch im germanischen Sinne" anstatt eines Aufsatzes für die Annales Encyclopédiques, wie sich das „Magasin" nunmehr nannte, darüber schreiben zu können. Letzteren schliesst er mit einem Ausfall gegen verschiedene Zeitgenossen, die das gesamte Altägyptertum ausschliesslich mit arabischen und hebräischen Texten erklären wollten, „als hätten die Ägypter [keine] Nationalsprache gehabt, sondern sich des Idioms benachbarter Völkerstämme bedient."

Diese scharfe Rüge der Hebraisierungsmanie schuf ihm

1) Diese frühere Annahme trifft zum Teil ebenfalls zu.

2) Observations sur les fragments coptes en dial. baschmourique (etc.). Paris 1818 Extrait des Annales Encyclop. 1817.

neue literarische Widersacher, wie Fabre d'Olivet, Johanneau und andere; doch schreckte ihn das nicht: „Es freut mich, dass der Kelte Johanneau seinen gefürchteten Streitkolben gegen mich schwingt," sagt er; „mag er nur bedenken, dass . . . die wahren Ägypter ebenso harte Schädel hatten, wie die Niederbretonen. Fehlt er mich, so ist's um ihn geschehen!"

Aber auch aus der Verschiedenheit der politischen Meinungen waren Champollion neue Gegner in Paris erwachsen, und zwar aus ehemaligen Freunden, für welche die Verbannung der Brüder zum Prüfstein ihrer Gesinnung gegen sie geworden zu sein schien. Viele Freunde und Gönner, besonders Dacier, Arago, Millin, die Brüder Périer, hatten ihnen ihre altgewohnte Freundschaft bewahrt, andere, wie z. B. Letronne, Langlès, Jomard, äusserten zum mindesten ihre Freude über die Aufhebung des Exils, nur Sacy, der wiederholt um eine wenn auch noch so bescheidene Anstellung für seinen Schüler gebeten wurde, blieb stumm, daher denn François in zornsprühenden Worten seinen Bruder beschwört, nicht nochmals zu ihm zu gehen: „[Er] kennt unsere Lage, und falls er etwas Gefühl hätte, so würde er allen kleinlichen Parteihader zum Opfer gebracht haben, um sie weniger grausam zu gestalten. Von ihm hing es ab, es zu tun, und er hat es nicht einmal versucht."

Da Sacy seit Februar 1815 Rektor der Pariser Fakultäten und seit April desselben Jahres Mitglied der Commission de l'Instruction Publique war, die späterhin den Titel Conseil Royal annahm, da ferner sein Einfluss in einschlägigen Fragen ausserordentlich weit reichte und er völlig unterrichtet war vom Notstand des „Ägypters", so kann man sich einer peinlichen Vermutung kaum erwehren: der grosse Orientalist, den man allgemein als einen Schützer der Bedrängten pries, musste Gründe ganz persönlicher Art haben, um in diesem speziellen Fall unerbittlich zu bleiben.

Seinen Aufenthalt in Paris wie immer nach Möglichkeit ausnutzend, versäumte Figeac nicht, seinem Bruder allerlei Material zu senden, und zwar meistens durch Bekannte, wegen der Indiskretion der Postbehörden, die heimlich im Dienste Karls von Artois standen: „Du bist mein Bruder,

— und ich bin der Deine!" so entschuldigt sich François, wenn es der Bitten und Aufträge allzuviele waren. — „Sollte die Gerechtigkeit über den Kanal ausgewandert sein?" fragte er am 3. Juli, als man ihm von einem Artikel in der „Monthly Review"[1]) berichtet hatte, der ihm im allgemeinen günstig war, obgleich man ihm darin vorwarf, die biblischen Dokumente, „wahrhafte Quellen der Geschichte," vernachlässigt zu haben und sie viel mehr mit den Vorurteilen eines Ungläubigen, als mit der Unparteilichkeit eines Philosophen zu betrachten. Hierbei kam ihm das soeben erschienene Werk[2]) des Marquis Pierre de Pastoret in den Sinn, mit dem er (bei Millin) einst manches heisse Wortgefecht über Themata solcher Art gehabt hatte.

Sehr erregt über dieses Autors Darstellungen vom Despotismus der Pharaonen, erklärt er: „[Pastoret hat die Beweise dazu aus der Genesis gezogen. Es wird mir leicht, ihn zu widerlegen und seine Schlüsse zu zerstören. Seine Tatsachen sind aus der Zeit der Hirtenkönige genommen, die Fremde waren in Ägypten!] Joseph machte sein Glück an dem Hofe eines Beduinenarabers; unter den Königen ägyptischer Rasse würde der Sohn Jacobs in den untersten Reihen des Volkes geblieben sein, und er hätte sicherlich den schändlichen Plan der Regierung nicht zur Ausführung bringen können, der ja nur von einem grimmigen Beduinen ersonnen, und nur von einem durch die Fremdherrschaft zertretenen Volke ertragen werden konnte. Ich bin froh, dass des edlen Pairs Nase nicht so weit gereicht hat; ich werde das Vergnügen haben, ihn in meinem historischen Teil[3]) aufzuklären. [Er hat auch vom ägyptischen Kult gesprochen!! — aber] man muss zehn Jahre über den Denkmälern und den Autoren geschwitzt haben, bevor man sich erlauben kann, eine Ansicht über diesen Punkt zu äussern."

Auch über alle „Entdeckungen" auf dem ägyptischen Sprachgebiet erhielt er Kunde; so hatte Louis Ripault im

1) 1816, Vol. 79. p. 463—472.

2) Histoire de la législation. Band II. Législature des Egyptiens.

3) Er denkt hier an die geplante Fortsetzung seines L'Egypte sous les Pharaons.

Juni 1817 vor der Kommission, deren Mitglied er war, in langstündiger Sitzung das Geheimnis seines „hieroglyphischen Schlüssels" enthüllt, aber keine Gnade damit vor seinen Kollegen gefunden und sich eben deshalb sofort an Champollion gewandt; er hatte ihn eingeladen, zu ihm auf sein Landgut bei Orléans zu kommen, dort das vorhandene Material durchzusehen und in des „Entzifferers" Namen druckfertig zu machen. Zugleich schlug er dem „Ägypter" vor, ein Schutz- und Trutzbündnis mit ihm einzugehn, doch dieser liess sich auf nichts ein, obwohl ihm von seinen nun allerorten auftauchenden Rivalen gerade Ripault persönlich so sympathisch war, dass er nicht unterliess, ihm Trost zuzusprechen, als jenem von offizieller Seite her allerlei Unliebsames zugefügt wurde.

Ein anderer Entdecker, Dr. med. Roulhac aus Aurillac, wünschte ebenfalls seine wissenschaftliche Beteiligung und kam im August 1817 nach Figeac, um ihm sein sensationelles, auch Ägypten umfassendes etymologisches System zu unterbreiten: „Er hat den Schlüssel zu allen Mythen des Altertums gefunden," scherzt Champollion darüber und geht im selben Briefe über Günther Wahls Entzifferungen als einer „teutschen (tudesque) Träumerei" leicht hinweg, fügt aber hinzu: „Was ich von den Entdeckungen des Dr. Young aus seinem an mich gerichteten Briefe über die Inschrift von Rosette weiss, beruhigt mich was ihn betrifft. Akerblad schrieb mir ebenfalls, dass er seine Arbeiten aufgegeben habe; den Rabbi[1]) zu nennen, ist nicht der Mühe wert. Fürchte also nicht, dass man mir zuvorkommt; ich habe genügend Zeit für meine Arbeiten über die [Inschrift], doch werde ich bei passender Gelegenheit über das Museum Criticum[2]) sprechen." Ein Aufsatz Sacys war es, der ihm so sehr missfiel, dass er schon am 1. August bemerkt hatte: „Ich muss mich endgültig dieses Faches [bemächtigen]. Es ist an Dir, mir das nötige Material zu senden, damit ich meine Geissel schwingen kann nach dem Vorbild des Rabbis. Jeder der Reihe nach . . ."

1) Rabbin, — Sacy.

2) Nr. VI (im Band 1826) p. 155—204. Extracts of letters (etc.) gez. A. B. C. D. (Young). Enthält dessen „Conjectural translation" des demotischen Textes des Rosettesteines.

Die Überzeugung, dass sein Platz nicht länger mehr in Figeac sei, brachte sich im Herbst 1817 in peinlichster Weise zur Geltung, doch wünschte er eine sichere Stellung in Aussicht zu haben, bevor er, infolge der häuslichen Trübsale völlig verarmt und verschuldet, überdies gesundheitlich arg geschädigt, das schützende Dach des Elternhauses verliesse. Der Bruder mahnte ihn, ins Dauphiné zurückzukehren: „. . . Nur mein Herz würde der Reise nach Grenoble froh werden," erwidert er und bittet nochmals, ihm eine ganz geringe Anstellung in Paris zu verschaffen, damit sie, verbunden mit dem halben Gehalt, ihm zu leben, und die Neugestaltung des Unterrichtswesens abzuwarten gestatte.

Er hatte dringend gewünscht, Millins Privatsekretär zu werden, oder besser noch der des Kardinals de Bausset, seines väterlichen Freundes, um während dessen geplanten einjährigen Aufenthalts in Rom die dortigen koptischen Handschriften, sowie die Löwen des Kapitols, besonders aber die Obelisken, eingehend zu studieren. Leider zerschlugen sich alle Pläne dieser Art, obwohl er dem Bruder die Wahl des Ortes „zwischen Lissabon und Petersburg" freigestellt hatte. Er tröstete sich damit, durch seine orientalischen Studien „zwar nicht Reichtum und Ehre, wohl aber den grösseren Schatz leidenschaftloser Hingabe ans Geschick und völlige Gleichgültigkeit gegen die Zukunft" gewonnen zu haben.

Eine grosse Lücke im Briefwechsel macht es ungewiss, welcher Art die Garantien für eine gesicherte Zukunft waren, die Champollion anscheinend ganz plötzlich nach seiner zweiten Heimatstadt zurückführten, doch steht es fest, dass die Ernennung des konstitutionell gesinnten Choppin d'Arnouville zum Präfekten der Isère, sowie das sehr bestimmt auftretende Gerücht von der unmittelbar bevorstehenden Wiederherstellung der philosophischen Fakultät von Grenoble den Anlass zur Abreise gaben. Immerhin traf Champollion dort am 21. Oktober 1817 mit Ali wieder ein und wurde zu seiner Freude sogleich von Planta, dem Expräsidenten der gefürchteten „Cour Prévôtale", der „aus seinem bösen Traum erwacht," d. h. ins Lager der Liberalen zurückgekehrt war, auf wärmste bewillkommnet und zu festlichem Mahle geladen. Danach führte ihn Planta zum neuen Präfekten, auf dessen Klugheit

und Herzensgüte die liberale Partei des Departements ihre Hoffnungen auf eine bessere Zukunft gründete.

Aber die Agenten des Grafen von Artois dachten trotz der stark hervortretenden konstitutionellen Richtung der offiziellen Regierungskreise weniger als je ans Abrüsten. Im Prinzip bereits besiegt, sannen sie trotzdem auf neue Hilfsmittel, um gerade im Dauphiné und speziell im Isère-Departement, wo starke politische Krisen an der Tagesordnung waren, die seit lange angestrebte grosse Gegenrevolution zum Ausbruch kommen zu lassen:

Den konstitutionellen Geist auslöschen, alle alten Rechte des Adels und der Geistlichkeit wieder einsetzen, willkürliche indirekte Abgaben und Frondienste einführen und im Notfall eine Bartholomäusnacht für die Widerstrebenden einrichten zu wollen, — dies und anderes mehr warf ihnen das „Echo des Alpes“ fortgesetzt vor, besonders aber klagte es sie an, durch ihr Verfolgungsdelirium bereits mehr als 1000 Familien in Grenoble und Umgegend ruiniert zu haben. Je liberaler daher die Ministerien im Dauphiné vorgingen, das der König für die blutigen Exzesse d. J. 1816 zu entschädigen suchte, desto hitziger wurden die Ultra, deren vereinigte Angriffe, nachdem einige der ihren aus dem Sattel gehoben waren, dem trefflichen Präfekten galten, obgleich dieser mit der ernsten Weisung nach Grenoble gesandt war, die geängstete und verbitterte Bevölkerung durch Gerechtigkeit und Milde mit der Regierung Ludwig XVIII. auszusöhnen!

Choppin d'Arnouville bemerkte sogleich die ungeheuren Schwierigkeiten, die sich seinem schönen Friedenswerk entgegenstellten und sah sich daher nach hervorragenden Männern um, die ihm behilflich sein könnten. Planta, der sein begangenes Unrecht dadurch sühnte, dass er sich zur Hauptstütze der ministeriell-liberalen Partei machte, hatte sich deshalb beeilt, den Verbannten noch vor dessen Rückkehr aufs dringendste dem Präfekten zu empfehlen, und gleich die erste Begegnung liess beide erkennen, dass sie sehr freundschaftlich zueinander stehen würden. Champollion erhielt die formelle Zusicherung, dass er nicht mehr verfolgt, sondern beschützt und gefördert werden solle. Hierdurch fiel die drückende Sorgenlast schon zur Hälfte von seinen Schultern.

Er musste versprechen, so oft es ihm möglich sei, den Abend in der Präfektur zu verbringen, und zu einer besonders kostbaren Garantie für dauernde gute Beziehungen galt ihm der Umstand, dass des Präfekten Sohn, ein angehender Hellenist der nach Anregung verlangte, sogleich in Beziehungen zu ihm zu treten begann.

Auch der schon erwähnte Rektor, Abbé de Sordes, begrüsste ihn sofort und gab der Hoffnung auf die Wiederherstellung der philosophischen Fakultät neue Nahrung; es hiess sogar, dass eine zweifache Professur, nämlich alte Geschichte und Hebräisch, ihm beschieden werden sollte. — Durch diese ungeahnt günstigen Perspektiven in sehr gehobene Stimmung versetzt, widerstand er nicht lange den Bitten Plantas und Camille Teisseires, welche in ihn drangen, die von dem Deputierten Savoye de Rollin dringend gewünschte Gründung einer „Lancaster"-Schule in Grenoble zu übernehmen und sich an die Spitze der Anstalt, die dem Departement zum Vorbild dienen sollte, zu stellen. Sogleich verbreitete sich die Kunde von seiner Zusage in der Stadt, und mit aus diesem Grunde strömte nun alles, was sich zur liberalen Partei bekannte, herzu, um ihn willkommen zu heissen, so dass er mit Recht sagen konnte: „Ich bin von aller Welt gefeiert und umarmt worden, selbst von Leuten, die ich weder von Adam, noch von Eva her kannte! . . . Die öffentliche und private Meinung ist für uns, einige Masken sind verschwunden, doch viele neue Freunde gewonnen." — Der an ihn ergangenen Aufforderung war Nachstehendes vorangegangen:

Am 20. Oktober hatte durch eine öffentliche Sitzung die Wiederbelebung der Delphinatischen Akademie stattgefunden, die infolge der politischen Zerrüttung des Dauphinés und der Verbannung ihrer namhaftesten Mitglieder jahrelang brach gelegen hatte. Champollion selber hatte bestimmt, dass er am Tage dieser Sitzung noch nicht in Grenoble sein würde. Denn da er infolge seines Exils der erwähnten Akademie bis auf weiteres nicht mehr angehörte, so hätte seine Anwesenheit in der Stadt zu argen Verlegenheiten geführt. Dennoch war gerade seine Rückkehr der Anlass geworden zu der glänzenden Kundgebung für die nützlichen

Bestrebungen der ministeriell-liberalen Partei, zu der sich die Sitzung gestaltete. Denn im Beisein des Präfekten und vieler hoher Beamten und Offiziere[1]) hatten Teisseire und besonders Planta dargetan, wie segensreich für das Departement die Einführung des „Lancaster“-Systems in grösserem Massstabe sein würde.

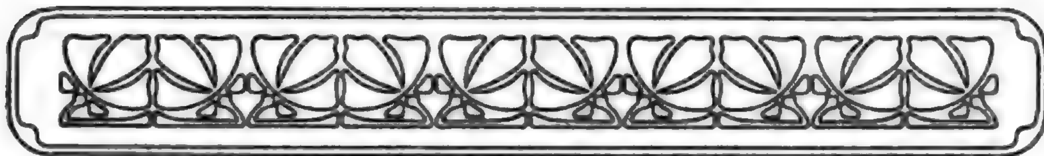
Die Ultra sprachen aus ähnlichen Gründen wie Napoleon einst den unteren Volksklassen das Anrecht auf ordnungsmässigen Unterricht ab. Nun forderte Planta sofortige Hebung des Volksschulwesens und erörterte die drei Punkte:

1. Ist es möglich, das Volk aufzuklären?
2. Ist es nützlich, das Volk aufzuklären?
3. Schuldet man ihm den Elementarunterricht?

Alle drei Fragen wurden ebenso energisch wie einstimmig von den Anwesenden bejaht, und von diesem Moment an hatte man mit freudiger Erwartung dem sich nahenden Champollion entgegengesehen, so dass dessen Rückkehr nach Grenoble in ebenso hohem Grade willkommen war, wie seine Abreise aus Figeac dort Trauer erregt hatte.

---

1) Der Herzog von Ragusa (Marschall Marmont), als Regierungskommissar nach Grenoble gesandt, war ebenfalls anwesend.



Kapitel VI.

Der Pädagoge und Volksfreund.

(Oktober 1817 bis Juli 1821.)

„ . . . Mit grossem Eifer wandte er sich dem Elementarunterricht zu und achtete es nicht zu gering und unscheinbar für sich, ihm eine gute Richtung zu geben und dadurch der Menschheit einen wirklichen Dienst zu erweisen.“ — Es ist Sacy, der gefeierte Pädagoge, der nach Champollions Tode in seinem schönen Nachruf nicht umhin konnte, ihm dieses aller Parteilichkeit unverdächtige Lob zu spenden. Vielleicht schrieb er diese Worte mit nachträglichem Bedauern, seinem ehemaligen Schüler in jenen stürmischen Tagen, wo dessen Tätigkeit auf dem genannten Gebiet mit vielen Kämpfen und Gefahren verbunden war, in keiner Weise zu Hilfe gekommen zu sein.

Die Übernahme und Instandsetzung des neuen Schulwesens durch den jungen Professor galt bei allen Wohlgesinnten von vornherein als öffentlich sanktioniert. Da aber die „Lancaster“-Methode bereits als das Wahrzeichen der liberalen Partei angesehen wurde und sogar als eins ihrer Mittel zur Bekämpfung der Übergriffe des Klerus und der Ultra, so erschien sein Vorgehen einigen älteren Freunden bedenklich kühn, weil ja der von neuem auf den Schild Gehobene sogleich wieder dem Angriff seiner Gegner preisgegeben wurde. — Hierzu kommt noch, dass die fast durchweg liberal gesinnten Söhne der zahlreichen Grenobler Patrizierfamilien,

die jetzt wieder Feste feiern durften, dies in überströmender Freude auch zu Ehren Champollions taten, obwohl dies ebenfalls den Groll seiner Widersacher beträchtlich vermehrte. Je unbedachter ihn nun seine Parteigenossen auszeichneten, desto mehr bestrebte er sich, massvoll zu sein, und der Präfekt war ihm eine stete Mahnung und ein schönes Vorbild dazu. Doch konnte dieser ihn nicht vor den Ärgernissen schützen, die ihm aus dem schroffen Widerstand erwuchsen, den der Maire, Marquis de Pina, der neuen Schuleinrichtung entgegensetzte, so dass diese Angelegenheit immer wieder ins Stocken geriet.

Andrerseits stellte der Bibliothekar Ducoin seine Geduld auf die Probe durch beständiges Reklamieren des „gelben Zimmers", dem schon hohe Aktenstösse in Paris wie in Grenoble ihr Dasein verdankten und das den Unbeteiligten viel Anlass zum Scherzen gab. Zwar suchte der Maire bald mit List bald mit Gewalt dieser Fehde ein Ende zu machen, doch stets vergeblich, da Berriat Saint-Prix sowie der Präfekt selber den Brüdern energisch zur Fortsetzung des passiven Widerstandes rieten.

Inzwischen war es zweifellos geworden, dass trotz der Bemühungen Cuviers die philosophische Fakultät zu Grenoble nicht wieder erstehen würde, da nämlich die übrigen Mitglieder des Conseil Royal der Ansicht waren, dass die Professoren derselben sich zu sehr kompromittiert hätten. Besonders rückhaltlos redete hierüber Gueneau de Mussy, eine Hauptstütze der okkulten Regierung, unter dessen Einfluss, wie gesagt worden, die Université der Möglichkeit, sich zu immer grösserer Unabhängigkeit zu entwickeln, verlustig ging.

So sah sich denn Champollion ganz ausschliesslich auf seine im Entstehen begriffene Schule angewiesen, doch gewahrte er mit Schmerz die täglich zunehmende Feindseligkeit der katholischen Geistlichkeit gegen sein Vorhaben, das trotz seiner friedlichen Tendenz zur Brandfackel zwischen den Parteien zu werden drohte. Scheute sich doch selbst der Divisionsgeneral Donnadieu nicht, dies Werk der Gerechtigkeit öffentlich zu verunglimpfen, noch ehe es fertig dastand. Der Rektor dagegen, Abbé de Sordes, war zum Glück

konstitutioneller Royalist und wollte das Übel in der Wurzel angreifen. Mit Genugtuung meldet François daher dem Bruder: „Sordes will seinen Feldzug gegen den Klerus beginnen, der die Université völlig ersticken möchte mit seinen kleinen Seminaren, deren Kühnheit und teuflische Politik . . . die öffentlichen Lehranstalten unterminieren.“

Zum Abwarten gezwungen, vertiefte er sich einstweilen in den Plan eines grösseren Werkes über das Verhältnis des Judentums zum Altägyptertum, wozu ihn der israelitische Schriftsteller Michel Berr aufforderte, der ihn in Paris einst kennen gelernt hatte. Nur seinem Wunsche Gehör gebend, für Ägypten eintreten zu können, begann er damit eine Arbeit, für die den Besten unserer Tage sogar der Zeitpunkt verfrüht erscheinen möchte, und was ihn einzig dabei schreckte, war nicht etwa seine Kühnheit, sondern der Zorn der Rabbiner „[die ebenso fanatisch sind hinsichtlich ihrer Texte, wie die Katholiken, wenn man an die heilige Vulgata rührt].“ An dieser Klippe scheint denn auch das Werk gescheitert zu sein, denn der „Ägypter“ stellte die Bedingung, seine Ergebnisse rückhaltlos aussprechen zu dürfen. Wie arg dieselben aber dem nationalen Selbstgefühl der Juden mitzuspielen geeignet waren, lässt schon die Disposition erraten, die Figeac, um Missverständnissen vorzubeugen, in ihrer ursprünglichen, nicht fürs Publikum bestimmten Fassung[1]) Michel Berr vorlegte. — Nachdem sich diese Sache zerschlagen hatte, wandte sich Champollion, wie in Paris einst, mit Eifer den nordischen Sprachen zu, um durch die in ihnen verfassten Heldensagen neue Gesichtspunkte zu gewinnen

---

1) Ein Satz darin lautet: „Si ce fut sous une dynastie égypt. ou arabe que Joseph établit son horrible administration qui rendit la nation égypt. une propriété du Roi et rien de plus.“

Ein anderer: „Quels sont les emprunts faits par la langue hébraïque à la langue égyptienne. (Barthélemy [a mis] la charrue devant les boeufs, en cherchant les mots ég. empruntés aux Juifs).“ — Dieser Teil seiner Studien hatte als Parallele Untersuchungen, über die er bereits am 2. Juni 1815 mit Bezug auf seine von der akad. Kommission verworfenen zwei kopt. Werke gesagt hatte: „Emprunts faits à l'égyptien par la langue arabe: c'est une idée mère que je ne veux point leur mettre sous les yeux.“

für die älteste Geschichte der germanischen Völker. Hiervon ganz abgesehen, erhielten die jüngeren seiner zahlreichen Gesinnungsgenossen starke Anregung zur Erlernung fremder Sprachen von ihm durch den Umstand, dass zu eben jener Zeit auf seinen, vom Präfekten unterstützten Wunsch viele in verschiedenen Sprachen verfasste Broschüren liberalen Inhalts ihren Weg nach Grenoble fanden, „um gute und gesunde Ideen“ unter der Jugend zu verbreiten. Selbstverständlich war auch Jacques-Joseph in Paris sehr rührig für diese Angelegenheit; Planta seinerseits sorgte vor allem für deutsche Schriften, da sie ihm zufolge die annehmbarste Form des Protestes gegen den Absolutismus enthielten.

Choppin d'Arnouville machte sich zum Mittelpunkt dieser Bestrebung und es gelang ihm, wenn auch nicht ohne Mühe, die Umtriebe der Ultra geraume Zeit lang niederzuhalten. Zugleich bemühte er sich, den Pariser Regierungskreisen endlich einmal eine richtige Anschauung vom Isère-Departement zu geben, dem „der wilde Drang nach anarchischen Wirren,“ dessen man es seit Jahren beschuldigte, völlig fremd war, da seine (am 22. März 1804 Bonaparte kundgegebenen) politischen Ideale nach wie vor in dem Wunsche gipfelten: „Freiheit — durch weise Gesetze geregelt!“

Bei seinen Bestrebungen, „Wunden zu heilen und Tränen zu trocknen“, zog der Präfekt als land- und leutekundigen Ratgeber stets auch Champollion heran, der ihn täglich in der Einsicht bestärkte, dass die loyalen, aber sehr unruhigen Delphinaten zwischen ihren eingebüssten Landesprivilegien und den jungen Freiheiten der Revolution noch nicht das nötige Gleichgewicht gefunden hätten und deshalb viel mehr mit Schonung und Langmut, als mit grausamer Härte zu lenken seien, — von illegaler Willkür ganz zu schweigen.

Unglücklicherweise hatten Pina und Donnadieu schon im Oktober 1817 verschärfte Massregeln für das Isère-Departement gefordert, sowie die Absetzung Choppin d'Arnouvilles. Als Antwort hatte aber der König den Herzog von Ragusa zur zeitweiligen Unterstützung des Angeklagten nach Grenoble gesandt. Beide jedoch vermochten nichts zur Überbrückung der täglich sich erweiternden Kluft zwischen dem Lager der

Ultra und dem der Liberalen zu tun. Pina und Donnadieu standen dem ersteren vor, der Präfekt, Planta und Champollion galten als die Seele des letzteren. Zu bestimmten Tagen und Stunden empfingen sie ihre Gesinnungsgenossen, wozu bemerkt werden muss, dass sich angesichts der immer ernster werdenden Sachlage die konstitutionellen Royalisten („Chartrains“) neben die gemässigten Liberalen stellten, um die Umtriebe der Absolutisten zu bekämpfen. Verrat an der Korrespondenz, auf die Berichte bestochener Geheimpolizisten gestützte Denunziationen, böswillig ausgestreute Verschwörungsgerüchte und das Anbringen aufrührerischer Plakate[1]), — das waren die Mittel der von mächtigen Pariser Parteigenossen ständig ermutigten Ultra, um sich die Herrschaft im Isère-Bezirk wieder zu verschaffen. Und die offizielle Landesregierung zeigte sich machtlos, den ministeriellen Präfekten vor Pina und Donnadieu zu schützen!

Champollion drängte es, wie im Frühsommer 1815 in den Mittelpunkt der Bewegung zu treten, um seinen Mitbürgern zu Hilfe zu kommen. Aber des Präfekten Mahnungen eingedenk, liess er es dabei bewenden, in den Ausschusssitzungen seiner Partei der gesetzlichen Freiheit und dem wahren Patriotismus das Wort zu reden; doch flehte er unaufhörlich seinen Bruder an, bei den Ministern vorstellig zu werden, damit sie die fortgesetzten Beschwerdeschriften des Isère-Präfekten nun endlich berücksichtigen möchten: „[Die Erregtheit ist fieberhaft, der Kampf wird immer grimmiger, eine Behörde unterminiert die andere, man legt Minen und Gegenminen],“ klagt er und bittet, aus seinen eigenen Briefen Einzelheiten zu geben zur besseren Beleuchtung der skandalösen Vorgänge. Diese hatten besonders darin ihren Grund, dass Donnadieu, im Gegensatz zu dem lautlos vorgehenden Marquis de Pina, seiner wütenden Leidenschaft freien Lauf liess und die unwürdigsten Mittel anwandte, um den Präfekten gewaltsam aus seiner weisen Ruhe aufzustacheln und die Schuld auf dessen Seite zu bringen. Dies gelang ihm aber nicht, und Champollion hebt mehrfach freudig hervor, dass das Tribunal zugunsten Choppin d'Arnouvilles entschieden habe.

---

1) Die Polizisten Brun und Basset wurden dabei abgefasst.

Man schuldet es dem Andenken Champollions, bei diesen Einzelheiten etwas zu verweilen, denn nur so wird es verständlich, wie sehr die heftigen Zornesausbrüche, zu denen ihn sein unbestechlich rechtlicher Sinn immer wieder hinriss, mit der Zeit sein Nervensystem zerrütteten und seiner leicht erregbaren Natur etwas wie agressive Bitterkeit beimischten, die ihr eigentlich ganz fremd war.

Zur Verschlimmerung der anarchischen Zustände trug noch die Anwesenheit von Missionaren bei, die mit vielem Gepränge im Januar 1818 ihren Einzug in Grenoble gehalten hatten und die nicht nur die Bewohner der Stadt selber, sondern, innerhalb ihrer Mauern, auch die gesamte Landbevölkerung bis auf fünf Meilen in der Runde „bekehren" wollten, so dass vom Bischof Massenaufgebote an jene ergingen, die einem Befehl gleichkamen. Der Präfekt wusste im voraus, dass diese Missionare im Dienste von Artois standen und weit mehr politische Zwecke als religiöse verfolgten. Die schwersten Unzuträglichkeiten liessen denn auch nicht auf sich warten, nicht nur, weil verschiedene Elemente der Bevölkerung von der Kanzel herab angegriffen wurden und nun, in allerdings nur harmloser Weise, gegen die Missionare Stellung nahmen, sondern auch, weil diese ihre Predigten so früh morgens begannen und derartig spät am Abend beschlossen, dass die scharenweise herzuströmenden Landleute während der wenigen Nachtstunden sich unterbrachten, wie es ihnen gut schien, und dadurch viel Ärgernis erregten, „indessen die Missionare sorglos der Ruhe pflegten."

Ungehalten über diesen „Skandal zu Nutzen des Glaubens und des Zuwachses der Bevölkerung," sowie über die gewissenlose Verleumdung der Stadt[1]), in der den Berichten der Ultra zufolge die Missionare als „Märtyrer" weilten, stellte Champollion im „Journal Général," sowie im „Journal du Commerce" auf des Präfekten Wunsch in massvollen Worten die wahren Tatsachen fest. Ludwigs XIV. Klage: „Ich bezahle die Missionare sehr teuer und ernte nichts als viele Beschwerden und wenige Bekehrungen,"[2]) kam wieder

1) In Pariser ultraroyal. Blättern und in Broschüren.

2) Frau von Maintenon an Fénélon, 1667.

in Erinnerung, und man wunderte sich nicht allzusehr über den Erfolg der Mission in Loriol, wo „zwei Katholiken im Begriff standen, zum Protestantismus überzutreten."

Eine grosse Prozession schloss endlich am 25. Februar diese religiösen Übungen ab. Mit recht gemischten Gefühlen — denen er in einer sehr scharfen Satire sogleich Ausdruck gab[1]), — sah Champollion den Maire, den Divisionsgeneral und alle sonstigen Ultra als demütige Büsser im Pönitentenanzug hinter dem grossen Kreuze herziehen, das unter Beteiligung eines Teiles der Garnison als „Trophäe herrlicher Siege" aufgestellt wurde.

Recht kühl verhielt sich zu diesem religiösen Eifer die juristische Fakultät, die als Zentrum der Liberalen so arg geschmäht worden war, dass ihr, auf des Rektors Beschwerde, die Missionare öffentlich Abbitte tun mussten. Im Auftrage des Präfekten schrieb Champollion bald darauf eine längere, zugleich in Paris und in Grenoble verbreitete Broschüre als Antwort auf eine masslos rüde Schmähschrift, die nicht unerwidert bleiben durfte. Diese „Observations sur la brochure intitulée: la mission à Grenoble," die das Motto: „Suum cuique" tragen und mit „Cuique suum" unterzeichnet sind, enthalten in durchweg höflichen, wenn auch strengen Worten eine Kritik weniger der Missionare selber, als derer, die sie in ungeschickter Weise zu unlauteren Zwecken missbraucht hatten. Auch die besonders humorvolle Satire Confession d'un Ultra entstand damals, die auf Kosten des Missionars Rauzan und des Pamphletisten Jayet Fontenay mit stürmischem Jubel von der juristischem Fakultät begrüsst wurde.

Übrigens glich Grenoble nach dem Abzug der politisierenden Moralprediger „einer Arena, in der die Parteien mit allen Mitteln kämpften." „Was sagen denn nur die Ministerien zu diesem Skandal?" fragt François den Bruder, „. . . was tut Ihr denn nur in Paris, dass der Marquis noch immer hier weilt? . . . Was noch hoffen? was noch fürchten? — wir stehen alle auf Kohlen."

Die fromme Beschaulichkeit Pinas und Donnadieus hatte nicht vorgehalten, und der General, von dem man sagte, er

---

1) Siehe Anhang I, 13.

halte in einer Hand das Kruzifix, in der anderen den Dolch, konnte seinen Hass so wenig meistern, dass er sich auf offener Strasse zu Ausfällen hinreissen liess[1]), die eine baldige Katastrophe unvermeidlich machten. Sie brach herein mit der Abberufungsordre für den heissblütigen Gewalthaber, der ebenso eigenmächtig wie plötzlich den Garnisonwechsel[2]) eines Regimentes vorgenommen hatte, dessen Oberst Choppin d'Arnouville besuchte, trotzdem der General bei der Parade sämtlichen Offizieren seiner Division verboten hatte, „die Höhle des Präfekten" zu betreten.

Während sich in Donnadieus Hause, wo während der ganzen letzten Nacht der kondolierende hohe Adel mit Zahlung fordernden Gläubigern zusammentraf, die merkwürdigsten Szenen zutrugen, befestigten die Getreuen des Generals verstohlener Weise aufrührerische Plakate, damit jener, wie schon so oft, auch in letzter Stunde noch „das Vaterland retten" könnte. Ganz zufällig jedoch wurde der Präfekt selber Augenzeuge davon, so dass dank seinen sofortigen Gegenmassregeln die kritischen Stunden den Ultra zum Trotz ruhig verliefen.

Mit prunkhaften Reden und militärischem Gepränge zog der Divisionsgeneral ab, — ganz leise, zur Nachtzeit, langte sein Nachfolger an und stellte sich geräuschlos an seinen Platz: der ministeriell-liberale Ledrut-Des-Essarts, „ein schönes Geschenk der Regierung", wie die begeisterte Jugend ihn nannte. Ein allgemeines Aufatmen machte sich geltend, Ruhe und Frieden winkten der gequälten Stadt, denn vom Marquis de Pina, der nun unter den drei massgebenden Machthabern vereinzelt stand, hoffte man auch bald befreit zu werden.

---

1) „Le recteur se promenant à la Porte de France, le général, accompagné de sa garde [et de quelques officiers], passe en même temps [et s'écrie] en apostrophant le recteur, qui ne faisait attention à lui: „Si sur la grande route on rencontre un coquin
On peut dire à coup sûr: c'est l'ami de Choppin!" etc. 8. März 1818, François an J.-Joseph.

2) La légion de la Haute Loire wurde mit einem Regiment in Barreaux ausgewechselt Die Rücksendung beider Truppenteile geschah auf Donnadieus Kosten.

Champollion konnte also endlich seine Schule vorwärts bringen, denn der nunmehr eingeschüchterte Maire wagte nicht länger mehr den Bestimmungen des Präfekten geharnischten Widerstand entgegenzusetzen. — In seiner Freude über die veränderte Sachlage glaubte François, dem der Übergang aus verzweifelnder Schwarzseherei zu illusorischen Glückshoffnungen nicht schwer wurde, bereits an eine nahe und durchgreifende Wendung seines widrigen Geschickes.

Nur eins jedoch stand wirklich fest: dass das alte historische Präfekturgebäude wieder den Mittelpunkt der Stadt für ihn bildete. Denn wo der Knabe und wo der Jüngling einst von Fourier inspiriert worden war, dahin lenkte nun der sorgenvolle Mann mit Vorliebe den Schritt, weil es ihn drängte, dort eines anderen „Chrysostomos“ bald anregenden und belehrenden, bald trostreichen und beruhigenden Worten zu lauschen. Und hatte er ehedem an stillen Abenden an Fouriers Seite den schönen, ausserordentlich erinnerungsreichen[1]) Stadtpark neben der Präfektur in traulichem Gespräch durchschritten, so vermochte er es nun mit Choppin d'Arnouville zu tun. — Solange dieser am Ruder blieb, solange war sein Schützling vor direkten Angriffen geborgen, aber ein Nichts konnte den trefflichen Mann zu Fall bringen, „wehe dann! . . . die Rache des Maire!“ sagte sich Champollion im Hinblick auf seine prekäre Lage. Nannte man doch den Präfekten bereits einen „verwegenen Jakobiner,“ weil man „Robespierre-Champollion“ neben ihm in der Theaterloge gesehen hatte.

Die Freundschaft des Präfekten für den „aussichtslosen Dozenten“ hatte übrigens Rosines Vater dazu bewogen, das Verlöbnis des Paares wieder als gültig zu betrachten und mit sich reden zu lassen. Während er aber nur noch vom

---

1) Die Präfektur war einst die Wohnung Lesdiguières' gewesen, und vieles im Jardin de Ville, bis zu den hohen Kastanienbäumen vor dem Hôtel des Trois Dauphins, das dem historischen Park ganz nahe ist, erinnerte hier noch an den „eisernen Connetable“. — Napoleon hatte von seinen Fenstern aus den Jardin de Ville und das umgebende grossartige Gebirgspanorama übersehen können und die Überlieferung besagt, dass er des „Königs des Dauphinés“, wie Heinrich IV. Lesdiguières betitelte, mit lebhaftem Interesse hier gedachte.

Notariat hören wollte für seinen Schwiegersohn, so hatte dieser das Projekt längst aufgegeben und wandte sich mit ungeteiltem Interesse seinem pädagogischen Unternehmen zu.

Der Adel und der Klerus, die beide die bescheidene Lehrweise der Frères des Ecoles chrétiennes für mehr als ausreichend fanden für die Kinder der niederen Volksklassen, sagten von der neuen Methode, dass sie Gott und dem Könige feindlich sei, und hierin lag eine wirklich Gefahr für Champollion. Er erkannte die grossen Verdienste der christlichen Brüder um Grenoble, wo die Kinder der Armut lange Dezennien hindurch ihnen allein ihre Unterweisung verdankt hatten, gebührend an, doch meinte er, dass eine neue Zeit gekommen sei, und mit der ganzen Kühnheit seiner politischen und sozialen Ideen beschuldigte er seine Gegner, das Volk am Denken hindern und nur zur Arbeit und zu knechtischem Gehorsam abrichten zu wollen. Das schnelle, sichere, die Kinder zum Selbstdenken und -handeln anregende Verfahren der neuen Methode hielt er für das einzige radikale Heilmittel gegen den alten Krebsschaden der Zivilisation. — Teisseire wünschte sonderbarerweise, dass Champollion die Schule einrichten und sie dann den christlichen Brüdern übergeben möchte, doch widerstand François diesem Verlangen. Hatte er doch bereits erfahren, dass die Gegner der Methode sich ihrer bedienten, um sie durch absichtlich verkehrte Handhabung öffentlich an den Pranger zu stellen und solchergestalt endgültig zu beseitigen. Daher bat er denn etwas später die Pariser Zentralgesellschaft, vor der Übersendung von Hilfsgeldern ins Dauphiné erst bei ihm Erkundigungen über die Empfänger einzuziehen.

Inzwischen hatten Freunde der Sache ihm 1000 Taler (écus) zur ersten Einrichtung der „Musterschule (école modèle)“ des Isère-Departements überwiesen. Da nun auch ein Teil des eigenartigen, speziell für die „Lancaster“-Methode ersonnenen Schulmaterials hier wie überall, vom Zentralkomitee geschenkt wurde, und da der Präfekt mit 300 Franken für die Hälfte der Miete des Schulraumes aufkam, so wurde bereits im Januar 1818 im Hause Royer-Descombes, Rue Chenoise, ein grosser Saal für 250 Schüler auf 20 Bänken, und daneben ein kleinerer für 60 erste Anfänger gemietet.

Die vier Leiter des Unternehmens: Champollion — dem die oberste Führung oblag, — Durand, Froussard und Bois glaubten nun, bei durchschnittlich 1 Franken Schulgeld monatlich ohne allzu grosses Risiko die Sache auf eigene Kosten betreiben zu können. Da der Maire jegliche Beihilfe verweigerte, mussten indessen die geplanten 50 Freistellen bis auf wenige wegfallen.

Champollion wollte keinen Lehrer aus Paris kommen lassen, sondern einen von ihm selber gewählten und vom Rektor bestätigten jungen Philologen für die Methode ausbilden. Dies geschah und die Hauptlast fiel dabei wieder auf ihn selber zurück; einerseits, weil das vorzügliche Gedeihen der Schule in Figeac ihm schon das Vertrauen aller Billigdenkenden sicherte, dann aber auch, weil man sich von ihm allerlei praktische Neuerungen für die spezielle Anwendung der Methode in Grenoble versprach. Im „Klub der Liberalen" war man gleich ihm der Ansicht, dass die schnelle Eröffnung der Schule eine Ehrensache für die Parteigenossen sei; auch liess er alle anderen Interessen momentan beiseite, um sich in die Anfertigung der vielen grossen Blätter zu vertiefen, die, auf Pappe oder Holz befestigt, die ersten Schulbücher der Kinder ersetzten.

Ganz von seinen philanthropischen Ideen erwärmt und schliesslich sogar dafür begeistert, liess sich Champollion weder Mühe noch Ärger verdriessen und hatte die Freude, mit einer Abteilung der 175 angemeldeten Schüler am 1. Februar 1818 beginnen zu können, und zwar so, dass die tüchtigsten unter ihnen die je 12 Tage später eintretenden als „Motoren"[1]) schon belehren helfen konnten.

Das ganze Verhalten der kleinen Lehrmeister und das ihrer Schüler war zwar aufs strengste geordnet und bis zu den erforderlichen Bewegungen hin durch Bilder veranschaulicht, doch genügte dies dem strebsamen Pädagogen keineswegs; er benutzte daher seine zwei ältesten Neffen Ali und Jules dazu, um im Hause noch allerlei Verbesserungen auszuprobieren, wobei er jedoch berücksichtigte, dass anderen Kindern weniger gründliche Vorbildung zuteil wurde. —

---

1) Siehe die Illustration auf Seite 252.

Auch die ganz kleinen Anfänger, denen nach uralter indischer Sitte durch Spielen mit Sand die ersten Begriffe beigebracht wurden, begannen ihre Stunden, und die neue Schule stand zeitweilig im Vordergrund des öffentlichen Interesses: „Der Präfekt freut sich — die Ultra sind wütend, — und auch ich sehe, dass ich auf gutem Wege bin,“ bemerkt ihr Leiter, als er ersteren in der Schule empfangen, und warmes Lob von ihm geerntet hatte.

Übrigens berichtete der Präfekt den zuständigen Ministern über Champollions Bemühungen und stellte ihn als einen „guten Diener des Königs“ hin, was jenem freilich nur vom konstitutionellen Standpunkt aus, in Anbetracht der ihm widerfahrenen Ungerechtigkeiten nicht unlieb war. Dagegen forderte er vom Bruder, dass bei der Erwähnung seiner Musterschule in Pariser Blättern nur dem Präfekten, dem Rektor und der Stadt die Ehre davon zu geben und höchstens in zweiter Linie „vom Eifer einiger Personen“ zu reden sei, ohne dass deren Namen genannt würden. „Lobe mich nicht so sehr wegen meiner Schule,“ sagte er späterhin, „denn es erregt die Eifersucht, und dann — — andere haben auch ihre grossen Verdienste um sie.“ Leider erfüllte Figeac Bitten solcher Art nicht immer.

Der Abzug der Missionare, die seine Methode bekämpften, hatte ihn aufatmen lassen: „das Departement ‘mutualisiert’ sich,“ scherzt er, „und unsere Schule wird der Mittelpunkt der Verbreitung. Man schreit, verläumdet, intriguiert, aber alles geht dennoch gut.“ Am 15. April zählte er bereits 300 Schüler, und er begann nun mit dem Ausbilden von Lehrern für verschiedene Berggemeinden, für welche er das nötige Material ebenfalls aus Paris erhielt, und dessen erforderliche Ergänzungen er selber mit ausarbeitete. In einem solcher Pakete langten u. a. 20 Neue Testamente an, denen andere nachfolgten, ein Umstand, der den Groll der katholischen Geistlichkeit, welcher nichts verborgen blieb, noch bedeutend verschärfte.

Die Liebe zu den Kleinen, deren Herzen er mühelos gewann, half ihm über die Kümmernisse dieser sorgenschweren Zeit hinweg, während welcher er seine ganze Kraft im Dienste der Kinderwelt verausgabte. So verschmähte er nicht,

Schiefertafeln zu reinigen, Bleistifte zu spitzen oder die Gänsefedern selber zu schneiden, damit die kleinen Schüler sorgsam mit Tinte die Buchstaben nachziehen könnten, die er ihnen in Rot vorgemalt hatte.

Farben, möglichst harmonisch zusammengestellt, wurden zur Entwicklung des Schönheitssinnes oder zum besseren Verständnis[1]) des Lehrgegenstandes auf den Vorlegetafeln vielfach verwandt, aber auch die Musik, und zwar nach deutscher Art, so wie sie Champollion schon seit 1811 in den Schulen des Dauphinés eingeführt zu sehen gewünscht hatte, fand nun endlich die ihr gebührende Beachtung. Dagegen verwarf er grundsätzlich den damals auch für kleinere Kinder noch üblichen lateinischen Chorgesang ohne Begleitung, nicht nur wegen der schlechten lateinischen Aussprache, sondern auch als etwas den jugendlichen Sängern Unerfreuliches, „da sie doch nicht alle zu Chorkindern herangezogen werden“ sollten.

Blieb zu dieser Zeit, wo bereits neue Pläne wegen Gründung einer kleinen Privatschule mit vervollkommnetem System ihn beschäftigten und ihm mit den entsprechenden Arbeiten die Abendstunden ausfüllten, nur hier und da eine Stunde für die Freunde übrig, so sehen wir ihn dagegen die Nachtruhe opfern, um am Bettchen seines Patenkindes, der einjährigen Estelle Bougy, zu wachen, die an Gehirnentzündung erkrankt war und seiner Meinung nach von den Ärzten verkehrt behandelt wurde. Eine eilige Anfrage in Paris beantwortete der Bruder umgehend, doch kam der Rat zu spät: zum grossen Kummer seines Paten war das Kind bereits gestorben.

Indessen sich Champollion solchergestalt völlig hinabbeugte, um die leisesten Regungen der Kindesseele zu erlauschen, und demgemäss sein Erziehungssystem zu vervollkommnen, fiel ihm ganz unerwartet eine diplomatische Mission zu, mit der ihn der Präfekt betraute und deren Gegenstand ihn ins Jahr 1219, in die Glanzperiode des Dauphinés, zurückführte: Um diese Zeit bat Adelaïs, Regentin

---

1) Z. B. rot und grün, zur Unterscheidung von Stamm und Endung in der Konjugation.

des Marquisates Saluces-Montferrat, den ritterlichen Dauphin Guido VI. um Schutz gegen raublustige Nachbarn, und als sie ihr schönes, im Schatten der piemontesischen Alpen gelegenes Ländchen dann gerettet sah, ernannte sie ihn zum Dank, aber auch zu fernerer Sicherung, zum Oberherrn desselben, so dass es ein Lehen des Dauphinés wurde. Dieses Marquisat[1]), das mehr als fünf Jahrhunderte lang in gerader Linie von Vater auf Sohn überging, die sich rühmten, dem sächsischen Kaiserhause entsprossen zu sein, fiel späterhin, doch erst nach manchem Schwertstreich und Federzug, an Piemont. Die französiche Regierung sah nun mit argwöhnischem Befremden, dass der König von Sardinien mehr als 300 Akten über jene Vorkommnisse vom Rechnungshofe des Dauphinés zurückverlangte und seinen Kommissar, den Staatssekretär Costa[2]), zur energischen Betreibung der Sache nach Grenoble sandte.

Es galt jetzt, durch diplomatische Winkelzüge den Sardinier so lange hinzuhalten, bis heimlich jedes Aktenstück mit peinlicher Sorgfalt geprüft, und bis entschieden war, welche Papiere man ohne Gefahr weggeben könne. Inzwischen sollte Costa auf geschickte Weise über etwaige geheime Zwecke seiner Regierung sondiert werden. — Mit Bewilligung des Ministers wurde Champollion zu dieser Vertrauenssache ausersehen und vom Präfekten am 7. April 1818 offiziell zum Kommissar ernannt.

„Es ist eine heikle, aber mit meinen Grundsätzen völlig im Einklang stehende Arbeit,“ bemerkte er dazu und begann tags darauf den Angriff auf die ungeheuren, hoch aufgetürmten und völlig ungeordneten Mengen alter Dokumente, die Grenoble als ehemaliger[3]) Regierungssitz damals noch barg, und von denen, wie es heisst, nicht wenige Zentner buchstäblich in Staub zerfallen sind, während im Jahre 1793 ungeheure Mengen davon auf den öffentlichen Plätzen verbrannt worden waren.

---

1) Siehe L'hist. du marquisat de Saluces, p. Geoffroy de la Chiesa.

2) Ludovico Costa, Graf von Castelnuovo-Scrivia, namhafter Jurist.

3) Bis 1790 hatte das Dauphiné seinen eigenen Rechnungshof gehabt.

„Ich werde meinem Kollegen den Kuchen hoch halten und ihn auszuforschen suchen," versicherte Champollion; doch persönlich kam er dem Grafen Costa bald recht nahe und behielt auch zeitlebens einen Freund und Fürsprecher an ihm. Dem offiziellen „Kommissar" jedoch trat er sehr kühl entgegen und wollte ihm aus der Menge verstaubter Dokumente hervor nur 63 Nummern für die sardinische Regierung zuerkennen. Sein ausführlicher Bericht über seine Arbeitsergebnisse fand vollen Beifall im Ministerium. Nie hatte er sich so sehr Delphinat gefühlt, wie bei dieser Tätigkeit; so ereifert er sich gegen die beabsichtigte Übersendung gewisser Akten nach Paris: „Ich habe sehr dringend darauf bestanden, dass man eine grosse Menge von Dokumenten, welche die Geschichte des Dauphinés angehen und ihm gehören, uns hier lasse." Auch dieser Punkt seines vertraulichen Berichtes wurde genehmigt, so dass er im September mit Genugtuung sein diplomatisches Amt niederlegen konnte: „Ich habe 600 Franken Entschädigung für das Staubschlucken erhalten; [300 davon sind für die Vettern[1]) und 300 stehen zu Deiner Verfügung]. Auch der Gehalt für ein Vierteljahr ist unter dem Titel „Hilfsgelder"[2]) angekommen: — das Pack (la canaille)!"

Er konnte sich nun wieder ausschliesslich dem Unterricht widmen, und auf diesem Gebiet harrte seiner stark vermehrte Arbeit; denn nicht nur wurde er mit der Gründung einer Zweiggesellschaft der Pariser Zentralgesellschaft betraut, sondern es war inzwischen auch die seit Herbst 1817 vorbereitete „lateinische Schule" am 3. Juli[3]) mit 32 Schülern eröffnet worden.

Angesichts dieser fiebernden Hast durch die gesteigerte Tätigkeit schaute Champollion gerade damals sehnsüchtig

1) Sie hatten zur Regelung der häuslichen Wirrsale in Figeac beigetragen.

2) „Subsides"; als Halbsold-Entschädigung für die verlorene Professur.

3) Es ist bezeichnend, dass die Eröffnung wegen der Anwesenheit eines Pariser Univers.-Inspektors verschoben war, aus Angst vor dem Conseil Royal, der grundsätzlich alles schlecht hiess, was die Grenobler „jeunesse séditieuse" unternahm.

nach Ruhe aus für Körper und Geist! Vielleich hängt es damit zusammen, dass er sich zu jener Zeit — freilich nur hier und da nachts, wenn ihm der Schlaf so nötig gewesen wäre — mit dem Studium des Buddhismus abgab. Die welthistorische Person des Buddha und die hohen Schönheiten seiner Lehre hatten von jeher einen starken Zauber auf ihn ausgeübt, und wenn er auch mehrfach betonte, dass beständige Erregtheit des Geistes ein Leben interessant macht, so hätte er doch vielmehr in stiller Beschaulichkeit das Wesen der Dinge ergründen mögen. Aber sein feuriges Temperament, der harte Kampf ums tägliche Brot und späterhin seine Entdeckung brachten ihn in lebenslänglichen schweren Konflikt mit dem ihm angeborenen tiefinnersten Sehnen nach jener Ruhe des Geistes und des Gemütes, die ihm als die Krone des irdischen Daseins galt.

Einen Augenblick glaubte er, dass sie ihm jenseits der Alpen winke: Costa hatte ihm das Anerbieten einer Professur in Turin für Geschichte und alte Sprachen vom dortigen Unterrichtsminister, dem schon erwähnten Grafen Balbo, übermittelt. Reiche Studienquellen, eine ehrenvolle Stellung und ein gutes Einkommen waren ihm dort sicher, und die Königliche Akademie entbot ihm bereits ihren Willkommengruss, — — aber erst jetzt fühlte er, wie sehr er mit jeder Faser am Dauphiné festhielt. „Nach Piemont, wenn es nicht anders wäre, ginge ich noch am liebsten,“ meint er freilich, „denn ich verlasse ja damit nicht das alte Gallien! .... Würden aber die Vorteile dem Abschiedsschmerz entsprechen? Hier die Not — dort die Fremde!!“

Auch ein starker Hauch aus Ägypten wehte ihn an: Dacier nämlich übersandte ihm einen Brief von Henry Salt, dem Generalkonsul für England in Ägypten, der dort umfassende Ausgrabungen machte. Der Brief war am 30. November 1817 im Totental bei Theben geschrieben, wo der Italiener Belzoni soeben fünf Königsgräber (darunter das Sethos' I.) auf Salts Rechnung geöffnet hatte. Auch Pläne und Beschreibungen, sowie Nachrichten über Caviglias Entdeckungen auf dem Pyramidenfelde enthielt diese spät erst in Paris eingetroffene Sendung, vor allem aber die dringende Bitte Salts, ihn in Verbindung mit französischen Gelehrten zu setzen.

Dacier, von dem Wunsche beseelt, sein junger Freund möchte selber nach Ägypten gehen, setzte ihn von allem in Kenntnis. Champollion aber musste sich am Wunsche genügen lassen. Die Pharaonengräber bei Theben, — der eben dann vom Sande freigelegte grosse Sphinx von Gizeh, — sie redeten ihm mit gewaltigen Lockungen zu, aber das Geschick bannte ihn an die Scholle, so meinte er wenigstens und wies deshalb leider auch das Turiner Anerbieten zurück, um sich ganz ausschliesslich seinen beiden Schulen in Grenoble widmen zu können.

Während die Musterschule überhaupt nicht auf Gewinn für die Begründer berechnet war, sollte die lateinische ihnen, im Gegenteil, zum sicheren Broderwerb, „zur Planke im Schiffbruch" werden. Wie Champollion im gedruckten Prospektus selber sagt, hatten ihn „zahlreiche Kombinationen und langwierige Arbeiten" dahin geführt, die neue Methode, deren im Grunde überwiegend mechanischen Charakter er aber keineswegs überschätzte, zu ihrer höchsten Leistungsfähigkeit auszuarbeiten, indem er sie auf alle Unterrichtsfächer, sogar auf Physik und auf populäre Astronomie übertrug und sie somit auch den mittleren Klassen der hohen Schulen anpasste, während man sie in Paris bislang nur zum Elementar- und Volksunterricht verwandt hatte.

Die Monate Juli und August sollten die Probezeit des vervollkommneten neuen Systems bilden, und um den Rektor nicht zu verstimmen, da er eine starke Hilfe im Kampf gegen die Geistlichkeit war, hielt man einstweilen am Buchstaben des Gesetzes fest und sandte die Schüler zu gewissen Stunden ins Lyceum; doch suchte Figeac in Paris die völlige Unabhängigkeit der Anstalt zu erlangen. Für die Musterschule war dies bereits erreicht, und die Geistlichkeit zeigte sich sehr alarmiert darüber: „Wenn das so weiter geht, ist alles verloren!" war der ständige Notschrei von dieser Seite, und um dem Übel in etwas zu steuern, liess man die Kinder, ob sie auch sieben Monate lang in regelrechter Weise den Katechismus gelernt hatten, weder zur ersten Kommunion zu, noch erlaubte man ihnen, den ihnen gebührenden Platz in der Kirche einzunehmen.

Champollion, mehr als je des Präfekten rechte Hand,

erlangte dessen Vermittlung beim Minister in dieser schwierigen Frage und übernahm dagegen die gesamte Anordnung einer etwas gewagten Angelegenheit, deren Zustandekommen jedoch Choppin d'Arnouville sehr am Herzen lag: eine Feier zur Erinnerung an die tapfere Verteidigung der Stadt, die in einem Festessen der von den Ultra schmählich verlästerten Nationalgarde gipfeln sollte. François hatte 1815 gelernt, zur Wahrung grosser Interessen seine ganze Person einzusetzen und sich mitten unter das Volk zu stellen, er rechnete es sich nun zur Ehre, diese Gesinnung abermals zu betätigen. So verlief die Feier trotz der lärmenden Herausforderung durch die Gegner ganz im Sinne des Präfekten. Dieser unterstützte ihn überall, wo es nötig war, so z. B. in der überaus aufregenden und lange nachwirkenden „Affäre Bertram," welcher eine seltsame Szene beim Begräbnis eines Bauunternehmers dieses Namens zugrunde lag, ‚[welcher das Unglück gehabt hatte, einen Prozess] gegen die Priester der Kathedrale zu gewinnen." Er starb, ohne die Sterbesakramente gefordert zu haben, weshalb der erzürnte Geistliche das gesamte zur Bestattung erschienene Leichengefolge als der ewigen Verdammnis verfallen erklärte, in der härtesten Weise den Kadaver zur Rede stellte und ihn in einer Art von Vision bereits im Fegefeuer brennen sah. Der Vater des Toten war dermassen empört über diese dogmatische Schroffheit, dass er seine übrigen Kinder zu enterben drohte, falls sie bei seinem Hinscheiden einen Geistlichen zuziehen würden. Als er starb, folgten nur zwei Polizisten seinem Sarge, doch sogleich gesellte sich eine grosse Volksmenge zu ihnen, um dem sehr geachteten Mitbürger an seinem Grabe Lebewohl zu sagen. Dies gab Veranlassung zu abermaligen schweren Verleumdungen der Stadt, wo man gewissen Pariser Hetzblättern zufolge gerufen haben sollte: Nieder mit Gott! Es lebe die Hölle! usw. Da war es wieder Champollion, der schriftlich wie mündlich Grenoble zu verteidigen unternahm, wobei auch zwei recht drastische Satiren sich als sehr wirkungsvoll erwiesen.

Donnadieus Weggang war ebenfalls zur Quelle von öffentlichen Ärgernissen geworden: Klerus und Adel stritten sich darüber, wer die Krisis verschuldet habe, und in einigen

Truppenteilen der politisch in zwei Lager zerfallenden Garnison wirkte des Vicomtes kriegerischer Geist dermassen energisch weiter, dass sich die Mannschaften mit blanker Waffe befehdeten. Champollions stark entwickeltem Ordnungssinn, besonders aber seinem tief empfundenen Patriotismus widerstrebten diese anarchischen Zustände, die zu arg eingerissen waren, als dass der neue Divisionsgeneral sie sogleich hätte gründlich abstellen können, so sehr, dass er mit Genehmigung des letzteren, sowie des Präfekten, einige kurze (anonyme) Aufsätze verfasste, die in Form kleiner Flugblätter an die Soldaten der gesamten Garnison verteilt wurden und die nicht ohne Erfolg blieben. Dieser Umstand trug noch dazu bei, dass die Offiziere in Menge nach der vorher auf Befehl gemiedenen Präfektur zurückkehrten, wo Champollion an Empfangsabenden dem Präfekten stets zur Seite stand und gleich ihm, um des Friedens willen, selbst diejenigen willkommen hiess, denen er das Wort: „Schöne Maske, ich kenne dich!“ hätte zuraunen mögen. — Die Ultra wurden unruhig; nur mit Angst öffneten sie „die Pariser Pakete“, da jeder Schlimmes für sich zu erhalten fürchtete. Pina blieb, — aber er zog sich aufs Land zurück. „Ducoin zittert am ganzen Leibe, ... wäre das nicht der Augenblick, in deine alten Rechte wieder einzutreten?“ schreibt François dem Bruder. Doch Ducoin ahnte den Angriff, und von der Mairie unterstützt, hielt er es für angezeigt, durch einen jener vernichtenden Briefe[1]), in deren Abfassung er Meister war, den Behörden die Unmöglichkeit der Wiedereinsetzung Jacques-Josephs oder seines Bruders darzutun.

Dagegen bot der Rektor Champollion die Geschichtsprofessur am Lyceum an. Aus dem berühmten Lycée Impérial war ein mittelmässiges Collège Royal geworden; denn die zweite Restauration wusste nicht nur, dass am 22. Juli 1788 frühmorgens vom monumentalen Portal des Hauses die ersten

---

1) U. a. einen Brief vom 16. Mai 1818, der in den Grenobler Archiven weiterlebt. Es ist zu bedauern, dass sich neben diesen Schriftstücken nicht die Briefe Champollions an Ducoin befinden, doch hatte ersterer ganz richtig vorhergesagt, dass „der Liebhaber von autographischen Briefen“ die von ihm erhaltenen niemand zeigen werde, „der lesen gelernt habe.“

Fahnen die über Nacht zu Vizille geborene grosse Revolution gegrüsst hatten, sondern es war ihr auch bekannt, dass die stürmische Begeisterung für Napoleon allen Ultra zum Trotz wie ein verborgener Funke im Herzen der Schüler weiterglimmte.

Die Verwaltung der Anstalt und ihr Lehrerkollegium waren nunmehr völlig klerikal, und da der gebotene Gehalt überdies gering war, so zögerte Champollion[1]). „Lieber wie Adam, unser Urahn, im Schweisse meines Angesichts mein Brod verdienen," sagt er, „als mich unter die Abbés stecken . . . Es lebe die Freiheit im eigenen Heim, da bin ich Herr, und niemand hat mir zu befehlen! Das ist etwas!"

Aber mit Rücksicht auf die „demnächst wiedererstehende Fakultät" und zugleich auf den noch immer ohne Anstellung gebliebenen Bruder nahm er das Anerbieten dennoch an: — „Vivendum est . . . . Im Notfall nimm die Professur für Dich, [ich habe viel Material dazu vorrätig; jedenfalls gebührt sie in erster Linie dem Familienvater]!"

Im Oktober endlich konnte er eine langersehnte Nachricht geben: „Pina ist abgesetzt! — Aber niemand will sein Nachfolger werden: der einäugige Beaufort hat es verweigert, der blinde Pasquier hat es nicht gewollt, der kurzsichtige Montal ist zurückgewichen und selbst der hellseherische Papa Giroud hat seine grosse Verneigung gemacht . . . der 'Interim' droht sich zurückzuziehen, — wir sind in voller Anarchie: besser dies, als das väterliche Regiment des Herrn Marquis, meinen manche . . . . ." Sein dringender Wunsch, „es möchte endlich einmal ein Bürgerlicher diesen Thron besteigen," erfüllte sich nun; denn der Deputierte Royer-Deloche wurde erwählt, ein Mann, der vorläufig weder den Ultra noch den Liberalen angehörte, sondern den Lauf der Dinge abwarten zu wollen schien. Er kam daher Champollion für dessen Schulen ebensowenig wie für die Bibliotheksinteressen zu Hilfe, weshalb letzterer, dies voraussehend und sich mit der Autorität des Rektors deckend, nach eigenem Ermessen vorging. Er übertrug dem Maler Triolle, der gleich ihm verbannt gewesen war und „zu Wasser

---

1) „Ouvrirai-je le bec pour si peu? . . . ."

wie zu Lande nichts als seine Pinsel“ besass, den Zeichenunterricht nach der neuen Methode an beiden Schulen und verschaffte dem tüchtigen, aber armen, von ihm selber ausgebildeten Lehrer der Musterschule eine Stellung in Vienne an der Rhône, da sie ihm an Gehalt das Doppelte eintrug. „Um seinem Glück nicht hinderlich zu sein,“ brachte der junge Direktor dies Opfer, wofür ihm die alte Stadt der Dauphins dankbar war.

Jomard, um sich ihm für die Übersendung so manches neu erdachten und eigenhändig ausgeführten Materials erkenntlich zu erweisen, sandte ihm zum Ersatz den trefflichen Lehrer Sabathier, einen ehemaligen Offizier, mit dem die Musterschule das neue Studienjahr begann.

Weniger gut gestellt war die lateinische Schule, denn für diese Neuschöpfung war natürlich kein vorgearbeitetes Material in Paris vorhanden, daher ihr Begründer sich genötigt sah, es während seines Ferienaufenthaltes in Vif sämtlich selber anzufertigen. — Hier schaffte seine Ankunft stets eine durchgreifende Wandlung: Frau Zoë, Sklavin ihrer wilden Kinder, konnte sich dann in Musse ihrer Seidenwürmerzucht widmen, der Grossvater Berriat wurde seines Lebens wieder froh und spielte allabendlich seine Partie Tarock, die er nur mit diesem Besucher stets gewann! Die Nachbarn führten keine Beschwerden mehr, die Strassenkinder dagegen trauerten, dass man ihnen ihre besten Spielgefährten vorenthielt. Denn Champollions Liebe zu seines Bruders Kindern äusserte sich vor allem in guter Zucht: „Deine Kinder haben einen etwas strengen Polizeiminister nötig,“ schreibt er an Figeac, „da sie sonst die Umgegend verheeren und die Galle des Grossvaters unaufhörlich entzünden würden.“ Dass es ihm aber nicht an der nötigen Nachsicht fehlte, zeigt folgende Äusserung über Ali: „Ich brauche nicht den Wütenden zu spielen, um ihn im Zaum zu halten; solche Gewaltmittel sind meinem Charakter fremd. Er benimmt sich gut, einige Unbesonnenheiten ausgenommen, doch muss jedem die nötige Freiheit gelassen werden.“

Mit der ihm eigenen psychologischen Wissbegier machte er jedes der Kinder zum Gegenstand einer Charakterstudie und wünschte auch ein jedes in der ihm zukommenden Weise

behandelt zu sehen, um ihm vollauf die Individualität zu sichern. Denn er gedachte mit unvermindertem Unwillen der Leiden, die er als Interner im Lyceum erduldet hatte, wo vor der alles nivellierenden Gewalt des militärischen Drills und vor dem systematischen Zwang der Schablonenwirtschaft weder die Eigenart der geistigen Veranlagung noch diejenige des Gemütes Gnade gefunden hatten.

Sorgsam überwachte er Studien, Sprache und Benehmen besonders der beiden ältesten Neffen, da er sie zu ausgezeichneten Motoren der lateinischen Schule heranbilden wollte: Ali musste Jules, und dieser den sechsjährigen Aimé unter seiner Aufsicht unterrichten. Auf diese Weise wurden alle Systeme im Hause erst ausprobiert und er hatte nun die Freude, seine neu durchgearbeitete Grammatik[1]) bei den Kindern sich völlig bewähren zu sehen; denn mit den allen Sprachen gemeinsamen Elementen vertraut gemacht, befanden sie sich beim frühen Beginn des Griechischen und bald danach des Lateinischen „nicht im fremden Lande," sondern verfügten über eine Menge von Anknüpfungspunkten.

Arbeitete er angestrengt mit den Kindern, so spielte er auch mit ihnen; und wie er Geschichten und Märchen erzählen, d. h. erfinden konnte! Seine mächtige Phantasie liess sie sich „wie einen Blütenregen" über sie ergiessen: daher trotz aller Freiheitsbeschränkung der Jubel, wenn der Onkel nach Vif kam. Waren die „kleinen Wilden," die allein schon durch die Macht seines Blickes bedingungslos seinem Willen unterworfen wurden, abends zur Ruhe gegangen, so malte seine geduldige Hand oft bis tief in die Nacht hinein endlos lange Darstellungen mehr oder minder elementarer Begriffe auf grobes, widerstrebendes Papier[2]): „Ich mache mit Gewalt französische, griechische, lateinische Tafeln und Geographiekarten für kleine Kinder . . . .," schreibt er, und mit Bezug auf die ihm soeben zugegangene Aufforderung, um seine Pensionierung als Geschichtsprofessor einzu-

---

1) Principes de la grammaire générale, appliqués à la langue française. Ebenfalls inediert. Zum Teil noch erhalten geblieben.

2) Eine Anzahl von diesen Blättern, die man nur mit Wehmut ansehen kann, ist noch vorhanden.

kommen[1]), fügt er erbittert bei: „Nun, der Kelch, den uns die Gewalthaber des Jahrhunderts so freundlich darreichen, muss bis zur Neige geleert werden. Gott vergelte es ihnen."

„Meine Bücher schlafen!" ruft er bekümmert, „die „Lancaster"-Schule nimmt mich ganz hin, ich habe Arbeit bis über die Ohren hinauf und tue doch stets nur das Wichtigste!" „Ich habe mich zum Galeerensklaven gemacht, ... es kommt mir hart an, aber es muss sein!"

Man hatte ihm zwei bescheidene Zimmer im zweiten Stock des Hauses eingeräumt, wegen der herrlichen Fernsicht, die sich gerade von dort ab darbietet: ein Park[2]) mit hochragenden, schwärzlichen Buchsbaumlauben und schattigen Baumgängen bildete damals den Vordergrund, dahinter die Wiesen- und Waldgelände kühn gruppierter Vorberge und darüber hinweg, durch den lichten Schimmer selbst am nächtlichen Horizont erkennbar, die wildzerklüftete Kette der Taille-fer-Alpen.

Immer häufiger wurden die Augenblicke, wo der einsam Schaffende sich plötzlich auflehnte gegen das ihn so grausam niederhaltende Geschick und gegen das mechanische Tun, wozu es ihn verpflichtete. Dass eine leise Stimme in seinem Innern ihm unablässig das Turiner Anerbieten ins Gedächtnis zurückrief, während er es doch für seine heiligste Pflicht hielt, seinem Lande und nicht der Fremde zu dienen, das vermehrte noch seine Qual! Kam es zum äussersten, so bot er die heisse Stirn dem kühlenden Nachtwind dar[3]), und der Anblick des grossen Naturbildes in feierlicher Stille stärkte und beruhigte ihn. Stunde um Stunde pflegte dann zu verrinnen, so sagt die Überlieferung, ehe er sich dem zauberischen Einfluss zu entziehen vermochte: „denn weit über die Sphäre des Alltagslebens der Gegenwart hinaus-

1) Dies bedeutete den Zusammenbruch seiner Hoffnungen hinsichtlich der philosophischen Fakultät.

2) Ein hübscher Garten mit einer uralten Buchsbaumlaube, eine Allee neueren Datums und eine grosse Wiese nehmen jetzt die Stelle des früheren Parkes ein.

3) Das eine ganz offene Fenster in der Abbildung war das seines Zimmers. Das daneben befindliche gehörte zu seinem Arbeitsraum.

gehoben, lauschte er dem murmelnden Quell im grün umrankten Brunnenstein[1]) und dem Rauschen der Baumkronen,

Fig. 8. Das Champollion-Haus zu Vif.

1) Unverändert geblieben. Das kristallklare Wasser kommt aus einem 1787 dorthin geleiteten altberühmten Quell. (Fontaine du Merle.)

als könnten sie zu ihm reden von allem, was des Tages Last und Hitze ins Vergessen brachte," — auch vom Lande seiner Sehnsucht, weit jenseits der hohen Grenzwächter des Dauphinés.

War er seit Jahresfrist der Lösung des hieroglyphischen Problems, und damit Ägypten, etwas näher gekommen? Jedenfalls hatte sich das Verlangen danach wieder sehr stark in ihm geregt, denn im Februar 1818 hatte er seine Bitte um einen Stich oder Abdruck der in Paris veröffentlichten Tafel von Rosette dringender als je wiederholt; doch den Mitgliedern der Kommission war er ein Dorn im Auge, besonders seitdem sie erfahren hatten, dass er geglaubt hatte, bei der Publikation der Rosettana zu Rate gezogen zu werden. Statt seiner wurden jedoch Ripault, Villoteau u. a. konsultiert. Noch am 28. März hatte er geschrieben: „Mit einer guten Kopie wäre ich imstande, in einem Monat eine wissenschaftlich erläuterte Denkschrift über diese Inschrift zu machen, unter jede hieroglyphische Gruppe das französische Wort und das der ägyptischen Kursivschrift zu setzen; und wenn sie mein zukünftiges Memoire [ihrem Werk beifügen] will, wird sie besser tun, als sich bei dem zu beruhigen, was sie aus eigenem Vorrat geben kann."

Aber es erfolgte nichts, und er musste mit der Durchzeichnung (calque) des englischen Stiches, „die wie das Original selber an einigen Stellen wenig sorgsam gemacht" war, sich genügen lassen, so oft oder vielmehr so selten er, zu nächtlicher Stunde, seinen Lieblingsstudien oblag. Und selbst dann noch, als die Durchsicht der ungeheuren Massen verstaubter Archivdokumente von Anfang April an sein Tagewerk erdrückend schwer machte, griff er „mit müdem Kopf und brennenden Augen" vor dem Schlafengehen nach seinen ägyptischen Papieren! Auch meldete er am 19. April: „. . . Die Arbeit ist zu drei Vierteln beendet. Ich weiss, wo die hieroglyphische Inschrift anfängt und aufhört; ich werde beweisen, dass wenigstens zwei Drittel davon fehlen; dies wird Dich die Auslegung von Palin würdigen lassen, der in der hieroglyphischen Partie den ganzen griechischen Text wiedergefunden hat. Ich zweifle kaum daran, dass Jomard dasselbe getan hat. . . . Ich füge hier eine Probe meiner

Arbeit bei; d. h. einige Beispiele meiner Erklärung: Du wirst sehen, dass sie sich gegenseitig unterstützen und dem kursiven und dem griechischen Text entsprechen. Auf meiner Seite ist weder Charlatanismus noch Geheimniskrämerei. Alles ist das Ergebnis der Vergleichung und nicht das Ergebnis eines im voraus gemachten Systems. Ich habe schon die Artikel, die Mehrheitsbildung[1]) und einige Bindewörter wiedergefunden, aber das genügt keineswegs, um alsobald dieses Schriftsystem festzustellen. Meine Resultate haben schon alle Vorstellungen, die ich mir von den Hieroglyphen gemacht hatte, umgestossen, und bis auf weiteres sehe ich, dass man, mit Vorbehalt einiger Modifikationen, zu dem was Clemens von Alexandrien sagt, zurückkehren muss . . ." Ob er nun aber auch nicht länger mehr (mit Porphyrius) als eine vierte altägyptische Schriftart „die symbolische, ausserhalb der hieroglyphischen stehende" ansah, so gab er doch immer mehr einem anderen folgenschweren Irrtum über sich Gewalt: dem Irrtum von der bildschriftlichen Natur der Hieroglyphen, im Gegensatz zur alphabetisch-lautlichen der beiden Kursiven. Wenig oder nichts änderten hieran einige wichtige Entdeckungen, unter ihnen die geniale Erkenntnis des lautlichen hieroglyphischen Buchstabens f[2]), über die er am 6. Mai 1818 berichtete und die allein schon ihn in die verlassene richtige Bahn hätte zurückführen können. Zum Haupthindernis hierfür wurde ihm die verkehrte Lesung des Namens Ptolemäus[3]), da das Verkennen der lautlichen Zeichen in diesem ihn für lange Zeit hinaus in seinen verkehrten Anschauungen bestärkte. — Dagegen begann er wieder, die chinesischen Hieroglyphen zu Rat zu ziehen, die ihm tatsächlich späterhin einige sehr nützliche Vergleichungspunkte lieferten.

Nachdem er gelegentlich einmal betont hatte, dass die Einfachheit „die Seele" von den Schöpfungen (conceptions)

---

1) In seinen Briefen gab er das Wort Ultra häufig durch das Bild eines Lichtlöschers (Eteignoir) wieder, dem Spottnamen jener Partei entsprechend. Den Plural dieser „Hieroglyphe neuen Datums" bezeichnete er dann mit 3 Strichen, dem altäg. Pluralzeichen.

2) Siehe Anhang II, 6. Mai 1818.

3) Näheres in Kapitel VII.

der Ägypter gewesen sei, bemerkte er: „Es ist deshalb erstaunlich, dass sie die Zahlen von 1 bis wahrscheinlich zu 10 hin durch Striche darstellten.“ Während er aber „3 Tage, 5 Tage“ und anderes richtig erkannt hatte, liess die schlechte Kopie der Inschrift ihn sich in Irrtümer verwickeln, die ihn momentan am Fortschreiten hinderten. — Figeac, dem man in Paris hart zusetzte, die von ihm seit lange in Aussicht gestellten Entzifferungsresultate bekannt zu geben, war nicht befriedigt durch die übersandte Probe einer Texterklärung. „[Du willst also gegen meine armen Hieroglyphen zu Felde ziehen]?“ bemerkt François dazu. „Sie haben genau das Los einer Person, der man unendlich viel mehr Geist zumutete, als sie besitzt, und die man dumm findet, weil sie nicht der hohen Idee entspricht, die man sich von ihr gemacht hat, mag sie auch im übrigen noch so liebenswert sein.

So geht es, wenn einem ein zu hoher Ruf vorangeht! Ich hoffe jedoch, dass Du Dich nach und nach an ihre Naivität gewöhnst, da sie in vielen Fällen zu erhabenen Kombinationen führen können, die man im ersten Augenblick nicht erfasst. — Es mag sich mit ihnen verhalten, wie mit der ägyptischen Architektur, deren Prinzipien äusserst einfach, um nicht zu sagen beschränkt (bornés) sind, die aber dennoch die grossartigsten Wirkungen und Schönheiten erhabenster Art zu erzielen vermögen. . . . Die Ideen von Ripault stimmen längst nicht mit den meinigen überein . . . Während ich auf Grund der Materie arbeite, wirft er sich in den Spiritualismus. [Ich kann mich also mit dem mystischen Ripault nicht einigen].“

Lebhafte Freude überkam ihn, als ihm endlich, im Juni 1818, Abzüge eines von Jollois einst gemachten Abdruckes der Rosettana angemeldet wurden: „das heisst beinahe das Denkmal selber sehen, dem ich eine unermessliche Menge von Fragen zu stellen habe. . . . Viele mir bislang dunkel gebliebene Punkte werden sich bei eingehendem Studium des Faksimile erhellen lassen.“ Doch bald danach meldet er, dass es ihm nur zum Vergleichen nützlich sei: „. . . Trotz seiner Unvollkommenheit habe ich aber schon gesehen, dass eine Verbesserung, die ich [in der 5. Linie der hieroglyphischen Inschrift gemacht habe] völlig gerechtfertigt

ist. . . ." Er gedenkt dann der Kommission und meint, dass sie ihren Hieroglyphen, nach einer Probe davon zu urteilen, zuviel Vollendung und Einzelheiten[1]) geben werde. Seine in diesem Sinne gemachte Verbesserung des hieroglyphischen Bildes: die Statue[2]) zeigt wieder sein feines epigraphisches Verständnis für die geringsten Details der einzelnen Zeichen. Es kam ihm dies sehr zustatten bei seinem nun mit grösster Sorgfalt begonnenen Entwurf eines hieroglyphischen Wörterbuches[3]), dessen erste Seiten bereits manches Richtige enthalten. Diese Arbeit war in ihren Anfängen das Ergebnis einer mehr materiellen Vergleichung der Hieroglyphen des Rosettetextes, die hier und da von den Angaben des Horapollo beleuchtet wird. So sehr auch Figeac in ihn drang, etwas darüber zu veröffentlichen, damit Young sich nicht als den einzig berufenen Entzifferer ansehe, so beharrte doch François darauf, nur Fertiges, und vor allem nur Bewiesenes geben zu wollen.

Nachdem er am 19. August 1818[4]) vor der Delphinatischen Akademie ein Memoire über diese Studienresultate gelesen hatte[5]), musste er zu seinem Schmerz die Inschrift von Rosette für lange Zeit wieder zur Seite legen. Sein Bruder wünschte die im Exil umgearbeitete koptische Grammatik nebst Wörterbuch zu veröffentlichen, da aber Sacy, dessen Befürwortung dazu nötig war, ihr keinesfalls das Wort geredet hätte, so unterblieb auch diese Publikation.

---

1) „Sur la pierre les hiéroglyphes sont gravés en creux, c. à. d. qu'ils ne doivent paraître sur la gravure que comme des silhouettes. . . . Tu pourras leur donner un conseil à cet égard, s'il en est temps encore."

2) Aus der letzten Linie des hieroglyphischen Textes, die über dem Stich des demotischen Textes sichtbar ist.

3) „I[r] Essai d'un Dictionnaire des hiéroglyphes égyptiens. J. Fr. Ch. 1818, 1819. Davus sum, non Oedipus."

4) Dieses Datum konnte berechnet werden. Ch. setzte häufig unvollkommene oder gar keine Daten und zuweilen, aus Zerstreutheit, sogar durchaus verkehrte.

5) „La société des sciences et des arts veut absolument renaître. On a indiqué une séance pour lundi prochain." Datum: „le 16." Die eine Sitzung vom 20. Okt. 1817 hatte die Wiederbelebung der Gesellschaft nicht so, wie es wünschenswert erschien, zur Folge gehabt.

Dagegen hoffte er durch die Bearbeitung[1]) des schon erwähnten koptischen Fragmentes medizinischen Inhaltes eine bescheidene Einnahme erzielen zu können, doch als sie (nach endlosen Unterbrechungen) druckfertig war, fand sich kein Käufer dazu.

Noch vor dem Ende der Ferien kehrte er nach Grenoble zurück, um die Wiedereröffnung seiner beiden Schulen vorzubereiten. Auch im Lyceum trat er am 1. November sein neues Amt als Professor der Geschichte an, allerdings etwas widerwillig wegen der starken Überbürdung und des geringen Gehaltes. Immerhin kamen seine Heiratspläne, denen Frau Zoë eifrigst das Wort redete, in den Vordergrund, denn er meinte, dass angesichts seines nun gesicherten Einkommens längeres Zögern unehrenhaft sei, zumal es stadtbekannt war, dass Rosine Blanc durch des Vaters böse Launen und durch die Missgunst des ältesten Bruders viel Schweres zu erdulden hatte. Figeac, der immer noch auf eine Lösung des Verhältnisses gehofft hatte, beklagte fortgesetzt, dass seinem Bruder keine glänzendere Verbindung beschieden gewesen; auch hielt er die Braut für viel zu einfach, um jenem in vorteilhafter Weise zur Seite stehen zu können. Dieser Konflikt war ein Tropfen Wermut mehr im Lebenskelch Champollions.

„Nach keiner Seite hin Ruhe!“ klagt er und stellt das tiefe Verlangen danach als das Ergebnis seines moralischen und religiösen Systems hin: „Ich fange an, einzusehen, welch herrliche Sache das ist, obwohl ich sie bis jetzt nie gekannt habe, — weder für den Körper, noch für den Geist, und weniger noch für das Herz! Dieses ist die schwache Seite und unglücklicherweise vielleicht die, welche meine ganze Existenz beherrschen wird. Das Geschick will es so!“

Dies schrieb er in Vif — und dort war es auch, wo er den Bruder voll eifersüchtiger Sehnsucht bittet: „Grüsse Deine Gäste, — aber bei Tisch; denn dann ist man wohl eher geneigt von Abwesenden zu hören.“ Die Freunde waren Thevenet und die beiden Jausion[2]) aus Figeac. Frau

1) Herausgeg. v. Poitevin, Rev. Archéol. 1854, Vol. 11, p. 333ff.

2) Siehe Kap. V, p. 260.

Adeles anmutig schönes Bild trat häufig vor François' Auge; die Erinnerung an ihre Güte und ihren seelischen Mut in Stunden, wo Näherstehende zurückgewichen waren, gaben ihr ein lebenslängliches Anrecht an seine Dankbarkeit. Überdies hatte ihn ihre geistvolle Art wahrhaft bezaubert und ihn längst zu der Erkenntnis gebracht, dass er sich diesem Einfluss niemals ganz zu entziehen vermöchte. Dies alles war, äusserlich betrachtet, zwar nicht von Belang für seine Beziehungen zu Rosine, doch ahnte auch er nun bereits, dass die Verbindung mit ihr nicht alle erträumten Ideale verwirklichen werde. Dass er aber seine Pflicht gegen sie erfüllen müsse, und dass ein Zurückweichen nicht denkbar sei, stand so fest bei ihm, dass er des Bruders dringende Mahnungen unberücksichtigt liess, freilich nicht ohne schmerzliche Beängstigung.

Eifriger als je war er in dieser Zeit inneren Zwiespaltes bemüht, wenigstens die äusseren Angelegenheiten dauernd zu ordnen: „Die Eisen sind ins Feuer gelegt, — komme; Ducoin ist erschreckt und entmutigt,“ schreibt er am 30. Oktober an Figeac; aber die Gleichgütigkeit des Maire vereitelte alle Bemühungen und Jacques-Joseph blieb in Paris. Hier drängten die politischen Zwistigkeiten wieder einmal einer Krisis entgegen und eines der vielen, sie heraufbeschwörenden Ärgernisse war der Abzug der Verbündeten.

Hocharistokratische „Patrioten“, unter ihnen Chateaubriand, hatten bekanntlich im Sommer 1818 eine Bittschrift an die Alliierten gerichtet und deren verlängerten Aufenthalt im Lande erfleht. Die bereits beschlossene Entführung des Königs sollte die Notwendigkeit des Antrages dartun, aber diese Pläne scheiterten, was den Zorn der Ultra neu entflammte: hatte doch die Gegenwart der fremden Truppen ihren inquisitorischen Gelüsten, zumal im Dauphiné, trefflich Vorschub geleistet.

Zum grossen Abschiedsfest, das man am 9. Dezember den Verbündeten in Grenoble gab, fanden sich unterschiedslos Ultra und Liberale ein, „doch weinten jene und diese lachten;“ freilich nicht allzu stark, denn man sah sich am Vorabend eines ministeriellen Kampfes, dessen Ausgang niemand vorhersah, und für den alle Gemässigten hauptsächlich

Chateaubriand verantwortlich machten, „der mehr als jeder andere in Paris die zweite Restauration in verkehrte Bahnen getrieben" hatte. Sein tötlicher Hass gegen Decazes, den er moralisch zu vernichten strebte, gab allein schon zu unzähligen, folgenschweren Verwicklungen Anlass.

Decazes aber hatten die Verhältnisse zum Hort der liberalen Partei gemacht, sein Sturz musste demnach den Zusammenbruch der konstitutionellen Prinzipien und den Sieg der Ultra bedeuten.

Choppin d'Arnouville war sehr erregt; „. . . er schwebt zwischen Tod und Leben und alle Weisen teilen seine Angst," schreibt Champollion und bittet den Bruder, eiligst alles Neue über die Lage zu berichten, damit er es dem Präfekten dann mitteilen könne. „Mein eigener Kopf ist an Ideen leer," klagt er, berichtet aber zugleich, dass sein Ehekontrakt endlich unterzeichnet sei. Der Kampf gegen die bösen Launen des alten Blanc, der mit jedem seiner Kinder, wie auch mit dem „armen Professor" Krieg führte, hatte François wieder viel Leid geschaffen, das durch des Bruders Missmut noch verschärft wurde. Er schreibt ihm deshalb: „Alle rings um mich her freuen sich, — ich allein kann nicht von Herzen froh sein; ich fühle, dass ich den Schmerz mit mir an den Altar nehme, Deinen Ansichten, deren Weisheit und Notwendigkeit ich mehr und mehr einsehe, nicht haben Rechnung tragen zu können. Ich habe zu diesem Zweck alles getan, was möglich war und würde weniger Kummer haben, wenn Du davon überzeugt wärst."

Die Trauung des Paares fand am 30. Dezember 1818 in der Kathedrale statt. Champollion überliess es seinem Schwager Berriat Saint-Prix, über die sich daran schliessende Feier im engeren Familien- und Freundeskreise zu berichten; er selber bemerkt nur: „So habe ich denn das neue Jahr in neuen Verhältnissen begonnen und nach Ausnutzung der vier Tage Urlaub, die ich vor mir hatte, meine gewohnte Lebensweise wieder aufgenommen. . . . Bis jetzt ist alles wundervoll und das Glück wäre vollkommen, wenn Du Zeuge davon sein könntest. . . . [Es ist nichts verändert, weder in den Herzen, noch in den Personen, nur eine gute Schwester mehr wirst Du finden!]"

Auch die Politik begann das Jahr 1819 mit neuen Verhältnissen, und zwar mit dem Siege der Konstitutionellen unter der Ägide des nunmehrigen Ministerpräsidenten Decazes. Der Maire von Grenoble, vor dem Sturm lässig und unentschlossen, trat nun zum Präfekten über. „Die Obskuranten sind besiegt, — die Herrschaft des Lichtes muss beginnen, . . . man wird die Epaulettes denen, die sie verdienen, auf dem Schlachtfelde selber zurückgeben," sagt Champollion freudig und er verfasste etwas später den Wortlaut der Adresse, den die liberale Partei von Grenoble anlässlich des „Sieges" an die Deputiertenkammer absandte.

Doch die Ruhe dauerte niemals lange; schon am 2. März heisst es gelegentlich der Flucht des Grafen Chamans-Lavalette[1]) nach München, dass sie auch Grenoble in Aufregung versetzt habe: „Alle Parteien sind in Gärung geraten, aller Hass ist neu angeschürt, — und der Krieg wiederum erklärt!" Und mit aufflammendem Groll seiner einstigen momentanen Annäherung an Napoleon eingedenk, der seinen Erwartungen nicht entsprochen hatte, bemerkt er, als er soeben auch die „Adresse"[2]) verfasst hatte, welche anlässlich der Flucht des Bonapartisten von den Grenobler Liberalen an die Deputiertenkammer gesandt wurde: „Dieser Elende und seine Knechte sind doch im Grunde an all unserm Unglück schuld!" — Bald stand es auch wieder derartig in der Stadt, dass man abends nicht ohne Waffen ging, da sich die Ultra gewisser Individuen bedienten, um einen ständigen Alarmzustand zu unterhalten. Auch der Kampf gegen die neue Unterrichtsmethode wurde eifrig fortgesetzt, und Champollion durfte sich Glück wünschen, seine Musterschule am 11. Februar 1819 der vorwiegend von ihm selber organisierten Zweiggesellschaft des Pariser Zentralkomitees unterstellen zu können, was ihn, wenn nicht der Sorge um ihr Gedeihen, so doch der persönlichen Verantwortung und der stets drohenden finanziellen Einbusse von dieser Seite her überhob.

1) Er hatte den Staatsstreich vom 18. Brumaire und die Rückkehr von Elba anbahnen helfen.

2) „. . . C'est moi qui ai rédigé notre adresse . . ." (2. März 1819). Diese Adresse trug 700 Unterschriften.

Andere Sorgen setzten dafür ein: die beiden Mitbegründer der trefflich gedeihenden lateinischen Schule nämlich fassten plötzlich den Entschluss, sie nach dem etwa vier Kilometer vor Grenoble gelegenen Kloster Montfleury zu verlegen und sie mit einer Pension im grossen Stil zu verbinden. Champollion war gerade sehr leidend, als ihn diese Nachricht erreichte; auch stand er eben im Kampf mit der Pariser Unterrichtskommission, die er der Ungerechtigkeit hinsichtlich seines Gehaltes am Lyceum beschuldigte: „. . . 1500 Franken Fixum! Und ich allein habe keinen Anteil an den Nebeneinkünften der anderen Lehrer! [Mit mir macht man eben alles nur halb.] Das verringert nun meine Einnahme um mehr als 800 Franken . . ., weil ich kein Klassenlehrer bin, sondern alle Klassen durchgehe. Das ist hart. Mehr Mühe als die anderen und schlechter bezahlt! [Allen ist der Gehalt erhöht, nur mir nicht.]" Nicht nur er allein meinte zu wissen, dass man in Paris, wo sein Bruder beim Conseil Royal vorstellig geworden war, diese Anordnung getroffen habe, um ihn zu peinigen. Noch war der Rektor Sordes sein Freund, doch ahnte ihm mit Bestimmtheit, dass Montfleury dies ändern würde. Er sollte sich dort zu einem Viertel an Ausgaben und Einnahmen beteiligen, da aber die Renovierung des Hauses und die neue Einrichtung grosse Summen beanspruchten, so konnte erst nach zwei Jahren von wirklichem Gewinn die Rede sein. Der Dozent schrak daher entmutigt zurück: „Woher so viel Geld nehmen? Ich kann unmöglich die Mitgift meiner Frau so stark angreifen; auch binde ich mich damit für die Zukunft. Zweimal täglich die Reise nach Montfleury! — Und ich bin es so satt, immer nur mit kleinen Kindern zu tun zu haben!"

Trotzdem weigerte er sich[1]), nach Paris zu übersiedeln, wo Figeac ihn endlich zu sehen wünschte. Er marterte vielmehr sein Hirn mit neuen Plänen für die Sicherung seiner Zukunft im Dauphiné, denn die lateinische Schule, seine Haupterwerbsquelle, sollte schon am 30. April geschlossen

1) Je n'ai jamais songé à me fixer sur ce grand théâtre. . . .Je suis d'ailleurs convaincu par le sentiment que j'ai de mon caractère que la capitale ne me convient pas." 12. Nov. 1818.

werden und den neuen Verhältnissen in Montfleury misstraute er noch. Andrerseits waren die vom Grafen Balbo neuerdings in bestimmte Form gebrachten Bedingungen für die Turiner Professur aussergewöhnlich glänzend. Das ging dem hart Bedrängten viel durch den Sinn und er meinte schliesslich, dass es ihm gleichgültig sein müsse, ob er „im Lande der Eteignoirs (Ultra) oder in dem der Murmeltiere" lebe.

Er hätte schon damals manche Freunde in Italien vorgefunden; seine dortigen Korrespondenten hatten sich letzthin um Angelo Maï[1]) und Costanzo Gazzera[2]) vermehrt, und seine Ankunft in Turin wurde bereits für gewiss gehalten, doch sollte ihm dieses Land noch für Jahre hinaus verschlossen bleiben: den Begründern der neuen Schule in Montfleury, die zugleich eine Mustererziehungsanstalt sein sollte, galt nämlich sein Name als der Glanzpunkt ihres Programms, weshalb sie alles aufboten, um ihn sich wenigstens als Lehrer zu sichern. Dies gelang ihnen, denn Champollion hatte sich in letzter Stunde doch noch mit der veränderten Sachlage befreundet, obwohl er sich zugleich auch entschlossen hatte, des Bruders Kindern persönlich die lateinische Schule zu ersetzen, „sie einen guten Teil des Tages bei sich zu haben und ihnen vier Privatstunden täglich zu geben."

Montfleury liegt auf dem ersten Vorsprung des nordöstlich von Grenoble sich kühn aufbauenden Gebirgsstocks der Grossen Chartreuse: der junge Dauphin Guido VIII. hatte im Jahre 1333, indem er mit fester Hand den Pfeil aus seiner Todeswunde riss, unter seinen letzten Bestimmungen auch die Errichtung eines Frauenklosters auf der romantischen Gebirgsterrasse ausgesprochen. — Das Haus war mit der Zeit sehr verweltlicht und seine „Empfangstage", an denen die Aristokratie der Umgegend sich Rendez-vous gab, hatten schliesslich Anstoss in Rom erregt. Nun fand sich in den weiten Hallen und Höfen, in den Alleen und Blumengärten dieser schönen Bergeinsamkeit eine fröhliche Knabenschar

---

1) Damals Bibliothekar der Ambrosiana in Mailand.
2) Professor der orientalischen Sprachen in Turin.

zusammen, für deren körperliches und geistiges Wohl so ausgezeichnet gesorgt wurde, dass schon kaum fünf Wochen nach der Eröffnung der Anstalt ein Engländer seine vier Söhne anmeldete. — Einesteils war es die von Champollion in seinem eigensten Sinne immer mehr vervollständigte „Lancaster"-Methode, die dem Hause so schnell zu hoher Blüte verhalf, andrerseits erregte die vielseitige, vom bisherigen System der Internate abweichende liebevolle Erziehungsweise das wohlwollende Interesse des Publikums.

Hier sollte kein ermüdendes Einsammeln von totem Wissen stattfinden, sondern eine selbstschöpferische, fröhliche Entwicklung aller Geisteskräfte erzielt werden. Eine harmonische Ausbildung des ganzen Menschen mit steter Berücksichtigung des Individuums! Das war die Aufgabe, die man sich in Montfleury stellte: die Lehrer sollten dort vertraute Freunde, die Natur die grosse Lehrmeisterin sein.

Zwischen Champollion und seinen im Erziehungs- und Unterrichtswesen schon trefflich bewährten drei Freunden[1]), denen sich zum Vorteil von Montfleury nun seine Cousine Cäsarine Champollion, als Gattin des jungen Froussard, anschloss, herrschte vollste Übereinstimmung über das einzuschlagende Verfahren, und es ist bemerkenswert, dass diese vier Pädagogen nun in direkte Beziehungen mit Pestalozzis Lehr- und Erziehungsweise traten, indem sie einen ausgezeichneten Schüler desselben engagierten, den Champollion im März 1816 in Lyon kennen gelernt hatte. Dieser noch in Yverdun ausgebildete, auch mit Fröbel bekannt gewordene Lehrer hatte den Zöglingen Deutsch und Mathemathik beizubringen, und zwar nach der Weise seines Meisters, so dass nun zwei verschiedene Unterrichtsmethoden in Montfleury vertreten waren. In der Erziehung gab es jedoch nur eine, denn was Pestalozzis Schüler im Schlosse zu Yverdun nach dieser Richtung hin einst gelernt hatte, das war ja, wie man aus dem oben Gesagten bereits gesehen hat, der Hauptsache nach auch im Kloster von Montfleury an der Tagesordnung.

So war denn das kleine Bergparadies im Schatten von

---

1) Froussard aîné, Froussard jeune, Durand.

Meister Brunos weltberühmter Kloster-Anlage wohl geeignet, ganz Grenoble mit stolzer Freude[1]) über die dort entstandene Neuschöpfung zu erfüllen. Aber das reichere Schulprogramm, die grössere Schülerzahl, der stets ersichtliche Frohsinn der Zöglinge, erregten sogleich den Neid der Lyceumverwaltung, die so lange dem Rektor zusetzte, bis sie ihm über seinen bisherigen Schützling und über die von dessen Geist erfüllte neue Anstalt „die Augen geöffnet" hatte. Die sinnlosesten Verleumdungen über die systematische Sittenverderbnis der Jugend und über das „schlechte Lehrsystem" in Montfleury wurden nun in Umlauf gesetzt und den Eltern schulpflichtiger Söhne gingen freundliche Warnungen zu. Schon am 19. Juni klagt Champollion:

„Wer nur etwas Anstandsgefühl besitzt, der kann mir durchaus nichts Unrechtes nachsagen, aber [Neid und Eigennutz führen weit] . . . Herr Morin, Inspektor der Université, verbreitet tausend alberne Gerüchte über Montfleury im Departement: die Direktoren — Bonapartisten! . . . . Der Rektor ebenfalls ist boshaft in seinen Bemerkungen." Letzterer liess ihm bald nachher durch Mittelspersonen den Bescheid zugehen, dass er ihn seiner Stellung am Lyceum entsetzen und ihn nicht auf die Professorenliste der „zukünftigen Fakultät" setzen werde, falls er noch länger in Montfleury unterrichte.

„Niemand wagt es, mir das ins Gesicht zu sagen, — so mutig ist man also, wenn es gilt, etwas Gutes zu tun. Und das sind die Stützen unseres öffentlichen Unterrichtes hier! . . .[2]). Es scheint doch wirklich, dass die verdammte Soutane alles verdirbt, was sie berührt. [Man will über unsere Methode in alten Büchern lesen und sich nicht nach Montfleury hinbemühen, wo sie doch in voller Blüte steht]."

---

1) Lange Jahre hindurch lebte in dem längst wieder zum Frauenkloster umgewandelten Montfleury (religieuses du Sacré-Coeur) die Chanoinesse Antoinette Virginie Gras, die sich eine Nichte Champollions nannte und eifrig darauf bedacht war, sein Andenken an dieser Stätte lebendig zu erhalten. Sie starb am 11. April 1892 und ruht auf dem Friedhof der Nonnen, im Tal..

2) Er denkt hier an das Lehrerkollegium des Lyceums (Collège Royal).

Sich seines Pflichteifers gegen seine Lyceumschüler, sowie deren Liebe zu ihm voll bewusst, fügt er bei: „Ich erwarte stehenden Fusses alle Angriffe [jener Herren], die vor Scham erröten müssten, wenn sie den wahren Grund davon eingestehen sollten.“ — Bereits Monate früher hatte der General de Maubec ihn „wegen verderblicher Einwirkung auf die Jugend im Geschichtsunterricht“ mit Namen angeklagt und auf seine schnelle Absetzung gedrungen, doch verteidigte er sich so geschickt mit einer Stelle der Genesis und mit einigen Paragraphen Cuviers, dass fernerhin es niemand mehr wagte, ihn direkt anzugreifen. Aber er fürchtete nicht die offenen Angriffe, sondern nur den „im Dunkel vorbereiteten Schlag.“

Der Präfekt vereitelte ihn im letzten Moment, so dass Champollion an beiden Lehranstalten tätig blieb. Montfleury war ihm schnell sehr lieb geworden und seinen dortigen Schülern blieben lebenslang die Unterweisungen unvergessen, die sie auch ausserhalb der Lehrstunden von ihm empfangen hatten. Denn von der hohen Terrasse aus, die einst der Lieblingsplatz von Claudine de Tencin[1]), „dem Stern von Montfleury“, gewesen war, lenkte er oft den Blick der Jugend auf das umgebende Naturpanorama hin und knüpfte an diesen oder jenen Punkt zwanglos anregende Mitteilungen an.

Inzwischen hatte der Präfekt, dem nun der Maire beitrat, Figeacs Wiederernennung zum Bibliothekar selber in die Hand genommen, doch Ducoin, dem man die Abdankung nahelegte, leistete Widerstand: „Er will einen Platz behalten, den er mit dem Preis seiner Ehre bezahlt hat,“ bemerkte François dazu und machte im Namen des Bruders eine Eingabe an den Minister, die vom Maire übersandt wurde, und in der er die Wiedereinsetzung ins Amt nicht als eine Gnade erbittet, sondern als einen Akt der Gerechtigkeit fordert!

Die Angst um den Bruder, den „Familienvater ohne sicheres Einkommen“ trieb ihn schliesslich dazu, Montfleury

---

1) Die Mutter d'Alemberts; geboren 1681 zu Grenoble, verlebte in ihrer ersten Jugend gezwungenermassen fünf Jahre als Klosterdame in Montfleury, zu dessen Verweltlichung sie viel beitrug.

mit all seinen Vorteilen aufs Spiel zu setzen, um jenem zu Hilfe zu kommen: [„du kannst in Paris bleiben, — ich will die Arbeit für Dich tun, ob das auch meine Pläne durchkreuzt. 1500 Franken mehr für Dich! Ich werde nicht zurückweichen]. Du hast auf diese Weise immer einen Platz gesichert, falls Deine Pariser Projekte fehlschlagen . . .," schreibt er ihm und betont nochmals, dass er ja stets Provinziale bleiben wolle. — Er trat also bereits am Ende des Schuljahres (August 1819) aus dem Verbande von Montfleury wieder aus und wirklich vermochten Decazes und Montalivet trotz aller damit verbundenen Schwierigkeiten[1]) die Entsetzung Ducoins so schnell zu bewerkstelligen, dass sie schon am nachfolgenden 17. September stattfinden konnte. Sogleich trat nun Figeac, der zu diesem Zweck nach Grenoble eilte, wieder in seine alten Rechte ein. So erwies sich denn das ihm von François gebrachte Opfer von grossem Nutzen, denn da Jacques-Joseph wegen des Druckes seines preisgekrönten Werkes über Uxellodunum bald wieder nach Paris zurückzukehren wünschte, so hatte er kaum (Mitte November) die Bibliothek eröffnet, als er ihre Verwaltung dem von neuem zu seinem Assistenten ernannten Bruder übertrug. Dieser führte nun zunächst den gerade erst mit Figeac begonnenen Katalog der ausländischen Literatur, sowie denjenigen der Karten und Kupferstiche weiter.

Im gelben Zimmer, das so ehrenvoll die lange Belagerung ausgehalten hatte, sah er nun zum erstenmal seit März 1816 sein ägyptisches Arbeitsmaterial wieder, von dem ihm ja nur ein Bruchteil nach seinem Heimatsort gefolgt war; aber wie wenig er jetzt an eine ernstliche Fortsetzung dieser Studien dachte, zeigt der Umstand, dass er in einem am 23. September 1819 vor der Académie Delphinale gelesenen Memoire lediglich das Thema „Über die Art, Geschichte zu schreiben," erörterte[2]).

Da ihm fortan die Überwachung seiner Neffen neben seiner Arbeit in der Bibliothek und im Lyceum oblag, so

1) Ducoin war am 24. Sept. 1817 zur grösseren Sicherung vom Minister selber bestätigt worden.

2) „Sur la manière d'écrire l'histoire." Seinem Geschichtskursus entnommen.

blieb kaum je ein flüchtiger Blick für die Musterschule übrig, die lebensfroh weiterschritt, — aber ohne Gratisplätze und mit verschärften Zahlungsbedingungen, da von keiner Seite eine wirklich durchgreifende Unterstützung der Anstalt stattfand. — Montfleury betreffend, konnte er Ende November seinen Freunden dort mitteilen, dass sein so streng vom Rektor verurteiltes System des auf die „allgemeine Grammatik" gestützten Sprachunterrichts dann ganz unter der Hand in den unteren Klassen des Lyceums eingeführt wurde.

Die Forderung des Ministers, den Katalog der Bibliothek zu vervollständigen und eine genaue Kopie davon nach Paris zu senden[1]), überhäufte Champollion damals für Monate hinaus mit angestrengtester Arbeit, wobei er täglich noch zwei Stunden auf die von Rémusat angeregte Übersetzung eines wertvollen Handbuches der chinesischen Souveräne bis auf Kienlong[2]) verwandte.

Sonntags und Dienstags war die Bibliothek geschlossen, aber ein Paragraph der Dienstordnung verfügte, dass eventuelle Besucher auch dann verlangen konnten, vom Bibliothekar umhergeführt zu werden. Leider wurde nun François von gewissen Seiten unaufhörlich nach dieser Richtung hin missbraucht, so dass er niemals ungestört seiner Arbeit angehören konnte. — Hierzu kam, dass die notwendigen Renovierungsarbeiten in seiner Dienstwohnung vor den Ultra so peinlich geheim gehalten werden mussten, dass sich die Arbeiter wie Diebe in der Nacht einzuschleichen hatten und z. B. einen für unentbehrlich erachteten Kamin nicht herstellen konnten, weil dies alles verraten hätte. So erklärt es sich, dass ihm die Schlüssel zu seiner Amtswohnung, aus der Ducoin nur nach heftigen Protesten und zwei Monate nach seiner Entsetzung gewichen war, erst Ende Januar überreicht wurden. — Widerwärtiger noch berührte ihn der unausgesetzte Kampf den ihm Rolland lieferte, Ducoins intimer Freund, Konservator der neben den Bibliotheksälen befind-

1) Champ. wünschte den alten Katalog nach Paris zu senden, doch forderte man dort den neu angefertigten, sodass von seiner mühevollen Arbeit keine Spur in Grenoble erhalten blieb.

2) Nr. 2075 der Grenobler Bibliothek.

lichen Kunstabteilung, ein Mann, der viele gute Eigenschaften, aber kein unabhängiges Urteil besass. So adoptierte er blindlings Ducoins gehässige Vorurteile und meinte seinen Freund rächen zu müssen, indem er dessen Nachfolger in unerhörter Weise das Leben erschwerte[1]).

All diesen Drangsalen gegenüber blieb Champollion einstweilen stumm, da er den Maire, der als Deputierter in Paris weilte, erst wieder zur Seite haben wollte, bevor er sich zur Wehr setzte.

Inzwischen hatte ein im „Conservateur“[2]) erschienener Artikel gegen Figeac Mitte Januar 1820 ungeheures Aufsehen in Paris wie in Grenoble erregt. Denn Ducoin hatte hier den einst von ihm entwandten Brief, den Figeac in den bewegtesten Tagen des Interregnums an die „Grenobler Freunde“ gesandt hatte und der von vielen für die Copie eines Schreibens von Didier gehalten wurde[3]), in einer Weise verwendet, die seinen ganzen rachsüchtigen Hass gegen Jacques-Joseph offenbarte. Es charakterisiert Ducoin, dass er gerade die Sätze[4]), welche sehr zu Gunsten des Schreibers jenes Briefes sprachen, beim Abdruck unterdrückte.

François, dessen Schmerz gross war, hatte den Trost, dass die einflussreiche Familie Mounier, Verwandte Ducoins, dessen Vorgehen scharf verurteilte und gleich vielen anderen ihm eine öffentliche Genugtuung anbot: „Ich habe alles zurückgewiesen“ schreibt er an Figeac. „Ich behalte mir nur vor, [Ducoin und dem Konservator] ein Gericht nach meiner

---

1) Wie Rolland dabei verfuhr, lässt sich aus seiner von Zeitgenossen (z. B. von Herrn Aristide Albert) völlig bestätigten und „im buchstäblichen Sinne des Wortes zu nehmenden“ Gewohnheit erraten, dass er Türen, die sich nicht schnell genug öffneten, mit seinem Kopf „im Sturm zu nehmen“ versuchte (de prendre d'assaut).

2) Siehe Le Conservateur, Paris 1820, Tome VI[e] p. 36 ff. Art. „Sur la nomination du sieur C . . . à la place du bibliothécaire à . . .“

3) Siehe Kapitel V. p. 245.

4) „. . . Soyez sages et prudents, brûlants de patriotisme, mais respectant les personnes et la propriété, parlant Principes, donnant l'exemple de leur respect; ayez toute la sérénité du véritable patriotisme, mais qu'il soit vertueux et pur comme la cause que vous défendez est belle et sacrée.“ Es handelt sich hier um die Verfassung.

Art zu servieren. Lies in diesen Tagen das Journal de l'Isère; der nach Form und Inhalt ziemlich originelle Artikel sagt alles nur mit halbem Wort. Da aber das Publikum heute der Vertraute unserer Angelegenheiten ist, so wird nichts „zur Erde fallen". Der Bastard (Ducoin) besonders soll an der Stirn gebrandmarkt werden und er wird trotzdem nicht das Recht haben, wieder zur Verleumdung zurückzugreifen."

Der Angriff auf beide lag versteckt in einer kleinen Satire, der Bittschrift einiger Statuen, die ihren Konservator anflehen, die Kattundraperien wieder zu entfernen, mit denen er sie auf Ansuchen eines Missionars hatte bekleiden lassen. Der Artikel blieb unerwidert, das Publikum jedoch kam den gekränkten Statuen zu Hilfe und forderte nun ebenfalls, und mit Erfolg, das Verschwinden der Gewandung. Da überdies die wuchtigen Schläge vollauf erfasst wurden, die aus den humoristischen Worten weit mehr auf Ducoin als auf Rolland herniederfielen, so war der doppelte Zweck des Artikels erfüllt.

Im übrigen tat das mutige Auftreten der Familie Mounier, die seit den Tagen von Vizille das denkbar höchste Ansehen in Paris wie im Dauphiné genoss, dass ihrige in der leidigen Briefaffäre, um in Grenoble die Lacher vollends auf die Seite des Hilfsbibliothekars zu bringen, dem diese ungesuchte Ehrenerklärung, der alle ehrlich Denkenden zustimmten, eine Genugtuung war, ohne ihn doch ganz mit der Sachlage auszusöhnen.

Schwer überarbeitet und von den Ultra täglich durch Wespenstiche verwundet, verfiel er zu dieser Zeit mehrfach in einen derartig apathischen Zustand, dass er förmliche Abscheu empfand vor allem, was ihm die innere und äussere Ruhe unmöglich machte.

„Ich möchte mich süssem Nichtstun und Nichtsdenken überlassen," klagt er in seiner Übermüdung, „aber es geht nicht; . . . so müssen wir denn bis in den Tod uns weiter quälen."

Die Bitte eines Pariser Freundes, dessen Bruder in Grenoble zur Bezahlung einer Schuld aufzufordern, weist er entrüstet zurück: „[Ich kann ihn nicht hetzen] — er sieht gar so unglücklich aus. . . . Es gibt Gesichter, die ich nicht

sehen mag, wenn ich nicht helfen kann; weniger noch möchte ich da harte Forderungen stellen!"

Er wusste sich nur zu sehr in die Lage dieses armen Menschen hinein zu denken; hatte er doch kürzlich durch sein Ausscheiden aus dem Verbande von Montfleury eine sehr empfindliche Verminderung seines Einkommens erlitten, ein Grund mehr zur Besorgnis angesichts der ihm in Figeac auferlegten Schuldenlast. Es mag hierzu bemerkt werden, dass ihm von Seiten Rosines keine Erleichterung dieser finanziellen Schwierigkeiten kam, denn der vorsichtige Schwiegervater hatte die seiner Tochter bewilligte Mitgift zurückbehalten, und Champollion war nicht der Mann, der „um des elenden Metalles willen" Streitigkeiten hervorgerufen hätte. Andrerseits hielt er es für seine heilige Pflicht, „bis zum letzten Atemzug" alles, was er sein eigen nannte — und ganz besonders seine Arbeitskraft — dem Bruder zum Opfer zu bringen, der ihn einst „aus dem Nichts hervorgezogen" hatte.

Ein heftiger Schreck rüttelte ihn zur vollen Spannkraft empor: Choppin d'Arnouville wurde durch einen Gewaltakt der Ultraroyalisten zu Fall gebracht! Diese hatten am 12. September den erwähnten Bischof Grégoire, den „Königsmörder", zum Deputierten gewählt, da sie wussten, dass die Regierung den Präfekten dafür verantwortlich machen und zugleich auch bestrafen würde[1]). Ein heisser Kampf hatte wegen dieser Wahl, die am 6. Dezember wieder aufgehoben wurde, zwischen den Parteien stattgefunden, denn um sich Choppin d'Arnouville zu erhalten, hatten es die Liberalen niemals gewagt, dem ihnen so teuren Grégoire ihre Stimmen zu geben. Nun wurde er ihnen aufgedrungen! Diese Tatsache wirkte wie ein Blitz aus heiterem Himmel, und selbst Decazes, über dessen Kopf hinweg die okkulte Regierung arbeitete, war machtlos, des Präfekten Protest gegen seine Abberufung zu berücksichtigen. Denn der Schlag war zu listig und schnell geführt worden, um pariert werden zu können. — Champollion, und mit ihm die grosse Mehrzahl der Grenobler,

1) „Nous avalons Grégoire, pour faire vomir le préfet!" war die Parole der Ultra.

wurde in tiefste Trauer versetzt durch die am 19. Februar 1820 erfolgende Abreise Choppin d'Arnouvilles, um so mehr, als dessen Nachfolger der Baron d'Haussez war, „der Messias der Ultra". Er langte aus Nîmes an, dem Brennpunkt der ultraroyalistischen Reaktionsbewegung, und der Hof der Präfektur, „vordem so still und nur von bescheidenen Fussgängern durchschritten", füllte sich sogleich wieder mit den Karossen des alten Adels, der den Ankommenden förmlich bestürmte, dass er die Stadt in Belagerungszustand versetzen möge. Aber d'Haussez liess sich weder durch diese Forderung noch durch die gefälschten Berichte einiger Geheimpolizisten (unter denen ein gewisser Martainville bei solchen Anlässen besonders gefürchtet war) beeinflussen; vielmehr liess er in aller Stille der „geplanten Revolution" nachforschen und fand, dass alles in Ordnung war.

Diese kluge Haltung des neuen Präfekten beruhigte in etwas die liberale Partei, welcher ohnehin durch den Rücktritt des Ministeriums Decazes ein neuer Schlag versetzt worden war, und die den durch die Presse gegangenen Warnruf aus Nîmes[1]) nicht vergessen konnte, da er zugleich den Beweis dafür lieferte, wie grundsätzlich alles, was man im Dauphiné und speziell im Isère-Departement sagte und tat, der Regierung in falschem Lichte dargestellt wurde. — D'Haussez hatte einst Bonaparte gehuldigt und ihm gedient; Ludwig XVIII. verargte ihm dies immer noch, Artois dagegen erkannte seine aussergewöhnliche Tüchtigkeit und begünstigte ihn. Auch meinten die Gegner des Präfekten zu wissen, dass dieser nur deshalb die Interessen der Ultra mit grösstem Eifer förderte, um sich späterhin zu den höchsten Staatsämtern aufzuschwingen.

Der hochgewachsene, vollendet vornehme und schöne Mann, der zunächst „unterschiedlos wie die Sonne die Strahlen seiner Huld auf Reine und Unreine, Ultra und Liberale, scheinen liess," schien die verkörperte Güte und Weisheit zu sein, so dass auch Champollion sich täuschen liess und

1) „[M. d'Haussez] va, dit-on, administrer le département qui a nommé M. Grégoire. Il faut que le ministère porte bien loin l'esprit de vengeance."

seinen freundlichen Zusagen amtlichen Schutzes traute. — Doch kaum hatte sein Adlerblick Personen und Sachlage genügend geprüft, als er seine glänzenden Verwaltungstalente auf Kosten der Liberalen zu entfalten begann und zu ihrem Entsetzen einen „Staatsstreich" dem andern folgen liess: das Departement wollte z. B. den ihm um teuren Preis „gegebenen" Deputierten Grégoire behalten, — er wurde von der Wahlliste gestrichen! Grenoble war stolz auf den grossen Einfluss, den es vermittels der sprüchwörtlichen Kühnheit seines Wahlkollegiums auf den Gang der Ereignisse auszuüben pflegte, — das Kollegium wurde mit einem Federstrich nach Vienne verlegt! — Die Grenobler liebten über alles, der Regierung in die Karten zu sehen und sie zu kritisieren — d'Haussez wollte sie von dieser „Unart" abbringen und begann eine durchgreifende Revision des ganzen Bezirkes, um sie durch ihre eigenen Angelegenheiten zu zerstreuen. Mit verbindlichem Lächeln und Händedruck knickte er manche berechtigte Hoffnung und stand plötzlich als ein Selbstherrscher da, der vor keinem Gewaltmittel zurückschreckte, das seine Ziele fördern konnte.

Grégoires Wahl hatte viel böses Blut in Paris gemacht: „Die Ultra haben also Recht mit ihren ewigen Beschuldigungen?" hiess es bei Hofe und in den Ministerien. In Grenoble dagegen fragte man sich mit Angst, wie die „Freiheitmörder (liberticides)" nun den edlen Ledrut-des-Essarts und den Maire zu Fall bringen würden. — Champollion seinerseits fühlte sich schon unsicher im Amt, als er Mitte März, sechs Monate nach seinem Dienstantritt, seine Amtswohnung endlich beziehen konnte. Ducoin, der sich sogleich des Barons Gunst erworben hatte, war zum Zensor ernannt worden, was zu einem scharfen, schnell populär werdenden Witzwort[1]) Champollions Anlass gab, welches jenen empfindlich berührte. Er verbreitete deshalb von neuem das Gerücht, Figeac werde keinesfalls seinen Posten bewahren können und er wiederholte zugleich seinen Appell an den Gerechtigkeitssinn seines Verwandten, des Pairs Mounier. Unmittelbar

1) „Caton du coin."

darauf gab die Familie Mounier einen ihrer Söhne in die spezielle Obhut Champollions!

Dieser hatte nämlich, um die erwähnte finanzielle Einbusse in etwas auszugleichen, eine kleine Privatklasse gebildet, zu der auch seine drei ältesten Neffen gehörten, und die bereits viel von sich reden machte: denn er gewöhnte seine Schüler daran, ohne jegliche Nachhilfe ihre Schularbeiten zu machen, was damals in Grenoble, wo ein „Repetitor" zur Hausordnung gehörte, völlig unerhört war. Bald jedoch fand dies Radikalmittel für selbständige Geistesentwicklung, wie alle andern von demselben Pädagogen herrührenden Erziehungsmethoden, lebhafte Anerkennung. Mit Ali zumal probierte er mit Erfolg „ein neues System"[1]) aus, das ihm viel Zeit und Mühe kostete, das aber infolge von Missverständnissen seitens des übellaunigen Grossvaters der Kinder, der in verkehrter Weise darüber an Figeac berichtete, vorübergehend zu Ärgernissen Anlass gab, die François tief bekümmerten. Nach einer besonders schmerzlichen Erfahrung ruft er deshalb dem Bruder zu: „Ich verzeihe Dir, was ich sonst niemand verzeihe, — eine Ungerechtigkeit!"

Um sich den häuslichen Frieden zu sichern, war er zeitlebens zu den schwersten Opfern bereit: „Man kann ihn nicht teuer genug erkaufen in dieser Zeit des Unfriedens und Streites," klagt er zu Anfang Mai 1820, als die Stadt durch ein Vorkommnis an der juristischen Fakultät wieder einmal alarmiert wurde. Die bereits bis zum äussersten überhitzten Gemüter der Grenobler Studenten hatten nämlich an der Entsetzung von Fries in Jena Feuer gefangen: Mit ungeheurer Begeisterung sahen sie auf diesen „zwölften grossen Dozenten, der seinen Freiheitsidealen zum Opfer fiel," und auf dessen elf Genossen hin, und die Betrachtung, „dass in Deutschland die Sache der Freiheit von den unterrichtetsten Männern vertreten" werde, brachte sich energisch zum Ausdruck. Da überdies die Wiederkehr der Missionare neue Ärgernisse schuf und die Studenten täglich zu den lebhaftesten Protesten

1) Eine rationellere Verwendung der Mnemonik, als sie bislang bekannt gewesen war. So viel Anklang diese Neuerung auch fand, so sind doch keine Einzelheiten darüber erhalten geblieben.

gegen dieselben hinriss, so sollte die gefährliche Gärung gewaltsam unterdrückt werden. Man verlas also den Studierenden am 25. April einen „Brief von Cuvier“, worin ihnen in ebenso unklarer wie derber Weise anbefohlen wurde, sich vor dem vierzigsten Jahre nicht mit Politik zu befassen. Beleidigende Kommentare des Vorlesenden erhöhten noch den Unwillen der Hörer, und als eine Kopie des apokryphen Schriftstückes verweigert wurde, kam am 3. Mai eine regelrechte Revolte zustande.

Einige Tage später setzte dann die Ankunft des Herzogs von Angoulème (des Dauphins) die Stadt vollends in Flammen. Er sollte die Versöhnung der Parteien anbahnen und er hatte den besten Willen, des Königs Wunsch zu erfüllen, aber des Präfekten starre Massregeln verdarben alles, denn dieser war des Monarchen weiser Mahnung[1]) nicht einen Augenblick eingedenk. Champollion war stiller Zeuge der aufregenden Szenen, die sich in Gegenwart des Prinzen vor der Stadt und in ihr abspielten, weil die Rufe: „Es lebe der König!“ — „Es lebe die Verfassung!“ welche die gemässigten Royalisten und die Liberalen „aus demselben Munde“ hören wollten, von d'Haussez scharf unterschieden wurden. Es geschah dies gegen den Willen des Herzogs, der schliesslich machtlos dastand, da auch seine eigenen Adjutanten der immer erregter werdenden Menge mit grosser Erbitterung bestätigen wollten, dass: „Es lebe die Verfassung!“ ein aufrührerischer Ruf sei. Nun wurde „nach rechts und nach links hin verhaftet, protestiert, gedroht ...“ Das Volk wünschte die Abreise des Prinzen, der seinerseits, weil er nicht klar sah in der Sache, dem Maire arg mitspielte und ihn sehr mit Unrecht für den Aufruhr verantwortlich machte.

„Von allen Seiten Unvernunft, — Mässigung nirgends,“ schreibt François seinem Bruder; „so ist denn unsere arme Stadt wieder hilflos dem Argwohn und der Verleumdung preisgegeben!“ — Er hatte die Bibliothek für den Empfang des Dauphins hergerichtet und gerade mit diesem Prinzen, dessen Abneigung gegen das okkulte Regiment ihm Achtung einflöste, wäre ihm wohl eine Unterredung ganz lieb gewesen,

1) „Surtout, ayez la main légère!“

doch musste er schliesslich seinem Chef berichten: „Der Herzog hat die Bibliothek nicht betreten." — Wie man später erfuhr, hatte nämlich Ducoin dem Prinzen eine von d'Haussez warm befürwortete Bittschrift um seine Wiedereinsetzung überreicht und musste des Erfolges wohl sehr sicher sein, da sein Benehmen dementsprechend sich veränderte, was Champollion auffiel. Bald jedoch sagten ihm Frau Ducoins zornige Blicke, dass es nichts damit sei, „denn Wut und Hoffnung gesellen sich nicht."

Um des Präfekten Berichten über die „skandalösen Vorfälle" in Grenoble das Gegengewicht zu halten, schrieb Champollion im Einvernehmen mit Ledrut-des-Essarts die Mitte Mai bereits in Paris veröffentlichte und viel gelesene Broschüre: „Attention!"[1]), die einen sehr ernsten Appell an den Gerechtigkeitssinn der Regierung enthält und nicht unbeachtet blieb. Die Vorstellungen des Divisionsgenerals taten ein übriges, so dass die in heftiger Weise von den Ultra geforderte „schwere Bestrafung" der Stadt unterblieb und selbst der Maire nicht abgesetzt wurde. Man schwieg in Paris die Angelegenheit einfach tot. D'Haussez jedoch verzieh seinen beiden Opponenten diese Niederlage nicht und ruhte nicht eher, bis Ledrut-des-Essarts abberufen wurde. „Allen rechtlichen Leuten blutet das Herz," ruft Champollion aus, erbittert über den „Schülerstreich" des Ministeriums, „das den Bezirk des letzten Friedenshortes beraubt, des Mannes, dessen Gegenwart allein schon die Ruhe sicherte." — Die glänzende Anerkennung, die dem Scheidenden auf Veranlassung des Maire zuteil wurde, brachte auch diesen letzteren bald zu Fall. Nun wurde zwar nicht, wie man gefürchtet hatte, ein ganz besonders exaltierter Ultra mit dem bedeutsamen Beinamen „Pendez-les!" sein Nachfolger, sondern der Marquis de Lavalette, doch war er immerhin ein geeigneter Verbündeter für den Baron d'Haussez[2]), und dass auf des Dauphins Veranlassung Ledrut-des-Essarts durch den Grafen Pamphile de Lacroix ersetzt wurde, der nicht (wie Donnadieu) „die mit

1) Als „Article Nr. I." (Corréard, Paris) erhalten geblieben.

2) Es wurde mit Bestimmtheit behauptet, d'Haussez habe gedroht, dem Departement die Alpen wegzunehmen! Ein Scherz, der immerhin sehr kennzeichnend war.

Kanonen und Bayonetten bewaffnete Übertreibung (l'exagération)" personifizierte, änderte nichts an dem gewalttätigen Vorgehen der beiden anderen Machthaber.

Champollion seinerseits hatte Schwierigkeiten persönlicher Art mit dem Präfekten durchzukämpfen: Dieser hatte sich sehr liebenswürdig erboten, nach Art seiner Vorgänger die Korrespondenz der Brüder auf amtlichem Wege zwischen Paris und Grenoble zu vermitteln. Bald gingen jedoch so manche Sendungen verloren, von unerhörten Verspätungen gar nicht zu reden, dass dem Baron nichts mehr anvertraut wurde. Besonders wichtige Briefe, falls nicht reisende Freunde damit betraut werden konnten, erhielten weder Datum, Anrede noch Schluss, wurden von fremder Hand oder auch mit Geheimschrift geschrieben und an Freunde adressiert. D'Haussez liess es an malitiösen Andeutungen und schliesslich an versteckten Drohungen nicht fehlen, denen gegenüber Champollion vorläufig möglichst unbefangen zu bleiben sich bestrebte. Sich jeglichen Gewaltaktes von seiten des rührigen Diplomaten, dem Ducoin beständig im Ohre lag, versehend, waltete er dagegen mit äusserster Pflichtstrenge seines Amtes, um dem Angreifer keine Bresche zu bieten. Doch war er schwer leidend seit Ende Mai und überdies oft allein, da er Rosine ihrem kränklichen Vater nicht ganz vorenthalten wollte. Ohnmachtszufälle und Schlaflosigkeit, steter Schwindel und ein Magenleiden nahmen so sehr überhand, dass der Arzt, das Schlimmste fürchtend, absolute Ruhe und Nichtstun verordnete, um dem stets drohenden Schlaganfall vorzubeugen.

Aber fester Wille und die eiserne Notwendigkeit hielten ihn aufrecht, bis eine Katastrophe den niemals Rastenden für mindestens acht Tage widerstandslos an sein Lager fesselte, von dem er sich aber am 13. Juni wieder erhob.

Zu seiner Zerstreuung nahm er die gründliche Reinigung der ausgestopften Vögel des Naturalienkabinets vor, wobei er mehreren „verseuchten Individuen" den Kopf abschnitt, „da die Augen," so sagte er, „noch verwendbar sind, wäre es auch nur, um sie denen zu geben, die keine haben in der Zeit, die wir durchmachen müssen!"

So kam ihm die unselige Politik nie aus dem Sinn und dieses stete Grübeln über Verhältnisse, die er nicht zu ändern

vermochte, raubte ihm auch den „festen Bauernschlaf“ früherer Jahre. „Nur Bewegung kann mich retten,“ sagt er selber, doch der durch allzuhäufige Blutentziehung erschöpfte Körper fand keine Kraft mehr dazu. Auch kam er von neuem zum Liegen und schleppte sich nur mühsam „vom Bett nach dem Lehnstuhl (im Bibliotheksaal) und vom Lehnstuhl ans Bett zurück.“

Trotzdem war abends und nachts das Haus von Geheimpolizisten umstellt, da die Krankheit als ein Vorwand für besonders gefährliche Umtriebe gehalten wurde. Der Präfekt ging noch weiter und liess sich von seinem Hass zu Schritten hinreissen, die seiner Amtswürde übel anstanden. So blieb die Bibliothek am 8. Juli wegen der offiziellen Erinnerungsfeier der Rückkehr des Königs geschlossen, wie dies alljährlich der Fall war. Champollion, nachdem seine kleine Klasse sich verabschiedet hatte, lag auf seinem Ruhebett und lauschte den Trostworten einiger Freunde, als gleich nach deren Ankunft der Präfekt folgendes wohl schon bereit gehaltene Schreiben übersandte: „. . . Man beklagt sich, dass die Bibliothek dem Publikum heute geschlossen bleibt, während doch eine gewisse Anzahl von Personen dort zugelassen worden sind. Ich ersuche Sie, mich über die Ursache dieser Massregel aufzuklären und diesem Sachverhalt sofort ein Ende zu machen.“ Zugleich erfolgte die mündliche Weisung durch den Polizisten, sich auf der Stelle in die Präfektur zu verfügen. Champollion rechtfertigte sich brieflich und nannte dem Präfekten die Namen der drei Angeber, da dieselben von seinen Freunden auf ihrem Lauscherposten gesehen waren.

Des Barons feindliches Benehmen bei der ersten Begegnung nach diesem Vorfall veranlasste François, seinen Bruder zur sofortigen Rückkehr zu ermahnen, da dessen lange Abwesenheit zum Vorwand seiner Entsetzung dienen sollte. Doch ehe noch der Brief Paris erreichte, stand sie schon in mehreren Blättern dort verzeichnet, so z. B. in der Gazette de France vom 22. Juli 1820, und zwar am Vorabend einer Institutswahl, so dass Figeac diesem Handstreich des Ministers — von dem die Grenobler Behörden nicht vorher in Kenntnis gesetzt waren — das Fehlschlagen seines bereits

als sicher geltenden Eintritts in die Inschriften-Akademie (als membre résidant) zuschrieb.

Inzwischen hatte sich François energisch dagegen verwahrt, dass seine Amtsführung, wie d'Haussez behauptete, die Entsetzung des Bruders nötig mache; zugleich auch liess er diese letztere im Journal libre de l'Isère[1]) widerrufen und er erhielt nachträglich vom demissionierten Maire die Bestätigung, dass er „einwandsfrei und emsig" seines Amtes gewaltet, auch nichts getan oder angeordnet habe, ohne vorherige offizielle Anfrage bei ihm, so dass keinerlei auf den Assistenten Bezug nehmende Klage zu verzeichnen gewesen sei. Auch ärztliche Atteste über die ernste Natur der noch nicht ganz gehobenen Krankheitserscheinungen lagen bei.

Nur die grosse Aufregung verlieh ihm in dieser Zeit qualvoller Unsicherheit trügerische Kraft; er war jedoch fest entschlossen, dieses Mal nur der brutalen Gewalt zu weichen, denn Figeac war im November 1819 mit unbegrenztem Urlaub vom Minister und vom Maire wieder abgereist, und er selber offiziell zum Vertreter ernannt worden. „Nur mit Axthieben wird man mich entwurzeln. . . ." „Ich werde alle Schritte tun, die sich mit der Ehre vertragen, [und gewisse Mitteilungen] an den Bibliothekar, der mir ja nicht aufgetragen hat, in seinem Namen die Absetzung anzunehmen, verweigern. Nur mit bewaffneter Macht soll man mich dem Sessel entreissen, und es soweit zu treiben, werden sie nicht wagen. . . . Ich will nichts übereilen, keine Bitterkeit, kein Geschrei, — sondern stillen und festen Widerstand! So will ich ihnen entgegentreten. . . ."

Er machte nun seine von 1812 datierenden Rechte als Assistent geltend, damit man, „um ungerecht zu sein, über zwei Leichen schreiten" müsse, aber dies kühne Vorgehen erbitterte den Präfekten bis zum Übermass. Eine sehr stürmische Unterredung zwischen beiden war die Folge davon; im Verlauf derselben las d'Haussez zum Beleg seiner Behauptungen Auszüge vor aus den heimlich geöffneten Briefen der Brüder während der letzten Wahlkampagne. — Zum Glück für Champollion traf zu dieser Zeit, Anfang

1) Vom 29. Juli 1820.

August 1820, der soeben wegen seiner politischen Gesinnung seiner Stellung enthobene Victor Cousin, dem des „Ägypters“ aufreibende Sorgen sehr zu Herzen gingen, aus Paris ein. Sein Versuch, den Präfekten versöhnlicher zu stimmen, scheiterte jedoch nicht nur, sondern d'Haussez drohte sogar, dass er den Geschichtsprofessor „wegen Verbreitung schlechter Grundsätze“ auch vom Lyceum entfernen werde. „Der Strohhalm ist zerbrochen,“ schreibt Champollion dazu, ohne aber seinen Widerstand aufzugeben; er hatte einen regelrechten Verteidigungsplan entworfen und seitdem der Maire Royer-Deloche „mit allen kriegerischen Ehren abgezogen“ war, konnte er angesichts des neuen behördlichen Triumvirates freilich wohl ausrufen: „Ich stehe allein da im Kampf!“

Die politische Krisis verlängerte sich, weil eine neue „Verschwörung“ in Grenoble den Ministerien zu schaffen machte. Doch die wirksamen Mittel der Kaiserzeit zur Veranstaltung solcher Komödien waren auch im Dauphiné erschöpft: „Unterstehe sich so leicht niemand, eine Verschwörung anzuzetteln,“ spottet Champollion; „niemand hat hier daran glauben wollen, obgleich der Präfekt . . . . sich viel Mühe gibt, um sie ganz schrecklich darzustellen.“ „Aber diese kleinen Macchiavelli (die Ultra) zittern auf Befehl und in der frommen Absicht, ihr Mütchen zu kühlen an den Liberalen, deren friedlich mokante Miene sie zur Verzweiflung bringt.“ — „Zur Rettung ist uns hier nun jede Tür verschlossen! [Der Minister allein kann die Stösse parieren, die diese zwei reissenden Tiere (der Präfekt und der Maire) uns versetzen.]“

Er verliess das schon oft erwähnte sehr umfangreiche Gebäude, das den Schauplatz seiner gesamten Tätigkeit umschloss, nur noch, wenn es nötig wurde, Frau Rosine am Lager ihres todkranken Vaters in etwas zu unterstützen, und wie man auch suchte und sann, selbst die kühnste Phantasie und der beste Wille der Späher vermochten ihn nicht in die verworrenen Intriguen der lokalen Tagespolitik zu verwickeln, nun es galt, dem Bruder das Amt zu bewahren.

Erst im September, während der allgemeinen Ferien, ging er zum ersten Male seit langen Monaten wieder nach Vif, um frische Bergluft zu atmen: „Ich habe die Bibliothek noch unter unserer Herrschaft zurückgelassen,“ meldet er seinem

Chef; „kein Anzeichen, nah oder fern, scheint auf Sturm zu deuten, . . . denn die Behörden befassen sich nur damit, die „Verschwörung“ auszubeuten.“ Leider beorderte ihn der neue Maire schon wenige Tage später wegen einer Extraarbeit in die Bibliothek zurück und liess ihn merken, dass er einen Höflichkeitsbesuch zu gunsten der gefährdeten Stellung von ihm erwarte. Aber hierin dem Marquis zu Willen zu sein, gewann der Hilfsbibliothekar nicht über sich: „Man wird von diesen Leuten[1]) nur empfangen, um beschimpft zu werden, wir haben tausend Beispiele dafür, und nicht ich bin der Mann, heiteren Sinnes ihrer adligen Unverschämtheit die Stirn zu bieten. Nie werde ich das aus eigenem Antrieb tun! Gingst Du hin, so würde ich Dich begleiten, weil ich Dir überall hin folge, bis in den Rachen Satans hinein; aber niemals könnte ich mich entschliessen, in anständiger Weise mit diesen beiden Menschen zu reden, — ich sage Menschen, weil es ja noch keinen besonderen Ausdruck zur Bezeichnung dieser Spezies gibt!“

Während Champollion in tiefer Einsamkeit die „Fronarbeit“ anfertigte, benutzte er die dazwischen liegenden Stunden zum Wiederdurchsehen des ägyptischen Materials. Zwei Jahre waren dahin gegangen, seitdem er seine letzte Schrift über die Hieroglyphen vor der Delphinatischen Akademie gelesen hatte, und die „Eroberung Altägyptens“ war inzwischen kaum in etwas gefördert worden. Hatten doch Kämpfe ganz anderer Art seine Kräfte beansprucht und nahezu abgenutzt. Aus diesem Grunde war auch im Januar 1819 die beabsichtigte Herausgabe einer kommentierten Übersetzung von Zoëgas Werk über die Obelisken wieder aufgegeben. Etwas später hatte ihm Figeac den Abdruck der mehrsprachigen Inschrift gesandt, die man auf einem stark verwitterten Stein bei Menûf im Delta entdeckt hatte und die für eine Kopie der Inschrift von Rosette gehalten wurde. Champollion stellte dies in Abrede, und weil die kursiven Texte „mit sehr unsicherer Hand gemacht“ waren, so versprach er sich überhaupt keinen Nutzen von diesem damals besonders in England viel diskutierten „Menûfstein“.

1) Nicht der Adel als solcher, sondern die Ultra, unter denen der alte Adel jedoch stark vertreten war, sind hier gemeint.

Desto interessanter waren ihm die griechischen Inschriften am Sphinx, da er meinte, die in ihnen vorkommenden Titel desselben könnten möglicherweise eine direkte Umschreibung der altägyptischen Namen sein, so wie sie in der Hieroglyphenschrift vorkamen, von der er im Gegensatz zu anderen Gelehrten mit Recht annahm, dass sie noch unter römischer Herrschaft angewendet wurde.

Sehr wichtig erschienen ihm auch die Inschriften der Vasen und Halsbänder[1]) des „Palastes von Karnak“ (d. h. des Reichstempels); „da ich aber bedachtsamer bin, als viele andere, ehe ich eine Ansicht ohne vorherige sichere Grundlage gebe,“ sagt er, „so habe ich klüglich alle Vermutungen aufgegeben, ... Jomard ist kühner als ich!“ Dieser war eine sehr viel genannte Persönlichkeit: während nämlich seine wissenschaftlichen und pädagogischen Verdienste allseitig gebührende Anerkennung fanden, konnte man doch nicht umhin zu finden, dass er, der die Seele des grossen Werkes der Kommission war, dort vorzeitig alles erklärt zu sehen und durch die Masse des Gebotenen, sowie die Art der Bearbeitung das Publikum zu blenden wünsche[2]).

So bedauerte Champollion häufig, dass sich die Kommission hinsichtlich der Denkmäler nicht „bis auf weiteres“ an genauer Beschreibung, an Zeichnungen und Maassen genügen lasse. — Nicht selten erlaubte er sich, ihr durch Figeac in vorsichtiger Weise einen Rat zu erteilen, was Jomards Freundschaft für die Brüder nicht gerade vergrösserte. Denn er sah die Entzifferung, oder mindestens doch die „Erklärung“ der Hieroglyphen als seine spezielle Aufgabe an und hatte es gern, wenn seine Freunde ihm nachrühmten, dass er „alles selber tun könne.“ — „Lieber will ich zwanzig Jahre lang untersuchen, als mit gewagten Vermutungen und neuen Träumereien [à la Kircher] auftreten,“ versichert dagegen

---

1) Darstellung der Beutestücke aus Thutmes III. Feldzügen.

2) „[L'expédition d'Egypte] dont les résultats scientifiques eussent peut-être été appréciés non-seulement avec plus de faveur, mais même avec une sorte d'honorable partialité, si moins d'efforts avaient été faits pour en amplifier l'image aux yeux des spectateurs éblouis“. Sacy.

Champollion immer wieder im Hinblick auf Jomard und auf Young.

Ersterem warf er besonders vor, dass er in seinem Eifer, als der erste das altägyptische Zahlensystem klarstellen zu wollen, die Hieroglyphen zu „arithmetisieren“ trachte; er selber las z. B. „in allen Tempeln“, wo jener „am 30. Mesori“ las[1]). — Inzwischen hatte er schon am 7. April 1819 dem Bruder berichtet: „Unter den ‘heiligen Buchstaben‘ muss zweifellos verstanden werden: ‘in hieroglyphischer Schrift‘, denn warum hätten die Ägypter zur Zeit des Germanicus aufgehört, die geheiligten Zeichen für die öffentlichen Denkmäler zu verwenden, weil sie doch unter den letzten Ptolemäern noch bei ihnen im Gebrauch waren? Übrigens bezeichnen ‘die heiligen Buchstaben‘ auch in der Inschrift von Rosette die Hieroglyphen. Dies war die Schrift der Götter, heisst es im kursiven Text, und zufolge dem hieroglyphischen Text: ‘die göttlichen Schriftzeichen‘[2]).“ — So standen also nun Herodots und Diodors *ἱερὰ γράμματα* im richtigen Lichte vor ihm.

Er war seiner Auslegung einiger Stellen des kursiven, wie des hieroglyphischen Textes der Rosettana so sicher, dass er am 8. Mai 1819 dem Bruder vorschlägt: Du kannst die Notiz im Appendix Deines Werkes dreist drucken: ich stehe für jede einzelne (corps pour corps) der zitierten Stellen des ägyptischen Textes ein. Du kannst sogar die elfte Linie des hieroglyphischen Textes anführen.“

Über Youngs weitere Entzifferungsresultate hatte er eingehend durch den Bruder Kenntnis erhalten, allerdings nur indirekte, so dass er ihn noch am 24. März 1820 bittet, ihm nun endlich die Originalabhandlungen[3]) zu senden. Anscheinend erhielt er sie aber nicht, doch hätten sie ja seine eigenen Anschauungen in keinem Punkte geändert und ebensowenig das nicht immer zu rechtfertigende

1) War Jomard hier völlig im Irrtum, so enthielt doch seine „Notice sur les signes numériques des anciens Egyptiens“, Paris, Sept. 1819, manches Richtige über das äg. Zahlensystem.

2) Er führt hier die Hieroglyphen an, die umschrieben wie folgt lauten: *sš n mdw ntr.*

3) Young hatte ihm nur die Conject. translat. einst geliehen.

Vorurteil gemildert, mit dem er von Anfang an allen Arbeiten des grossen Physikers auf dem ägyptischen Sprachgebiet entgegengetreten war. Er wusste, ohne im geringsten dadurch beeinflusst zu sein, dass Young seit etwa vier Jahren schon an dem lautlichen Charakter der beiden Kursiven irre geworden war und nunmehr das gesamte Schriftsystem als bildschriftlich ansah, dass er aber an der lautlichen Lesung fremdländischer Namen, wie z. B. Ptolemäus, festhielt, indessen er selber, durch die Ausführungen der Kommission irregeleitet, seit dem Frühling 1819 überzeugt war, dass dieser Name (in der Hieroglyphenschrift im engeren Sinn) auf nationalägyptische, d. h. „symbolische"[1]) Weise übertragen worden sei.

Dass Young „Arsinoë" aus dem hieroglyphischen Text der Rosettana herauslas, erregte Champollions heftigen Widerspruch; im übrigen sagt er im Hinblick auf die damals geflissentlich verbreitete Ansicht, dass Young bereits eine sichere Anleitung zum Übersetzen der altägyptischen Texte gebe: „Nur auf der Inschrift von Rosette hat er sich zu wirklicher Kenntnis erheben können; nun aber glaube ich diese ebensogut zu kennen und zergliedert zu haben, wie er. In diesem Falle wird er gleich mir nur vereinzelte Notizen und die genaue Kenntnis mehrerer hieroglyphischer Zeichen erlangt haben, — weiter nichts." „Ich beklage also wirklich die unglücklichen englischen Reisenden, die mit dem Hauptschlüssel Dr. Youngs in der Hand, die Inschriften von Theben übersetzen sollen! . . . Ich habe nur allzuviel Lust, seine Kühnheit zu strafen, und könnte die Pressfreiheit benutzen, um den Londoner Ödipus zur Ordnung zu rufen und indirekt den Pariser Sphinxinet zu vermahnen, der so einfältig ist, jenem die Bissen streitig zu machen."

Mit Sphinxinet bezeichnete er Louis Ripault, der seine neuesten „Erfolge" mit literarischen Trompetenstössen verkündigen liess und nach wie vor Champollion dabei ins Auge fasste. Dieser seinerseits schrieb im September 1820 ganz bescheidentlich an den Museumdirektor Artaud in Lyon, der ihm soeben einige Zeichnungen und Abgüsse von Altertümern zugesandt hatte: „Der Scarabäus ist bei mir in einem Zustand

1) Näheres in Kapitel VII.

angelangt, dass die Inschrift, ich will keineswegs sagen unleserlich ist, — so weit sind wir noch nicht, — sondern dass man sie selbst mit der Lupe nicht zu unterscheiden vermag." Die erste Sendung war freilich missglückt, doch hatten ihm allein schon die Scherben einer kleinen Säule (cippe), worauf er „den Triumph des Horus über die Mächte der Finsternis"[1]) erkannte, viel Freude bereitet.

Es war die erwähnte wohltuende Einsamkeit seiner Bibliotheksräume, die ihm gegen Ende September 1820 die nötige Musse zur Durchsicht aller Lyoner Sendungen verschaffte. Er kam auch nun wieder bahnbrechenden Wahrheiten oft ganz nahe, — um sich dann plötzlich abzuwenden und wieder in verkehrte Wege einzulenken: Die Lithographie eines funerären Reliefs[2]) gab ihm z. B. Anlass zur genialen Erkenntnis der Charakteristik in der Darstellung verschiedener Gottheiten; aber gleich danach verleitet ihn die hieroglyphische Gruppe „Osiris" zu Erklärungen à la Kircher, — ungeachtet des dabei entwickelten Scharfsinns.

Artaud hatte ihm von vielen Papyri, einem Geschenk des Generalkonsuls Drovetti, gesprochen, die nur an Ort und Stelle geprüft werden konnten. Er begab sich deshalb trotz seiner körperlichen Hinfälligkeit Anfang Oktober nach Lyon, dessen reiche, seit 1802 unter Artauds fördernder Fürsorge in dem historischen Riesenbau des Palais de Saint-Pierre[3]) vereinigte archäologische Sammlungen ihn schon als Studenten erfreut hatten. Er vertiefte sich nun derartig ins Studium der dortigen Papyri, dass er das Zeichnen von Mumien und anderen Gegenständen als eine Erholung davon ansah. Zwar klagt er dem Bruder: „Dies Jahr hat mich vernichtet;

1) Wohl eine der bekannten Darstellungen des „Horus auf den Krokodilen," die man als Schutz gegen wilde Tiere oder als Dank für die Errettung vor ihnen in Tempel und Haus häufig anbrachte.

2) Dieses Relief ist nicht mehr im Lyoner Museum, denn Artaud vermachte diesem nicht alle Stücke seiner dort mitaufgestellten Privatsammlung.

3) Ursprünglich im 5. Jahrh. gegründete Benediktinerinnen-Abtei; wurde zerstört von den Sarazenen, neu errichtet von 1659—1687. Von der Stadt i. J. 1802 angekauft und zum „Palais des Arts" umgewandelt.

etwas anhaltende Arbeit . . . erregt mir Schwindel oder vielmehr Ohnmacht; kurz, ich bin zu nichts mehr gut, — und doch erweitert sich das Feld meiner ägyptischen Arbeiten in jedem Augenblick. Spannende Erwägungen fordern verdoppelte Anstrengung, um wichtige Ergebnisse zu erzielen und das genau in dem Moment, wo meine Körperkräfte versagen. Es ist um toll zu werden, aber ich muss es dulden!" Doch die grosse Freude über neu sich vor ihm öffnende Perspektiven stählte ihm Stunde um Stunde die sinkende Kraft.

Das angestrengte Vergleichen der drei Schriftarten hatte ihm nicht nur unwiderleglich bewiesen, dass „hieroglyphische Texte" keinesfalls als ausserhalb des im täglichen Leben gebräuchlichen altägyptischen Schriftsystems stehend anzusehen seien, sondern es hatte ihn auch gelehrt, die demotischen Schriftzeichen von den hieratischen scharf zu unterscheiden. Überdies hatte er entdeckt, dass letztere eine Art von Kurzschrift („tachygraphie") der Hieroglyphen sind, und dass die demotischen Zeichen etwa im selben Verhältnis zu den hieratischen stehen. — Damit war viel gewonnen; vor allem sah er nun klar in der Ableitung und Reihenfolge der drei Schriftarten sowie in ihrem engen Zusammenhang; auch nahm er sich sogleich vor, zunächst das Verhältnis der hieratischen zur hieroglyphischen Schrift in einer Broschüre darzustellen und durch lithographierte Tafeln anschaulich zu machen

Leider führte ihn gerade diese grosse Errungenschaft um die Jahreswende ganz plötzlich zu dem verhängnisvollen Irrtum, dass das als einheitlich erkannte System nicht aus lautlichen, sondern durchweg aus begriffschriftlichen Elementen bestehe, welche er bislang nur in den Hieroglyphen im engeren Sinne zu erkennen gemeint hatte.

„Sende mir den Katalog der geschnittenen Steine von Raspe", bittet er den Bruder, da ihm neues Material zur Vergleichung nötig war, und zum ersten Mal zuckt der Wunsch in ihm auf, an einem der Zentren arbeiten zu können, wohin die abendländischen Generalkonsuln von Ägypten aus zu jener Zeit die Ergebnisse ihrer Grabungen

sandten[1]). „Doch nein, — das hiesse ja Grenoble verlassen, — unmöglich!" Die Stadt hatte es ihm angetan; trotz des Leidenskelches, den man ihm fortgesetzt dort darbot, vermochte er noch nicht den Zauberbann zu lösen, mit dem sie ihn seit seinem zehnten Lebensjahre an sich fesselte. So kehrte er denn mit dem inzwischen von Paris in Lyon eingetroffenen Bruder in gehobener Stimmung nach seiner „zweiten Heimatstadt" zurück, wo beide gemeinsam am 1. November die Bibliothek wieder eröffneten.

François, dem die Herbstluft den Kopf etwas gestärkt hatte, besass fortan den feindlichen Behörden gegenüber in Jacques-Joseph einen starken Verbündeten, und diese Gewissheit an sich schaffte ihm schon einige Ruhe für Körper und Geist, so dass er sich nun mit vorläufiger Hintansetzung seiner liebsten Arbeitsinteressen wieder dem Wohlergehen seiner „drei Schulen"[2]) widmete. — Durch seine Vorträge über alte Geschichte am Lyceum dazu angeregt, vertiefte er sich von neuem in sein vormals so gern betriebenes Studium der Wasserverhältnisse Afrikas, wobei selbstverständlich das Problem der Nilquellen im Vordergrund stand. Vorübergehend trat er deswegen wieder mit Friedrich Creuzer in Verbindung, der ihn bereits vielfach zitiert hatte[3]).

Die in der Musterschule mehr als je zuvor in Blüte stehende „Lancaster"-Methode betreffend, war Champollion zu dieser Zeit eifrig bemüht, einen lange gehegten Wunsch erfüllt zu sehen und mit Hilfe opferwilliger Freunde eine völlig unentgeltliche Volksschule im grossen Massstabe und auf Grund des neuen Systems zu eröffnen. — Schon waren reiche Gaben in Aussicht gestellt und mit aus diesem Grunde, da ja fortgesetzt Propaganda gemacht werden musste für den guten Zweck, richtete er, nun auch Frau Rosine endlich wieder in den lange vereinsamt gewesenen Hausstand hatte zurückkehren können, ständige Empfangsabende für seine intimeren Gesinnungsgenossen ein. Diese hatten eine

1) In erster Linie Livorno, Marseille, London, wo grosse Niederlagen dafür errichtet waren.

2) Das Lyceum, die Musterschule und die kleine Privatklasse.

3) In den Commentationes Herodoteae, Leipzig 1819.

besondere Freude daran, in seinem einfach ausgestatteten Heim (in der Dienstwohnung des Bibliothekars, für die ja Figeac keine Verwendung hatte) noch die bei den Ultra verpönte zwangslos gemütliche Gesellschaftsordnung der früheren Jahre vorzufinden. — Nur treu bewährte Menschen wollte er in seinen Privaträumen um sich sehen, „keine Gäste, sondern Freunde," und nicht nur aus angeborener Neigung, sondern auch um sich vor den „Pseudo-Liberalen" zu schützen, welche in jenen schlimmen Tagen sich überall einzuschleichen suchten und die dem Maire und dem Präfekten zu wertvollen Berichterstattern wurden.

Die unwürdige Bedrückung der Bürgerschaft hielt während des Winters unvermindert an und erreichte einen derartig bedrohlichen Höhepunkt, dass Champollion nicht länger zögerte, von neuem mit der ihm eigenen Entschiedenheit zu der unerhörten Sachlage Stellung zu nehmen, denn er hatte ja nun nicht mehr dem Bruder das Amt zu verwahren, da dieser seit dem 30. Oktober 1820 die Bibliothek selber verwaltete[1]). Durch sein Vorgehen, obwohl es in den durch das Gesetz bedingten Grenzen blieb, erregte François von neuem die Erbitterung der leitenden Kreise; man meldete seine abermaligen „Untaten" nach Paris und er wurde infolgedessen vom Conseil Royal am 3. März „vorläufig" seiner Stellung am Lyceum enthoben. Unter den obwaltenden Verhältnissen tat dies viel weniger ihm selber als seinen Schülern leid, und als echte Delphinaten scheuten sie sich nicht, es ihm, allen Behörden zum Trotz, in wärmster Weise zu erkennen zu geben.

Sie rühmten ihm zeitlebens[2]) nach, sie zu geistiger Unabhängigkeit und zu selbstloser Hingabe an Pflichterfüllung im höheren Sinne angehalten zu haben und es blieb ihnen stets in Erinnerung, in wie wohltuender Weise seine gewohnte Strenge im gegebenen Augenblick durch liebevolles Interesse

---

1) Nur eine ganz kurze Reise Jacques-Josephs nach Figeac, wo am 31. Jan. 1821 der Buchhändler Champollion gestorben war, rief François ein letztes Mal auf den Posten zurück.

2) Einige dieser Lyceumschüler Champollions erreichten ein sehr hohes Alter.

an Freud und Leid eines jeden unter ihnen ausgeglichen wurde. Und der Lehrer[1]) war zum mindesten dem Pädagogen ebenbürtig, besonders wenn es sich um die historische Literatur der verschiedenen Nationen des Altertums handelte. Denn nicht nur überschaute er selber klaren Blickes von hoher Warte aus die Weltgeschichte, sondern er verstand es auch, seine Schüler „in kurzer Zeit auf ein höheres Niveau der Anschauung emporzuheben."

Seinen Bruder tröstete Champollion über den erlittenen Verlust mit den Worten: „Es soll meinen ägyptischen Studien zugute kommen!" Tatsächlich begann er sogleich mit der Abfassung der geplanten Schrift über das Hieratische und mit der Vorbereitung der dazu nötigen Tafeln. Doch nur zwei Wochen etwa blieben ihm dazu vor dem heraufkommenden Sturm: Der Baron d'Haussez, dem nichts entging, hatte schon gegen Ende Februar in den Bergen von Piemont eine Sturmwolke aufsteigen sehen, und da er die Ausdehnung des Unwetters auf das Isère-Departement vorher sah, dringende Warnungen an den sardinischen Hof gesandt. Vergeblich, — man dankte für die gute Absicht und hielt noch ferner die Augen geschlossen, bis die Turiner Ereignisse vom 5. und besonders vom 12. März alle Befürchtungen des Präfekten rechtfertigten, denn machtvoll und ewig jung in seinem heissen Begehren loderte bald danach der angestammte Freiheitsdrang in den Delphinaten plötzlich wieder empor. Ein Gluthauch schien von den Piemontesischen Bergen her über Grenoble hinzuziehen und die Herzen der Jugend in Flammen zu setzen — und Champollion blieb dieser Bewegung der gequälten Volksseele nicht fremd. Im Gegenteil bildete er, dem Freund und Feind stets so aufmerksam lauschten, den Mittelpunkt im Klub der gemässigten Liberalen[2]). Wie in den Tagen der „Fédération Dauphinoise" elektrisierten seine Worte auch jetzt wieder die Gesinnungsgenossen, die seit der Streichung von Grégoires Namen aus der Wahlliste des

1) Das Heft eines dieser Schüler, Namens Breton, mit Diktaten des Professors über vergleichende Geschichte und Geographie (1819, 1820) ist erhalten geblieben.

2) Das Ausschusskomitee bestand aus 5 Mitgliedern, unter ihnen Renauldon und Thevenet. Champollion gehörte ihm nominell nicht an.

Isère-Departements sämtlich dem Grundsatz huldigten: „Die Völker wollen nicht mehr leiden, ohne sich zu beklagen.“

Der Präfekt, der sogleich die Zahl seiner Späher verdoppelte, erfuhr, was am 19. März abends bei Charles Renauldon abgemacht wurde und warnte noch in der Nacht den Divisionsgeneral vor dem zu einem Handstreich gewonnenen 10. Regiment. Aber Pamphile de Lacroix wollte dies nicht glauben. Als daher morgens früh die Nachricht auftauchte und sich blitzschnell verbreitete, dass eine Depesche[1]) Ludwigs XVIII. Entthronung verkündet habe, war kein Halten mehr: auch Champollion, von dem heissblütigen Thevenet bestürmt, verlor nun den letzten Rest jener weisen Mässigung, deren er sich, Choppin d'Arnouvilles eingedenk, so lange Zeit befleissigt hatte. Halb gewaltsam entführt, vergass er seine Bücher und seine körperlichen Leiden, nun man „den Pariser Herren, die durch die Duldung der schmachvollen Verhältnisse selber die Fackel ins Stroh geworfen“ hatten, beweisen wollte, „wie zahlreich die Freiheit ihre Wachen im Dauphiné ausgestellt hat.“

Es strömten nun von allen Seiten die durch das Vorgehen der okkulten Regierung zu wahren Märtyrern gewordenen Krieger der „Grossen Armee“ sowie alle andern herbei, welche einst auf den Wällen der Stadt für diese gekämpft hatten. Aus tiefstem Versteck tauchten wie durch Zauberkraft eine Menge kaiserlicher Kokarden und Adler empor, auch die dreifarbigen „Fahnen der Freiheit“ wehten keck im Morgenwind und fanatischer Jubel[2]) grüsste die Reliquien aus unvergessenen Tagen. Im Munde vieler tönte wieder der grosse Name, dessen faszinierende Macht über die lebhafte Phantasie des Volkes bereits zweimal Grenoble betört hatte. Die Leute der Vorstädte glaubten tatsächlich, dass der sterbende Mann von St. Helena zurückgekehrt sei, denn der Gewaltige, den sie einst zu nächtlicher Stunde von magischem Licht umstrahlt gesehen haben wollten, konnte von nichts auf die Dauer ge-

---

1) D'Haussez hielt sie für ein Machwerk der „Grenobler Rebellen.“ — Taulier, Histoire du Dauphiné, p. 356, sagt: „Cette nouvelle venait d'être apportée par un habitant de la ville, qui arrivait de Lyon.

2) „Vive le Roi pour trois jours! — Vive Napoléon pour toujours!“

fesselt und besiegt werden, sagten sie sich. Einsichtigere stimmten den Ruf: „Es lebe der Kaiser!“ lediglich zu gunsten Napoleons II. an.

Was die übrigen Rebellen wollten? Wer hätte es genau angeben können! „Nieder mit den Bourbonen!“ das war der Schrei, der sich laut oder leise jeder Brust entrang. Einige Vorsichtige riefen dazwischen: „Es lebe der Herzog von Orléans!“ Andere, mit mehr Wärme: „Es lebe die Republik!“ Alle aber einigten sich unterschiedslos in dem gewaltig über die Stadt hinbrausenden Ruf: „Wir fordern eine freie Verfassung!“

Die Tore wurden geschlossen, mit allen Glocken läutete man Sturm, — die Zitadelle gab von der Höhe ihres herrlichen Felsenamphitheaters hinunter weithin dröhnende Alarmsignale, doch die Aufrührer, immer in der Hoffnung, die gesamte Garnison gewinnen zu können, wurden nur um so kühner.

Neben dem Advokaten Perrin war Charles Renauldon der Hauptführer der Bewegung und seine Tollkühnheit hatte ihn schon früh morgens, als er in drohender Haltung zum Präfekten vorgedrungen war, fünf Minuten lang unmittelbar vor den Lauf von dessen Pistole gebannt. D'Haussez, der wegen momentanen Zwiespaltes mit dem Divisionsgeneral der schützenden Eskorte, auf die er Anspruch hatte, verlustig gegangen war, mischte sich trotzdem unter die Menge und setzte durch seine umsichtige Tapferkeit Freund und Feind in Erstaunen, als er sich mit dem Degen in der erhobenen Rechten einen Weg durch die Aufrührer bahnte. Der, den sein Auge vor allem suchen mochte, war nicht an dem hin und wieder tosenden Strassentumult beteiligt. Denn in der Überzeugung, dass der mit grosser Truppenmacht heranziehende General die Zitadelle nahezu ihrer gesamten Besatzung entblösst habe, hatte Champollion den Plan gefasst, einen Hauptstreich zu wagen, um das „690 Pariser Fuss hoch über der Isère“ wehende[1]) verhasste Lilienbanner zu Fall zu bringen. Äusserste Eile nur konnte die Ausführung der Idee sichern.

1) Auf dem Fort Rabot, 307 m über dem Meere. — 188 m höher hinauf liegt das Fort La Bastille.

Fig. 9. Der untere Teil der Citadelle von Grenoble, das Fort Rabot.

Abseits vom grossen Haufen waren bald die nötigen Teilnehmer gefunden, die schnell und lautlos, von Champollion und Thevenet geführt, die Zickzackpfade zur Zitadelle emporstiegen: Die Wache am Festungstor wurde überrumpelt, der Eintritt erzwungen und eine Kompagnie vom 10. Regiment sogleich für das Unternehmen gewonnen. Nur eine Abteilung Lanzenreiter, die in den Pferdeställen beschäftigt war, wollte Widerstand leisten, doch verrammelte man Türen und Fenster, so dass sie machtlos wurde. Wenige Minuten später zog eine kühne Hand, diejenige Champollions, die weisse Fahne ein und liess auf der höchsten Spitze des Fort Rabot die Trikolore sich entfalten, so dass sie als „Banner der Freiheit“ weithin in der Runde sichtbar und von Tausenden freudig begrüsst wurde! — Erst mehrere Stunden später, als der Divisionsgeneral wieder Ordnung geschaffen und die Stadt in Belagerungszustand versetzt hatte, verschwand zum Kummer vieler das Symbol des ersehnten Glückes von der luftigen Höhe.

Champollion suchte seinen über dieses Wagnis völlig entsetzten Bruder durch einen Scherz[1]) zu beruhigen, als er, mehr tot als lebendig, nach Hause kam.

Die Stadt glich nun einem grossen Feldlager, denn Tausende von Soldaten kampierten in den Strassen und auf den Wällen, und als man nachts auf den Bergen Signalfeuer emporlodern sah, meinte der Höchstkommandierende, der anfangs zu wenig und nun zu viel sah, dass mit den Verschwörern wie in den blutigen Tagen von 1816 verfahren werden müsse. D'Haussez seinerseits schloss vorläufig die arg kompromittierte juristische Fakultät und erklärte Grenoble für unwürdig, überhaupt noch Hochschulen zu besitzen. — Dass in seinen Berichten nach Paris Champollion ebenfalls als Volksverführer gebrandmarkt wurde, braucht kaum hervorgehoben zu werden; dennoch empfand dieser keine Reue, an der Massenkundgebung teilgenommen zu haben, da seiner Ansicht nach gegenüber den vielen nutzlos verhallten Klagen

---

1) „Peut-être un jour, la prise de la citadelle de Grenoble par un archéologue, et sans effusion de sang, figurera avantageusement dans ses états de service littéraire en temps extraordinaire.“

nur noch solche Mittel übrig blieben, um Ludwig XVIII. auf die Notlage des schutzlos der okkulten Regierung preisgegebenen Isère-Bezirkes aufmerksam zu machen. Nicht als Hochverrat, sondern als Protest des Volkes gegen die „Freibeuterei unter königlicher Flagge,“ der es zum Opfer gefallen war, und als einen Akt legitimer, wenn auch etwas brutaler Notwehr wollte er die ganze Sache aufgefasst sehen. Mehrere ausgezeichnete Grenobler Advokaten stimmten ihm bei und gaben Figeac die Art an, wie er seine langen, nach Paris sowie an den akademischen Rat von Grenoble zu sendenden Berichte behufs Rechtfertigung „des Hochverräters“ zu schreiben hatte.

Mehr als alles sonst kam es letzterem jedoch zugute, dass der König persönlich die Angelegenheit ziemlich leicht nahm und den Marschall Duc de Bellune nach Grenoble sandte, um sie in möglichst versöhnlicher Weise vollends beizulegen. Hierdurch wurden die Ultra um den von ihnen beantragten blutigen Hochverratsprozess, in den zwei Drittel der Bürgerschaft verwickelt worden wären, betrogen.

Bellune, den der Grenobler Volksmund sogleich in Beausoleil umtaufte, hatte seine glänzende Laufbahn einst als Trompeter im Regiment des Generals (damals Oberst) Joubert de Lasalette, des langjährigen Freundes der Brüder, begonnen, der manche schöne Weise für Claude Perrins Trompete selber komponiert und ihn auch sonst noch freundlich gefördert hatte. Der Herzog suchte sogleich seinen alten Gönner auf und dieser legte ihm aufs allerdringendste die Interessen des jüngeren Champollion ans Herz, dessen politische Grundsätze überdies den seinigen entsprachen. — Diese energische Fürsprache, sowie der Hinweis von seiten anderer Grenobler auf die sehr bedeutenden Verdienste, die sich François verschiedentlich um die Ruhe und Sicherheit der Stadt erworben hatte, taten ihre Wirkung: Der Marschall überzeugte sich schnell, dass die „revolutionäre Gesinnung“ des Delinquenten lediglich in seinem Verlangen nach Gerechtigkeit und Gesetzlichkeit bestand. Auch konnte der Angeklagte, der gegen Kaution auf freiem Fusse belassen war, sich schon anfangs Juni als gesichert betrachten vor dem ihm bestimmt gewesenen Hochverratsprozess. Eine glänzende Genugtuung

war es für ihn, dass mehrere der Pairs de France[1]) mit ungewöhnlichem Nachdruck die Lauterkeit seiner Gesinnung, sowie die mannigfache Betätigung seiner Menschenliebe darstellten und dass sie die dem schwer Verläumdeten seit lange geschuldete Gerechtigkeit insbesondere vom Conseil Royal (de l'Instruction publique) erbaten! Dies wurde sogleich in Paris bekannt, und somit konnten Sacys wie seiner Kollegen[2]) ebenso rückhaltlos geäusserte wie ungerechte Beschuldigungen Champollions[3]) endlich wirkungslos gemacht werden.

Der Conseil Royal bestimmte schliesslich, dass der Grenobler Professor vor einem „tribunal ordinaire" wegen einfachen Vergehens abgeurteilt werden sollte. Leider fehlen alle Einzelheiten dieses Vorganges, doch steht es fest, dass François dank den Bemühungen seiner Schützer auch aus dieser kurzen Prüfung ungeschädigt an Ehre und Freiheit hervorging. Dagegen enthob ihn dieselbe Verfügung[4]) endgültig seines Lehramtes am Lyceum, doch sollte ein Brief des schon erwähnten Inspektors Morin[1]) die Pille in etwas versüssen.

Die Bibliothek war bereits im März Ducoin wieder zugesichert; sie wurde ihm am 25. Mai amtlich übergeben und Figeac kehrte nach Paris zurück, sobald er François den Rachegelüsten der Ultra endgültig entzogen wusste. Letzterer konnte ihm nicht sogleich folgen, obwohl ihm nunmehr der Boden unter den Füssen brannte, nach einer abermaligen,

1) Casimir und Alexandre Périer. Le Duc de Raguse (Maréchal Marmont). Le Duc de Bausset, Cardinal. Sapey, Député de l'Isère. Le Comte de Nantes (Isère). Le Comte de Lézay-Marnésia (Lot).

2) Nur Cuvier hatte im Conseil die Angebereien aus Grenoble stets bekämpft.

3) „... Sa conduite politique, pendant le règne de 3 mois d'Ahriman, lui a fait peu d'honneur et il n'a sans doute plus osé m'écrire." Sacy an Thomas Young, 20. Januar 1816.

4) „.... Mais quoique votre nomination à la chaire d'histoire soit annulée, vous ne restez pas moins membre de l'Université, et vous pouvez être replacé partout ailleurs, si le Conseil Royal le juge à propos. Dans votre situation actuelle, vous êtes libre de vous absenter et d'aller où vous voudrez, sans avoir besoin d'un congé de ma part. Je fais des vœux pour que l'Université ne laisse pas longtemps vos talents inutiles" (etc.). Morin. Verfügung vom 23. Juni 1821.

wenn auch ganz privaten Unterredung mit dem Präfekten. Dieser beschuldigte ihn, gesagt zu haben, dass er das System gewaltsamer Massenaushebungen unter Napoleon dem „Obscuranten-, Denunzianten- und Spionensystem unter Artois" vorziehe, und dass er überdies den satirischen Artikel Necrologie im Septemberheft 1819 des Echo des Alpes (p. 234, 235) verfasst habe, der von einer „physiologico-politischen" mit Versteinerung des Herzens endigenden Epidemie unter den Führern des „[anti-humanen Ultracismus]" handelt.

Das Geschick fügte es, dass kurz darauf die beiden Gegner sich in ganz anderer Weise gegenübertraten, was im Hinblick auf spätere Ereignisse hier erwähnt werden muss:

Einige Studenten von der geschlossenen juristischen Fakultät wollten dem Präfekten, dem Maire und einem Arzt, der in den Thermen von Uriage[1]) Ausgrabungen machte, einen empfindlichen Streich spielen. Sie fabrizierten deshalb eine Vase nach antikem Muster, taten einige von Champollion entliehene alte Münzen hinein und gravierten eine Inschrift in stark archaisierten römischen Lettern darauf, deren schwierige Entzifferung dem Marquis de Pina, einem tüchtigen Numismatiker, zufallen sollte. Als aber die heimlich versteckte Urne schliesslich im Beisein vieler Besucher des Arztes ausgegraben wurde, war der Maire nicht anwesend, da ihn eine kleine Reise am Kommen verhindert hatte.

Von Neugier gepeinigt, beschloss man endlich, Champollion aufzusuchen, und um der Wissenschaft willen liess sich sogar der Baron d'Haussez überreden, die übrigen Herren zu begleiten. Dieser völlig unvorhergesehene Abschluss der kleinen Komödie nötigte Champollion, seinen unfreiwilligen Besuchern die Inschrift zu lesen; sie lautete in ganz modernem Französisch: „Nous sommes tous cousins et cousines."

Diese Szene machte besonders dem Präfekten sehr geringes Vergnügen, doch hütete er sich, den kranken und müden Mann, der vor ihm stand, dafür verantwortlich zu machen. Dieser war ohnehin seinem strafenden Arm völlig enthoben und wartete nur noch die Fertigstellung einer

1) Mit berühmten Heilquellen. Etwa 6 km. von Grenoble entfernt.

kleinen Druckschrift ab, die das Wichtigste aus seiner inzwischen vollendeten grossen Abhandlung[1]) enthielt, sowie diejenige der lithographierten Tafeln[2]), die viel Zeit beanspruchte: „Ich setze deshalb möglichst viel auf meine Tafeln und publiziere nur zehn bis zwölf statt zwanzig;" schreibt er, und etwas später: „„. . . Das geringste Nachdenken wirft mich auf mein Bett. Meine letzte Tafel mit 700 hieroglyphischen und hieratischen Zeichen hat mich zugrunde gerichtet . . ." Sein schlechtes Allgemeinbefinden hatte sich seit der „Einnahme der Zitadelle" arg verschlimmert, und durch Nervenzerrüttung und Schlaflosigkeit war sein Aussehen in trauriger Weise verändert worden; denn an seinem Lebensmark zehrte der Schmerz, das Dauphiné, wo er sich nun völlig entwurzelt fühlte, verlassen zu müssen! Er, der noch vor kurzem um Grenoble und seiner Berge willen der ganzen übrigen Welt freiwillig entsagt hätte, rief nun ganz verzweifelt aus: „Ich möchte lieber in Sibirien erfrieren, als noch zwei Monate hintereinander in dieser unglückseligen Stadt bleiben."

Trotz dieser trostlosen Verfassung wahrte er bis zum letzten Moment seines Bruders Interessen: „Die Kinder arbeiten, und ich bin bei ihnen, so viel es mir möglich ist. Es wäre vielleicht gut, auch die Kleinen — Jules und Aimé — mit mir zu nehmen und somit nichts zu hinterlassen." Dies erlaubten jedoch die Verhältnisse nicht; auch Frau Zoë und Frau Rosine blieben vorläufig in Grenoble zurück, und nur der von seinem Onkel unzertrennliche Ali wurde dazu ausersehen, ihn nach Paris zu begleiten. Für die etwa siebzigstündige Fahrt war aber noch ein zuverlässigerer Begleiter für den Kranken nötig und er fand sich in seinem Freunde Dufléard, dem ebenfalls eine Luftveränderung aus politischen Gründen notwendig geworden war.

„So wäre denn mein Grenobler Leidenskelch endlich bis zum Grunde geleert," konnte Champollion dem harrenden Bruder am 8. Juli 1821 zurufen: „keine Ungerechtigkeit kann mich hier mehr erreichen und ich habe nichts mehr einzu-

1) Einzelheiten in Kap. VII.

2) Beides bei Peyronard in Grenoble.

büssen. . . . Ich bin nun völlig entwaffnet und nichts bleibt mir mehr übrig, als meine Krankheit, die nicht von mir genommen werden will. Das ganze Weltall ruft mir zu: 'Gehe fort! Reise, — zerstreue Dich!' Nun, ich gehe — — und Gott wird für das Weitere sorgen!"

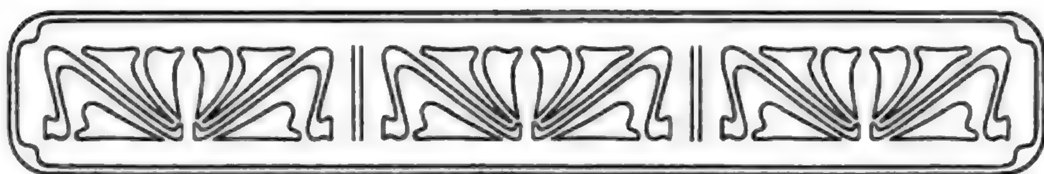
Eine herzerhebende Freude wurde ihm übrigens vor seinem Weggehen zuteil: ungeachtet der schweren politischen Kämpfe konnte binnen kurzem (am 20. Juli 1821) eine von der Musterschule unabhängige unentgeltliche Volksschule eröffnet werden! Überdies stand nun die neue Methode (die im Dauphiné speziell das Gepräge mancher sinnreicher Vervollkommnungen von seiten Champollions trug) im gesamten Isère-Bezirk in hoher Blüte, und es war nicht belanglos, dass auch die protestantischen Geistlichen (die katholischen beharrten auf ihrem Protest) und die Juden sie in ihren Schulen einführten. Was der zurückkehrende Verbannte einst versprochen, das hatte er gehalten.

Doch auf wie manchen anderen Gebieten hatten nicht er selbst und seinerzeit auch Figeac für das Gemeinwohl der Stadt und des Departements gewirkt! Allen billig Denkenden war es in dankbarer Erinnerung und Augustin Périer, der Besitzer des historischen Schlosses zu Vizille, gab in einem Brief an seine in Paris lebenden Brüder der Ansicht der grossen Mehrzahl seiner Mitbürger in schlichter Weise Ausdruck: „Wir sehen mit grossem Kummer," sagt er, „zwei Männer von Verdienst Grenoble verlassen, für die wir ganz bestimmt lange Zeit keinen Ersatz finden werden." (11. Juli 1821.)

Bis zum Übermass erschüttert durch den Abschiedsschmerz und im Dunkel der nächsten Zukunft kaum noch dem einen hellen Punkte Glauben schenkend, den die glückverheissende neue Richtung in seinen Forschungen bildete, äusserte Champollion im Augenblick der Abfahrt zu Thevenet: „Das unerbittliche Geschick wird mich hindern, — falls ich überhaupt weiter lebe!" — „Fasse Mut, dein Genie wird endlich das Geschick überwinden!" rief ihm der Freund mit siegesgewissem Tone nach.

Bei Artaud in Lyon wurde für zwei Tage Halt gemacht, und in den schattigen Hallen des Palastes von Saint-Pierre, wo alles Frieden und Wohlsein atmete, konnte der Reisende

es ermöglichen, die erwähnten Papyri nochmals durchzusehen. Angesichts der dortigen ägyptischen Altertümer fühlte er sich seiner eigentlichen Bestimmung völlig und „unabänderlich zurückgegeben,“ wie er dem darüber beglückten Freunde fest versicherte. — Weit hinter ihm schienen bereits die politischen Stürme, sowie die Feindseligkeiten seiner Gegner zu liegen, denen er kaum erst entronnen war und die seine Feuernatur zum Teil selber heraufbeschworen hatte. Eine andere Welt umgab ihn, neue Perspektiven öffneten sich vor ihm, doch wagte er kaum noch zu hoffen, dass ihn sein Weg nicht abwärts in die frühe Gruft, sondern dass er ihn emporführen werde zu den Höhen grosser wissenschaftlicher Erfolge.



Kapitel VII.

Der Entzifferer.

(20. Juli 1821 bis 25. Mai 1824.)

Mehr als elf Jahre war Champollion Paris fern geblieben. Schaffensfroh, die Seele von den höchsten Lebensidealen erfüllt, hatte er es im Oktober 1809 verlassen, — durch Überarbeitung und Kümmernisse frühzeitig gealtert, anscheinend nicht mehr lebensfähig, kehrte er am 20. Juli 1821 dorthin zurück. An diesem Wendepunkt seines Lebens angelangt, fühlte der nun dreissigjährige Mann, dass ihn, der bislang so manche Interessen verfochten, so manche Ziele angestrebt hatte, fortan nur noch eine Arbeit beschäftigen dürfte: der Wissenschaft die Denkmälerwelt Ägyptens zu erschliessen und dieses Land damit an den ihm in den Annalen der Kulturgeschichte gebührenden Platz zu stellen. Im Wirrsal seiner Leiden aller Art hatte die Hoffnung, dies dereinst tun zu können, wie eine heimliche Kraft den oftmals sinkenden Mut immer wieder gestählt und dem suchenden Blick über die rauhe Gegenwart hinweg ganz von fern das „Land der Verheissung (la terre promise)“ gezeigt.

Gerade das Übermass seines Unglücks führte ihn nun plötzlich dem Ziele näher, sodass die qualvollen Reisetage den Übergang zu einem neuen Dasein bildeten. Noch fürchtete er zwar allen Ernstes, dass ihn der Tod von der Schwelle desselben zurückweisen würde, denn in seinem

fiebergeschwächten Körper schien jegliche Widerstandskraft erloschen zu sein, — aber der erfahrene Bruder arbeitete dieser gefährlichen Selbstsuggestion mit dem oft wiederholten Ausruf: „Du musst und du wirst weiter leben!“ sehr wirksam entgegen.

War Champollion ein anderer geworden, so stellte sich auch Paris verändert dar. Der Siegestaumel der Kaiserzeit war verrauscht, Napoleons Militärdespotismus hatte dem Selbstherrschertum der Bourbonen und insbesondere der Inquisitionspolitik des Grafen von Artois Platz gemacht. Adel und Priestertum bekämpften immer mehr die Rechte des Volkes und suchten die Freiheitsideen von 1790 bis zur Erinnerung daran auszulöschen.

Die Université stand nunmehr unter dem späterhin zum Grafen ernannten Prälaten Denis Frayssinous, dessen streng klerikale Herrschaft das milde Zepter und den freien, weitsehenden Geist des Marquis de Fontanes von vielen vermissen liess. — Unabhängig wie immer stand dagegen das ausserhalb des nationalen Unterrichtsverbandes gestellte Collège de France da, wo inzwischen der erste europäische Lehrstuhl für Sanskrit, sowie einer für Chinesisch und ein anderer für Armenisch errichtet waren, denen Chézy, Rémusat und St. Martin vorstanden.

Champollion hatte hinfort sein Hauptaugenmerk auf das Institut de France zu richten, das nicht nur den Hort von Frankreichs wissenschaftlicher Ehre darstellte, sondern damals in gewisser Weise auch noch den obersten Gerichtshof des gesamten schaffenden Menschengeistes. Dem werdenden Entzifferungswerk musste deshalb von Anfang an seine Protektion gesichert werden, zu welchem Zweck in erster Linie das wohlwollende Interesse von seiten der Inschriften-Akademie erforderlich war.

Das Institut, anfänglich mit Académie française bezeichnet, wurde 1634 von Richelieu begründet. Colbert fügte 1663 die „Petite Académie“ hinzu, die 1701 Académie des Inscriptions et Médailles und 1716 Académie des Inscriptions et Belles-Lettres getauft wurde. Von Ludwig XIV. sehr gefördert, war das Institut, dem sich allmählich drei andere Akademien anschlossen, schon zu Leibniz’

Zeiten zum Brennpunkt des geistigen Fortschrittes in Europa geworden. Die Revolution hatte es, als ihr Zerstörungsdrang das Gute in Böses zu verwandeln begann, vernichten wollen, aber obgleich die fünf Akademien nach energischer Gegenwehr am 8. August 1793 den Todesstoss empfingen, wurde dennoch zwei Jahre später das Institut vom Nationalkonvent ins Leben zurückgerufen, freilich mit abweichender und nicht zweckentsprechender Organisation. — Der Erste Konsul beraubte das Haus seiner Freiheit und teilte es im Jahre 1803 in vier Klassen ein, deren dritte annähernd der Akademie der Inschriften entsprach. Die Restauration gab indessen dem Institut den altgewohnten Charakter zurück, allerdings erst am 5. März 1815, als Napoleon bereits wieder erschienen war. Dieser liess am 24. März durch Carnot das Klassensystem wieder einsetzen, welches seinerseits im Juli 1815 von neuem beseitigt wurde[1]).

In allen Wechselfällen, die seit vier Jahrzehnten über das Haus dahingezogen waren, hatte ein Mann, in dem wir fortan einen treuen Freund und starken Förderer Champollions sehen werden, wie ein Eichbaum dagestanden, den der Sturm entblättert, der Blitz gezeichnet hatte, dessen innere Kraftfülle ihn sich aber immer wieder zu neuem Leben entfalten liess.

Bon-Joseph Dacier, Baron de l'Empire, geboren 1742, durch vaterländische Geschichtswerke früh bekannt geworden, war seit 1782 Secrétaire perpétuel der Inschriften-Akademie, sodass nun die zweite Gelehrtengeneration in ihm den Nestor französischen Geistes und literarischen Kunstsinnes, sowie die Seele des gesamten Instituts erblickte, dessen Interessen er klug und kühn in mancher kritischen Stunde verteidigt hatte, selbst Napoleon gegenüber, der

1) Die jetzigen fünf Akademien stehen den vier Klassen so gegenüber:

I. Académie française.	I. Sciences.
II. Acad. des Ins. et Belles-Lettres.	II. Langue et littér. françaises.
III. Acad. des Sciences.	III. Histoire et littér. ancienne.
IV. Acad. des Beaux-Arts.	IV. Beaux-Arts.
V. Acad. des Sciences morales et politiques.	

trotzdem, vielleicht aber gerade darum, mehrfach seinen Rat gefordert — und befolgt hatte!

Die Bourbonen endlich waren grossinnig genug, ein Urbild selbstloser Pflichttreue in ihm zu ehren, weshalb sie seine stark ausgeprägte geistige Unabhängigkeit nicht anzutasten wagten. Diese war es auch, die dem Greise eine Stellung ausserhalb der Parteien schuf, deren jede ihm willig den Tribut ihrer Hochachtung zollte. Denn der Heldenmut seiner Menschenliebe während der Revolutionszeit war unvergessen, ebenso sein gerechter Sinn, der ihn bewog, Sache und Person stets scharf von einander zu scheiden. So war er, obwohl vom Geist der neuen Zeit völlig durchdrungen, der fürsorglichste und begehrteste Tröster Ludwigs XVI. und Marie Antoinettes in deren bittersten Leidenstagen gewesen. Während der Schreckenszeit war es ihm gelungen, als städtischer Beamter manches Menschenleben zu retten, und schliesslich selber schwer bedroht, hatte er sich trotzdem verkleidet in Paris eingeschlichen, um seinen dort versteckten Freunden Brot zu bringen.

Trotz gelegentlicher satirischer Ausfälle, deren Herbheit mit der Zeit zunahm, war Dacier sehr beliebt bei der akademischen Jugend, die jede Gelegenheit benutzte, um aus seiner bald gemütvollen, bald witzsprühenden Unterhaltung starke und gesunde Anregung zu schöpfen. — Für Figeac, der ihm seit 1818[1]) als Privatsekretär zur Seite stand, war es ein grosser Trost, dass sich der Greis mit dem ganzen Nachdruck seiner energischen Persönlichkeit von früheren Jahren her für François interessierte. Er war nicht einen Augenblick an ihm irre geworden und hatte nur Worte des Lobes gehabt für den mutigen Organisator der Fédération Dauphinoise, denn es stand bei ihm fest, dass diese nichts gemein gehabt hatte mit dem widerwärtigen Verhalten der Pariser Föderierten während des Interregnums.

Dacier zürnte seit Jahren St. Martin, weil dieser die

---

1) Daciers nach dieser Zeit gelesenen akad. Nachrufe sind zum Teil von Figeac verfasst. Aus den früheren Nachrufen sehe man den zum Gedächtnis von Klopstock gelesenen (22. März 1805) und besonders den zu Ehren Ch. G. Heynes (19. Juli 1816), der ein schönes Denkmal für unsern grossen Landsmann bildet.

leidige Angelegenheit in grausamer Weise zum Nachteil Champollions verwertet hatte. Denn aus dem vormals durchaus liberal gesinnten „Armenier" war während der „Hundert Tage" — (man wusste nicht recht, wie) — ein fanatischer Royalist geworden, dessen hitzige Broschüre: „Motif de mon vote négatif sur l'acte additionnel aux constitutions de l'Empire" man allgemein von Sacy inspiriert glaubte.

St. Martin kam diesem so nahe, dass infolgedessen auch Etienne Quatremère dem grossen Orientalisten völlig entfremdet wurde[1]). Ob und inwieweit dieser letztere durch den abtrünnigen „Armenier" erfuhr, was alles der „Ägypter", von diesem aufgestachelt, über seinen Lehrer Unliebsames geäussert hatte, ist nicht zu sagen, doch ergibt sich aus Sacys Briefen an Young, dass seine feindselige Stimmung gegen Champollion zu Anfang 1816 den Höhepunkt erreicht hatte.

Im Frühling 1817 machte St. Martin Friedensvorschläge, da er sagen hörte, der „Grenobler Robespierre" sei plötzlich zum Ultra-Royalisten geworden[2]). Champollion bot sogleich die Hand zur Versöhnung, machte aber zur Bedingung, dass nie wieder von Politik zwischen ihnen die Rede sein dürfe. Inzwischen hatte jedoch der „Armenier" seinen Irrtum eingesehen, anstatt aber dem Gerechtigkeitssinne des ehemaligen Freundes versöhnliche Anerkennung zu zollen, trat er erbittert in seine verschanzte Stellung zurück. Immer mehr glaubte François, ihn des „heuchlerischen Jesuitismus" beschuldigen zu müssen, wozu Figeac bemerkte: „Er erwartet Berge des Guten von Sacy, aber ich weiss nicht, ob für diese Welt oder fürs Jenseits."

Es ist ausgeführt worden, dass einflussreiche Männer für den Nutzen sowohl wie für die Lauterkeit von Champollions Bestrebungen in die Schranken getreten waren, nicht nur,

---

1) Zwischen Sacy und Q., deren strengkirchliche, an Formalitäten haftende Frömmigkeit bekannt war, trat somit ein Mensch, der von sich selber bekannte: „Il y a longtemps, depuis que j'ai envoyé au diable Dieu, l'immortalité de l'âme, son existence, la création, la justice, la vertu, le crime, l'enfer, le paradis et bien d'autres sottises . . ."

2) Ch. tadelte die ungesetzliche Bedrückung der Ultraroyalisten. Siehe p. 262.

um ihn vor einem gefährlichen Prozess zu retten, sondern um zugleich auch den in Paris über ihn bekannt gewordenen boshaften Verleumdungen entgegenzuwirken. Dennoch sah sich Figeac noch nach anderen Schützern für seinen Bruder um, denn dieser stand nicht nur krank und mittellos, ohne Aussicht auf Wiederanstellung da, sondern es war auch zu fürchten, dass man noch fernerhin von Grenoble aus versuchen würde, ihm den Boden unter den Füssen wegzugraben.

Audran, Fontanes, Fourcroy, Millin, Tersan und Volney, die ihm so förderlich gewesen, waren tot; Langlès und Sacy würden im besten Falle neutral bleiben; von letzterem nahmen die Brüder und deren Freunde an, dass er, einer tief in der Menschenbrust begründeten Schwäche nachgebend, weit lieber einen ausländischen Entzifferer der Hieroglyphen als einen französischen begrüssen würde. Überdies war sich François mehr als je bewusst, dass ihn sein Lehrer vom Standpunkt des strengen Royalisten, des strengen Methodikers und des strenggläubigen Jansenisten aus verurteilte.

Andere, z. B. der Senator Alex. Lenoir, sowie Ripault und Jomard glaubten sich selber zur Lösung des ägyptischen Problems berufen. Jomard besonders arbeitete mit fieberhafter Anstrengung im Verborgenen weiter, denn obwohl wegen seiner Liebenswürdigkeit gepriesen, verstand er doch in diesem einen Punkte keinen Scherz. Und der wachsende Groll über die Erfolge anderer auf dem dornenvollen Arbeitsfelde begann bereits ihm schlaflose Nächte zu bereiten. Aber auch St. Martin fand trotz der ihm obliegenden Durchforschung des armenischen Gebietes und trotz seiner vielen politischen Extravaganzen noch Zeit zu verschiedenen Entzifferungsversuchen, bei denen die Keilschrift und die Hieroglyphen obenan standen. Ein Grund mehr für ihn, den „Ägypter“ nicht willkommen zu heissen.

Aber selbst ein Letronne blickte nach England hin, wo ja Sacy ebenfalls den erwarteten Ödipus zu finden einst gehofft hatte!

Champollion war über diese Sachlage im voraus genau unterrichtet worden. Er bezog deshalb die Warnung nun auf sich selber, die er unlängst zuvor seinem Bruder bei

dessen Rückkehr nach der Hauptstadt ausgesprochen hatte, erwartete doch auch ihn „manches Kreuz unter den Friedenspalmen", mit denen er bei seiner Rückkehr nach Paris begrüsst wurde. Denn nicht wenige erlesene Geister hatten es für nötig erachtet, dem Manne ihre Hochachtung auszusprechen, dem bislang für seine selbstlosen Bemühungen im Dienste der Menschheit nur schwarzer Undank zuteil geworden war. So fanden sich bald nach seiner Ankunft Arago, Biot, Cuvier und Fourier in dem bescheidenen Zimmer ein, wo Figeac und der treue Duguet[1]) um den infolge mehr als 60stündiger Fahrt völlig erschöpften Kranken bemüht waren. Welche Genugtuung für diesen, — um so mehr, als Cuvier, wie gesagt worden, dem Conseil Royal angehörte, der dem Grenobler Dozenten, zum steten Bedauern des berühmten Naturforschers, ein Quell bitteren Leides gewesen war.

Begrüssten die Koryphäen von der Akademie der Wissenschaften den Menschen in Champollion, so galt der später erfolgende Besuch Daciers dem werdenden Entzifferer in ihm. Niemand wünschte inbrünstiger, dass ein Sohn Frankreichs den Preis erringen möchte, niemand glaubte fester an die Mission des „Ägypters" und hatte ungeduldiger seiner Ankunft geharrt, als der Veteran vom Institut de France!

Der Greis nahm selber das schon in Grenoble verfasste, aber das Datum der Ankunft in Paris tragende Schreiben in Empfang, in welchem François ihn bat, der Inschriften-Akademie seine Entdeckungen über die Natur der hieratischen Schriftform mitteilen zu dürfen. Neben dem Lager seines Schützlings sitzend, den durchdringenden Blick fest auf ihn gerichtet, so lauschte er mit regem Interesse der ermatteten Stimme Champollions, der ihn mit wenigen Worten und in Absätzen über das bislang von ihm Erreichte aufzuklären suchte. Diese Szene prägte sich so tief ins Gedächtnis des älteren Bruders ein, dass er sie späterhin seinen Söhnen als die erste, wenn auch ganz private, Huldigung

---

1) Bei diesem schon erwähnten Freunde (24, rue des Saints-Pères) wohnte Figeac, weshalb für die ersten Monate auch François dort ein Unterkommen fand.

bezeichnete, die ihres Onkels heranreifender Entdeckung zuteil geworden sei.

Es mag hier ein kurzer Überblick über das gesamte Gebiet der ägyptischen Forschung, so wie es sich in jenen Tagen darstellte, gestattet sein:

Wissbegierige griechische Reisende, unter ihnen in erster Linie Herodot, hatten zwar vieles über Land und Leute niedergeschrieben, waren aber vor einer gründlichen Einsicht in das komplizierte Schriftsystem zurückgeschreckt, daher ihre Berichte, sobald sie ganz beiläufig dieses Gebiet streifen, nur als Angaben ohne Kritik bezeichnet werden können, die entweder vieldeutig, oder überhaupt völlig dunkel sind. Selbst der Kirchenvater Clemens Alexandrinus, der um 211 n. Chr. am eingehendsten dieses Thema behandelte, schreibt darüber wie jemand, der nicht recht verstanden hat, was ihm gesagt wurde. Dennoch findet der bereits Wissende des Rätsels Lösung in der Hauptsache bei ihm wieder. — Unklarer noch ist die beinahe ein Jahrhundert später von Porphyrius gegebene Darstellung, die infolgedessen späterhin die sich auf sie stützenden Forscher in verkehrte Bahnen leitete.

Der grossen Verderbtheit und Verwirrung der späten Ptolemäer- und Römertexte entsprechend waren die darauf fussenden Erklärungen von Diodor, Plutarch, Eusebius und Horapollo[1]) — die übrigen alten Autoren kommen weniger noch in Betracht — fast ausnahmslos auf die nicht lautlichen, gemeinhin symbolisch genannten Hieroglyphen, sowie auf die rebusartige („änigmatische") Schriftspielerei jener Zeit offenen Verfalles gerichtet. Wenn daher ihre Aussagen auch für einen Teil der Zeichen in den hier in Rede stehenden Texten einer verhältnismässig kurzen Spanne Zeit im ganzen zutreffend sind, so mussten sie doch einen Entzifferer des gesamten, mindestens vier Jahrtausende umfassenden Schriftsystems des historischen Ägyptens unvermeidlich in schwere Irrtümer führen. Hieraus erklären sich vor allem die beiden noch ums Jahr 1822 vorherrschenden, geradezu verhängnisvollen Ansichten, dass

1) Siehe die Terminologie für die wichtigsten Stellen bei den alten Autoren.

1. alle Hieroglyphen rein symbolischer Natur seien, und dass sie
2. Ideen darstellen, welche der Inbegriff der höchsten, geheimnisvollsten Wahrheiten seien, die aber durch die rätselvollen Zeichen vor der Entweihung durch die profane Menge geschützt seien.

Überdies erfasste niemand, oder sprach es doch in den uns überkommenen Berichten nicht mit genügender Begründung aus, dass

1. die drei altägyptischen Schriftformen, also die Hieroglyphen, das Hieratische und das Demotische, wie wir sie nennen, im Grunde dasselbe einheitliche System darstellen, und
2. dass dieses System aus einem Gemisch von etwa neun Zehnteln phonetischer (lautlicher) und einem Zehntel teils figurativer, teils symbolischer Elemente (um hier Champollions Benennungen[1]) zu setzen) besteht,

zwei ausserordentlich wichtige Paragraphen, die den eigentlichen „Schlüssel" zum ägyptischen Schriftsystem bilden.

Champollions Genie entwickelte sie aus eigener Anschauung heraus und warf damit den erhellenden Strahl in das Wirrsal der fragmentartigen Berichte aus dem Altertum, die dann nachträglich zur Bestätigung einiger Sätze der Entzifferungsmethode dienten, welcher sie beim Aufbau kein wirklicher Stützpunkt hatten sein können.

So war denn die Schrift, die von dem historischen Ägypter im Grunde als eine lautliche gehandhabt und von der Mehrzahl des Volkes verstanden worden war, in den Ruf gekommen, eine rein symbolische zu sein, die nur wenige gekannt hätten.

Seit Champollions Entzifferung wissen wir also, dass es beim Volk der Pharaonen

nur ein Schriftsystem

gab. Die vollständigen Formen der ägyptischen Schriftzeichen, die eigentlichen Hieroglyphen, die noch deutlich die Bilder der natürlichen Gegenstände erkennen lassen,

1) Siehe Terminologie.

welche der Schrift zugrunde liegen, werden fast nur in Inschriften verwendet. Beim gewöhnlichen Schreiben kürzte man diese Formen stark ab. Diese abgekürzte Form der Hieroglyphen, die sich zu ihnen etwa so verhält, wie unsere Schreibschrift zur Druckschrift, haben wir uns gewöhnt, Hieratisch zu nennen.

Um die Wende des achten Jahrhunderts v. Chr. wurde diese Verkehrsschrift durch weitere, zum Teil systematische Verkürzung der Zeichen zu der von uns heute Demotisch genannten Schrift. Die ältere Form der Kursive hielt sich daneben immer noch, wurde aber auf den Gebrauch in religiösen Texten beschränkt. Aus den Verhältnissen in dieser späten Zeit erklären sich die heute gebräuchlichen Namen für die drei Formen, in denen die ägyptischen Texte uns erhalten sind: Hieroglyphen = „heilige Schriftzeichen", Hieratisch = „Priesterschrift", Demotisch = „Volksschrift".

Champollion als Entzifferer hat zahlreiche Vorläufer gehabt, seitdem mit der Wiederbelebung der Wissenschaften auch Ägypten, wo schon sehr früh römische Missionare tätig waren und alte Handschriften sammelten, den Blick der Gelehrten auf sich zog. Die resultatlos gebliebenen Schriften von Valeriani, Pierius, Mercati u. a. geben davon Kunde. Aber erst der Jesuit Athanasius Kircher trat mit übersetzten Texten in die Öffentlichkeit; er missbrauchte jedoch mit beispielloser Dreistigkeit die lange anhaltende Geduld seiner Zeitgenossen, indem er aus den Hieroglyphen herauslas, was ihm zum Aufbau seines aufgestellten Systems gut dünkte. Den phantasiereichen Hypothesen dieses Ödipus ist längst das Urteil gesprochen; ein grosses Verdienst ist ihm jedoch nicht abzustreiten, dass er nämlich zuerst das Koptische mit Bestimmtheit als die altägyptische Volkssprache bezeichnet hat[1]), eine Wahrheit, die späterhin vergeblich von neuem geleugnet wurde. Auch regte er kräftig zum Studium dieses, bereits im 17. Jahrhundert als Volkssprache erloschenen[2]) alten Idioms an durch die Herausgabe koptischer Wörterbücher und einer Grammatik.

1) Lingua aegyptiaca restituta usw. Romae 1643.

2) Vansleb sagt von dem 80jährigen Muallim Athanasius, den er im März 1673 in Siut sah: „J'eus la satisfaction de voir l'homme avec qui mourra la langue copte entièrement."

In der Tat ist das Koptische nichts weiter als die späteste Form der altägyptischen Sprache, wie sie etwa vom Ende des dritten Jahrhunderts nach Christi an gebräuchlich war. Damals fing man an, in immer weiterem Umfange das alte komplizierte Schriftsystem aufzugeben und das griechische Alphabet, das nun um mehrere demotische Buchstaben erweitert wurde, zur Schreibung der ägyptischen Volkssprache zu verwenden. Dieser Umschwung ist eng verbunden mit der Ausbreitung des Christentums in Ägypten, sodass man das Koptische mit Recht als Sprache und Schrift der Ägypter seit ihrer Bekehrung zum Christentum bezeichnen kann.

Anstatt jedoch auf der für die Sprachwissenschaft so fruchtbaren Erkenntnis weiter zu bauen, sah Kircher den Nutzen koptischer Texte lediglich im besseren Kommentieren der Bibel. Auch durchflog er allzuschnell das Koptische, um sich in die Hieroglyphen[1]) zu versenken, wodurch er im Laufe der Zeit in unverzeihlicher Weise die allgemeine Annahme von den in ihnen verborgen gehaltenen Weisheitslehren bestärkte.

Der Pater Bonjour, geboren 1670 zu Toulouse, dessen Werke auf koptischem Gebiet[2]) von Lacroze und Montfaucon sehr bewundert wurden, fiel mit 43 Jahren einer schwierigen Mission in China zum Opfer. — Inzwischen hatte Saumaise den hohen Wert des Koptischen erkannt, indem er die von den Klassikern übertragenen altägyptischen Worte durch dasselbe zu erklären suchte und es somit dem philologischen Studium eröffnete.

Die Ansichten von Vossius und Hardouin, welche die Identität des Koptischen mit der altägyptischen Volkssprache leugneten, sowie diejenige von Andreas Akoluthus, der jenes Idiom mit dem Armenischen identifiziert hatte (was übrigens schon Leibniz nicht zugeben wollte) wurden damit hinfällig.

Infolge der eingehenden, in erster Linie freilich im Dienst der Bibelforschung stehenden Studien vom Abbé Renaudot,

1) Oedipus Aegyptiacus usw. Romae 1652—54.

2) Exercitatio in monumenta coptica, Romae 1699. — Explication de la légende d'une pierre gravée ég. — Dissertatio de Epochis Aegyptiacis. Inediert: Grammaire cophte, — Histoire des dynasties ég. u. anderes. — Champ. war er nützlich gewesen. Siehe p. 45.

von David Wilkins, der die beiden ersten koptischen Bücher herausgab[1]), und von La Croze, der den Geist dieser Sprache richtig erfasste, aber in ihr „den universellen Schlüssel" fürs Ägyptische und zugleich den fürs Chinesische suchte, — wendete sich etwas später auch die Altertumswissenschaft Ägypten wieder zu und suchte mit Hilfe der Klassiker und der koptischen Texte dessen Religionssystem und Kultusformen zu erklären. — Jablonski meinte sogar schon genug koptische Wurzelwörter zu kennen, um alle Namen der ägyptischen Gottheiten damit zu erklären; leider liess er, gleich La Croze, zu früh von seinen Versuchen ab, um wirklich grundlegende Resultate zu erzielen.

Die Lösung des hieroglyphischen Problems war nicht gefördert worden durch die höchst mangelhafte Herausgabe ägyptischer Denkmäler durch La Chausse, Gordon, Caylus, Montfaucon, Bouchard, Winckelmann und Visconti; auch die Studien von Fréret, Goguet, Schumacher, Court de Gébelin und d'Origny führten dem Ziel nicht näher. Zum Hauptärgernis wurden dabei, wegen der Widersprüche mit der Chronologie der Bibel, Manethos' Listen der ägyptischen Dynastien. Der Pater Pétau leugnete prinzipiell die Richtigkeit aller, indessen Marsham, Pezron, Fourmont, Jackson sie ganz willkürlich anders, und zwar so zusammenstellten, dass zwei oder mehrere Dynastien als gleichzeitig erschienen.

Auch die in Ägypten selber gemachten Kopien von Paul Lucas, Norden und Pococke förderten das Studium nicht; erst Carsten Niebuhr bahnte durch seine genauen Zeichnungen[2]) bessere Wege an und hätte manchem späteren Reisenden zum Vorbild dienen können.

Inzwischen hatten sich inmitten wild wuchernder Hypothesen auch einige gesunde Ideen ans Licht gewagt, — wenn auch nur als Vermutungen: so hatte der protestantische Bischof Warburton in England durch scharf-

1) Novum Testamentum aegyptium, vulgo copticum, Oxford, 1716. Pentateuchus sive quinque libri Moysis prophetae in lingua aegyptiaca usw. London, 1731.

2) Reisebeschreibung nach Arabien und anderen umliegenden Ländern, Kopenhagen. Bd. I. II. 1774—78. Bd. III. 1837.

sinniges Vergleichen der Klassiker ein lautliches Element in den Hieroglyphen zu erkennen gemeint, von denen er überdies annahm, dass sie der Volkssprache entsprochen und demnach Ideen des täglichen Lebens zum Ausdruck gebracht hätten. In seinem rein theoretischen System nahm er mehrere Arten ägyptischer Schriftelemente an, hielt aber deren Zusammengehörigkeit, sowie die Vermischung von lautlichen (phonetischen) mit ideographischen Hieroglyphen für unmöglich und wagte sich daher nicht an praktische Versuche an den Denkmälern. — Letztere wurden um die Mitte des 18. Jahrhunderts eingehend vom Grafen Caylus[1]), von Balthasar Joseph Gibert, von Joseph de Guignes (dem Älteren) und vom Abbé Barthélemy untersucht. Caylus erklärte das Hieratische für alphabetisch, glaubte, dass es zugleich auch dem Demotischen eignende Buchstaben habe, und suchte den Ursprung beider Schriftarten in den Hieroglyphen, und zwar so, dass die Buchstaben des neuentstandenen Alphabetes nur die Gestalt, nicht die Bedeutung der altbekannten Schriftzeichen angenommen hätten.

De Guignes war besonders hoffnungsfroh und erklärte am 14. November 1756 vor der Pariser Inschriften-Akademie, dass die Chinesen ägyptische Kolonisten seien. Auch der Abbé Barthélemy, der soeben das phönizische Alphabet entziffert, und mehrfach mit den ägyptischen und chinesischen Hieroglyphen verglichen hatte, war dieser Ansicht. Die Idee war nicht neu, aber de Guignes zuerst suchte sie zu begründen[2]) und glaubte dementsprechend die ägyptischen Texte mit chinesischen Wörterbüchern übersetzen zu können. Ob nun auch sein System auf wankendem Grunde stand, — denn er wusste kaum mehr über Ägypten, als was die Klassiker berichten, so kam er doch oft der Wahrheit nahe.

Er erkannte z. B. durch die Analyse eines Textes hieroglyphische Gruppen mit erklärenden Determinativen, die er den „chinesischen Schlüsseln" oder „Wurzeln" gegenüberstellt. Seine Resultate gipfeln in dem Satz: Die Ägypter

---

1) Recueil d'antiquités, Paris 1752, 1767.

2) Die Abhandlungen von J. de Guignes, Barthélemy und Gibert stehen in den Mémoires de l'Ac. des Ins. Tome XXVIII (1754) u. ff.

haben den Chinesen ihr gesamtes Schriftsystem gegeben . . .; denn ein Teil der chinesischen Zeichen sind hieroglyphische, die anderen alphabetische Buchstaben. — Da er nun in der chinesischen Schrift die phönizischen Buchstaben wiederfindet, so meint er, auf der Sage vom König Athothis fussend, dass demnach die alphabetischen Buchstaben der Phönizier die von den Hieroglyphen hergeleiteten altägyptischen Buchstaben seien, die er ihrerseits in vielen chinesischen Schriftzeichen wiederzuerkennen glaubte.

Die „barbarische Sprache der modernen Chinesen" schien ihm nicht zu der fein durchdachten, uralten Schrift derselben zu passen, deren eigentliche Laute „phönizisch oder ägyptisch" seien, wie er meinte. Leroux-Deshautesrayes wies ihn scharf zurück, verkehrte aber u. a. seinem Gegner die richtige Lesung „Menes" eines hieroglyphischen Königsnamens in „Manouph". Dieser Streit veranlasste Voltaire zu seinem bekannten Ausfall gegen die Etymologen „für welche die Vokale nicht mitzählen und denen an den Konsonanten wenig gelegen ist."

Auch in England erörterte man damals lebhaft die ägypto-chinesische Frage, doch liess man dort die Ägypter oder mindestens doch ihre Kultur aus China kommen.

Dass de Guignes nicht entmutigt war, zeigen seine am 18. April 1758 und zu Ostern 1766 verlesenen Abhandlungen, die trotz schwerer Irrtümer und zu starker Anlehnung ans Chinesische von lichtvollen Ideen förmlich durchleuchtet sind. So sagt er im ersteren, dass die ägyptischen Zeichen keineswegs drei Arten von verschiedenen Schriften konstituierten, sondern dass bei den Ägyptern wie bei den Chinesen das Schriftsystem eine Gesamtheit (corps entier) bildete, dessen Bestandteile zugleich verwendet werden mussten. — In der zweiten Denkschrift meint er, dass in den „Ovalen" ein Eigenname oder ein Titel enthalten sein müsse, und er kommt weiterhin zu dem Schluss, dass die hieroglyphische Schrift der Ägypter zugleich alphabetisch und syllabisch sei. Er sagt ferner: „[Die orientalischen Sprachen] haben mit der ägyptischen Schrift das überein, dass sie die Vokale nicht ausdrücken, obwohl anscheinend einige Zeichen

hierin, wie Aleph, Yod, Aïn, Hé, Vau . . ., dafür aufkommen sollen."

Auch Barthélemy, der sich eingehend mit dem Koptischen beschäftigte, berührt in seinen tiefdurchdachten Denkschriften mehr als einmal die Wahrheit. Er geht in seiner am 12. April 1763 gelesenen Abhandlung von folgendem Gesichtspunkt aus: Die ehemals im Orient und in Afrika verbreitet gewesene allgemeine Sprache (langue générale) hat, entsprechend der Verschiedenheit der Länder, den Namen phönizisch, punisch, syrisch, chaldäisch, palmyrisch, hebräisch, arabisch, äthiopisch angenommen. Sie hat sich überall beinahe denselben Geist und dieselben Wurzeln bewahrt. — Er stellt nun das Koptische neben einen dieser Dialekte der allgemeinen Sprache, das Phönizische, um Wörter, Grammatik usw. miteinander zu vergleichen, wobei er viel Erstaunliches findet, aber zugeben muss, dass das Ägyptische viele ihm ausschliesslich eignende Wörter besitze und sich mehr von den übrigen Sprachen unterscheide, als sich diese untereinander unterscheiden. — Die Verschiedenheit der Dialekte führt er auf die verschiedene Aussprache der „Monogramme" (Bildzeichen, Ideogramme) zurück, von denen ursprünglich die Kursivschriften abstammen.

Gibert seinerseits erläuterte in seiner am 20. August 1765 gelesenen Schrift mit grossem Scharfsinn des Clemens Aussage und verteidigte ihn gegen Warburtons Angriff, die Reihenfolge der ägyptischen Schriftarten verkehrt zu haben. Er erfasst gut die Natur der beiden Kursivschriften und widerlegt die Ansicht „einiger Kritiker", dass es keine „hieroglyphisch-alphabetische Schrift" gegeben haben könne. „Was die Hieroglyphen kennzeichnet," sagt er, „ist nicht die Natur der Sache, auf die man sie bezieht, sondern das ihnen ursprünglich eignende Wesen . . . . sodass diese Figuren stets Hieroglyphen bleiben, gleichviel ob man ein Alphabet daraus macht und sie als Buchstaben gebraucht, aus denen man die Wörter zusammenstellt, oder ob man sie als Symbole und Repräsentanten der Idee verwendet . . . ." Und er sagt ferner: „Die Buchstaben der vulgären wie die der priesterlichen Kursivschrift . . . bestanden nur aus verschieden kombinierten Strichen und Linien ohne jede feste und erkenn-

bare (sensible) Beziehung zu welcher Hieroglyphe auch immer; aber sie hatten ein aus wirklichen (décidés) Hieroglyphen geformtes Alphabet . . , und aus diesem Alphabet bestand die erste hieroglyphische Schriftart des Clemens, welche alphabetisch und kyriologisch war."

Dass neben diesen ernsten Studien geschulter Denker und ihren teilweise richtigen, wenn auch nicht bewiesenen Ergebnissen fortgesetzt so viele törichte Vermutungen über das ägyptische Schriftsystem aufkommen und sich den Weg ins Publikum bahnen konnten, muss damit erklärt werden, dass von ihren meist ganz willkürlich verfahrenden Urhebern die gute Grundlage, die das Koptische gewährte, nicht berücksichtigt wurde. — Ernst Köch nahm wieder die Textvergleichung auf und Tychsen sagt über „die Bilderschrift, die erste Schriftart der Ägypter": „Sie ging von ganzen Figuren aus und ward, je nachdem sie sich ausbildete, immer mehr abgekürzt und mit willkürlichen Zeichen vermischt . . . Noch mehr musste sie in eigentliche Zeichenschrift übergehen, als man anfing, Bücher zu schreiben. Nun unterschied man Gelehrten- oder Priesterschrift (ἱερατική) und die eigentlichen Hieroglyphen oder Bilderschrift, als zwei verschiedene Systeme . . . . Hernach ward auch Buchstabenschrift eingeführt, die man im gemeinen Leben brauchte." Diese, meint er, sei von den Ägyptern erfunden oder von den Phöniziern eingeführt, reiche aber schwerlich über Psammetich hinaus[1]).

Zur selben Zeit wies der Hofrat Koch in Petersburg „fünf ägyptische Alphabete fürs ägyptische Altertum" nach, indessen Severin Vater, von den „Schriftarten der Mumienbinden" (dem Hieratischen) ausgehend, bis „zur Klassifizierung sämtlicher Züge in etliche und dreissig", also bis zur ungefähren Aufstellung eines Alphabetes[2]) gelangte, durch welches jedoch die Entzifferung der Hieroglyphen nicht gefördert wurde.

Besondere Beachtung verdient der dänische Forscher Georg Zoëga, Ch. G. Heynes Lieblingsschüler, der wie jener

---

1) Über die Buchstabenschrift der alten Ägypter, 1789, Göttingen.
2) Mithridates III. 1812, p. 69, 70. Fussnote **.

dem Studium des Altertums durch streng wissenschaftliche Beleuchtung der antiken Denkmäler eine würdige Grundlage geben wollte. Im Bann von Rom und Griechenland stehend, hatte er im Jahre 1783 durch die ihm vom Kardinal Borgia aufgetragene Herausgabe der ägyptischen Münzen aus der Römerzeit den Blick plötzlich auf Ägypten gerichtet, das seine faszinierende Macht an dem nordischen Enthusiasten nicht vergeblich versuchte; denn anlässlich seiner kritischen Untersuchungen unwiderstehlich von der neuen Perspektive angezogen, erlernte Zoëga nun das Koptische, um die genannten Münzen sowohl, wie auch die ägyptischen Altertümer Roms dem Verständnis näher zu bringen[1]).

Er bewies, dass die Hieroglyphen bis zum Verfall des Heidentums verwendet worden sind. Alles törichte Hypothesenwerk streng verwerfend erkannte er, obwohl von schweren Irrtümern umfangen, das lautliche Element in den Hieroglyphen, beschränkte es aber auf einige Zeichen, die in der Weise unserer Rebusschrift zu lesen seien, eine Auffassung, die de Guignes bereits scharf bestritten hatte. Er vermutet des weiteren, dass die Zeichen innerhalb der ovalen Ringe alphabetisch geschriebene Königsnamen seien[2]), und nimmt mit dem Bischof Warburton an, dass die ägyptischen Hieroglyphen im engsten Zusammenhang mit der gesprochenen Sprache gestanden hätten.

Einem Winckelmann entgegen behauptet der geniale Beobachter ganz richtig, dass die ägyptische Kunst nicht stabil gewesen sei, sondern abwechselnd Blüte- und Verfallzeit aufweise, und dass sie durch die griechische Kunst weder veredelt noch wiedererweckt sei. — Von dem heissen Wunsche beseelt, Ägyptens Geist ganz zu erfassen, wollte er in ihm seinen Ausgangspunkt nehmen für die schon in Göttingen unter Heynes anregendem Einfluss geplante Geschichte der Religionen. Auch sollte sein 1797 gedrucktes Werk über die Obelisken, worin die bislang so spärlich auf diese stummen Zeugen einer grossen Vergangenheit gefallenen

1) Sein Katalog mit kritischen Bemerkungen (siehe oben, p. 156) ist von bleibendem Wert.

2) De Origine et Usu Obeliscorum, Romae, 1797.

Lichtstrahlen sich konzentriert und durch die Kraft seines kritischen Geistes neu belebt zeigen, die sichere Grundlage zu einem regelrecht aufzuführenden Neubau der Wissenschaft bilden, — zu dem er selber jedoch nicht berufen war.

Der tiefe Zwiespalt in seiner Seele, die zwischen der Dankbarkeit gegen die nordische Heimat und der Leidenschaft für Rom, sowie zwischen protestantischen und katholischen Anschauungen hilflos hin und her schwankte, — Kränklichkeit und häusliche Schwierigkeiten, vor allem aber gewisse schiefe Auffassungen vom ägyptischen Schriftsystem hinderten ihn, sich am Entziffern zu versuchen. Ja er bekennt sogar am Schluss des Obeliskenwerkes, dass eigentlich nichts erreicht sei, und dass man die Lösung des Problems vorläufig nicht zu erwarten habe.

In den ersten Frühlingstagen des Jahres 1798, als das Direktorium bereits seit Monaten Ägypten im Auge hielt, und Leibniz' Traum sich zu verwirklichen schien, stand ein Akademiker eigener Art im Sitzungssaal des Instituts, Niebuhrs Voyage en Arabie (2 Vol. 1761—1780) in der Hand, dessen genaue Zeichnungen ihn im Gegensatz zu dem bis dahin gelieferten fast ausnahmslos wertlosen Material dieser Art mit Bewunderung erfüllten. In seiner knappen klaren Weise redete er zu einigen ihn umstehenden Mitgliedern[1]), die mit Spannung seinen inhaltschweren Worten lauschten. Denn der General Bonaparte sprach von den hohen Erwartungen, die er, — die ganz Europa an die Leistungen der ihn nach Ägypten begleitenden Gelehrten stellen müsse. Diese denkwürdige Stunde bedeutete das Morgenrot eines neu heraufkommenden Tages für die Forschung, denn die Expedition Bonapartes, eines der wichtigsten Begebnisse unserer Ära, wurde zur politischen Erschliessung des modernen und zur wissenschaftlichen Erschliessung des antiken Ägyptens, des Landes, das uns Leibniz als den Mittelpunkt dreier Erdteile hinstellt.

War die ägyptische Archäologie an der Schwelle des

1.) Unter ihnen Berthollet, Dolomieu, Monge. Dass mehrere Gelehrte um die im übrigen streng geheim gehaltenen Zwecke der Expedition schon vor der Abreise wussten, ist auf p. 16 ausgeführt.

neuen Jahrhunderts mit einer Überfülle von paradoxen Hirngespinsten und mit nur wenigen, vorläufig unverwertbaren gesunden Ideen angelangt, so wurde doch gerade zu dieser Zeit durch den Fund eines Steines die sinkende Hoffnung neu belebt. Der Generalstabsoffizier Bouchard[1]) liess im August 1799 im alten Fort von Raschîd, nun Fort Julien (7,5 Km. nordwestlich von Rosette) arbeiten und die Soldaten stiessen dabei auf eine arg beschädigte, ursprünglich rechteckig und schön poliert gewesene schwarze Granittafel, die drei Inschriften aufwies, eine in ägyptischen Hieroglyphen, eine in altägyptischer Kursivschrift und eine griechische.

Diese granitene Tafel wurde im Ägyptischen Institut zu Kairo aufgestellt, da aber Frankreich im September 1801, nach der Kapitulation von Alexandrien, alle während Bonapartes Expedition erworbenen ägyptischen Altertümer an England abtreten musste, so wurde sie von General Hutchinson nach London gesandt. Georg III. überwies sie dem British Museum, dessen ägyptische Sammlungen überhaupt erst ihre Bedeutung gewannen durch die zahlreichen Wertstücke, die ihnen aus dem französischen Besitz zuflossen.

Der etwas verwitterte, an den Ecken abgestossene Stein weist am oberen Teil nur noch das letzte Drittel der hieroglyphischen Inschrift in 14 Linien auf; die ägyptische Kursive (Demotisch) ist an einigen Stellen verwischt, und dem 54 Linien zählenden griechischen Text fehlt das Ende.

Glücklicherweise waren die von der französischen Kommission gemachten Zeichnungen und Abgüsse der drei Inschriften ungehindert in Paris angelangt, und kaum hatten verschiedene Hellenisten[2]) festgestellt, dass es sich um eine Widmung der Priester von Memphis handelte, die Ptolemäus V. Epiphanes im Jahre 196 vor Chr. für empfangene Wohltaten preisen, so gab der kostbare Stein „das verbindende Glied zwischen der alten und unserer Zeit", auch schon Anlass zum Beginn einer Entzifferung des Demotischen,

1) 1772—1832. Starb zur selben Zeit wie Champollion. Über die Auffindung der Tafel siehe Anh. I. 1.

2) Bearbeitet von: Ameilhon, Villoison und späterhin auch von Champollion-Figeac in Frankreich, von Heyne in Göttingen, von Porson in England, und von Anderen.

indem Sacy[1]) die Gruppen bestimmte, die den im griechischen Text mehrfach stehenden Namen Ptolemäus, Alexander, Alexandrien, Arsinoë und Epiphanes entsprechen; doch die Buchstaben, die er in den Eigennamen zu erkennen geglaubt hatte, liessen sich nicht zur Lesung von Gattungsnamen wie Tempel, Gott usw. verwenden: er vermochte also keine engeren Beziehungen zwischen den beiden Sprachen zu entdecken und gab die Sache als hoffnungslos auf[2]).

Der schwedische Archäologe David Åkerblad hielt gleich Sacy das Demotische für rein alphabetisch und deshalb zum Beginn des Entzifferungswerkes geeigneter als die Hieroglyphen, obwohl im Gegenteil die besser unterscheidbaren Figurenzeichen in einer Weise die Aufgabe erleichtert hätten. Freilich schreckten der verstümmelte Text und die falsche Idee, die man sich von der Natur der Hieroglyphen machte, von ihrer Inangriffnahme ab.

Åkerblad, der im Winter von 1801 auf 1802 in Paris die koptische Literatur durcharbeitete, hatte zum Studium der Rosettana zwei noch in Kairo angefertigte Darstellungen derselben zu seiner Verfügung: die von Jean Joseph Marcel gemachte Kopie und den ausgezeichneten, von Raffeneau Delile aus Schwefelmasse angefertigten Abguss (empreinte). Ein Stich der dreifachen Inschrift existierte damals noch nicht, oder mindestens nicht in Frankreich. — In den klassischen und orientalischen Sprachen sehr bewandert, gelang es dem trefflichen Gelehrten, auf dem Wege der Vergleichung die im Demotischen zitierten griechischen Eigennamen zu analysieren und ein Alphabet von 16 in ihnen enthaltenen Buchstaben aufzustellen, von denen er die Mehrzahl richtig bestimmt hatte. Da er jedoch, wie Sacy, das Gesetz der orientalischen Schriften über die Vokal-Unterdrückung unbeachtet gelassen und weder die gleichlautenden Zeichen (Homophone), noch die den Sinn an-

1) Lettre au citoyen Chaptal, au sujet de l'In. Egyptienne. Paris 1802.

2) Ibid. p. 45. „[Je pourrais] ajouter quelques autres observations que je supprime à dessein, parce qu'elles ne serviraient qu'à prouver l'inutilité des diverses combinaisons que j'ai essayées pour déchiffrer quelques endroits de cette Inscription."

gebenden Deutzeichen (Determinative) hatte unterscheiden können, so taugte sein Alphabet doch nur in ganz beschränkter Weise, nämlich zur Lesung eben jener Eigennamen, in denen er es gefunden hatte.

Überdies schreckte ihn die Menge der „Buchstaben“ zurück, denn er meinte deren über 200 zu erkennen; was ihn vollends entmutigte, war Sacys Erwiderung auf seinen im Sommer 1802 an jenen gerichteten Brief[1]), dem das Alphabet (auf Tafel II) beiliegt. Denn diese Antwort[2]) gibt in liebenswürdigster Form unüberwundenen Zweifeln Ausdruck. Und doch hätte Åkerblad bei einiger Ausdauer noch Grosses auf einem Gebiet geleistet, wo die ersten namhaften Erfolge tatsächlich ihm zu danken sind[3]). Sein wichtigstes Resultat war also, dass das Demotische die fremden Eigennamen durch alphabetische Buchstaben ausdrückte. — Ausserdem erkannte er fünf bis sechs andere Wörter und stellte durch ganz materielles Aneinanderhalten drei Zahlenwerte am Ende des hieroglyphischen Textes fest.

Im übrigen hatte sich an den hieroglyphischen Teil noch kein berufener Forscher gewagt, und für das Demotische verloren ernster Denkende nun den Mut, denn wer hätte sich damals stark genug gefühlt, einen Faden weiter zu spinnen, den ein Sacy gewissermassen durchschnitten hatte? Zoëgas Zweifel, Åkerblads Stillschweigen erschienen nur allzu gerechtfertigt und nach dem ersten Ansturm von seiten der neugierigen Menge und der Wissbegierde einiger weniger schien der Rosettestein vergeblich einer sachlichen und energischen Verwendung zu harren.

Desto kühner keimten wieder in ungezählten Köpfen die ungereimtesten Vermutungen empor, denn der Hieroglyphendämon trieb sein loses Spiel auch mit Menschen, die ohne jegliche Vorbildung für die ägyptische Frage zu

---

1) Lettre sur l'In ég. du monument de Rosette, adressée au citoyen S. de Sacy. Paris 1802.

2) Réponse du citoyen S. de Sacy, Paris 15 Messidor an X.

3) Sein Bild hat leider nicht ermittelt und deshalb nicht gebracht werden können, trotz der gütigen Bemühungen der Herren Andersson (Upsala), Lange (Kopenhagen) und Lundstädt (Stockholm).

ihr Stellung nahmen und die durch plötzliche Eingebung allein zum Ziel hätten gelangen können. Alles, — nur nicht die nüchterne Wahrheit! schien die Losung zu sein. Hatte man bereits das System eines mystischen Epikuräertums, sowie kabbalistische, astrologische und gnostische Geheimlehren oder auch landwirtschaftliche und sonstige Anweisungen fürs praktische Leben in den Hieroglyphen dargestellt gesehen, so las man zur Veränderung auch Bibelabschnitte und sogar vorsintflutliche Literatur aus ihnen heraus, sowie chaldäische und hebräische Abhandlungen, „gerade als ob die Ägypter gar keine eigene Sprache zum Ausdruck zu bringen gehabt hätten," bemerkt Champollion hierzu. — Da konnte Graf Palins Entzifferungsrezept kaum noch überraschen. Es lautete etwa so: Man übertrage eine Ausgabe der Psalmen Davids in modernem Chinesich in altchinesische Schriftzeichen und man wird eine Reproduktion der ägyptischen Papyri erzielen.

Zur eigentlichen Wortanalyse der drei Inschriften verstand sich, mit Ausnahme eines Anonymus in Dresden, der im Jahre 1804 aus dem kurzen hieroglyphischen Fragment den gesamten griechischen Text herausbuchstabierte, zurzeit niemand; denn dass auch Lenoir, Raige und Ripault die Sache ganz verkehrt betrieben, ist gesagt worden; dasselbe gilt von dem Araber Aḥmed Bin Abubekr und seinen Enthüllungen,[1]) zu deren Übersetzung Hammer-Purgstall sich betören liess. — Ein Pariser Anonymus erkannte in der Inschrift am Portikus des Tempels von Dendera den 100. Psalm und im Jahre 1821, das besonders fruchtbar an Entzifferungshypothesen war, wurde in Genf die Übersetzung der Inschriften des sogenannten Pamphilischen Obelisken in Rom herausgegeben, die sich als ein „4000 Jahre v. Chr. geschriebener Bericht vom Sieg der Frommen über die Bösen" erwies. Zu gleicher Zeit erschien in Bordeaux eine Schrift des Archäologen Pierre Lacour, der biblische Abschnitte in den ägyptischen Texten nachwies. In Wien dagegen erklärte Senkler zehn hieroglyphische Gemälde auf einem ägyptischen Mumienkasten von dem Grundsatz ausgehend, dass die Hieroglyphen

1) Ancient Alphabets, London 1806.

metaphorisch und in der Art der Rebus den Klang des Namens der dargestellten Gegenstände angeben.

Günther Wahl konnte nicht nur wie Kircher und Palin alles erklären, sondern er wurde sogar einer Inschrift Herr, ob er sie von oben oder von unten, von vorwärts oder von rückwärts in Angriff nahm und er massregelt Grotefend, den Entzifferer der Keilschrift, wegen dessen „Verbesserung“ eines von Caylus und Büttner aufgestellten „hieratischen Alphabetes“[1]). — Viel Aufsehen erregten die nun vergessenen „phänomenalen Resultate“ des Grafen Palin. Er behauptete, auf den ersten Blick das Wesen der hieroglyphischen Inschrift der Rosettana ergründet zu haben. Auf Horapollo, auf Pythagoräische Doktrinen und auf die Kabbala gestützt, symbolisierte er sie dann dermassen schnell, dass er schon in einer Nachtwache zum Abschluss gelangte und sich dadurch vor den „systematischen Irrtümern bewahrte, die einzig nur aus langem Nachdenken hervorgehen können . . .[2])“. Entsprechend diesem Grundsatz wurde die Arbeit schon acht Tage später dem Publikum übergeben, allerdings mit der Bitte um freundliche Nachsicht. Inmitten dieser Entzifferungswirrsale versicherte der Abbé Tandeau de St. Nicolas von neuem, dass die Hieroglyphen nur ein Dekorationsmittel gewesen seien.

Dagegen eröffnete nun der Hellenist Letronne durch scharfsinnige Auslegung griechischer Texte der Forschung neue Perspektiven, indem er nachwies, dass in Ägypten die griechischen und lateinischen Inschriften meistens die Zeitgenossen des Tempels oder doch des Tempelteils sind, an dem sie stehen. Er verfügte jedoch nur über etwa zehn Inschriften, da die Kommission wegen der Neuheit der Sache und inmitten drohender Kriegsgefahren all ihre Kräfte auf ägyptische Texte konzentrieren zu müssen geglaubt hatte. Überdies hielt sie alle in ägyptischem Styl erbaute Denkmäler für viel zu alt, als dass griechische und lateinische Inschriften sie erhellen könnten. Letronne seinerseits hörte nicht auf, neues Material zu reklamieren, und hierzu sollte endlich Rat

1) Fundgruben des Orients, Band II, p. 240.
2) Analyse de l'Inscription de Rosette, Dresden 1824.

geschafft werden, denn durch Bonapartes Expedition waren in dem bis dahin fast unzugänglichen Ägypten für erneute Forschungsreisen die Wege geöffnet; überdies hatte das systematische Vorgehen der französischen Gelehrten dort zu mehr sachgemässem Verfahren das Beispiel gegeben.

Zwar schien sich der politische Horizont in Ägypten nochmals dauernd verfinstern zu wollen und Anarchie drohte von neuem das unglückliche Land zu verschliessen, doch bald nach Mehemed Alis Regierungsantritt (1806) traten bessere Verhältnisse ein, was ganz besonders von England benutzt wurde.

Hier erschien im Mai 1816 im Museum Criticum Nr. VI (Cambridge) die 1814 ausgearbeitete „Mutmassliche Übersetzung“[1]) des demotischen Textes der Rosettana von A. B. C. D., nämlich dem grossen Physiker Thomas Young, der seiner Arbeit auch das von ihm etwas erweiterte demotische Alphabet von Åkerblad beigefügt hatte. Dieser, damals in Rom, hatte auf den Wunsch Youngs das ägyptische Studium wieder aufgenommen und ihm eine Analyse der fünf ersten Linien des demotischen Textes mit koptischer Transcription übersandt, über die er mit der ihm eigenen Schüchternheit am 14. Mai 1816 an Sacy schreibt, dass er „diese Ansichten oder vielmehr Zweifel, mit aller nur erdenklichen Bescheidenheit und oft nur in Form eines Scherzes vorgeschlagen“ habe.

Hiermit schliesst leider seine Tätigkeit auf ägyptischem Gebiete ab. Sacy wie Young glaubten ihn der grossen Aufgabe nicht gewachsen und er fühlte es mit Schmerz heraus, wovon einer seiner Briefe an Champollion Zeugnis gibt. Auch hat erst die Nachwelt sein Verdienst um die Lösung des ägyptischen Problems richtig gewürdigt und dem allzu bescheidenen Mann den ihm gebührenden Platz in den Annalen der Forschung gesichert.

Wie dachte nun wohl Sacy über Young? — Und was hatte Young, den hochbegnadeten Forscher, von seinen unsterblichen Theorien vom Schall und vom Licht hinweg an die ägyptische Frage gerufen?

---

1) Conjectural translation of the Enchorial Inscription usw....

Begabt wie wenige, hatte er von früh an sich auf verschiedenen Gebieten versucht. Nachdem er im Jahre 1796 als Göttinger Student in einer These ausgeführt hatte, dass nur ein Alphabet von 47 Buchstaben die Fähigkeit des menschlichen Stimmorganes erschöpfen könne, hielt er gelegentlich Umschau unter den Alphabeten der Völker, und weil er für griechische Forschung als Autorität galt und sich mit peinlicher Sorgfalt kalligraphischer Übungen befleissigte, so vertraute man ihm gern beschädigte alte Texte zum Ausbessern an. Dies tat im Frühling 1814 Sir Rouse Boughton mit einem demotischen Papyrus, und da Young kurz zuvor in Adelungs Mithridates die erwähnte Bemerkung von Severin Vater gelesen hatte, so nahm er im Mai desselben Jahres mit überraschender Kühnheit den demotischen Text von Rosette in Angriff, sendete die Arbeit bereits im Oktober an Sacy und meinte, ebenso schnell auch mit der hieroglyphischen Inschrift fertig werden zu können, die „unangetastet wie die heilige Bundeslade“ dastand.

Einmal von dem ihn so unvorbereitet findenden neuen Problem angezogen, stand er gewissermassen nur noch mit einem Fuss in der seinem Genius heimischen Sphäre der Naturwissenschaften. Andrerseits konnte bei der Eile, mit der er des Problems Herr zu werden suchte, dessen Lösung eine philologische Schulung und die Kenntnis orientalischer Sprachen gefordert hätte, nur von rein materieller Vergleichung der Texte die Rede sein. Auch rechnete er, seinem mathematischen Instinkt folgend, seine Ergebnisse durch mechanisches Zusammenstellen und Aneinanderpassen heraus.

Er hatte anfangs geglaubt, mit dem von Åkerblad aufgestellten und von ihm selbst vermehrten Alphabet 80 Gruppen des demotischen Textes lesen zu können, da er ihn, wie alle Welt damals, für rein alphabetisch hielt. Inzwischen hatte er jedoch die Identität des demotischen mit dem hieroglyphischen System herausgefühlt, aber ohne sie zu begründen und ohne das Hieratische als Mittelglied zu erkennen, da er blindlings Herodot und Diodor[1]) vertraute,

---

1) Diese sprechen nur von hierogl. u. demotischer Schrift.

anstatt sich durch einige von seinem Freunde Will. J. Bankes erhaltene demotische Papyri mit hieratischer Übertragung eines Besseren zu belehren.

So begann er nun die instinktiv erkannte Wahrheit in schiefem Licht zu sehen und sagte sich, dass die abgeleitete demotische Schrift („enchorial“ bei ihm) ebenso bildschriftlich sein müsse, wie die Hieroglyphen selber, denn niemand glaubte diese lautlich lesen zu können. — Der neue Kurs gibt sich deutlich in seinem Artikel „Ägypten“ zu erkennen[1]), wo er gar nicht mehr an wirklich alphabetische Zeichen im ägyptischen Schriftsystem glaubt, sondern annimmt, die Ägypter hätten gleich den Chinesen einige ihrer durchgängig ideographischen Schriftzeichen bedingungsweise ihrer eigentlichen Natur entfremdet, um somit bei der Schreibung von fremdländischen Wörtern deren Laute ausdrücken zu können. Von diesem Standpunkt aus suchte er nun die Namen Ptolemäus und Berenike zu lesen, zerlegte sie aber ganz willkürlich in Buchstaben-, Einsilben- und Zweisilbenwerte und konnte auf diesem falschgelegten Fundament nicht weiter bauen. Immerhin erkannte, oder vielmehr erriet er, die hieroglyphischen Buchstaben i, n, p, t, f, sowie den Sinn verschiedener Gruppen der beiden ägyptischen Texte und vermochte mit einigen von der Rosettana unabhängigen Hilfsmitteln die Identität gewisser „Symbole“ des hieroglyphischen Textes mit den entsprechenden griechischen Wörtern festzustellen. Hier sind seine Vermutungen nicht selten sehr geistvoll, und die Liste seiner 221 symbolischen Gruppen — unter denen Champollion 76 für richtig erklärte, ist noch heute, trotz der darin herrschenden Verwirrung, interessant und lehrreich.

Samuel Birch[2]) erklärte im Jahre 1857, dass Youngs Art zu analysieren recht oberflächlich gewesen sei angesichts der trefflichen Hilfsmittel, die er dazu hätte benutzen können, — dass seine Übersetzungsversuche, „ebensowenig gegründet wie diejenigen Kirchers, unter aller Kritik“ gewesen seien, und dass überhaupt nichts in seinen Arbeiten die Hoffnungen

1) „Egypt,“ geschrieben 1818. Siehe Encycl. Brit. 4. Band des Supplem. erschienen 1819.

2) Rev. Archéol. 1857, Vol. 14, p. 463.

rechtfertige, zu denen sein erster Schritt berechtigt habe. Und allerdings hat er weder das Wesen der ägyptischen Schrift und ihr Verhältnis zur gesprochenen Sprache, noch die Anzahl, die Natur und die Vermischungsgesetze ihrer Grundelemente zu erforschen vermocht.

Kaum war er, Ende September 1814, durch Sacy über Åkerblads Entzifferungsaussichten beruhigt worden, als Champollion die Royal Society in London am 10. November desselben Jahres um eine Vergleichung seiner voneinander abweichenden beiden Kopien der Rosettana mit dem Original ersuchte, weil er seine „bereits einige Erfolge aufweisenden Entzifferungsversuche" mit mehr Sicherheit fortzusetzen wünsche. Erst am 10. März 1815 beantwortete Young, als Sekretär für die ausländische Korrespondenz der Gesellschaft, diesen Brief und sandte die wegen „nicht sehr günstiger" Beleuchtung des Steines nur unvollkommen verbesserten Kopien zurück, und zwar mit einer die Arbeitsweise des englischen Entzifferers kennzeichnenden Bemerkung[1]). Zugleich bot er Champollion seine „mutmassliche Übersetzung" an, über welche Sacy, der ziemlich schnell von seinen anfänglichen Erwartungen zurückgekommen war, am 20. Januar 1816 an Young schreibt: „... Ich glaube wohl, dass man häufig, wie Sie es getan haben, den Platz bestimmen kann, den in der alphabetischen ägyptischen Schrift dieses oder jenes griechische Wort einnimmt, wie man das auch mit einer rein hieroglyphischen Inschrift machen würde; aber dann den Wert der das Wort bildenden Zeichen angeben, ihre Lesung feststellen, es in ganz anderen Buchstaben niederschreiben, — hic labor, hoc opus est!" — Noch einige verbindliche Zeilen Sacys an Young, dem er, am 14. Mai 1816, eine Inschrift übersandte, danach der Dank des Empfängers, — und beider Briefwechsel hatte ein Ende.

---

1) „Malgré ces petites différences, ceux qui voudront se donner la peine d'étudier cette I^n trouveront toutes les 2 copies assez exactes, pour s'assurer du sens de la plupart des mots." — Champollion dagegen betont in seiner höflichen Antwort vom 9. Mai 1815: „... l'extrême utilité que les savants qui s'occupent du déchiffrement de cette I^n ne pourraient manquer de trouver dans la possession d'un simple plâtre coulé sur l'original ..."

Auch von Åkerblad, dem er im Gefühl seiner vermeintlichen Überlegenheit so manches kränkende Wort geschrieben hatte, erfuhr Young nun seinerseits die herbe Abweisung: „Von Ihrer Übersetzung des Demotischen kann ich wirklich nicht den Zweck einsehen, da es sich doch um die Entdeckung des Alphabetes handelt, also: die Wörter zu trennen und zu lesen, — nicht aber um die Feststellung des Inhaltes, der ja zweifellos mit dem griechischen Text übereinstimmt!" Und in Erinnerung an allerlei, das ihn tief verwundet und erbittert hatte, lehnt sich hier Åkerblad gegen Sacys Schiedsrichteramt zwischen ihm und Young auf und meint, nur Quatremère oder Champollion die besser Koptisch wüssten, käme dieses Recht zu.

Ein scharfer Brief Youngs, der den Vorwurf Åkerblads, ihn stillschweigend benutzt zu haben, zurückweist[1]), schloss die Beziehungen beider Gelehrten zueinander ab. Denn während Young fast nur auf das Griechische seine Hoffnungen setzte, beharrte Åkerblad fest auf dem hohen Wert des Koptischen für die ägyptische Forschung, verzichtete aber nunmehr darauf, gegen Sacy und Young, die diese Sprache nur aus dem in veralteten Grammatiken gebotenen dürftigen Material aburteilten, ohne die koptischen Schriften zu befragen, noch ferner anzukämpfen. Doch zehrte der Gram über die erfahrene Zurückweisung am Lebensmark des ohnehin so unglücklichen[2]) Mannes.

Vorübergehend von Sacy und Åkerblad in seinem Entzifferungseifer abgekühlt, wurde Young durch Landsleute nicht nur, sondern auch durch Fremde wieder darin bestärkt: „Ihnen ist zweifellos die Lösung des verwickelten Problems vorbehalten," ruft ihm Jomard nicht ohne Berechnung zu und

---

1) Bezüglich der von Åkerblad gefundenen Namen sagt er hier: „ . . . [It] was natural, that most of them should have occured both to you and to me, even if I had never heard of the existence of your letter . . ." Diesen sehr berechtigten Gesichtspunkt liess er späterhin Champollion gegenüber gänzlich ausser acht!

2) Seine Leidenschaft für Rom u. seine polit. Grundsätze hatten ihm schwere Konflikte mit seiner Regierung geschaffen, der er einst im diplomat. Amt treffliche Dienste geleistet hatte. Er starb in Rom, 8. Febr. 1819 und wurde neben der Pyramide des Cestius bestattet.

verspricht, ihm seinen in Arbeit stehenden hieroglyphischen Katalog zu senden, — in der Hoffnung auf erhebliche Gegendienste, denn Young, dessen vermeintliche Erfolge auf ägyptischem Gebiet dem englischen Nationalstolz als eine glänzende Genugtuung gegenüber den grossartigen Leistungen der französischen Kommission erschienen, erhielt von den wissenschaftlichen Reisenden und den reichen Sammlern seines Landes alles zur Verfügung gestellt, was das Nilland ihnen geliefert hatte. Zudem ging nun Henry Salt als britischer Generalkonsul nach Ägypten, auf welches England wieder die Hand zu legen suchte. Da war denn auf reiche archäologische Ausbeute zu hoffen.

Jomard hatte bereits vor Young die hieroglyphischen Zahlen, von denen Åkerblad drei[1]) erkannt hatte, ins Auge gefasst und beeilte sich, seine Ergebnisse zu veröffentlichen, als Young beinahe das gleiche in seinem „Ägypten“ darbot. Von Bewunderung für den grossen Physiker hingerissen, in dem er zugleich auch den Überwinder der ägyptischen Hieroglyphen zu sehen wünschte, glaubte Alex. v. Humboldt nun Jomard des Plagiates beschuldigen zu müssen, doch konnte dieser seine Unabhängigkeit vollauf beweisen und Young hätte auch hier, wie mehrfach späterhin, sagen können, was er von einigen Entdeckungen auf mathematischem Gebiet, deren Urheber er zu sein geglaubt hatte, so liebenswürdig eingesteht: „. . . Inzwischen fand ich heraus, dass ausländische Mathematiker mich bereits ‘entdeckt’ und ‘demonstriert’ hatten.“ Doch lieh der sonst an Geist und Gemüt gleich ausgezeichnete Mann gerade auf dem einen Gebiet, wo seine Genialität ihn im Stich liess, bei Abwägung fremden Verdienstes einzig nur seinem persönlichen Ehrgeiz Gehör.

Sacys böser Warnung[2]) eingedenk, hatte er nach der

1) 5, 10, 30, gefunden durch: 5 Tage, 10 Kronen, 30. Mesori.

2) „. . Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas trop communiquer vos découvertes à M. Champ. Il se pourrait faire qu'il prétendât ensuite à la priorité. Il cherche en plusieurs endroits de son ouvrage à faire croire qu'il a découvert beaucoup des mots (sic) de l'I[n] Eg. de Rosette. J'ai bien peur que ce ne soit là que du charlatanisme; j'ajoute même que j'ai de fortes raisons de le penser.“

„mutmaasslichen Übersetzung“ des demotischen Textes Champollion, als seinem gefährlichsten Rivalen, nichts mehr zugesandt: dennoch kannte dieser den Inhalt des Artikels „Ägypten“, der die Grundlage einer neuen Wissenschaft bilden sollte, zum mindesten der Hauptsache nach, doch ohne ihm viel Bedeutung beizumessen. Gleich ihm erkannten es viele andere, dass dieser Arbeit nicht die allergeringste Keimkraft innewohnte, so dass sie, trotzdem Youngs Freunde die übertriebensten Hoffnungen auf sie setzten, in Gelehrtenkreisen wenig oder gar keinen Eindruck machte und in den Folianten der britischen Encyklopädie „wie eingesargt lag“, als der Grenobler Geschichtsprofessor in Paris anlangte.

Vergegenwärtigen wir uns noch einmal, wie weit er damals mit seinen Entzifferungsversuchen gekommen war: — Seit seinem „ersten Schritt“ am 30. August 1808 hatte er manchen verkehrten Weg eingeschlagen, war vorübergehend manchem Irrlicht gefolgt, aber stets der Stunde eingedenk geblieben, wo er am 1. September 1807 der Académie Delphinale den Plan seines „L'Egypte sous les Pharaons“ nebst selbst dazu entworfener geographischer Karte überreicht und die gewissermaassen von ihr sanktionierte Mission der ägyptischen Forschung als ernste Verpflichtung auf seine 16jährigen Schultern genommen hatte.

„Ägypten durch die Ägypter kennen lernen“, — direkt an der Quelle schöpfen, anstatt mit getrübten Berichten halbe Arbeit tun, — mit diesem Vorsatz eilte der Jüngling nach Paris, um vor der Hingabe an die Sonderdisziplin sein Wissensgebiet nach allen Seiten hin bis an die Grenzen der Möglichkeit zu erweitern.

Ausser dem Koptischen trieb er anfangs besonders das Arabische, da neben manchen anderen antiken Benennungen die Araber von den Kopten auch die altägyptischen Ortsnamen angenommen hatten, die gelegentlich durch die nebenher gehenden griechisch-römischen Namen derselben

---

(20. Juli 1815.) „[Il aura vu], par un rapport que lui-même avait provoqué, et dont j'avais été chargé, que je n'étais pas dupe de son charlatanisme ...... Il est sujet à jouer le rôle du geai paré des plumes du paon. Ce rôle-là finit souvent fort mal.“ (20. Januar 1816.).

Orte gut beleuchtet wurden. — Nicht sobald meinte er genügendes Material für den ersten Teil seiner ägyptischen Enzyklopädie — die Geographie des Pharaonenreiches — gesammelt zu haben, als er begann, zahllose Handschriften durchzuarbeiten, um durch stete Vergleichung mit dem Koptischen dem Ursprung des altägyptischen Idioms näher zu kommen. Neben dem Sanskrit betrieb er ganz besonders alle semitischen Sprachen; aber auch die systematischen Bilderschriften Chinas und Mexikos behielt er stets im Auge, ja, bis zu den nordischen Runen hin wandte sich sein suchender Blick.

Um genügendes Material für den Aufenthalt in der Provinzialstadt zu sammeln und sich in die noch unverstandenen Schriftzeichen Ägyptens möglichst einzuleben, kopierte er alles, was er in Paris an hieroglyphischen, hieratischen und demotischen Texten vorfand. Freilich unterschied er letztere noch nicht von einander, sondern sah neben den Hieroglyphen nur erst „ägyptische", d. h. kursive Texte, die man in Frankreich damals zumeist noch mit dem gemeinsamen Namen demotische, in Deutschland als hieratische und in England als enchorische Texte bezeichnete.

So war z. B. der Papyrus, den er im August 1808 neben der Rosettana durchforschte, um sein „demotisches" Alphabet[1]) zusammenzustellen, von welchem 12 Buchstaben mit denen von Åkerblad übereinstimmten, in Wahrheit ein hieratischer. Mit diesem „ersten Schritt" wähnte er sich bereits auf dem direkt zum Ziele führenden Wege, da er ja die „ägyptischen" Texte nach erfolgter Transcription in koptische Buchstaben lesen zu können glaubte. Weil seine Idee aber nur teilweise der Wahrheit entspricht, so fand er diese Arbeit auch dann noch viel schwieriger, als er geglaubt hatte, nachdem es ihm im Frühling 1809 gelungen war, sein „demotisches" Alphabet zu verbessern.

Man erlaubte ihm endlich, die drei Inschriften des Rosettesteines zu kopieren, aber in grosser Hast und nach schlechten Vorlagen, da Jomard, der seine Schätze eifer-

---

1) Siehe Anhang II, 1. und Kap. III, p. 108, 109.

süchtig hütete, für gut fand, ihm nur solche zu zeigen. Daher denn das ständige, verzweifelte Bitten um besseres Material, nachdem er im Oktober 1809 nach Grenoble zurückgekehrt war. Den hieroglyphischen Teil der Inschrift wagte er damals noch nicht zu bearbeiten; wie eifrig er aber in den nachfolgenden Monaten über das Wesen des altägyptischen Schriftsystems nachgesonnen hatte, zeigt die am 7. August 1810 vor der Delphinatischen Akademie von ihm gelesene Abhandlung, worin er jedoch den Irrtum begeht, die Entwicklung der drei Schriftarten (denn er unterschied nun bereits, als der erste, das Hieratische ganz genau), in der Reihenfolge umzukehren. Zwar mochte es, so führt er aus, in der Urzeit eine primitive Bilderschrift gegeben haben, aber im historischen Ägypten stand die alphabetische Schrift, so wie sie im Demotischen vorliegt, als die älteste da. Aus ihr entwickelte sich das ebenfalls alphabetische, doch wegen der verwickelten Gruppierung der bis dahin einfachen Zeichen nicht recht mehr kursiv zu nennende Hieratische, das er schon hier als das natürliche Mittelglied der untereinander eng verbundenen drei Schriftarten erkannte. In den ihm viel komplizierter erscheinenden Hieroglyphen, die er, als eine Art von Schrift-Hieroglyphen, ganz ausserhalb der „rein symbolischen Anaglyphen" stellt, sieht er den Inbegriff höchster Vollendung des ägyptischen Schriftsystems.

Das „Vulgär-Alphabetische" (Demotisch) meint er, zeige bei seiner Verfeinerung in „Geheiligtes Alphabetisch" (Hieratisch) bereits vereinzelte Hieroglyphen, wodurch deutlich der Übergangscharakter dieser zweiten Form bewiesen sei. Die Hieroglyphen selber, mit ihren 7—800 Zeichen, seien unmöglich alphabetisch; dennoch geben auch sie den Ton der Wörter, deren Bedeutung sie zeichnen und seien dadurch mit der gesprochenen Sprache eng verbunden: „denn wie sollten sie sonst die Geschichte der Könige, die Namen der besiegten Völker, die Zahl der Tribute .... der Nachwelt überliefern?"

Und nun sagt Champollion, vier Jahre bevor Young überhaupt den Blick auf Ägypten richtete, in klaren Worten, dass zum mindesten die Namen fremder Könige und Völker durch phonetisch zu lesende Hieroglyphen

wiedergegeben wurden. Er war aber damals durch seine umfassende gründliche Vorbereitung, vor allem durch seine Erfahrungen über das Verhalten der chinesischen Schrift in ähnlichen Fällen zu befangen geworden, um wirklich den Versuch zu machen, die Buchstaben des Namens Ptolemäus in der hieroglyphischen Darstellung desselben zu suchen.

Er führt aus, dass die hieroglyphische Schrift zu ihrer Zeit nicht zu verwickelt und dunkel gewesen sei, um nicht von vielen gelesen zu sein, und hebt wiederholt hervor, dass sie keineswegs eine Idee in jedem Zeichen ausgedrückt habe, sondern dass sie, ohne streng alphabetisch zu sein, dennoch lautlich habe gelesen werden können. Da er aber, wie erwähnt, die Schrifthieroglyphen fälschlich von der rein symbolischen Natur völlig losgetrennt und Zeichen dieser Art in die Anaglyphen, „die Geheimschrift der Priester" verwiesen hatte, so beschuldigt er den Clemens Alexandrinus, dessen Aussage über die *πρῶτα στοιχεῖα* er verkehrt auffasste, dem in sich einheitlichen hieroglyphischen System das ihm völlig fremde symbolische Element aufgedrungen zu haben. Nur Porphyrius, meint er, habe dieses richtig dargestellt; er selber erkennt es vor allem in den Kopien der ägyptischen Tierkreise, wo ihm der Unterschied zwischen den „emblematischen und symbolischen" Figuren (den Anaglyphen) einerseits und den erklärenden Schrifthieroglyphen andererseits scharf in die Augen fällt.

Vorstehendes zeigt deutlich des jungen Forschers ständige Unabhängigkeit im Ergründen des ägyptischen Schriftsystems auf Grund seines tiefen und ausgebreiteten Quellenstudiums. Seine Irrungen zu dieser, wie in der nachfolgenden Zeit ändern nichts an dieser Tatsache.

In dieser Abhandlung widerlegt er ferner endgültig die damals noch viel verbreitete Theorie über die ausschliesslich dekorative Bestimmung der Hieroglyphen mit dem Hinweis auf hieratische Papyri, deren Kolumnen man Hieroglyphen beigegeben habe als „Übersetzung des Textes".

Schon hier findet er zur Erschliessung des Altägyptischen seinen zuverlässigsten Schlüssel im Koptischen. Dessen angebliches Einsilbentum stellt er als dem alten System entstammend hin, da diesem ein solches Einsilbentum in

Gestalt eines syllabischen Alphabetes zugrunde liege, indem die Hieroglyphenzeichen die Einsilben in den von diesen gebildeten Wörtern ersetzten. Aber diese aus Irrtum und Wahrheit zusammengesetzte Theorie führte ihn vom rechten Wege wieder ab, da er ja zu jener Zeit die dreifache Mischung der hieroglyphischen Schrift noch nicht erkannt hatte. Ob sich aber auch stets ein grosser Irrtum in seine scharf durchdachten Hypothesen einschlich, so blieb Champollion der bahnbrechenden Idee von den phonetischen Hieroglyphen trotzdem noch jahrelang getreu.

Nachdem er im Jahre 1811 der Sprachenvergleichung wegen sich wieder dem Chinesischen, dem Sanskrit- und dem Zendstudium zugewandt und auch das Koptische tüchtig durchgearbeitet hatte, um dessen verschiedenen Dialekten auf den Grund zu kommen, schreibt er am 15. September 1812, dass diese „völlige Analyse“ des Koptischen ihm die Natur des hieroglyphischen Systems offenbaren werde, von dessen syllabischem Grundgesetz er nunmehr fest überzeugt sei. Inzwischen hatte er Grammatik und Wörterbuch dieser Sprache, als der „modernen ägyptischen“ mit vielem Eifer niederzuschreiben begonnen, denn wenn er die antiken Schriftformen auch hauptsächlich mit Hilfe der ständig im Auge behaltenen Rosettana zu ergründen suchte, so sollte ihm doch das völlige Sicheinleben in den Geist des koptischen Idioms in der Zukunft die antike Sprache wiedergeben, zu welchem grossen Endziel die Entzifferung ja nur der Weg war.

Am 11. Februar 1813 erklärte er, dass in seinem hieroglyphischen System die Endungen und grammatischen Flexionen durch Präfixe und Suffixe (augments) ausgedrückt würden, und dass dafür, wie im Koptischen, die Buchstaben i, k, t, s, f und ou von Belang seien, weshalb er ihre hieroglyphischen, hieratischen und demotischen Formen wiedergibt, — freilich mit Irrtümern. So ist denn hier zum ersten Male von wirklich alphabetischen Hieroglyphen die Rede; daneben hält er bezüglich der „beträchtlichen, aber bestimmten Anzahl von Nachahmungen natürlicher Gegenstände“ an der früher erwähnten Silbenschrift fest, und damit an einem alphabetisch-syllabischen Schriftsystem.

„Was man Hieroglyphen nennt, sind gar keine!" versichert er am 20. September 1813, weshalb er denn auch in seinem anfangs 1814 geschriebenen Vorwort zu seiner Geographie von sogenannten hieroglyphischen Papyri redet.

Dies wird verständlich, wenn man daran denkt, dass sich im Lauf der Zeit für das Wort Hieroglyphe die Deutung herausgebildet hatte: Zeichen, das keinen Laut, sondern eine Idee ausdrückt; er konnte also den Hieroglyphen ihren Namen nicht mehr lassen, weil er nachweisen zu können glaubte, dass sie Laute und keine Ideen ausdrücken, und dass sie sich lesen lassen, wie alle anderen alten Schriftsysteme, mit Ausnahme des Chinesischen. — Monatelang trug er sich mit allen möglichen, oft wechselnden Theorien, fühlte sich aber auf schwankendem Boden stehen und wagte es deshalb nicht, sich auf seine „vielen Ideen" zu stützen: „Alles noch nicht klar und solide genug," klagt er am 21. Mai 1814 und verfällt dann in den Irrtum, dass eine Hieroglyphe allein (isolé) nichts bedeutet; dass sie vielmehr in Gruppen stehen „und völlig syllabisch sind wie das Koptische."

„Unsere Perrückenhäupter sind nicht recht bei Sinnen," sagt er, „wenn sie behaupten, dass eine Hieroglyphe eine Idee darstellt; ich meinerseits verweigere ihnen schon die Möglichkeit, ein volles Wort auszudrücken." So sieht er also in diesen ihn so sehr fesselnden Zeichen, die er bereits für alphabetisch gehalten, nunmehr die uralte Silbensprache, die er im Koptischen entdeckt haben will, niedergelegt, indessen ihm die beiden Kursiven fortgesetzt rein alphabetisch erscheinen, und zwar um so mehr, als er inzwischen durch die von Clemens angegebene Reihenfolge, in welcher die Ägypter ihre drei Schriften erlernten, und in der er plötzlich die Idee gradweiser Vereinfachung erfasst hatte, die wahre Entwicklungsart der einen aus der anderen klar vor sich sah. Infolgedessen erschienen ihm nun die eigentlichen Hieroglyphen als die Urform des Systems.

Damit war ein grosses Hemmnis aus dem Wege geräumt und man sollte denken, er hätte nun mit aller Kraft seines Geistes die Lösung des Rätsels angestrebt und auch

gefunden, — doch nein. Zwar enthält sein Erstlingswerk, die Geographie, die er nur mit dem Rüstzeug des Koptischen, der Klassiker und der Araber geschaffen hatte, mehrere, drei Jahre vor Youngs erster Kundgebung niedergeschriebene gute Bemerkungen über das ägyptische System[1]), sowie Fragmente des von ihm übersetzten demotischen Textes der Rosettana[2]); dennoch wagte er es nicht, mit der gesamten Übersetzung vor die Öffentlichkeit zu treten, wie sehr auch Åkerblad und andere darauf warteten, dass er sich danach ausschliesslich den Hieroglyphen widmen möchte. Vielmehr griff er immer wieder zum Koptischen, da er nach wie vor annahm, dass, mit Ausnahme der griechischen Wörter, der Unterschied zwischen den koptischen und demotischen Texten nur ein äusserer, durch die abweichenden Buchstaben bewirkter sei, daher denn die mangelhafte Kenntnis des Koptischen die Erschliessung der altägyptischen Texte hindere. Auch glaubte er bei dem systematischen Aufbau seines Werkes über Ägypten den Zeitpunkt noch nicht gekommen, wo er sich auf die Rosettana und ähnliches Material zu konzentrieren hätte. Er sammelte und sichtete vielmehr zu jener Zeit das Material zur Religions- und Sittengeschichte Ägyptens und wartete auf neue Hilfsmittel zur Bewältigung der schwierigsten Aufgabe: — der Spracherforschung.

Denn er war immer noch auf seine alten Kopien angewiesen und jeglichem Originaldenkmal fern, zudem ohne Mittel zu einer Reise nach London, wo er den soeben in die ägyptische Arena eingetretenen Thomas Young inmitten seiner archäologischen Schätze hätte kennen lernen mögen. — Nicht einmal die lange erbetenen guten Kopien der beiden ägyptischen Texte der Rosettana besass er im Sommer 1814. Denn obwohl ihm Fréjus im Oktober 1812 die gute Londoner Ausgabe des griechischen Textes gesandt hatte, liess sich doch Jomard vergeblich bitten. — Im Herbst 1814 endlich verfügte er über einen Londoner Stich des hieroglyphischen Textes, doch wich dieser erheblich ab von der

1) Siehe Beispiele dafür in Anhang II.
2) Tome I. p. 103, 105, 106, 327, 362. Tome II. p. 197, 265.

erwähnten minderwertigen Kopie der Kommission, und weil Young nur ungenügende Abhilfe schaffte, so erflehte er von neuem besseres Material von Jomard. Da jedoch dessen passiver Widerstand anhielt, so musste sich Champollion noch vier Jahre hindurch mit Material abmühen, dessen Fehler und sonstige Mängel er bereits deutlich durchfühlte und stellenweise klar erkannte. Dank der ihm eigenen Genauigkeit fertigte er nichtsdestoweniger eine Menge grosser, auf Leinwand oder Pappe geklebter Blätter an, auf die er, von seinem Instinkt für das Richtige oft wunderbar geleitet, die einzelnen Teile der drei Inschriften in den verschiedensten Zusammensetzungen und Transcriptionen niederschrieb.

Nach mehrjähriger Unterbrechung seiner ägyptischen Studien infolge verschiedener, im vierten Kapitel geschilderter Hemmnisse, griff er endlich wieder zum demotischen Text der Rosettana, um davon eine bessere Übersetzung vorzubereiten, die freilich auch diesmal nur erst auf materieller Vergleichung beruhen konnte. Zwar wollte er nicht, wie Åkerblad, alle koptischen Silben und Vokale aus den entsprechenden demotischen Wörtern herauslesen und wurde auch nicht, wie Young im Jahre 1816, durch die Menge der Zeichen am alphabetischen Charakter derselben irre, doch fiel es ihm schwer, die vielfach ungeschriebenen Vokale im Demotischen — wenn auch mit Hilfe des Koptischen — stets richtig zu rekonstruieren. So nahm er denn griechische, arabische und hebräische Übertragungen ägyptischer Wörter zu Hilfe, denn die genaue Übersetzung des Demotischen ins Koptische wollte ihm noch immer nicht gelingen. Liegt doch in dem Demotischen der Rosettana eine Sprachform vor, die etwa 500 Jahre älter ist, als die frühesten koptischen Texte!

Diese, meist religiöser Natur, stellen die ägyptische Volkssprache, die zu Ptolemäus V. Zeiten noch verhältnismässig rein war, als ein stark gräzisiertes, überdies mit griechischen Lehnwörtern durchsetztes Idiom dar, das durch die christlichen Ideen auf ein dem antiken Sprachgeist völlig fremdes Gebiet verpflanzt war. — Aber auch vom Standpunkt des griechischen Textes aus betrachtet, bot die Entzifferung der demotischen Übersetzung erhebliche Schwierig-

keiten, da nicht zu hoffen war, sie in solch peinlich genauer, wörtlich angepasster Form vorzufinden, wie es einem Entzifferer unserer Zeit erwünscht sein musste. Tatsächlich ist sie auch keine wörtliche, sondern, ihrer Entstehungsperiode entsprechend, eine noch mit allem Vorbehalt nationalen Empfindens gemachte freie Übersetzung.

Da ist es denn interessant, Champollion schon im Juli 1817, im Gegensatz zu Günther Wahl, versichern zu hören, dass die demotische Inschrift alle grammatischen Formen streng beobachte und keineswegs isolierte Wörter ohne grammatische Endungen aufweise[1]). — Er liebte es nicht, in dieser Zeit unsicheren Tastens anderen Rechenschaft zu geben von seinen oft wechselnden Anschauungen. Doch steht es fest, dass er im April 1818 sich wieder dem Clemens Alexandrinus zuwandte, — dass er also von Porphyrius, der ihn schon im Jahre 1810 bei der Einteilung der Schriftarten irregeführt hatte, zurückgekommen war und nicht länger mehr als eine vierte derselben „die symbolische, ausserhalb der hieroglyphischen stehende“ annahm.

Hierdurch wurde nun aber seine bis zum Sommer 1815 festgehaltene Überzeugung, dass die Hieroglyphen „die Repräsentanten der Töne der gesprochenen Sprache und nicht ideographische Zeichen“ seien, mehr noch als zuvor erschüttert, doch ist nicht genau festzustellen, wann und wie er diese selbstgewonnene Meinung völlig aufgab, um in verkehrte Bahnen einzulenken, nachdem er so oft hervorgehoben hatte, dass die Verwechslung der Schrifthieroglyphen „mit den Symbolen oder Anaglyphen“ zu dem Irrtum geführt habe, die ersteren seien nicht lautlich, sondern durchweg bildschriftlich. Immerhin gibt er selber in zwei Briefen[2]) über seine veränderte Ansicht Auskunft und es liegt nahe, dass das Studium der ägyptischen Symbole und figurativen Zeichen, von denen er gleichzeitig mit Young zu jener Zeit eine grössere Anzahl erklärte, sowie Missdeutung der gefährlichen Schrift Horapollos und der dunklen Worte des

---

1) Er übersieht hier die später so scharf von ihm gekennzeichneten Ideogramme und Determinative, hat aber im übrigen Recht.

2) Oktober 1817 und 6. Mai 1818.

Clemens zusammengewirkt hatten, um ihn das lautliche Prinzip der Hieroglyphen im engeren Sinne verwerfen zu lassen. — Auch das nochmalige Zusammenstellen aller Zeugnisse des Altertums, die, von den Worten des Clemens abgesehen, den Glauben an jenes phonetische Element nicht recht aufkommen lassen, vor allem aber die erwähnte, im Juli 1815 ausgesprochene Rüge Sacys hatten noch dazu beigetragen, Champollion wieder irrezuführen.

Eine Vorahnung von der Wahrheit leuchtete jedoch im Dunkel des Irrtums wieder auf in dem langen Brief vom 6. Mai 1818 (worin auch einige, ein Jahr später von Young veröffentlichte Entdeckungen als beiläufige Bemerkungen stehen). Hier nun liegen Beispiele vor von Champollions ausserordentlich scharfsinnigem Vergleichen aller Gruppen und Zeichen der drei Schriftarten und von den genialen Kombinationen, zu denen es ihn führte. Durch eine derselben, die leider nur ganz vertraulich dem Bruder mitgeteilte klare Erkenntnis der lautlichen Hieroglyphe 𓆑 (f), deren Verwendung als pronominales Suffixum er nachweist, kam er zu dem Schluss, dass im 𓆑 ein alphabetischer Buchstabe vorliegt. Aber diese Annahme durchkreuzte andererseits seine Vorstellung vom hieroglyphischen Schriftsystem so stark, dass er den alphabetischen Charakter des Zeichens nur für die älteste Zeit zulässt und damit in den schon einmal überwundenen Irrtum über die Ableitung der drei Schriftarten zurückfällt.

„Dieser letztere Abschnitt," sagt er[1]), „kann dazu dienen, die Frage wegen des Früheren oder Späteren (antériorité ou postériorité) der hieroglyphischen Schrift in bezug auf die Kursive zu entscheiden. Ich glaube, dass das alphabetische System vor dem hieroglyphischen vervollkommnet wurde und den Beweis dazu liefert der in den ältesten hieroglyphischen Texten vorkommende kursive Buchstabe y . . ."

Er hatte also klar erkannt, dass dieser noch im koptischen Alphabet vorhandene Buchstabe (7 im Hieratischen, y im Demotischen und ϥ im Koptischen) von der Hornschlange[2]) (céraste, 𓆑) herkommt, eine Tatsache, die erst

---

1) Siehe Anhang II, 6. Mai 1818.

2) Jetzt als Schnecke angesehen.

mehr als ein halbes Jahrhundert später wieder neuentdeckt wurde.

Es ist schwer zu begreifen, wie er mit solch richtigen Wahrnehmungen zur Idee vom ideographischen Charakter der Hieroglyphen zurückkehren, und so hartnäckig daran festhalten konnte. Weniger noch versteht man, wie eigentlich er sich das Anbringen von Kasus-, Numerus-, Konjugationsendungen usw. bei einer Bilderschrift vorstellte. Denn erkennt er hier das lautliche Element nicht mehr als den Grundcharakter der Hieroglyphen im engeren Sinne an, so gesteht er ihnen doch lautliche Abwandlungen zu und bekennt: „Das hieroglyphische System konnte also . . . in allen seinen Teilen vollkommen verbunden sein und vor allem direkte Beziehungen haben mit der Sprache, obwohl diese nicht ganz so intim sind, wie ich es zuerst (d. h. im Jahre 1810) geglaubt hatte . . . Die Anordnung der hieroglyphischen Zeichen folgt der Anordnung der Worte im Gefüge eines Satzes der gesprochenen Sprache; dieselben Wortverbindungen machen sich dort bemerkbar. So stellt sich das Fürwort ans Ende des Zeitwortes und wird eins mit ihm in der gesprochenen Sprache . . .“ Letzteres entspricht der Wahrheit, denn tatsächlich wird in den Hieroglyphen das 𓆑 (f) als Personalsuffix der dritten Person Masc. Sing. verwendet.

Im Juni 1818 erhielt er von Prosper Jollois leihweise den von diesem selber angefertigten Abdruck der Rosettana, doch erwies er sich als sehr unzureichend, so dass Champollion nicht ohne Bitterkeit des grossen Vorzuges gedachte, den Young hinsichtlich des kostbaren Originaldenkmals vor ihm hatte. Den „hieroglyphischen Schlüssel“ seines Londoner Kollegen betreffend, sagt er im Frühling 1819: „Ich habe mathematisch nachgewiesen, dass ein solcher Schlüssel unmöglich ist und niemals in einem System existiert hat, das wie die Hieroglyphen aus stummen Zeichen besteht, die in solch verschiedener Bedeutung verwendet werden: nämlich bald im eigentlichen, bald im figürlichen Sinne, dann wieder als Symbol usw. usw.“ — Er betont hier also die Vermischung verschiedener Elemente im System: — statt der „stummen Zeichen“ die Theorie von der fünf Jahre lang energisch betonten lautlichen Natur der Hieroglyphen,

und die Entdeckung wäre im Prinzip bereits vollständig ausgesprochen gewesen. In einem überaus wichtigen Punkt führte ihn gerade seine scharfe Kombinationsgabe vollends irre: weil er auf thebanischen Tempeln, die von der Kommission als weit in die Pharaonenzeit hinaufgehend dargestellt waren, die aber in Wirklichkeit ganz oder teilweise aus der Ptolemäerzeit stammen, den hieroglyphischen Namen des Ptolemäus mit dessen der antiken Zeit entlehnten Ehrentiteln (Liebling des Ptah, — Ewig Lebende — usw.) vorfindet, meint er, dass „Ptolemäus", der mit der gleichen Schreibung auf dem Rosettestein erscheint, dort also nur durch einen symbolischen Gleichwert, etwa „der Kriegerische" Ptolemaios, von Ptolemos) ausgedrückt sein könne. „Man bemerkt tatsächlich in den Hieroglyphen einen liegenden Löwen, der die Kraft, den kriegerischen Mut, darstellen könnte," sagt er. „Die Hieroglyphen drücken keineswegs durch sich selber Laute aus; die Ägypter nahmen also etwas der Idee Nahekommendes und fanden es im Namen eines ihrer alten Könige, der die Tempel Thebens verschönert hatte; übrigens gaben sie bekanntlich den sie beherrschenden Königen fremder Rasse stets nationale Namen."

Nur so wird es verständlich, dass Champollion, der diesen Namen vier Jahre vor Youngs erstem Eindringen ins ägyptische Sprachgebiet für lautlich lesbar erklärt hatte, trotz der ihm bekannten lautlichen Leseversuche dieses selben Wortes von seiten seines Rivalen auf seiner irrtümlichen Anschauung seit dem Frühling 1819 beharren blieb, ein Umstand der ihm zum schweren Hemmniss für den vorwärts strebenden Fuss wurde.

Im April 1819 weist er dagegen — als der erste — nach, dass kaum ein Drittel der hieroglyphischen Inschrift erhalten sei und zeigt im Griechischen die Stelle, wo jene einsetzt, infolgedessen er mit Recht gegen Young behauptete, dass sich der Name Arsinoë nicht im hieroglyphischen Fragment finden könne.

Zugleich spricht er aus, dass Herodots und Diodors *ἱερὰ γράμματα* nicht nur, wie man allgemein annahm, die hieratische und die demotische Schrift umfassen, sondern auch die Hieroglyphen im engeren Sinne. Er schreitet fort

in der Feststellung grammatischer Einzelheiten und bestimmt im Septembar 1819 in einer Inschrift des Lyoner Museums auf Grund der Rosettana die meisten Gruppen richtig, wenn er auch einiges nach der Art Kirchers liest, wie es ebenso in der 1820 am 28. Mai vollendeten Übersetzung des hieroglyphischen Rosettetextes noch der Fall ist.

Von der phonetischen Lösung des Rätsels entfernte er sich nur noch weiter durch die neue Entdeckung von der völligen Einheit des Systems: Wie erwähnt, hatte er bereits im Jahre 1810 das Hieratische als Mittelglied der drei Schriftformen erkannt und ihm seine fortgesetzte Aufmerksamkeit zugewandt, im Gegensatz zu Young, der nur eine Kursive anerkannte und unter Hieratisch die in religiösen Handschriften sich findenden schematischen oder Linienhieroglyphen („hiéroglyphes linéaires") verstand, die Champollion richtig als eine hieroglyphische Übergangsform von der Monumentalschrift zur Buchschrift bezeichnet.

In den Jahren 1819 und 1820 machte er es sich dann zur Pflicht, sämtliche Formen des dreiteiligen Schriftsystems bis in die feinsten Einzelheiten und geringsten Varianten hinein zu ergründen, um so zur unwiderleglichen Feststellung der eigentlichen Natur des Hieratischen zu gelangen. Zwei Umstände kamen ihm bei diesen, im Drang der Ereignisse nur schwer zu ermöglichenden Arbeiten sehr zustatten: seine eingehende Beschäftigung mit epigraphischen und paläographischen Studien seit seiner frühen Jugendzeit, und die von ihm zuerst beachtete oder mindestens doch zuerst verwertete Tatsache, dass die bald mit hieratischer, bald mit hieroglyphischer Schrift auf Sargdeckeln, auf Papyri usw. verzeichneten Kapitel des Totenbuches[1]) mit denselben Vignetten verziert waren, was ihn auf einen gemeinsamen Inhalt dieser Texte schliessen, und die entsprechenden Stellen hier und dort nur um so schärfer untersuchen liess[2]). Wieder drängte sich ihm dabei die Frage auf, ob nicht doch die Kursiven alphabetisch

1) Bei Champollion Ritual, bei Lepsius besser Totenbuch genannt.

2) Bes. wichtig wurden ihm hierzu „le texte hiératique No. I du Grand Atlas de la Description" und „le texte hiérat. No. 74, Ibid."

oder syllabisch seien, — und zwar zu einem Zehntel etwa mit „Hieroglyphen“ (d.h. ideographischen Elementen) untermischt?

Das entspricht vollständig der Wahrheit; leider jedoch hielt er diesen Gedanken nicht fest, denn die vielen Zeichen und ihre von der Anordnung derer in notorisch lautlich zu lesenden Schriftsystemen zu stark abweichende Stellung und Schreibweise machten ihn von neuem irre.

(Mehr als vier Jahre früher hatte Young, wie erwähnt, die lautliche Natur des Demotischen über Bord geworfen, doch blieb er zeitlebens, und nicht wie Champollion monatelang, an dem verhängnisvollen Irrtum haften.)

Im Mai 1821 endlich vermochte der Entzifferer, der auch sein hieroglyphisches Wörterbuch emsig weitergeführt hatte, jedes hieratische Zeichen seiner entsprechenden Hieroglyphe gegenüberzusetzen und seine Abstammung davon nachzuweisen, sodass ihm die erste Kursive unwiderruflich als eine konsequent durchgeführte Kurzschrift dastand. Da er bereits mit Sicherheit nun auch das Demotische als weitere graphische Abkürzung des Hieratischen feststellte, so war damit die Entwicklung der beiden Buchschriften aus der hieroglyphischen Urform endgültig und in richtiger Reihenfolge dargetan. Ein verloren gewesenes fundamentales Gesetz war damit wieder neu aufgefunden: Es gibt nur ein ägyptisches Schriftsystem! Dieses galt ihm nun als einheitlich ideographisch, und — zumal in der Urform — als enge Verbindung von „figurativen und symbolischen“ Zeichen[1]), deren Wiedergabe im Hieratischen derartig erfolge, dass ein in dieses übertragener hieroglyphischer Text dort zwar weniger Raum einnehme, aber genau so viele Schriftzeichen aufweise, wie die Originalform. Man sieht, dass er nach Beseitigung des phonetischen Elementes das „symbolische“ durchweg an dessen Stelle setzte.

Die graphische Natur beider Schriftarten, heisst es weiter, bietet in ihrer Anordnung keine nennenswerten Unterschiede dar; jedes hieratische Zeichen entspricht einem hieroglyphischen, daher denn jeder hieratische Text genau

1) Siehe die Terminologie.

denselben Inhalt gibt, wie der hieroglyphische, dessen Schriftformen den hieratischen entsprechen. Folglich, so meint er, könne die Buchschrift so wenig phonetisch sein, wie die Hieroglyphen selber, von denen sie eine lediglich graphische Verkürzung darbiete.

Allen Hindernissen zum Trotz war die lange Abhandlung[1]), die zu mehr als zwei Dritteln Frau Rosines Handschrift aufweist, noch in Grenoble vollendet, und ein kleiner Abriss davon in 50 Exemplaren als erklärender Text für die sechs Tafeln lithographierter Schriftzeichen gedruckt worden. Auch die hieratischen Ziffern figurieren in diesem Memoire, doch weist er ihnen hier fälschlich einen Stellungswert zu, nachdem er sie im übrigen richtig erkannt hatte.

Sobald er sich in Paris hinreichend erholt hatte, — und sein Arbeitseifer, die Luftveränderung und der tiefe Frieden rings um ihn her nach den in Grenoble erlittenen Stürmen taten Wunder an ihm — verlas er Mitte August 1821 seine Denkschrift vor der Inschriften-Akademie und trat damit, wie er scherzend meinte, aus seiner „verschanzten Stellung vor das Feuer der Batterien."

Vor Beginn der Sitzung hatte Figeac an die Akademiker und an einige vertraute Freunde je ein Exemplar des gedruckten Abrisses gegeben, ohne zu ahnen, dass dieses kleine Opus späterhin in grausamer Weise und zumeist gegen bessere Überzeugung zu Angriffen auf seines Bruders persönliche Ehre sowohl wie auf sein System verwandt werden würde. Letzteres gelang umsomehr, als in diesem Abriss naturgemäss der fundamentale Irrtum der ganzen Denkschrift stark hervortritt, indessen ihre vielen richtigen Ausführungen hier fehlen.

Im August 1821 jedoch begrüsste man die so viel Neues bietende Abhandlung Champollions lebhaft, und sogar Sacy, obwohl seit etwa elf Jahren grundsätzlich bestrebt, den „Ägypter" niederzuhalten, zeigte sich ernstlich bemüht, seinem gewohnten Pessimismus gegenüber sämtlichen Leistungen Champollions für dieses Mal Schweigen zu gebieten,

---

1) 68 grosse Seiten Text und 20 grosse Seiten Vergleichungen: „Concordance du Ms. hiéroglyph. avec les Mss. hiératiques".

ohne dass er deshalb eine Garantie für spätere, durchschlagendere Erfolge in der Abhandlung sehen wollte, die er 14 Jahre später „einen tüchtigen Hieb in den ägyptischen Erzgang“ nannte.

Und das war sie, — trotz ihrer Leugnung des phonetischen Prinzipes. Auch fand Sacy persönlich hier viel Interessantes vor, denn Champollion hatte anlässlich der richtigen Klassenordnung der hieratischen (und späterhin der hieroglyphischen) Zeichen nichts geringeres im Sinn, als die zweiteilige antike „Generaltabelle (tableau général)“ wieder herzustellen, mittels deren die Altägypter, seiner unabweisbaren Idee zufolge, die Hieroglyphen systematisch erlernt hätten, — und welcher eine Anleitung zur Erlernung der hieratischen Zeichen, vermutlich auf derselben Zeichenliste, parallel gelaufen wäre. Zu letzterer Tabelle legt er sogar schon im Blatte Nr. 6 des Anhanges der Denkschrift den Grund.

Bezüglich des Urtypus dieser synoptischen Tafeln stellt er den ersten Teil desselben als von den figurativen (= im eigentlichen Sinne gebrauchten), den zweiten als von den symbolischen (= im übertragenen Sinne gebrauchten)[1]) Hieroglyphen handelnd hin, welch letztere natürlich viel schwieriger zu erlernen gewesen sein mussten.

Während also die Hieroglyphentabelle Nr. I die Zeichen ausschliesslich nach ihrer äusseren Erscheinung gruppierte, — ordnete Nr. II das Material lediglich nach der den Zeichen beigelegten Bedeutung, sodass das Symbol, der Gedanke, nicht aber die ihm verliehene Form hier in Betracht kam[2]).

Zwar gesteht Champollion ein, dass nicht das geringste Zeugnis des Altertums für die Existenz dieser Tafeln vorliege, glaubt aber einen Beweis dafür im gegebenen Moment um so sicherer zu finden, als er eine direkte Erinnerung an die antike Generaltabelle[3]) nicht nur in der ganzen Anord-

1) Figurative = Ideogramme und Determinative,
Symbolische = nur den letzten Jahrhunderten des Ägyptertums angehörend.

2) Nr. I. = table cyriologique; Nr. II. = table tropique.

3) Es ist in Tanis 1884 ein Schulbuch mit hieroglyph.-hierat. Wörterliste gefunden worden, die allerdings an jene Tabelle erinnert.

nung der koptischen Lexiken — deren Kapitelüberschriften ihm ohnehin schon die der Hermesbücher Altägyptens vors Auge führen, — sondern auch in derjenigen einiger kopto-arabischer Vokabularien wie „As-Sullam ul-Kebir"[1]) u. a. vorfindet und als er selbst in dem im Jahre 1000 v. Chr. verfassten chinesischen Wörterbuch „Eul-ya" ähnliches sieht.

Wie früh schon Champollion von der Idee durchdrungen war, seine Anordnung und Gruppierung des gesamten ägyptischen Schriftmaterials diesem antiken Rahmen anpassen zu müssen, zeigte sich deutlich bei der Abfassung seines von Sacy eben deshalb verworfenen koptischen Wörterbuches vom Jahre 1812—15. Auch dort wollte er nach Gegenständen, und nicht nach dem Alphabet ordnen. — Dasselbe Prinzip zeigt sich späterhin im „Précis du système hiéroglyphique"[2]) bei der Sichtung des hieroglyphischen Materials, sowie in dem erwähnten, im Jahre 1818 begonnenen und bis zu seines Autors letzter Krankheit fortgeführten hieroglyphischen Wörterbuch[3]), das in erster Linie den Wiederaufbau jener Tabelle anstreben sollte. Eine genauere Durchsicht des dazu verwandten, zum grösseren Teil noch vorhandenen Materials gewährt einen tiefen Einblick in die scharf durchdachte, umfassende Arbeitsweise seines Urhebers.

Nach einstweiligem Abschluss der hieratischen Arbeiten, im Spätsommer 1821, widmete sich Champollion vor allem der Ergründung des demotischen Systems, das ihn wegen seiner engeren Verwandtschaft mit dem aus ihm hervorgewachsenen Koptischen mit frohen Hoffnungen erfüllte.

Mancherlei Ablenkungen jedoch liessen ihm vorläufig wenig Zeit für die bislang von niemand versuchte wissenschaftliche Analyse des demotischen Rosettetextes. — So half er z. B. durch Verwendung bei seinen einflussreichen Freunden dem jugendlich unbedachten Grenobler Aug.

---

1) D. h. Scala magna = die grosse Leiter. Man nannte scalae die kopt.-arab. Glossare, die koptische Wörter, bisweilen auch ganze Sätze, im Arabischen wiedergaben.

2) Précis I., p. 267, 268.

3) Von Figeac geordnet und 1843 autographisch herausgegeben.

Barginet, den Kopf aus der Schlinge zu ziehen, da man ihn auf Grund seiner „Apokalypse von 1821“ der Aufreizung zum Bürgerkrieg beschuldigt hatte. — Dann wieder verbrachte er manche Stunde am Krankenbett des Kopten Ellius Bocthor, dessen unverdiente Leiden seine innige Teilnahme erregten. Denn es ist bereits gesagt worden, dass sein liebevolles Interesse für die kleine ägyptische Gemeinde in Paris sehr weit ging, gleichsam als hätte es auf dem Gefühl instinktiver Zusammengehörigkeit beruht. Bocthor, geboren 1781 zu Siut, mit 18 Jahren als Dragoman von Bonaparte ausgezeichnet, nachmals Übersetzer im französischen Kriegsministerium, war aus Kummer über ihm zugefügtes Leid schwer erkrankt und lag im Sterben. Zwar hatte Jomard gegen Sacys Willen[1]) im Jahre 1820 seine Anstellung als Professor des Vulgärarabischen an der Ecole spéciale durchgesetzt, aber die sofortige Untergrabung dieser Stellung gab dem ohnehin schwächlichen Mann den Todesstoss. Sein von Jomard und Langlès bitter empfundenes Hinscheiden war ein Verlust für die nationale Sache, denn er hatte ein lebendes Band zwischen Frankreich und Ägypten gebildet, indem die zu höherer Ausbildung nach Paris gesandten jungen Ägypter unter seiner sicheren Leitung in das geistige Leben der Metropole eingeführt, — vor allem aber von der ihn selber beseelenden leidenschaftlichen Liebe für französische Art inspiriert wurden. Nachdem sie solchergestalt vorbereitet waren, verfügte Jomard dann das weitere zur Wahl des geeigneten Spezialfaches.

In die für Champollion sehr trüben Tage, wo er den Büchernachlass des in Armut Verstorbenen ordnen, und für die Hinterbliebenen verwerten half, fiel die hauptsächlich von Langlès bewerkstelligte Gründung der Geographischen Gesellschaft, deren erster vorbereitender Sitzung er beiwohnte: „. . . . Ich befand mich,“ schreibt er, „zwischen Rémusat und St. Martin. Ersterer war sehr heiterer Stimmung,

1) Die arabischen Lektoren der Anstalt waren Sacy von jeher unsympathisch gewesen, da er die ihm eigene Aussprache des klassischen, wie des vulgären Arabischen mit der ihrigen weder verglichen, noch von ihr beeinflusst sehen wollte. Bocthor war in seiner Antrittsrede, wie Sacy meinte, diesem zu nahe getreten.

weil er mich von der Asiatischen Gesellschaft sprechen hörte, deren Statuten er gerade ausarbeitete, und welcher beizutreten er mich in aller Form ersuchte."

Gleich darauf finden wir ihn mit dem nun 13jährigen Ali in Gretz, auf dem Landsitz seines Freundes Aribert aus Grenoble, um ·sich einige Wochen lang der frischen Luft zu erfreuen. Aber Daciers Bitten und die Sorge um den neu einzurichtenden Hausstand — Frau Rosine wurde nämlich mit Jacques-Joseph zu bleibendem Aufenthalt in Paris erwartet, indessen Frau Zoë mit Alis Geschwistern noch im Dauphiné wohnen blieb — trieben François vor der Zeit nach der Hauptstadt zurück.

Alle Mühen des Umzuges nach Nr. 28 der rue Mazarine[1]) lagen somit auf seinen Schultern und es kennzeichnet ihn, dass es ihm fast unmöglich gewesen war, der früheren Hauswirtin zu kündigen. Endlich hatte er es dennoch tun müssen, doch bittet er sehr, ihm Aufträge solcher Art nie wieder zu geben: „Ich bin nur froh, es hinter mir zu haben," bekennt er, „sie hat sich darin ergeben; auch habe ich ihr zum Trost von B. gesprochen;" und er hofft, dass der Verlust sogleich wieder ausgeglichen werden könne. Diese merkwürdige Weichheit, die ja auch kein Mahnen zuliess, besonders wenn es sich um Unglückliche handelte, schlägt unvermittelt im selben Brief in schärfste Gereiztheit um, als er auf den ebenso ultrarömischen wie ultraroyalistischen Grossmeister der Université übergeht, Denis Frayssinous, dem man zum Erstaunen vieler den Titel eines Bischofs von Hermopolis beigelegt hatte. Dieser „Ägypter wider Willen (malgré lui)" widerstrebte nämlich mit bestem Erfolg den Bemühungen des Ministers Grafen Siméon und des Herzogs Alexis de Noailles, die den Brüdern zur Wiederaufnahme ihrer akademischen Lehrtätigkeit verhelfen wollten. — Ihren ehemaligen Rektor, Abbé de Sordes, hatte er in Corsika anstellen wollen, und sie selber meinten im besten Falle eine

1) Die Hausnummer ist unverändert geblieben. Das altertümliche Gebäude, zur Seite des Institut de France, soll einer Strassenverlängerung zum Opfer fallen; — als Geburtsstätte der Ägyptologie muss es aber zu den historischen Bauten gezählt werden und hätte demnach vielleicht ein Anrecht auf pietätvolle Erhaltung.

ähnliche Begünstigung zu erlangen, besonders da Sacy noch in der Unterrichtskommission und überdies Rektor der Pariser Fakultäten war.

„Es wird der Protestant den römischen Katholiken von sich stossen, weil er ihm nicht orthodox genug ist,“ meinte Champollion dazu.

Einige Freunde, die den Brüdern zu Dank verpflichtet waren, versuchten mehrfach, den „ägyptischen Bischof“ zum mindesten mit dem „Ägypter“ auszusöhnen, doch sah dieser im Oktober 1821 ein, dass alle Bemühungen vergeblich waren; er ermahnte deshalb „Mons. de Belespoir“, wie er scherzweise seinen ihm zu optimistisch erscheinenden Bruder betitelte, zur schleunigen Rückkehr nach Paris und beeilte sich, für die sehnlich Erwarteten alles bereit zu stellen. Ein herzlicher Empfang, aber eine recht bescheidene Häuslichkeit harrten ihrer: „nur Bücher und Papiere im Überfluss!“ An der offiziellen Eröffnungsfeier der Geographischen Gesellschaft, am 7. November, nahmen beide Brüder teil. François traf fortan in ihren Sitzungen mit seinem späteren mächtigen Beschützer, dem Herzog von Doudeauville zusammen, sowie mit dem Grafen Funchal, portugiesischem Bevollmächtigten, und mit dem geistig hervorragenden, allgemein beliebten Generalstabsoffizier Baron de Férussac, nachmals zwei seiner zuverlässigsten Freunde. Auch mit Alexander von Humboldt und mit Chateaubriand, den beiden Vizepräsidenten der Gesellschaft, die viel Interesse für seine Studien zeigten, wurde er dort näher bekannt und zu Mitteilungen angeregt.

Mit Langlès hatte er sich an Ellius Bocthors Krankenlager völlig ausgesöhnt und ihn, sowie auch Jomard und Fourier, zum Hausverkehr herangezogen, nun Frau Rosine für ein gemütliches Heim Sorge trug.

An Freitagabenden versammelte man sich bei Jomard. Aber die trauliche Stätte verwandelte sich häufig unversehens in einen lauten Kampfplatz, z. B. sobald Letronne erschien, der dort wegen der ständigen Anwesenheit von Mitgliedern der Kommission den erwünschten Explosivstoff vorrätig fand, an den sein äusserst streitbarer Geist Feuer zu legen liebte. Denn er warf den Herren immer wieder vor,

nicht 20 Jahre früher bereits die griechisch-römischen Inschriften gesammelt zu haben, die er endlich durch Bankes, Huyot und Gau aus Ägypten erhalten hatte. Im Dienst der Wahrheit bis zur schärfsten Rücksichtslosigkeit zu disputieren, kennzeichnete ihn. Doch blieben seine Angriffe objektiv; auch vermochte er etwaige Irrtümer seinerseits einzugestehen und selbst seine zahlreichen Gegner bewunderten die Kraft und Klarheit seiner Ideen.

Wie anders St. Martin, dessen etwas gehässiges und streitsüchtiges Wesen ihn allzuleicht persönlich werden liess, und den man kaum willkommen hiess, falls nicht neben ihm wie ein versöhnendes Element sein ihm recht ungleicher Freund Abel Rémusat, „der Chinese", erschien. Seine Geisteskraft zersplitternd, ein Sklave gefährlicher Vorurteile, mit fieberndem Hirn und rastloser Seele, schien St. Martin sich und anderen zum Leid zu leben.

Sein exzentrisches Wesen, sowie die Manie, alle Probleme der Sprachwissenschaft lösen zu wollen, machten ihn zu einer der bekanntesten Persönlichkeiten des literarischen Paris; sein vernachlässigtes Äusseres entschuldigte Champollion scherzweise damit, dass jeder die Sitten des Volkes annehme, mit dessen Literatur er sich am meisten beschäftige: „Daher wundert mich sein schlechtes Aussehen nicht länger mehr — aber es dauert mich!" fügt er bei. — Er hatte bereits an sich selber erfahren, wie fanatisch der „Armenier" in der Freundschaft wie im Hass zu sein pflegte, und auch Jomard erhielt Proben davon, seitdem St. Martin mit der ihm eigenen Zuversicht den Hieroglyphen ebenfalls zu Leibe ging.

Doch der Herausgeber der Description, meist kränklich und etwas zaghafter Natur, wich gern den gegen ihn geführten Stössen aus, zumal er empfindsam war und seinen Ehrgeiz ebensosehr, wie seine Entzifferungsversuche vor der Welt zu verbergen trachtete. Die unausgesetzte Angst, überflügelt zu werden, schadete nicht nur seiner Gesundheit, sondern mit der Zeit nur allzusehr seinem von Natur so grossherzigen Charakter. So schien denn den Hieroglyphen eine böse Kraft innezuwohnen, gegen deren Wirkung selbst die Weisesten und Edelsten nicht völlig gefeit waren.

Hatte sie auch über Champollion Gewalt? Julius Klaproth spottete späterhin, er habe nicht zugegeben, dass überhaupt nur von Ägypten geredet sei — — ohne seine Erlaubnis! Aber wäre dem selbst so gewesen, so müsste doch immer wieder die verbürgte Tatsache betont werden, dass er nur allzu freigebig mit seinem auf eigenen Erfolgen beruhenden inedierten Material, und im intimeren Verkehr auch mit seinen stets so anregenden Ideen gewesen ist. In grösserem Kreise dagegen, und ganz besonders in der Zeit stillen Suchens, die seiner Entdeckung vorherging, beobachtete er fortgesetzt strenge Reserve, liess lieber andere reden und war, im Gegensatz zu seinem Bruder, den stürmischen Debatten sehr abhold.

An solchen fehlte es jedoch kaum jemals an diesen Abenden bei Jomard, und Laplace, Biot, sowie andere Astronomen beteiligten sich lebhaft an ihnen, seitdem der Tierkreis von Dendera zum zweiten Male alle Köpfe erhitzte und zur brennenden Tagesfrage wurde, obwohl Napoleon einst den gefährlichen Streit, in den sich Kirche und Wissenschaft in ungebührlicher Weise verwickelten, unterdrückt hatte.

Während man früher alle vier durch die Kopien der Kommission und diejenigen Denons bekannt gewordenen Denkmäler dieser Art kritisiert hatte, stürzte sich nun alles auf den grossen runden[1]) Tierkreis, den Lelorrain auf Kosten Saulniers unter vielen Schwierigkeiten[2]) im Mai 1821 vom Plafond der oberen Tempelhalle des grossen Tempels von Dendera losgelöst hatte[3]). Das wertvolle Stück langte

1) Mehrere dieser Darstellungen in den ägypt. Tempeln haben die Form von Rechtecken.

2) Journ. des Sav[ts], Okt. 1821, p. 632, 633 u. Jan. 1822, p. 53 ff.

3) Mehemed Ali, eine Abwesenheit Salts benutzend, der rings um den Tempel her grub, hatte seine Erlaubnis zu dem Wagnis gegeben, das um so zeitraubender war, als zuvor das Tempeldach von den dort befindlichen Fellachenhütten gesäubert werden musste. Aber kaum hatte Lelorrain mit seiner Beute Kairo erreicht, als er mit dem plötzlich aus dem Delta herzueilenden Generalkonsul einen heissen Kampf auszufechten bekam, den ein Machtwort des Paschas nur mit Mühe schlichtete.

Ende September in Marseille, und „nach überstandener Quarantäne“ im Januar 1822 in Paris an, „wo es unbeschreibliche Aufregung hervorrief und die ganze Stadt beunruhigte,“ wie der Abbé Greppo in seinem Essai sur le système hiéroglyphique (1829) erzählt. Menschen, die bis dahin nicht das Wort Tierkreis (Zodiaque) gekannt hatten, warteten stundenlang im fürchterlichsten Gedränge, um das Wunderding betrachten zu können, denn „ganz Paris dachte, sah nur das, sprach nur davon.“ — „Haben Sie den Tierkreis schon gesehen?“ — „Wie denken Sie über den Tierkreis?“ so schwirrte es unaufhörlich in den Häusern und auf den Strassen. „Da hiess es denn sofort antworten, falls man nicht seinen Ruf feinerer Gesittung ernstlich aufs Spiel setzen wollte. Die Mode des Tages wollte es so.“

Die alten, d. h. 20 Jahre früher gegebenen „Erklärungen“ des Denkmals befriedigten nicht mehr, man verlangte nach anderen, und mancher Unberufene benutzte diese Spannung, um mit heiterem Mut die sinnlosesten Hypothesen als verbürgte Wahrheit zu geben. Daneben regnete es wissenschaftliche Kommentare und theologische Streitschriften — der Abbé Halma gab deren drei auf einmal heraus, — und grösste Aufregung herrschte im Vatikan, wo man durch den „Skandal“ die biblische Chronologie bereits verloren wähnte; denn die Septuaginta zählen (nach Strack) zwischen der Sintflut und Abrahams Berufung 1245 Jahre, der Samaritanus gestattet 1015 Jahre und die Vulgata gar nur 365, gegenüber den Zahlenreihen einiger Gelehrten, die das Tierkreissystem bis zu 15 000 Jahren vor Chr. hinaufrückten!

Die Astronomen und Astrologen tauchten mit ihren Berechnungen in den fernsten Tiefen der Vergangenheit unter, um den Stand der Gestirne zu erspähen, der genau dem Himmelsbilde des Tierkreises entsprochen hätte, wobei sie bald ihr System dem Monument, bald dieses ihrem System anpassten[1]). — Young sah in diesem Denkmal ein Geburts-

1) Neuere Anschauungen darüber geben u. a. H. Brugsch: Ägyptologie, p. 342 ff., — Thes. Aegypt., Bd. I. p. 60 ff., und Franz Boll: Sphaera, Kap. X, p. 232 ff. und Tafeln.

horoskop der Isis, Letronne entdeckte Anklänge an den Totenkult darin, Champollion endlich nahm an, dass ihm ein Gemisch von astronomischen, astrologischen und religiösen Begriffen zugrunde liege, und warnte davor, der mehr symbolisch aufzufassenden Sache eine streng gelehrte Deutung zu geben. Aber seine Erklärung beachtete vorläufig niemand in diesen Tagen heissen Wort- und Federstreites.

Die „Antizodiakalisten" hatten im Interesse der mosaischen Zeitrechnung bis zuletzt gehofft, den griechischen Meissel am Original zu entdecken. Aber von der durch hellenischen Einfluss entstandenen mehr runden Form und von der gefälligen Gruppierung der Figuren innerhalb des Kreises abgesehen, machte das Werk in Wirklichkeit einen noch ägyptischeren Eindruck als in den Papieren der Kommission. Champollion, der schon im Jahre 1814 auf Grund einer Kopie des Tierkreises die ägyptischen Sternbilder untersucht hatte, nahm diese Studien wieder auf und schrieb daneben eine 64 Seiten lange Abhandlung[1]) über eine Inschrift[2]) die sechs ägyptische Gottheiten mit ihren Namen und den entsprechenden griechischen Benennungen aufwies. Ed. Rüppell hatte sie 1817 von der Insel Sehêl mitgebracht und in den „Fundgruben des Orients" (V. 4. p. 433) veröffentlichen lassen.

Nach Beendigung dieser Denkschrift wandte er sich wieder seinen demotischen Arbeiten zu. Für diese von England her frisches Material zu erhalten, gelang ihm zwar nicht, andrerseits aber machte er keineswegs, wie es jenseits des Kanals geschah, das Gelingen der Entzifferung vom Auffinden neuer Bilinguen abhängig. Dass sie für die grundlegende Arbeit, nämlich die Ermittlung des Schriftsystems ausserordentlich wichtig waren, wusste er nur zu gut, doch fand er die Rosettana ausreichend und hielt das Koptische für ungleich nötiger zur Erschliessung der Sprache, aus welcher das Schriftsystem aufgewachsen war. Dies zieht sich durch alle seine Studien betreffenden Bemerkungen in seiner Korrespondenz hindurch.

---

1) Eclaircissements sur l'I[le] de Sehhélé. Inedirt.

2) Corp. Ins. Graec. 4893. — Der Stein ist in Frankfurt a. M.

An anderen Bilinguen wurde nichts Nennenswertes gefunden, so sehr auch die beiden Hauptausgräber, Henry Salt und Drovetti, über deren rücksichtsloses Vorgehen ihr italienischer Konkurrent Belzoni bittere Klage führte, von Young und Jomard unausgesetzt in Atem erhalten wurden: nicht einmal eine Dublette des Rosettesteines wollte zum Vorschein kommen!

Die Hauptmasse der Papyri, die in dieser Zeit schonungsloser Ausplünderung der ägyptischen Totenstädte erbeutet wurden, sowie fast alle neuangefertigten Kopien von Inschriften gelangten nach England, blieben aber zum grösseren Teil inediert, so z. B. die überaus reiche und kostbare Sammlung von W. J. Bankes[1]), für deren geflissentliches Vorenthalten — nur Young und einigen wenigen ausser ihm war sie zugänglich — die nützlichen Publikationen von Burckhardt, Hamilton, Cailliaud und Gau nicht entschädigten. Die Geschichte des berühmt gewordenen kleinen Obelisken von Philae bestätigt dies.

Der Maler Beechy, Frédéric Cailliaud und Belzoni hatten ihn unweit eines Sockels von derselben roten Granitsorte neben dem Isistempel auf der Insel Philae liegen sehen und die griechische Inschrift dieses Sockels kopiert. Etwas später legte Bankes beide Stücke frei und kopierte im Oktober 1815 auch die Hieroglyphen des Obelisken. Aber erst im Oktober 1821 kam Cailliauds griechische Kopie an Letronne, der ihren Zusammenhang mit den ihm nur erst vom Hörensagen bekannten Hieroglyphen des Obelisken alsbald vermutete. Inzwischen hatte Belzoni auf Bankes' Rechnung den Obelisken nebst Sockel nach England transportiert[2]), wo man sich bereits mit diesem neuen Hilfsmittel für die Hieroglyphenentzifferung stark beschäftigte.

Trotzdem zog Young nicht den allergeringsten Vorteil aus der Untersuchung der offenbar zusammengehörigen Stücke. Und doch hatte ihm sein Freund Bankes (anscheinend schon im Jahre 1818) die Vermutung ausgesprochen,

1) Nicht mit Sir Joseph Banks, † 1821, zu verwechseln, der sich ebenfalls sehr für Ägypten interessierte.

2) Wurde damals in Kingstone Hall, Sommerset, aufgestellt.

dass zufolge der griechischen Inschrift, welche die Namen Ptolemäus und Kleopatra aufweist, der eine der elliptischen Ringe den letzteren enthalten möge, da im anderen die Zeichen stehen, die in der Rosettana Ptolemäus bedeuten.

Champollion erfuhr nichts von alledem.

Er blieb nach wie vor hauptsächlich auf die Texte der „Stele von Raschîd" (Rosettana) angewiesen, aber seine wunderbare Kombinationsbeweglichkeit begann in die toten Zeichen Leben zu bringen. Auch hatte er sich aus allen vorhandenen Abzügen und Kopien der berühmten Bilingue ein Exemplar von ihr angefertigt, das einzig in seiner Art dastand und späterhin selbst von Young sehr bewundert wurde.

Mit Zuhilfenahme alles einschlägigen Materials bemühte er sich, durch seine neue Analyse des demotischen Rosettetextes das System dieser jüngsten der altägyptischen Schriftformen in den grossen Linien festzustellen; denn glaubte er auch mit Recht, dass nur die Kenntnis der Hieroglyphen ein erschöpfendes Studium ihrer beiden Kurzschriften ermöglichen könnte, so wusste er doch auch, dass das Demotische, sowie er dessen Entwicklung aus der Grundform bereits nachgewiesen hatte[1]), ihm den Ausgangspunkt zur Lesung phonetischer Hieroglyphen bieten müsse[2]). Denn in wie manche Irrwege er auch im Verlauf seiner Forschung geraten war, so hatte er doch glücklicherweise die Schreibung der fremden Eigennamen im demotischen Text der Rosettana durch wirklich lautliche Zeichen niemals bezweifelt.

Seitdem er die Analogie der drei Schriftformen[3]) in ihrer allgemeinen Anordnung erkannt, und die entsprechenden Gleichwerte auf den drei parallelen Gebieten strengstens zu fixieren begonnen hatte, hielt er an der logischen Folgerung fest, dass ein phonetisch geschriebener Name in allen drei Formen dieselbe Behandlung, und angesichts der nur graphischen Abkürzung, auch dieselben Beziehungen der Zeichen unter sich aufweisen müsse.

---

1) Précis du Syst. hiératique, 1821. Grenoble.

2) Brief an Dacier; (im Précis II. p. 41 ff.)

3) Hieratische Denkschrift, 1821.

Zwar mühte er sich vergeblich ab, für jedes demotische Zeichen den entsprechenden hieroglyphischen Wert zur Vervollständigung seiner Gleichungen aufzustellen — wusste er doch noch nicht, bis wieweit, nach jeder Richtung hin, diese Schriftform die Fühlung mit den Hieroglyphen verloren hat, — doch konnte diese ihm nicht unüberwindlich erscheinende Schwierigkeit um so weniger seinen Glauben an die einheitliche Anordnung des Systems erschüttern, als er plötzlich, am 23. Dezember[1]) 1821, durch eine eigentümliche Schlussfolgerung die Theorie von der rein ideographischen Natur der ägyptischen Schriftformen als unhaltbar erkannte. Es war das genaue Auszählen aller Zeichen des hieroglyphischen Textes und des entsprechenden Teils des griechischen Textes der Rosettana, welches ihm zeigte, dass zur Wiedergabe von etwa 486 griechischen Wörtern 1419 Hieroglyphen nötig gewesen waren, daher diese keine Ideenzeichen sein konnten. Weil er nun ferner die 1419 Hieroglyphen auf 166 zu reduzieren vermochte, so sah er auch, dass diese fundamentalen Schriftelemente des Systems der Zahl nach sich nicht mit den materiellen Formen deckten.

Er glaubte deshalb, dass es sich weder um eine Ideen-, noch um eine eigentliche Buchstabenschrift beim ägyptischen System handelte, jedenfalls aber um viele lautliche Zeichen. Auf diesem Grunde emsig weiter bauend, bemerkte er schnell, dass dieselben im Demotischen weit über die Grenzen der bislang nur beachteten fremden Namen und Wörter hinausgingen; ebenso musste es sich mit der massgebenden Urform, den Hieroglyphen, verhalten. (Dies war ein ganz naturgemässer Gedankengang, doch muss hierbei betont werden, dass Champollion nur erst die Texte der Spätzeit ins Auge fasste, die ihm der Zufall zu dieser Zeit in die Hand gab, nämlich Inschriften von Bauten aus der griechisch-römischen Epoche, im grossen Werke der Kommission.) Nun beschloss er, die Ideen anderer überhaupt nicht mehr zu beachten und ausschliesslich auf Grund seiner eigenen Vorarbeiten weiterzugehen. An einem sozu-

1) Die Überlieferung betont das Datum in Anbetracht von Champollions Geburtstag.

sagen selbstgesponnenen und selbstbefestigten Faden gelangte er also aus dem Labyrinth der Irrungen heraus, aber nicht an der leitenden Hand Youngs, — die ihn, hätte er sie überhaupt jemals ergriffen, wieder hineingeführt, und auf immer darin festgehalten haben würde.

Die Übertragung der die zehn Personennamen des griechischen[1]) Textes wiedergebenden, durch Gleichungen bereits gesicherten demotischen Lautwerte ins Hieratische und von da in die entsprechenden Hieroglyphen hatte ihn zwischen letzteren mehrere äusserlich verschiedene, aber den gleichen Lautwert bietende Zeichen erkennen lassen, die er deshalb Homophone[2]) nannte und als sehr wertvolle Bestätigung des häufigen Vorkommens phonetischer Zeichen in den ägyptischen Texten begrüsste. Mehr und mehr auch erklärten sie ihm das oben erwähnte Problem; denn da er nicht umhin konnte, immer mehr wirkliche Buchstabenwerte zu erkennen, so halfen ihm nun die auffallend vielen Homophone derselben anfangs verhältnismässig leicht über die aus der grossen Anzahl der Zeichen entspringende Verlegenheit hinweg.

Dass der auf Grund des Griechischen völlig gesicherte Königsname Ptolemäus auch im hieroglyphischen Text rein lautlich geschrieben war, erkannte er nun mit vollster Bestimmtheit auf Grund seiner verbürgten demotisch-hieroglyphischen Gleichungen und er vermochte auch alle Konsequenzen daraus zu ziehen. Sollte er nun mit einer Berichtigung von Youngs Irrtümern in dessen willkürlicher Bestimmung der lautlichen Werte des „Ptolemäus" vor die Öffentlichkeit treten? Er dachte nicht daran, schritt er doch in ganz anderen Bahnen seinem Ziele zu, als es der englische Gelehrte tat. Young hatte ihn nichts gelehrt, hatte ihm nicht, wie die alte Fabel trotz Le Page Renoufs energischen Protestes vom 2. Juni 1897 noch weiter berichtet, erst die Idee gegeben, dass man überhaupt Buchstaben aus dem Königsring loslösen könne, Young hatte ihn, ganz im Gegenteil, geraume Zeitlang daran verhindert, dies zu ver-

1) Z. B. Ptolemäus, Alexander, Arsinoë, Berenike.

2) Zu den frühesten von ihm erkannten gehören: [Hieroglyphe] u. [Hieroglyphe] für a.

suchen, da er z. B. mit seinem Alphabet Arsinoë aus einer Stelle herauslas[1]), wo dieser Name überhaupt nicht stehen konnte, wie Champollion schon im Frühling 1817 nachgewiesen hatte.

Durch Youngs voreilige Publikation seiner Vermutungen zu äusserster Vorsicht gemahnt, gedachte Champollion, der alles, was zum systematischen Wiederaufbau des Systems diente, nicht nur erkennen und wissen, sondern auch in absoluter Weise begründen[2]) wollte, nichts zu veröffentlichen, ehe er nicht erstens das Gesetz ergründet hätte, das gerade solche und nicht andere Hieroglyphen zur Wiedergabe der Laute des Namens Ptolemäus bestimmte, und zweitens, ehe er nicht durch andere Bilinguen das nötige Gleichungsmaterial zur unantastbaren Feststellung eines jeden der bereits gefundenen Einzelwerte beschafft hatte. Auch suchte er lange — natürlich vergeblich — nach einem Zeichen, das etwa die phonetische Verwendung der Hieroglyphen andeuten möchte, ähnlich wie er es im Chinesischen bemerkt hatte.

Inzwischen verschaffte ihm der vom König neu angekaufte demotische Papyrus Casati die dringend ersehnte, im ägyptischen Rosettanatext nicht vorhandene Schreibung des Namens Kleopatra, den er sogleich in Hieroglyphen transcribierte, wobei er, seiner aus der Kindheit datierenden grossen Vorliebe für Löwen eingedenk, im gegebenen Augenblick freudig ausrief: „Die beiden Löwen werden dem

---

1) „I thought, I had reason to call it Arsinoë;" hiermit begründet Young seine Lesung Arsinoë anstatt Autocrator. Le Page Renouf sagt hierüber etwas scharf: „He worked mechanically, like the schoolboy who finding in a translation that Arma virumque means „arms and the man" reads: arma = arms, virum = and, que = the man."

2) „Pour quelqu'un qui aurait fait une longue étude du texte démotique de Rosette, il ne pouvait rester douteux, à la 1e inspection du texte hiéroglyphique que le cartouche renfermait le nom de Ptolémée. Mais une découverte véritable, ce serait d'avoir réellement lu ce nom hiéroglyphique, c'est à dire, d'avoir fixé la valeur propre à chacun des caractères qui le composent, et de telle manière que ces valeurs fussent applicables partout où ces mêmes caractères se présentent." Champollion.

Löwen[1]) zum Siege verhelfen!" Er sagte dies, weil er hoffte das hieroglyphische l in Kleopatra ebenso wie in Ptolemäus mit dem Bilde des Löwen geschrieben zu sehen. Diese Hoffnung erfüllte sich auch, aber erst, nachdem er monatelang in banger Erwartung der hieroglyphischen Inschrift des Philae-Obelisken geharrt hatte, die ihm, dem griechischen Text des Sockels zufolge, neben Ptolemäus zweifellos auch Kleopatra geben musste, falls die zwei antiken Reste überhaupt zusammengehörten. — Im steten Hinblick auf diese beiden erhofften Stützpunkte für seine geschichtliche Orientierung sowohl, wie für sein Alphabet, sammelte er eine Anzahl von hieroglyphisch geschriebenen Herrschernamen Ägyptens, — zufällig sämtlich der griechisch-römischen Zeit entstammend, — setzte sie in Hieratisch, Demotisch, Griechisch und Koptisch um und verglich die Ergebnisse mit der von ihm aufgestellten Liste der ägyptischen Souveräne bis zur Teilung des Römischen Reiches. Daneben suchte er die koptischen Benennungen für alle Gegenstände festzustellen, die er in den hieroglyphischen Zeichen zu erkennen vermochte und analysierte dieserhalb unermüdlich alle ihm zugänglichen Texte.

Beim Sichten seines ungeheuren, zum grösseren Teil selbstgeschaffenen Arbeitsmaterials kam es ihm zugute, sich in früher Jugendzeit so ernstlich mit der Naturwissenschaft befasst zu haben. Denn das emsige Sammeln und systematische Ordnen einer Menge von Gegenständen, das geistige Klassifizieren von den vielen aus ihnen abstrahierten Betrachtungen hatten ihn zu methodischem Denken erzogen und die ihm angeborene Gabe, empfangene Eindrücke, Ideen und Tatsachen zu entwirren, zu klären und übersichtlich zusammenzustellen, zur denkbar höchsten Entwicklung gebracht.

Was schon das Kind, einem inneren Drange folgend, zu tun versucht hatte: auf den ersten Blick das Wesentliche eines Gegenstandes zu erfassen und seinem Verständnis nahe zu bringen, das hatte der heranwachsende Schüler dahin ausgedehnt, dass er gewohnheitsmässig sein Studienmaterial, wenn irgend möglich, bis zu den kleinsten Einzelheiten hin in Teile zerlegte, die er dann unter dem

1) Siehe Kap. I, p. 11.

Gesichtspunkt ihrer wesentlichsten Erscheinungsformen zu vergleichen und zu einem methodischen Ganzen wieder aufzubauen suchte. Seine stark hervortretende Organisationsgabe war somit zugleich analytisch und synthetisch ausgebildet worden, denn schon der Lyceumschüler hatte sich gesagt, dass die Macht der Analyse ihm die geistige Kraft stählen würde. Auch der Geschichtsprofessor war diesem Verfahren treu geblieben, denn zahllose, in seinem Nachlass zumeist arg zerstreute Seiten geben seine in Form von Dispositionen geordneten Ansichten über Entwicklung und Eigenart der Völker und ihrer Sprachen wieder.

Von der Rosettana abgesehen, deren Hieroglyphen, wie erwähnt worden, noch verhältnismässig rein gehalten sind, lagen ihm zumeist sehr späte, also äusserst verderbte und komplizierte Texte vor, deren aller Logik spottende Schriftspielerei[1]) ihn immer wieder über das wahre Wesen der ägyptischen Schrift hinwegtäuschte. Denn er musste sie z. B. mit vielen symbolischen Zeichen durchsetzt glauben, während diese doch nur als ein Auswuchs des Systems in der Zeit des beginnenden Verfalls entstanden waren. So wie die Sache lag, war er gezwungen, sich durch Schwierigkeiten hindurchzuringen, bei deren Überwältigung sogar einem Sacy der Atem völlig versagt hatte, indessen Young sich ihrer gar nicht bewusst geworden war.

In das langsame Fortschreiten der Entdeckungsarbeiten, die der belebenden Kraft harrten, fiel im Januar 1822 das Erscheinen einer kleinen Lithographie der hieroglyphischen Inschrift des Obelisken von Philae, die Bankes sich endlich entschlossen hatte, dem Institut zu übersenden[2]). Dieses liess sie sogleich Letronne zukommen, der sie seinerseits Champollion übergab.

---

1) Die Priester der Ptolemäerzeit entwickelten, an frühere Anfänge wiederanknüpfend, ein besonderes, „änigmatisches" Hieroglyphensystem (Anaglyphen), eine Schriftspielerei, die anscheinend mehr auf dekorative Wirkung, als auf Verhüllen von Geheimlehren abzielte, die aber so sehr überhand nahm, dass sie schliesslich das ganze Schriftsystem verwirrte und masslos erschwerte.

2) Er tat dies anlässlich Letronnes Abhandlung über die griechische Sockelinschrift. Journ. des Savants, Nov. 1821, p. 657.

Der Entzifferer fühlte sich förmlich elektrisiert bei ihrem Anblick, denn hier stand im zweiten Königsschilde Kleopatra Zeichen für Zeichen ebenso geschrieben, wie er sich diesen Namen durch Rückbildung des Demotischen in die Urform schon so manches Mal mit heisser Ungeduld nach endlicher Bestätigung niedergeschrieben hatte! Wer hätte dies vor ihm zu tun vermocht? Wer hatte eine solche systematische Schulung für ägyptische Forschungszwecke überhaupt nur angestrebt?

Dem Wort, das sich meistens so verstümmelt zeigt[1]), fehlte hier nicht ein einziger Buchstabe, so dass es ausser der Gleichung für vier Lautwerte von Ptolemäus — ein Homophon für T mitgerechnet — vier neue Buchstaben und die wichtige Gewissheit gewährte, dass die durch sieben Buchstaben bewirkte Schreibung „Ptolmes" richtig erfasst war. Denn während Young, verlegen gemacht durch die wenigen Hieroglyphen gegenüber den griechischen Buchstaben, auf eine Art von „Rebusleseart" verfallen war, hatte Champollion hier ohne Zögern gesehen, dass die Schrift eine ähnliche Vernachlässigung der Vokalbezeichnung aufwies, wie sie die semitischen Schriften zum Prinzip erhoben hatten. Wir wissen jetzt, dass die ältere ägyptische Schrift dieses Prinzip ebenfalls durchführt.

So gab denn die lautliche Analyse zweier Namen (durch alle drei Schriftarten hindurch) zwölf verschiedene hieroglyphische Buchstaben, welche Champollion zufolge im Griechischen dem a, ai, l, i, k, l, m, o, p, r, s, t entsprechen, und an denen der heutige Stand der Wissenschaft nur in den Nuancierungen der Laute Änderungen gemacht hat. — Mit einem Schlage war die Entdeckung gesichert und dem zu errichtenden Bau der nötige Felsengrund gegeben.

Auf der Lithographie hatte Bankes, als Mutmassung, mit Blei das eine Wort Kleopatra vermerkt, ohne aber das geringste über die Natur der Zeichen hinzuzufügen. Champollion, der diesen Namen seit Monaten im Geiste zur Seite des „Ptolemäus" gelesen, analysiert und demonstriert hatte, erwähnte jenen Umstand weder in seinem ersten

---

1) Kloptra, Kleptra, Klptra usw.

Artikel über die Inschrift[1]), noch im späteren Brief an Dacier. Unterliess er es, weil er auf Mutmassungen solcher Art, wie sie inzwischen mehrfach laut geworden waren, kein Gewicht mehr legte, seitdem er jedes Zeichen des ihm so wichtigen Namens nunmehr unwiderruflich bestimmen konnte? Immerhin kam ihm die Unterlassungssünde, falls es wirklich eine war, teuer zu stehen, denn Bankes, der ihn inspiriert zu haben glaubte, überhäufte ihn fortan mit Schmähungen gröbster Art[2]) und enthielt ihm allerlei für die Entzifferung äusserst wichtige Texte — u. a. eine hieroglyphisch-keilschriftliche Bilingue — trotz aller Bitten hartnäckig vor.

Merkwürdig berührt es nun, dass Young seinerseits über Bankes Klage führte, weil dieser nicht hervorgehoben hatte, dass er die „Lesung" (!) doch nur der ihm übersandten Anweisung verdanke, weshalb denn nur er selber, als deren Autor, sich über Champollion zu beschweren habe. Man vergleiche hiermit die Tatsache, dass Young jahrelang das Wort unerkannt und unbeachtet in Händen gehabt hatte, welches sein „Schüler" entziffert haben sollte, wodurch der Lehrer selber den Schüler hoch über sich stellt. — So dient dieser denkwürdige Obeliskentext an sich schon als Prüfstein zwischen dem französischen und dem englischen Entzifferer, denn dem einen ward er zum Lebenspender, dem anderen blieb er eine tote Sache; — dort alles, hier nichts. Young jedoch dachte zeitlebens ganz anders darüber[3]).

Dass Letronne ebenfalls, als dritter, den Löwenanteil

---

1) Rev. Encycl. Vol. 13. März 1822, p. 512—521.

2) Ein Teil davon sichtbar in der Korrespondenz mit Young und anderen.

3) „M. Ch. peut dater l'époque de son système de l'acquisition du nom de Cléopâtre qu'il a reçu de M. Bankes; et c'est à une lettre que j'avais adressée à M. Bankes en Egypte, que ce voyageur illustre est redevable, selon son propre aveu, des connaissances qui l'ont mené à distinguer ce nom". — Young an San-Quintino. Und an den Grafen Pollon: „ . . . it was after my return from Italy, that Champollion received the name of Cleopatra, as ascertained in Egypt by Mr. Bankes from my letters; it is hence that he himself dates the origin of his system: Ergo opera illius mea sunt! And I willingly add, of this new Achilles, fortemque in fortia misi!" 20. Dez. 1826.

an der Entdeckung der Lesung beanspruchte, die er sogar ganz direkt abhängig machte[1]) von seiner Vermutung, der Namensring könne Kleopatra enthalten, muss befremden, da ihm nur das Verdienst zuerkannt werden kann, Bankes' Sendung tatsächlich veranlasst und Champollion übermittelt zu haben; doch hätte der schliesslich auch andere Wege als diesen zum Ziel gefunden.

Nachdem er in diesem Namensschild die zwei letzten Zeichen richtig als das hieroglyphische Merkmal des Femininum erkannt hatte, obwohl eins derselben sich ihm anderswo aufs bestimmteste nachweisbar als ein t darstellte, übersetzte er die Namen der gezeichneten Gegenstände ins Koptische, und blieben ihm auch zwei derselben hinsichtlich ihrer sachlichen Bedeutung noch dunkel, so konnte er doch bereits das Gesetz aufstellen welches — in den Ptolemäertexten wenigstens — der Wahl der Hieroglyphen für deren alphabetische Verwendung zugrunde liegt: „. . . Wollten die Ägypter einen Vokal, einen Konsonanten, oder eine Silbe eines fremden Namens wiedergeben, so bedienten sie sich dazu eines hieroglyphischen Zeichens, das einen Gegenstand ausdrückt oder darstellt, dessen Name in der gesprochenen Sprache entweder im ganzen, oder im ersten Teil den Lautwert des Vokals, oder des Konsonanten oder der Silbe enthielt, die es zu schreiben galt."

Es ist demnach Champollion nicht abzusprechen, dass er zuerst (1810 und 1822) und lange vor Seyffarth und Lepsius, — das Prinzip der syllabischen Hieroglyphengruppen erkannt und in klaren Worten zum Ausdruck gebracht, das System ein syllabisch-alphabetisches genannt und die scharfe Fassung der Idee damit gegeben hat. Liess er, durch die späten Texte irregeführt, die richtige Benennung: Silben wieder fallen, so deckte die andere Form „Abkürzungen" (abbréviations) doch denselben Inhalt und führte praktisch zu denselben Resultaten. Überhaupt darf nie vergessen werden, dass der Entzifferer in der Praxis schon manche Schwierigkeiten glücklich überwunden hat, die etwas zu schnell zum Gesetz von ihm abstrahiert, Unklarheiten und

1) Recherches pour servir usw. 1823 p. XXX, Note 3.

Mängel aufweisen, denen abzuhelfen sein früher Tod ihm keine Zeit liess.

So nahm er in Kleopatra: Laboi (Löwe) für L[1]); Achōm (Adler) für A; Tot (Hand) für T; Ro (Mund) für R, usw. — Die sehr komplizierte Natur des Schilfblattes, das in der Urzeit (wie auch das Zeichen für A) konsonantisch gewesen war, hier aber völlig entartet ist, deutete er mit den wechselnden Vokalen e, a, i; und zwar mit e in Kleopatra. Es ist wunderbar, wie er hier also vorahnend den Ursprung des ägyptischen Alphabetes im wesentlichen richtig erkannt hat.

Der Name Alexander gab ihm drei neue Buchstaben, so dass nun 15 hieroglyphische Lautwerte (drei Homophone für k, t, s mitgerechnet), feststanden. In dieser Weise arbeitete er sein Material nunmehr durch. — Trotz der kaum noch erkennbaren Formen, die besonders die Imperatorennamen oft aufweisen[2]), widerstand ihm doch nicht einer mehr von den ihm vorliegenden und überall fand er seine Theorie von der phonetischen Kraft der Zeichen bestätigt. Verschaffte ihm nun einerseits die vergleichende Analyse der griechisch-römischen Herrschernamen, die in ihrem lautlichen Teil durchweg alphabetisch sind, die erste Grundlage seines Systems, so wurde er hier doch wiederum auch in verhängnisvoller Weise von der bereits zweimal gewonnenen Erkenntnis der syllabisch-alphabetischen Mischung des lautlichen Elementes wieder abgewandt, denn er gestand nun den Buchstaben zu viel Raum zu; daher die immer wachsende Zahl der Homophone dieser Buchstaben ihm einige Verlegenheiten brachte, welche ihm durch das Lesen älterer Texte erspart geblieben wären.

Gleich nach Besichtigung der hieroglyphischen Inschrift von Philae hatte Champollion erklärt[3]), dass sie weder, wie

1) Das Studium der koptischen Dialekte liess ihn schnell die Verwirrung zwischen L u. R, T u. D, K u. G, P u. Ph, sowie die Ursache davon erkennen.

2) Z. B. Tbls (Tiberius); Krmneks (Germanikus); Trins (Trajanus); Ouspsins (Vespasian); Tomtius (Domitian); Kesls (Cäsar) usw. nach Champollions Lesung.

3) Siehe Observations sur l'obél. Eg. etc. Rev. Encycl. März 1822, Vol. 13, p. 516—518.

man in England glaubte, die Übersetzung der griechischen sei, noch, wie Letronne meinte, die von den Priestern im Fall der Erhörung ihrer Bitte[1]) zu errichtende Stele, — „da ja Obelisken und Stelen von den Ägyptern scharf voneinander gehalten“ seien. Ferner bemerkt er hier, dass der Obelisk, nebst einem verschwundenen Genossen, von einem Ptolemäer zu Ehren der Götter des Osiriskreises errichtet sei, und dass er an jeder seiner vier Seiten eine parallel laufende Doppelinschrift trage. Mehr konnte oder wollte er für den Augenblick nicht sagen, da er ungern blosse Vermutungen in die Öffentlichkeit sandte, nun bereits viele mit Spannung die Resultate seiner Arbeiten erwarteten.

Trotz des Drängens seiner Freunde veröffentlichte Champollion auch jetzt noch nichts, denn seine südländische Feuernatur wurde durch die Geduld des Denkers und die Selbstkontrolle des Kritikers in ihm hinreichend im Zaum gehalten. Doch las er vor der Akademie eine Abhandlung über den Tierkreis, dessen hohes Alter er von jeher bestritten hatte, und zwar allein schon vom Standpunkt der ägyptischen Kunst aus. Der Historiker in ihm verlangte nach bündigeren Beweisen, die ihm jedoch das Denkmal selber verweigerte, da nämlich Lelorrain zu Champollions lebhaftem Unwillen die im Tempel ihm zur Seite befindlichen Basreliefs nebst zwei dazu gehörigen Hieroglyphenkolumnen an Ort und Stelle gelassen hatte. All dieses befand sich in den Papieren der Description und in denen Denons. Doch traute er nicht ihrer unbedingten Richtigkeit.

In Privatkreisen war seit lange Champollions Ansicht über den Tierkreis bekannt und hatte unter der Geistlichkeit die sonderbare Idee gezeitigt, dass er „der Freigeisterei müde“, sich als Vorkämpfer der christlichen Chronologie zu einem Stützpunkt der römischen Dogmen machen wolle. Nichts lag ihm ferner als dies, da er hier wie überall einzig und allein die Wahrheit zu ergründen begehrte, welches Verdikt sie auch sprechen mochte. Durch

1) Die Isis-Priesterschaft von Philae bittet, dass man ihr die Verpflegung der Truppen erlassen möge, damit sie selber und der Tempel nicht völlig verarmten. Im Fall der Erhörung will sie dem Ptolem. Euergetes und den zwei Kleopatren eine Stele errichten.

die Grenobler Vorgänge klug gemacht, schwieg er jedoch, um nicht von neuem den für seine Wissenschaft gefährlichen Unwillen des Klerus heraufzubeschwören. Übrigens verdankte er diesem, ihm selber so peinlichen Irrtum, der auch beim Herzog von Doudeauville und durch ihn am Hofe Glauben gefunden hatte, seine Rettung aus einer im Dunkel der Bureauakten lauernden Gefahr: denn, während er sozusagen von der Gegenwart losgelöst, ganz im Bann des Altertums stand, erregten gewisse unversöhnliche Elemente vom Dauphiné her in den höchsten Kreisen, zum Teil durch anonyme Briefe, schwere Bedenken über den „Robespierre von Grenoble", den „Antichrist".

Geheime Depeschen mit der Forderung endgültiger Aufklärung über die Brüder gingen an deren ehemalige politische Peiniger in die Provinz ab. Graf Montlivault, der inzwischen zur Einsicht gekommen war, antwortete recht versöhnlich, aber ein Schreiben gefahrdrohender Art lief von dem noch immer in Grenoble weilenden Baron d'Haussez ein, demzufolge die beiden Volksverführer fortgesetzt zu überwachen seien. Doudeauville, der von seinem Sohn, Vicomte Sosthène de la Rochefoucauld, welcher die Brüder kannte, das Gegenteil vernahm, hatte den Mut, sie bei Hofe zu verteidigen. Er schrieb in diesem Sinne am 22. Mai 1822 an den übereifrigen Präfekten und betonte besonders noch, wie empfehlenswert die beiden Gelehrten seien, da „ihre Entdeckungen bislang den heiligen Doktrinen lediglich zum Schutz gereicht" hätten.

Champollion hörte erst von der Sache, als sie längst ausgeglichen war, und hatte nur ein erstauntes Lächeln dafür. Wie unendlich ferne schien ihm schon die Zeit der schlimmen Drangsale zu liegen, die ihn aus seinen herrlichen Bergen vertrieben hatten, und wie undenkbar dünkte es ihn, wieder in politische Umtriebe verwickelt zu werden, nun er nur noch den einen Wunsch hegte, in Frieden die reine Höhenluft der Wissenschaft atmen zu dürfen. Dass aber selbst in diese Regionen durch menschliche Leidenschaften und Irrtümer viel Staub hineingetragen wird, wurde er schnell gewahr, nun auch er in den Mittelpunkt der Tierkreisbewegung getreten war. — Besonders die Astro-

nomen, welche die Sorge um ihre wissenschaftliche Ehre nicht ruhen liess, befehdeten sich untereinander in arger Weise und zogen ihn in Mitleidenschaft. Neben Laplace, Delambre, Biot traten besonders Fourier, Jomard, Letronne, St. Martin, Visconti in die Schranken, und Humboldt fühlte sich derartig belustigt durch dieses Kreuzfeuer gewappneter Hypothesen, dass er seinem Freunde Young beschreibt, wie die gelehrten Herren, auf dem Stein ausgestreckt liegend, mit dem Kompass Polardistanzen und Aszensionen ausmessen. „Mit einigen Konzessionen," meint er, „ist der Roman einer Sternenkarte recht anziehend, aber ich glaube, dass man auf dieselbe Weise die Geschichte des Telemach von den Basreliefs der Vendômesäule ablesen könnte . . . ." Und er bittet Young, nach Paris zu kommen, „um die französischen Gelehrten zu belehren." Aber der Gerufene kam nicht; er hatte mit Visconti und Delambre die nicht neue Idee wieder aufgenommen, dass der Tierkreis die Stellung der Himmelskörper bezeichne, welcher zur Zeit der Erbauung des Tempels der Monat Thoth des Wandeljahres entsprochen habe, und da der Löwe das herrschende Zeichen des runden Tierkreises ist, so stellte Delambres Berechnung drei Zeitperioden zur Auswahl hin[1]).

St. Martin setzte ihn zwischen 900 und 569 vor Chr., indessen Jomard, trotz Letronnes heftigen Widerspruches, am hohen Alter gewisser Tempel, und damit auch des Tierkreises, festhielt und Champollion Unterschätzung der altägyptischen Astronomie vorwarf.

Letzterer, der es immer bitterer empfand, durch die Altersangaben der Kommission über die Ptolemäerbauten so lange an der phonetischen Lesung der Königsnamen verhindert worden zu sein, bekämpfte nun um so eifriger „die Menge der sich selber seit 20 Jahren widersprechenden Systeme", ohne jedoch Delambres schliessliche Entmutigung wegen der Unlösbarkeit des Problems zu teilen[2]).

Im Gegenteil hatte ihn die Lesung des einen Wortes

---

1) 2857 bis 2738 } vor Chr. ‖ 9 vor Chr. bis 110 nach Chr.
1433 bis 1314 }

2) Rapport des Nouvelles Annales des Voyages, Bd. VIII, p. 389.

„Autokrator", das er am linken Ende der zweireihigen hieroglyphischen Inschrift des Tierkreises in den Tafeln der Description entdeckt hatte, des Rätsels bereits Herr werden lassen; doch nach besserer Begründung der Einzelheiten ausschauend, hielt er gewaltsam an sich, um nicht vorzeitig den kämpfenden Parteien den Fehdehandschuh hinzuwerfen. Inzwischen hatte Biot, der in mehreren Sternen des Tierkreises bekannte Gestirne, wie Fomalhaut, Antares, Arcturus usw. zu erkennen meinte und dementsprechend als Zeitperiode 716 vor Chr. bestimmte, am 19. Juli vor der Inschriften-Akademie eine Denkschrift darüber gelesen, auf welche sein Opponent, der ihn vergeblich gebeten hatte, noch eine Weile lang damit zu warten, am 25. Juli mit einem offenen Brief[1]) antwortete, worin es am Schluss heisst: „. . . Die ägyptischen Studien gewinnen täglich an Gewissheit; die Zeit ist gekommen, wo mit den lediglich nur mutmassenden Spekulationssystemen, die schon allzulange diese Studien beherrscht haben, gebrochen werden muss . . . ."

Biot, welcher der Lektüre des Schriftstückes vor der Inschriften-Akademie beigewohnt hatte, war schmerzlich dadurch berührt worden, doch verhallte des „Ägypters" Mahnung, dass nur ein sehr intimes Vertrautsein mit ägyptischen Denkmälern sie verstehen lernen könne, nicht ungehört; schweigend harrte er der nahenden Aufklärung — und dies tat auch Fourier, der soeben drei seit Jahren vorbereitete Denkschriften hatte veröffentlichen wollen, die sich auf die ungeheuerlichen Zahlenangaben von Dupuis und Genossen stützten.

Der Aufsatz gegen Biot enthält ein von wenigen damals bemerktes Ergebnis der Entzifferungsarbeiten: den sichern Nachweis der Determinative, d. h. der das Verständnis erleichternden Sinn- oder Deutzeichen im ägyptischen Schriftsystem, die hier — in der Form von Sternchen — hinter gewissen hieroglyphischen Namen Biots System aus dem Felde schlagen halfen. Zunächst freilich stützte sich Champollion darauf, dass die 35, symmetrisch gruppierten, von Biot „erkannten Sterne" einen Kreis bilden, dessen Mittel-

1) Rev. Encycl. Vol. 15. Aug. 1822, p. 232—239.

punkt mit dem des Tierkreises zusammenfalle, welche Gruppierung von Himmelskörpern aber in Wirklichkeit nicht existiere.

Bezüglich der Verwechslung von den als „Gattungszeichen“[1]) zum Schriftsystem gehörenden Hieroglyphen mit den Zeichen, die in wirklicher oder übertragener Bedeutung die Himmelskörper darstellen, sagt Champollion, nachdem er dargetan, dass die hieroglyphischen Gruppen über dem Kopf und an der Seite der 38 Figuren, deren Namen, oder irgend welche besondere Bezeichnung ausdrücken: „.... Also gehört „Fomalhaut“ zum darunter stehenden Namen des Widders.“

Hier geht Champollion zu weit, denn wie verkehrt Biots Ansichten der Hauptsache nach auch waren, so sah ersterer doch seinerseits auch verschiedene Sterne irrtümlich für Determinative an, da nämlich die Gestirne des Tierkreises zugleich durch die den Konstellationen präsidierenden Figuren, wie auch durch über und neben ihnen befindliche wirkliche Sterne dargestellt sind.

Ganz richtig jedoch fährt er mit Bezug auf die kurzen Hieroglyphengruppen fort: „.... Es steht fest bei mir, dass jede hieroglyphische Inschrift an der Seite beginnt, nach der sich die Köpfe der in den Zeichen dargestellten lebenden Wesen richten. Der Stern neben diesen Inschriften steht demnach als letzte Hieroglyphe jeder Gruppe und muss daher nicht als Darstellung eines Himmelskörpers, sondern als einfaches hieroglyphisches Schriftelement, also als eine Art Buchstabe und nicht als Nachbildung eines Gegenstandes angesehen werden.

Bei der Mehrzahl der Namen von Individuen derselben Gattung steht vor- oder hinterher ein diese Gattung anzeigendes hieroglyphisches Zeichen (z. B. Gott . . Monat . .). Es scheint mir also erwiesen, dass in den 38 kurzen hieroglyphischen Gruppen, die sich auf 38 der Tierkreisfiguren beziehen, der Stern einfach nur das hieroglyphische Zeichen der Gattung ist, welcher die Individuen angehören, die diese Inschriften oder Eigennamen bezeichnen. Da nun diese

---

1) „Signes hiérogl. de l'espèce“; bald nachher „déterminatifs“.

Persönlichkeiten Sterne, Konstellationen oder Teile derselben darstellen müssen, so musste ihr hieroglyphischer Name ebenso natürlich als Gattungszeichen einen Stern enthalten."

Etwa vier Wochen nach der am 26. Juli erfolgten Lektüre dieses Briefes an Biot, las Champollion seine grosse Abhandlung[1]) über das Demotische, das durch seine Studien zur Auffindung des hieroglyphischen Alphabetes oft unterbrochen, ebenso häufig aber auch zur Förderung desselben zu Rate gezogen war. Dieses inediert gebliebene, 198 Folioseiten haltende Memoire wurde durch folgende fünf Beilagen erläutert:

I. Generaltabelle aller in vier Serien zerfallenden demotischen Zeichen (der Rosettana).
II. Tabelle der grammatischen Zeichen.
III. Tabelle der Zeichen und Gruppen, deren Wert Champollion schon bestimmt hatte.
IV. Analyse des gesamten demotischen Textes der Rosettana, deren sechs korrespondierende Linien Nachstehendes darbieten:
   Linie 1, den in Gruppen zerlegten Text.
   Linie 2, das korrespondierende griechische Wort.
   Linie 3, die koptische Lesung.
   Linie 4, das gleichwertige französische Wort.
   Linie 5, mit Ziffern bezeichnete Stellen, wo sich dieselbe Gruppe mit demselben Wert in den anderen Linien des Textes findet.
   Linie 6, den hieroglyphischen Text, soweit dessen erhalten gebliebenes Dritteil mit dem demotischen korrespondiert.
V. Liste der verglichenen Varianten des griechischen und koptischen Textes und Verwendung dieses letzteren zur Ausfüllung der Lücken des griechischen Textes.

Die „Analyse", also Nr. IV, betreffend, darf nicht vergessen werden, dass sie schon fast zwei Jahre lang fertig

1) Der Entwurf zur Anmeld. beim Sekretariat ist vom 16. Aug. 1822 datiert.

dagelegen hatte. Auch erhebt sie sich über die Leistung des Mathemathikers Young auf demselben Gebiet im wesentlichen nur erst dadurch, dass der Philologe Champollion hier den griechischen Text ins Koptische übersetzte, womit er keine eigentliche Entzifferung der demotischen Gruppen ausgeführt, wohl aber dem griechischen Text ein ägyptisches Gewand angezogen hat. Wunderbar jedoch ist es, dass ganze Reihen des Koptischen mit dem Demotischen genau korrespondieren.

Anders liegt es mit dem im Sommer 1822 verfassten Memoire und dessen Beilagen I, II, III, V, worin er sich tatsächlich, und vielfach mit überraschendem Erfolg, an die regelrechte Entzifferung demotischer Gruppen begeben hat.

Sich weit von Youngs Ansicht über nur ausnahmsweise phonetisch verwendete demotische Zeichen entfernend stellt er diese hier bereits als rein grammatisch und feststehend hin und beginnt, obwohl mit noch nicht sicherer Hand, die wissenschaftliche Entwicklung des Systems. So steht denn auch manche Entdeckung, die erst Jahrzehnte später von neuem wieder gemacht wurde, in diesen Blättern schon verzeichnet, die inediert und nahezu unbekannt in den Archiven der Pariser Bibliothek schlummern. Vor allem tritt hier seine Beherrschung des Koptischen klar zutage, von dessen Eigenart er sich durchdrungen fühlte und das er nicht umsonst seine Sprache nannte. So hat er hier die Natur des koptischen Verbums, die Schreibung der vier Hauptformen derselben, im wesentlichen klar erkannt und niedergeschrieben.

Die in dieser Abhandlung entwickelten Theorien mit praktischer Nutzanwendung beim systematischen Lesen verschiedener Namen und Wörter, sowie das hier gut nachgewiesene Einheitsprinzip des ägyptischen Schriftsystems, dem, wie er betont, „zu seiner Vervollständigung nur noch die mit der besseren Kenntnis der Denkmäler gradweise zu erlangende synonymische Tabelle der Wurzelzeichen und -Gruppen der drei Formen“ fehlte, machten tiefen Eindruck auf die Versammlung.

Hier waren endlich einige handgreifliche Erfolge! Auch bedurfte es kaum der Andeutung des Vortragenden, dass er bald mehr und besseres zu geben hoffe, um den von Sacy

selber gestellten Antrag wegen Publikation auf Regierungskosten sofort einstimmig durchzubringen[1]).

Mehr noch: der grosse Orientalist, der die ihm vorgelegte Analyse gar nicht genug bewundern konnte, fühlte sich plötzlich von einer inneren Aufwallung so übermächtig erfüllt, dass alle persönliche Verstimmung wie Nebel vor der Sonne dahinschwand. So erhob er sich denn und reichte vor der ganzen Versammlung seinem allzulange missachteten Landsmann zu wärmster Beglückwünschung beide Hände hin. Unaussprechliche Genugtuung für Champollion, der nach mehr als elfjähriger schmerzlichster Erbitterung gegen den einst so hochverehrten Lehrer sich wieder mit ihm vereint fühlte, mit dem Meister, dessen unwandelbarer und mächtiger Schutz — er fühlte es deutlich — ihm fortan nicht mehr fehlen würde. Etwa einen Monat später sollte Sacys endlich erwachtes Vertrauen noch mehr gefestigt werden.

Inzwischen fuhr Champollion fort, aus allen erreichbaren hieroglyphischen Königsringen (und sie gehörten zufälliger Weise alle der griechisch-römischen Zeit an) das phonetische Element herauszulösen und sein Alphabet in dem Maasse zu vergrössern, als die Analyse neuer Gruppen den Wert eines neuen Buchstaben vermuten, oder einen schon gefundenen voll bestätigen liess.

Anfang September 1822 besass er noch nicht alle Namen der Lagiden, wohl aber diejenigen aller Imperatoren von Augustus bis Antoninus Pius, ausgenommen Galba, Otho, Vitellius, deren kurze Regierung jedoch das Fehlen ihrer Namensschilder erklärte. Er fand die römischen Namen und Titel mittels griechischer Übersetzung in den Hieroglyphen wiedergegeben, also Sebastos für Augustus, Autokrator für Imperator usw. Das gesamte „Arsenal“, für das er seit lange „die verschiedensten Waffen angefertigt“ hatte, kam nun zur Verwendung und seinen fast alle Wissensgebiete umfassenden Vorarbeiten gegenüber berührt es eigentümlich, dass die meisten seiner Mitbewerber, Young nicht ausgenommen, mit der Untersuchung der Rosettana ihre Studien auf diesem Gebiet überhaupt erst begannen, und dass sie

1) Diesem Antrage wurde leider nicht Folge geleistet.

trotzdem von dieser Inschrift eine schnelle und völlige Erleuchtung forderten. Für Champollion dagegen bildete die methodische Durcharbeitung des Rosettetextes nur eine, aber freilich die glanzvollste unter den vielen Waffen, mit denen er die ägyptische Feste erobern wollte. Auch ist seine Einnahme derselben kein plötzlich geführter Handstreich, keine Überrumpelung im allzu kühnen Vertrauen auf die Hilfe des Zufalls, wie sie anderen vorschweben mochte, sondern ein ehrlich erkämpfter Sieg nach klug und geduldig durchgeführter Belagerung.

Einer sehr fühlbar werdenden Überreizung des Nervensystems wurde er durch den festen Willen Herr, das nächstgesteckte Ziel ohne Zeitverlust zu erreichen, nämlich für alle Buchstaben des griechischen Alphabetes die entsprechenden Lautwerte nebst verschiedenen Homophonen in den Formen I und III[1]) des ägyptischen Schriftsystems nachweisen zu können. Daneben fesselte ihn immer noch der Tierkreis, denn in der Zeichnung von Denon sah er die zwei Königsringe am Ende der die Isisfigur umrahmenden Hieroglyphenkolumnen leer, während in der Kopie der Kommission der linke den sonst nie allein stehenden Titel Autokrator, und der andere, seltsamer noch, die symbolische Gruppe Tempel aufwies. Jomards Versicherungen zufolge musste Denon ein Versehen begangen haben[2]).

„Welchen Kaiser bezeichnet denn dieses vereinzelte Autokrator?" fragte sich Champollion.

Er hatte auf ägyptischen Münzen des Claudius und ganz besonders des Nero bemerkt, dass diese ausnahmsweise auf der Rückseite das Wort Autokrator trugen und glaubte daher, dass der grosse Tierkreis von Dendera der Regierungszeit eines dieser beiden Herrscher entstammen könne, obgleich

---

1) Für die hierat. Buchstabenwerte fehlten ihm noch die Gleichungen.

2) 1828 sah Champollion im Tempel zu Dendera, dass diese beiden Namensschilder des Originals leer sind. Dies änderte jedoch nicht viel am mutmasslichen Alter des Tierkreises. Denn die Kommission, die nach ihrer Rückkehr an ein Versehen ihrerseits glaubte, schrieb Autokrator nur deshalb hinein, weil sie diesen vermeintlichen Herrschernamen überall im Tempel bemerkt hatte.

er der schlechten Ausführung der Hieroglyphen zufolge schon damals das Denkmal um weitere hundert Jahre verjüngen zu müssen meinte, doch fehlte vorläufig jeder historische Beweis dafür, weshalb er einstweilen mit dem erhaltenen Resultat abschloss.

Es muss noch erwähnt werden, dass er, den Blick stets auf sein demotisches Material gerichtet, bemerkt zu haben meinte, dass das hinter den Namen der Gottheiten stehende Deutzeichen im Verein mit einer denselben Namen voranstehenden Einführungsgruppe eine wichtige Perspektive über das eigentliche Wesen des ägyptischen Schriftsystems eröffne. Die Zeichen innerhalb dieser sich gleichförmig wiederholenden Merkmale der alten national-ägyptischen Götternamen erschienen ihm nämlich als überwiegend lautlich geschrieben, ein Umstand der geeignet war, seine Theorien von der lautlichen Schreibung einzig nur der fremden Eigennamen zu erschüttern und die längst verworfene Idee von der phonetischen Natur des gesamten Schriftsystems wieder hoch zu bringen. Noch wagte er nicht an die Tatsache zu glauben, ob er auch einsah, dass griechischer Einfluss sie keineswegs herausgebildet haben konnte. Weitere Klärung war also dringend nötig.

Bis Mitte August hatte ihn das Durcharbeiten der demotischen Texte und die Feststellung des demotischen Alphabetes beschäftigt, wodurch ihm dank endlosen Gleichungen und Transcriptionen die letzthin erfolgte Sicherung seiner 25 hieroglyphischen Buchstaben und vieler Homophone (Gleichwerte) zugleich erleichtert und begründet worden war. — Sehr nützlich erwies sich ihm nun für die Erschliessung des Systems die Klarstellung des Gattungsnamens (signe déterminatif), das ihm besonders deutlich zunächst in den vielen hieroglyphischen Namensringen der Herrscher entgegentrat, die er neuerdings so eingehend analysierte und transcribierte, wobei er aber bis zum 13. September abends fortgesetzt nur solche aus der griechisch-römischen Zeit in Händen gehabt zu haben scheint.

So erklärt es sich, dass er, ob er auch mit 19 Jahren und noch lange nachher vom gesamten ägyptischen Schriftsystem aller Zeiten angenommen hatte, dass es

von Grund aus lautlich gewesen sei, sich neuerdings noch nicht von dem schliesslich auch ihn überkommenen Irrtum hatte losmachen können, der damals wie ein magischer Kreis alle Intelligenzen im Banne hielt: dass nämlich erst durch griechischen Einfluss das lautliche Element dem von Natur ideographischen Schriftsystem Ägyptens eingeimpft worden sei[1]). Das hiess dem Historiker zum mindesten alle vor Psametich I. liegenden Jahrhunderte verschliessen, wenn nicht überhaupt nur die drei letzten Jahrhunderte v. Chr. für ihn in Betracht kommen konnten!

Die Summa seiner nunmehrigen Erkenntnis bildete also die Annahme, dass in der Zeit nach Alexander die nationale Schrift der Ägypter in ihrer Urform neben den Begriffen auch die Laute der Sprache wiedergeben konnte, indem eine gewisse Anzahl der Hieroglyphen lautlich gelesen wurde, während die grosse Mehrzahl nach wie vor teils im eigentlichen, teils im übertragenen Sinne aufgefasst wurde, so dass eine dreifache Mischung von Schriftzeichen[2]) vorlag.

So kam der 14. September heran, der in dem schon damals düster und unwirtlich blickenden alten Hause, das der entstehenden Ägyptologie ein bescheidenes Asyl darbot, eine förmliche Revolution ausbrechen sah. Champollion bewohnte mit Figeac und dessen Sohn Ali den zweiten Stock des Hauses, hatte sich aber sein „Arsenal“ eine Etage höher eingerichtet, in dem luftigen und hellen, mit einer Galerie umgebenen Raum, wo vor ihm Horace Vernet eine Zeit lang sein Atelier gehabt hatte[3]).

---

1) „. . . J'ai persisté dans cette fausse route jusqu' au moment, où l'évidence des faits m'a présenté l'écriture ég. hiéroglyphique ous un point de vue tout-à-fait inattendu, en me forçant, . . . de reconnaître une valeur phonétique à une foule de groupes hiéroglyphiques compris dans les I[ns] qui décorent les monuments ég. de tous les âges.“ Précis I. Ed., p. 250.

2) Bei Champ. „phonétiques, cyriologiques (auch figurés) und tropiques (auch symboliques).

3) Dieses weite Gelass ist auch jetzt wieder ein Atelier; doch nichts in ihm, noch in den übrigen Räumen des Hauses erinnert an die dort gemachte grosse Entdeckung. Leider sind auch die Hieroglyphen verschwunden, welche einst im Treppenhause und im Atelier von des Entzifferers origineller Art Kunde gaben.

Von den Musen war in dieser Werkstätte des Genius die ernste Klio zurückgeblieben, als dem grossen Künstler der Historiker und Entzifferer gefolgt war, der sich hier inmitten seiner täglich beredter werdenden Papiermassen seit einigen Wochen in einer Weise auf sich selber hatte konzentrieren können, wie es ihm niemals zuvor möglich gewesen war. Frühmorgens schon, am genannten Tage, hatte er nach der von Hermapion hinterlassenen griechischen Übersetzung eines Obeliskentextes gegriffen, um die darin enthaltenen konventionellen Ehrentitel der ägyptischen Herrscher („der von Amon Geliebte, — der Freund des Horus", usw.) in hieroglyphische Zeichen zurückzuübersetzen und die so gebildeten Gruppen mit den in den Königsschildern der Description enthaltenen zu vergleichen.

Natürlich genug nahm er auch alles übrige einschlägige Material zur Hand. Die von W. Bankes i. J. 1818 kopierte, und bald nach dessen Rückkehr nach England lithographierte Inschrift der sogenannten Tafel von Abydos[1]), die seit Jahren bereits von Young, sowie von dessen Freunden Nibby und Gell in Rom ohne den geringsten Nutzen für die Wissenschaft untersucht wurde, war ihm noch völlig unbekannt, da der französische Reisende Cailliaud, der sie inzwischen ebenfalls nach dem Original kopiert hatte, noch nicht in Paris angekommen war. Dagegen hatte er von dem Architekten Huyot[2]) zu eben dieser Morgenstunde ausgezeichnete Kopien von Basreliefs pharaonischer Tempel zugeschickt bekommen. Sein hieroglyphisches Alphabet stets im Sinn führend, nimmt er schnell das erste Blatt[3]) zur Hand, sieht dort ein doppeltes s im königlichen

1) Eine schnell berühmt gewordene, von Bankes auf einer Seitenwand des Osiristempels zu Abydos (nun ʿArâbat El-Madfûne) entdeckte In., jetzt im Brit. Mus. Sie enthält zwei lange, ohne Zweifel chronologisch geordnete, aber durch eine Lücke von acht fehlenden Königsringen unterbrochene, Reihen von Pharaonennamen, deren zweite eine Folge von siebzehn der bedeutendsten und am häufigsten genannten Herrscher Ägyptens aufweist, von denen auch Manetho Kunde gibt und die zumeist der Blütezeit des Neuen Reiches angehören. Mit Ramses dem Grossen, der diese Listen anfertigen liess, schliessen die Namen naturgemäss ab.

2) Huyot war damals noch nicht nach Paris zurückgekehrt.

3) Mit Darstellungen vom Felsentempel zu Abu-Simbel.

Namensschild stehen, wovon er eins, zusammen mit einem davorstehenden anderen Zeichen, sogleich als die phonetische Gruppe mes (koptisch ⲙⲥ) wiedererkennt. Darüber die Sonnenscheibe, sinnbildlich für den Sonnengott gesetzt, „Rê oder Râ zu sprechen“: Rameses [1]), Ramesse, Ramses! liest er und seiner Sinne kaum noch mächtig vor Erregtheit, überwältigt von Freude und zugleich von der Angst, er möchte sich irren, sucht und findet er auf demselben Blatt mehrere Varianten des grossen Namens [2]), in denen ihm in den Texten der Spätzeit erkannte Homophone mit demselben Lautwert und derselben Art, sich unterschiedlos auszuwechseln, vors Auge treten. Auch der Titel: „der von Amon Geliebte“ stand hier in der ihm schon bekannten Weise vermerkt, so dass ihm der Name des Pharaos, zu dem er seit seinem elften Lebensjahre mit inniger Verehrung emporgeschaut hatte, nun zu einer wahren Offenbarung wurde.

Huyots zweites Blatt enthielt Namen der noch höher in die Vorzeit hinaufragenden Thutmessiden, in derselben gemischten Art mit dem ihm schon bekannten Symbol des Gottes Thoth und der lautlichen Gruppe mes geschrieben.

So waren es denn wieder Königsnamen, die ihm halfen und durch die Anwendung seines Alphabetes auf diese Namen stellte er zu gleicher Zeit das Alter der Denkmäler fest, auf denen diese Inschriften standen, sowie das Alter des lautlichen Elementes, das in diesen Inschriften enthalten war. Aber auch ausserhalb dieser Namensringe, in den sie begleitenden Textfragmenten der alten Zeit, erwies sich ihm, das Alphabet nebst all seinen Homophonen als verwendbar so dass kein Zweifel mehr aufkommen konnte in dem gewissenhaft prüfenden Entzifferer. Die Binde war ihm vom Auge gefallen, und mit dem lange gesuchten „Schlüssel“, nämlich der Erkenntnis von dem ins hohe Altertum zurückgehenden dreifach gemischten Schriftsystem der Ägypter, hatte er eine lange Jahrhunderte hindurch verschlossen gewesene Pforte weit geöffnet. Selbst die fernsten Tiefen von Ägyptens Vergangenheit musste ihm, er fühlte

---

1)

2) Z. B. und

es deutlich, das Licht dieser neuen Erkenntnis mit der Zeit erhellen können, so dass das ihm teure alte Volk wieder aus der Vergessenheit auferstehen würde: denn nicht nur der Schlüssel zu dessen gesamtem Schriftsystem sondern damit zugleich derjenige zu seiner gesamten Geschichte und Zivilisation ruhte nach hartem Ringen nun in der Hand des „Ägypters“[1]).

Gegen Mittag war es, als er sich zur unumstösslichen Gewissheit durchgearbeitet hatte und nun, sein umfassendes Beweismaterial zusammenraffend, so wie er war, vom Schreibtisch wegeilte, um dem Bruder alles mitzuteilen. Dieser arbeitete, wie gewöhnlich, im Institut[2]) und erstaunte nicht wenig, als er François hastig auf sich zukommen und mit dem Ausruf: „Ich hab es! (Je tiens l'affaire!)“ einen Haufen Papiere auf den Tisch werfen sah. Kaum jedoch hatte der in höchste Extase Geratene mit schnellen Worten seinen Ausspruch zu motivieren begonnen, als er plötzlich wie leblos zu Boden fiel.

Figeac, obwohl einen Augenblick wie gelähmt vor Entsetzen, gewahrte schnell genug, dass nicht der Tod, sondern eine an Erstarrung grenzende Ohnmacht seinen überreizten Bruder befallen hatte. Man schaffte ihn in die nahe Wohnung und überliess ihn ungestört der absoluten Ruhe, deren Körper und Geist allzusehr bedurften. Auch währte dieser lethargische Zustand volle fünf Tage. Kaum jedoch öffneten sich, am 19. September abends, die Augen Champollions wieder, als er auch mit einem Schlage wieder mitten in seinen geistigen Interessen stand. Doch der müde Körper bedurfte noch der Ruhe.

---

1) We have already pointed out the work performed by Young, while Champollion, if not a mere bystander, was working to little or no purpose, his efforts being altogether misdirected and abortive when he attempted more than simple imitation; and we have also demonstrated that the latter did not become a bonâ fide workman, until he had obtained possession of Youngs tools, or rather, to speak the plain truth, stolen them . . .“ John Leitch, auf Grund von Youngs Auffassung.

2) Vom Hause Nr. 28 rue Mazarine gelangt man, quer über die Strasse weg, nach wenigen Schritten in die den Fussgängern offenstehenden Höfe des Institut de France.

Am 21. September war er soweit hergestellt, dass er alles klar entwickeln und die für die Akademie bestimmte Abhandlung eingehend mit Figeac durchsprechen konnte, worauf dieser, neben dem Lager seines Bruders sitzend, den Entwurf dazu niederschrieb. Die am 22. September vollendete Abschrift[1]) wurde dann lithographiert, da sie bereits gedruckt gelesen werden sollte. — François ordnete inzwischen sein Alphabet mit Beifügung der demotischen, koptischen und griechischen Gleichwerte, welches dann, nebst den Listen der Herrschernamen, in denen er die 21 hieroglyphischen Buchstaben mit ihren Homophonen und einem Silbenzeichen gefunden hatte, ebenfalls, und zwar in zahlreichen Exemplaren, lithographiert wurde, da dieses Alphabet vor dem Beginn der Sitzung an alle Anwesenden verteilt werden sollte.

Am 26. September überreichte Figeac den üblichen Brief mit der Bitte um Zulassung zur Sitzung der Inschriften-Akademie an Dacier, dem die Epoche machende Denkschrift gewidmet worden war. Am Freitag den 27. früh begab sich Dacier seinerseits zu Sacy, dem Präsidenten, der nicht sobald von dem Vorgefallenen verständigt war, als er auch augenblicklich eine Einladung an Champollion ergehen liess, in der am selben Tage stattfindenden Akademiesitzung zu erscheinen. — Schnell verbreitete sich die Kunde davon unter den Mitgliedern der übrigen Akademien, so dass sich eine Menge namhafter Gäste, unter ihnen Alexander v. Humboldt und Thomas Young, einfanden[2]), obwohl es ein sehr regnerischer und dunkler Tag war, der am geistigen Horizont der Menschheit einen neuen Stern heraufkommen sah: die junge Wissenschaft der Ägyptologie.

Eine seltsame Fügung wollte es, dass eben dann, auf Frachtschiffen die Seine heraufkommend, das Material zum Aufbau des Kolossal-Faksimile vom Felsengrabe Sethos I., welches Belzoni, wie erwähnt, im Jahre 1817 im Totental bei Theben erschlossen hatte, in Paris anlangte. — Auch

1) Daher der Brief an M. Dacier dieses Datum hat.

2) Aber nicht der Herzog von Blacas, Champollions späterer Protektor, obwohl die politischen Missionen, welche dieses Diplomaten „exil honorable" in Rom maskierten, nahezu erledigt waren.

hier, im Institut de France, an welchem die wunderbare Nachbildung des schönsten aller Pharaonenmausoleen langsam vorüberglitt, wurde nun der Stein von einem welthistorischen Grabe gelöst und zaghaft anfangs, aber doch neu belebt, trat der nationale Geist des Altägyptertums daraus hervor, nachdem er 15 Jahrhunderte hindurch in scheintoten Formen erstarrt gelegen hatte.

Was Champollion verlas, berührte keineswegs die Tatsache von der ihn am 14. September so plötzlich überkommenen Aufklärung, die ihm mit einem Schlage den Lautbestand der Schrift inmitten des zweiten Jahrtausends vor Chr. veranschaulichte. Seine Zuhörer (wie späterhin auch seine Leser) gewannen vielmehr den Eindruck, dass ihm die Erkenntnis ganz allmählich gekommen sei.

Die Spannung der Anwesenden war gross, denn neben der Theorie und der praktischen Verwendung des hieroglyphischen Alphabetes wurde hier zugleich auch die geschichtliche Grundlage zur chronologischen Anordnung einer Menge grosser Baudenkmäler Ägyptens dargeboten, wobei von besonderem Interesse die Ausführungen über die Regentennamen von Cäsars und Kleopatras Sohn (Ptolemäus-Cäsarion) am Tempel von Dendera waren, da sie neue historische Gewissheit gaben. Vor allem jedoch wurde das Alter des Tierkreises klargelegt, der, wie Champollion dem ihm vorliegenden Material zufolge annehmen musste, nun selber geredet hatte. Auch die übrigen Denkmäler dieser Art konnten als ägyptische Arbeit unter römischen Herrschern bestimmt werden, und zwar durch die entsprechenden Namen der letzteren.

Neben bewiesenen Tatsachen finden sich einige der erwähnten neuentdeckten Grundgesetze des Systems in die Abhandlung eingestreut, gleichsam andeutungsweise, um die Wirkung davon zu sehen, und nur insoweit, als es die Wahrung seiner Prioritätsrechte erforderte. Frische Saatkörner waren es für die künftige Haupternte, nach der Bergung der ausgereiften Erstlingsfrüchte.

So lenkt er hier mit grosser Vorsicht ganz allmählich[1])

---

1) Er gedachte der ihm einst erteilten Rüge, „gegen das Zeugnis des gesamten Altertums angehen zu wollen". Siehe p. 229.

zu seiner Entdeckung hin, dass schon sehr lange vor dem griechischen Einfluss eine feststehende lautliche Schrift in Ägypten existiert habe, wenn auch nur als notwendige Ergänzung des ideographischen Systems, dass also das hieroglyphische Alphabet keineswegs einer schliesslich nötig gewordenen lautlichen Schreibung griechischer und römischer Namen seine Entstehung verdanke, sondern dass diese vielmehr einem altbestehenden Element nachweislich angepasst sei. Ferner, dass er die lautlichen Hieroglyphen, die zur Umschreibung griechisch-römischer Eigennamen dienten, in weit älteren hieroglyphischen Texten mit demselben phonetischen Wert in Wörtern der Umgangssprache gefunden habe.

Schliesslich nennt er das phonetische Element der ägyptischen Schrift ein halb-alphabetisches, da es nur das Skelett der Wörter gebe, und er vergleicht es u. a. auch mit der phönizischen Schrift; ja, er spricht sogar schon aus, dass man in der alten lautlichen Schrift Ägyptens, wenn nicht den Ursprung, so doch das Vorbild für die Alphabete der westasiatischen und insbesondere der Ägypten benachbarten Völker zu sehen habe, und dass Europa — etwa durch Vermittlung der Phönizier — den Ägyptern vielleicht die alphabetische Schrift danke[1]).

Musste er nun seine hieratische, im Jahre 1821 gelesene Denkschrift, worin er das gesamte ägyptische Schriftsystem ein ideographisches nennt, verleugnen und vernichten, wie es seine Feinde ihm späterhin nachsagten? Keineswegs; vielmehr kommt er häufig darauf zurück, denn auch hier noch gilt ihm ja die Gesamtheit des Systems als ideographisch, zu dem das phonetische Hilfselement, so uralt es auch sein mochte, sich doch nur wie ein Bruchteil zum Ganzen zu verhalten schien. — Wieder war Sacy der erste, der den Entzifferer zu dem durchschlagenden Erfolg beglückwünschte. Auch Humboldt zeigte lebhaftes Interesse und drang in die beiden Champollion, ihm das erste Exemplar der zukünftigen Broschüre, wenn möglich schon vor der Veröffentlichung, für seinen Bruder zu überlassen.

1) In diesem Sinne schrieb E. de Rougé sein Mém. sur l'origine ég. de l'alphab. phénicien. Paris 1874.

Man sollte denken, dass Young, der während der Sitzung an des Entdeckers Seite gesessen hatte, am Schluss derselben in unbehaglicher Stimmung gewesen wäre, — doch war das Gegenteil der Fall! Zwar musste er am selben Abend in einer Gesellschaft bei Cuvier erleben, dass aus-

Fig. 10. Thomas Young.
(Aus dem Life of Thomas Young by George Peacock.)

schliesslich nur von Champollion, der anwesend war, geredet wurde, aber ein gerade aus Neapel von Sir Gell eintreffender Mahnruf, dass die Hieroglyphen verloren seien, wenn er sie aufgebe, bestärkte ihn anscheinend wieder in seinem Optimismus, so dass er an William Hamilton

schreibt: „... Es mag zwar verlauten, dass er den Schlüssel, der ihm die Tür öffnete, in England fand, und es ist oft gesagt worden, dass der erste Schritt am schwierigsten ist, aber wenn er auch einen englischen Schlüssel geliehen hat, so war doch das Türschloss so schrecklich verrostet, dass kein gewöhnlicher Arm stark genug gewesen wäre, ihn umzudrehen...." — „Mein Leben scheint mir tatsächlich verlängert zu sein durch die Erwerbung eines jüngeren Koadjutors in meinen Forschungen, ..." erkennt er dankbar an, und schon am anderen Morgen suchte er seinen „Hilfsarbeiter" auf, bei dem er viele Besucher vorfand und wo er vielleicht die Sache in anderem Lichte zu sehen begann. Denn während (dank dem Tierkreis, der noch immer ganz Paris beschäftigte) Champollion und sein hieroglyphisches Alphabet das denkbar lebhafteste Interesse erregten, sprach niemand von Youngs Resultaten.

Unter diesen Anwesenden war Young nicht der einzige, der sich an seinem Ruhm geschmälert sah: der Abbé Halma, der hart an der Lösung des Tierkreisproblems arbeitete, „das trotzdem so dunkel geblieben war, wie die Tinte, die er darüber verschrieben hatte," — der alte verdienstvolle Senator Lenoir, Freund der Brüder, der soeben ein Werk über das leidige Thema dem König gewidmet und ein anderes wieder begonnen hatte, — ferner Ripault, dessen arg verfehlte Abhandlung für die Kommission diese nunmehr in Verlegenheit setzte, sowie sämtliche Pariser Astronomen, — sie alle wünschten eingehender, als es tags zuvor hatte sein können, über Champollions Ideen unterrichtet zu werden. Fourier hatte schon einen Strich durch seine drei inedierten astronomischen Abhandlungen gemacht und es dem Freunde gestanden. Viel schwerer fand sich Jomard in die neue Sachlage, und um ihn in etwas mit ihr auszusöhnen, richtete der „Ägypter" die kluge Bitte an ihn, ihm die „Schwierigkeiten" mitteilen zu wollen, die er „bei Anwendung seiner Methode antreffen könnte."

Auch an Anhängern des Systems von Dupuis fehlte es nicht, denen zufolge der Tierkreis von Dendera „dreimal so alt war als Moses' Welt," was besonders dem Bischof von Hermopolis schlaflose Nächte verursacht hatte. Mit ihnen

war kein Ausgleich möglich, doch schwiegen sie, nun offene Auflehnung Torheit gewesen wäre.

Bald danach erschien Young von neuem bei Champollion, um „einige Kleinigkeiten von ihm zu erhalten.“ Freimütig zeigte ihm letzterer all sein Material und sprach sich so rückhaltlos über mehrere noch nicht veröffentlichte Resultate aus, dass Young bei einer eventuellen Wiederaufnahme seiner ägyptischen Arbeiten ihm, selbst ohne es zu wollen, schweren Schaden hätte zufügen können, zumal er mit dem Publizieren von anderer geistigem Eigentum nicht übermässig vorsichtig war[1]). — Überdies kopierte ihm Champollion den erwähnten Papyrus Casati[2]) und erbot sich, ihn über seine zukünftigen Forschungsresultate fortgesetzt zu unterrichten.

Am Abend desselben Tages von Arago zu Young geführt, machte er auch die Bekanntschaft von dessen Frau, und die freundlichsten Beziehungen schienen zwischen den beiden Rivalen fortan gesichert zu sein. Schwieg aber der grosse Physiker jetzt, so wuchs trotzdem sein Groll von nun an stündlich. Ein unglücklicher Zufall hatte es gefügt, dass er sich zweimal in derselben Woche „um seinen Ruhm betrogen“ gesehen, und zwar zuerst am 22. September in der Akademie der Wissenschaften von dem Physiker Fresnel, dem er ebenfalls keine unabhängigen Forschungsresultate, sondern nur „die Ausarbeitung seiner grundlegenden Ideen“ zuerkennen wollte. Verglich er doch noch späterhin sein eigenes Werk mit dem Pflanzen des Baumes und dasjenige Fresnels (über die Theorie des Lichtes) mit dem Einernten der Frucht! Aber Fresnel wehrte sich ebenso energisch wie Champollion dies in seiner Angelegenheit Young gegenüber tat.

Dieser seinerseits war dermassen verblendet, dass er nach der Sitzung vom 27. September schreibt, beide Akademien seien „eingehend“ mit seinen letzten Forschungen beschäftigt.

---

1) Siehe Leitch, p. 236 u. 247, den Papyrus Casati betreffend.

2) Das griech. Protokoll fehlte, da Raoul Rochette, Konservator, dasselbe anfangs nicht mitgeteilt wissen wollte. Dies gab in Engl. zu schweren Verleumdungen Champollions Anlass, obwohl er es umgehend an Young übersandte, sobald er selber die Erlaubnis dazu erhielt.

Zwar erkannte er seinem „Koadjutor“ gewisse Verdienste um die griechisch-römische Zeit zu, tadelte aber seine Hast und glaubte seine Ausführungen zu umfassend zur Veröffentlichung. Er selber las fortgesetzt Arsinoë anstatt Autokrator, weshalb Lenormant späterhin von ihm sagt: „... Der Ring, in welchem er „Ptolemäus“ erkannt hatte, wurde für ihn zum magischen Kreise, über den hinaus er nur noch Hirngespinste sah.“

Als er, am 22. November nach London zurückgekehrt, von François Grey vier demotische und griechische Papyri erhielt, darunter einen, den er als griechische Übersetzung des für ihn von Champollion soeben kopierten Casatipapyrus erkannte, sah er dies als eine besondere Fügung an und fühlte seinen ganzen Eifer zurückkehren. Der Trieb wissenschaftlicher Selbsterhaltung verleitete ihn dazu, die kostbare Sache für sich allein zu behalten; Champollion hatte jedoch genügendes Material für Gleichungen demotisch-griechischer Werte, und während Young wenig oder nichts durch den Fund gewann, schritt er selber, auch ohne ihn verwerten zu dürfen, rüstig weiter auf der Entdeckerbahn.

Er suchte zunächst auf Grund chronologisch geordneter Königsringe gleichsam eine Etappenstrasse für die Verwendung des Alphabetes bis in die fernste ihm erreichbare Vergangenheit hineinzuführen, deren Marksteine die vorgriechischen Herrschernamen, sämtlich lautlich geschrieben, bildeten. Eine glückliche Fügung gab ihm das dazu nötige Material in die Hand, so dass z. B. auch die Mittelglieder bis zu den am 14. September erhaltenen Resultaten bald gefunden wurden.

Zunächst waren es zwei Basaltsphinxe des Louvre, die ihm nicht nur zu scharfsinniger Kritik der ägyptischen Kunst Anlass gaben, sondern die ihm zwei in Doppelschildern eingeschlossene Herrschernamen darboten, deren Schreibung — in schönster Übereinstimmung mit der deutlich erkennbaren Kunstepoche beider Denkmäler — die national-ägyptischen Könige Achoris und Nepherites, der 29. Dynastie bei Manetho, aufwiesen. Hiermit war der Phonetismus für die letzte Periode der Perserkriege festgestellt.

Anfang Dezember konnte er für die Regierungszeit des Xerxes nachgewiesen werden. Unablässig überall umherspähend, fand Champollion nämlich dann auf einer grossen Alabastervase des königlichen Antikenkabinets[1]) eine fast verwischte bilingue Inschrift, die er durch Reiben mit Zinnober lesbar machte und als ein persepolitanisch geschriebenes Wort mit darunter stehendem ägyptischen Königsschild erkannte. Da er wusste, dass der Zendsprache und der ältesten Form des persepolitanischen Idioms viele Formen gemeinsam sind, suchte er in der Voraussetzung, dass auch hier der Wortlaut und nicht der Sinn des Namens (Krieger) gegeben sei, ohne weiteres ihn so, wie er in der Zendschrift geschrieben wird, in den Hieroglyphen wiederzuerkennen, was ihm sofort gelang. Denn Zeichen um Zeichen stand da „Chschearscha (Khschéarscha)“[2]), was durch die Keilschrift bestätigt schien. Die Nachricht von dem Funde gelangte sogleich an St. Martin, der, von Sacys verändertem Kurs nicht unberührt gelassen und vom eigenen Wissensdurst gedrängt, letzthin sich dem „Ägypter“ wieder genähert hatte, um über seine Keilschriftstudien mit den Hieroglyphen nicht im Rückstande zu bleiben.

Da Sacy bereits im Jahre 1803 Lichtensteins Forschungen auf diesem Gebiet verurteilt hatte und Grotefend fortgesetzt wegen mangelnder Vorkenntnisse für ungeeignet zur Lösung des assyrischen Problems erklärte, richteten sich — in Frankreich mindestens — aller Blicke auf St. Martin, als den berufenen Entzifferer auf diesem Gebiet.

Auch Champollion war diesen Studien nicht ganz fern geblieben, und erschienen ihm auch die „derben, langweilig einförmigen Zeichen“ neben seinen „poesiereichen“ Hieroglyphen höchst unsympatisch, so würde doch der Historiker in ihm dem heissen Wunsch nach völliger Erschliessung des Altertums auch hier um so eifriger Rechnung getragen haben, als er dank seiner umfassenden Kenntnis der dabei

1) Dieses lebt zum Teil weiter im Dépt. des médailles der Nat.-Bibl.

2) „Je le lis conformément à la forme Zende du nom de ce souverain de la Perse, [illegible]; forme que les signes hiéroglyphiques expriment sans aucune altération.“ An Young.

in Rede kommenden Sprachen auch zum Entziffern der Keilschrift wie geschaffen schien. Aber Ägypten beanspruchte ihn so ganz und gar, dass es dem bereits bedenklich ermatteten Mann zugleich auch die Grenzen für sein Schaffen zuwies.

Immerhin meinte er für die Lesung Chschearscha einstehen zu können, und St. Martin (der anfangs „Khschaéhyé = König" gelesen) bestätigte sie in seiner am 20. Dezember verlesenen Abhandlung über diese Vase, so dass nun die Alphabete beider antiken Sprachen in etwas gefördert wurden. Champollion gewann für das seine die neuen Lautwerte ch und sch um so bestimmter, als Chschearscha hier ganz unverkürzt geschrieben war[1]). Etwa gleichzeitig lieferten ihm der römische Campensis-Obelisk und die eigene Sammlung von Inschriftenkopien die ihm nötigen lautlich geschriebenen Eigennamen „autochthoner ägyptischer Herrscher", der beiden Psammetich aus der 26. Dynastie, deren Feststellung, trotz Verwechslung des Grossvaters mit seinem Enkel, ganz besonders gut gelang.

Doch wichtiger noch als dieser bedeutsame Punkt wurde die Lesung des Namens Usertesen[2]) („Osortasen") auf einer Statuette des Louvre und auf dem Obelisken zu Heliopolis (Description) für die Klarlegung des phonetischen Elementes, da hiermit die Annahme von irgendwelcher griechischen Beeinflussung desselben für immer hinfällig wurde, trotzdem der Entzifferer hier infolge einer Verwechslung der Herrscherreihen diesen Usertesen in die 23. Dynastie (um 800 vor Chr.) anstatt in die 12. setzte.

Nachdem er danach in Denons „Atlas" auf einem der Königsschilder von Karnak den Namen des Pharaos Scheschonk gelesen und seine Regierung bestimmt hatte, konnte er, ohne den Rahmen der fürstlichen Namensschilder noch verlassen zu haben, den Phonetismus in der hieroglyphischen Schriftform bis 1000 vor Chr. (durch Usertesen aber eigentlich um etwa 1000 Jahre höher) hinauf, mit mathematischer Gewissheit nachweisen.

---

1) Siehe dazu Tableau général Nr. 125, 125a.

2) Erst seit kurzer Zeit wird dieser Name Senwosret gelesen.

Champollion war zu sehr Historiker, um nicht zugleich mit dem Schriftsystem auch die Geschichte Ägyptens wieder aufrichten zu wollen. Das Vergleichen der Namen auf den Denkmälern mit den Pharaonennamen in der Bibel und in den griechischen Transcriptionen hatte ihn bereits auf die seit lange in Misskredit gekommenen Listen Manethos zurückgreifen lassen, doch sah er ein, dass es jenseits der Regierung des Scheschonk einer geschichtlichen Darstellung durch das Wegfallen der biblischen Gleichzeitigkeiten an Sicherheit und Zusammenhang fehlen musste, so dass die Lesung aller späteren ägyptischen Herrschernamen nur erst ganz vereinzelten Haltpunkten glichen, mit denen der Geschichtschreiber, dem es an einer starken Stütze für die „Kritik der Listen" fehlte, vorläufig wenig anfangen konnte. Den Philologen hinderte dies nicht am Weiterschreiten.

Denon hatte zufällig dicht hinter die hieroglyphischen Königsschilder von Scheschonk und dessen Sohn Osorkon einen drei Seiten langen hieratischen Papyrus gesetzt. Champollion erkannte in dieser Handschrift dieselben beiden Namen, die hier von Amonspriestern[1]) getragen wurden, und hatte nun mit diesem Text, demselben, den er mit 17 Jahren für demotisch gehalten und zur Grundlage seines „ersten Schrittes" gemacht hatte[2]), ein überaus wichtiges Gleichungsmaterial gewonnen. Denn in seiner, auf Grund der synonymischen Tafel von 1821[3]) gemachten Transcription ins Hieroglyphische kam jedes Zeichen der beiden Namen ebenso und in annähernd derselben Reihenfolge heraus, wie es die Hieroglyphen der Titelvignette des Papyrus zeigten. Auch die Umsetzung der übrigen, ihm grösstenteils phonetisch erscheinenden Schrift des hieratischen Textes liess ihn erkennen, dass er auf sicherem Grunde baute mit seiner mehr als 400 Zeichen enthaltenden Liste der sich inhaltlich genau entsprechenden und nur graphisch von einander abweichenden hieroglyphischen und hieratischen

1) Von Champollion im Jahre 1823 für Könige gehalten. 1828 richtig erkannt.

2) Siehe Kap. III, p. 108, 109.

3) Mém. hiératique, mit hierogl. und hierat. Zeichen.

Lautwerte. Seine längst aufgestellten Theorien über die engen Beziehungen, im ganzen wie im einzelnen, zwischen den beiden Schriftformen wurden hierdurch ebenfalls vollauf bestätigt, und er sagt infolgedessen: „Man begreift, mit welcher Leichtigkeit ich nun die Elemente des hieratisch-phonetischen Alphabetes zusammengestellt habe.“

Den nächsten Markstein aufwärts am Strom der Zeiten findet der rastlos Suchende dann in dem ihm so lieb gewordenen Namen Ramses des Grossen, seines „Sesostris“, den er als Haupt der 19. Dynastie hinstellt und dessen Namen er bereits als am häufigsten in Ägypten und Nubien vorkommend erkennt, dabei aber, durch Ramses' abweichende Titel vor und nach der Thronbesteigung irregeführt, den Fehler begeht, sein Leben und Wirken auf zwei Herrscher zu verteilen[1]).

Aber auch für die Geschichte der gesamten 18. Dynastie waren ihm seine Entzifferungsergebnisse nun bereits nützlich, und schon im November 1822 hatte er eine Zusammenstellung über die lautlichen Elemente der in den Hieroglyphen wiedergefundenen altägyptischen Königsnamen, wie die Klassiker und Manetho sie darbieten, vollendet, aus der er rückhaltlos und unermüdlich Young Mitteilungen machte. Dieser jedoch liess sich vergeblich bitten, das ihm widerstrebende neue System einmal selber zu probieren, und zwar an der überaus reichen Sammlung von Bankes, die noch immer wie der Schatz im Märchen gehütet wurde vor dem einen, der allein sie damals hätte bearbeiten können, dem aber dennoch ein äusserst wertvoller Bruchteil davon vor die Augen kam: Young hatte nämlich den ihm ausgesprochenen Wunsch endlich erfüllt und Mitte November Champollion die Königsringe der Abydostafel übersandt, deren Schrift er selber für ideographisch hielt. Er hatte sie einzeln kopiert, ohne Angabe ihrer Anordnung auf dem Denkmal, und mit seinen persönlichen Bemerkungen mehr verdunkelt als erhellt. — Da ist es nun kennzeichnend für den wahren Entzifferer, dass er trotzdem des ihm gestellten Problems

1) Diesen Irrtum hat er noch vor seinem Tode berichtigt, was damals der Welt verborgen blieb.

innerhalb einer Woche der Hauptsache nach bereits Herr geworden war; ebenso, dass er (am 23. November) seinem Kollegen freimütig über alles Bericht erstattet[1]).

Die schon bei den griechisch-römischen Herrschern gemachte und durch die erwähnten Basaltsphinxe bestätigte Entdeckung, dass von zwei vereinigten Königsschildern der erste den Thronnamen (Prénom) und traditionelle Ehrentitel, der zweite dagegen, für gewöhnlich mit der Gruppe: „Sohn der Sonne“ eingeführt, den Eigennamen (Nom propre) desselben Herrschers enthält, wurde nun bei der Feststellung der Königsnamen von Abydos sehr nützlich. Young dagegen hielt hartnäckig daran fest, dass Doppelschilder zwei verschiedene Herrscher, den einen als „Sohn des“ andern, darstellten, trotzdem dies zu den widersinnigsten Folgerungen führen und z. B. „einem Sohn 14 Väter geben konnte.“ — Wiederholt nun die dritte Reihe ausschliesslich die Thron- und Eigennamen Ramses des Grossen, der hier den berühmtesten seiner Vorfahren eine Huldigung darbringt, so weisen die mittlere und obere Reihe nur die mehr „symbolisch“

---

1) „. . . J'ai déjà essayé de reconstruire, à l'aide de vos précieuses notes et de votre syllabaire mnémonique, les divers cartouches de l'I^{n} d'Abydos, en supprimant les finales us, es, que, je le présume du moins, vous avez ajoutées dans votre lecture provisoire. Mais il m'a été impossible de me former une opinion fixe sur cet important tableau hiéroglyphique; vu qu'une pareille reconstruction est infiniment hasardeuse, et que certaines syllabes n'ont point de signe correspondant au bas de la page. J'ignore d'ailleurs si ces trois colonnes ou lignes de cartouches sont horizontales ou perpendiculaires, si elles se trouvent ou non en relation les unes avec les autres, etc. J'ignore de plus . . . quels sont ceux de ces cartouches que précède immédiatement le groupe ( )*), que je persiste toujours à traduire par Fils du Soleil et qui, dans mon opinion du moins, précède le cartouche renfermant le nom propre du Roi régnant et non pas celui de son père; le 1^{r} cartouche d'une légende ne renfermant que des titres ou des surnoms de règne et nullement le nom propre du roi.“ Und er stellt nun fest, dass diese Reihe von Pharaonen mit „Sesostris-Ramses“ endigt, von dessen Namen, sowie von dem des Thutmes er schon hier die lautliche Lesung dem „ungläubigen Thomas“ in London sehr anschaulich vordemonstriert.

*) Im gedruckten Brief, bei Leitch, nicht ausgefüllt.

als lautlich gehaltenen Thronnamen der Regenten auf, und zunächst die der 18. Dynastie. Champollion suchte nun aus den Königsringen der Description und besonders aus den gut kopierten Listen Huyots die dazu passenden Eigennamen aus und fand in der hierdurch erzielten chronologischen Liste eine ihm um so erfreulichere „Bestätigung von Manethos Herrscherreihe", als er für diesen arg geschmähten, von ihm aber stets verteidigten Autor von neuem eintreten und sich mit vermehrtem Vertrauen auf ihn stützen konnte. Denn noch ahnte er nicht, wie schwer er hinsichtlich der Pharaonen der 12. Dynastie durch dessen verhängnisvolle Unklarheit an einer besonders wichtigen Stelle irregeführt war.

Die fünf, auf der Abydostafel vor „Ahmes" (Amosis) stehenden Thronnamen von zwei Usertesen und drei Amenemhêt (aus der 12. Dynastie) waren nämlich vom Entzifferer als solche nicht erkannt worden, da dieser nur erst den Thronnamen des ersten, hier aber nicht verzeichneten Usertesen hatte finden können. Auf Manetho Bezug nehmend, der fünf diospolitanische Könige, als die 16. Dynastie bildend, dicht vor die 18. setzt, identifizierte er nun die genannten fünf Herrscher der 12. Dynastie mit jenen von Manetho völlig unzureichend bezeichneten Pharaonen, so dass zwei Usertesen und drei Amenemhêt bei ihm in der 17. und der 16. Dynastie figurieren, eine Kalamität, die besonders dem Geschichtsschreiber in Champollion noch für Jahre hinaus zum Hemmnis wurde.

Von diesem Irrtum abgesehen, war nunmehr, wenn nicht die Geschichte Ägyptens, so doch der Phonetismus in dessen Schriftsystem „bis zur Gründung der 18. Dynastie durch Ahmes (Amosis)", um 1600 vor Chr. nachgewiesen. Weiter wagte sich Champollion hier einstweilen nicht vor, obwohl er erkannte, dass die Namen der obersten Reihen teilweise sogar bis in die entfernteste Vorzeit zurückgehen, worüber er jedoch richtig aussagt, dass auf keinem der ihm bekannten Denkmäler Ägyptens von diesen ganz alten Herrschern beide, d. h. Thron- und Eigennamen vermerkt seien. Dieser Umstand mahnte ihn zur Vorsicht.

Noch vor Ablauf des Jahres 1822 konnte er der Akademie die Tatsache als verbürgt hinstellen, dass sich das

phonetische Element keineswegs auf die Schreibung der Herrschernamen beschränkte, deren er nunmehr 33, Alexander dem Grossen vorhergehende, analysiert hatte, sondern dass es vielmehr den charakteristischen Grundzug des gesamten Schriftsystems bildete und bis in die älteste Zeit hinaufging. Die Anwesenden waren in grösster Spannung, denn falls wirklich, wie Young und sehr viele mit ihm annahmen, die in den Namensringen lautlich verwendeten Hieroglyphen, wie im Chinesischen, dort eine Ausnahmenatur zeigten und überall sonst rein ideographisch waren, dann hiess es der Hoffnung auf endgültiges Lesen und Verstehen aller Texte so gut wie entsagen, — hätte doch in diesem Falle eine völlig erstorbene Sprache vorgelegen! Behielten jedoch die erkannten lautlichen Zeichen diesen Charakter überall, wo sie sich fanden, dann war der Entzifferer seinem Ziele ganz nahe gerückt.

So willig nun auch Sacy, Dacier, Chézy, Delaborde und andere sich davon überzeugten, dass das lautliche Element „das mächtigste und gebräuchlichste Hilfsmittel des ägyptischen Schriftsystems“ ist, so blieben doch nicht wenige der Zuhörer unbekehrt. Andere, wie z. B. St. Martin, beugten sich wohl vor der Macht der Wahrheit, doch nicht ohne erneuten Groll gegen Champollion.

Angesichts der sorgsam gruppierten Tatsachen, die bezeugen, dass die Ägypter schon vor der griechischen Zeit lautlich geschrieben haben, sei nun betont, wie sich Champollion von der Vermischung der drei Schriftelemente überzeugt hatte: Es war zunächst die scharfe Prüfung der Natur jedes einzelnen Zeichens in den Königsschildern, die ihn unbeschadet des dort in seiner ganzen Einfachheit erscheinenden Phonetismus, zugleich auch Zeichen mit figurativer Verwendung, d. h. mit ihrem eigentlichen Sinn, sowie Zeichen mit symbolischer Verwendung, d. h. mit übertragenem Sinn, hatte finden lassen. Die Natur der ersteren war ihm durch die „isolierten“ Zeichen[1]) der Rosettana bekannt geworden, diejenige der Symbole, auf deren Erklärung sich die hieroglyphische Wissenschaft bislang be-

1) Ideogramme.

schränkt hatte, durch Schlussfolgerungen sowie Vergleichungen des verschiedensten Materials an der Hand der alten Überlieferungen — besonders des Horapollo.

Die von ihm so gut gekennzeichneten Determinative, ihm zufolge teils figurativer, teils „symbolischer" Natur, die er innerhalb der Namensringe bemerkte, ermächtigten ihn nun zu zwei Schlussfolgerungen: 1. Stehen hier zwischen phonetischen Hieroglyphen unbeanstandet auch symbolisch und figurativ verwendete, — wie Göttin, Leben, Frau usw., so wird die Vermischung der drei Elemente eine derartige sein, dass die lautlichen Hieroglyphen ihrerseits sich auch ausserhalb der Schilder, in der für rein ideographisch gehaltenen Masse der Texte finden dürften. 2. Da Hieroglyphen phonetisch gelesen werden können, ohne dass ein bestimmtes Merkmal[1]) dies erst andeuten muss, so sind sie viel gebräuchlicher und daher leichter kenntlich gewesen, als man bisher geglaubt hat.

Gestützt auf seine Erfahrungen mit den durch die griechische Inschrift kontrollierten zwei ägyptischen Texten der Rosettana, wo ein Determinativ hinter dem Namen von Göttern, Königen, Privatpersonen, meistens eine Reihe lautlicher Zeichen abschliesst, schritt er nun zur Klarlegung des phonetischen Elementes auf Grund seines Alphabetes, dessen scharfsinnige Anwendung auf alle ihm erreichbaren Mumientexte und Inschriften von Gräberstatuetten usw., durch eine Reihe gänzlich phonetisch geschriebener Namen von Privaten ägyptischer und fremder Nationalität von verschiedenen Zeitperioden[2]), ihm schnell weiterhalf. Denn auch hier behielten die lautlichen Hieroglyphen denselben Wert wie in der Rosettana und in den späteren Königsschildern; überdies tauschten sie sich beständig gegen anscheinend völlig gleichlautende Zeichen aus, so dass die Homophone ihm nun förmlich unter den Händen wucherten, wobei man sich erinnere, dass die ur-

---

1) Der Namensring („Cartel oder Cartouche"), bis dahin als solches angesehen, galt ihm bereits als Abzeichen politischer Oberhoheit des Landesherrschers.

2) Planches et Expl. Nr. 153—195a und 218—225.

alten Silbenzeichen in den letzten sechs bis sieben Jahrhunderten der Hieroglyphik häufig an Stelle der Buchstaben verwendet wurden, mit denen die Silben anfangen.

Champollion verdankte den in Gräbern gefundenen Texten[1]) ausserordentlich viel, denn abgesehen vom Namen des Verstorbenen, für den sie angefertigt, d. h. aus dem uralten Totenritual abgeschrieben waren, und von dem seiner Angehörigen, waren auch die übrigen Inschriften nach Anordnung und Inhalt im allgemeinen derartig übereinstimmend, dass sie nicht nur die Liste der Homophone bestätigten und bereicherten, sondern dass ihre wechselnde und dennoch einheitlich gehaltene Gruppierung, verglichen mit derjenigen derselben Zeichen in den Eigennamen, die er mit Hilfe des Koptischen nun zu lesen verstand, ihn auch endgültig über die weit überwiegend lautliche Natur der Texte aufklärten.

Bald waren seine verbürgten Lautwerte geklärt und zahlreich genug, um sie und ihre mannigfaltigen Kombinationen als Grundlage zur völligen Erschliessung der zwei bildschriftlichen Elemente zu nehmen, die ihm durch häufige Auswechselung mit phonetischen Werten — im Text selber, wie in ägyptischen Eigennamen — nunmehr so deutlich erkennbar wurden, dass er im ganzen und grossen das Problem des ägyptischen Schriftsystems als gelöst ansah. — Die gefundene Wahrheit gipfelte in der Idee, dass dasselbe im wesentlichen aus lautlichen Elementen bestehe, denen sich zwei bildschriftliche Elemente, trotz ihrer völlig verschiedenen Natur so innig anpassen und verbinden, dass die Gesamtheit des gemischten Systems die Laute und Artikulation der gesprochenen Sprache wiedergibt und zu jeglicher Schreibung zu gebrauchen ist. Zu dieser Erkenntnis war also der Entzifferer durch sein hieroglyphisches Alphabet[2]) gelangt, in welchem er deshalb den

1) Besonders dem grossen hieroglyphischen der Description, dem des Grafen Mountnorris und demjenigen Cailliauds.

2) „Il est en quelque sorte devenu pour moi ce qu'on a vulgairement nommé la veritable clef du système hiéroglyphique: c'est en effet par la connaissance des signes hiéroglyphiques phonétiques, et par celle de leurs combinaisons variées, que je suis

eigentlichen und einzigen, so lange vergeblich gesuchten „Schlüssel“ zur Erschliessung der alten Sprache sieht.

Champollion wendete sich nun vom Chinesischen, das ihm bis zum Brief an Dacier tatsächlich als Stütze gedient hatte, mit der — Young versagt gebliebenen — Erkenntnis ab, dass es mit dem Ägyptischen von jeher nur einige ganz allgemeine Prinzipien gemein gehabt habe, in mehreren Hauptpunkten jedoch eine sehr wesentliche Verschiedenheit zeige, so dass von einer durchgreifenden Analogie nicht die Rede sein könne.

Jetzt war kein Halten mehr, denn die Fülle der Erkenntnis schien von allen Seiten zugleich auf den Entzifferer einzudringen. Über die wunderbare, nun auch im Hieratischen und Demotischen nachgewiesene Vermischung der drei Schriftelemente fand er glückliche Belege besonders in den Namen der Götter, so u. a. in Osiris, Amon, die ihm andrerseits auch die Möglichkeit ihrer dreifachen Darstellung, entweder in rein figurativer, rein symbolischer oder in lautlicher Schrift offenbarten. Überdies wies er nun bestimmt nach, dass, wie er schon im Jahre 1810 vermutet hatte, gewisse Zeichen in sich selber bald lautlich, bald bildschriftlich verwendet wurden [1]).

Dass bei diesem Anfangsstadium Irrtümer unterliefen, ist begreiflich; so glaubte er, dass die symbolischen Schriftzeichen vorzugsweise mit der Wiedergabe der auf Religion und Königtum bezüglichen abstrakten Vorstellungen betraut wurden, — selbst in den beiden Kursiven, die gleichwohl im übrigen das lautliche Element noch vollkommener zeigen, als die bis zum Erlöschen des ägyptischen Polytheïsmus gleichzeitig mit ihnen verwendeten Hieroglyphen.

Da er seit der Verlesung des Briefes an Dacier eine

---

parvenu à discerner, dans les textes sacrés égyptiens, deux autres ordres de signes d'une nature tout-à-fait différente, mais susceptibles de se coordonner et de se combiner avec les caractères de la 1e espèce. D'autres moyens m'ont aussi fait constater la nature propre et presque toujours le véritable sens d'un grand nombre de signes des 2 classes purement idéographiques“. Précis I, Préface p. VIII.

1) Siehe z. B. Précis II, Pl. et Expl. Nr. 247.

fieberhafte Tätigkeit entwickelt hatte und mit Riesenschritten vorwärts geeilt war, so stand er bereits um die Jahreswende weit über dem am 27. September vertretenen Standpunkt und hatte die in dieser Denkschrift niedergelegte Serie von grundlegenden Resultaten in überraschender Weise vervielfältigt. Merkwürdig genug vermochte er schon jetzt, immer mit Hilfe des Koptischen, eine Menge grammatischer Formen an den sich ihm täglich mehr erschliessenden ägyptischen Worten zu erkennen und dadurch zu einer künftigen hieroglyphischen Grammatik die Fundamente zu legen.

Vor allem brach er nun, wenn auch nicht gern, mit dem, den Brief an Dacier noch überschattenden Irrtum, als sei das System im Grunde ein ideographisches, in welchem das lautliche Element gleichsam neben dem bildschriftlichen hergehe als eine Art von unentbehrlicher Aushilfe, denn jetzt stellt er dieses selbe lautliche Element als die „Seele“[1]) und als das „Lebensprinzip“[2]) in der innigen Verschmelzung der drei Grundelemente hin.

Mit der Erkenntnis des Systems war die erste Hälfte des Entzifferungswerkes vollbracht und mit dieser historischen Tatsache schloss das Jahr 1822 für Champollion ab. Er, der bislang wie ein Schiffer ohne Kompas sich in klippenreichen Gewässern von Eiland zu Eiland mühsam weitergeholfen hatte, um nicht, wie manche vor ihm, mit dem schwachen Fahrzeug unterzugehen, stand nunmehr wie ein Seefahrer da, der auf gut ausgerüstetem Schiff und im festen Vertrauen auf die eigene Kraft frohen Mutes ins offene Meer hinausfährt zur Erforschung unbekannter Gestade. — Dieser erste völlige Erfolg gab seinem Feuergeist die Kraft, unaufhaltsam vorwärts zu gehen, dem zweiten Teil seiner Aufgabe entgegen, nämlich dem Lesen und Übersetzen der altägyptischen Texte.

Stand es mit dem Entdecker gut, so drängt sich uns die Frage auf, wie es dem Menschen erging: — blickte er ebenso hoffnungsfroh wie jener ins Jahr 1823 hinein?

Wir sehen ihn zunächst, wie gewöhnlich, von schweren Existenzsorgen gequält. Schon Young hatte mit Bedauern

1) Introd. zum Précis I, p. 3.

2) Précis I, p. 321.

seine „äusserst beschränkten Mittel“ bemerkt, die eine halb geplante Reise nach London unmöglich machten; doch meint er zugleich auch, dass der Autor des Briefes an Dacier nun „aus Dunkelheit, Armut und Vernachlässigung plötzlich in den hellsten Sonnenschein öffentlicher und königlicher Gunst emporsteigen werde.“ Wie wenig dies aber vorläufig der Fall war, beweist ein Brief an Augustin Thevenet vom Spätherbst 1822. Er war diesem rückhaltlos opferwilligen Freunde beträchtlich verpflichtet und beklagt nun tief, noch immer nicht an eine Regelung der Verhältnisse denken zu können. Man hatte ihm den ersten freien Platz in der Inschriften-Akademie versprochen und erst im Besitz eines solchen, so meinte er, würde er im Verbande der Université leichter wieder angestellt werden. Sein Schmerz über seine Stellenlosigkeit war gross: „Nicht dass ich die Last der Dankbarkeit gegen den Freund von meinem Herzen, das nicht schwer daran trägt, genommen zu sehen wünschte, sondern weil mein Geist, wenn freier und unabhängiger, mehr noch wagen könnte, als dies inmitten der Ungewissheit meiner Lage möglich ist!“ — So fühlte sich der schmerzlich empfindsame Gemütsmensch, nun ihn der Genius bis zu den höchsten Höhen geistiger Spekulation emporzuheben strebte, durch drückende Sorgen materieller Art nur zu oft auf den Niederungen des Alltagslebens zurückgehalten.

„. . . Ich habe Komplimente, mit denen man ja nicht geizt in Paris, bis über die Türme von Notre-Dame hinaus erhalten“, schreibt er, fügt aber im selben Briefe bei: „das Werk der Kommission kostet 7000 Franken. Man wird mir ein Exemplar davon schenken — — . . . Aber Respekt und Dankbarkeit . . .!“

Sehr wohltuend war es ihm gewesen, dass die Akademie selber bei der Regierung den freien Druck aller seiner Arbeiten beantragt hatte, aber diese freudige Hoffnung wurde schnell gedämpft, denn halbe Massregeln und die für 1822 bereits erschöpften Unterstützungsfonds führten trotz einer Eingabe seinerseits und der Bemühungen Figeacs und Daciers dazu, dass nur „3000 Franken Druckkosten“, und zwar erst für das Jahr 1823, bewilligt wurden.

Inzwischen hatte das Journal des Savants im Oktoberheft (p. 620 ff.) einen Artikel gebracht, der zwar nur einen Teil des im Brief an Dacier Gegebenen darbietet, der aber wegen seiner ausserordentlichen Übersichtlichkeit das Verständnis dieses letzteren erleichterte und ihm als Vorläufer diente. Mit vier Tafeln versehen, wurde dann der Brief selber am 5. November von Firmin Didot veröffentlicht, nachdem das allererste Exemplar davon, nämlich der Revisionsabzug, an den sehnsüchtig wartenden Wilhelm von Humboldt nach Berlin bereits abgesandt worden war. — So blieben vorläufig nur noch die hieratische und die demotische Denkschrift zu veröffentlichen übrig; dazu aber reichten die versprochenen 3000 Franken wegen der fremden Schriftzeichen nicht aus. „Und welche?" fragt François bekümmert den Bruder; „beide? Unmöglich, mit der schwachen Summe. Ich muss also optieren! . . . . Das Hieratische allein ist fertig und würde nach zehn Jahren nicht besser sein als heute. Dagegen ist es mir klar geworden, dass ich mein Demotisch nun besser entwickeln und in gründlicherer, unendlich vollkommenerer Weise umarbeiten kann."

Leider sollte Champollion zeitlebens nicht die nötige Musse zu dieser Umarbeitung finden, so dass er auch auf diesem Gebiete viele bereits von ihm gehobenen Wissensschätze unverwertet mit sich ins Grab genommen hat.

Er beschloss, das Hieratische zum Druck vorzubereiten, und wollte nur noch die Rückkehr des Bruders abwarten, der seit Anfang November in Grenoble weilte. Denn zu dieser Zeit beabsichtigte Champollion, aus den bereits sehr beträchtlichen Studienergebnissen vorläufig nur einen Abriss über jede der drei ägyptischen Schriftformen herauszugeben und erst in viel späterer Zeit den nach innen wie nach aussen vollendeten Wiederaufbau des gesamten Systems der Öffentlichkeit zu übergeben.

Jacques-Josephs Fernbleiben war für François, der des unermüdlichen Helfers Beistand nun weniger als je entbehren konnte, ein wahrer Verlust. Da fehlten vor allem die ihm zwischen der Tages- und der oft beträchtlichen Nachtarbeit zum Bedürfnis gewordenen langen Abendspaziergänge, wo er mit dem Bruder in engster Intimität alles durchsprach,

was ihm Geist und Gemüt bewegte. Seine Frau eignete sich längst nicht mehr hierzu; überdies entfremdete beide der Umstand, dass sich des Entzifferers Leben so völlig mit der sich täglich mehr aus ihm heraus entfaltenden jungen Wissenschaft zu verschmelzen begann.

In Grenoble, wo sich die Interessen beider auf den verschiedensten Gebieten eng berührten, wo viele gemeinsame Freunde sie umgaben, hatte Rosines schlichter treuer Sinn, im Verein mit etwas poetischer, insbesondere musikalischer Veranlagung und mädchenhaft schüchterner Anmut, auf Champollion als Menschen einen genügend starken Reiz ausgeübt, um des Bruders kluge Forderung nach einer vorteilhafteren Verbindung hinfällig zu machen, — verstand es doch der „Ägypter" zeitlebens nicht, zu rechnen. Auch liess sich die Ehe wirklich sehr gut an in Grenoble, und schrieb Rosine hier und da, falls François krank war, nach Diktat seine Gedanken nieder, so pries er dankbar die Geschicklichkeit seines „Sekretärs" und schätzte sich glücklich.

Wie anders in Paris! In dieser geistübersättigten Atmosphäre mit dem vorwärts hastenden, ewig wechselnden Leben war nicht Frau Rosines Platz, und je mehr sich ihres Gatten Ideale verwirklichten, desto weniger Verständnis fand er dafür bei seiner Gefährtin, der die wachsende Erkenntnis von ihrer Unzulänglichkeit noch den Rest ihrer geistigen Spannkraft raubte: denn ihrem Geiste wuchsen die Schwingen nicht, die nötig gewesen wären, um dem Ideengang des seinigen zu folgen; so blieb sie ratlos und mit Bedauern in den ausgetretenen Geleisen bequemer Alltäglichkeit stehen, und in den zahlreichen Momenten, wo die intuitive Intelligenz einer hochsinnigen Frau dem Manne, mit dem sie sich seelisch eins weiss, in glücklicher Weise zu Hilfe zu kommen vermag, fühlte sich François allein stehen neben Rosine.

Dennoch hiesse es beider Andenken viel zu nahe treten, wollte man auf Unliebsameres als ein zwar keineswegs verständnisinniges, aber doch würdiges und friedliches Nebeneinanderleben schliessen; Champollions Briefen zufolge galt ihm „Friede im Hause" als erste Lebensbedingung. Andrerseits jedoch war es kein Wunder, wenn der alles durch-

schauende brüderliche Mentor sich mehr als je zum alter ego von François machte, wodurch die innere Entfremdung der beiden Gatten allerdings noch zunehmen musste.

Figeacs Abwesenheit führte diesesmal zu manchen Unzuträglichkeiten, denen sogleich mit der nötigen Schärfe entgegenzutreten, Champollion selber weder Lust noch Zeit fand. So kam es, dass einige übereifrige Freunde durch ihre nicht erst kontrollierten Besprechungen seiner Entdeckung in der Tagespresse ihm mehr schadeten als nützten. Deshalb sagt er z. B. von dem dänischen Journalisten Malte Brun, einem Redakteur des Journal des Débats, dass er den wahren Priestern Ägyptens ebenso arg mitgespielt habe, wie den falschen Priestern.

Sehr peinlich war ihm das übertriebene Lob von seiten des Klerus, und zwar gerade solcher Männer, deren Engherzigkeit in bezug auf die Wissenschaft und deren fanatisches Eifern für die biblische Chronologie ihm widerstrebten. Die Herren, so klagt er, feierten ihn wegen der Jahrtausende, um die er den Tierkreis von Dendera entlastet hatte, „als einen neuen Kirchenvater“ und einen „wahren Glaubenshort“ — und doch sei er es schon so überdrüssig, „in den Geruch der Heiligkeit gekommen zu sein!“ Er meinte nämlich aus dieser begeisterten Parteinahme auf die engen Grenzen schliessen zu müssen, in denen man eine Chronologie gehalten zu sehen wünschte, die er auf Grund fortschreitender Entdeckungen zweifellos errichten würde. Andere, so der Abbé Halma, fuhren fort, in ihren ephemeren Flugschriften über den Tierkreis seine Ansichten darüber zu ignorieren, wenn nicht gar zu bekämpfen.

Mit welch scharfen Waffen Figeac sich stets bemühte, alle gegen François geführten Stösse zu parieren, war ebenso bekannt, wie die verhältnismässig grosse Nachsicht seines Bruders. Man versteht daher, dass Jomard, der das Bedürfnis fühlte, seinem Rivalen einmal recht gründlich seine Meinung zu sagen, ihm einen wohl längst bereitliegenden dicken Brief in dem Augenblick zukommen liess, als Figeac, der gefürchtete Anwalt, seine Reise nach Grenoble angetreten hatte. Das Schreiben enthielt einen zwar maskierten, aber doch äusserst malitiösen Angriff auf das phonetische System,

und François erklärte sich nun, weshalb von einem „Bureaukraten der Kommission" das Einsteigen der Passagiere in den nach Lyon abfahrenden Postwagen verstohlenerweise so scharf überwacht worden war!

Jomards Eifersucht kannte keine Grenzen mehr, doch äusserte sie sich meistens in empfindsamen Anspielungen und Nadelstichen, die in der Form von mehr oder weniger freundlich gehaltenen, zum Teil äusserst winzigen Briefchen ihr Ziel erreichten. Auch war das damals kursierende Scherzwort, dass Jomard als Herausgeber der Description, die Ägypten erschlossen habe, unbedingt für sich selber das Monopol der Hieroglyphenentzifferung beanspruche, der Sachlage im Grunde völlig entsprechend. Daher seine verzweifelten Anstrengungen, das Ziel zu erreichen und seine Gereiztheit gegen Champollion, obwohl er lange Zeit gar nicht einmal glauben wollte, von jenem überflügelt zu sein. Mit Argusaugen überwachte er alle, die seinem Rivalen nahten und ein junger Kopte[1]), J. E. Agub, der Jomard zu Dank verpflichtet war, andrerseits aber in heisser Verehrung zum wahren Entzifferer emporsah, der ihn gern hatte, wurde aus diesem Grunde von seinem Protektor derartig mit geradezu dramatischen Eifersuchtsszenen gequält, dass ihn Champollion allen Ernstes — aber vergeblich — bat, sich um des Friedens willen von ihm abzuwenden.

Auch der schnell in Paris populär gewordene Giovanni Belzoni, „der Athlet von Padua" fand sich oft beim Entzifferer ein, den die phänomenalen Erfolge dieses Ausgräbers[2]), sowie sein glänzendes Erzählertalent und seine Titanengestalt aufs lebhafteste interessierten. Belzoni bereitete die Aufstellung[3]) des erwähnten riesenhaften Faksimile des thebanischen Königsgrabes vor und er suchte beim „Ägypter" Schutz gegen Jomard, der ihm überall hindernd entgegen-

---

1) Agub („Agoub"), geb. 1795 zu Kairo, kam 1801 mit seinem Vater nach Marseille und 1820 als Lehrer des Arab. nach Paris.

2) Geb. 1778 zu Padua. Er öffnete die zweite der Pyramiden von Gizeh, fand den Eingang mehrerer Katakomben im Totental legte den grossen Felsentempel zu Abu-Simbel frei, usw.

3) Boulevard des Capucines, „près les Bains Chinois".

trat. Denn zur Zeit der Expedition nach Ägypten war dieses herrliche Denkmal pharaonischer Kunst noch nicht entdeckt gewesen, — es fehlte daher in der Description de l'Egypte! Hätte sie aber auch Kopien davon gebracht, so wirkte doch die plastische Darstellung des Monumentes in ganz anderer Weise als eine gezeichnete oder gemalte. Die sechs wirkungsvollsten der Grabkammern in Originalgrösse, mit stilvoll wiedergegebenen Skulpturen und harmonisch abgetönter Farbenpracht kamen unter dem belebenden Einfluss einer fein berechneten Beleuchtung derartig zur Geltung, dass Champollion bei ihrem Anblick sprachlos vor Bewunderung dastand[1]).

Die nach Wachsabdrücken sorgsam hergestellten Gipsquadern veranschaulichten derartig deutlich das Original, dass er sich mit einem Schlage ins Herz der thebanischen Kalkberge versetzt sah, wo die frische Schönheit des eben erschlossenen Grabes den Maler Beechy einst so sehr „fasziniert“ hatte, dass er gemeint, Tizian, Giorgione und Tintoretto hätten wohl in Ägypten Kraft und Zauber der Farbeneffekte erlernt.

Mehr als zwei Jahre hatten berufene Künstler, unter ihnen der Florentiner Arzt Alessandro Ricci, der späterhin Champollion nach Ägypten begleitete, an diesem grossartigen Werk gearbeitet, das die Brüder nun nachdrücklich gegen Jomard, der es verurteilte, ohne es gesehen zu haben, zu verteidigen unternahmen. Belzoni rechnete vor allem auf die Gunst des Hofes, dort aber war der Einfluss seines Gegners überwiegend, indessen der wahre Entzifferer („der nie in Ägypten gewesen war“, was Jomard da wo es von Nutzen sein konnte, zu betonen liebte) sich dort noch kein Gehör zu verschaffen vermochte.

Zwar hatte der hochherzige Herzog von Doudeauville der denkwürdigen Sitzung vom 27. September beigewohnt und dem Monarchen in warmen Worten darüber berichtet, und auch der bei diesem sehr beliebte Graf Forbin, General-

1) Es heisst, dass dieses Kunstwerk, das in mehreren grossen Städten damals Aufsehen erregte, gelegentlich eines Brandes zugrunde gegangen ist.

direktor der Königlichen Museen, hatte Champollions Eingabe um ein Exemplar der Description befürwortet[1]), aber von einer besonderen Gunstbezeugung für den politisch noch immer etwas Verdächtigen konnte vorläufig um so weniger die Rede sein, als dieser seine erste Publikation über die neue Entdeckung dem traditionellen Brauch entgegen nicht dem König gewidmet hatte, was unvergessen blieb bei Hofe.

Um Champollions leidvolle Lage ganz zu verstehen, sei bemerkt, dass der Bischof von Hermopolis, der als Grossmeister bis zum Übermaass Papst und Königtum von den ihm Unterstellten verherrlicht sehen wollte, sich nicht mit Champollion und dessen Bestrebungen versöhnen liess, weil er das wahre Heil für das Unterrichts- und Erziehungswesen einzig nur von den Jesuiten erwartete und von jeher ein erbitterter und gefährlicher Gegner des für jene Zeit doch so sehr nützlichen „Enseignement Mutuel“ gewesen war, dessen energische Hebung durch die Brüder er diesen nicht verzieh. Sogar die Verjüngung des Tierkreises, die doch so manchen Kleriker mit dem Entdecker des hieroglyphischen Alphabetes ausgesöhnt hatte, vermochte nicht, seine Feindseligkeit abzuschwächen.

Von berechnenden Schmeichlern bis zu den Wolken erhoben und Bossuet, „den er schlecht kopierte“, gleichgestellt, bei Hof als unerschöpflicher Panegyriker der Bourbonen mit Ehren überladen, von unabhängigen Geistern dagegen sehr gering geachtet und von der Menge wegen der lächerlichen Auswüchse seiner Prunksucht mit derben Spottliedern gegeisselt, das war der Mann, der es binnen kurzem dahin brachte, dass in der Université durch systematisch betriebene Verdächtigungen und Angebereien neben anderen Missständen eine so unerhörte Demoralisation einriss, dass Sacy bereits am 1. Dezember 1822 der obersten Unterrichtsbehörde seine Demission gab, leider gerade dann, als er, mit Champollion versöhnt, ihm zu einer Anstellung hätte behilflich sein können, nachdem er ihm so lange hinderlich gewesen war. Da der Abbé Nicole sein Nachfolger wurde, musste einst-

---

1) Ende Juli 1824 erhielt er die Zusage.

weilen die Hoffnung auf Wiederaufnahme in den Unterrichtsverband für die Brüder dahinschwinden.

François, viel ungünstiger gestellt als Jacques-Joseph, sah also jeden Versuch seinerseits zur Förderung seiner pekuniären Verlegenheiten an den noch vorhandenen Vorurteilen gegen seine Person scheitern; auch die Herausgabe seines Briefes an Dacier hatte ihm keine Vorteile gebracht. Müssige Bewunderung einerseits, Neid und Zweifel andrerseits, das waren, äusserlich betrachtet, die Ergebnisse, die seine Entdeckung zunächst für ihn zur Folge hatte, — an eine Verbesserung seiner armseligen Lage, an eine praktische Förderung seiner wissenschaftlichen Zwecke schien niemand zu denken.

Dennoch kommt der ihm angeborene Humor auch in den Briefen aus dieser Zeit oft kräftig zum Ausdruck. Eine Probe davon gibt seine Schilderung der Aufnahme des Grossmeisters in die Académie française, wo dieser in seiner Antrittsrede mit schwülstigen Worten Ludwig XIV. und dessen neu errichtetes Reiterstandbild (Place des Victoires) verherrlichte, was in Champollion den alten Ingrimm gegen das Selbstherrschertum wieder neu belebte. Lässt er sich hier zu scharfer Ironie über das „väterliche Regiment“ der Bourbonen und ihrer übereifrigen Lobredner hinreissen, so klagte er doch auch zur selben Zeit über die politische Zerspaltung seines Vaterlandes: „Für alle Parteien ist Gefahr wie auch Hoffnung vorhanden; zum Lachen wie zum Weinen ist die Lage für jede. Ich selber habe mir nur erst eine feste Ansicht gebildet, die ich in den Worten zusammenfasse: Armes Frankreich!“

Zugleich mit dem Grossmeister trat Dacier in die Akademie ein. Während seine knapp und klar gehaltene geistvolle Rede den einstimmigen Beifall der Presse fand, wurden über diejenige des „Neuen Bossuet“, — des „Adlers der Kanzel“ Anspielungen laut, die den Ansichten Champollions über ihn entsprachen.

War dieser während der Herrschaft des „Grossinquisitors“, wie man den Grossmeister nannte, zu passivem Warten verurteilt, so beteiligte er sich desto eifriger an den Bestrebungen der geographischen und der asiatischen Gesellschaft,

an deren Begründung er ja seit Herbst 1821 mitgearbeitet hatte. Bei der Eröffnungsfeier der letzteren (am 20. Dezember 1822) war auch Louis Philipp von Orléans als Mitglied anwesend; er liess sich eingehend über den nunmehrigen Stand der neuen Wissenschaft von deren Begründer berichten, bekundete volles Verständnis für die schwierige Entwicklung derselben und fragte schliesslich, ob denn Paris mit seinen verhältnismässig wenigen ägyptischen Altertümern ihm genügendes Forschungsmaterial stelle? Damit legte er den Finger auf eine heimliche Wunde, denn der Entzifferer sah damals voll Sehnsucht nach England hin, wo fast täglich dem ägyptischen Wüstensande frisch entnommene Schätze eintrafen, die zunächst in Youngs Hände wanderten, um dann meistens in Privatsammlungen zu verschwinden, — unverstanden und unverwertet!

Doch woher das Geld nehmen zu dieser Reise, solange man an massgebender Stelle der neuen Entdeckung gegenüber sich kühler Reserve befleissigte? Von diesem Tage an erschienen die vier einigermassen nennenswerten ägyptischen Sammlungen, die Paris damals in sich barg[1]) ihm, der jede ihrer Nummern bereits ganz genau untersucht hatte, ungenügender als je zuvor. Dennoch ging er sie immer wieder durch, zuweilen in Begleitung von Freunden, um übersehene Einzelheiten aufzufinden oder neue Gesichtspunkte zu entdecken, denn nichts war ihm bedeutungslos, „die Sachen schienen zu ihm zu reden und ihm selber ihre versteckteste Eigenart zu offenbaren, da wo andere nichts oder doch nur Unwichtiges sahen“.

Es gelang ihm zuweilen, aus den verschiedenen Sammlungen, wenn auch nur in seinen Kopien, Dinge wieder zu vereinigen, die ursprünglich zusammengehört hatten[2]), und eine Freude war es für ihn, mit dem Ordnen der schönen Skarabäensammlung des Konsuls Duvant betraut zu werden.

---

1) 1. Das Königliche Antiken-Kabinet,
2. die Sammlung Durand,
3. „ „ des Konsuls Duvant,
4. „ „ von Thédénat Du Vent (fils).

2) Vergl. u. A. Précis I, p. 120. 121.

Er glaubte dafür einstehen zu können, dass die Skarabäen teils zu funerären Zwecken, teils aber auch wohl als Münze im öffentlichen Verkehr gedient hatten und teilte sie dementsprechend ein. Dabei verfehlte er nicht, sich Abdrücke sämtlicher Exemplare mit Inschriften zu machen, um seine eigene Sammlung, zu der er schon in seinen Studienjahren den Grund gelegt hatte, zu vervollkommnen[1]).

Etwa drei Wochen nach der erwähnten Frage Louis Philipps an ihn befand er sich frühmorgens im Auktionssaal für Kunstgegenstände, um dort vor Eintritt des Publikums noch einen der Sammlung Duvant zugehörigen Text abzuschreiben. Ein älterer Herr von hohem Wuchs und ungewöhnlich gebieterischem Aussehen erschien ebenfalls, beobachtete eine Weile stillschweigend das schnelle und stilvolle Kopieren der Hieroglyphen und sprach sich dann, sein Inkognito geflissentlich bewahrend, ebenso lebhaft wie begeistert über die ägyptischen Sammlungen Italiens aus, ganz besonders über die von Drovetti soeben an Sardinien verkaufte, die in Turin aufgestellt werden sollte. Champollion, den der Fremde natürlich sogleich in ihm erraten hatte, stellte sich diesem nun vor und in seiner grossen Erregung alle gewohnte Reserve beiseite lassend, schilderte er rückhaltlos die Vorteile, die das Durcharbeiten einer solch historisch bedeutsamen Sammlung für die Erforschung der altägyptischen Sprache bringen würde. Er beklagte zugleich in herben Worten, dass die französische Regierung, die für den Tierkreis von Dendera den damals enormen Preis von 150 000 Franken gezahlt hatte, aus übel angebrachter Sparsamkeit vor dem Ankauf der ihr lange Zeit zur Verfügung gestellten Schätze ihres Generalkonsuls zurückgewichen sei[2]) und sich dadurch eines wahren Verbrechens an der Nation („Crime de lèse-nation“) schuldig gemacht habe.

Erstaunt über den leidenschaftlichen Ausbruch, aber keineswegs unangenehm berührt, da er die Ansichten des Entzifferers durchaus teilte und dessen Feuereifer für die

1) Ein Teil dieser ausserordentlich schönen Abdrücke wird in der Familie noch aufbewahrt.

2) Dem Minister Corbière wurde vorgeworfen, zu einer Intrigue gegen Drovetti und Champollion die Hand geboten zu haben.

Weiterführung seiner Studien sehr erklärlich fand, stellte sich der Unbekannte nun als der Herzog von Blacas d'Aulps vor. Er vertiefte sich in ein langes Gespräch mit Champollion, der seinen bei Nennung dieses Namens jäh empfundenen Schrecken schnell zu überwinden alle Ursache hatte, denn diese erste Begegnung mit dem damals in Paris nichts weniger als beliebten Aristokraten endete mit dessen fester Zusicherung, dass er das Gedeihen der jungen Wissenschaft unentwegt im Auge halten werde. Dies Wort im Munde des Herzogs, der seit Jahren das grösste Interesse für die Archäologie bekundete und im Rufe eines tätigen Förderers der Wissenschaften und Künste stand, erweckte gegründete Hoffnungen in Champollion.

Nach längerer Abwesenheit Ende Oktober aus Rom zurückgekehrt, wo er eine schwierige Mission glücklich beendet hatte, war Blacas soeben erster Kammerherr[1]) des Königs geworden, in dessen hoher Gunst er stand, ohne sie für sich persönlich je zu missbrauchen. Bei Hofe fürchtete man ihn, aber eben deshalb fand seine Stimme dort den gewünschten Nachdruck. Da er jedoch das Haupt der Emigrantenpartei und die festeste Stütze der päpstlichen Interessen war, so hatte der „Atheist" und „Robespierre" von Grenoble bislang alle Ansichten seiner Partei über den Freund der Religion (L'ami de la Religion)", wie der Herzog im Vatikan und am Pariser Hofe offiziell genannt wurde, geteilt und musste sich nun gestehen, dass der von vielen Gemiedene und nicht selten in den Blättern in empfindlichster Weise Geschmähte[2]) sich ihm gegenüber als ein zugleich hochherziger und weitsehender Mann gezeigt hatte. Denn Blacas schien den wahren Grund aller gegen den „Ägypter" gerichteten Feindseligkeiten zu erkennen und nicht das geringste Gewicht auf die schweren Verläumdungen zu legen, von denen er unbedingt in der Umgebung des Königs und auch sonstwie bereits Kunde erhalten haben musste. Er traf hinfort mit Champollion mehrfach zusammen, teils in den

1) Prem. gentilhomme de la chambre du Roi, seit 1. Januar 1823.

2) Ein Journalist bemerkt über ihn, er habe „l'air d'un gouverneur de château fort qui croit avoir égaré ses clefs, au profit des prisonniers qui voudraient s'enfuir"; etc. etc.

ägyptischen Sammlungen, teils auch in seinem kostbaren Privatmuseum, welches, durch Leos XII. Freigebigkeit sehr bereichert, in der Rue de l'Université (damals Haus Nr. 42) eingerichtet war.

Auch Figeac, der inzwischen längst zurückgekehrt war, nahm an diesen Besprechungen teil, und da er in seiner sorgenden Liebe um François in praktischen Dingen viel weiter sah als dieser, hatte er bei der ersten Kunde von der Bekanntschaft mit Blacas seinen Bruder veranlasst, den Brief an Dacier sowohl an den König, wie auch an den Herzog zu senden; ja, er hatte den Entwurf zu den nötigen Begleitschreiben noch von Grenoble aus — so eilig dünkte ihm die Sache — wenige Tage vor seiner Abreise von dort nach Paris gesandt.

Was niemand zu tun vermocht hatte, brachte Blacas in wenigen Wochen zustande: eine günstigere Stimmung bei Hofe, so dass er bereits Mitte Februar 1823 im Auftrage Ludwigs XVIII. seinem Schützling eine goldene Dose mit dem königlichen Namenszug in Brillanten, und mit entsprechender Inschrift[1]), übergeben konnte. Zugleich aber liess der König dem „Ägypter" durch den Herzog nachdrücklichst in Erinnerung bringen, dass eine Entdeckung von solcher Wichtigkeit unter den Schutz des Monarchen gestellt werden müsse, „damit jede Streitigkeit mit verspäteten Mitbewerbern vermieden werde."

Dem politischen Gewissen Champollions konnte aus naheliegenden Gründen dieser in so huldvoller Weise gemachte Vorwurf nur lieb sein.

Obwohl es noch nicht zu einer Audienz kam, — die Widmung an Dacier konnte nicht rückgängig gemacht werden, — ging doch des Herzogs Plan dahin, noch im Laufe des Frühjahres die nötigen Gelder zu einer ausgedehnten, auch England umfassenden Studienreise seines Schützlings zu beschaffen.

Wie weit aber auch die Angelegenheit Mitte März gediehen sein mochte, der Ausbruch des französisch-spanischen

---

1) „Le roi Louis XVIII à M. Champollion le jeune à l'occasion de sa découverte de l'alphabet des hiéroglyphes."

Krieges machte diesen Hoffnungen schnell ein Ende und bekümmerte nicht nur tief den Gelehrten, sondern auch den Vaterlandsfreund in Champollion, dem der Zweck dieses Feldzuges, nämlich die blutige Wiederaufrichtung des Absolutismus in seiner unliebsamsten Form, und obendrein zugunsten Ferdinands VII., als eine Schmach für Frankreich erschien. Übrigens machte die liberale Partei nicht Ludwig XVIII., sondern neben Artois die überaus rührige und nur allzu energische Gemahlin des Dauphins, Maria Theresias Enkelin, dafür verantwortlich.

Doch auch von England her zog ein Unwetter auf für den ahnungslosen Forscher, und seine Folgen sollten sich viel hinderlicher für eine gedeihlich ruhige Entwicklung der jungen Wissenschaft gestalten als der Krieg. Es war ein anonymer Artikel in der Nummer 55 der Quarterly Review (Februar 1823, p. 188—197), der den französischen Entzifferer zu dieser Zeit in um so grösseren Zorn versetzte, als sich mit der feigen Art des Angriffs eine erheuchelte Unkenntnis des bis dahin auf dem ägyptischen Sprachgebiet Geschehenen verband. Nicht nur wurde hier behauptet, dass das hieroglyphische Alphabet für die Texte des pharaonischen Ägyptens wertlos sei, da es nur eine die Schreibung der fremden Namen und Wörter bezweckende griechische Erfindung sei, sondern von den wenigen Zugeständnissen, die der Anonymus den phonetischen Hieroglyphen machte, schrieb er um der prinzipiellen Ausplünderung Champollions willen Sacy und Åkerblad Erfolge zu, die sie niemals auch nur von ferne angestrebt, geschweige denn erreicht hatten. Zwar wurden in dem sonderbaren Machwerk auch auf Young einige Steinchen geworfen, dennoch aber erweckten gewisse Wendungen im „Ägypter“ sogleich den Verdacht, dass hier zum mindesten eine Inspiration von seiten seines Rivalen vorliege.

In energischen Worten forderte er daher von diesem Stellungnahme zu dem Schriftstück und warnte ihn vor einer etwa erfolgenden Erwiderung seinerseits. Young stellte sich nun zwar ärgerlich über das Unrecht, das ihnen beiden geschehen sei, sein Biograph jedoch nennt ihn späterhin ohne Zaudern den Verfasser jenes Artikels.

Champollion hatte sich letzthin alles Ernstes mit Young versöhnt geglaubt, und seine Briefe an ihn, in denen er freimütig seine neuesten Resultate demonstriert, bezeugen dies. Hier und da hatte er in bester Absicht um des andern Meinung gebeten und überhaupt alles getan, um ein friedliches Zusammenwirken zu ermöglichen. Es hatte ein Austausch von Studienmaterial stattgefunden, und im November 1822 schrieb François an Jacques-Joseph: „Er ist ein guter, loyaler Engländer." — Hieratische Textanfänge mit darin enthaltenen hieratischen Ziffern (an die Young freilich nicht glaubte), waren nach London gewandert und endlich auch das von Raoul Rochette förmlich erkämpfte griechische Protokoll[1]) zum Papyrus Casati; aber schwerer Undank wurde, wie erwähnt, Champollion für diese Gefälligkeit zuteil.

Young hatte erst durch den gedruckten Brief an Dacier die ganze Tragweite von seines Rivalen Leistung ersehen und sich infolgedessen zur Gegenwehr aufgerafft. Während also der „Ägypter" den Frieden unterzeichnet wähnte, schliff jener ganz im Geheimen die Waffen zum Angriff, obwohl er noch eine längere Wunschliste nach Paris absandte. Seine in Italien weilenden Freunde Ant. Nibby und Sir William Gell, besonders aber Bankes und William John in London, schürten die wieder aufspringende Flamme des Hasses durch derbe Verunglimpfungen Champollions, „der Sie", so meint Gell, „in seinem Buche erniedrigt, indem er Sie mit Sacy und Co. gleichstellt, nachdem er Ihnen fast all und jedes weggenommen hat."

Fast unglaublich will es erscheinen, dass des grossen Gelehrten sonst so klarer Geist das sich mühsam hinschleppende Scheinwesen seines „Systems", welches der Wissenschaft als eine Totgeburt erscheint, aus Überzeugung (nicht wie andere aus unlauteren Gründen) gegen Champollions mit lebensvollen Organen kräftig emporwachsendes Werk aufrecht zu halten versuchte.

Inzwischen hatte Letronne am 1. März 1823 seine „Re-

1) Young selber äusserte sich in unverzeihlich zweideutiger Weise über die Verzögerung der Sendung, obwohl er die Ursache davon kannte.

cherches pour servir à l'histoire d'Egypte" herausgegeben, die auf Grund griechischer und lateinischer Inschriften eine seit 1817 vorbereitete Darstellung der ägyptischen Geschichte in allen ihren Erscheinungsformen liefern sollten. Dieses wichtige Buch machte viel böses Blut, denn die Gegner des Autors nahmen es als Beweis dafür, dass die „Philhellenen" wirklich, wie Hammer-Purgstall behauptet hatte, „sich in enge Kreise einschliessen und für das einzig Wahre . . . nur das ansehen, was sie in ihren Klassikern finden," ausserhalb deren, selbst für Ägypten, kein Heil zu suchen sei.

Jomard dagegen war bestürzt, das neue Opus als „unerlässliche Fortsetzung und Vervollständigung" der Description hinnehmen zu sollen, deren „zweifelhaft gebliebene Punkte es berichtigen oder erhellen" wollte.

Champollion hiess das Buch willkommen trotz des scharfen Seitenhiebes, den ihm der Hellenist darin erteilte, und zwar bezüglich des kleinen Philae-Obelisken, der in der Feststellung des hieroglyphischen Alphabetes den Ausschlag gegeben hatte (Siehe oben, p. 404 ff.). Von dem schärferen Hieb[1]), der ihm in dem auffallend schmeichlerischen Brief versetzt wurde, mit dem der Hellenist die Recherches an Young sandte, erfuhr der „Ägypter" damals nichts. — Nun hatte zwar Letronne sein Buch in erster Linie Young gewidmet, — doch in der darin enthaltenen Erörterung des Alphabetes hatte er notgedrungen nur von Champollions Ergebnissen reden können!

Young war wie betäubt von diesem Schlage, denn gerade auf Letronne hatte er am festesten gebaut; auch nahm sich das seltsame Begleitschreiben, das den Balsam für die geschlagene Wunde bedeuten sollte, im Grunde genommen wie ein böser Scherz aus.

Arago ebenfalls, obwohl ein eifriger Bewunderer des grossen Physikers, bewahrte im Punkt der Hieroglyphen neuerdings kühlste Zurückhaltung. Gefällige Freunde sowie seine eigene reizbare Natur redeten Young indessen ein, dass Sacy, Letronne, Arago u. a. nicht aus Über-

1) „ . . . La liberté que j'ai mise en parlant de certain charlatan de notre pays, monopoleur de l'Egypte, ne plaît pas à tout le monde, mais c'est là ce dont je m'inquiète peu." Leitch, p. 252.

zeugung, sondern „aus Furcht vor Champollion“ und aus nationaler Eitelkeit“ ihm die Palme zu entreissen strebten! Mit brennendem Eifer vollendete er deshalb die bereits angekündigte Verteidigung seiner Prioritätsrechte und seines Systems überhaupt. Niemand erwartete sie ungeduldiger als Champollion, der ihm jedoch, durch den Titel des entstehenden Buches gewarnt, am 23. März zuruft „Niemals werde ich darein willigen, ein anderes Originalalphabet als das meine anzuerkennen, insofern es sich um ein hieroglyphisches Alphabet im eigentlichen Sinne des Wortes handelt.“

Alexander von Humboldt dagegen stählte dem Londoner Freunde die sinkende Kraft. Ihm wurde daher der „Bericht über einige neue Entdeckungen in der hierogl. Literatur ... einschliesslich des von Herrn Champollion erweiterten Originalalphabetes des Verfassers“[1]) gewidmet, dessen Erscheinen, Ende März 1823, um so mehr Aufsehen machte, als der Autor hier zum erstenmal mit offenem Visier erschien. Nun erst begann man auch in weiteren Kreisen von Youngs Entzifferungsarbeiten zu sprechen, in Paris freilich zu seinem Schaden, denn wie erwähnt, erfreute sich der Brief an Dacier dort einer durchschlagenden Popularität, wenn allerdings auch in erster Linie bei den Laien, da diese nicht mit dem Maassstabe verletzter Selbstliebe an ihn herantraten.

Das hieroglyphische Alphabet galt den Parisern als eine in ihrer Mitte erstandene Entdeckung, ein Meisterwerk, das ihnen kein Brite rauben sollte. Wie der Tierkreis einst, so wurde nun die Entzifferung zur Tagesfrage. Die werdende Lösung des uralten Problems reizte zu sehr die Neugier und war viel zu überraschend, um nicht zu allerhand lustigem Zeitvertreib anzuregen; man bemühte sich, „die mehrtausendjährigen Buchstaben des neuen Alphabetes“ stilvoll nachzuzeichnen, allerlei Namen oder gar wohl andere Wörter und ganze Sätze damit zusammenzustellen. So war denn die spöttische Bemerkung des Anonymus in der „Quarterly Review“, dass man in

1) An account of some recent discoveries etc. London 1823.

Paris schon Liebesbriefchen mit Champollions Alphabet schreibe, nicht ganz aus der Luft gegriffen, nur begann man in England diese an sich so unschuldige Tatsache, die kein billig Denkender dem Entzifferer zur Last legte, als kennzeichnend für dessen „Oberflächlichkeit“ hinzustellen, sowie für seine „frivole Art, den eingebildeten Erfolgen“ Glauben zu verschaffen. Der böse Same ging auf, trug Frucht und wucherte weiter, überall wo Beschränktheit, starrer Sinn und unlautere Absicht den sorgsam gezeitigten Ergebnissen des berufenen Forschers entgegentraten.

Mit immer grösserer Heftigkeit stiessen die entgegengesetzten Meinungen aufeinander, und unweise Freunde schadeten Champollion ganz erheblich dadurch, dass sie mit allzureichlichen Lorbeerspenden die Opposition um so stärker herausforderten. Ihre ungezügelte Begierde nach neuen Resultaten und ihr hartes Drängen, dass er Youngs Fehdehandschuh sofort aufnehmen müsse, quälten ihn ebensosehr, wie die Angriffe derer, die ihm die Kraft zu wirksamer Verteidigung absprachen. Boshafte Prophezeiungen kreuzten sich mit übertriebenen Hoffnungen, und einige wahrhaft weise Freunde des Entzifferers, wie Arago, Dacier, Victor Cousin und Fourier vermochten die Sachlage nicht so wie sie wünschten zu klären.

An den in hohem Ansehen stehenden und völlig internationalen „literarischen Abenden“ des schon erwähnten Barons de Férussac wurde mancher hitzige Streit ausgefochten, weshalb der „Ägypter“ diesen Zusammenkünften meistens fernblieb. Von Férussac der soeben dem König die erste Nummer des sich schnell verbreitenden Bulletin Général[1]) überreicht hatte, dazu gedrängt, fasste er etwa Anfang April den Entschluss, so schnell wie möglich aus seinen neuesten Ergebnissen, also lange vor deren völliger Klärung, das Geeignetste zu einem öffentlichen Protest gegen Young zusammenzustellen.

Vor allem wollte er durch eine Vergleichung der beiden

---

1) Anfangs: Bullet. gén. et univ. des annonces et des nouvelles scientif., später: B. univ. des Sciences et de l'Industrie. — Section 7e: Histoire, Antiquité, Philologie.

Lesungen von „Ptolemäus“ und „Berenike“ endgültig dartun, auf welchem der beiden Systeme die junge Wissenschaft mit Sicherheit aufgebaut werden könnte.

Noch im April lass er deshalb einen Teil seiner neuesten Abhandlungen vor der Inschriften-Akademie und stellte Wichtigeres in Aussicht. Kurz zuvor hatte er das bedeutend erweiterte hieroglyphisch-demotische Alphabet, dem nun das hieratische beigefügt war, vorgelegt und den Wert desselben durch Lesung der verschiedensten Wörter nachgewiesen. Eine schon im vorhergehenden Januar verlesene Arbeit über altägyptische Königsnamen und ihre Berichtigung durch die Thronnamen der Liste von Abydos hatte er von Tag zu Tag veröffentlichen wollen, doch enthielt ihm Bankes nicht nur die dringend dazu nötige Originalkopie vor[1]), sondern auch die Erlaubnis zur Publikation. In letzterem Punkte rücksichtsvoller als Young, der durch vorschnelle und unbefugte Veröffentlichungen, z. B. über den Papyrus Casati, in Paris Anstoss erregt hatte, legte Champollion seine Arbeit im Manuskript vor.

Auch auf den Druck der hieratischen[2]) und der demotischen Denkschrift musste er nun verzichten, denn die dafür bestimmten 3000 Franken genügten kaum zur Herstellung der vielen Tafeln für die geplante umfangreiche Apologie, deren Text allerdings kostenlos in der Königlichen Druckerei hergestellt und Champollion zum freien Verkauf überwiesen werden sollte.

Von einer völlig ausgereiften, alles umfassenden Arbeit, zu deren gedeihlichem Abschluss die italienische Studienreise und eine spätere Expedition nach Ägypten für unbedingt nötig erachtet wurden, war also keine Rede mehr! Wie sehr aber auch dieses Vorwärtshasten auf kaum gesichertem Grunde seiner innersten Natur zuwider war, so stand doch jetzt seine wissenschaftliche Ehre auf dem Spiele und durfte nicht länger mehr allen erdenklichen Schmähungen ausgesetzt werden. Was daher am 27. September nur erst

1) Er verbarg besonders eine Anzahl von griechischen I^ns^, zu denen Champollion die entsprechenden hierogl. I^ns^ (von demselben Gebäude) besass und die sein System glänzend bestätigt hätten.

2) Ein Teil davon 1843 im Dict. hiérogl. veröffentlicht: s. Préface.

angedeutet war, das sollte nun laut ausgesprochen werden. Da galt es zu prüfen und zu sichten, um möglichst nur Bewiesenes zu geben, und unter dem Druck einer gewaltigen Ideenströmung, die ihn unaufhaltsam vorwärts riss, gelang es dem Entzifferer, in kurzer Zeit die Grundlage seines Systems mit sicherer Hand weit über die Grenzen des Briefes an Dacier hinaus festzulegen.

Eine Bereicherung der Sammlung Thédénat, für die sich auch Blacas interessierte, war ihm dazu nützlich, ebenso verschiedene inedierte Dokumente der Kommission, die ihn Jomard nach langjährigen Bitten nun endlich benutzen liess, um sich dankbar zu erweisen für die ihm von seiten Champollions zuteil gewordene Förderung und Anerkennung seiner Aufsehen erregenden Arbeit über das metrische System der Ägypter.

Inmitten dieser bewegten Tage fand am Montag, dem 21. April 1823, die erste öffentliche Jahressitzung der asiatischen Gesellschaft statt, zu der sich eine glänzende und zahlreiche Versammlung eingefunden hatte.

Louis Philipp von Orléans, der Ehrenpräsident, hob in seiner grossen Festrede die Erforschung der alten Sprachen als hervorragendes Bildungsmittel des Menschengeistes hervor und gedachte dabei mit ehrenden Worten der neuen Entdeckung und ihres Urhebers. Diesem tat es wohl, nach so vielen bereits erlittenen Gehässigkeiten an berufener Stätte diese Anerkennung zu finden. — Eine Freude war es ihm ebenfalls, nach Schluss der Sitzung eine Anzahl in Paris residierender Delphinaten sich beglückwünschend ihm nahen zu sehen, unter ihnen Casimir Périer und dessen Brüder. Auch Thevenet war anwesend und stand eben mit dem Freunde etwas abseits, als der Kriegsminister, Marschall Suchet, Herzog von Albufera, zu Champollion trat, der einst in schwerster politischer Drangsal zu ihm nach Chambéry geeilt war, um ihn gegen die Verbündeten (und gegen die Bourbonen!) um Hilfe anzuflehen. Die Zeiten haben sich geändert, sagte der Marschall halblaut, mit kräftigem Händedruck, aber ich hoffe, dass Sie sich mit dem Wechsel der Sachlage ausgesöhnt haben.

Sichtlich bewegt schwieg der so Angeredete, dem plötzlich

Napoleons grosse Gestalt und alles, was seine Wissenschaft ihm dankte, vors Auge zurückgerufen wurde. Noch ehe er eine Antwort fand, trat Chateaubriand, dessen Falkenblick die kleine Szene richtig deutete, heran und bemerkte: Wer vor sich die Sonne emporleuchten sieht, wird schwerlich die entschwundene Nacht beweinen. — Immerhin, Exzellenz, stehe ich in meiner Eigenschaft als Altägypter mit der Hälfte meines Ich stets in der Vergangenheit, erwiderte Champollion sofort.

Sie sprechen in Hieroglyphen. — Ich meine damit, dass mein Herz, solange es in mir weiter schlägt, neben der Sonne, die ich dankbar begrüsse, auch die Gestirne der Nacht, die mir geleuchtet haben, ein jedes in seinem eigenen Glanze, weiter leuchten sehen wird.

Da legte sich ihm unversehens eine Hand auf die Schulter und eine ihm bekannte Stimme sagte freundlich: In Ihrem Seelengarten hat das seltene Blümchen Dankbarkeit starke Wurzeln geschlagen. Seien Sie stets, wie heute, sein unerschrockener Hüter!

Es war Blacas, der unbemerkt an Suchets Platz getreten war und alles mit angehört hatte. Schwerlich ahnte der Gewaltige, vor dem sich alles beugte, dass Champollions mutige Dankbarkeit auch ihm selber einst ein Trost im Dunkel der Verbannung sein würde. — Seine hochsinnigen Worte waren geeignet alle Besorgnisse, die hier und da seinem Schützling noch aus gewissen, zwischen ihnen vorhandenen unüberbrückbaren Meinungsverschiedenheiten entstanden, endgültig zu beschwichtigen und rückhaltlosem Vertrauen Raum zu geben. Auch entging es dem Entzifferer nicht, dass seit eben dieser Stunde des Herzogs warmes Interesse für sein Werk sich auch auf seine Person übertragen hatte.

Der schon erwähnte Frédéric Cailliaud aus Nantes hatte der Sitzung ebenfalls beigewohnt. Seine Ankunft war ein glückliches Ereignis für Champollion, der in dessen Papieren nun zum erstenmal neben den Denkmälern Ägyptens und Nubiens auch die von Meroë und von Ober-Äthiopien sah, die er, wegen ihrer Ähnlichkeit mit den beiden erst-

genannten, sogleich als äusserst wichtig erkannte. Cailliaud beglückte ihn aber besonders durch eine so sehr von ihm ersehnte Kopie der Königstafel von Abydos, welche die vereinzelten Königsnamen, die ihm Young aus Bankes' Kopie übersandt hatte, sogleich überflüssig machte. Etwas später als Cailliaud selber, der in Paris den Druck seiner Werke überwachen wollte, langten dessen Mumien an, unter denen die des „Petamon, des Sohnes der Kleopatra", aus römischer Zeit hieroglyphische Inschriften mit hieratischer und demotischer Übersetzung aufwies und somit neues Gleichungsmaterial für die hieratisch-demotische Schriftart lieferte. Dank der wechselnden Orthographie in wiederholt vorkommenden Wörtern wurden infolgedessen nicht nur schon bekannte phonetische Werte gesichert, sondern es konnten ihnen neue hinzugefügt werden; auch gaben diese Inschriften gute Auskunft über die Natur der Vermischung des lautlichen mit dem bildschriftlichen Element. Damit war eine nachträgliche, überaus wertvolle Bestätigung für das zwei Monate früher der Akademie vorgelegte erweiterte Alphabet des Briefes an Dacier gewonnen.

Überdies jedoch zeigte die innere Sargmalerei einen Tierkreis, der demjenigen von Dendera so ähnlich war, dass die Altersbestimmung dieses letzteren durch Champollion hier vollauf bestätigt wurde. Nachdem er im Mai und im Juni je eine lange Abhandlung vor der Akademie verlesen und diskutiert hatte, wurde der Druck des Werkes begonnen. Zwar sprach Sacy öffentlich die Befürchtung aus, die nachgewiesenen Tatsachen möchten zu vorschnellen Folgerungen verleiten, die durch nachfolgende Entdeckungen hinfällig gemacht werden könnten — er stellte hier Letronne als Vorbild weiser Beschränkung hin, — doch der Entzifferer war so fest davon überzeugt, dass kein ägyptisches Denkmal fernerhin die Fundamente seines Systems erschüttern könnte, die in aller Eile zu legen er durch Young gezwungen wurde, dass er unverzagt vorwärts eilte.

Er glaubte, seine Entdeckung gegen einen Prätendenten schützen zu müssen, aber schon rüsteten sich zwei andere zum Angriff auf dasselbe, nämlich der Grieche Ritter

A. J. Gulianoff[1]), für dessen Schriften über die Hieroglyphen der Archiv- und Staatsrat Hummelauer aus Wien Champollion zu interessieren suchte, und der Leipziger Professor der alten Literatur, Friedrich August Spohn[2]), von dem ihm der Hellenist Raoul Rochette zuerst sprach, da nämlich jener wiederholt eine Kopie des Papyrus Casati von ihm erbeten hatte. — Man versprach sich gerade damals in Leipzig und in Berlin so viel von Spohns bereits angekündigter Arbeit „über die ägyptische Kursivschrift“, dass auch die beiden Humboldt in freudiger Erwartung dem Werke entgegensahen. Alexander versprach sogar schon, das erste Exemplar (gleichsam als Huldigung) an Young zu senden, „den Vater aller Entdeckungen, die man über die mysteriöse Sprache Ägyptens gemacht hat,“ wie er ihm am 30. Juni 1823 von Paris aus schreibt. „Sie haben Bahn gebrochen für Studien, von denen man vor 15 Jahren noch gar keine Vorstellung hatte. Ihre Ideen gären (fermentent) in allen Köpfen . . . .“

Humboldt wollte mit diesen Worten an Young Champollion nicht zunahe treten. Er interessierte sich ebenso sehr (wenn auch mit viel geringerem Verständnis in diesem speziellen Fall) wie sein Bruder Wilhelm für das, was der wahre Entzifferer bis dahin geleistet hatte; er glaubte jedoch, dass das grosse Werk vieler Mitarbeiter bedürfe, daher er denn jede ihm dazu geeignet scheinende Kraft willkommen hiess. So trat er auch Gulianoff näher, der seinen Freunden, dem russischen Hofrat und Akademiker Julius Klaproth[3]) und dem namhaften Hellenisten Karl

1) Er galt für einen Russen, weil er auf Rechnung des Zaren „polyglotte Studien“ in Paris trieb. Ende 1821 stellte ihn Humboldt auf Klaproths Ersuchen der Acad. française vor, die ihn jedoch wenig beachtete. Er verfasste (wie Klaproth) Pamphlete jeder Art unter wechselndem Pseudonym. „M. Ausonioli à Paris est le même, que M. Goulianoff en Russie et M. Joulianos en Grèce.“

2) 1792—1824. Sein Werk über das ägyptische Schriftsystem wurde von seinem Schüler Gustav Seyffarth fortgesetzt und herausgegeben.

3) Geb. 1783 zu Berlin; von 1802 bis 1812 in Russland und Asien, späterhin in Italien; danach Professor der ostasiatischen Sprachen in Paris, dort gest. 1835.

Benedikt Hase, der seit 1805 in Paris lebte, anvertraut hatte, dass er auf Grund seines allein richtigen Verständnisses von der vieldeutigen Erklärung des Clemens eine durchgreifende Reform von Champollions „fehlerhaften Theorien", wenn nicht überhaupt eine Neuschöpfung, ausarbeite. Dieser heute vergessene Gelehrte meinte noch im Jahre 1839 „die Zugänge zum Heiligtum entdeckt zu haben." Er fand im Sommer 1823 in Klaproth einen energischen Helfer, obwohl dieser bis dahin in einer für Champollion sehr unliebsamen Weise dessen System mit Lobpreisungen überschüttet hatte. Der Hofrat taufte nun die wissenschaftliche Neuheit mit dem selbst ersonnenen Namen akrologisches System und suchte, aus Lust an der Opposition, sogleich Propaganda für die noch gar nicht greifbar vorhandene Theorie Gulianoffs zu machen. Letztere gipfelte in der Idee, „dass eine und dieselbe Hieroglyphe gleich zutreffend alle Gegenstände bezeichnen könne, deren Name mit demselben Buchstaben wie der durch die Hieroglyphe dargestellte Gegenstand anfange, nämlich in dem Sinne, dass z. B. das Bild eines Hauses auch Hund, Hand, Hammer usw. gelesen werden könnte, da diese Wörter in der gesprochenen Sprache mit demselben Buchstaben beginnen.

Von diesen vorerst nur ganz unter der Hand mitgeteilten „vielverheissenden Reformen" gelangte genug an Letronnes Ohr, um ihn sogleich den Namen wie das Wesen derselben energisch verwerfen zu lassen. — Champollion, ganz betroffen über die neue Theorie, sah mit Erstaunen, dass sie aus derselben Wurzel aufgewachsen war, wie sein eigenes System, und dass sie, bei nur oberflächlicher Betrachtung, sich ebenso wie dieses zu dem Ausspruch des Clemens über die „ersten" Schriftelemente (*πρῶτα στοιχεῖα*) verhielt. Seiner Entdeckung eingedenk, dass jede lautliche Hieroglyphe den Gegenstand darstellt, dessen Name im Ägyptischen mit dem Buchstaben anfängt, den sie bezeichnen soll, hatte auch er vorübergehend Lust verspürt, des Alexandriners Worte direkt auf ein akrophonisches Verfahren zu beziehen, das in der (nicht massgebenden) letzten Zeit des Ägyptertums voll in Anwendung gekommen und deshalb dem Clemens zweifellos bekannt gewesen war.

Die Versuchung war gross, denn mit einem Hinweis auf ganz analoge Vorkommnisse in andern Alphabeten des Altertums[1]) schien bei einer nur flüchtigen Prüfung der Worte *πρῶτα στοιχεῖα* die Echtheit seines Systems bewiesen zu sein. Doch seine Zurückhaltung in allen zweifelhaften Punkten, sein redliches Bemühen, stets nur verbürgte Wahrheit zu geben, bewahrte ihn vor einem grossen Irrtum, indessen Gulianoff überhaupt keine, ein Alphabet konstituierende Buchstaben darin erkennen wollte, sondern einen so buchstäblichen Sinn in die Worte legte, dass ein willkürliches und unverständliches, keinesfalls aber lautliches System die Folge davon war. Im Grunde genommen, hätte dieses trotzdem als ein Versuch gelten können, die Entstehung der von Champollion gefundenen Lautwerte zu erklären. Letzterer fühlte, dass die Zeit hierzu noch längst nicht gekommen war, und ging deshalb dieser Frage, deren Beantwortung ohnehin belanglos für seine nächsten Ziele war, vorsichtig aus dem Wege.

Bekannten gegenüber äusserte er, dass er die *πρῶτα στοιχεῖα* im ganz allgemeinen Sinne als alte (anciennes, primitives, *πρῶτα*), altgewohnte lautliche Schriftzeichen der Ägypter auffasse; trotzdem scheute er sich, auf seine alleinige Autorität hin das heiss umstrittene Wort *πρῶτα* des griechischen Textes vor aller Welt als Stützpunkt für seine Entdeckung hinstellen zu sollen. „Wird man es mir glauben wollen?" fragte er sich noch Ende Juli, als sein Précis bereits halb gedruckt war, mit Besorgnis. Die Macht der Ereignisse drängte ihn auch bald zu einem anderen Entschluss. Klaproth, der sich unliebsam oft bei ihm einstellte, bestand mit der ihm eigenen Hartnäckigkeit darauf, eine Kritik des akrologischen Systems von ihm zu erhalten, doch der Entzifferer wollte vorläufig jede Herausforderung der vor nichts zurückschreckenden Gereiztheit dieses Orientalisten, dem von Florenz her ein übler Ruf vorhergegangen war, vermeiden. Er entschuldigte sich deshalb mit Zeitmangel, was um so glaubhafter erschien, als er soeben

1) Z. B. im Hebräischen: Bēth = das Haus; Bēth zugleich auch Name des Buchstabens B.

die bevorstehende Herausgabe seines Pantheon in den Blättern angekündigt[1]) hatte. — Eines Tages, als Klaproth von neuem kam, unterbrach er ein Abschiedsgespräch Thevenets mit Champollion, dem des Freundes Abreise schmerzlich war. In seinem Unwillen über die Störung fand er plötzlich den Mut, die von ihm geforderte Besprechung der unhaltbaren Theorien Gulianoffs freimütig zu verweigern. Gewohnt, alles persönlich aufzufassen, wurde Klaproth nun dermassen erregt, dass er mit einem spöttischen Seitenblick auf Thevenet äusserte, wie weise es sei, sich mit Freunden zu umgeben, die nicht durch Aufstellung neuer Systeme den eigenen Ruhm zu gefährden vermöchten.

Das hiess den „Ägypter“ an der empfindlichsten Stelle verwunden, und nur noch der Verteidigung des Freundes eingedenk, an den ihn seit seinem zwölften Jahre unlösbare Bande des Herzens fesselten, liess er sich zu Äusserungen hinreissen, die ihm lebenslang teuer zu stehen kommen sollten. Für den Augenblick zog sich Klaproth geschickt aus der Verlegenheit und er schien sogar den Auftritt so völlig vergessen zu haben, dass er drei Wochen später mit schmeichlerischen Worten Champollion einige seiner Werke zum Eintausch gegen das Pantheon anbot, dessen erste Lieferung[2]) ihn „schon im voraus in Extase versetze“, so dass er nach erfolgter Zusage einen begeisterten Dankesbrief schrieb[3]).

Seine Verdienste um die von ihm an Ort und Stelle erforschten ostasiatischen Sprachen wurden in Paris, das ihm wie Humboldt zur zweiten Heimat geworden war, gebührend anerkannt. Aber man wusste zu viel von seinen zügellosen Ausschweifungen, kannte zu sehr seine Rachsucht, da wo er seine eitle Selbstliebe verletzt glaubte, und wich deshalb zurück vor seiner mit glatter Freundlichkeit übertünchten Hinterlist. Auch war es ein offenes Geheimnis, dass er, unmittelbar nachdem ihn Friedrich Wilhelm III. mit Gunst-

1) Siehe den Moniteur Universel vom 21. Juni 1823.
2) Erschienen am 17. Aug. 1823.
3) Briefe vom 12. u. vom 13. Aug. 1823.

beweisen überschüttet hatte, heimlich nach Elba geeilt war, um fussfällig Napoleons Gunst zu erflehen, da sein politischer Spürsinn bereits einen bevorstehenden Wechsel in der Weltlage gewittert hatte.

Wie scharfsinnig er alles zur Erreichung seiner Zwecke heranzuziehen wusste, bewies er nun dadurch, dass er, ohne sie darum zu befragen, drei Hellenisten gegen den „Ägypter“ in die Schranken führte, nämlich Hase, Raoul Rochette und Letronne.

Hase, dessen nahezu unbegrenztes Wissen[1]) man unaufhörlich in Anspruch nahm, aber auch nicht selten ungestraft missbrauchte, da er dem Urteil seiner Zeitgenossen zufolge seine Würde nicht zu wahren verstand, verhehlte seine Abneigung gegen Champollion nicht. Sie datierte seit dessen Studentenjahren, weil der Jüngling unbedachtsamer Weise Hase hatte fühlen lassen, wie wenig sympatisch ihm ein Mann mit allzu geschmeidigem Rückgrat und mit je nach Bedürfnis wechselnder Meinung war. Neuerdings nun sah der Hellenist einen Konkurrenten für seine akademische Kandidatur in dem „Ägypter.“

Raoul Rochette war bereits seit Monaten der Brüder Gegner, freilich aus einem eigentlich nur Figeac betreffenden Grund. Er führte nämlich mit Unrecht einige Verse gegen ihn auf Figeac zurück und wollte sich weder aufklären, noch versöhnen lassen.

Letronne seinerseits hatte zwar begonnen, das ehedem so schwer von ihm beargwohnte Entzifferungssystem seines Landsmannes ernstlicher als zuvor zu prüfen, und viele Vorurteile waren bereits geschwunden, aber seine mehr als kühle Reserve hielt an.

Klaproth verwies nun alle Zweifler an Champollions Entdeckung triumphierend auf die Haltung dieser Hellenisten gegenüber dem Entzifferer, was dessen wissenschaftlichem Ansehen sehr schadete, denn nach kurzer Zeit war die Sache in aller Munde, und selbst seine Anhänger glaubten nun, dass sein System „keinen Stützpunkt in den Aussagen der Klassiker zu finden scheine.“ Interessant

1) Er wurde allgemein „l'Encyclopédie ambulante“ genannt.

ist die Gegenüberstellung zweier inhaltschwerer Artikel im Moniteur jener Tage: Am 5. August erklärte Champollion (oder vielmehr liess erklären), dass jede hieroglyphische Inschrift zum mindesten zu zwei Dritteln lautlich zu lesen sei mit den überall ihren Wert behaltenden Buchstaben seines Alphabetes, das somit als der wahre Schlüssel zum gesamten ägyptischen Schriftsystem angesehen werden müsse (No. 217, Mardi 5 Août 1823). Zwei Tage später erschien die Besprechung von Letronnes erwähnten: Recherches pour servir etc. durch Hase[1]). (No. 219, 7 Août 1823.)

Diese bedrohlich anwachsende Bedrängnis zu einer Zeit, wo man mit grösster Spannung dem Erscheinen des Précis du système hiéroglyphique als dem Prüfstein der Entzifferungsmethode entgegensah, erschreckte die Brüder um so mehr, als gerade die Aussage des Clemens zu leidenschaftlichen Diskussionen und zu Anfeindungen Anlass geben musste. François entschloss sich daher, eine offene Bitte an Letronne zu richten, damit ihn dieser durch seine Autorität moralisch unterstützen und die fragliche Stelle des griechischen Textes selber analysieren möchte. Dieses freimütige Vorgehen hatte die gewünschte Wirkung. Denn Letronne, obwohl passionierter Grieche und eben deshalb seit Jahren sehr verstimmt, dass jener es wagte, Ägypten als den Urquell der europäischen Zivilisation auf den Schild zu heben, hatte doch andrerseits eingesehen, dass Clemens das graphische System dieses Landes in kurzen Zügen ebenso darstellte, wie Champollion, unabhängig von ihm, es durch die Denkmäler erkannt und entwickelt hatte. In voller Übereinstimmung mit ihm übersetzte er die *πρῶτα στοιχεῖα* durch Buchstaben (lettres).[2]) Aber er hatte die kurz gefasste Analyse am Vorabend einer langen Reise gemacht, und als er, Monate später, unmittelbar vor dem Druck

1) „C'est en effet par le secours des Grecs seulement qu'on peut espérer de connaître un jour l'ancienne Egypte! C'est au moyen de leur langue seule qu'on pourra parvenir à comprendre celle de cette contrée" etc.

2) Siehe Précis I, p. 328 bis 334.

der letzten Seiten des Précis die Sache nochmals untersuchte, kam er, mit Übergehung der von Plutarch erwähnten 25 Buchstaben der Ägypter, zu dem seltsamen Schluss, dass Clemens die 16 Buchstaben des Alphabetes gemeint habe, das von Cadmus einst den Griechen gegeben sei. — Betroffen über diese unliebsame Wendung, welche den bereits als endgültig dastehenden ersten Ausspruch Letronnes zum Teil wieder umstiess, unterliess es Champollion, diese, in Form eines Nachtrages (Précis I, p. 401 bis 408) gegebene neue Anschauung mit einer noch so geringen Äusserung zu kommentieren, so dass er persönlich gänzlich auf dem einmal eingenommenen Standpunkt, der noch heute gilt, stehen blieb. Als er jedoch fast zwei Jahre später eine Broschüre Gulianoffs rezensierte, benutzte er die Gelegenheit, um vorsichtig Einspruch zu erheben. Figeac fand dies einem Letronne gegenüber zu kühn, schwächte die Stelle ausserordentlich ab[1]) und bewog seinen Freund A. Métral, Mitarbeiter des Bulletin, sein A. M. unter den Artikel zu setzen.

Inzwischen hatte sich Champollion wieder seinem Pantheon[2]) zugewendet. Material über den ägyptischen Kultus und besonders über die Rangordnung der Götter war ihm vielfach durch die Hände gegangen, und schon im Frühling hatte er, soweit dies damals möglich war, die Anordnung des ägyptischen Olympes fertiggestellt. Dass er aber schon jetzt, und wie er mit Schmerz einsah, viel zu früh, einen Teil der schwierigen Bearbeitung dieser verwickelten Mythologie veröffentlichte, von der ja nur erst einzelne Punkte ohne inneren Zusammenhang zu erkennen waren, sollte ebenfalls eine Antwort auf den Angriff von seiten Youngs und auf den des Anonymus sein, der den französischen Entzifferer vollends als eine Null hingestellt hatte. — Man

1) »... On doit laisser à M. Letronne lui-même le soin de défendre et d'établir, s'il est besoin, l'exactitude rigoureuse du sens qu'il a jugé à propos d'adopter ...« B. Fér. V. No. 229. März 1826. Champ., damals in Italien, sah mit Verwunderung die Umwandlung, die er selber nachträglich gut hiess.

2) Panthéon Egyptien. Collect. des personnages mythologiques d'après les monuments. Paris 1823, Firm. Didot.

erkennt hieraus die zweifache schwere Schädigung die Champollion durch Young's Herausforderung erlitt.

Dubois, dessen künstlerische Leistungen grossen Beifall fanden, stellte die kolorierten Illustrationen zum Pantheon her, von denen je sechs auf jedes monatlich herauszugebende Subskriptionsheft mit je 12 Seiten Text kommen sollten. — Dieses trotz seiner Überhastung und seiner Irrtümer ebenfalls grundlegende Werk, von dem ein Luxusexemplar für den König hergestellt[1]) wurde, musste nicht nur auf des Autors Rechnung gedruckt werden, sondern der Hof und die Ministerien liessen sich auch nur auf sehr wenige Subskriptionen ein. Dennoch wurden die Kosten bald gedeckt.

Champollion arbeitete mit grosser Freude an diesem Pantheon, und „die in den koptischen Homilien, z. B. in denen des Schenuti, so trefflich erhaltenen alten Götternamen" bestätigen ihm nicht nur in überraschender Weise die bereits gefundenen Lautwerte, sondern sie hielten auch den Vergleich mit den Formen der griechisch-römischen Überlieferungen gut aus.

Inzwischen wurden in England unfreundliche Stimmen laut über die verfrühte Herausgabe des Pantheon, bevor dieses noch erschienen war. Champollion führte sie nicht mit Unrecht auf Bankes und Young zurück und schrieb diesem letzteren bei Übersendung der ersten Lieferung[2]), dass er in dieser „Rekognoszierung" im „bislang unentwirrbar gewesenen Labyrinth des ägyptischen Olymps" nur eine vorläufige Übersicht geben wolle. Zugleich kündigte er seinem Rivalen an, dass auch er nun vor dem Forum der Öffentlichkeit die Prüfung der beiden Systeme vornehmen werde: „. . . Ich hätte gewünscht", schreibt er, „diese Eigentumserörterungen vermeiden zu können, da das Publikum, das vor allem nach Aufklärung verlangt, ohne sich darüber zu beunruhigen, von wem sie ihm kommt, ihnen so wenig Wichtigkeit beimisst!"

Er erwähnt hier das kostbare Beweismaterial, das ihm Cailliauds Mumie geliefert hatte, und das machte anscheinend

1) „Sur grand papier vélin, fond de Papyrus."

2) Am 21. August 1823.

so tiefen Eindruck auf Young, dass er sich am 13. September 1823 entschloss, nicht länger mehr Hieroglyphen zu entziffern, und zwar aus Gründen, deren letzter lautet: „Weil Champollion so viel tut, dass ihm nichts von Wichtigkeit mehr entgehen wird. Ich sehe aus [diesen Gründen] meine ägyptischen Studien nun als beendigt an.“ Er schreibt dies an Sir Gell, welcher ihm zwar kurz vorher noch versichert hatte, sein „Ägypten“ sei die eigentliche Entdeckung, indessen der Rest dem Aufstellen vom Ei des Kolumbus gleiche, — der sich trotzdem aber so sehr für Champollions Ideen zu erwärmen begann, dass es dem Freunde ein Stich durchs Herz war und er sich grollend dagegen auflehnte. Es mochte dies ein Grund mehr für ihn sein, den verlorenen Posten aufzugeben, — allerdings nur für kurze Zeit, denn sein unlängst zuvor gemachter merkwürdiger Ausspruch: „Angesichts dessen, was ich getan, galt mir bei weitem am wichtigsten, was ich nicht getan!“ schien plötzlich eine andere Deutung für ihn anzunehmen und ihn zu erneutem Handeln anzuspornen.

Seltsamerweise schien ihm, der Åkerblad gegenüber so kühn auf seinem Eigentumsrecht beharrt hatte, hinsichtlich Champollions die Einsicht versagt zu sein, dass zwei Menschen unabhängig voneinander dieselbe Idee kommen kann, die wiederum, sobald sie auf Wahrheit beruht, bis zu einem gewissen Punkt logischerweise dieselbe Entwicklung nehmen mag. Er betrachtete sich also fortgesetzt als das Opfer eines schweren Vergehens und verbitterte sich den Rest seines Lebens mit diesem nicht auszurottenden Irrtum.

Champollions Apologie erfuhr indessen ausserordentliche Verzögerungen, denn der spanische Verfassungskrieg hatte unliebsame Dimensionen angenommen, eine ungeheure Bewegung im öffentlichen Leben hervorgerufen, das sich nur noch um diese Achse zu drehen schien, und den Bourbonenkult zu vorher nie erreichter Blüte gebracht. Wollten sich einerseits 40 weissgekleidete, bekränzte Jünglinge vor Angoulèmes Wagen spannen, so galt andrerseits der Ruf: Es lebe die Verfassung! nach wie vor als aufrührerisch und das Wort von Josse Beauvoir: „Die Verfassung ist eine

Leiter, die man zerbricht, wenn man sie erstiegen hat!" bewahrheitete sich.

Neben umständlichen Hof- und Kriegsnachrichten füllte der Kampf der Parteien die Blätter aus und er wurde durch den Tod des liberalen Isèredeputierten Savoie-Rollin wieder derartig zum Brande angeschürt, dass fanatische Hetzblätter einen wahren Feldzug gegen die Delphinaten eröffneten, wobei mancher scharfe Hieb auch die Brüder traf, besonders aber François. Dieser tat sich förmlich Gewalt an, um ruhig zu bleiben, und seine aufrichtige Dankbarkeit gegen den Monarchen, dessen Person an sich ihm ehrwürdig erschien, unterstützte ihn dabei. Liess er doch auch keinen Augenblick den Umstand ausser acht, dass zur Zeit von des Königs Wohlwollen die Existenz der jungen Wissenschaft abhing, die nicht nur von vielen Feinden bedroht, sondern die auch durch ihres Begründers gänzliche Mittellosigkeit an ihrer Entfaltung verhindert wurde.

Augenblicklich war jedoch höheren Ortes von den Hieroglyphen überhaupt keine Rede. Schon im Juli hatte der Entzifferer geklagt, dass der „spanische Kreuzzug" ein Hemmnis für die wissenschaftlichen Bestrebungen sei, und dass er selber, da er im Lande der Intriguen und der Intriganten lebe, mit irgendwelchem vakant werdenden Posten hingehalten werde: „Dennoch ist die Zukunft für mich!" tröstet er sich und die Seinen; „ich werde die Früchte meiner Arbeit ernten. Die Gegenwart allein verursacht mir einige Unruhe. Aber mit Mut und weiser Mässigung hoffe ich die Zeit der Entbehrungen zu überstehen und mein Lebensschifflein endlich dahin zu lenken, wo alle, die mich lieb haben, es sehen möchten."

Allein die Ungunst der Verhältnisse hielt an, — so dass durch Sorgen und Entbehrungen seine körperlichen Leiden derartig verschärft wurden — von den Folgen der geistigen Überanstrengung gar nicht zu reden, — dass er zur Anfertigung der Tafeln für den Précis mehr Wochen nötig hatte, als er in normalem Zustande Tage dazu gebraucht hätte. Nach ihrer Beendigung begann er die bessere Anordnung seines hieroglyphischen Wörterbuches, das bis dahin nur in folgendem bestanden hatte:

Alles, was sich auf eine Hieroglyphe bezog, hatte er auf einzelne Zettel verzeichnet — von denen er stets zu diesem Zwecke bei sich trug — und späterhin auf grossen Tafeln zusammengestellt. Danach war er mit den ihm bekannt gewordenen Gruppen in derselben Weise verfahren. — Jetzt, nach erfolgter Klarstellung des Systems, begann er die endgültige Abfassung des Werkes, und zwar so, dass auf sehr grossen, in Kolumnen geteilten Blättern je eine als Überschrift stehende Hieroglyphe sich

1. in ihrer ursprünglichen, sowie in der schematisch abgekürzten (hiéroglyphe linéaire) und in der hieratischen Form zeigt. — Es folgt dann
2. ihr Name, bezw. der Name des von ihr dargestellten Gegenstandes,
3. ihr Sinn oder ihr lautlicher Wert,
4. ihre Verwendung in der Zusammensetzung der Wortgruppen,
5. eine Sammlung von Beispielen.

Da dieser Zusammenstellung immer die Detailarbeit auf einzelnen Zetteln voranging, so hatte er stets ein doppeltes Manuskript für sein „Wörterbuch" zur Hand.

Seine vielfachen wissenschaftlichen Interessen vermochten nicht, ihn dem Familienleben zu entfremden, und als sich seine Schwägerin in Vif zu dieser Zeit beklagte, dass er sie über seine Studien vergessen habe, erwiderte er: „Ich bin ebenso hartnäckig im Lieben wie im Hassen, und beides nimmt nur mit den Jahren zu ... Die Regungen des Herzens — und sie schätze ich am höchsten in dieser elenden Welt, — vermöchten sich durch nichts in mir abzuschwächen"[1]). Wie fürsorglich er auch jetzt noch an der geistigen Entwicklung seiner Neffen zu arbeiten begehrte, nötigte selbst Jomard ein Wort der Bewunderung ab, denn dieser beobachtete ihn, als er während seines abendlichen Erholungsganges dem ihn begleitenden Ali „einige neue Gesichtspunkte über die Kreuzzüge" folgerecht entwickelte. —

1) Er führte Thevenet einmal alle Grenobler Freunde mit vollem Namen und alphabetisch geordnet an, damit sie sähen, dass er niemand vergessen habe.

Überdies bat er den Bruder, der Ende Oktober mit Frau Rosine nach Grenoble gereist war, auch Jules mit nach Paris zu bringen, damit Ali mehr Anregung beim Lernen habe, — und doch musste für ihn selber eine vermehrte Beeinträchtigung der ihm so nötigen Ruhe daraus erwachsen.

Darum wurde auch seine Bitte nicht erfüllt. In den drei Monaten, die er nun mit seinem Neffen allein blieb, erwies sich dieser nicht nur als ein sehr liebevoller Gesellschafter, sondern er diente gelegentlich auch als Sekretär, da der Briefwechsel Champollions mit ausländischen Gelehrten letzthin stark angewachsen war.

In Wien wurden seine Interessen durch Hammer-Purgstall, den Staatsrat Hummelauer, den Grosskanzler Grafen von Saurau und durch Steinbüchel, den Direktor des Kaiserlichen Museums, mit Wärme vertreten. Letzterer liess ganz ungebeten Kopien seiner Skarabäen zum Geschenk für ihn schneiden. In Berlin waren es W. v. Humboldt und dessen Freunde in der Akademie, — in Petersburg Alexis d'Olénine, in Kopenhagen der für den Orient begeisterte Bischof Münter, in Amsterdam der ausgezeichnete Archäologe Reuvens, in England eine Anzahl weitsehender Geistlicher, unter denen ihn besonders der Reverend D. J. Smith „eines Tages in London begrüssen zu dürfen“ hoffte. In Italien endlich, wo man ihm wie erwähnt worden, seit lange aufrichtig zugetan war, wuchs die Zahl seiner Korrespondenten fast täglich.

Unerschöpflich im Zusenden war Artaud in Lyon, denn er kannte seines Freundes Grundsatz: „Nichts ist zu verachten! Selbst ganz Geringes (une drogue) ist oft der Träger einer historischen Tatsache von höchster Wichtigkeit.“ So schickte er ihm für die Illustrationen des Pantheon Zeichnungen von Götterfiguren zum Vergleichen, darunter eine Hathor mit Kuhkopf, „die mit Unrecht Venus genannt wird,“ bemerkt er dazu, „aber das Talent dessen, der selbst aus dem hässlichsten Gegenstand einen angenehmen zu machen versteht, wird das alles dennoch schön erscheinen lassen.“ Für die vierte Lieferung des Pantheon wurde auch die Zeichnung einer „Lotos- und Efeu-Girlande“ verwendet, die Champollion an einer Mumie des Lyoner

Museums bewundert hatte, wie ihm aus derselben Quelle auch Material für seine „ägyptische Numismatik“ zufloss, zu welcher Hammer-Purgstall die Abdrücke der mehr als 1700 Skarabäen der Graf Palinschen Sammlung übersandte, von denen sich jedoch nicht einmal 300 als benutzbar erwiesen.

Andere hielten ihm fortgesetzt das Widerspiel. Der Architekt Gau z. B., eifersüchtig auf Champollions enge Beziehungen zu Huyot, verweigerte ihm die Durchsicht seiner Mappen, die jedoch Letronne, nun ein starker Helfer, ihm zu „entreissen“ unternahm.

Ende November waren die letzten Tafeln zum Précis in die Druckerei gesandt worden, so dass die Brüder hofften, dass das Werk, aller Hemmnisse ungeachtet, noch während Blacas' Dienst beim König diesem letzteren, der die Audienz bereits bewilligt hatte, persönlich von seinem Autor übergeben werden könnte. Doch Anfang Dezember erkrankte der Herzog; überdies fand dann der prunkvolle Einzug des Dauphins an der Spitze der siegreichen Armee statt und gab das Signal zu einer langen Reihe von nationalen wie von Hoffestlichkeiten. Inmitten dieser allgemeinen fieberhaften Aufregung traten Ägypten und der „Ägypter“ wieder einmal zurück, und des letzteren Besorgnisse mehrten sich, als er erfuhr, dass, entgegen aller Vereinbarungen mit Blacas, der Hof in dessen Abwesenheit seine Meinung geändert habe, und nur ein Exemplar des Précis, und zwar eins der billigsten Sorte, nehmen werde. Dieser Umstand zeigte deutlich, wie nötig des Herzogs Einfluss gegenüber der feindlichen Gegenströmung war.

„Wer schreibt das Vorwort?“ fragt er den noch im Dauphiné weilenden Bruder, „falls eins nötig ist, dann Du. . . . Ich wüsste nichts zu setzen.“ Und der beabsichtigten, ihm aber noch immer widerstehenden Widmung eingedenk: „Es wäre pikant, an einem Schritt verhindert zu werden, der nicht völlig unsern Ansichten entspricht, den aber tausend Gründe zu fordern scheinen.“

Neue Wolken zogen herauf: Der Herzog sei völlig in Ungnade gefallen, hiess es. Zugleich wurde es Champollion klar, dass gewisse Neubestimmungen für die innere

Organisation der Inschriften-Akademie, welche die öffentliche Meinung für ungesetzlich erklärte und scharf zu kritisieren begann, auch seine und seines Bruders Interessen schädigen könnten: er ging so weit, mit Arago und andern zu glauben, dass dieses neue Reglement[1]), von dem es hiess, dass es von Jomard, den beiden Quatremère, Rochette, St. Martin und Rémusat dem Minister Corbière inspiriert worden sei, in erster Linie bezwecke, verschiedenen nicht ultra-royalistisch gesinnten oder sonstwie unbequem erscheinenden Gelehrten die Pforten des Institut de France für absehbare Zeiten zu verschliessen.

Völlig entmutigt, erbittert und ernstlich leidend verliess er Paris am andern Morgen, um bei dem Freunde in Gretz wenn möglich eine Linderung seiner mannigfachen Kümmernisse zu finden und dort bis zur Rückkehr des Bruders zu verweilen. Doch kaum zwölf Tage später sehen wir ihn trotz vermehrten Übelbefindens wieder auf dem Posten, um mit dem Herzog, der keineswegs in Ungnade gefallen war, sondern mit gewohnter Energie wieder seines Amtes beim König wartete, die ominöse Widmung sowie ein anderes, ungleich wichtigeres Projekt zu besprechen: die nun alles Ernstes aufs Programm gesetzte italienische Reise.

Figeac hatte inzwischen das gewünschte Vorwort zum Précis übersandt, das mit dem zwölf Seiten haltenden, von François selber verfassten Entwurf zu einem Ganzen verschmolzen wurde. Didot wünschte sofort den Verkaufskontrakt bezüglich des Werkes abzuschliessen, und Dacier harrte so ungeduldig der Rückkehr Jacques-Josephs, dass François genötigt war, auf Kosten seiner Gesundheit und seiner Arbeiten denselben soviel wie möglich bei jenem zu vertreten. Es war die Ungunst der Verhältnisse, die den sehnlich Erwarteten in Grenoble zurückhielt, und ganz besonders das täglich erwartete Hinscheiden von Champollions Schwiegervater, den Frau Rosine seit Monaten unermüdlich pflegte, obwohl sie von neuem die schwersten Ungerechtigkeiten zu erdulden hatte, gegen welche ihr Lieblingsbruder Hugues sie nicht zu schützen vermochte. In den bevor-

1) Siehe Anhang I. 14.

stehenden Erbschaftskonflikten gedachte nun Figeac seiner Schwägerin Beistand zu leisten, doch scheint es, dass trotzdem Frau Rosine, die niemals die ihr zugesicherte Mitgift erhalten hatte, auch jetzt[1]) nicht zu ihrem Recht kam.

Als Figeac Ende Januar endlich nach Paris zurückkehrte, — ohne Rosine, die noch in Grenoble zurückblieb, — konnte er soeben noch dem sterbenden Langlès Lebewohl sagen[2]) und ihm, im Verein mit François selber, für die vielen, diesem in letzter Zeit erwiesenen Freundlichkeiten danken, die in schöner Weise die Erinnerung an die oft erwähnte bittere Gereiztheit auslöschten, die den Lehrer einst dem Schüler und die den langjährigen Akademiker dem aufstrebenden Gelehrten entfremdet hatte. So bedeutete dieser Todesfall einen persönlichen Verlust für Champollion, und dies um so mehr, als nunmehr an die Spitze der Ecole spéciale Hase trat, welcher fortfuhr, unter der Hand die neue Entdeckung und ihren Urheber herabzusetzen, dabei aber mindestens keine Freundschaft für diesen heuchelte, wie es in auffallender Weise Klaproth tat, der berechnend der Stunde harrte, wo er ihn am empfindlichsten treffen könnte.

Alexander von Humboldt, durch die Maske getäuscht, arbeitete seinem Landsmann, ohne es zu ahnen, in die Hände, indem er es liebte, mit ihm und Hase das Pariser und das Londoner System miteinander zu vergleichen, wobei dem ersteren meistens Unrecht geschah.

Die Brüder Humboldt hatten sich von Spohn wieder abgewendet; da jedoch dessen kurzatmige aber heftige Opposition gegen Champollion in Berliner Gelehrtenkreisen einigen Widerhall gefunden hatte, und da auch Youngs Theorien dort erörtert wurden, so verlas Wilhelm, dem der grosse Physiker als ägyptischer Forscher niemals übertriebene Hoffnungen erregt hatte, Ende Februar 1824 seine Apologie des Briefes an Dacier vor der Berliner Akademie der Wissenschaften. „Sie ist nicht für den Druck bestimmt“, schreibt er an Alexander, „sondern soll nur

1) Der Fabrikant Blanc starb am 14. Jan. 1824.

2) Gestorben am 28. Jan. 1824.

Champollions Arbeiten besser würdigen lehren, als dies hier bislang geschehen ist infolge der leeren Erklärungen Spohns, dessen System mir völlig unbekannt ist[1]), dessen Briefe mir aber bis zum äussersten missfallen."

Diese den beiden Champollion übersandte Denkschrift erkennt im allgemeinen die Richtigkeit des Entzifferungssystems an, obwohl es etwas künstlich aufgebaut und selbst gefährlich sei. Der Autor meint u. a., es wäre nicht historisch bewiesen, dass die Ägypter sich für jeden Buchstaben ihrer Hieroglyphenschrift der Darstellung von Gegenständen bedienten, deren Namen in der gesprochenen Sprache mit demselben Laut begann. Überdies nehme Champollion die gezeichneten Gegenstände bald im wirklichen, bald im übertragenen Sinne, bald wieder als Gattungsbegriff. — Der Entzifferer wird damit für etwas verantwortlich gemacht, was eben eine Eigentümlichkeit des altägyptischen Schriftsystems ist; der geniale deutsche Sprachforscher sah dies bald ein.

Andere Ungewissheiten, z. B. wie sich Champollion erlauben könne, schon über das hohe Alter der lautlichen Schrift abzuurteilen, da er doch nur erst griechische Namen erkläre usw., wurden hinfällig durch die Lektüre des Précis, der, seltsam genug, dem Verteidiger am selben Tage zuging, an dem er seine Abhandlung über das System lesen wollte. Denn dass dasselbe durch die gerügten kleinen Mängel, „die wohl gar in notorischen Unvollkommenheiten der ägyptischen Sprache ihren Ursprung hatten," nicht in seinen sicheren Grundlagen erschüttert werden könnte, hob er nachdrücklich hervor.

Der Inhalt des Précis musste der Akademie als solcher vorläufig strengstens vorenthalten werden; dagegen war es W. v. Humboldt gestattet, ihn im Freundeskreise zu erörtern, und dankbar für diese ganz ausnahmsweise Begünstigung schreibt er: „. . . Ich bin gerührt durch das edle Verfahren Champollions, dessen Werk mir extremes Vergnügen gemacht hat. Es ist bewundernswert und eine

---

1) Spohns Arbeit war noch unvollendet und wurde erst nach seinem Tode von seinem Schüler Seyffarth beendet und veröffentlicht.

der merkwürdigsten Entdeckungen unserer Zeit. Ich bitte Dich, ihm meine lebhafte Dankbarkeit zu bezeugen . . ." Zugleich übersandte er Abdrücke von Skarabäen aus der Berliner Sammlung Minutoli und stellte den ganzen Rest in Aussicht, sowie Kopien einiger hieratischer Papyri aus dem Besitze Spohns.

Während somit schon Ende Februar 1824 der Précis in Berlin, und zwar bei den erlesensten Geistern dort, verdiente Würdigung fand, sollte er in Paris, obwohl seit Mitte Januar zur Ausgabe bereitliegend, doch noch manche Woche in der königlichen Druckerei schlummern. Denn die persönliche Überreichung an den Monarchen musste wegen Festlichkeiten und endloser Deputationen aus allen Teilen Frankreichs immer wieder verschoben werden[1]), da Blacas die wichtige Audienz in aller Ruhe ausgenutzt sehen wollte. So wurde denn zugleich auch der Plan zur italienischen Reise entworfen und in allen Punkten geregelt, denn der Herzog wollte ihn im Beisein seines Schützlings dem König vorlegen und dessen Unterstützung erbitten. Da jedoch die Genehmigung dieser Bitte etwas zweifelhaft erschien, so stärkte der grossmütige Mäcen schon im voraus die wankend gewordene Zuversicht Champollions, dessen harte Geduldsproben ihm zu Herzen gingen, durch das feste Versprechen, im Notfall die gesamten Kosten des Unternehmens selber tragen zu wollen.

Indessen Figeac unermüdlich Berichte und Notizen aller Art an die verschiedenen Behörden schrieb und Erkundigungen bei seinen vielen italienischen Freunden einzog, vertiefte sich François während der ersten Monate des Jahres 1824 mit Aufgebot all seiner Geisteskraft in das Durcharbeiten einer Anzahl Papyri in den drei Schriftformen, die er in einer von ihm selber ersonnenen Weise entrollte, auf Karton klebte und dann einbinden liess. Welcher Art auch ein Text sein mochte, des Entzifferers scharfes Auge liess nun nicht mehr davon ab, ehe nicht der Inhalt klar erkannt und mehr oder weniger übersetzt war.

1) Der Abbé Halma dagegen hatte am Tage des Siegesfestes dem König seine neusten Broschüren — über den Tierkreis überreichen dürfen.

Dass dies schon damals und einzig auf Grund der von ihm selber gewonnenen Resultate geschehen konnte, ist das Erstaunlichste an seiner Geistestat und unterscheidet ihn von allen anderen Entzifferern. Dennoch aber ist dieser Vorgang weniger divinatorisch, als der ihm vorangegangene der Erkenntnis des Schriftsystems überhaupt, weil dieses so gänzlich ausserhalb der graphischen Systeme anderer Völker steht. — Da dem „Ägypter" das Übersetzen der älteren Texte am wenigsten verziehen und geradezu als Fälschung und Betrug ausgelegt wurde, so mag dieser Vorgang hier kurz erläutert werden, um ihn in seiner ganzen Glaubhaftigkeit erscheinen zu lassen.

Wie schon gesagt, hatte Champollion in Texten aus allen Perioden das lautliche Element als stark überwiegend erkannt. Nachdem er nach bestem Vermögen die lautlichen Zeichen aus der Masse der Hieroglyphen ausgelöst und die figurativen (oder Wort-)Zeichen ebenfalls zusammengestellt hatte, glaubte er, dass die zutreffende Deutung der „symbolischen" Hieroglyphen die am schwersten zu bewältigende Aufgabe sein würde, da sie mit Vorliebe zur Darstellung von religiösen und sozialen Ideen, sowie von Sitten und Gebräuchen verwandt worden wären, die in den Rahmen der unseren nicht mehr hineinpassen und unserem Verständnis zum Teil sehr fern stehen. Aber durch die späteren Texte auch hier irre gemacht, fällt der Entzifferer immer wieder in griechische Vorstellungen zurück und sieht vieles zu tief an. Denn in Wahrheit, d. h. in den Zeiten des gesunden Ägyptertums, ist (mit Ausnahme sehr weniger, ausgesprochen mystischer Texte) nichts in der hieroglyphischen Schrift, was sich nicht in nüchterner Weise erfassen liesse. Nicht durch die Schreibung kommen dort symbolische Begriffe über Religion usw. zum Ausdruck, sondern erst in der durch jene dargestellten Sprache.

Obwohl er begreiflicherweise oft in Verlegenheit kam durch die sinnlose und sehr komplizierte Überhäufung der Texte aus griechisch-römischer Zeit mit Symbolen in seinem Sinne, d. h. (zum Teil sogar neu erfundenen) Ideogrammen (Wortzeichen) und Determinativen (Deutzeichen), so musste

er dennoch aus Mangel an guten alten Texten auf diejenigen der späten Zeit zurückgreifen.

Zur Umschreibung bediente er sich am liebsten der koptischen Tochtersprache, da er durch zahllose Gleichungen, sein bewährtestes Mittel zur Wiederauffindung der alten Sprachgesetze, die den altägyptischen entsprechenden koptischen Konsonanten hatte feststellen können. Dank seinem Alphabet und den zahlreichen bewährten Homophonen festigte er angesichts der Laute vieler koptischer Wörter täglich mehr die ihm sehr wichtige Überzeugung, dass die Hieroglyphen in Wahrheit die Wörter der gesprochenen Sprache wiedergegeben hatten. Da wurden ihm denn seine, seit dreizehn Jahren weitergeführten Listen der vielen von ihm in koptischen Texten gefundenen altägyptischen Wörter äusserst nützlich und ebenso alles, was er aus derselben Quelle über die Grammatik, die Spracheigenheiten und den Geist der alten Sprache geschöpft und sich in Fleisch und Blut hatte übergehen lassen.

Selbstverständlich trat das Griechische, so unentbehrlich wichtig es auch anfangs in bilinguer Form zur Erschliessung des Schriftsystems gewesen, weit hinter das Koptische zurück, nun es galt, die alte Sprache selber wieder lebendig zu machen, sie zu lesen und zu verstehen! Auch hierzu wurde die grosse Menge der Totenbuchtexte zu einer wahren Fundgrube für den Entzifferer, da sie vielfach dieselben Texte in verschiedener Orthographie enthalten, so dass durch die Varianten manches neue Lautzeichen erschlossen wurde.

Dasselbe war bei den hieratischen Totenbuchtexten der Fall, deren Vergleichung untereinander und mit denen in Hieroglyphenschrift den weiteren Ausbau des Hieratischen mächtig förderten. Auch die Inschriften der Stelen, sowie der gesamten Gräber- und Mumienausstattungen erwiesen sich als sehr hilfreich für die völlige Erschliessung beider Schriftformen, da Champollion sie ebenfalls trotz bedeutender — und deshalb lehrreicher — orthographischer Abweichungen der grossen Hauptsache nach auf eine Anzahl althergebrachter Formeln zurückzuführen vermochte.

Bildliche Darstellungen, wie z. B. Opferszenen mit erklärenden Hieroglyphengruppen, luden vor allem zum

Lesen und Übersetzen ein, wobei man sich den Gang des Verfahrens etwa so zu denken hat: Betrachtete er z. B. die Darstellung eines Königs, der dem Gott Krüge reicht, so sah er darüber immer eine Hieroglyphengruppe, die er nach seinem Alphabet erp lesen musste, und tatsächlich heisst noch im Koptischen êrp Wein! Und dieses Wort fand er dann in anderen Inschriften häufig wieder, zum Teil ebenfalls mit Gefässen ( ), zum Teil mit dem Weinstock determiniert ( ), und das koptische Wort **HPΠ** (êrp), Wein, bestätigte trotz der durch die moderne Vokalisation geschaffenen Verschiedenheit diese Lesung hinreichend, um alle Zweifel fallen zu lassen.

Nachdem er so die Bedeutung und Lesung einer Reihe von Wörtern mit Sicherheit erkannt und ihre Liste durch diejenigen bereichert hatte, die ihm durch die griechisch-ägyptischen Bilinguen bereits geläufig waren, ermutigte ihn der Besitz dieses kostbaren Wortschatzes zu dem Versuch, es nun auch mit unbekannten Texten, d. h. solchen, die weder mehrsprachig, noch mit bildlichen Szenen versehen oder durch den erwähnten stereotypen Inhalt gekennzeichnet waren.

Aus der Masse der Zeichen suchte er dann zunächst die Deutzeichen („déterminatifs") heraus, um sich in etwas zu orientieren über das, was die Gruppen der lautlichen Werte, sowie die etwaigen Wortzeichen zum Ausdruck bringen würden. Sein schnelles und sicheres Erkennen dieser Determinative, seine Gewandtheit in der Anwendung seines Alphabetes nebst der Homophone, seine Beherrschung der koptischen Grammatik und besonders seine ganz beispiellose Gabe, in den Geist dieser Sprache einzudringen, trugen nun ungeahnt reiche Frucht. Auch sagte er selber: „ . . . Die hieroglyphischen Texte enthalten eine unermessliche Menge von lautlich geschriebenen ägyptischen Wörtern, und ihre Lesung vermittels meines Alphabetes führt uns fortwährend auf Wörter zurück, die wir in den koptischen Texten mit absolut gleichem Werte vorfinden; ich sage absolut gleich, weil der Sinn der phonetischen

Gruppe in den hieroglyphischen Texten sehr oft durch das Bild selber des Gegenstandes dargestellt wird, dessen Namen die lautlichen Zeichen ausdrücken," wofür besonders die zweite Auflage des Précis viele Belege gibt. Hier steht u. a. schon rn = ran, Name, als Deutzeichen für den Namensring[1]) der Herrscher vermerkt.

Der Zusammenhang, in welchem ein Wort im Satze vorkam, sowie das schon in der Knabenzeit bei seinen autodidaktischen Studien des Hebräischen und Arabischen instinktiv eingeschlagene Verfahren, beim Entziffern eines Satzes zuerst die Hauptwörter zu sichern und allmälig die sich auf sie beziehenden anderen Wörter zu erschliessen und zu gruppieren, half ihm ebenfalls. So rationell nun auch diese Hilfsmittel an sich erscheinen, so bedurfte es doch der organisierenden Kraft eines Champollion, um sie in kurzer Zeit in solch erschöpfender Weise zu kombinieren und dank der Vereinigung des schaffenden Genius mit dem strenge sichtenden kritischen Geist auf antiker Grundlage eine dauernde Neuschöpfung naturgemäss und einheitlich aus ihnen hervorwachsen zu lassen.

Dass der in hohem Grade Champollion innewohnenden divinatorischen Kraft bei diesem Anlass unwillkürlich manche Zugeständnisse gemacht wurden, lag in der Natur der Entzifferungsvorgänge, bei denen ihr, anfangs notgedrungen, ziemlich häufig die Rolle zufiel, die späterhin ausschliesslich von der Kritik übernommen wurde. — Seine Neider freilich und auch gewisse ebenso kurzsichtige und pedantische, wie überhebend strenge Methodiker seiner Zeit schalten vermessen und strafwürdig, was uns heute am bewundernswertesten unter seinen Leistungen erscheint.

Am schärfsten zieh man ihn der Willkür bei seiner Aufstellung der Polyphone (viellautige, also Buchstaben mit wechselndem Lautwert), auf deren Rechnung er allerdings manche Ungewissheit setzte, die aber damals unmöglich schon besser erkannt werden konnten und deren Erkennen

1) Er suchte vergeblich den von diesem nachgebildeten Gegenstand zu erkennen; erst dicht vor seinem Ende schien er darüber im Klaren zu sein.

überhaupt eine ausserordentlich geniale Tat war. Ihre zu jener Zeit verhöhnte Existenz, die wohl jeden andern wie Champollion selber an der Richtigkeit seiner Theorien völlig hätte verzweifeln lassen, ist nicht nur von der Ägyptologie anerkannt worden, sondern sie kann auch auf Grund des erst in jüngerer Zeit zugänglich gewordenen Materials erklärt werden.

Aus endlosen Zergliederungen und Vergleichungen die Wahrheit gleichsam zu abstrahieren, das war das Geheimnis von des „Ägypters" Kraft, und der Analytiker in ihm war recht eigentlich der Entzifferer. Das Feuer der Begeisterung, von der er aus tiefster Überzeugung heraus bekennt: „Sie allein ist das wahre Leben!" täuschte ihn auch bei diesen anstrengenden Übungen momentan immer wieder über die körperliche Ermüdung hinweg; denn einmal in ihrem Banne stehend, beachtete er auch fernerhin zu wenig den Punkt, wo normal veranlagte Menschen, durch physische Erschöpfung gewarnt, mit ihren geistigen Spekulationen innehalten. Deshalb geschah es dann und wann, dass, wie am 14. September 1822, nach Augenblicken der stärksten Geisteskonzentration, die Natur ganz plötzlich gewaltsam ihre Rechte geltend machte, so dass man ihn dann bewusstlos inmitten seiner Papiere fand. Aber stets mit Bangen die Möglichkeit eines zu frühen Todes ins Auge fassend, eilte er ruhelos auf der betretenen Bahn weiter, — der Gefahr nicht achtend, sobald der Wille zur Arbeit ihm die schwachen Körperkräfte wieder gestählt zu haben schien.

Schon am 15. Februar 1824 hatte er sich so sehr in den Geist der alten Sprache hineingelebt, dass er seinem Freunde Costa in Turin schreiben durfte: „Alle meine Ergebnisse stützen sich auf die Denkmäler . . . und nicht eines mehr bleibt stumm für mich, vorausgesetzt, dass es seine religiösen Symbole oder irgend welche ägyptischen Inschriften trägt . . . Ich erwartete die Sammlung Drovetti in Paris, — [statt dessen muss ich sie in Italien aufsuchen]."

Da die dauernde Erschöpfung der königlichen Kassen die Bewilligung der Reisegelder noch immer ungewiss liess, so fragte Champollion, der von des Herzogs Opferwilligkeit

nur im höchsten Notfall Gebrauch machen wollte, im erwähnten Briefe bei Costa an, ob dessen Regierung sich nicht zur Anfertigung eines wissenschaftlichen Kataloges der Drovettiana[1]) entschliessen könne, in welchem Fall er gern auf einige Monate nach Turin gehen und ihn in gebührender Weise anfertigen wolle. Nur die Erstattung der Reise- und Aufenthaltskosten beanspruchte er dafür, meinte aber, mit dem Verkauf der auf eigene Rechnung herauszugebenden Broschüre, „die sicherlich allenthalben begehrt werden würde," einen bescheidenen Gewinn für seine Mühen zu erzielen. Er bittet dann um Costas Vermittlung, damit ihm „dies Vergnügen" zuteil werde.

Während er im Geiste bereits mitten in der Turiner Sammlung weilte, deren Verlust für Paris Blacas ebensosehr wie ihn mit dauernder Erbitterung erfüllte, veranlasste Drovetti seinen langjährigen Freund Artaud in Lyon, den „Ägypter" dringend zu einer Studienreise nach Ägypten anzuspornen, wo er ihm jegliche Hilfe leisten wolle. Freilich sei an eine offizielle Einladung durch Mehemed Ali nicht zu denken, da dieser „gewisse Vorurteile" berücksichtigen müsse, die in der öffentlichen Meinung, sowie in der privaten einiger einflussreicher und unentbehrlicher Leute immer noch beständen.

Der französische Generalkonsul[2]) war ein ebenso berechnender wie kluger Mann, der überall und immer in erster Linie an den Vorteil seiner Börse dachte. Fast täglich wurden auf seine Rechnung dem ägyptischen Boden reiche

---

1) Im Hinblick auf bekannte Wortbildungen ähnlicher Art, wie Vaticana, Rosettana usw. wird der Einfachheit wegen die Sammlung Drovettis hier mit Drovettiana bezeichnet werden.

2) Bernardo Drovetti, geboren zu Livorno 1775, Reisender und Archäologe, nahm teil an der ägyptischen Expedition und erregte das Wohlgefallen Bonapartes, der ihn zum Oberstleutnant und bald danach zum französischen Gen.-Konsul in Ägypten ernannte. Er wurde späterhin eine Hauptstütze für Mehemed Alis Regenerationswerk, aber 1829 aus Ägypten abgerufen, was sein Ehrgeiz nicht überwinden konnte. Starb i. J. 1852 in einem Irrenhause unweit Turin. Hier halten seine Büste und eine Inschrift in den Sälen, die seine Sammlungen enthalten, sein Andenken lebendig.

Schätze entnommen; eine zweite Sammlung war im Entstehen, und des Entzifferers Anwesenheit in Ägypten unter Drovettis Ägide musste diesem überaus nützlich werden. Er hoffte vergeblich, denn für Champollion war der Zeitpunkt zu einer ägyptischen Expedition noch nicht gekommen; für ihn führte der Weg nach Memphis und Theben über Turin, wo sich vorläufig all seine Zukunftspläne konzentrierten.

Am 29. März endlich, konnte Blacas ihn dem König zuführen, der huldvoll den Précis entgegennahm und sich mit dessen Autor in ein längeres Gespräch einliess, ohne dass jedoch von Italien in der gewünschten Weise die Rede gewesen wäre. Denn Blacas wusste, dass inzwischen, auf das blosse Gerücht hin von der geplanten Studienreise, feindselige Gegenvorstellungen schriftlich wie mündlich an den Monarchen gelangt waren, der infolgedessen nochmals Erkundigungen über das Vorleben des „Grenobler Jakobiners“ einziehen liess.

Schon am 5. April jedoch übergab dieser dem Herzog einen von diesem selber inspirierten Brief, dem der Bericht an Ludwig XVIII. sowie alle nötigen Notizen[1]) beilagen. Blacas legte dies alles sofort dem König vor, 24 Stunden später nachdem dieser Champollions ehemaligen Gegnern, dem Grafen Montlivault und dem Baron d'Haussez, die auf ein königliches Machtwort von Caen und von Grenoble herbeigeeilt waren, Audienz erteilt hatte. Was immer auch darin verhandelt wurde, — Blacas war der Mann, bei Ludwig XVIII. seinen Willen durchzusetzen, und nachdem er die wahre Natur der Angebereien aus Paris wie aus der Provinz klargelegt hatte, wurden die nötigen Mittel tatsächlich sogleich aus der Zivilliste angewiesen.

Mit dieser freudigen Botschaft teilte der Herzog seinem Schützling zugleich noch mit, dass er ihn nach Beendigung der Turiner Mission in Neapel als seinen Gast zu begrüssen wünsche, da ihm der dortige Gesandtenposten in Aussicht stehe. Denn, des Parteienhaders und der Hofintriguen müde, wünschte Blacas seine Ausgrabungen in Nola wieder aufzunehmen: ein Grund mehr zur Eile für Champollion, dem

1) Die Entwürfe zu diesen Eingaben sind von Figeac geschrieben.

sehr daran lag, nicht später als sein mächtiger Beschützer Paris zu verlassen. Aber der Winter war so schwer in den Alpen gewesen, dass in den ersten Wochen an eine Fahrt über den Mont-Cenis nicht zu denken war; auch wünschten die Brüder noch vor ihrer Trennung zu erfahren, welchen Eindruck der Précis machen würde, der ja notwendig neue Kämpfe herausfordern musste.

Nachdem Mitte April der Verkauf des Werkes endlich freigegeben war, beeilte sich dessen Autor, seinen Förderern durch Übersendung des Buches seine Dankbarkeit zu bezeugen. Neben dem Grossiegelbewahrer stand auf der langen Liste auch der Herzog von Orléans, der seit Jahresfrist viele Freundlichkeiten für ihn gehabt hatte, und in welchem er den geistig freien, weitsehenden Mann verehrte. Louis Philipp dankte ihm in einem Handschreiben, worin er auch mitteilte, dass die Herzogin einen warmen Empfehlungsbrief an ihre Schwester, die Königin von Sardinien, für ihn bereit halten werde, den er den Majestäten in Turin eigenhändig übergeben möge.

Champollion sprach dem herzoglichen Paar für diese unerbetene Auszeichnung persönlich seinen Dank aus. Tat es ihm doch wohl, zu bemerken, dass es weder seinen politischen, noch literarischen Gegnern je gelungen war, Louis Philipp selbst nur vorübergehend an der freundlichen Beurteilung seiner Person sowohl wie seiner Arbeiten irre zu machen. Wie anders bei Hofe, wo es stets Blacas' eisernen Willens und seines rücksichtslos strengen Vorgehens bedurfte, um die überall aufspringenden Verdächtigungen momentan wirkungslos zu machen.

In einigen Gelehrtenkreisen dagegen war ein grundsätzliches Ignorieren der neuen Studien bereits zum System geworden. Es wurde daher in verschiedenen Blättern mit soviel Kühnheit versichert, das Werk der Kommission, die Berichte der Klassiker und der modernen Reisenden seien genügend, um das antike Ägypten und seine Bevölkerung unter allen Gesichtspunkten kennen zu lernen, dass Champollion schon am 14. März 1824 in seiner Besprechung von Cailliauds Werk über dessen Reise nach Meroë diesen Prätensionen, zu denen seinerzeit auch einige zu scharf

aufgefasste Seiten in der erwähnten Broschüre Letronnes viel beigetragen hatten, eine verdiente Rüge erteilte[1]). Sie richtete sich u. a. auch gegen Jomard und Hase[2]), besonders aber gegen St. Martin, der mit vielem Gepränge eine „Geschichte des alten Ägyptens" ankündigte, die von unparteiisch Denkenden angesichts der nunmehrigen Sachlage zum mindesten als verfrüht angesehen wurde. Deshalb machte sich der grosse Astronom und Mathematiker Laplace anheischig, „Beweise gegen St. Martins Weisheit" zu geben, und Malte Brun nahm sich vor, die beim Journal des Débats über den „Armenier" einlaufenden Lobeserhebungen in seiner Eigenschaft als Redakteur des Blattes auf das gebührende Maass zurückzuführen.

Im oben erwähnten Artikel sagt Champollion: „Die nationale Geschichte Ägyptens, d. h. diejenige des unter den Pharaonen (oder Königen ägyptischer Rasse) durch seine eigenen Gesetze regierten Landes, wird allein erst durch die zahllosen hieroglyphischen Inschriften bekannt werden, die alle Teile der Denkmäler des ersten Stils bedecken. Und schon hat das auf diese heiligen Texte angewandte Alphabet der phonetischen Hieroglyphen zu wichtigen Resultaten geführt . . ."

Weder Freund noch Feind, am wenigsten aber ein St. Martin, konnte diesen kühnen Ausspruch mit Gleichmut vernehmen. Die arge Verzögerung in der Herausgabe des Précis hatte ohnehin die Gemüter erhitzt, denn während der Brief an Dacier, wenige Eingeweihte ausgenommen, die Welt gleichsam überraschte, war inzwischen das Interesse am Fortgang des Entzifferungswerkes ein ganz allgemeines geworden, das alle Schichten des Volkes durchdrang. So war die Sache zur nationalen Frage geworden, für die man aus patriotischen Gründen den Sieg ersehnte, ohne dabei an Champollion selber viel zu denken. Anders die Mehrzahl der Gelehrten, die unwillkürlich für oder gegen die Person des Entdeckers ebensowohl Partei nahmen, indem die ihm freundlich Gesinnten nunmehr wahre Wunderdinge

1) Siehe den Monit. Univ. dieses Datums.

2) Vergl. dessen Artikel vom 7. Aug. 1823 im Monit. Univ.

von der völligen Entfaltung seines Genies erwarteten, während seine Gegner und zahllosen Neider mit Schadenfreude des Augenblickes harrten, wo sie gerade die genialsten Sätze des Werkes als Ausgeburt einer zügellosen Phantasie und frivoler Ruhmsucht, wenn nicht gar als groben Betrug zu geisseln vermöchten. Die Verdächtigung, das überhastete Buch werde überhaupt nicht erscheinen, da der „Gaskogner" sich schliesslich doch wohl scheuen möchte, seine Hirngespinste der öffentlichen Kritik preiszugeben, erwies sich beim endlichen Erscheinen des Buches bereits als unliebsam verbreitet, weshalb Figeac, der für seines Bruders seit lange überreizte Kopfnerven das Schlimmste fürchtete, beizeiten Thevenet aus Grenoble gebeten hatte, dem Freunde zur Seite zu stehen in diesen aufregenden Tagen.

Dies geschah, und während der ältere Champollion im Namen des wegen Kränklichkeit Entschuldigten, mit dessen Ideengang er nunmehr sehr vertraut war, zahllose Besucher empfing, hitzige Debatten ausfocht, eine Menge einlaufender Sendungen erledigte und in aller Stille für die Reisevorbereitungen Sorge trug, durfte François ziemlich unbehelligt in seinem Studierzimmer weilen und den Vorarbeiten zu den nächstfolgenden Pantheonlieferungen, sowie den gewohnten Leseübungen obliegen. Hierbei transcribierte er immer noch die Hieroglyphen in koptische Buchstaben. Das hatte damals seine grossen Vorteile, da es handgreiflich die Übereinstimmung der gewonnenen Lesungen mit dem Koptischen zeigte. Heute hat man dies Verfahren verlassen und benutzt zur Umschreibung lateinische Buchstaben, die durch Punkte, Striche usw. differenziert sind.

Einen Versuch nach dieser Richtung hin hatte, wie erwähnt, bereits Volney gemacht (siehe p. 53, 87, 88), der 25 Jahre lang an der Vereinfachung[1]) der orientalischen

1) Einzelheiten über Volneys „Alphabet harmonique" finden sich in der 2. Edit. der Description, Tome 18ᵉ, IIIᵉ Partie, p. 35 ff. Das Kriegsminist. liess dies Alphabet für den Atlas géographique de l'Eg. verwenden; die Kommission sah aus mehreren Gründen von der Verwendung ab. Auch existierten die neuen Typen noch nicht in den Druckereien.

Sprachen gearbeitet und sogar schon die Abfassung einer universellen Grammatik vorbereitet hatte. Champollion, der gleich ihm in der schwierigen Erlernung aller morgenländischen Idiome „ein Hindernis für den intimeren Verkehr der Völker“ sah, hatte, im Gegensatz zu Sacy und Langlès, diese Bestrebungen von jeher zu fördern gesucht. Wohl deshalb wurde er zu eben dieser Zeit um die Herausgabe von Volneys nachgelassenem Werke „Vues nouvelles sur l'enseignement des langues orientales“ ersucht. Doch Figeac widersetzte sich energisch diesem Ansinnen, und François, der vielleicht gar nichts davon erfuhr, blieb unbehelligt „inmitten seiner Hieroglyphen.“

Thevenet, der es wie niemand sonst verstand, ihn vom Arbeitstisch wegzubringen, sorgte dafür, dass durch völlige Ablenkung von dem einen seine Existenz ausfüllenden Gedanken dem rastlosen Hirn immer wieder die nötige Ruhe verschafft wurde. Blieb François durch des Bruders weise Fürsorge somit vor schwerer Krankheit bewahrt, so bestand er gleichwohl darauf, dass ihm keine der Schmähschriften vorenthalten wurde, die der Précis herausforderte, denn er meinte, etwas aus ihnen lernen zu können.

Ein anonymes Pamphlet derbster Art[1]) wies ihm nach, dass ein guter Entzifferer des Auswärtigen Amtes, „der mit den von Young erkannten Buchstaben“ und mit der Weisung versehen gewesen, dass er in den Namensringen der ägyptischen Denkmäler die von den Klassikern gegebenen Namen der Herrscher zu finden habe, zum selben Ergebnis wie er gelangt sein würde, ohne dafür gewaltsam (à cor et à cri) einen Platz in der Inschriften-Akademie zu verlangen. Ferner, dass nur er selber und „alle, welche die Sache nicht beurteilen könnten,“ von einer völligen Erschliessung der hieroglyphischen Texte überzeugt seien. Eine Spezialbearbeitung dieses Punktes stellte der Anonymus, anscheinend Klaproth, in Aussicht.

Von anderer Seite hiess es, dass die ägyptischen Hieroglyphen, ebenso wie die Keilschrift, das Ergebnis einer „trivialen Vermummung“ phönizisch-samaritanischer Buch-

1) Aperçu de la découverte de l'alphabet hiéroglyphique.

staben seien, die man unter gewissen, ihrer Form am leichtesten anzupassenden Bildern von materiellen Gegenständen vervielfältigt habe; zugleich wurde gesagt, dass es jedenfalls dem Genie eines St. Martin vorbehalten sei, „die falschen Hieroglyphen“ auf ihre Urform zurückzuführen, so dass die eigentliche Entdeckung auf diesem Gebiet erst ihm zu danken sein werde.

Diese geschickt überall verbreiteten Mystifikationen, die sich späterhin zu einem schwunghaften Antrag an St. Martin[1]) verdichteten, die erlösende Tat nun ausführen zu wollen, hatten „Theodor Ausonioli“ (Gulianoff)[2]) zum Verfasser, der die wunderlichsten Probleme schuf, um sie mit Hypothesen zu lösen, und der zu dieser Zeit den Zaren mit den sonderbarsten Forschungsresultaten erfreute. Klaproth, der im Grunde genommen seinen Spott mit ihm trieb, inspirierte ihn da wo es ihm passte, ihn als Werkzeug zu gebrauchen, und traf häufig in der Bibliothek des Instituts mit ihm zusammen; denn hier war Gulianoffs eigentliches Arbeitsfeld und seiner unbequemen Wissbegier entging niemand und nichts. Er war Champollion anfangs mit harmloser Freundlichkeit entgegengekommen, nachdem ihm aber sein dämonischer Mentor eingeredet, dass jener sein gefährlichster Konkurrent sei, hatte er begonnen, sich an den endlosen, heute in Vergessenheit geratenen Gehässigkeiten zu beteiligen, die den „Ägypter“ zum Zielpunkt nahmen.

Der Entzifferer ertrug sein wissenschaftliches Martyrium nicht so leicht, wie er sich den Anschein gab. Kaum jemals angreifend, aber gegebenenfalls schärfste Notwehr übend, so stand er auch nun zur weiteren Verteidigung seiner Entdeckung bereit: England gab ihm vorläufig keine Gelegenheit dazu, obwohl dort die Erregtheit über die Kühnheit seines Protestes gross war. „Musste aber nicht die erste grössere Kund-

1) St. Martin, der von Grotefend beschuldigt war, sich als überkühner Plagiarius auf dessen Schultern erheben und als Keilschriftentzifferer proklamieren zu wollen, wird hier von seinem „blindgläubigsten Verehrer“ als ein „Wundermann“ auf diesem Gebiet gepriesen.

2) Die Buchstaben in „Ausonioli“ entsprechen denen in „Joulianos“, Vorname Gulianoffs.

gebung einer Wissenschaft, die mit Bergen von Irrtümern und Vorurteilen abrechnen wollte, die Farben einer lebhaften Polemik tragen?" betonte Champollion mit Recht.

Auf Young schien der Précis lähmend einzuwirken, mindestens blieb er stumm. Und doch war die gesamte darin entfaltete Apologie des Systems im Grunde an ihn gerichtet, da die Darstellung von seinem Irrtum und diejenige von der nun vorliegenden besseren Erkenntnis ihren Inhalt bildeten.

Er dagegen erkannte fortgesetzt phonetische Hieroglyphen nur in der ägyptischen Transcription griechisch-römischer Namen, suchte die Verwendung von Champollions Alphabet in national-ägyptischen Wörtern im Keim zu ersticken und hatte noch im Herbst 1823 in väterlichem Ton versucht, seinen „Koadjutor" auf den rechten Weg zurückzuführen, immer von dem Gedanken beherrscht, dass ihm doch das Recht zustehe, die Entwicklung der Saat, die er gestreut zu haben meinte, zu überwachen.

Nun aber machte ihm Champollion klar, dass den beiden Systemen trotz einiger leichter Berührungspunkte ein völlig verschiedenes Verfahren zugrunde liegt, und dass sie ganz unabhängig voneinander sind. Er gibt zu, dass Young zuerst einige zutreffende Ansichten über die altägyptischen Schriften, sowie einige Unterscheidungspunkte hinsichtlich der allgemeinen Natur derselben veröffentlicht habe, indem er durch materielle Textvergleichung den Wert mehrerer hieroglyphischer Gruppen bestimmte. Dass er ferner zuerst etwas über die Möglichkeit der Existenz einiger Lautzeichen publiziert[1]) habe, deren sich die Ägypter zur Schreibung fremder Namen bedienten, und dass er endlich zuerst, aber ohne vollen Erfolg, den Hieroglyphen der Namen Ptolemäus und Berenike phonetische Werte beizulegen versucht habe. — Dagegen fordert er von Youngs Wahrheitsliebe, dass er zugebe, vor dem 27. September 1822

1. keine einzige begründete Idee weder über die Existenz, noch über die allgemeine Natur der phonetisch-hieroglyphischen Schrift, noch

1) Man erinnere sich, dass die genialen Äusserungen Champollions über diesen Punkt bis z. J. 1810 zurückgehen.

2. irgendwelche Beweise für die Richtigkeit des alphabetischen, ein- oder zweisilbigen Wertes gegeben zu haben, den er elf von den dreizehn Zeichen der beiden Namen beilegte. Dass er überdies
3. durch die ihm selber höchst zweifelhaft erscheinenden elf phonetischen Werte die lautliche Natur keines einzigen andern Namens auch nur mit einigem Rechte zu vermuten, geschweige denn festzustellen vermochte, so dass er z. B. in der lange in seinen Händen gewesenen Inschrift des Obelisken von Philae den Namen Kleopatra nicht erkannt habe.
4. Dass er ferner, bis zur Veröffentlichung des Précis, keinerlei Gewissheit weder über den inneren Bau, noch über das hieroglyphische System als Ganzes gegeben habe, sowie nichts über dessen verschiedene Schriftelemente, ihren Gang, ihre Zusammensetzung; und ebenfalls nichts darüber, wie die Gruppen der Hieroglyphen, deren Wert er erkannt zu haben glaubte, die Ideen zum Ausdruck bringen, deren Träger sie ihm zufolge sein sollen[1]).

Hiernach führt Champollion aus, dass trotz Youngs „wichtiger Vorarbeiten“[2]) alles noch zu tun übrig bleibe, um eine richtige Idee vom hieroglyphischen System zu erlangen, und er unternimmt nun, gegen seines Rivalen Ansicht darzutun:

1. dass sein hieroglyphisches Alphabet sich auf die Königsnamen aller ägyptischen Herrscher erstrecke;
2. dass die Entdeckung dieses phonetischen Alphabetes der eigentliche Schlüssel zum gesamten hieroglyphischen System sei;
3. dass es zu allen Zeiten von den Ägyptern verwandt worden sei, um den Laut der Worte ihrer gesprochenen Sprache alphabetisch wiederzugeben;
4. dass alle hieroglyphischen Texte zum sehr grossen Teil aus rein alphabetischen Zeichen, und so wie er sie darstelle, zusammengesetzt seien;

---

1) Tafeln 74 bis 78, Supplementband IV. der Encycl. Brit. 1819.

2) Nur in gewissem Sinne kann man sie so nennen, da Champollion sie nicht benutzt hat.

5. dass die verschiedenen Elemente der hieroglyphischen Schrift, deren Wesen er zu ergründen suche, gleichzeitig in den Texten verwandt worden seien;
6. dass der Versuch, die allgemeinen Prinzipien dieses Systems aufzustellen, sich auf zahlreiche Beweise der vorstehenden Sätze stütze und eine neue, sichere, aus Tatsachen sich ergebende Theorie begründe, die binnen kurzem das volle und absolute Verständnis aller hieroglyphischen[1]) Texte zum praktischen Ergebnis haben werde.

Die Klarstellung dieser sechs Punkte bildet den Hauptzweck des Werkes, dessen erstes Kapitel jedoch dem ausgesprochenen Nebenzweck einer scharfen Vergleichung von Youngs Art zu lesen mit derjenigen Champollions dient.

Des Kontrastes wegen erinnere man sich nun an Youngs Behauptung, dass sein „Koadjutor" nicht nur alles, was er gefunden, der Benutzung seiner (Youngs) Entdeckung verdanke, sondern dass er überhaupt auf dem gegebenen Grunde nicht einmal hätte weiter bauen können, ohne die Inschrift des Obelisken von Philae mit dem darin von Bankes nach Anweisung seines Lehrers angeblich gelesenen Worte Kleopatra, dass also alles von Young, durch Young, aus Young komme.

Das aufmerksame Lesen des Précis liess indessen einige von Youngs Freunden die Unhaltbarkeit von dessen Prätensionen einsehen, so dass sie der Wahrheit die Ehre zu geben begannen und den wirklichen Entzifferer nicht länger mehr „für Wilhelm des Eroberers Siegeszug zu strafen" gedachten. Aber dem Willen dieser Gerechten zum Trotz erhob sich allmählig die Hydra nationaler Eifersucht, um, anfangs im Dunkel schleichend, in blinder Verleumdungswut Champollion und sein Werk unausgesetzt zu begeifern, bis in unsern Tagen ein wohlgezielter Keulenschlag[2]) den schliesslich am hellen Tage betriebenen Vernichtungsversuchen hoffentlich für immer Einhalt getan hat.

1) D. h. aller altägypt. Texte, also auch der hierat. und demot.

2) Von Le Page Renouf, zu London, 2. Juni 1896. Vergl. Proceedings of the Society of Bibl. Arch. Vol. XIX p. 188—209: Young and Champollion.

Den Précis, der trotz einiger Irrtümer und Unklarheiten, von denen noch die Rede sein wird, in festgezogenen Linien den Grundriss des wissenschaftlichen Neubaues entworfen hat, rein sachlich, oder auch nur ganz unparteiisch zu beurteilen, war damals eigentlich niemand befähigt, wegen der überraschenden Neuheit und der Schwierigkeiten der darin gebotenen Spekulationen. Dass aber neuerdings Letronne, der so scharf gegen alle Illusionen auf wissenschaftlichem Gebiet ankämpfte und jede Behauptung durch Tatsachen bewiesen sehen wollte, unentwegt zu Champollion hielt, und dessen Versicherung, seine Theorien nicht erraten, sondern sich selber strengstens vordemonstriert zu haben, unterstützte, diente allen Billigdenkenden als Bürgschaft für die nötige Reserve des Entzifferers. Dieser handelte fortgesetzt nach seinem Wahlspruch: „Man kann sich selber niemals zu viel misstrauen,“ und von diesem heilsamen Misstrauen gegen sich selbst gewarnt, gedachte er zur Begründung des Phonetismus aus lautlich gelesenen Texten stets nur das als sicher zu geben, was ihm von vornherein, und zwar durch Umstände beglaubigt wurde, die unabhängig von seiner Lesung dastanden[1]).

Aber er hatte gut vorsichtig sein, — nicht umsonst warf seine Entdeckung alle seit 300 Jahren fabrizierten „Systeme“ und Texterklärungen über den Haufen. Vergebens bat er, man möge die Hypothesen der Wahrheit zum Opfer bringen; man verzieh ihm den Précis im eigenen Lande nicht und liess höchstens den Brief an Dacier gelten, — nämlich deshalb, weil die Ideen darin von den meisten nicht in ihrer vollen Keimkraft gewürdigt, teilweise auch wohl absichtlich falsch verstanden waren.

Dujardin nannte den Entzifferer einen Toren, Jomard hielt ihn für anmaassend und undankbar, und seine nervöse Gereiztheit zu beschwichtigen, gelang immer weniger. Gulianoff erzürnte sich über die, seinem eigenen System das Urteil sprechende Auslegung des Clemens, doch verwies ihn Champollion an Letronne, dessen Kampflust jeden Widersacher willkommen hiess.

---

1) Siehe Précis I, p. 83. „Je retrouve etc.“

Klaproth dagegen, der die Maske noch trug, erbot sich zu einer öffentlichen Befürwortung des Précis, verlangte aber dafür — und das war eine Tücke sondergleichen seinerseits — die endliche Zustimmung zum akrologischen System! Eine Unterredung war auf den 9. Mai angesetzt, fand aber erst am 15. Mai statt und führte zu offenem Bruch, da Champollion seine Verurteilung der genannten Theorie nicht zurücknehmen konnte und Gulianoffs Angriff auf den Précis lächerlich fand.

Als zweiten „Gegendienst" verlangte er die Umstimmung Daciers, der bei jeder Gelegenheit sein Urteil über Klaproth[1]) rückhaltlos auszusprechen pflegte; da sich dieses jedoch mit der auf unauslöschlichen Tatsachen beruhenden öffentlichen Meinung durchaus deckte, so verzichtete Champollion darauf, sich eine vorteilhafte Kritik seines Buches, überdies aus so unreiner Feder, durch zwei unehrenhafte Zugeständnisse zu erkaufen.

Klaproth überliess sich von nun an rückhaltlos seinen bösen Leidenschaften und entbot die ganze Kraft seines Genies, um, gegen seine Überzeugung, ein Werk und dessen Autor zu vernichten, welche beide er mehrfach in den höchsten Tönen gepriesen hatte. Wo immer die neue Entdeckung fortan in Rede kam, nahm er Stellung gegen sie, doch mied er den offenen, ehrlichen Kampf. Niemals recht zu fassen, bald pseudonym, bald anonym, am liebsten aber mündlich, in doppelsinnigen Worten, filtrierte er Tropfen um Tropfen den Zweifel an der Wahrheit der Entzifferung in die öffentliche Meinung ein, um allmälig bis zur Beschuldigung groben Betruges zu gehen. Kennzeichnend ist es für ihn, dass er viel weniger die Schwächen des Précis, als, immer gegen besseres Wissen, diejenigen Fehler und Widersprüche in den früheren Theorien des hart um die Erkenntnis ringenden Entdeckers zur Basis seiner Angriffe machte, die durch den Brief an Dacier und mehr noch durch den Précis bereits überwunden waren!

Er forderte, wie St. Martin ebenfalls, die sofortige Ver-

---

1) Den Beinamen: „Le reptile" hatte ihm Dacier gegeben; er fand sehr schnell allgemeinen Anklang und Klaproth wusste dies.

öffentlichung der Übersetzung der beiden ägyptischen Texte der Rosettana als einen Prüfstein für Champollions System; doch verbot die elementarste Einsicht, den lauernden Feinden neue Anknüpfungspunkte zu bieten, die ohne Nutzen für die Wissenschaft die erbittertsten Kämpfe entfesselt hätten.

Nicht wenige fanden den Précis zu unvollständig; aber sein Autor, den Gesichtspunkt einer summarischen Verteidigung innehaltend, hatte ja auch nur erst die analytische Geschichte seines Verfahrens, die Entwicklung seiner hauptsächlichsten Hilfsmittel zur Begründung des Systems, sowie dessen grundlegende Elemente und deren Übereinstimmung mit der Notiz von Clemens geben wollen, nebst beigefügter Übersicht des für die Wissenschaft aus der Entzifferung erwachsenden Gewinnes. — Der Rahmen war eng, daher hier nur das Nötigste gegeben wurde, und zwar so, dass in den ersten neun Kapiteln der Leser sich durch Tatsachen selber überzeugen, nicht aber, wie in den a priori- und Hypothesensystemen, zu blindem Vertrauen überredet werden sollte.

Diesem, notgedrungen sehr ausgedehnten, analytischen Teil folgt die .kurze, nur das Schlusskapitel umfassende Synthese, mit deren Lektüre sich alle nur oberflächlich interessierten Leser begnügten, da ihnen hier die Ergebnisse zu mühelosem Genuss dargeboten wurden, wie etwa einem Vorübergehenden der Gärtner eine seltene Frucht zu kosten gibt, die er unter Drangsalen aller Art nach jahrelanger Geduld, fast gegen alle Hoffnung, endlich zur Reife gebracht hat. — In dieser „Conclusion“ sehen wir nach knapp gefasster Wiederholung der fundamentalen Gesetze des Systems schon manche auf Grund desselben gewonnene und über die Berichte der Klassiker hinausgehende Aufschlüsse über die religiöse, politische und soziale Geschichte Ägyptens angekündigt; auch erschliesst hier der Historiker, trotz seiner gewohnten Reserve in einigen beredten Seiten die ihn selber am meisten fesselnden Perspektiven und wirft Streiflichter auf die Denkmäler Nubiens und Äthiopiens. Er richtet den Blick auf Meroë, auf Dongola und nach den sie verbindenden Nilufern, und zwischen den Linien hervor weht uns sein heisser Drang an, „die grosse Frage“ nach dem

Ursprung des alten Volkes zu untersuchen und den in rätselvollen Fernen liegenden Anfängen einer Zivilisation nachzuspüren, die auf ihrer Höhe stehend vor ihn tritt, ja die ihm als um so vollkommener erscheint, je weiter er ihren Spuren ins Dunkel der Vorzeit nachzugehen vermag.

Schliesslich stellt er nochmals die gänzliche Erschliessung aller ägyptischen Texte als gesichert und sogar als bevorstehend hin. Dass das Koptische als wesentlichstes Mittel dazu dienen müsse, hatte man vor Champollion ungestraft aussprechen dürfen; ihn jedoch überhäufte man mit den gröbsten Schmähungen wegen dieses Unterfangens, mit dem er zuerst Ernst machte.

Etienne Quatremère, der die längst vor ihm ausgesprochene Idee von der Identität der koptischen mit der altägyptischen Sprache im Jahre 1808 zuerst wissenschaftlich begründet hatte, weigerte sich nicht nur, ihn mit seiner Autorität auf diesem Gebiet moralisch zu unterstützen, sondern er verurteilte die gesamte Entdeckung als leere Phantasterei, ohne doch je die geringste Prüfung derselben anstellen zu wollen. Nun hatte freilich Sacy bereits im Jahre 1816 an Young berichtet, dass auch Quatremère sich mit den ägyptischen Texten beschäftige, und das dürfte für die Beurteilung seines bis zum Übermaass verletzenden Benehmens gegen den Entzifferer wohl nicht ganz belanglos sein. Dennoch muss die rauhe Weigerung der Hauptsache nach auf die starren Grundsätze dieses Gelehrten zurückgeführt werden, — denn der scharfsinnige Sammler und ausgezeichnete Textkritiker, der auf altbekannten, sozusagen philologisch garantierten Wegen streng methodisch einherschritt, hatte kein Verständnis für die mühsam und kühn dem Dunkel abgerungenen Erfolge des Pfadfinders, der anfangs nicht anders als vermutend und wagend auf dem unerschlossenen Gebiete vorzudringen vermochte.

Champollion, der seit dem Herbst 1822 imstande war, Quatremères Beweisführungen mit Hilfe der altägyptischen Texte zu demonstrieren, setzte sich leicht genug über die Versagung der Hilfe hinweg, fand er doch nun bei Sacy, Wilhelm von Humboldt, Letronne, Arago,

Biot, Fourier, Laplace, Louis Philipp von Orléans[1]) und anderen hervorragenden Männern warme Anerkennung, und im Notfall Verteidiger seines Systems.

Zwar zeigte sich Sacy nach eingehender Prüfung desselben mit Recht über die Menge der Homophone erschreckt, da ihre Zahl bis ins Unendliche anzuwachsen drohte, worüber ihn die „poetische Erklärung“ von der je nach dem Sinn des darzustellenden Wortes fein abschattierten Anwendung derselben[2]) nicht beruhigte; dennoch sah er mit freudigem Stolz auf das Werk seines ehemaligen Schülers, und seiner schliesslich auch schriftlich gegebenen Kritik desselben[3]) steht die ehrliche Absicht, es dadurch zu fördern, an der Stirn.

Alex. von Humboldt, in seiner gläubigen Vorliebe für Young als Entzifferer nunmehr stark erschüttert, brachte als einer der ersten seine Glückwünsche dar und hob, etwas später, brieflich den „grossen Eindruck“ hervor, den Champollions „schöne Entdeckungen in Deutschland gemacht“ hatten. Er teilte zugleich folgenden Auszug aus einem Briefe Wilhelms mit: „. . . Übrigens bin ich nach sehr langem Prüfen von Champollions Werken der innersten Überzeugung, dass diese herrliche Entdeckung gänzlich ihm zu danken ist. Niemand kann ihm das Verdienst absprechen, zuerst behauptet und bewiesen zu haben, dass der grösste Teil der hieroglyphischen Schrift alphabetisch ist; und wenn andere einige phonetische Zeichen gefunden haben, so ist es doch ersichtlich, dass sie niemals auch nur so weit gekommen wären, eine grosse Anzahl der Eigennamen zu entziffern. Sie waren von Anfang an auf falscher Fährte und haben sich anscheinend nicht mit der nötigen Geduld dem hieroglyphischen Studium gewidmet, sich überdies auch viel zu ausschliesslich auf die Inschrift von Rosette beschränkt.“

Anerkennungen solcher Art waren geeignet, den „Ägypter“ für die unausgesetzt von ihm erduldeten Angriffe und Schmähungen zu entschädigen. Der Streit um die Echtheit der Ringe — das sah er nun — konnte noch lange

---

1) Siehe p. 459.
2) Siehe Précis I, p. 321, § 90.
3) Journal des Savants, Mars 1825 p. 140—154.

dauern, aber der starke Glaube an die Wahrheit des seinen gab ihm eben nun beim Aufbruch nach Italien den nötigen Mut, durch neue Erfolge der Welt zu beweisen, dass er der glückliche Besitzer sei.

Die ihm gewährten Mittel ermöglichten nun auch die Ausführung der lange geplanten Reise nach England. Leider konnte nur ganz kurze Zeit auf sie verwandt werden, und die eingehende Besichtigung des British Museum bildete naturgemäss die Hauptnummer des Programms. Einzelheiten liegen um so weniger darüber vor, als Figeac ihn begleitete, daher denn keine Briefe vorhanden sind. Es steht indessen fest, dass verschiedene englische Geistliche sich als sehr zuvorkommend erwiesen und seinen Erklärungen mit grossem Eifer, sowie in redlichster Absicht lauschten.

Es war ein Monat nach der Herausgabe des Précis verstrichen, und die Wogen des Kampfes, den er entfacht hatte, gingen hoch, als der „Ägypter" frohen Sinnes in grösster Stille Paris verliess. Denn da er bis zum letzten Augenblick fürchten musste, durch neue Intriguen die Reise doch noch vereitelt zu sehen, so sollte erst von Italien aus die erste Nachricht darüber in die Öffentlichkeit dringen.

Gleichsam als ein Abschiedsgruss von ihm wurde in jener letzten Hälfte des Mai eine Broschüre[1]) über die der neuen Entdeckung bereits verdankten historischen Ergebnisse veröffentlicht und auf Anregung Figeacs sogleich in grosser Anzahl gratis verteilt. Und das war nicht belanglos: denn seit dem Abschluss seines Manuskriptes zum Précis hatte der Entzifferer bedeutende Fortschritte im Lesen und Übersetzen der Texte gemacht, was angesichts der Turiner Mission von grösster Wichtigkeit erschien. So hatte des Bruders Umsicht[2]) auch hier wieder das Richtige getroffen. Auch trat es immer mehr zu Tage, wie völlig unentbehrlich seine Weltgewandtheit, sein Geschäftssinn und seine rastlose Energie für die schnelle Entwicklung des Entzifferungswerkes unter den obwaltenden Schwierigkeiten waren.

1) „Notice sur les résultats histor. tirés des connaissances actuelles sur le système graphique des anciens Egyptiens." Paris 1824.

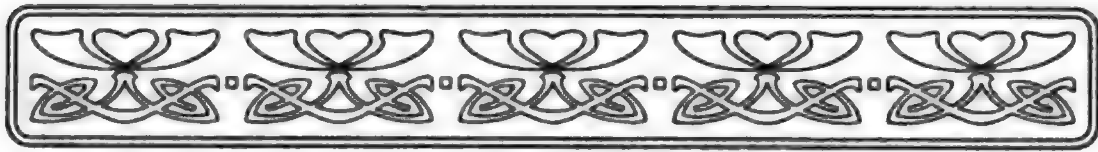
2) Der Entwurf zu dieser Broschüre ist bis auf zwei Reihen von Figeac geschrieben.

Dafür hatte ihm aber François auch unbegrenzte Vollmacht gegeben und unternahm nicht das Geringste, ohne es ihm zur Begutachtung unterbreitet und seine Ansicht darüber gehört zu haben. So legte er denn zuversichtlich auf Jacques-Josephs starke Schultern die ganze schwere Last der Verteidigung des Systems sowohl, wie die vielen, Zeit und Umsicht fordernden indirekten Arbeiten zu dessen Förderung.

Etwa am 23. Mai traf Champollion bei Artaud in Lyon ein. Nach dem hastenden Leben und der schweren Arbeit hatte ihm die lange Fahrt in Thevenets trauter Gesellschaft verhältnismässig wohlgetan. Nun aber musste er einem wahren Sturm überschwenglicher Freundschaftsbeweise von seiten Artauds standhalten, der seit Jahren einen förmlichen Kultus mit ihm trieb und ihn mit unerschöpflichen Aufmerksamkeiten überschüttete. Er hatte für diesen Empfang den Raum des Museums, der die ägyptischen Altertümer barg, in einen kleinen Lorbeerhain verwandelt, damit dem „Ägypter“ wenigstens hier gespendet werde, was ihm gebührte.

Ein Ehrentag war es freilich wohl für diese ägyptische Abteilung, nun als berufenen Entzifferer der Hieroglyphen den bewillkommnen zu dürfen, welchem sie mit jeder ihrer Nummern seit Jahren behilflich gewesen war, sein Ziel zu erreichen. Auch begrüsste sein Auge mit liebevollem Eifer jedes einzelne Stück, — und zwar „wie einen alten Bekannten, der ihm einst stumm gegenüber gestanden hatte, während er jetzt in seiner eigenen Sprache zu ihm reden konnte.“

Die Szene machte einen tiefen Eindruck auf Champollion, der sich erst jetzt des gewaltigen Umschwunges seiner bei der letzten Anwesenheit in Lyon geradezu verzweifelten Lage voll bewusst wurde. Auch überwältigte ihn für einige Augenblicke das heiss in ihm aufwallende Dankgefühl. — Ein weiterer Reisetag und Grenoble war erreicht! Mehr tot als lebendig und wie durch ein Wunder dem ihn bedrohenden Hochverratsprozess mit üblichem Ausgang entronnen, so hatte er es im Juli 1821 verlassen, — — gefeit gegen seine politischen Verfolger und von der Wissenschaft mit Ruhm gekrönt, betrat er es nun wieder.



Kapitel VIII.

Italien.

(25. Mai 1824 bis 30. Oktober 1826.)

1.

Im Isèredepartement war die politische Lage seit der Zeit, wo Champollion den Kampf gegen die dortigen Missstände hatte aufgeben müssen, anscheinend günstiger geworden, doch nur, weil des Baron d'Haussez' immer mehr zu Tage tretende administrative Gewandtheit einerseits und andrerseits seine umfassenden Gewaltmassregeln die zahlreichen Gegner zu der Einsicht geführt hatten, dass gegen ihn nicht erfolgreich angekämpft werden könne. — Aber die Parteien waren unversöhnt und der Geist des Aufruhrs wirkte mächtig weiter in den geheimen Gesellschaften, welche dem Präfekten-Selbstherrscher zum Trotz sich nicht entdecken liessen. Man hoffte auf seine endliche Abberufung, und am 7. April 1824, also kurze Zeit vor Champollions Wiederkehr nach Grenoble, hatte sie stattgefunden. Und da auch der Maire, Marquis de Lavalette, sein ehemaliger Bedränger, vor dem Abgang stand, so wird es verständlich, dass dem „Ägypter" die Luft der Dauphinéberge nur um so freier noch und kräftigender erschien.

Als schönster Willkommengruss galt ihm die Kunde von der bevorstehenden Wiedereröffnung der juristischen Fakultät, die dank ihren ausgezeichneten Professoren in

hohem Ansehen gestanden hatte und deshalb eine gute Erwerbsquelle für die Stadt gewesen war. Aber d'Haussez hatte des Ministers gegenteiliger Absicht ungeachtet bis zu seinem Weggang diese Wiedereröffnung zu vereiteln gewusst. So herrschte denn zum erstenmal seit langer Zeit eine freudige Stimmung in Grenoble, infolge deren die Begrüssungsfeier für den am 25. Mai dort eintreffenden ehemaligen Geschichtsprofessor sich doppelt froh gestaltete. Mit einem Schlage trat der sehnsüchtig Erwartete, dem einst die Führung der jungen Grenobler Geistesaristokratie obgelegen hatte, wieder in den Mittelpunkt des gemeinsamen Interesses und von allen Seiten bestürmt, in einem Kreuzfeuer von Fragen und Antworten über das Sonst und das Jetzt stehend, blieb er zwei Tage lang seiner Ermüdung uneingedenk, dann aber entfloh er den Freunden, um sich in der Stille von Vif zu erholen.

Zwar wanderten viele Bücher und Papiere in dieses Tuskulum mit, doch Frau Zoë, die dort an der Seite ihres Vaters als Hausfrau waltete, liess nicht mit sich scherzen, sobald es sich um die Gesundheit ihres Schwagers handelte. Sie hatte ihm in früheren Jahren über manche Rauheit seines Lebensweges mit schwesterlicher Sorgfalt hinweggeholfen und ihn stets mutig verteidigt, wenn man ihm in seiner Abwesenheit zu nahe zu treten wagte. Niemand war ihm je mit solch unaussprechlicher Milde begegnet wie diese Frau, deren persönlichem Liebreiz die Zeit nichts anhaben zu können schien, und die nicht einen Augenblick ausser acht liess, was Saghîr, wie sie Champollion stets nannte, auf Kosten seiner Studien und seiner schwachen Gesundheit ihren Kindern gewesen war! Daher fügte er sich denn auch in seiner Verehrung für sie ihren Anordnungen, soweit es sich nur irgend mit seinen Arbeitsinteressen vertrug.

Denn selbst das schöne Stilleben von Vif konnte sein stetes Bedürfnis, sich mit Ägypten zu beschäftigen, nicht mindern. So bat er Blacas um den Ankauf eines Sarkophages aus Busiris und seinen Bruder sowie Dubois um die Reproduktion aller nur irgend zu beschaffenden Basreliefs („per fas und selbst per nefas!").

Acht Tage inmitten der Maienpracht des damaligen

Parkes von Vif, wohin auch Frau Rosine übersiedelt war, halfen seinen ermatteten Lebensgeistern wieder auf. Überdies konnte er hier zum ersten Male sein Kind in seine Arme schliessen, die kleine Zoraïde, mit der ihn Frau Rosine drei Monate früher, am 1. März 1824, beschenkt hatte, und die nun aus dem nahen Gebirgsdorf Crozet, wo sie ihre ersten Lebensjahre verbringen sollte, herbeigebracht worden war. Mit zärtlichem Interesse beobachtete er des Kindes Bewegungen und Mienenspiel, und freute sich, dass es, seinem orientalischen Namen entsprechend, durch die dunkle Gesichtsfarbe und die Zeichnung der Augenbrauen sich so früh schon „als Kind ihres Vaters" darstellte. „Im übrigen," meinte er, „mag sie werden, wie es Gott gefällt."

Bald genug rief ihn die Pflicht aus dem Frühlingsidyll von Vif wieder ab, denn in den ersten Junitagen wurde der Mont-Cenis endlich passierbar. — Zwar hatte der Bankier Flory aus Grenoble Champollion eingeladen, mit ihm im eigenen Wagen nach Turin zu fahren, doch wurde dieser Herr im letzten Augenblick nach Paris gerufen. Champollion bedauerte dies nicht allzusehr, da der immerhin gefahrvollen Alpenfahrt das derbe, lang erprobte Postfuhrwerk mit dem erfahrenen Personal besser entsprach, als irgend welche Privatequipage. — So brach er denn am 4. Juni früh nach Chambéry auf[1]), das er seit Ende Mai 1815, als er dort den Marschall Suchet aufsuchte, nicht mehr betreten hatte. Wehmut überkam ihn hier, — verliess er doch nun zum ersten Male auf längere Zeit sein Vaterland, fern von dem ihm kein Heil für sich möglich schien, „wenigstens nicht in meiner jetzigen Existenz," pflegte er scherzend zu sagen, um seiner „Urheimat, — Ägypten", nicht zu nahe zu treten.

---

1) In seinem Pass vom 10. Mai 1824 heisst es:

Signalement.

taille:	1 *m* 66 *c*[s].	nez:	régulier.
cheveux:	noirs.	bouche:	moyenne.
front:	ordinaire.	menton:	rond.
sourcils:	noirs.	visage:	ovale.
yeux:	bruns.	teint:	brun.

Signes Particuliers: Gradé. — Age: 33 ans et demi.

Von Chambéry ging's nach St. Michel de Maurienne, jetzt Eisenbahnstation, von wo ab die eigentliche Alpenfahrt am 6. Juni mit Sonnenaufgang angetreten wurde, „denn die Wege sind zwar ausgezeichnet,“ schreibt er von Turin aus, „aber sie gehen am Absturz furchtbarer Abgründe entlang, wo es für eine schwerfällige Postkutsche niemals zu hell sein kann.“ — „Der berühmte Mont-Cenis ist eine wahre Promenade im Jardin des Plantes . . . nur die Talfahrt ist peinlich; nicht weil der Weg dann weniger schön wäre, sondern weil man Alpenaugen haben und gewohnt sein muss, ohne Erregtheit in die Tiefe niederzublicken, um nicht doch ziemlich lebhafte Unruhe während der Fahrt zu empfinden.“ Vielleicht erging es ihm selber ebenso, da er zeitlebens an starken Schwindelanfällen litt.

Am 7. Juni früh traf er in Turin ein, wo man bereits sechs Jahre früher seiner Ankunft geharrt hatte! Auch jetzt wieder hatte der Graf Prosper Balbo ihm mit vielem Eifer die Wege geebnet, und durch diesen aufmerksam gemacht, hatte der Staatssekretär Lodovico Costa dem ehemaligen Kollegen bereits nach Grenoble hin die Bitte gesandt, während des ganzen Turiner Aufenthaltes sein Gast zu sein.

Doch Champollion richtete sich vorläufig im Hôtel Feder (Strada della Zecca 8) ein und machte, ohne sich erst Ruhe zu gönnen, allein und unbekannt einen Streifzug durch die Stadt, auf die er von Grenoble aus in ernsten Stunden so oft den Blick gerichtet hatte, und die ihm nun so reiches Material für seine Studien zu geben versprach.

Nach wenigen Schritten schon sah er in den schönen Säulenhallen der Universität inmitten römischer Altertümer zu seiner lebhaften Freude die 8 Meter hohe Kolossalstatue seines Lieblings „Ramses des Grossen, — Sesostris“, emporragen. Welch besserer Willkommengruss hätte ihm hier geboten werden können? „Meine ersten Schritte in Turin sind sehr glückverheissend“, meint er selber und erzählt, wie er, von einem zufällig herbeikommenden Beamten eingelassen, auf der Stelle eine Besichtigung des ägyptischen Materials dieses Museums vorgenommen habe. — Er beeilte sich darauf, den stattlichen Palast der Akademie[1]) aufzusuchen, der den er-

1) Museo di Antichità ed Egizio. Via Accademia delle Scienze, 4.

sehnten Schatz, die Drovettiana, barg. Hier aber öffnete sich keine Tür vor dem stadtfremden Wanderer, der sich vorläufig mit einem Rundgang um den Bau begnügen musste.

Da Costa erst anderen Tages zurückerwartet wurde, so liessen es sich Graf Balbo und seine aus dem Dauphiné gebürtige Gemahlin angelegen sein, dem Ankommenden die Fremde heimisch zu machen. Auch die französische Gesandtschaft tat hierzu das ihrige, denn nicht nur war der Gesandte, Marquis de la Tour du Pin, von Grenoble her den Brüdern bekannt, sondern der erste Sekretär, Graf Marcieu, ebenfalls Delphinat, war ein eifriger Anhänger der neuen Lehre.

Schon am 10. Juni finden wir Champollion bei Costa einquartiert[1]). Tags zuvor waren ihm vom Minister des Innern, Grafen Roget di Cholex, dem die Turiner Museen damals unterstanden, die nötigen Vollmachten übergeben worden, und in derselben Stunde hatte er „seinen Einzug“ in die Drovettiana gehalten, begleitet vom Grafen Balbo, der in seiner Eigenschaft als Präsident der Akademie der Wissenschaften dafür gesorgt hatte, dass er beim ersten Betreten der die Sammlung bergenden Säle dort die ihn am meisten interessierenden Gelehrten der Stadt vorfand. Zu ihnen gehörten vor allem der Abbé Amadeo Peyron, Hellenist und Fakultätsprofessor, und der Abbé Costanzo Gazzera, Orientalist und Bibliothekar der Universität, welche brieflich dem „Ägypter“ bereits nahegetreten waren und die sich infolgedessen mit regem Interesse seinen Studien zugewandt hatten. Ferner der Astronom Giovanni Plana, Direktor der Sternwarte, der Mathematiker Ignazio Michelotti, der Hellenist Perron, der Latinist Carlo Boucheron und der Graf Federigo Sclopis, Förderer aller aufstrebenden Gelehrten und Künstler.

War die Ankunft der Drovettiana[2]) in Italien schon an sich ein Ereignis von fast internationaler Bedeutung gewesen, das viele Gelehrte aus allen Ländern herbeilockte, so hatte sie ganz besonders in Turin ein stärkeres Pulsieren des geistigen

1) No. 7, via Barra di Ferro; jetzt via Bertola; Costas Haus ist bei einem Strassendurchbruch verschwunden.

2) Von Sardinien angekauft am 23. Jan. 1824 für 415 000 Fr.

Lebens zur Folge gehabt, denn die Vertreter aller Zweige der Wissenschaften hatten sich gleichsam neue Quellen durch sie zu öffnen gesucht. Die Archäologen wetteiferten mit den Naturforschern, Medizinern, Künstlern im Auffinden lehrreicher Punkte, und den Philologen standen hier neue griechische, lateinische und koptische Texte zur Verfügung, durch deren Inangriffnahme besonders Peyron Champollion vorgearbeitet hatte, indessen Gazzera das ägyptische Schriftsystem durcharbeitete, um die junge Wissenschaft in Italien gewissermassen populär zu machen. — Der ebenfalls zum Empfange herbeigeeilte Museumdirektor Ritter Cordeo di San-Quintino hatte sogar begonnen, auf Grund von Champollions System die vorhandenen Skarabäen zu entziffern, wohingegen Plana und Graf Balbo bemüht waren, das Verhältnis der ägyptischen Längenmaasse zu den Resultaten der Erdmessung festzustellen und damit zugleich auch möglichst klarzulegen, wie weit diese letztere Wissenschaft in Altägypten gediehen war. Beide traten damit in langatmige Erörterungen über die drei in Memphis gefundenen „Königlichen Ellen" (coudées royales) ein, deren längste sich in der Drovettiana befand, indessen eine andere in der Sammlung Nizzoli zu Florenz, und eine dritte (Fragment) in Paris aufbewahrt wurden.

Jomard hatte 1822 die erstere für das metrische Eichmass Altägyptens erklärt; Balbo und Figeac waren anderer Meinung gewesen, und die Entscheidung dieser Streitfrage erhoffte man nun von Champollion. Auch sei es gleich hier bemerkt, dass sich dieser nach eingehender Untersuchung und Vergleichung der drei in Rede stehenden Objekte, von denen genaue Nachbildungen in seinen Händen waren, für Balbos Ansicht entschied[1]).

Gleich in der ersten Sitzung der Akademie, welcher Champollion (am 13. Juni 1824) beiwohnte, brachte der Techniker Vittorio Michelotti ein neues Verfahren zur Kenntnis, um schnell und gut von Basreliefs und Inschriften Abdrücke

1) Champollion sah in diesen nur für das Grab bestimmten Ellen eine Nachbildung der gesetzlichen Maasse, dem Toten lediglich mitgegeben, um die Beschäftigung anzudeuten, welche er zu Lebzeiten gehabt hatte. Dies erklärt die Verschiedenheit dieser Längemaasse.

zu machen. So war denn alles bereit zum Beginn ernster Arbeit.

Man stelle sich des Entzifferers Empfindung vor beim ersten Anblick eines weiten Saales, der ganz mit künstlerisch ausgeführten Kolossalstücken aus poliertem Rosengranit oder allerfeinstem grünen, grauen und schwarzen Gestein angefüllt war. „Es ist ganz überwältigend!“ schreibt er darüber an Figeac. — Doch stärker noch fühlte er sich bis in sein innerstes Geistesleben durchschauert, als er dann das reiche sprachwissenschaftliche Material überblickte, das seiner harrte, denn abgesehen von ihren schönen Kolossen, glänzte die Drovettiana besonders durch Inschriften und Papyri.

Mit dem ganzen Eifer seiner beweglichen Natur, aber auch mit der gewohnten und besonders hier sehr nötigen Selbstkontrolle ging er nun ans Werk, um zunächst eine Übersicht des Vorhandenen zu erlangen und danach mit der Bearbeitung der grossen Stücke zu beginnen. Vorher jedoch sah er aufmerksam die demotischen Rechtsurkunden der Sammlung durch und fand zwischen ihnen Fragmente von aramäischen Urkunden, die er für Sacy kopierte und ihm sogleich übersandte, denn Sacy hatte unlängst zuvor seinem Schüler einen grossen Dienst erwiesen, indem er die übertriebenen Ansprüche der Hellenisten auf das Verdienst der Erschliessung Altägyptens unumwunden auf das rechte Maass zurückgeführt hatte.

Beim Beginn seiner Arbeiten schätzte er sich glücklich wegen des heilsamen Einflusses, den das Klima der sardischen Hochebene auf seine Gesundheit auszuüben begann; so hatte ihn z. B. das langgewohnte, ihm überaus qualvolle Ohrenbrausen bereits in Chambéry verlassen. Da ihm überdies der allseitige gute Empfang bewies, dass mindestens in Turin die ehrenrührigen Angriffe keinen Widerhall gefunden hatten, mit denen einige in Italien weilende Freunde Youngs — vor allen der Archäologe Nibby in Rom — seine Person und sein System zu verdächtigen suchten, so hätte seine Stimmung die denkbar beste sein müssen: doch schmerzte es ihn, „als Fremdling auf Ägyptens Erde wandeln zu müssen,“ wie er mehrfach klagt im Hinblick auf den Verlust der Drovettiana für Frankreich, — die Wiege der neuen Wissenschaft.

Es gelang Champollion schnell, die auf ihn einstürmenden neuen Eindrücke zu bemeistern und sein Arbeitsprogramm in grossen Linien festzustellen. War ihm Peyron ein Freund und Helfer, so galt dies in noch höherem Grade von Costanzo Gazzera, der sich bald als so unzertrennlich von ihm erwies, dass man ihn scherzend den „Adjutanten des Ägypters" nannte, während dieser ihn als seinen „treuen Schüler" ansah und es ihm Dank wusste, dass er in taktvoller Weise die gewonnenen Resultate schriftlich und mündlich im neugierig gewordenen Publikum verbreitete. Unermüdlich halfen ihm beide beim Auspacken und Anordnen der kleineren Sachen, sowie beim Kopieren, beim Anfertigen vieler wichtiger Abdrücke und bei den in Wachs oder Gips ausgeführten Abgüssen, — denn die gesammte Sammlung sollte „in effigie mit nach Paris wandern," selbst die zahlreichen Skárabäen inbegriffen, da sie ihm als reiche Fundgrube für die historische Forschung erschienen und zum Vorwurf einer umfassenden Spezialarbeit dienen sollten.

Auch die Inschriften der Stelen, von denen die Sammlung an 200 enthielt, boten unerschöpfliche Belehrung. So bestätigte ihm eine etwas verwitterte granitne Stele mit demotischem und griechischem Text und mit einigen Hieroglyphen, nämlich die damals viel besprochene „Turiner Trilingue"[1]), die schon im Brief an Dacier als sicher hingestellte Mitregentschaft des Cäsarion. Dass sie ihn philologisch ebenfalls förderte, ist selbstverständlich.

Und wie völlig ungeschwächt sein Interesse an dieser Lektüre die langen Monate hindurch anhielt, ja, wie er immer mehr bemüht war, jedem Dinge die annehmbarste, um nicht zu sagen, liebenswerteste Seite abzugewinnen, ersieht sich aus der, einige Zeit später gegebenen Beschreibung einer Stele, die ihm eine Probe „von der ganzen Anmut und Feinheit der heiligen Sprache" und überdies einen Beweis für die Richtigkeit seiner Begründung des akrophonischen Systems gab. Was er ein Jahr früher schon im Précis be-

---

1) Champ. nennt sie eine Bilingue; seitdem er das äg. Schriftsystem als einheitlich nachgewiesen hatte, sah er auch den Rosettetext nur noch als zweisprachig an. Über die Turiner „Trilingue" siehe B. Fér. 1824. I, No. 387. Näheres noch in Kap. IX.

hauptet hatte, dass nämlich „mit dem phonetischen Element neben den Inflexionen und grammatischen Formen auch die metaphysischsten Gedanken und die feinsten Abschattierungen der Sprechweise ausgedrückt werden konnten," glaubte er hier bestätigt zu finden. Auch wurde es ihm immer klarer, „dass die Ägypter hätten durchweg lautlich schreiben können, falls ihnen wirklich darum zu tun gewesen wäre."

Die Weiterführung des Pantheon, das wegen notgedrungen verspäteter Lieferungen (das nötige Material war nicht immer zur Hand) in gewissen Pariser Kreisen mit vorzeitiger Freude bereits totgesagt wurde, füllte die knappbemessenen Abendstunden aus, während der Löwenanteil an Kraft und Zeit der Drovettiana zufiel. Dank dieser hatte er schon am 7. Juli eine solche Fülle von neuen Anschauungen gewonnen und sein Urteil darüber so weit abgeklärt, dass er mit der Abfassung des ersten Briefes an Blacas beginnen konnte, um darin seine Theorien über ägyptische Geschichte und Kunst, zwei eng verwachsene Themata, auf Grund seines erweiterten Sehkreises zu entwickeln. Hier in Turin hatte er, dem Manetho und die Abydostafel als die Hauptstützen des wieder zu errichtenden Baues galten, u. a. Denkmäler von 14 aufeinanderfolgenden Herrschern der 18. Dynastie gefunden, weshalb er die herrliche Sammlung „den denkbar schönsten Kommentar zur Abydostafel" nennt und annimmt, dass diese nachweisbar zeitgenössischen Denkmäler genügen würden, „um dem robustesten Skeptizismus" Halt zu gebieten.

Die Klarstellung von Manethos 18. Dynastie sollte den Hauptinhalt des ersten Briefes an Blacas bilden. Zugleich aber wollte er hier, auf Beweise gestützt, die wahren Gesichtspunkte feststellen, unter denen man nunmehr die ägyptische Kunst zu betrachten habe.

„Dieser Brief," sagt er, „der selbst den hartnäckigsten Winckelmannisten zu denken geben dürfte, verfolgt noch den Nebenzweck, die Frage der ägyptischen Kunst, die verfrüht und ohne die Beweisstücke, die ich in so grosser Anzahl vor Augen habe, abgeurteilt worden ist, wieder auf die Tagesordnung zu setzen."

Schon im „Précis“ war der Charakter der ägyptischen Kunst durch den Ausspruch gekennzeichnet worden, dass sie der Hauptsache nach nur zur Darstellung von Ideen gedient habe, dass sie daher niemals um ihrer selbst willen vervollkommnet worden, überdies auch an ihrer Entwicklung prinzipiell verhindert worden sei. Ferner, dass der griechisch-römische Einfluss der nationalen Kunst Ägyptens zum Verderben gereicht habe, nicht aber zur Veredelung. Ein Luigi Lanzi dagegen hatte, im Sinne Winckelmanns, dessen Ideen über diesen Punkt besonders in Italien tiefe Wurzeln geschlagen hatten, zu behaupten gewagt, dass erst von Hadrians Zeiten ab die ägyptische Kunst etwas vervollkommnet erscheine.

Hatte Champollion schon in Paris erklärt, dass das Urteil über Ägyptens antike Kunst modifiziert werden müsse, so sah er nun ein, dass die Geschichte derselben überhaupt erst von Grund aus zu schreiben sei. Seine der ersten Jugendzeit entstammende Überzeugung, dass ein Volk, welches wie die Ägypter die Hieroglyphen zeichnete, künstlerisch und kunstschöpferisch veranlagt sein müsse, im Gegensatz zu jenem, das sich mit der überaus eintönigen Keilschrift begnügte, fand nun volle Bestätigung: — Winckelmann, meint er, habe auf Grund weniger, durch Zufall zusammengewürfelter, aus geringen Gräbern oder von architektonischen Verzierungen herrührender ägyptischer Altertümer geurteilt und, gleich manchen andern, das Verdienst von Kunstgegenständen geschätzt und abgewogen, von denen weder der wahre Sinn, noch die Zeit, noch auch die ursprüngliche Bestimmung ihm bekannt gewesen sei.

Er beschwört nun Winckelmanns Geist herauf, um ihm inmitten jener Kolossalstatuen, in denen er selber Porträts erblickte, und die ihm bis Ende Juli bereits 30 Königsnamen geliefert hatten, zu beweisen, dass die ägyptischen Künstler bei Götter- und Menschenbildern nicht ausschliesslich zur knechtischen Nachbildung konventioneller Formen verpflichtet gewesen seien; dass vielmehr bei vorurteilsloser Prüfung, sowohl in der Gesamtanlage, wie in den Einzelheiten, eine grosse Verschiedenheit der Physiognomien zutage trete, obwohl eine Art von Familienähnlichkeit vorherrsche. Fest davon über-

zeugt, dass bei den Ägyptern eine Summe von Voraussetzungen und Ideen sich herausgebildet habe, die eine wirkliche, obwohl unseren Ansichten nicht ganz entsprechende, Kunst bildet, löst er sich los von der zu ausschliesslichen Parteinahme der Hellenisten für die griechische Muse, um unbeeinflusst der etwas steifen und überhaupt ganz anders gearteten Kunst Ägyptens gegenüber zu treten und ihr die längst geschuldete Gerechtigkeit widerfahren zu lassen. Schlimmer noch als die Tatsache, dass im Nillande die Schönheit des Volkes fehlte[1]), so führt er aus, wirkte der Umstand, dass hier die nationalen Institutionen häufig den Künstler zwangen, die Grenze des Wahren zu verlassen und sich einem konventionellen Verfahren anzupassen. „Wenn er sich trotzdem hier und da zum wahrhaft Schönen erhob — eine Menge von Denkmälern beweist dies, — so müssen diese Werke in ihren Einzelheiten betrachtet werden: so z. B. sind die Köpfe der Kolosse der Sammlung Drovetti im allgemeinen sehr gut, mehrere von ihnen sind aber sogar in grossartigem Stil gehalten, voll Ausdruck und Wahrheit. Nirgends hier das Fratzenhafte, das Winckelmann als das Kennzeichnende wirklich ägyptischer Statuen angibt. Überall korrekte und sorgsame Arbeit."

Doch weshalb, fragt er sich, diese schön vollendeten Köpfe auf meistens so schwach ausgeführten Körpern?

Weil kaum je die dauernde Wiedergabe schöner Körperformen bezweckt wurde, wohl aber diejenige einer Idee. Die Kunst ist hier Mittel zum Zweck. Malerei und Skulptur sind Dienerinnen und Werkzeuge der Schreibkunst. Eine Statue ist gleichsam ein Schriftzeichen im Grossen. Das Charakteristische daran ist der Kopf. Die Vollendung des

---

1) „. . . Les Egyptiens cherchèrent à copier la nature telle que leur pays la leur montrait, tandis que les Grecs tendirent et parvinrent à l'embellir et à la modifier d'après un type idéal que leur génie sut inventer. — La sculpture ég., en reproduisant l'image d'un dieu ou d'un monarque, ne dut jamais arriver à cette élégance et à cette pureté qu'atteignit bientôt la sculpture grecque, parce que les plus beaux modèles se montraient de toute part à celle-ci, tandis qu'ils manquèrent toujours à l'autre . . . ."

übrigen trägt nichts zur Klarheit und zum Wert des Zeichens bei.

Und weshalb die starre Ruhe und strenge Einfachheit in der Haltung dieser Kolosse? Weil sie im Einklang stehen mussten mit der erhabenen Ruhe der majestätischen Linien der Bauwerke, für die sie meistens berechnet waren.

So genügten allein schon die Kolossalstatuen der Drovettiana zur Aufstellung neuer Theorien über die ägyptische Kunst, in der Champollion hier deutlich den lebendigen Keim erkennt zu den unter unendlich günstigeren Verhältnissen zur vollen Entfaltung gekommenen Kunstidealen Griechenlands und Roms. Das klingt ihm aber nach Minderwert: doch nein — Ägyptens Kunst ist zugleich Geschichte! Von diesem Standpunkt aus betrachtet — der Historiker betont es mit Genugtuung — sind seine Altertümer den griechischen und römischen an Interesse ebenbürtig. Denn diese letzteren sind stumm, — inschriftenlos, bieten nur Vermutungen dar, indessen die ägyptischen detaillierte Gewissheit geben und unter des Entzifferers Händen aus halb missachteten Kuriositäten zu hochbedeutsamen Denkmälern werden, in denen Geschichte und Kunst verschwistert stehen, wie dies auch in den nachfolgenden Seiten des Briefes an Blacas, bei der Beschreibung der hervorragenderen Werke der Drovettiana, anschaulich gemacht wird.

Unter ihnen erkennt Champollion seinem grossen Liebling, „dem jungen Sesostris“, die Palme zu, da die durch keine architektonischen Nebenzwecke beeinträchtigte Schönheit dieser Statue noch wesentlich durch die feine Detailvollendung gehoben wird. Eine interessante Gruppe aus Rosengranit, die denselben Herrscher (Ramses II, den Grossen) mit göttlichen Attributen zwischen zwei Gottheiten stehend zeigt, regt ihn zu tiefsinnigen Betrachtungen an über die nur anscheinend so sehr geringe Entfernung zwischen vergöttlichten Königen und wirklichen Göttern, aus welcher er nicht den Schluss gezogen sehen will, dass die alten Religionen ihren Ursprung im Kult vergöttlichter Menschen genommen hätten. Er verspricht deshalb, eine spezielle Arbeit über diese, „dem grossen psychologischen System Ägyptens“ notwendig entspringende Apotheose der Pharaonen

zu schreiben (ein Projekt, das unausgeführt geblieben ist), wendet sich aber mit noch grösserem Eifer der geschichtlichen Bedeutung der Sammlung zu, die ihm die Übereinstimmung — trotz scheinbarer Verschiedenheit — der Denkmäler mit der Abydostafel und mit Manethos Listen geben sollte.

Aber die überlieferten Namen und Zahlen zu einem historischen Gesamtbilde zusammenzufügen — die Denkmäler geben bekanntlich keine Zeitrechnung, sondern nur einzelne Regierungsjahre — war damals wegen des Mangels an einer zuverlässigen chronologischen Grundlage noch so schwierig, dass es der starken Zuversicht sowie der festen Absicht Champollions, seiner Entdeckung sogleich eine praktische Verwendung zu geben, bedurfte, um angesichts dieser Sachlage nicht zu verzagen. Obwohl nämlich Joseph Scaliger, der Begründer der chronologischen Wissenschaft, das wahre Wesen derselben bereits im Jahre 1583 klargelegt[1]) und durch die Aufstellung seiner fortlaufenden Julianischen Periode sich einen Stützpunkt in der Benennung und Vergleichung der Zeiten geschaffen, sich überdies auch um das Bekanntwerden der altägyptischen Königslisten verdient gemacht hatte, so war ihm doch niemand auf dem richtig gewiesenen Wege nachgefolgt. So kam es, dass im Laufe des 17. Jahrhunderts die kritische Sichtung und Anordnung der das ägyptische Altertum betreffenden Überlieferungen wieder derartig ins Stocken geriet, dass die aus Verfälschung und Verwirrung emporgewachsenen Gleichzeitigkeitssysteme bei Eusebius und Synkellos als festbegründete chronologische Systeme galten, innerhalb deren sogar die heute längst als gefährliche Betrügerei gekennzeichnete „alte Chronik" beim Synkellos mit Vorliebe zur Festigung von willkürlich aufgestellten Chronologien neuerer Autoren verwendet wurde.

Erst im Jahre 1711 erstand ein Nachfolger Scaligers in Jacob Perizonius, dessen „Origines Aegyptiacae" berechtigte Hoffnungen erregten. Er zuerst vermutete die Verfälschung von Manethos Listen in der 18. und 19. Dynastie. Die strenge Kritik der gesamten ägyptischen Überlieferungen,

1) Opus de emendatione temporum. Paris 1583.

zu der er berufen schien, unternahm er leider nicht, und erst im Jahre 1782 zeigte Christ. G. Heyne in seiner Abhandlung über die Quellen Diodors, in wie mustergültiger Weise er, der begeisterte Hellenist, auch die Quellen der altägyptischen Geschichte zu prüfen verstand. Unwillkürlich muss man des Umstandes gedenken, dass Champollion einst der Schüler dieses grossen Mannes hatte werden sollen, dessen „historische Betrachtungsweise in der Philologie“ Dezennien hindurch auf diesem Gebiet die Führung hatte.

Der Entzifferer nannte die Chronologie und die Geographie die Augen der Geschichte. Er war im Précis bei den Stützpunkten stehen geblieben, die ihm die Bibel durch historische Gleichzeitigkeiten für die Wiederherstellung „eines grossen Teiles der ägyptischen Geschichte und überhaupt der Weltgeschichte“, sowie für die Kritik der Listen dargeboten hatte. Jenseits des ersten Jahrtausends v. Chr., das wusste er, stand er trotz der Lesung so mancher weit darüber hinausgehender hieroglyphischer Königsnamen auf chronologisch unsicherem Boden, oder besser gesagt, einem Chaos gegenüber, das er, mitten in seinen Entzifferungsarbeiten begriffen, ganz unmöglich selber in Ordnung bringen konnte, ehe er seine Briefe an Blacas schrieb. Statt seiner übernahm Figeac, der glühender noch als sein Bruder wünschte, die 18. und einige der nachfolgenden Dynastien „sogleich in historischem Gewande“ darzustellen und dem harrenden Europa gedruckte Berichte darüber zukommen zu lassen, die verantwortungsschwere Arbeit, zu der er sich wegen des glänzenden Erfolges, den seine Annales des Lagides fünf Jahre früher mit Recht gehabt hatten, berufen glaubte. Aber unendlich gross war die Verschiedenheit der beiden Aufgaben, denn die höchste der für die nunmehrige Arbeit notwendigen historischen Gleichzeitigkeiten aus der Geschichte anderer Völker „erreichte nur den Verfall des Reiches“ das die Brüder „wieder aufbauen wollten.“

Seinen ersten Brief an Blacas, die Frucht fast sechswöchiger Arbeiten in der Drovettiana, sandte François noch im Juli 1824 seinem Bruder zu, der innerhalb weniger Wochen den chronologischen Rahmen dazu lieferte, ohne dass von den nötigen kritischen Vorarbeiten im Sinne Scaligers und

Heynes die Rede gewesen wäre. Figeac meinte vielmehr, in der Coïnzidenz eines nachweisbaren astronomischen Ereignisses, nämlich der zweiten für Altägypten in Frage kommenden Sothisperiode, die von 2782—1322 v. Chr. reicht, mit einem verbürgten Punkt der ägyptischen Geschichte den ihm nötigen synchronistischen Stützpunkt gefunden zu haben.

Aber nicht nur wählte er das „historische Faktum" aus den Königslisten der lügenhaften „alten Chronik[1])" beim Synkellos, sondern eine völlig falsch verstandene Aussage dieses letzteren verführte ihn obendrein dazu, das 100. Jahr der genannten Sothisperiode mit dem 6. und letzten Regierungsjahre eines thebanischen Königs „Koncharis" (Kenkeres) „am Ende der 16. Dynastie" zu verbinden. Infolgedessen wurde der Abschluss der 16. Dynastie ins Jahr 2082 verlegt, wo aber, der Wirklichkeit mehr entsprechend, die glanzvolle 12. Dynastie Manethos hätte figurieren müssen, — während andrerseits auch die 18. Dynastie sich um etwa 2½ Jahrhunderte zu hoch gesetzt fand, indessen die 17. als die der 260jährigen Hyksosherrschaft parallel laufende angesehen wurde.

Da Figeac überdies den „Menophres", dessen 31. Regierungsjahr dem Ende der 2. und dem Beginne der 3. Sothisperiode (1322 v. Chr.) entsprechen sollte, mit dem 3. König der 19. Dynastie identifizierte, so wurde auch diese, den biblischen Synchronismen bereits nahekommende Herrscherreihe noch zu weit hinaufgerückt.

Diese Anordnung[2]) half in ihrer Gesamtheit momentan über viele Verlegenheiten hinweg und bot für eine Menge von unbequem erschienenen Königsnamen den nötigen Spielraum, doch sollte die Zeit lehren, wie unheilvoll ihre Konsequenzen sich für den Entzifferer erwiesen, der leider des Bruders Arbeit gut hiess, ohne im Drange der Ereignisse die Musse gefunden zu haben, die zu ihrer Prüfung nötig gewesen wäre. Schon Bunsen war seinerzeit tief bekümmert über dieses dem Meister zugestossene Missgeschick gewesen:

---

1) Diese Chronik (τὸ παλαιὸν χρονικὸν) ist eine der apokryphen Fälschungen, die von den frühchristlichen Geschichtsschreibern benutzt wurden.

2) Siehe Anhang I, 15.

„Champollions Irrtümer und Fehler wird die Nachwelt grossenteils dem Untergang einer Schule der klassischen Philologie in Frankreich nach Scaligers und der anderen Heroen Tode oder Vertreibung zuschreiben,“ sagt er darüber[1]), sich selbst und anderen zum Trost, „seine Entdeckungen und fruchtbaren Ahnungen aber der Höhe seines Genies und dem edlen Streben seines Gemütes zuerkennen.“

Gelegentlich seines Wiederaufbaues der 18. Dynastie mit 15 Königen und 4 Königinnen[2]), darunter 2 Herrscherinnen Ägyptens auf Grund der nach der Anciennität geordneten Statuen und Basreliefs der Drovettiana hielt er die Königsreihe der Abydostafel stets im Auge: er hatte sie längst als die genealogische Tabelle der Ahnherren Ramses' II. erkannt, die zwar nicht alle einzelnen Regenten, sondern nur die Generationen aufzähle, von denen sie je einen Repräsentanten nenne. — Wie lückenhaft auch seine Kopie der berühmten Inschrift war, so zog er doch ganz ausserordentlichen Nutzen daraus, und das Vergleichen ihrer Namensschilder mit den Denkmälern der Drovettiana, sowie mit den Listen Manethos führte ihn zu sehr genialen, der Wahrheit entsprechenden Kombinationen. Diese schnell gewonnenen Resultate schienen ihm mit Recht viel zu wichtig, um sie in Form ephemerer Briefe „in den einschläfernden Kolumnen des Moniteurs oder in den narkotischen Nummern einer literarischen Zeitschrift sich für immer verlieren zu lassen.“ Vielmehr hoffte er, das Opus an Firmin Didot verkaufen oder doch mindestens durch die Königl. Druckerei kostenlos veröffentlichen zu können, wobei er allerdings fürchtete, dass das „Hôtel Soubise“ (Imprimerie Royale) in Papier und Druck einen „gar zu mittelalterlichen Geschmack“ entwickeln möchte. Didot kam inzwischen seinem Wunsche schon entgegen.

Trotz der starken Hitze hielten ihn die Stelen in Be-

---

1) Siehe Ägyptens Stelle in der Weltgeschichte.

2) Die als geflügelte Sphinx dargestellte Prinzessin Mut-notmet oder, wie Champ. sagt, die Königin „Tmauhmot, nommée par Manéthon Achencherses,“ wurde von ihm zum Titelbild des ersten Briefes gewählt und scherzweise „la Reine Sphinxinette“ genannt.

wegung, und ebenso tat dies die täglich erneute Freude an überraschend wichtigen oder schönen Funden, unter ihnen z. B. eine herrlich geschnitzte, stilvoll mit bunten Hieroglyphen bemalte und historisch merkwürdige Sykomorentür aus Ramses des Grossen Zeit, deren künstlerische Vollendung und sinnige Beredsamkeit ihn sagen lässt: „ . . . Diese Tür allein schon zeigt klar, in wie geistreicher Weise die Ägypter ihr vornehmstes Schriftsystem zur Dekoration und Verzierung ihrer Bauten anzuwenden wussten."

Der Rest eines ebenfalls mit Hieroglyphen bedeckten Sarges in Emailmosaik veranlasste ihn, dies Meisterwerk hoch über die damals viel bewunderte römische Mosaik zu setzen; doch unter den „antiken Neuheiten" waren auch an 50 Paar Schuhe, zum Teil so zierlich und schön, dass er lebhaft bedauerte, Dacier nicht einige davon senden zu dürfen, „als Liebesraub am Stamm der Pharaonen."

Über alle Ermüdung hinweg half ihm auch sein Drang, nach Beendigung seiner Turiner Mission Rom und dessen ägyptische Altertümer — wenn nicht überhaupt diejenigen aller bedeutenderen Städte Italiens — zu sehen. Doch nicht ungestraft hatte er Frankreichs Grenzen überschritten: denn rastlos tätig wie er auch war, um in der ideenreichen Sphäre der Drovettiana die Grundlagen seiner Wissenschaft zu festigen und ihren Interessenkreis zu erweitern, — und wie gewaltig es ihn trieb, im Schatten von Sankt Peter die Zeitgenossen eines Thutmes, eines Ramses zu begrüssen, — eine leise Stimme erinnerte ihn dennoch beständig an das nahegelegene herrliche Dauphiné! Dazu kommt, dass die stets so sehnsüchtig erwarteten Briefe des Bruders oft wochenlang unterwegs waren, weil sie des fast unerschwinglich hohen Portos wegen meistens durch die Gesandtschaften befördert wurden. Nun aber war ihm gründliches Durchsprechen seiner Angelegenheiten mit seinem alter ego seit der Kindheit Tagen ein Lebensbedürfnis, so unzugänglich er auch jeder dauernden Beeinflussung durch den so völlig von ihm verschiedenen Bruder im Grunde war.

Schon am 4. August bat er Figeac, im Herbst für einen Monat „unter den Laubgängen von Vif" mit ihm zusammenzutreffen. Aber es sollte nicht dazu kommen, denn ausser

der Riesenaufgabe, die Sammlung gänzlich durchzuarbeiten, fiel ihm auch die mühevolle Prüfung der Papyri des städtischen Museums zu, mit der ihn Graf Cholex betraute, indem er ihm zugleich unbeschränkte Vollmacht hinsichtlich der Museumräume gab, anscheinend über den Kopf San-Quintinos hinweg, der zum Konservator sämtlicher damals in Turin befindlicher ägyptischer Altertümer ernannt war und auch die Papyri der Drovettina bereits zum grösseren Teile ins Universitätsgebäude hinüber genommen hatte. Höchst unangenehm berührt durch Champollions Versuch, mit der gründlichen Durchsicht der Dokumente zu beginnen, beschwerte er sich nicht etwa am zuständigen Orte, sondern beim Entzifferer persönlich und trat ihm gegenüber, als handle es sich um einen anmaassenden Eindringling, was zu sehr peinlichen Szenen Veranlassung gab, denn Champollion, liess es, wenn einmal herausgefordert, seinerseits wohl auch an der nötigen Ruhe fehlen. Übrigens waren die schlimmen Launen des Direktors stadtbekannt, und erst ganz kürzlich hatten der Herzog von Noailles und der Marquis de Cavour eine starke Probe davon erhalten.

Der „Ägypter," obwohl er dem Museum bereits nützlich gewesen war und ihm grosse Dienste zu erweisen im Begriff stand, hatte doch schon am 18. Juni über den Direktor ernstlich Klage führen müssen. Ein zweiter Beschwerdebrief ging dem Minister am 24. August zu, da es sich nun darum handelte, 175 Papyri, von denen nur erst 20 entrollt waren, zu öffnen, aufzuziehen und zu bestimmen.

„Zum Studium der Papyri muss ich sie alle um mich haben," heisst es darin, „ohne Unterbrechung und nicht zu vereinzelten Stunden, wie es der Direktor will. Ist das Museum geöffnet, dann strömen die Neugierigen herbei, und das ist für mich die schlechteste Zeit. Der Direktor hat mir trotzdem sagen lassen, er sei so ziemlich immer von 12—1 Uhr im Museum, — und dass ich dann kommen möge. Dies macht meine Arbeiten unmöglich, da ich im ganzen und nicht im einzelnen zu operieren habe." Nachdem er betont, dass man ihm nur je drei Papyri anvertrauen wolle, fügt er bei: „Der Direktor nimmt die Schlüssel an sich; ziemlich oft, sobald es ihm gefiel, gar nicht zu kommen,

habe ich sogar bis zum andern Tage warten müssen. . . . Ich muss also auf das Studium der Manuskripte verzichten, falls meine Absichten nicht mit der Zeiteinteilung des Direktors in Einklang gebracht werden können." — „Die ausübende Macht, das Wohlwollen des Ministers, der gesunde Verstand der Akademie und die öffentliche Meinung sind für mich," schreibt er tags darauf an Figeac und irrte sich nicht darin, denn sogleich wurde auf offiziellem Wege die Sache zu seinen Gunsten entschieden. Er erhielt sogar die Schlüssel des Museums zugestellt, und das gab mit der Zeit natürlich zu neuen Fehden Anlass.

Für den Augenblick jedoch wurde Friede geschlossen, und San-Quintino las sogar eine Abhandlung über eine Mumie, die er bis dahin versteckt gehalten hatte und deren Personalien lediglich auf Grund von Champollions System entziffert zu haben, er ausdrücklich betonte. „Wenn Du eine Notiz über diese Inschrift machst," bittet letzterer Figeac, „so nenne Herrn San-Quintino als den ersten, der über [sie geredet] hat." Im allgemeinen, — zwei oder drei Turiner Freunde ausgenommen, glaubte er zu dieser Zeit die italienischen Gelehrten einer starken Vernachlässigung der hieroglyphischen Studien anklagen zu müssen: „Sie haben ihre Kräfte an römischen Messergriffen und Stieropfern abgenutzt und halten es für unmöglich, die geringste Kenntnis über die Hieroglyphen zu erlangen. Von meiner Entdeckung haben sie zwar gehört, sich aber nicht die Mühe gegeben, darüber zu lesen, da ja die Sache von vornherein abgetan war." Es ist erklärlich, dass Champollion seine Ansprüche an die Leistungen anderer Gelehrten nicht selten sehr hoch stellte, und dass die lebhafte Art, wie er seine Enttäuschungen nach dieser Richtung zu erkennen gab, Verstimmungen hervorrufen musste. Doch auch der Eifer des Ministers Cholex zu Gunsten des Fremdlings hatte der bereits aufgekeimten Missgunst neue Nahrung gegeben. Desto herzlicher gestalteten sich seine Beziehungen zu Balbo, Plana, Peyron und Gazzera, von denen der letztere mit seltener Uneigennützigkeit die eigene Individualität gleichsam zurückdrängte, um sich völlig den Ideen und Empfindungen des grossen Freundes anzuschmiegen. Seiner Hilfe sicher,

nahm sich dieser vor, mehreres in italienischer Sprache herauszugeben, „damit die Gleichgültigen und die Widersacher gezwungen“ seien, von seinem System Kenntnis zu nehmen, — denn er sah ihre Bekehrung dazu nun einmal als einen Teil seiner italienischen Mission an. Gazzeras schon am 6. Mai 1824 herausgegebene Schrift[1]) war deshalb für den bald danach eintreffenden Entzifferer der schönste Willkommengruss in Turin — und auf Italiens Erde gewesen!

Es kann nicht genug hervorgehoben werden, wie viel die Turiner Aristokratie — italienische wie französische — durch ihren andauernden Wetteifer in Freundlichkeiten jeglicher Art für Champollion dazu beitrug, diesen über die Mühen der Arbeit hinwegzutäuschen; auch schrieb er am 16. Oktober: „Meiner Minuten selbst bin ich nicht Herr inmitten dieser 4 bis 5000 [Gegenstände], die meiner harren. Und das erste Feuer ist noch nicht erloschen, obgleich ich seit dem 12. Juni meine Tage ausschliesslich dazu verwende, die Reste meines armen Ägyptens zu prüfen. Ich verbringe also mein Leben damit, inmitten der Toten den Staub der Geschichte aufzuwirbeln, obwohl die Lebenden — viele gibt es hier nicht, da die grosse Menge sich nur einbildet zu leben, — mich mit allen nur wünschenswerten Annehmlichkeiten empfangen und aufgenommen haben.“

Zu den bereits genannten „Lebenden“ hatten sich noch der Graf d'Apremont, Graf und Gräfin Sclopis und der aus Ägypten zurückgekehrte Graf Vidua gesellt, ferner der Herzog von Clermont-Tonnerre, der Marquis de Cavour und die geniale Gräfin Diodata von Saluzzo, die „Sappho von Piemont,“ eine der gefeiertsten Berühmtheiten des damaligen Italiens.

Obwohl ungesucht in die höchsten Kreise hineingezogen, fand er doch keine Gelegenheit, den Brief der Herzogin von Orléans persönlich, wie diese es gewünscht hatte, der Königin zu übergeben, die sich wegen der Trauer um ihren Onkel[2]) der Verpflichtung enthoben zu sehen wünschte, dem ihr so dringend Empfohlenen eine Audienz zu gewähren. So

---

1) Applicazione delle doctrine del Signor Champollion minore etc. Siehe die Mem. der Turiner Akad. Vol. XXIX² p. 83—142. 12 tav.

2) Ferdinand III. von Toskana, gest. 18. Juni 1824.

kam es, dass in dessen Namen der Graf Cholex schliesslich das Schreiben übergab. — Wenn man bedenkt, dass der Absolutismus am sardinischen Hof in höchster Blüte stand, dass noch immer in Turin, wie in Grenoble einst, „Hochverratsprozesse" an der Tagesordnung waren, und vor allem, dass der Baron d'Haussez bei den Majestäten in grosser Gunst stand, so wird es erklärlich, dass für Champollion kein Raum war im königlichen Palast, wo nichts an die Atmosphäre geistiger Freiheit erinnerte, die das Palais Royal[1]) zu Paris in jenen Tagen auszeichnete.

Immerhin liess Karl Felix den Gast seiner Hauptstadt um einen Bericht über die ägyptischen Altertümer derselben ersuchen, der dann im Hofalmanach Platz fand.

Der persönlichen Gunst des Herrscherpaares konnte Champollion leicht entraten, so lange ausgezeichnete Männer wie Balbo, Cholex, Costa ihm in Turin freundlich helfend zur Seite standen, und so lange ein Blacas ihm das übrige Italien erschloss. Über den Herzog erhielt sich hartnäckig das Gerücht seiner Ernennung zum Gesandten in Rom, was seinen Schutzbefohlenen mit Sorge erfüllte. Denn dass er ihn dann auf der Durchreise hätte begrüssen können, tröstete ihn wenig angesichts der schweren Schädigung der ägyptischen Interessen durch seines Mäcens Fortgehen aus Paris.

Noch hoffte er, dass sein Beschützer es abschlagen werde, „den Schwächen der grossen Männer zu schmeicheln," — um so mehr, als er zur Ausführung eines plötzlich an ihn herantretenden Planes des mächtigen Förderers Hilfe wünschte: Pedemonte, sardinischer Konsul in Alexandrien und Drovettis Schwiegersohn, setzte ihm in dessen Namen heftig zu, mit ihm gleich von Turin ab, wo er vorübergehend weilte, nach Ägypten zu gehen, da die augenblicklich so günstigen Bedingungen für eine Expedition von einer „schlechten Tasse Kaffee" abhängig seien, die dem Pascha jede Stunde gereicht werden könne.

Bei seinem dringenden Wunsch die täglich durch

1) Residenz Louis Philipps von Orléans und der Herzogin Marie Amélie.

Vandalismus aller Art bedrohten Denkmäler des Niltals und der Oasen an Ort und Stelle zu sehen, — „sie dem völligen Vergessen“ zu entreissen, so lange es noch Zeit dazu war, blieb dies unaufhörliche Drängen um so weniger wirkungslos, als Pedemonte ihm persönlich sehr sympatisch war; zwar hatte gerade dieser Mann die Drovettiana einst der sardinischen Regierung übergeben, und der „Ägypter“ glaubte ihm deshalb etwas zürnen zu müssen, doch meint er schliesslich: „Jede Sünde findet Vergebung.“

Ob sich aber auch vor seinem inneren Auge schon neue Horizonte öffneten, verkannte er doch nicht die Schwierigkeiten, die der Regelung der Finanzfrage entgegenstanden. So reichten die ihm gewährten Mittel selbst bei tunlichster Sparsamkeit nicht einmal zur Besichtigung aller ägyptischen Sammlungen Italiens aus, denn das durch den „Précis“ erzielte Einkommen hatte zumeist zur Regelung alter Verpflichtungen dienen müssen. Auch klagt er: „Das Geld rollt mir aus den Händen, — doch werde ich den Riemen so lang wie möglich schnallen.“

Ludwig XVIII. war am 16. September 1824 gestorben — und Karls X. Thronbesteigung liess eine Wendung zum Bessern hoffen, denn der Graf von Artois hatte von jeher für wissenschaftliche Zwecke ein opferwilligeres Interesse gezeigt, als sein in allem sparsamerer Bruder. — Übrigens war zu der ägyptischen Expedition der Zeitpunkt noch nicht gekommen, wie Champollion bald genug einsehen musste. Das Gerücht, sie werde schon vorbereitet, erhielt sich aber so hartnäckig, dass Figeac infolgedessen schon Anträge wegen Beteiligung zugingen, — u. a. einige feurige Briefe von einem jungen Zollbeamten, Nestor L'hôte, erprobtem Zeichner und ebenso ehrgeizigem wie eifrigem Ägyptophilen, der sich durch das Studium der Klassiker in aller Stille auf das ersehnte Ereignis vorbereitete. Belzoni, dessen Begleitung die wünschenswerteste gewesen wäre, ruhte bereits seit dem 4. Dezember 1823 in der heissen Erde von Gato, wo er auf seiner so gross geplanten Expedition nach Timbuktu dem Fieber erlegen war. Champollion besonders hatte — Jomard, Cailliaud und Drovetti zum Trotz — den vorzeitigen Tod des merkwürdigen Mannes mit dem phänomenalen Spürsinn für

wüstenverborgene Schätze tief bedauert, und um sein Gedächtnis zu ehren, setzte er eben jetzt, wo er willens war, „alles zu wagen", um bald nach Ägypten zu gehen, Belzonis Witwe auf die Liste[1]) derer, denen ein Luxusexemplar der Briefe an Blacas zugehen sollte.

Ein mächtig treibender Grund zum Aufbruch nach Ägypten war ferner das Verlangen, dort endlich eine Frankreichs würdige Sammlung zusammenzubringen, denn die Drovettiana erinnerte ihn stündlich daran, „dass der König von Sardinien die 400 000 Franken gefunden, die die französische Regierung nicht gehabt hatte." Freilich wusste er, dass zweifellos die kostbare Sammlung für Paris erworben wäre, hätten nicht Jomard und einige von dessen Gesinnungsgenossen mit aller Gewalt am Hofe selber den Ankauf einer jeden äyptischen Sammlung hintertrieben, solange man dort beabsichtigte, sie durch Vermittlung Champollions und zur Förderung seiner wissenschaftlichen Interessen zu erwerben. Daher so mancher Ausbruch heftigster Gereiztheit von seiten des letzteren, sobald er auf diesen Punkt zu reden kam: „... Ägyptische Museen überall, — nur nicht in Frankreich! ... Selbst die Hauptstadt von San Marino wird bald ihr ägyptisches Museum haben, aber Paris sicherlich nicht. Vereinzelte, zerstreute Stücke sind gut genug für uns!"

In Florenz hatte der Grossherzog soeben die schöne Sammlung Nizzoli gekauft, und die durch historische Basreliefs ausgezeichnete Sammlung Ricci stand dort noch für nur 15 000 Franken zu verkaufen. In Marseille, Neapel, Triest harrten ebenfalls namhafte Sammlungen der Käufer und in Livorno liess Henry Salt soeben „eine enorme Kiste" voll Papyri ausbieten, über welche man Champollion eine Liste senden wollte: „Sie wird mich rasend machen" meint er, „denn man wird ja nichts davon in Paris kaufen wollen; ... die grossen und kleinen Rädelsführer müssten einmal ein oder zwei Tage im Turiner Museum[2]) verbringen, um all die Ehrentitel zu hören, mit denen sämtliche die Sammlung besuchenden Franzosen sie schmücken. ... Es ist ein be-

---

1) Sie enthielt auch die Namen beider Humboldt und Youngs.

2) Hier die Drovettiana, die Champ. „Musée Royal Egn." nannte.

ständiges Konzert von Verwünschungen, die an die richtige Adresse zu verweisen ich pietätvoll Sorge trage. Das ist mein einziger Trost und ich koste ihn reichlich aus. Unser Gesandter in Toskana ist mit blutendem Herzen abgereist."

Übrigens boten ihm die Papyri der Drovettiana einstweilen reichlichen Stoff zum Studium, — und diesen schwierigsten, absichtlich für die kühlere Zeit aufgesparten Teil seiner Arbeit hatte er in den letzten Oktobertagen in Angriff genommen. Während die wenigen Papyri des städtischen Museums nicht viel Interessantes geboten hatten, warteten seiner hier sehr wichtige Ergebnisse. Freilich gehörte der grössere Teil der Manuskripte, nämlich alle gerollten, bei Mumien gefundenen, wiederum dem stereotypen Totenbuch[1]) (bei Champollion „rituel funéraire") an, aber selbst diese eintönigen, mit den bekannten Bildern verzierten, zum Teil in wundervoller Schrift auf atlasartigem Papyrus verzeichneten Texte versprachen die Lösung eines wichtigen Problems zu geben. Bislang nämlich hatte der 22 Fuss lange hieroglyphische Totenpapyrus des Königlichen Antikenkabinets in Paris für das vollständige und mustergültige Original der weitzerstreuten, in Gräbern gefundenen Abschriften und Auszüge gegolten. Champollion hatte jedoch bemerkt, dass nicht wenige Mumiensärge Bilder und Texte aufwiesen, die nicht in völlig gleicher Weise in dem erwähnten Papyrus stehen. Es musste also noch ein vollständigeres Originalexemplar geben, und wirklich lieferte dies die Drovettiana in einer 57 Fuss 3 Zoll langen, hieroglyphischen Papyrusrolle mit sorgsam unterschiedenen Abteilungen des Textes.

Nun erst wurde es Champollion möglich, sämtliche Kopien und Auszüge des altägytischen „Rituals" nach diesem massgebenden Vorbild zu ordnen. Zwar entstammt dasselbe nicht der klassischen Zeit des Ägyptertums, und schon der Entzifferer wurde gewahr, dass es viele Fehler enthält, doch

---

1) Diese Texte enthalten der grossen Hauptsache nach die Formeln, deren der Tote auf seinen gefahrvollen Wanderungen im Jenseits als Vademecum bedarf. Vgl. die ausführliche Darlegung von Champollions Ideen bei Lepsius, in dessen Einleitung zum Totenbuch uns zuerst das Verständnis desselben gegeben wurde.

gewann er durch die genaue Prüfung des Schriftstückes neue Synonyme für seine phonetischen Tabellen und erkannte besser als je zuvor, wie viel Licht diese funerären Texte sowohl auf die Religion der Ägypter im allgemeinen, wie auch auf ihre Anschauungen vom Leben im Jenseits ihm zu geben vermochten. — Nach dem vorläufigen Abschluss dieser Untersuchung griff er zu einer Anzahl von etwa 20 Papyri ohne Bilder, die zwei- bis dreimal gefaltet, und je in ein Stück Linnen platt eingeschlagen waren. Verwittert und stark gebräunt, teilweise zerfetzt, so lagen die unansehnlichen viereckigen Päckchen vor ihm, doch schon beim ersten Blick auf den aus 50 Stückchen bestehenden Inhalt eines derselben sprangen ihm Thron- und Eigennamen Ramses des Grossen, sowie allerlei gut erkennbare Daten ins Auge, so dass diese schmucklosen, sämtlich hieratisch geschriebenen Dokumentreste sich plötzlich als kostbarer Schatz erwiesen. Nach fast vierstündigem Zusammenpassen lag das historische Fragment einigermassen lesbar vor ihm, und er erkannte nun darin u. a. die beiden Namen des letzten Königs der 17. Dynastie, während er bis dahin (in der Drovettiana) nicht über die 18. Dynastie hinaus gekommen war.

Mit nie gekannter Genugtuung widmete er sich diesen Papyri, die ihm neben geschichtlichen Tatsachen auch sprachlich und archäologisch viel Neues boten. So fand er die Zeichnung eines grossen Segelschiffes, mit Schiffsjungen in den Raaen, in einem der Papyri, und ein anderer gab ihm Merkwürdigeres noch: den korrekt entworfenen, getuschten Grundriss (plan lavé) des Grabes von „Rhamses Meïamoun"[1]). Er erkannte es teils durch Vergleichung mit dem in der Description vorhandenen Plan desselben Grabes, teils nach der Verzierung des Königssarges, von welchem ihm Belzoni Abbildungen gezeigt hatte. „. . . Ich glaubte hallu-

1) Ramses III. Hier liegt eine Verwechslung vor: Der Plan, der von Lepsius veröffentlicht ist (Abhandl. der Berliner Akad. 1867), stellt, wie dieser gesehen hat, das Grab Ramses IV. dar, dessen Sarkophag noch an seinem Platze steht. — Champ. hielt es fälschlich für das Ramses' III., dessen Sarkoph. im Louvre ist und der Deckel dazu in Cambridge. Übrigens haben die Sarkophage beider Gräber dieselbe Form.

ziniert zu sein," — schreibt er am 30. Oktober und bittet Figeac, nur noch solche Papyri zu kaufen, die ungerollt, platt, mit Linnen umhüllt und vor allem ohne Balsamflecken seien, „denn sie allein sind die wahrhaft geschichtlichen Dokumente," bemerkt er und schliesst den Brief mit den Worten: „Nicht immer kann ich Dir mit solcher Tinte schreiben!"

Nach einer Woche rastloser Arbeit erfuhr er, dass unter dem Dache des Akademiepalastes eine Menge anderer, „aber nicht mehr brauchbarer" Papyrusreste vorhanden seien. Er bestand jedoch darauf, sie alle, bis zum letzten Fetzen hin, zu sehen und so willigte man ein, sie ihm für den anderen Morgen auf einem Tisch auszubreiten.

„Beim Eintritt in dieses Zimmer, das ich künftighin das Kolumbarium der Geschichte nennen werde," heisst es am 6. November, „durchschauerte mich Todeskälte, denn vor mir sah ich einen zehn Fuss langen Tisch, der in seiner ganzen Breite und mindestens zu einem halben Fuss Höhe mit einer dichten Schicht von Papyrusfetzen bedeckt war ... Um mein Leid in etwas zu überkommen, nahm ich anfangs an, nur die Trümmer von etwa 400 bis 500 funerären Handschriften vor mir zu sehen, — worauf ich Mut fasste zur Untersuchung der grössten und wenigst unförmlichen Fragmente: doch meine Wunde öffnete sich wieder und blutete aufs grausamste, als ich erkannte, dass das Stückchen in meiner Hand einem mit dem Jahre 24 des Pharaos Amenophis Memnon datierten Dokumente entstammte! Sogleich beschloss ich, einen nach dem andern alle grossen und kleinen Überreste zu untersuchen, die diese Tafel der Verwüstung (table de désolation) bedeckten. ... Die Empfindungen schildern, die mich bei der Untersuchung dieses weltgeschichtlichen Kadavers bewegt haben, ist unmöglich. Selbst die kälteste Phantasie müsste davon erschüttert werden; denn wer könnte sich wohl der Bewegung erwehren beim Berühren dieses antiken Staubes der Jahrhunderte? Ich philosophierte bis zum äussersten (à outrance). Kein Kapitel aus Aristoteles oder Plato ist so beredt wie dieser Papyrushaufen! Meine Tafel ist beredter als die des Kebes. Ich habe in meiner Hand Jahresdaten umdrehen können, für welche die Geschichte jegliche Erinnerung

verloren hatte, und Namen von Göttern, die seit fünfzehn Jahrhunderten keine Altäre mehr haben. Mit verhaltenem Atem, aus Furcht, sie in Staub zu verwandeln, habe ich dies oder jenes Papyrusstückchen gesammelt, das die letzte und einzige Zuflucht für die Erinnerung an einen König bieten mag, dem es bei Lebzeiten in dem ungeheuren Palast[1]) von Karnak vielleicht zu eng war.

In diesen zerbrechlichen und verstümmelten Resten einer versunkenen Welt habe ich ebenso wie in der heutigen sehen können, dass es vom Erhabenen zum Lächerlichen nur ein Schritt ist, und dass die Zeit das Grösste wie das Kleinste, das Wichtigste wie das Nichtigste, das Traurigste wie das Heiterste auf dasselbe Niveau zurückführt und unterschiedlos mit sich fortreisst: Zur Seite eines Regierungsdekrets Ramses' des Grossen oder einer Lobhymne zu Ehren des Ramses Meïamoun oder eines andern grossen Völkerhirten habe ich Überbleibsel von ägyptischen Karikaturen[2]) gefunden, — eine Katze mit dem Hirtenstab in der Hand, die Enten hütend, oder einen Affen als Flötenbläser! Dicht beim Thron- und Eigennamen des kriegerischen Moeris eine Ratte in Kriegsrüstung, die auf einen Kämpfer von ihrer Art Pfeile abschiesst, oder eine Katze, die den Kampfwagen besteigt. — Hier ein Grabtext (texte funéraire), auf dessen Rückseite weltliche Interessen eine Verkaufsurkunde verzeichnet haben und dort die Überreste von Bildern, deren monströse Unsittlichkeit mir eine sehr merkwürdige Idee von dem Ernst und der Weisheit Ägyptens geben." Dies Geständnis wurde ihm schwer, und es ist rührend zu sehen, wie er später, um seine Lieblinge vielleicht doch noch entschuldigen zu können, hinzufügt: „Falls man nicht annimmt, dass diese Bilder zu ihrer Zeit von der Behörde beschlagnahmt waren."

Nachdem er gesagt, dass er weder demotische Zeichen, noch spätere als zur 19. Dynastie gehörige Königsnamen gefunden, fährt er fort: „Ich bin überzeugt, dass alle diese Papyri zu den Archiven eines Tempels oder eines andern öffentlichen Depots gehört haben. Der wichtigste davon, der, dessen

1) Der v. d. Description so bezeichnete Reichstempel v. Karnak.
2) Siehe Lepsius' Auswahl der wichtigsten Denkmäler.

Verstümmelung ich unaufhörlich beklagen werde, da er ein wahrer Schatz für die Geschichte war, ist eine chronologische Generaltabelle, ein wirklicher Königskanon in hieratischer Schrift, der viermal soviele Dynastien enthält wie die Abydostafel in ihrer ursprünglichen Unversehrtheit[1]). Ich habe aus dem Staube hervor zwanzig Reste dieses kostbaren Manuskriptes sammeln können, höchstens ein oder zwei Daumen breite Stückchen, die trotzdem die mehr oder weniger verstümmelten Namen von 77 Pharaonen enthalten. Das wichtigste von alledem ist, dass keiner dieser 77 Thronnamen irgendwie denjenigen der Abydostafel gleicht, daher ich denn überzeugt bin, dass sie sämtlich den vorhergehenden Dynastien angehören[2]). Ebenso sicher scheint es mir, dass dieser historische Kanon[3]) derselben Zeit entstammt [wie alle diese Fetzen, und dass nichts davon jünger ist als die 19. Dynastie]. Dies ist einer von solchen Kapitalfunden, die ebensoviel Leid wie Freude erregen und die uns lehren . . . , dass wir alles erwarten dürfen von gut geleiteten Nachforschungen . . ." „Ägypten allein konnte uns Schriften von solch erstaunlichem Alter liefern. Du wirst einsehen, dass die Zeiten der Lagiden und selbst der Perser anfangen, mir Mitleid zu erregen; — das alles ist von gestern im Vergleich zu dem, was ich seit acht Tagen in Händen habe."

Neun weitere Tage verbrachte er mit inbrünstigem Suchen nach den Resten dieses unschätzbaren Kanons inmitten von Tausenden gebräunter Urkundenatome, bis er endlich 40 Stückchen zusammen hatte, die er mit unsäglicher

1) Dass die Abydostafel in ihrer Unversehrtheit — man kannte ja damals nur ein stark beschädigtes Exemplar — bis auf Menes zurückgeht, konnte Champ. damals nicht wissen. Denn erst i. J. 1864 fanden Mariette und Dümichen ein gut erhaltenes Duplikat auf.

2) Dieser Schluss trifft nicht zu. Champ. vergass hier momentan, dass die Namen der Abydostafel mit Auswahl gesetzt sind.

3) „. . . Je dis canon royal, puisque plusieurs morceaux de cet inappréciable ms. prouvent qu'il était partagé en colonnes de prénoms royaux, suivis du nombre des années de règnes, exprimés en chiffres hiératiques . . . J'ai trouvé quelques noms royaux écrits à l'encre rouge au milieu des autres noms tracés en noir: je présume que c'étaient là des chefs de dynastie . . ."

Mühe und Geduld bis auf 46 und etwas später bis auf 50 zu bringen vermochte. — „Schliesslich," so schreibt er am 15. November, „habe ich in den Überresten dieses Königskanons, der ein wahrhaftiger Manetho in hieratischer Schrift war, etwa 160—180 königliche Thronnamen (prénoms) gefunden; viele sind unversehrt, aber viele sind — sei es am Anfang oder am Ende — verstümmelt. Eine gewisse Anzahl folgen aufeinander, was immerhin ein Mittel zu chronologischer Anordnung sein wird . . . Das auffallendste Ergebnis dieser Ausgrabung ist unbestritten der durch sie gewonnene Beweis, dass die Ägypter zu einer sehr entfernten Zeit — da dieser Text sich inmitten von Archivresten findet, die keineswegs über die 19. Dynastie herabreichen, — nahe an 200 Regierungen noch vor der 18. Dynastie zählten; denn in all diesen Fragmenten des Königskanons befindet sich nicht ein einziges Königsschild (cartouche), das denen der Könige der 18., der 19. oder der nachfolgenden Dynastien gliche. Die aus diesem Hauptfaktum zu ziehenden Folgerungen lehren, dass Manetho mit seinen 30 Dynastien den ägyptischen Ideen gefolgt ist, und dass diese Meinung vom hohen Altertum der ägyptischen Nation schon seit dem 12. Jahrhundert vor der christlichen Ära im Umlauf war."

Da sich die Fragmente nicht einmal annähernd zu einem Ganzen ineinanderfügen liessen, so schloss er daraus, dass nur der kleinere Teil des Papyrus dem Untergang entrissen sei und sagt: „Es ist die grösste Enttäuschung meines literarischen Lebens, diese Masse in solch verzweifeltem Zustande vorgefunden zu haben. Ich werde mich niemals darüber trösten [es ist eine Wunde, die lange bluten wird]."

Nicht Willens, durch eigenmächtiges Aneinanderpassen der im November 1824 vorliegenden 46 Stückchen eine vorgefasste Chronologie oder etwaige Hypothesen zu begünstigen, begnügte er sich damit, von jedem derselben eine einzelne, äusserst genaue Wiedergabe (sowohl der äusseren Form des Fragments, sowie der auf ihm stehenden Schriftzeichen) anzufertigen, diese Stücken mit je einem lateinischen Buchstaben zu versehen[1]) und sie auf einem Blatte

1) A bis U u. Im ganzen mehr als hundert Namen.

zu vereinigen. Danach kopierte er alle Stücken nochmals und trug sie in ein Heft[1]) ein. Es ist sehr bemerkenswert, dass er sogleich auch die Rückseite der Fragmente beachtete, was z. B. aus dem mit U u bezeichneten hervorgeht. Dass er schon damals voll erkannt hätte, dass der Inhalt dieses in späterer Zeit und zu anderen Zwecken nachgefügten Verso unabhängig ist von demjenigen des Recto, ist nicht anzunehmen, denn er war natürlich noch nicht imstande, eine dermassen flüchtig hingeworfene hieratische Kursivschrift zu lesen[2]), so dass er auch nicht daran denken konnte, die Stücken nach dem Inhalt dieser Rückseite ineinanderzufügen. — Obwohl er zu dieser Zeit die Namen des Menes, Athothis und die von andern aus den Manethonischen Listen bekannten Herrschern deutlich erkannte, sah er dennoch von einer chronologischen Anordnung der Fragmente geflissentlich ab, da ihm ja für den Augenblick das Sammeln von Material die Hauptsache sein musste. Doch wusste er nun, dass es fortan von der grössten Wichtigkeit sein würde, die Königsnamen des Papyrus erstens mit denen der Denkmäler und zweitens, was viel schwieriger war, mit den in Manethos Listen vorkommenden zu identifizieren[3]).

Nichts Böses ahnend, hatte er in der überströmenden Freude über seine Entdeckung diese sogleich allen bekannt gegeben; wie schmachvoll er infolgedessen überlistet wurde, sollte ihm erst drei Jahre später klar werden: San-Quintino hatte nämlich schon in den ersten Novembertagen heimlich eine Menge der noch unbenutzten Stückchen vom „Tisch der Verwüstung" entfernt, — und unter ihnen befanden sich, wie es heisst, Fragmente des Königskanons! Zufolge einer Mitteilung von Peyron und Gazzera an Figeac war späterhin das Gerücht im Umlauf, dass er sie anfänglich hatte vernichten wollen; er legte sie indessen für gelegentliche Verwendung beiseite, doch sollte seinem Nachruhm nicht damit

1) In 8°, 37 Blätter.

2) Als er dies i. J. 1831 schon eher hätte tun können, war ihm das Original nicht zur Hand. Schon bemühte sich Gazzera darum, als des Meisters letzte Krankheit die Verhandlungen nutzlos machte.

3) „... rétablir les noms égyptiens de deux ou trois cents rois diversement nommés par les écrivains et sur les monuments publics."

genützt werden; immerhin aber beeinträchtigte er auch hierdurch des Entzifferers Nachforschungen in empfindlichster Weise.

Wie wichtig auch die Wiederherstellung des ägyptischen Zahlensystems, die richtige Beleuchtung der Kunst und anderes mehr erscheinen mussten, so zeigt doch das Vorstehende, dass der Haupterfolg in Turin auf das Gebiet der Geschichte fiel! Und diese grosse Genugtuung für Champollion als Historiker, den es drängte, überall dem Ursprung der Völker und ihrem Zusammenhang untereinander (filiation) nachzuspüren und bis auf die Uranfänge der Zivilisation zurückzukehren, schien in ungeahnter Weise erhöht zu werden: Er hatte nämlich in funerären Texten mehrere, wie er meinte, uralte Namen bemerkt, die er mit Recht sogleich als der ägyptischen Sprache nicht zugehörig erkannte, und von denen er annahm, dass sie im Laufe der Zeit zur Bezeichnung des Gottes Amon wieder zur Verwendung gekommen, gleichsam auf ihn übertragen seien. Ihrem Ursprung nachforschend, schreibt er: „. . . Mehrere scheinen den semitischen Sprachen anzugehören und die grössere Anzahl eine noch frappantere Analogie mit Sanskritwörtern darzubieten . . .“

Aber wie sehr ihn auch die weite Perspektive bewegte, die er durch die vergleichende Sprachwissenschaft vor sich eröffnet wähnte, so wollte er doch die neue Vermutung erst zur Gewissheit ausreifen lassen, ehe er die naheliegenden Konsequenzen daraus zöge und diese der Öffentlichkeit preisgäbe. — Der oben erwähnte Ausspruch findet sich in einem langen Briefe an W. v. Humboldt[1]), der ihm durch Kopien aus zwei funerären Papyri eine Ergänzung des Turiner Materials zu diesen Untersuchungen geliefert hatte. Ohne ihm das letzte Wort über seine neue Idee auszusprechen, teilte er ihm zehn der rätselvollen Wörter mit und sagt: „Beim ersten Anblick dieser Eigennamen frappierte mich ihre Seltsamkeit, denn fast alle sind aus denselben, aber in verschiedener Anordnung

1) Brief vom 12. Februar 1825. Abgedruckt in Idelers „Hermapion“. — Das Ms. befindet sich in der Berliner Königl. Bibl., Handschriftensamml. Nicolai, Nr. 245.

wiederholten Elementen gebildet;" und er hebt hervor, wie sorgsam der Schreiber zum grossen Teile alle Vokale dieser Namen lautlich vermerkt habe.

Ein zweites Originalmanuskript bestätigte ihm noch die völlig unveränderte Schreibweise dieser fremdartigen Wörter, mit deren Abschrift von uralten Vorlagen die Hierogrammaten, obwohl sie sonst nur allzuviel Gefallen an stets wechselnder Orthographie fanden, es ungemein streng genommen hatten: „Sollten dies Wörter jener, von der Sprache abweichenden heiligen Sprache[1]) sein?" fragt er sich, „deren Existenz in Ägypten durch gewisse Stellen der alten Klassiker angezeigt scheint? Oder müssen wir in ihnen mehrere jener göttlichen Namen sehen, von denen Jamblichus spricht, Namen, deren Sinn sogar den gelehrtesten Hierophanten gänzlich unbekannt war und die, diesem Autor zufolge, unendliche Geheimnisse bargen? . . ." Bei diesen Hypothesen hielt er vorläufig inne, aber die sonderbaren Wörter, in die man, wie er wähnte, im Lauf ungezählter Jahrhunderte einen andern Sinn gelegt, und sie zur Form eines verhältnismässig modernen Inhaltes gemacht hatte, kamen ihm nie wieder aus dem Sinn. Es war besonders einer der geheimnisvollen Namen, der ihn am meisten beschäftigte und auf den er, seltsam zu sagen, im letzten klaren Moment seines Erdendaseins, nach starken Fieberdelirien, nochmals zurückkam, als wollte er die Konsequenzen, die er inzwischen aus ihnen allen gezogen hatte, nicht unausgesprochen mit sich ins Grab nehmen[1]).

So war denn in den letzten drei Wochen der Entdecker mit Riesenschritten vorwärts geeilt und auf dem mühsam bestellten Studienfelde war ihm hier unter den Händen herrliche Frucht gereift. Auch gehört seine Bearbeitung der Drovettianatexte zu den Glanzpunkten seiner wissenschaftlichen Laufbahn, und nur der Aufenthalt in Ägypten selber konnte ihm Höheres noch gewähren.

Im „Kolumbarium der Geschichte", jenem einsamen

1) Es handelt sich nach heutiger Anschauung bei diesen seltsamen Namen um den Gallimathias des Kapit. 163 des Totenbuches. Vgl. Erman: Ägypten, p. 474.

Zimmer, wo er, allein mit den „kostbaren Reliquien,“ sich gleichsam von der Gegenwart loslöste, um den letzten, kaum vernehmbaren Atemzügen fernster Vergangenheit zu lauschen, erscheint uns der Entzifferer in seinem eigentlichen Element, in der historischen Forschung, und um die alten Rätsel zu lösen, wandelt sich hier die Urkraft seines spekulierenden Verstandes stellenweise um in die Wundermacht der Divination.

In Anbetracht der drängenden Arbeit hatte Champollion bereits die ihm so nötige Mittagsruhe wieder aufgegeben; bei der fortgesetzt abnormen Konzentration seiner Geisteskräfte war es deshalb kein Wunder, dass sein empfindlicher Körper viel zu leiden hatte, besonders da seit Ende September starke Überschwemmungen ungesunde Feuchtigkeit erzeugten, die ihm Rheumatismus und Fieber, sowie die störende Schwäche im Kopfe zurückbrachte.

Überdies wurde er häufig im Arbeiten gestört durch Besucher der Sammlung, die aus verschiedenen Ländern herbeikamen, um sich von ihm selber alles erklären zu lassen.

„Gestern war der Herzog von Laval-Montmorency im Museum,“ heisst es am 6. November, „. . . . heute morgen weckte man mich um 7½ Uhr, um dem Prinzen von Carignano und dem Herzog Anton Clemens von Sachsen die Honneurs zu machen. . . . Biot ist seit zwei Tagen hier, und abends mit einem Gefolge von zehn Astronomen zu mir gekommen. . . . Man sagt mir von allen Seiten, dass er beständig zugunsten Ägyptens und meiner Arbeiten predigt. Ich weiss nicht, woher ihm diese grosse Inbrunst kommt, . . . er erklärt, dass die Behörde nichts von alledem tut, was sie mir schuldet, und ich bin ganz gerührt von dieser mathematischen Zärtlichkeit.“ So war nun also die durch die Tierkreisdebatten eingetretene Entfremdung der beiden Freunde wieder aufgehoben.

Auch an Landsleuten Youngs fehlte es nicht, und diese führte er nicht nur in den beiden ägyptischen Museen, sondern auch in der Stadt umher. — Sehr unlieb war ihm dagegen der Besuch des Hellenisten Raoul Rochette, des erbitterten Gegners von Figeac, von dem er nichtsdestoweniger einen

Empfehlungsbrief mitbrachte, dem zu Liebe Champollion momentan seinen Groll niederkämpfte und sich volle vier Tage lang dem ungebetenen Gast zur Verfügung stellte. Doch liess er es sich nicht nehmen, ihm eine kleine Niederlage angesichts der ägyptischen Kolossalstatuen zu bereiten, da der Hellenist nun notgedrungen bewundern musste, was er kurz vorher sehr herbe verurteilt hatte. „Ich habe ihn hier empfangen, als wäre er einer der besten Unsrigen, . . . und wenn er künftighin noch Lanze oder Zunge gegen uns erhebt, so ist er der Vergebung unwürdig,“ erklärte François dem Bruder, als ein Brief aus Paris an Peyron meldete, dass sich Rochette nach seiner Rückkehr den Kopf zerbrach, was er nun „seinem Freunde Champollion zu Liebe tun könne.“ Er gehörte aber dem „Areopag“ der Inschriften-Akademie an, der nicht nur die Kandidatur von Figeac vereitelt hatte, sondern der im Begriff stand, François zurückzuweisen, dessen Wahl von einigen ausserhalb der Koterie stehenden Akademikern vorgeschlagen war. Raymond Capefigue, „der trotz seiner 22 Jahre ein ultraroyalistischer Vielschreiber zu werden versprach,“ sollte den dem „Ägypter“ zugedachten Platz mit Vorteil ausfüllen, und angesichts dieser Sachlage war es freilich wohl nötig, dass gleich Letronne, der es in einem überaus scharfen Briefe tat, auch Rémusat, Jomard, St. Martin und andere ihren „unbestechlichen Gerechtigkeitssinn“ betonten. (Übrigens kam die Wahl Capefigues nicht zustande.)

Rochette hatte sich dem Verdikt des „Areopages“ angeschlossen. Etwas später bewies er durch Publikationen über griechische Papyri, die ihm ganz flüchtig und im Vertrauen gezeigt waren, wie sehr er auf Kosten Champollions, Peyrons und Gazzeras, die sich plötzlich unverschuldeter Weise schwer kompromittiert sahen, den Aufenthalt in Turin[1]) sich zunutze gemacht hatte. Dass seine Erkenntlichkeitsbeweise damit nicht zu Ende waren, zeigen gelegentliche Zornesausbrüche Champollions[2]).

---

1) „Les amis de Rochette disent dans Paris, qu'il a fait son voyage de Turin parceque je l'avais prié de venir pour m'expliquer plusieurs choses et faciliter aussi mes recherches. Risum teneatis amici!“ Champ. an Gazzera, 16. Oct. 1824.

2) „La démarche de [Rochette] ne m'étonne point; mais je la lui

Die Kunde von den letzten Ergebnissen der im Schosse des Institutes eingebürgerten Intriguen erbitterten François sehr und in seinen Briefen aus jenen Tagen schüttet er den ganzen leidenschaftlichen Groll über die „jeglicher Gerechtigkeit spottenden Zustände“ rückhaltlos aus. Er beklagt Dacier, der vergeblich dagegen ankämpfte, und sieht mit Unbehagen auf Sacy, der nicht blind sei gegen diese empörende Misswirtschaft, trotzdem aber mit seiner gewichtigen Stimme gegen die Urheber derselben nicht angehen wolle. — In seiner Gereiztheit sieht er bereits den Augenblick nahen, wo er, nebst Figeac, den er inständig bittet, sich nie wieder zu einer Kandidatur zu verstehen, „der Gesellschaft der Unsterblichen und den Pariser Intriganten“ auf immer den Rücken wenden werde, wobei er persönlich die fortgesetzt wiederholten Turiner Vorschläge im Auge hielt.

Der Sturm brach vollends los, als er durch das Journal des Débats das vorhergesehene Ergebnis der „akademischen Schlacht“, nämlich seines Bruders Niederlage, bestätigt sah. Erst jetzt erfuhr er, dass auch er, ganz gegen Wissen und Willen, als Bewerber auf den Listen gestanden hatte. Nachdrücklichst protestiert er daher von Turin aus gegen das Gerücht, er habe hierum gewusst, und bringt öffentlich die oft gegebene Versicherung in Erinnerung, dass er nicht vor seinem Bruder, der ältere Ansprüche habe als er, in die Akademie eingehen wolle und dass er viel weniger noch als dessen Rivale auftreten könne. Die Schale seines Zorns ergoss sich besonders über Jomard, dem er die Hauptschuld an Jacques-Josephs Misserfolg beimass, dem er aber weit Ernsteres vorzuwerfen hatte, für das er ihm bei dieser Gelegenheit das Urteil sprach:

„. . . Er hat mich, um in seiner Sprache zu reden, nur erst in der Form des huldreichen Osiris, mit Ibis- oder Lammesmaske gesehen, jetzt aber bereite ich ihm sorgfältigst eine Erscheinung als Osiris mit Krokodil- oder Nilpferdmaske vor, und wir werden sehen, wie er sich mit dieser neuen Theophanie zurechtfindet. Mag er sich noch so sehr mit den

garde: Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas, et j'ai aussi un bec et des ongles.“

geweihten Schleiern der Mysterien bedecken und umgeben, — ich werde die Hülle zerreissen und den wahren Gläubigen zeigen, dass der Hohepriester nur ein Fremdling ist auf Ägyptens Erde, ... ein Hykschos, der sich aus eigener Machtvollkommenheit mit dem Pschent gekrönt hat".

Um sich diese und ähnliche Worte zu erklären, muss man bedenken, dass Jomard seit dem Erscheinen des Briefes an Dacier heimlich, aber unaufhörlich, gegen dessen Autor intriguiert hatte, woran ja auch die italienische Mission beinahe gescheitert wäre, wie Blacas und Doudeauville zur Genüge wussten, da sie nur schwer diesem hinterlistigen, trotz seiner im tiefsten Grunde bonapartistischen Gesinnung bei Hofe gern gesehenen Gegner Champollions das Feld dort hatten streitig machen können.

Jomard eiferte besonders gegen den Ankauf von Papyri, da er sie als wissenschaftlich wertlos erklärte; und als der Entzifferer angesichts der Turiner historischen Dokumente ausruft: „Welche Ernte für die Geschichte! und auch, ich hoffe es, welch starker Beweis gegen die, welche durchaus keine ägyptische Sammlung und besonders keine Papyri wollen, die ihnen zufolge nur Gebete und Vaterunser enthalten," so denkt er in erster Linie an Jomard, mit dem er sich aber dennoch gern versöhnt hätte. Sagt er doch nach Auffinden des erwähnten Planes in einem der Papyri: „Das ist etwas, das man dem grossen Tragöden zeigen könnte, falls er artig ist! Es wird dazu dienen können, Frieden zu schliessen." Aber er schrieb dies am 30. Oktober, — vor dem Ergebnis der Institutswahlen.

Trotz des gegenseitigen Grolles standen beide in gelegentlichem Briefwechsel über das ägyptische Ziffernsystem. Auf diesem Gebiete hatte Jomard in der speziell hieroglyphischen Form wirkliche Erfolge aufzuweisen, indem er die Werte der Monats- und der Jahreszeichen festgestellt hatte. Champollion erkannte seine Resultate im allgemeinen als richtig an, in Einzelheiten jedoch bekämpfte er sie, wobei aber nicht immer das Recht auf seiner Seite war. Übrigens hatte er gerade von Ende November an in Turin angestrengt auf diesem Gebiete gearbeitet, und zwar in allen drei Schriftformen — das hieratische Ziffernsystem ist ausschliesslich

von ihm allein wieder aufgebaut, — so dass er dem Bruder schon am 23. November schreiben konnte: „Kein Datum, ob hieroglyphisch, hieratisch oder demotisch, setzt mich fortan in Verlegenheit. Ich entziffere mit Vergnügen Jahres-, Monats- und Tagesdaten.“ — Zur Wiederherstellung des ägyptischen Kalenders und der Reihenfolge der Monate, ihrer Namen in den drei Schriftarten, sowie zur Klarlegung des gesamten Zeitrechnungs- und Ziffernsystems waren ihm zwei Abdrücke von Stelen sehr nützlich gewesen, die ihm der schwedische Generalkonsul Anastasy aus Alexandrien übersandt hatte. Dank diesem trefflichen Material beherrschte er nach kurzer Zeit das ägyptische Ziffernsystem so gut, dass er bereits am 24. Dezember 1824 an Figeac eine Tabelle übersendet mit:

1. Monatsnamen im Hieratischen und Demotischen;
2. hieratischen Zahlen zu allgemeiner Bezeichnung, und zu derjenigen der Jahre im besondern;
3. den korrespondierenden demotischen Zahlen;
4. den hieratischen Zahlen für Monatsdaten;
5. den korrespondierenden demotischen Zahlen.

„Dies ist das Ergebnis meiner Arbeit seit einem Monat, während dessen ich nichts als wirkliches Rechnen getrieben habe. Um den Wert all dieser Zeichen zu erraten, war ich gezwungen, der gesamten Buchführung eines gegewissen Schreibers Thutmes, von dem ich eine grosse Menge von Kassenbüchern (livres de récettes) vom 11. Paophi bis zum 13. Pharmuti des Jahres XII der Regierung Rhamses' V. von der 18. Dynastie[1]) gefunden habe, Schritt für Schritt zu folgen und sie zu bestätigen . . . Ich habe meine Berechnungen Plana unterbreitet, der sie sämtlich durchaus richtig befunden hat, worauf ich nun dermassen stolz bin[2]), dass ich den ersten freien Platz in der Akademie der Wissenschaften beanspruche, — da die der Inschriften nichts von uns wissen will. Aber Scherz bei-

1) Ramses VI. aus der 20. Dynastie. Er galt ihm damals als Ramses der Grosse, Begründer der 19. Dynastie.

2) Champollion war zeitlebens im Rechnen schwach.

seite, ich habe ein wahres Kraftstück vollbracht mit dem Bestimmen des genauen und zweifellosen Wertes dieser Menge von Zeichen, die ich doch erst als (Zahl-) Zeichen erkennen und aussondern musste. Die hieroglyphischen Formen konnten mich nicht leiten, denn von der Zahl fünf an gleichen sich die beiden Systeme nicht mehr. Auch galt es zu erraten, dass es den ägyptischen Hartschädeln gefallen hat, den 14. eines Monats durch 10, 2 und 2, den 15., durch 10, 3 und 2 zu bezeichnen. Ich schlage immer ein grosses Kreuz zum Dank für meinen Genius, wenn ich die Aktenprotokolle (Protocoles d'actes) betrachte, deren erste Worte eine ganze Wagenladung voll aufgehäufter Zahlen enthalten: Jahreszahlen — und Ordnungszahlen der Monate und des Monatstages[1]). Alles das zusammengehäuft und zwei verschiedenen Numeralsystemen angehörend, die unterschieden werden mussten. Nun, die Sache ist gemacht, und ich gebe sie als sicher und gewiss. Das erste Ergebnis dieses Fundes ist, dass keines der vom Dr. Young und von mir gegebenen demotischen Kontraktdaten richtig ist. Es wird Dir jetzt leicht werden, mit Hilfe der beifolgenden Tabellen alle demotischen wie hieratischen Kontraktdaten zu lesen."

Eine im letzten der erwähnten 20 Papyruspakete vorgefundene Götterliturgie machte ihm Freude, da sie ihm die Namen von elf königlichen Personen lieferte, darunter fünf Herrscher. Auch hatte er das Glück, im Januar sein Ziffernsystem durch Auffindung der Rechnungsregister eines Schreibers „Mandoumès" noch vervollkommnen zu können.

Man sieht, die Fülle der neuen Eindrücke beängstigte ihn keineswegs, sie stählte vielmehr die organisierende Kraft seines Genies. Der Talisman jedoch, der seinem schon damals notorisch hinfälligen Organismus eine wunderbare Widerstandskraft verlieh, war seine bis ans Ende gleichstarke Begeisterung für Altägypten, die ihm wie ein unversiegbarer Born aus der heissen Seele emporquoll. Aber war sie auch zum grossen Teil das Ergebnis der nach

1) „Chiffres de l'année, chiffres de l'ordre du mois et du quantième."

heutigen Begriffen zu hohen und zu schönen Idee, die er sich von seinem Studienobjekt machte, so half ihm doch diese gewaltige Triebkraft nicht nur über jegliche Ermüdung hinweg, sondern sie hatte auch zur richtigen Zeit seinen ursprünglich zu endloser Zersplitterung neigenden Geist unwiderstehlich in die eine vom Geschick ihm vorgezeichnete Bahn hineingetrieben und ihn darin zurückgehalten.

Durch das Studium der Papyri in seinen, durch die übrigen Denkmäler der Drovettiana gewonnenen, Ergebnissen bereichert und gefestigt, stellte er im Lauf des Dezembers den zweiten Brief an Blacas zusammen. Hatte der erste fast ausschliesslich die 18. Dynastie beleuchtet, der er den Wiederaufbau Ägyptens „nach 260jähriger Verwüstung durch die Hirtenkönige“ nachrühmt und die ihm das vermittelnde Glied zwischen der uralten Landeskultur und einer neuanbrechenden Zeit ist, „das man erst genau kennen muss, ehe man das Davor- und das Dahinterliegende gut beurteilen kann,“ — so bringt dieser zweite Brief vor allem Nachrichten über die 16. und 17., sowie über die 19., 20., 21. und 22. Dynastie. Für alle diese Herrscherfamilien hatte ihm Turin zeitgenössische Denkmäler geliefert, denn nur was er durch solche bestätigen konnte, wollte er, „da nun endlich auch für Ägypten die Zeit kritischer Geschichtsforschung angebrochen,“ als sicher hinstellen.

Mit klarem Blick erkennt er nun im Dunkel der Vorzeit verschiedene Tatsachen, so z. B., dass Ägypten vor dem 23. Jahrhundert v. Chr. bemüht war, sich selber zu genügen, nichts von den Nachbarn, „sondern alles vom eigenen Genie zu erwarten, was natürlich gelegentliche Kriegszüge zur Unterdrückung afrikanischer oder asiatischer Volksstämme ebensowenig ausschloss wie die Beschaffung von Gold, Kupfer und anderem derartigen Rohmaterial aus fernen Gebieten. — Durch die Drovettiana allein schon zur Wiederherstellung „von elf Jahrhunderten“ berechtigt, steigt er bis zur 12. Dynastie hinauf und wendet sich mit Vorliebe einem „14 Fuss hohen“ soeben erst über Genua eingetroffenen schönen Koloss zu, der ihm dies ermöglichte, und den er mit Recht für das älteste Stück der Sammlung erklärte. Anstatt nun aber diesen Pharao, den er, was sehr wichtig

war, sogleich als den Erbauer des frühesten Teils des Tempelkonglomerates von Karnak erkennt, als „Osortasen“ an seinen richtigen Platz zu stellen, sieht er in ihm, durch die falsche chronologische Basis seiner Berechnungen, durch die erwähnte Lücke in der Abydostafel und durch den fehlenden Eigennamen irregeführt, den Begründer der 16. Dynastie[1]), Mandoueï I., den Osymandias des Diodorus, wodurch die folgenschwere Verschiebung der Herrscherreihen vollends besiegelt wurde.

Von der Hyksosperiode formte er sich, durch die falsche Anordnung der Dynastien sowie durch Manethos übertriebene Darstellungen zu verkehrten Schlussfolgerungen verleitet, und da ihn eigene Anschauung an Ort und Stelle noch nicht des Besseren belehrt hatte, eine viel zu schlimme Vorstellung, so dass er ihre Herrschaft als identisch ansieht mit zeitweiliger völliger Vernichtung der altägyptischen Zivilisation bis nach Theben hinauf. Dort aber, gleichsam am Rande des Abgrundes, der soviel Grosses verschlungen hatte, erkennt er die halb unbeachtet weiter vegetierenden Fürsten der legitimen Rasse, die, obwohl unterdrückt und bedroht, im stillen die alten Überlieferungen von den Vätern her getreulich hüteten, so dass nach der endlichen Vertreibung der Eindringlinge „diese Resultate langjähriger Erfahrungen mit Energie überall wieder zum Leben erweckt wurden“. Deshalb suchte er eifrig nach diesen ihm äusserst wichtigen und interessanten Fürsten, die von den Autoren unberücksichtigt geblieben waren, und deren Namen er „am ehesten noch in ihren Gräbern“ zu finden hoffte, — denn die Königsschilder der „Kammer von Karnak“ waren ihm noch unbekannt.

Nachdem er durch die Abydostafel mindestens sechs ihrer Thronnamen gefunden hatte, erhielt er nun durch die Drovettianapapyri Thron- und Eigennamen der beiden Ahmes, Vater und Sohn, der Befreier Ägyptens zu Ende der 17. und zu Anfang der 18. Dynastie (p. 45ff. des 2. Briefes), und eine besonders schöne Leistung ist die Lesung eben dieses Namens (p. 57).

1) Vorübergehend meinte er auch Ramses den Grossen in ihm zu erkennen.

Viele andere Fragen blieben ihm noch unbeantwortet: — u. a. bezüglich der Herrscher der vermeintlichen 16. Dynastie (eigentlich der 12.), deren zahlreiche, sechs kraftvollen Regierungen entsprossene Denkmäler er überdies „dem furchtbaren Ansturm der Hyksos" zum Opfer gefallen wähnte, — so dass sie „unbeglaubigt durch zeitgenössische Denkmäler" dastand. Dass er sich über die 19., 20., 21. und 22. Dynastie, für die ihm Manetho, den er hier zum historischen Denkmal erhebt, die Abydostafel ersetzen musste, sich gut informieren konnte, tröstete ihn ebenfalls nicht über das gänzliche Dunkel hinweg, in das ihm auch die ersten 15 Dynastien[1]), von denen die Basreliefs und die Inschriften der Drovettiana nicht zu ihm redeten, versunken schienen. Denn er wünschte sehnlichst zu ergründen, ob die ägyptische Zivilisation fremden oder heimischen Ursprungs gewesen war, und wie hoch hinauf die „gute Kunst" bei dem merkwürdigen Volke zurückgereicht hatte.

Den Nachweis, dass sie, abwärts gerechnet, nur bis zu Kambyses reicht, hatte er im Précis bereits geliefert und etwas später[2]) eine dementsprechende Einteilung der ägyptischen Kunstwerke gegeben. Hier nun, inmitten der reichen Kunstschätze der Drovettiana wurde ihm ein weiter Ausblick auf die Entwicklungsphasen der ägyptischen Kunst während einer langen Reihe von Jahrhunderten gegeben. Er hatte denn auch u. a. den architektonischen Charakter gewisser Kolosse sofort herausgefunden, demgemäss ihre Ausführung begründet und z. B. die Schwergliedrigkeit des „Osymandias" den eleganten Formen „des jungen Sesostris" gegenübergestellt. Da drängte es ihn nun, als Historiker und Kunstkritiker, was hier fast dasselbe bedeutete, bis an die äussersten Grenzen der Geschichte vordringen zu können. Leider jedoch stand ihm nicht ein einziges Erzeugnis des Alten Reiches[3]) vor Augen. Wie die Sache einmal lag, zeichnete er mit einer Art zärtlicher Vorliebe den „Osymandias" als den imposanten Ahnherrn, den

1) In Wahrheit also die ersten elf Dynastien.

2) Im Briefe an Letronne, in dessen Arbeit über den Tierkreis in einem Mumiensarge, 1824 abgedruckt.

3) Aufwärts vom 23. Jahrh. v. Chr.

„Sesostris“ aber als die schönste aller ihm bekannten ägyptischen Statuen aus: „Weg mit dem Vorurteil der ‘unförmlichen Produkte’ . . . und der ‘Kunst ohne Nachahmung’ ruft er mit Bezug auf letzteren aus und stellt hier wiederholt Ägypten als den Lehrmeister des ältesten Griechenlands auf, — was ihm Letronne nicht Recht geben wollte.

Dankbar der reichen Ergebnisse eingedenk, die ihm die Drovettiana gewährt hatte, bemerkt er schliesslich, dass die grössten Erfolge von gut geleiteten Nachforschungen in Ägypten selber zu hoffen seien, da ja so weniges schon ein so reichliches Licht ausstrahle. An all das wichtige und, wie er wusste, ins höchste ägyptische Altertum hineinragende Material, das speziell die Papyri trotz ihrer Zerstückelung ihm geboten hatten, rührt er hier absichtlich nicht; erstens, weil ihm nicht das geringste zeitgenössische Denkmal zur Bestätigung der Urkunden vorlag; zweitens, „weil dies erlesene Stück (der Königskanon) ganz eigenartig behandelt und dem Publikum mit Handschuhen von einer gewissen Farbe dargeboten“ werden musste. Ein dritter Brief an Blacas sollte dies heikle Thema behandeln.

Champollion beantragte, alle ägyptischen Altertümer Turins in einem gemeinsamen Museum vereinigen zu lassen, und zwar unter strenger Berücksichtigung gewisser leitender Gesichtspunkte. Er hielt es z. B. für unerlässlich, bei solcher „zugleich methodischen und wissenschaftlichen“ Aufstellung jedem Gegenstande eine „Originalinschrift“ über Zweck und Bestimmung zu geben. — „In dieser Weise geordnet“, schreibt er Ende Dezember an Cholex, „würde das Turiner Museum dem gelehrten Europa zum ersten Male eine methodische Serie von Denkmälern darbieten, vermittels deren man nacheinander eine richtige und genaue Vorstellung über Religion, Kult, Sitten und Geschichte dieser alten Nation gewinnen könnte, der die heute blühenden Völker das Grundelement ihrer Wissenschaft und Künste, sowie die ersten Vorschriften für ihre sozialen Verhältnisse verdanken.“

Dieser offizielle Brief an den Minister, mit dem er doch fast täglich bei gemeinsamen Freunden zusammentraf, war von Cholex selber angeregt worden, denn er wünschte nicht nur viele darin ihm zuteil werdende erprobte Ratschläge zur

Behandlung der Mumien und der Papyri, sowie zur Ausbesserung schadhafter Statuen zur amtlichen Kenntnis zu bringen, sondern er wollte vor allem, angesichts von San-Quintinos Umtrieben gegen Champollion diesem eine formelle Genugtuung geben und Veranlassung haben, ihn besser noch als bisher in seinen legitimen Wünschen zu unterstützen. Die Eingabe war lediglich im Interesse der Sache geschrieben worden, denn das im Zorn gemachte Gelöbnis Champollions, sich von Frankreich lossagen zu wollen, war längst im Winde verweht, und sein Herz wusste nichts mehr davon! San-Quintino hielt diesen Brief seines „Rivalen“ für eine Intrigue, infolgederen er sein Amt verlieren würde. Auch ärgerte es ihn, dass seine eigene Art, die Papyri zu behandeln, als äusserst verderblich für diese erkannt worden war. Weshalb, so fragte er alle Welt in gereiztem Tone, sollte er sich stets den Vorschriften des „Fremden“ fügen? Dieser hatte z. B. für den Koloss des „Osymandias“, dem ein nicht genügend geschützter Platz im äusseren Hofe des Akademiepalastes angewiesen war, wiederholt ein passenderes Unterkommen erbeten, was der Direktor, der grundsätzlich passiven Widerstand leistete, für eine neue Gefährdung seiner Rechte hielt.

Ein stark humoristischer Artikel, der am 23. Dezember als „Bittschrift des Pharaos Osymandias an S. M. den König“ in den Blättern Turins erschien, war um so weniger geeignet, San-Quintinos Groll zu beschwichtigen, als gewisse sonderbare Einrichtungen[1]) in der Drovettiana hier von dem gekränkten ägyptischen Herrscher gegeisselt werden. Der steinerne Monarch, den man höchst unschön wie einen Baum mit Stroh zu umwickeln im Begriff stand, erhob von seiner Hofecke aus kräftigen Protest: „[Weit entfernt, mich vor der Unbill des Wetters zu schützen,] bedeckt man mich plumperweise mit Haufen von Stroh. Ich benutze eiligst den Augenblick, wo mir die alberne Umhüllung nur erst bis ans Knie reicht, um endlich den Mund zu öffnen und laut über solche Unwürdigkeit zu klagen.

1) San-Quintino hatte eine Menge von Gewandstücken aus gelber, mit grün besetzter Leinwand, u. a. auch für die Ausschmückung der Tiermumien, anfertigen lassen.

Was, — der Pharao, der an der Spitze von 700000 Mann Baktrien eroberte und den wunderbarsten Bau von ganz Theben gründete, soll in Zukunft nur noch ein Strohkönig sein? . . .[1]) [Nein, Sire. Wie einen König] muss mich der König behandeln! — Dies Wort sagt alles, was ich erwarte. Aber ich fordere überdies als unerlässliche Genugtuung, dass der Erfinder des lächerlichen Kostüms, das mich vermummt, selber mit Stroh hergerichtet und unverzüglich ins Naturwissenschaftliche Museum geschafft werde. Das ist nur gerecht."

Das hübsche Opus[2]), das — flüchtig hingeworfen — gleichzeitig mit dem ernst erwogenen zweiten Briefe an Blacas entstand, bildet einen interessanten Gegensatz zu diesem und zeigt die Vielseitigkeit des Autors: denn dem gemessenen, festen Stil ohne Verzierung und ohne das geringste unnötige Wort, der dem Denker zur Wiedergabe seiner mit nüchterner Klarheit entwickelten Theorien dient, steht hier die rührige, überaus phantasiereiche Schalkhaftigkeit des Humoristen gegenüber, der mit den scharfen Pfeilen seines Witzes das Ziel niemals fehlt. Des Lachens war kein Ende in Turin, aber die von den Liberalen seit lange erhoffte Vakanz des Museumdirektorpostens trat dennoch nicht ein.

Dann wieder gab „der junge Sesostris" Anlass zum Ärgernis: Seine schöne Statue war in mehrere Stücke zerbrochen in Turin angelangt, aber der Direktor wollte nicht erlauben, dass sie unter der persönlichen Aufsicht „des Fremden" restauriert werde, trotzdem dieser versicherte, dass es in echt künstlerischer Weise geschehen solle. Dank dem Minister trug der „Ägypter" schliesslich den Sieg davon. Die Wiederherstellung[3]) gelang dermassen gut, dass „ganz Turin in Extase geriet", wie Gazzera an Figeac schrieb, und dass Champollion sich nun Vorwürfe machte, seinen Liebling

---

1) Dies Wortspiel: roi de paille — roi empaillé ist im Deutschen nicht gut wiederzugeben.

2) Siehe: „Eines Pharaos Klageschrift" in der Frankfurter Zeitung vom 6. Januar 1896. Nr. 6.

3) „A l'exception de la tête seule du petit Uraeus qui ornait le casque . . . . et que l'on n'a point retrouvée." Champollion.

im Brief an Blacas nicht genügend gerühmt zu haben — zu Gunsten der ägyptischen Kunst."

„Diese Statue würde auch Sie bezaubern ....[1])" schreibt er an Dubois, dem er die gute Wiedergabe der Illustrationen zum Pantheon verdankte. „Kurz, ich bin von ihr entzückt und werde mit einem guten Abguss der ganzen Büste in Paris eintreffen. Sie werden dann sehen, ob meine Leidenschaft nicht berechtigt ist. ....[2]). — Mit Stolz dachte er daran, ihn dem Herzog zu zeigen, dessen Ankunft sich jedoch arg verzögerte, so dass ihm überreichlich Zeit blieb, die Sammlung, soweit es seine Befugnisse zuliessen, zum Empfang herzurichten. Der erste Brief an Blacas war Ende November in Turin zur Ausgabe gelangt und hatte schnellen Absatz gefunden, der zweite lag zur Absendung nach Paris bereit und der Autor dachte bereits ernstlich an den Aufbruch nach Florenz und Rom, wo ihn nunmehr manche erwarteten, um sich von ihm in die neue Wissenschaft einführen zu lassen, besonders seitdem der damals viel genannte Herzog Alexis de Noailles sich aus diesem Grunde einige Zeit in Turin aufgehalten und in zahlreichen Briefen des „Ägypters" Lob verkündet hatte. „Es liegt mir daran", schreibt dieser, „die Römer zu meiner Kirche zu bekehren. Die stärksten Köpfe in Mailand, Florenz und Rom sind schon zu mir übergetreten .... und das wägt mehr als genügend die Verwerfung von seiten Riccardis[3]) auf, der soeben im Journal des Barons Zach in Genua nachweist, dass die Drovettische Elle nur ein „Blatt" aus einem römischen Kalender sei, das den Monat Februar mit seinen 28 Tagen und der Einteilung in Iden, Nonen und Kalenden enthalte; ... es wäre nicht übel, das Publikum in gebührender Weise von dieser Entdeckung durch zwei Linien im Bulletin Férussac zu benachrichtigen."

Schon Mitte Oktober hatte er Gazzera über ein besonders heftiges Anathem berichtet, das ihm Ricardi zugeschleudert

1) „Depuis six mois entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois." 3. Dez. 1824.

2) „La tête est divine — pieds et mains sont admirables, le corps est moelleux, et les draperies d'une finesse achevée. Je l'appelle l'Apollon du Belvédère Egyptien."

3) François Ricardifeu Charles nennt ihn das B. Férussac.

hatte[1]), der sich bemühte, nicht nur den Entzifferer, sondern auch Gazzera und komischer Weise sogar San Quintino als Mitschuldige wegen Verbreitung des „diaboliko-phonetischen Systems auf den Scheiterhaufen zu bringen". „. . . Der Jupiter Asinarius von Genua hat erklärt," schreibt er, „dass die lautliche Schrift eine Erfindung des Teufels wäre, zum alleinigen Zweck der Verteidigung des fabelhaften Altertums von Manetho, — in Ermangelung der Authentizität des Tierkreises, den ich Ungläubiger bis zu 11 000 Jahren hinaufsetzen wollte. Dass mir dieses teuflische Projekt nicht gelungen wäre, weil er, Ricardi, bewiesen habe, dass der „Zodiak nur ein Sothiak" sei, weshalb mir der böse Geist dann das lautliche System inspirierte, da es ja meine Absicht sei, unsere heilige Religion bis in ihre Fundamente hinein zu untergraben. So signalisiert er denn als guter Christ die drohende Gefahr des Phonetismus und alles Gift einer Methode, die er anfangs geglaubt hatte, ganz einfach verspotten zu müssen! Aber jetzt, da er Kopf und Schweif der Schlange gesehen hat, schreit er wie ein Adler . . ."

Trotz der humoristischen Wiedergabe des Pamphletes nahm Champollion dasselbe im Hinblick auf Rom nicht ganz leicht; denn er bemerkte hier „durch einen Wald von Dummheiten hindurch einige Reste (drogues) von Schierling und Wolfswurz" und meint, der Titel hätte heissen müssen: „Dummheit und Bosheit". Auch begann er des Herzogs Ausbleiben mit den vielen Schmähschriften Ricardis in Verbindung zu bringen; überdies waren die Mittel nahezu erschöpft[2]) und das Jahr ging seinem Ende zu, ohne Erlösung aus peinlicher Ungewissheit zu bringen. War Blacas ihm wirklich durch die Intriguen der Gegner abspenstig gemacht, — in welchem Fall der nötige Druck auf die öffentlichen Unterstützungsfonds so gut wie beendet gewesen wäre, so blieb ihm nur übrig, sich mit kurzem Aufenthalt in Rom zu begnügen, eiligst die Obelisken zu kopieren, die Arbeiten in der Drovettiana schnell abzuschliessen und „direkt nach der

1) In welchem Blatte, ist nicht angegeben.

2) Das Modellieren in verschiedenem Material hatte sehr viel Geld gekostet.

rue Mazarine“ zurückzukehren: „Die sardinische Regierung kann dann ganz nach Belieben statt eines Museums eine Niederlage aus der Sammlung Drovetti machen und wir werden uns [aller Regierenden] zu entschlagen wissen. Aber das alles demoralisiert mich und ich bedaure oft, nicht vielmehr ein Handwerk gelernt, als mich dem Dienst der neun Jungfrauen gewidmet zu haben. Meine Galle fängt an überzugehen, und der Spleen macht mir häufige Besuche . . .“

Indem er diese Worte schrieb, langte Blacas „plötzlich wie ein Flintenschuss“ an und liess erkennen, dass er seinem Schützling die frühere herzliche Zuneigung voll bewahrt hatte. Der Herzog kam im eigenen Wagen von Paris über Lyon, von wo er Artaud hatte nach Neapel mitnehmen wollen, was der allzu bescheidene Mann jedoch ablehnte: „Welche Versuchung . . . unsern Ägypto - Sardinier umarmen zu können!“ schreibt er an Figeac. „Der Herzog hat mir gesagt: „Ich will mich einen Tag [in Turin] aufhalten, um ihn und S. Majestät zu begrüssen!“ Sie sehen, man stellt ihn einer Macht gleich, und der, welcher aus antikem Staube Könige wiedererweckt, verdient es auch, solche Ehre zu geniessen.“

Der eine Tag wurde grösstenteils in der Drovettiana verlebt, denn seine Freundschaft für Champollion hatte Blacas allmählich zum passionierten Liebhaber für ägyptische Altertümer gemacht. Er hielt deshalb das grosse Warenlager in Marseille, sowie die seit Frühling 1824 dank den Bemühungen von Saulnier, Durand u. a. Agenten reichlich in Paris eintreffenden ägyptischen Antiquitäten stets im Auge. Durand war Champollion schon oft nützlich gewesen, da er, „in seiner Eigenschaft als Frettchen“ (furet) immer auf Reisen begriffen, stets über die Einzelheiten aller Sammlungen aus eigener Anschauung unterrichtet war. Ganz kürzlich hatte er Blacas beinahe erzürnt, indem er bei verschiedenen Händlern vorgegeben, er komme in dessen Namen, worauf man ihm alles seit lange für den Herzog Zurückgestellte ausgehändigt hatte! Dergleichen Kunstgriffe verzieh man ihm jedoch um seiner unerschöpflichen Gefälligkeit willen, wenn es sich um eine wichtige Auskunft handelte.

Der Herzog machte seinem Schützling „mit Zartheit und

Freimut“ die verschiedensten persönlichen Anerbietungen, doch lehnte letzterer alles ab; es genügte ihm, seinen grossherzigen Fürsprecher unverändert zu finden und ihn endlich auf der Reise nach Neapel zu wissen. Auch die Fahrt dahin in dessen Begleitung nahm er um der ihm so nötigen Freiheit der Bewegung willen nicht an. Doch wurde für Februar ein Wiedersehen dort verabredet, und wirklich sicherten nun auch gute Nachrichten über die Erträge der Pantheon-Subskriptionen nicht nur den Streifzug durch Italien, sondern liessen auch in dem steten Kampfe gegen die durch Mittellosigkeit geschaffenen Hemmnisse eine wohltätige Ruhepause eintreten.

„[Ich werde] mein Lager in Turin abbrechen, um mein Teil der mit dem Jubiläum[1]) verbundenen Ablässe (indulgences) zu erhalten,“ scherzt er am 15. Januar 1825; „man versichert mir übrigens, dass ich trotz des frommen Eifers der gesamten Christenheit mich in Rom behaglich fühlen werde, dank der Vorsicht von etwa 10 000 römischen Bürgern, die Rom verlassen haben, um einen grossen Teil des heiligen Jahres in Neapel oder Florenz zu verleben, da sie nämlich in Betracht ziehen, dass sie ja an der Quelle der Absolution wohnen und sich also jedes Jahr ihr Seelenheil sichern können . . . . Kurz, die Wohnungen sind sehr billig in der Stadt der Cäsaren, und das ist gut für alle, die gleich mir vom Überfluss irdischer Güter befreit geblieben sind und die, von der doppelten Inbrunst für Glauben und Kunst beseelt, sich nach Sankt Peter begeben. Ich sehne mich danach, Wasser des Arno und des Tiber zu trinken und die Farbe des klassischen Rauches der Schornsteine Roms und des Vesuvkraters zu betrachten. Während ich all das sehe — und besonders meine guten Obelisken! — werden sich gewisse, von heimlicher Eifersucht genährte kleine Reibungen, die meine Anwesenheit hier geschaffen hat, allmählich beruhigen, und das Feld wird mir endlich von jeder Unebenheit freigelegt werden. — Die grossen schwarzen

1) Die Jahrhundertfeier des Jubiläums- oder Ablassjahres war wegen politischer Wirren i. J. 1800 verschoben und von Leo XII. nunmehr auf 1825 verlegt worden.

Hüte sind auch dabei beteiligt, aber ich habe mächtige Freunde, die ihnen Gegenminen legen."

Die Intrigue bezweckte, über den Kopf des Ministers hinweg den Katalog[1]) wie auch die Einrichtung des ägyptischen Museums infolge eines königlichen Machtwortes von San Quintino machen zu lassen, und zwar während Champollions Abwesenheit, damit dieser bei der Rückkehr seine Überflüssigkeit fühlen möchte. Die Sache machte viel böses Blut, und die durch geistige Unabhängigkeit ausgezeichnete Turiner Akademie beeilte sich, am 13. Januar 1825 die Brüder zu ihren Mitgliedern zu ernennen, um dadurch zu beweisen, dass sie nichts gemeinsam habe mit den Absolutisten, „deren im Dunkel wirkende Massregeln" dem Vorgehen der liberal gesinnten Minister ein stetes Hemmnis waren.

„Alle wollten uns, — die Wahl war einstimmig!" hebt Champollion absichtlich hervor, in Erinnerung an die leidenschaftliche Entschiedenheit, mit welcher der neue Kurs der Pariser Inschriften-Akademie ihn und den Bruder von der Genossenschaft der Unsterblichen zurückstiess. Alle diese Vorkommnisse traten wieder in den Vordergrund durch den Besuch Alexander von Humboldts: „. . . . Unter dem Vorwande, mich zu einem Briefe an seinen Bruder bestimmen zu wollen, war sein Hauptzweck offenbar, sich zu rechtfertigen wegen dessen, was er für Hase getan. Er schwört bei allen Göttern, jegliche Bemühung für ihn eingestellt zu haben, sobald er erfahren, dass auch von uns die Rede war. Du wirst wissen, was wir davon zu halten haben[2]). Nun, das Übel ist geschehen und es ist sehr unnütz und nicht der Mühe wert, sich noch darum zu kümmern. Es wäre sogar weniger als nichts, hätte nur nicht unser ehrwürdiger Herr Dacier wieder neue Erfahrungen[3]) über die menschliche Niedrigkeit machen müssen."

Humboldt nahm in der Tat die erbetene Antwort für

---

1) Erst i. J. 1852 erschien der (illustr.) Katalog des Professors Camillo Orcuti.

2) Hase verdankte seine schliessliche Ernennung (3. Dez. 1824) tatsächlich den energischen Bemühungen Humboldts.

3) Dacier hatte wegen Champollions Zurückweisung harte Kämpfe „gegen ein Dutzend Akademiker" geführt.

seinen Bruder mit sich. Viele andere Zuschriften, unter ihnen dringende Bitten verschiedener Herausgeber von Zeitschriften um fortlaufende Berichte über die Resultate seiner italienischen Reise, hatte Champollion zum Teil seit Juni 1824 schon unbeantwortet liegen lassen müssen.

Entsprechend seinem Grundsatze: „Ich will alles mit mir nehmen, was mich hergeführt hat!“ setzte er nämlich seine mühsamen Vervielfältigungsarbeiten fort und wünschte sie noch vor der Abreise nach Rom zu beenden, da er ja bei der Rückkehr die Türen für sich geschlossen finden konnte. Die sorgsam selbst gepackten Kisten, deren wertvollste er die „Arche Noae“ nannte, sandte er, misstrauisch geworden, deshalb sogleich nach Paris ab. — Das peinlich genaue Durchzeichnen der Papyri[1]) in den weiten Museumräumen, wo ihm die Kälte hart zusetzte, nahm ihm besonders viel Zeit; da er aber mit der Arbeit der Turiner Lithographen unzufrieden war, auch die unerhört hohen Eingangszölle für derartige Kunstprodukte vermeiden wollte, so beschloss er, die von ihm durchgezeichneten Blätter in Paris nochmals mit lithographischer Tinte nachzuziehen und dann auf den Stein übertragen zu lassen.

„Ein starker Dorn“ hielt ausserdem noch seinen „Fuss an Turin fest“: die elfte Pantheonlieferung nämlich, für die er noch Material suchte. Nebenbei beschäftigte ihn die methodische Zusammensetzung einer Sammlung für Noailles und einer anderen, speziell von Originalskarabäen aus der älteren Pharaonenzeit, mit historischer Notiz[2]) darüber, für Blacas. Beide Herzöge hatten von jeher ihre Privatankäufe zum Teil aus Rücksicht für des Entzifferers Studien gemacht, so dass er ihnen auch dadurch manche Anregung verdankte. Was er daher an Zeit und Mühe opferte, um ihnen gefällig zu sein, galt ihm lediglich als ein selbstverständlicher Tribut der Dankbarkeit.

Indessen verursachte der Konflikt zwischen dem jesuitischen Hof und dem liberalen Ministerium die ärgsten Übelstände, denn die Untergrundströmung, der nicht bei-

1) San Quintino wollte sie ihm trotz der Erlaubnis vom Minister nicht anvertrauen.

2) Bislang nicht aufgefunden worden.

zukommen war und die Champollion „die dunklen Mächte“ nannte, führte ihre Opposition unbeirrt durch. Einen Freund hatte er übrigens unter den Turiner Jesuiten: den Kanonikus Botazzi, Autor eines starken Foliobandes über die Symbole eines antiken Sarges, der ihm den Titel: geistlicher Antiquar Sr. Majestät eingetragen hatte, daher er sich als der Kollege des Entzifferers ansah und allerlei Aufmerksamkeiten für ihn hatte. Dieser konnte nicht umhin, dem Kanonikus, „der dem Bacchus noch mehr als den Musen ergeben war,“ eine Anerkennung für seine Verdienste zuteil werden zu lassen, die dem Hofantiquar viel Freude machte, die aber manche, welche ihn persönlich kannten, ergötzte, da nämlich in die Besprechung des erwähnten Werkes (im Bulletin Férussac) der lobende Hinweis auf die eingehenden Untersuchungen des Autors über den Bacchuskult mit aller gebotenen Vorsicht von Figeac eingeflochten wurde. — Die Vorurteile der übrigen Jesuiten gegen den „Ägypter“ zu besiegen, gelang nicht. Er war eben noch nicht in Rom gewesen, und weder der Hof noch der Klerus glaubte, dass der Papst die innerhalb der Drovettiana gewonnenen historischen Resultate gutheissen könne.

„Das einzige Mittel, den Spleen zu vertreiben, ist nach Rom zu gehen,“ schrieb er seinerzeit, „ich bin überzeugt, dass der eigenartige Anblick Italiens meine Maschine stark genug durchschüttern wird, um ihr die gewohnte Spannkraft und Tätigkeit zurückzugeben; denn ich bin erschöpft und gewisse Momente geistiger Erstarrung (torpeur) fangen an, sich meiner zu bemächtigen: [mehrere mikroskopische] Umtriebe tragen auch mit dazu bei.“

Und dann wieder: „[San Quintino] bereitet meinen Arbeiten alle nur erdenklichen Hemmnisse, und da, wie bei uns, die Regierung es nicht versteht, sich Gehorsam zu verschaffen, so herrscht die Dummheit und das Übel gedeiht.“

Der Direktor glaubte die Zeit gekommen, wo er über seinen verhassten Rivalen triumphieren könnte. Dessen Abwesenheit in der ersten Februarsitzung der Akademie benutzend, verlas er dort ganz unvermutet eine Abhandlung, worin, wenn auch etwas verwirrt, alles verzeichnet stand,

was er, nebst andern, Champollion über das ägyptische Ziffernsystem hatte sagen und an den Denkmälern erklären hören. So wenigstens fassten Peyron und Gazzera die Sache auf und legten gegen das Vorgehen des kühnen Plagiators ein energisches Veto in eben dem Augenblick ein, als die Akademie, von Bewunderung über die schöne Leistung erfüllt, über den Druck der Arbeit abstimmen wollte, welcher Entschluss dann sofort zurückgezogen wurde.

Die Erregtheit war gross, und San Quintino merkte, dass er für längere Zeit die Sitzungen zu meiden habe. Er verwertete diesen Umstand mit seltenem Geschick, als er 14 Monate später Young sein tiefes Beileid aussprach, dass man ihn in Italien nur durch die Brille der Franzosen ansehe und seine Verdienste deshalb dort nicht zu würdigen vermöge, obwohl er, San Quintino, sie den Akademikern in Turin klar zu machen versucht habe: „... Meine Stimme wurde erstickt durch die zwei oder drei Anhänger Champollions ... die sich mit diesen Studien beschäftigen. Sie haben mir widersprochen, und infolge ihrer Intriguen ist meine Abhandlung nicht zum Druck zugelassen. Seitdem habe ich nicht mehr an den akademischen Sitzungen teilnehmen wollen, denn ich liebe ebensosehr die Wahrheit ... wie ich den Parteigeist verabscheue ...“

In Lucca, wohin er bald nach der erlittenen Niederlage geeilt war, hatte er den Entzifferer direkt der Ungerechtigkeit beschuldigt und in einem feierlichen Appell an die Unparteilichkeit der dortigen Akademie dieselbe zur Schiedsrichterin zwischen seinen Arbeiten und denen des Angeklagten auf dem ägyptischen Sprachgebiet angerufen.

Dieser höchst unliebsame Vorfall bestimmte Champollion, ob er auch gänzlich unschuldig an ihm war, auf jeden Fall sogleich für längere Zeit Turin zu verlassen, um den Sturm sich erst wieder legen zu lassen. Er ahnte nicht, dass ihm der Direktor schon eine noch grössere Überraschung vorbereitete, infolge deren er selber, Champollion, zum Plagiator San Quintinos, dem es entschieden nicht an Humor fehlte, gestempelt wurde!

Am 28. Februar war endlich alles zum vorläufigen Abschluss gebracht, wenn auch noch manche Kiste und

manches Paket ungeöffnet lag, über deren Schicksal während seiner Abwesenheit der „Ägypter“ nicht ganz beruhigt war, da er bereits erfahren hatte, dass der Direktor mit den seiner Fürsorge anvertrauten Gegenständen ganz nach Willkür verfuhr. — Alle Empfehlungsbriefe, alle Aufträge aus Paris und Turin lagen bereit, da traf ihn wie ein Blitz die überaus aufregende Nachricht, dass das Ministerium dringend wünsche, ihn als sardinischen Geschäftsträger nach Ägypten zu senden. Vermutlich hatte Costa die bedeutende Veranlagung seines Freundes zum diplomatischen Dienst hervorgehoben und ihn direkt vorgeschlagen.

So streckte denn binnen Jahresfrist Ägypten zum dritten Mal die Hand nach ihm aus, und die Erfüllung seines Lebenswunsches, für den seine eigene Regierung noch taub blieb, wurde ihm von einer fremden wie ein plötzlich kommendes Geschenk dargeboten. Aber das Anerbieten war ein doppeltes: denn nach seiner Rückkehr wollte man ihn unter günstigen Bedingungen dem Turiner Lehrkörper einverleiben, — indessen sein eigenes Land ihm seit Jahren jegliche Anstellung verweigerte! Doch nun eine Klausel, die ihn tief erschreckte: Er sollte sich zunächst naturalisieren lassen, und da die Abreise nach Ägypten eilte, seine Tour nach Rom und Neapel aufschieben. Zwei Monate früher hatte er noch hinsichtlich damals ihm gemachter Vorschläge „im voraus“ versichert, dass die 200 Meilen, die man damit zwischen ihn und den Bruder legen müsse, ihm stets ein unwiderrufliches Nein diktieren würden, — nun aber kam Ägypten in Betracht! Und angesichts dieser Perspektive trat selbst sein starkes nationales Empfinden vor der grossen Hoffnung für seine Wissenschaft etwas in den Hintergrund.

Um sich vor sich selber in Sicherheit zu bringen, bestand er indessen auf seiner sofortigen Abreise nach Rom. „Zeichne mir die Bahn vor, die ich zu beschreiten habe,“ schreibt er augenblicklich an Figeac, und bittet auch um den Rat Daciers und denjenigen Doudeauvilles. Sein neugewonnener Freund Pedemonte nahm diesen Brief mit nach Paris, indessen er selber fern von Turin den dreifachen Bescheid abwarten und freien Geistes seinen Entschluss fassen wollte.

Froh, die Lösung der brennenden Frage „der Weisheit anderer“, und nicht seiner ungeduldigen Leidenschaft für das alte Land überlassen zu haben, verliess er daher die Stadt frühmorgens am 1. März und traf am 6. über Mailand, Piacenza, Parma, Reggio, Modena in Bologna ein.

In Mailand lernte er Carlo Cattaneo kennen, den Direktor des kaiserlichen Antikenkabinets im Palast Brera, sowie den Dichter Monti, den weniger das Interesse für die Hieroglyphen, als die ihm bekannte Vorliebe des „Ägypters“ für Homer, dessen trefflicher Übersetzer er war, dem Ankommenden entgegegenführte. Auch den seit lange seiner harrenden Marquis Malaspina, einen liebenswürdigen und geistvollen Greis, in welchem er den Abbé Tersan wieder auferstanden wähnte, beeilte er sich aufzusuchen, um in seiner reichen Sammlung u. a. eine kostbare Mumie und einen persepolitanischen Zylinder aus ägyptischem Email zu besichtigen, von dem man ihm in Turin gesprochen hatte.

In Bologna wurde er von dem 42 lebende Sprachen redenden Orientalisten (späteren Kardinal) Mezzofanti, von Conti und dem Archäologen Schiasi so herzlich begrüsst und fand soviel Verständnis bei ihnen für seine junge Wissenschaft, dass ihn dies für die Feindseligkeiten entschädigte, die ihr der dortige Fakultätsprofessor der alten Geschichte, ein Freund Lancis in Rom, entgegenbrachte.

Kaum hatte er er seine Kopien der vorhandenen ägyptischen Inschriften vollendet, so trieb es ihn im Fluge weiter, über Faenza, Forli, Cesēna nach Rimini, wo er, nach Begrüssung der Adria in die Via Flaminia einbiegend, über Pesaro, Sinigaglia, Ancona nach Loreto fuhr. Hier besichtigte er um 5 Uhr morgens bei Fackelschein die berühmte Kirche der heiligen Jungfrau, kaufte dort für Dacier einen Rosenkranz und eilte nach kurzer Rast weiter über Foligno, Terni und Narni nach Rom, wo er am 11. März um 6 Uhr morgens eintraf, gleich an der Porta del Popolo von einem der schönsten Wahrzeichen Ägyptens, dem Flaminischen Obelisken, begrüsst.

Es bedurfte seines ganzen glühenden Eifers, um nicht doch bei der Ankunft seiner ausserordentlichen Erschöpfung nachzugeben. Denn seit Tagen durch Regenwetter belästigt,

durch schlaflose Nächte in unbequemen Gefährten halb krank gemacht, mit geschwollenen Händen und Füssen, so kam er am Ziele an. Doch hatte er nicht sobald im Hotel Frantz, Via Condotti, ein bescheidenes Unterkommen gefunden, als er augenblicklich und nur „von der Erinnerung" an einen alten, in Turin gesehenen Plan von Rom geleitet, seine Wanderungen durch die ewige Stadt antrat und sich zuerst nach Sankt Peter begab; „denn da mein Appetit eben dann den Höhepunkt erreicht hatte, musste ich mit dem grössten Bissen anfangen," scherzt er in der langen, sehr lebhaften Beschreibung, die er tags darauf seinem Bruder über den denkwürdigen Tag macht. „,... Den auf dem Platz vor dieser Basilika empfangenen Eindruck zu veranschaulichen, ist unmöglich. Wir sind elend daran in Frankreich; unsere Denkmäler sind erbärmlich im Vergleich zu Roms Herrlichkeiten. Ich bin nach der Piazza Navona gelaufen, habe dort den dritten Obelisken — den des Pamphilius — begrüsst, nachdem ich schon bei der Ankunft am Tore ... den Flaminischen und in Monte Citorio den des Psammetich gesehen hatte ...

Ich stand in Extase versunken vor dem Kolosseum, dessen Umwallung ich inmitten einiger Pilger und vieler Mönche durcheilt habe ... Als echter Gallier erklomm ich die Rampen des Kapitols — die Gänse schrien nicht! — und habe oben vor der Reiterstatue des Mark Aurel gestanden ..."

Auf dieser ganz Rom umfassenden Rekognoszierungstour entging ihm nichts, das irgendwie von Belang war. So erkannte er, indessen alle übrigen Denkmäler der Stadt ihm alte Bekannte zu sein schienen, zu seiner Überraschung in zwei Kolossen im Hofe des Kapitols Ptolemäus Philadelphus und seine Gemahlin Arsinoë, nach deren Auffindung er sich seit lange gesehnt hatte; und gleich danach, beim Hinabsteigen der grossen Treppe des Kapitols, freute er sich über „die beiden herrlichen ägyptischen Löwen".

Nach kurzer Mittagsruhe, „bei vorschriftsmässigem Fastenessen", — denn es ging streng her in diesem heiligen Jubiläumsjahre, — und einer Tasse Kaffee gegenüber der Fontana di Trevi, ersteigt er den Monte Cavallo und er-

reicht von dort aus Santa Maria Maggiore, „deren Inneres einen unfassbaren Reichtum aufweist“ und die ihm sogar schöner und edler erschien als Sankt Peter. „. . . Danach“, so berichtet er, „ging ich geradeswegs nach San Giovanni in Laterano, angezogen durch den grössten und ältesten Obelisken Roms,“ denjenigen Thutmes III. nämlich, „[dessen Hieroglyphen eine] unglaubliche Vollendung aufweisen.“ — Und nun, nach dem Kolosseum zurückkehrend, macht er die gesamte Tour von neuem durch, und in seiner Erregtheit jede Rücksicht auf den stark übermüdeten Körper vergessend, betritt er erst um Mitternacht sein Gasthaus wieder: „Das war mein erster Tag in Rom — und ich werde ihn nie vergessen.“

Wie im Fluge hatte er den Gesandten, Herzog von Montmorency-Laval, den ihm bekannten ersten Sekretär Artaud, Bruder des Lyoner Freundes, sowie Noailles, aufgesucht, der ihm mitteilte, dass Blacas ihn möglichst schnell in Neapel zu sehen wünsche, da er die Osterwoche in Rom zuzubringen gezwungen sei.

Zwölf Stunden tiefen Schlafes taten Wunder an Champollion, der seit dem 6. März kein Bett gesehen hatte. „Ich befinde mich ausgezeichnet“, schreibt er daher am 12., „auch ist das erste Fieber etwas vorüber, dank den Eilmärschen, die ich gestern gemacht habe, ohne es recht gewahr zu werden.“ — Da er aber nicht auf seine Füsse treten konnte, so stellte ihm Noailles seine Equipage zur Verfügung.

Einer seiner ersten Besuche galt dem Prälaten Angelo Mai, damals „Präfekt“ der Vaticana, seinem mehrjährigen Korrespondenten, der ihn herzlich willkommen hiess. — Danach widmete er sich andern Interessen, und wie ein schöner Traum entschwand die Zeit. Zwar waren zum Leid vieler Pilger, „die ganz gern die profanen Interessen ein wenig mit den heiligen vermischt hätten,“ alle Vergnügungsorte und sogar die Museen geschlossen, doch der preussische Generalkonsul Jacob Bartholdy[1]) und der begeisterte Griechen-

1) Bewohnte die Casa Zuccari in Via Sistina. Seine Sammlung ist im Berliner Museum.

freund und Archäologe Edward Dodwell, deren schöne Sammlungen ihn mit ihnen bekannt machten, sowie der Bildhauer Baruzzi sorgten dafür, dass ihm trotzdem alle Kunstschätze Roms sogleich zugängig wurden. Baruzzi, Lieblingsschüler und Nachfolger Canovas, führte ihn in dieses letzteren Atelier ein, wo des Meisters Werke im Original oder im Abguss fast sämtlich noch zu sehen waren. Auch die Werkstätte Pietro Teneranis betrat er und diejenige von Thorwaldsen, eine der geheiligten Stätten in Rom! Und nicht nur durch die unsterblichen Werke des Künstlers fesselte sie ihn: sah er doch in diesem Nordlandssohn auch einen der berufensten und begeistertsten Forscher auf dem Gebiete der etruskischen Altertümer, und ehrte er doch in ihm den Freund Zoëgas, dessen tragischer Gestalt in diesem Sanktuarium der Musen ein Erinnerungskult gewidmet wurde.

Sechs volle Tage lang währte dieses Geniessen inmitten der Altertümer und der schönen Künste; aber am Abend des 16. März bekennt er: „Dies Leben würde mir zwar sehr zusagen, doch kann es nicht dauern, denn meine Nerven ertrügen es gar zu schlecht. Mir ist das süsse Nichtstun von Neapel nötig." — Überdies wünschte er nach erfolgter Ausspannung beizeiten in Rom zurück zu sein, um dort seine Arbeiten noch vor Eintritt der grossen Hitze zu erledigen, „weil sie gefährlich ist in des Romulus Stadt, — seit der Verlegung des Reiches nach Konstantinopel."

Da die vielen Ausgaben ihm bereits Bedenken erregten, freute es ihn doppelt, mit Biot, dessen Sohn und dem Hauptmann Lecaron die Reise nach Neapel gemeinschaftlich machen zu können. Er hatte nämlich seinen Landsmann, den er „in den himmlischen Regionen verloren" glaubte, in eben dem Augenblick wiedergefunden, als derselbe mit einem Vetturino die Bedingungen der Fahrt verhandelte, die auf den 17. März festgesetzt wurde. Inzwischen trafen sich beide noch im gastlichen Hause des Herzogs von Noailles und gaben ihrer Freude darüber Ausdruck, dass das Geschick sie so oft unvermutet wieder zusammenführte.

Man wählte die (am schärfsten überwachte) Route von Velletri, Terracina, Sant' Agata und langte bei heiterem

Wetter bereits am 20. März in Neapel an, trotz mancher Unterbrechung durch die Besichtigung geschichtlich merkwürdiger Punkte, von denen sich der Historiker nicht gern einen entgehen liess. — Die Gräber des Ascanius und der Curiatier, Ciceros Villa, — die er allein und in grosser Eile aufsuchte, — die Trümmerstätte von Minturnä, wo zwischen den Ruinen des Amphitheaters die ungeheuren Sümpfe sichtbar werden, die dem Marius einst Zuflucht gewährten, hier und da auch eine Erinnerung an Hannibal, — alles das wollte pietätvoll beachtet sein. Schliesslich noch Capua, — aber welche Enttäuschung! „Denn die Omeletten und Saucen dort rechtfertigten keineswegs die antike Berühmtheit seiner Tafelfreuden und Genüsse. Man müsste Karthager oder Numidier sein, um da noch welche zu finden!"

Die Hoffnung, den Vesuv zu Ehren der Ankunft illuminiert zu sehen, erfüllte sich nicht; er zeigte vielmehr „einfältige Ruhe." Dagegen bot das heitere Strassenleben in Neapel angenehme Überraschung. „Es ist die erste lebende Stadt Italiens, die ich diesseits der Alpen sehe," meint er, „alle andern sind tot; sie gleichen Klöstern und mehr oder weniger übertünchten Grabmälern."

Blacas, der ihn mit Ungeduld erwartet hatte, stellte ihn schon am 29. März dem Herrscherpaar vor, das ihn warm begrüsste. Während der König ihn um eine wissenschaftliche Notiz über die in seinem Palast befindlichen Kanopen und andere ägyptische Vasen bat, wünschte die Königin die Grundzüge des hieroglyphischen Systems von ihm erklärt zu hören, infolgedessen er mehrfach in Privataudienz empfangen wurde.

Die stürmischen Tage in Rom hatten ihm mehr geschadet, als er in der Aufregung gemerkt hatte, aber drei Wochen behaglicher Ruhe in der sanften Luft und „inmitten der schönen Perspektiven von Kampanien" kräftigten ihn beträchtlich, und so fühlte er sich am 6. April wieder hergestellt.

Neapel erschien ihm bald allzu heiter, um es lange darin auszuhalten, besonders da es ihm fast nichts für die Entwicklung oder Festigung seiner Wissenschaft bot, obgleich der mit den Resten der Borgiasammlung geschmückte ägyptische Saal des Museo Reale Borbonico (Studi genannt)

allerlei Interessantes barg, vor allem die ersten hieratischen — statt der gewohnten hieroglyphischen — Sarginschriften. Dagegen gewahrte er mit Schmerz, im „Saal der Papyri", den trostlosen Zustand der dort aufbewahrten griechischen Handschriften und vermutete, dass die mit ihrer Durchsicht betrauten Gelehrten unter dem Vorwand, die (allerdings fast verkohlten) Papyri seien unleserlich, die Sache ungebührlich in die Länge zögen: „Ich behaupte indessen, dass man mit etwas Rührigkeit in den 1700 griechischen Handschriften bald genug literarische Schätze wiederfinden würde . . ."

Fand er in Neapel Ägypten wenig vertreten — von Privaten hatte ihm nur der Herzog Casarano etwas Inschriftenmaterial zu bieten, — so fehlte es doch nicht an Erinnerungen daran in der Umgegend, und Champollions „ägyptisches Empfinden" kam bei jedem Anlass dazu lebhaft zum Durchbruch. Auch galt der erste Ausflug dem grossen „Serapistempel"[1]) in Pozzuoli, den er für den interessantesten der ganzen Umgegend hielt, — „nicht etwa weil er einer ägyptischen Gottheit gewidmet ist," sagt er, „sondern weil er den einzigen monumentalen Rest bildet, der nicht durch die einfältig pietätvolle Hand der Modernen überarbeitet und sophistiziert worden ist. Die alten Herrlichkeiten Roms verlieren von diesem Gesichtspunkt aus die Hälfte ihres Wertes in meinen Augen, denn ich habe Ruinen gern in ihrem Naturzustand."

Der Serapistempel steht in einem Garten, der zu jener Zeit ringsum von neuen Gebäuden umgeben war, an deren Stelle des Beschauers rege Phantasie den weiten, mit Gemächern antiken Stils umgrenzten Tempelhof zu setzen wusste, um den Eindruck des erhabenen Baues voll auf sich einwirken zu lassen. — Der Tempel bildet ein Viereck von 130 Fuss. Drei der hohen Portikussäulen standen noch unversehrt, die vierte lag danieder und verlieh der schönen Harmonie des architektonischen Bildes, dessen Glanzpunkt die sechzehn korinthischen Säulen des Mittelbaues sind, einen Anflug von Melancholie, der es noch fesselnder machte.

Auch in Pompeji hatte Champollion die Freude, nicht

1) Hier werden lediglich Champollions Ideen über d. Ruine gegeben.

das geringste „durch neueres Beiwerk von auffallendem Ungeschick entstellt“ zu sehen. Es waren dort ganz kürzlich sehr hervorragende Bilder ausgegraben, so z. B. die Wegführung der Briseïs und die Hochzeit der Thetis, die er beide noch am Fundort bewundern konnte und für die schönsten aller ihm bekannten antiken Gemälde erklärte. „Wie eine einzige Minute ist mir der 1. April vergangen! Man müsste einen Band schreiben, wollte man eine klare Idee von allem geben, was man dort sieht,“ sagt er. „ . . . Ich habe meinen Rosenkranz gebetet in den Tempeln Mercurs, Neptuns, Jupiters, Dianas und in dem der Venus; — danach eine lange Meditation im Isistempel!“ Bei jedem Schritt das längst Vergangene sich vors Auge zaubernd, eilt er zur Arena hin, bevölkert sie „mit Zuschauern, Kämpfern und Tieren“ — durchschreitet alle Strassen, tritt in eine Menge von Häusern ein, vergisst die Gegenwart und lebt mit der ganzen Ursprünglichkeit seines Wesens ein Stück klassischen Altertums durch.

In Nola, das damals eine unerschöpfliche Fundgrube für Archäologen und gewissermassen das Girgenti Kampaniens war, sah er, unter Blacas' persönlicher Leitung, gemalte griechische Vasen jeder Form und Grösse unversehrt in vollendeter Schönheit der Erde entsteigen: „Unvergleichlicher Anblick!“ Niemals hatte der Herzog dort eine so reiche Ernte gehalten, wie während seines derzeitigen Aufenthaltes, und um für seinen Gast die Sache noch interessanter zu machen, boten einige der Vasen in Form oder Motiven stark ägyptische Anklänge dar.

Einen frischen Lorbeerzweig pflückte er vom Grabmal Virgils, — nicht für sich, sondern für Dacier, dessen er oft mit überströmender Dankbarkeit gedenkt, und nicht selten mit Sehnsucht. Von der Grotta di Posilipo ab, an den Säulen von Caligulas Brücke vorüber, fährt er zu Meer nach Baïa, durchwandert den Ort, seine Tempel und deren Umgebung und gelangt bis zum antiken Fucinosee, ersteigt den Monte Nuovo, und betrachtet von seinem Gipfel aus, „die traurig-stillen Gewässer des Avernus, die Phlegräischen Felder und den habsüchtigen Acheron.“

Doch stets nur vom eigenen Urteil beeinflusst, kann er

hier, im gefürchteten Bereich des Styx und der Hekate, — nahe dem Eingang des düsteren Tartarus, nicht umhin, die gesamte Landschaft „etwas heiterer" zu finden, „als sie sich in den Liedern der Poeten darstellt!"

Als der Glanzpunkt in ganz Italien, und nach welchem er sich seit lange sehnte, galt ihm das antike Pästum mit seiner Tempelgruppe im ältesten griechischen Stil, die er nun endlich aufsuchen wollte. Wohl warnte man ihn vor den Gefahren dieser Reise, doch schien es ihm unmöglich, sie aufgeben zu sollen.

Heiteren Mutes begab er sich also am 9. April nach Nocera, der altgriechischen Stadt, wo er gelegentlich einer Prozession in den engen Strassen eine aus Holz skulptierte, stolz blickende Madonna von riesenhafter Grösse bewunderte, die ihm „etwas Oskisches oder doch mindestens etwas vom ältesten griechischen Stil" zu haben schien. Weiter eilte er, — nach Salerno, dessen paradiesische Lage zwischen dem blau schimmernden Golf und den vulkanischen Gruppen von Cava sein Erstaunen erregte. Von da nach Eboli, wo ihm die Nachtruhe durch das wüste Schreien der Leute, „die doch ganz leise zu sprechen meinten," unmöglich gemacht wurde, daher er denn mit dem ersten Frührot die Fahrt in die übel berufene salernische „Einöde" antrat. „Ich nenne so," schreibt er, „eine ungeheure Ebene fast ohne jeglichen Anbau, die keine andern Bewohner hat, als Banditen, einige Hirten und Heerden von Büffeln, von denen letztere zweifellos die rechtschaffensten sind. Nach dreieinhalbstündiger Fahrt, dank dem Kutscher, der den Weg verloren und sich in das Felsengewirr am Fuss des Berges begeben hatte, erblickte ich endlich die in der trostlosen Ebene zerstreuten Reste der alten Posidonia.

Man hat hundert Mal die Ruinen von Pästum beschrieben: nichts ist einfacher, als die Architektur dieser Bauten! Und doch ist es unmöglich, Rechenschaft über ihren Effekt zu geben und den tiefen Eindruck zu beschreiben, den man auf sich einwirken fühlt beim Anblick dieser drei erstaunlich gut erhaltenen griechischen Tempel, die zweifellos in die älteste Blütezeit der griechischen Kolonien zurückgehen. Das ist der alte Stil in seiner ganzen Rein-

heit, — also etwas Grossartiges und wahrhaft Schönes! Auch fühlte ich so sehr, vor meinen Augen schöne Architektur zu haben, dass es mir während mehr als drei Stunden unmöglich war, den Blick von diesen Tempeln abzuwenden, die doch von starrer Einfachheit und jeder Verzierung bar sind. Aus gewisser Entfernung, und besonders als sie sich mit goldigem Gelb vom herrlichen Azur des Himmels und des Meeres abhoben, glaubte ich ägyptische Tempel zu sehen! Es ist hauptsächlich der Neptuntempel, der kolossalste von allen, wo der ägyptische Ursprung der griechischen Architektur aus jedem Teil des Baues hervorschaut: das Kapitell in Pästum ist nichts anderes, als das etwas herabgedrückte ägyptische Glockenkapitell; und die Wandpfeiler, welche die Ecken der Cella bilden, sind ganz und gar ägyptisch! Ich war immer schon sehr eingenommen vom alten Stil, jetzt ist es damit zur erklärten Leidenschaft gekommen. Unnütz, hinzuzufügen, dass ich, wie alle, die Pästum besucht haben, — und ihre Zahl ist nicht gross wegen der griechischen Heroen neuen Stils, die so oft die Gegend infizieren, — behaupte, dass ganz Italien nichts Schöneres und Imposanteres bietet, und beachte wohl, dass ich von Rom aus dies Urteil fälle!

Auf die Gefahr hin, sich den Hals zu brechen, [kann man dem] ganzen Umkreis der Stadtmauer folgen und ihre zertrümmerten Wachttürme besichtigen . . . Zwei oder drei elende Hütten der Neuzeit, von unglücklichen Opfern der Fieberluft (aria cattiva) bewohnt, sind in Posidonia den eleganten und schwelgerischen Sybariten nachgefolgt, die dort nach dem Ruin ihres eigentlichen Vaterlandes Zuflucht suchten[1]).

Man hört kein anderes Geräusch in dieser Umwallung als das Geschrei der Raben und Büffel, die ausgesprochene Vorliebe für den schönen Neptuntempel zu haben scheinen, denn die einen flattern in seinem Kapitellenhain umher oder sitzen auf den Karniesen, die andern ruhen im Schatten seiner robusten Peristylsäulen. Nie werde ich dieses Bild

1) Champ. nahm im Gegensatz zur herrschenden Ansicht an, dass zum mindesten diese Tempelgruppe älter sein müsse, als die Ansiedlung der Sybariten.

vergessen — und von all meinen Ausflügen wird sich dieser am tiefsten in meine Erinnerung eingraben." — Ein gut erhaltenes Veilchen von Poseidons verlassenen Altären gibt noch heute Zeugnis von der Bewegung, mit der Champollion Abschied nahm von diesem Ort der Trauer.

Nachdem er nochmals vier Stunden in Pompeji verweilt hatte, wo er, „der wahre Hohepriester Ägyptens"[1]), im Isistempel ein Trankopfer mit Lacrimae Christi darbrachte, dabei des Nestors Dacier gedenkend, „auf dass ihm die Göttin solange als möglich erlasse, bei der Weisheit der Ärzte Hilfe suchen zu müssen," traf er am 12. April abends wieder in Neapel ein.

Blacas und Biot hatten den Zurückkehrenden noch abgewartet; der Astronom bedrängte ihn hart, mit ihm eine Studienreise durch Sizilien anzutreten, wohin ihn manches zog, vor allem der Wunsch, dort das Verhältnis des ältesten griechischen Stils zum Ägyptertum klarzustellen: doch in Rom erwartete ihn viel Arbeit und in Turin die Beendigung seiner Mission. Trotzdem kam er, nach Zurückweisung der sizilischen Reise, mit dem Herzog überein, diesem erst einige Tage später nach Rom zu folgen, da beide wünschten, dass „zu Füssen des Vesuvs" der jungen Wissenschaft „einige Gläubige" gewonnen würden. Denn, vom Hof und der hohen Aristokratie abgesehen, hatte Champollion nur starre Gleichgültigkeit, wenn nicht gar feindselige Vorurteile gegen sein System hier vorgefunden, was auf den Einfluss des in Rom wohnenden Archäologen Ant. Nibby[2]) zurückzuführen ist, der in ständiger Beziehung zu den Gelehrten von Neapel stand und häufig dort anwesend war. „Eine vierstündige Sitzung mit Beweisstücken in der Hand" genügte ihm jedoch, selbst die hartnäckigsten seiner Widersacher zu seinen Theorien bekehrt und „an Händen und Füssen gebunden" sich ihm ergeben zu sehen.

Von den neuen Bekannten bedauerten besonders der

---

1) Louis Philipp von Orléans nannte ihn so, zur Unterscheidung von Young und von Jomard.

2) „Nibby, who is a regular mule in disposition, will not believe a word of Champollion." Gell an Young.

Graf von Préville und der Herzog von Casarano die eilige Abreise des Gastes, der am 17. April die Rückfahrt nach Rom antrat, da es galt, den kurzen Aufenthalt Blacas' in der ewigen Stadt auszunutzen. Der Herzog hatte zwar, um sein Werk über das Forum noch zu bereichern, zu dieser Zeit dort graben wollen, sah sich aber schliesslich gezwungen, Ende April nach Paris zurückzukehren, so dass nur eine Woche des Zusammenseins für beide übrig blieb.

Erst jetzt gewahrte Champollion, wie allgemein man den Mann, der in Frankreich mehr Feinde als Freunde zählte, in Rom verehrte, wo er und seine Gemahlin, deren Wohltätigkeit sprichwörtlich war, sich einer ungewöhnlichen Popularität erfreuten, obwohl sie zum tiefen Bedauern der gesamten Bevölkerung die Stadt seit 18 Monaten nicht mehr dauernd bewohnten. Blacas war somit der geeignete Mann, um in einigen Tagen so viel Interesse für die ägyptische Forschung in Rom zu erregen, wie es wünschenswert war. Bei jeder Anwesenheit seine erprobte Anziehungskraft neu bewährend, hatte er die verzögerte Rückkehr seines Schützlings so gut benutzt, dass dieser schon am Abend des 22. April, dem Tage seiner Rückkehr, sich zu dem, ihm von Paris her bekannten Grafen Funchal, dem Bevollmächtigten Portugals[1]), in den Palazzo Fano begeben musste, da viele Wissbegierige ihn dort erwarteten, die über die junge Wissenschaft belehrt zu werden wünschten. Kräftig wie neuer Lebensodem wehte ihn dieser warme, ehrliche Eifer an und nicht länger mehr beklagte er, dass ihm nach Rom nicht, wie nach Turin hin, seine Lehrsätze „vorausgeeilt“ seien. Schon jetzt bat man ihn, in einer Anzahl von Konferenzen, für welche Funchal seine prachtvollen Räume sogleich zur Verfügung stellte, die Grundzüge seines Systems und dessen praktische Verwendung zu veranschaulichen. Er sagte freudig zu, da jedoch diese Lektionen durchdacht und dem Auditorium angepasst sein wollten, so verschob er sie auf das Ende seines mehrwöchentlichen Aufenthaltes.

1) Er vertrat seit Jahren schon den eigentlichen Gesandten, der alt und kränklich war.

Ausser dem diplomatischen Korps, das sich beeilte, es den drei für Champollion eintretenden französischen Herzögen[1]) an Aufmerksamkeit für den Gast gleichzutun, waren auch zwei der einflussreichsten Prälaten anwesend: Monsignor Testa, Leos XII. erklärter Liebling, Generalsekretär der fürstlichen Breven, als Verteidiger der biblischen Chronologie in der Tierkreisfrage einst viel genannt, und Carlo Fea, Vorstand der Altertümer Roms und Bibliothekar des Fürsten Chigi. Auch sie erboten sich sogleich zu allen nur irgendwie in den Rahmen ihrer Befugnisse passenden Gefälligkeiten, so dass schon von diesem Abend an ihm ganz Rom offen stand. Testa besonders, ein durch scharfen Verstand, Güte und heiteren Witz ausgezeichneter Greis, begrüsste ihn „mit offenen Armen". Ebenso sympathisch, und für seine Zwecke wichtiger noch, erschien ihm Carlo Fea, der, zugleich Archäologe, Kunstkritiker, Priester und Jurist, sich durch seine höchst liberale Gesinnung in politischen Fragen kennzeichnete. Er befürwortete alle wissenschaftlichen Unternehmungen, sicherte jedem Antrag solcher Art sein förderndes Interesse und machte kurzen Prozess mit Verleumdern und Intriganten. Einen von Paris ihm zugesandten anonymen Brief, der eine Warnung vor dem ‚mehr berüchtigten als berühmten (plus fameux que célèbre), Jakobiner und Hypothesenerfinder Champollion" enthielt, zeigte er diesem und verbrannte ihn dann lachend.

Schon am folgenden Morgen, 23. April, begann der „Ägypter" die grosse Hauptarbeit: das korrekte und eben deshalb mit vielen Schwierigkeiten verbundene Kopieren der Obeliskeninschriften[2]), denn Roms antike Monolithen waren damals zum Teil noch von Ruinen umringt, die den Herd gefährlicher Miasmen bildeten, was Champollion Anlass gab zu nachdrücklichen Klagen über die träge Sorglosigkeit der Behörden. Zu grelles Sonnenlicht oder plötzliche Regenschauer taten das ihre, um die Arbeit noch zu erschweren, doch konnte nichts die peinliche Sorgfalt vermindern, mit

1) Blacas, Noailles und der Gesandte Montmorency-Laval.

2) Die des Pantheon-Obelisken zuerst; darauf die Bearbeitung der bei Fea vorgefundenen Kopien von Minutolis Zeichnung der beiden Luqsor-Obelisken. Am 30. April die Ins des Minerva-Obelisken usw.

welcher der Meister die Arbeit begonnen hatte und weiter führte, — denn nun erst trat es zutage, wie fehlerhaft die bis dahin vorhandenen Kopien, besonders die von Kircher gemachten, waren.

Auch an Überraschungen fehlte es nicht: So schreibt er über den unteren Teil des Lateran-Obelisken an Gazzera: „[Die kleinen Namensringe (cartouches) daran sind] moderne Arbeit und haben keinen Sinn, wie Sie mir glauben können. Sie befinden sich auf einem ausgebesserten Teil des Obelisken; das wahre antike Stück ist im Museum von Neapel, wo ich es erkannt habe. Aber es enthält nicht eine solche Überschwemmung von Namensringen ..." — Da er auch alle Reste von Altertümern pietätvoll untersuchte, so erkannte er „in den Trümmern des Borgiaschen Obelisken" das Gegenstück des kleinen Obelisken, den Kircher im Jahre 1630 in der Ecke eines Hauses in Rione della Regola (in Rom) als Fragment eingemauert entdeckt hatte, und den Zoëga im Jahre 1797 als an Spitze und Basis ergänzt und in der Villa Albani stehend erwähnt. Späterhin wurde er mit vielen Statuen dieser Villa von Napoleon I. nach Paris gesandt. — Champollion hatte ihn vergeblich in Rom gesucht, um ihn seinem ehemaligen Gefährten, dem Borgiaschen Obelisken, gegenüberzustellen. Er sagte sich schliesslich, dass der Obelisk bei der allgemeinen Rückgabe i. J. 1815 vom Kardinal Albani nach München verkauft sein möchte, was tatsächlich der Fall gewesen war[1]).

Merkwürdig genug, schafften gerade in jenen Tagen die Ausgrabungen des Fürsten Torlonia (Herzogs von Bracciano) den unteren Teil eines Obelisken zutage, der die Liste der römischen Monolithen um ein interêssantes Fragment bereicherte, auf dem der Entzifferer den Namen Diokletian las.

Die eingehende Beschäftigung mit diesen, unter seinen Händen wieder zu beredten Dokumenten werdenden Zeugen des Altertums erregte den Wunsch in ihm, ein ihrer selbst und Roms würdiges Werk über sie herauszugeben, wobei

1) Vergl. die Beschreibung der Glyptothek von Heinr. Brune, München 1873, p. 40, Nr. 31, und von A. Furtwängler, 1900, p. 23, 24, Nr. 22.

er auf den Kunstsinn und die Grossherzigkeit des Papstes rechnete, für dessen Rentkammer (chambre apostolique) eine derartige Ausgabe kein allzu grosses Opfer bedeuten konnte. Mai, Testa, Funchal und ganz besonders Carlo Fea begrüssten freudig diesen Plan und meinten ihn um so zuversichtlicher bei Leo XII. befürworten zu können, als dieser nunmehr einen Schützer der biblischen Chronologie in Champollion sah und sich sogar dermassen für seine Person zu interessieren begann, dass Testa beschloss, ihm den „Ägypter" persönlich vorzustellen; doch auch hierfür sollte die Beendigung der wichtigsten Arbeiten abgewartet werden.

Sein reiches Studienprogramm umschloss natürlich auch sämtliche öffentliche und private Sammlungen Roms, die er „mit der Feder in der Hand" durchsuchte. Ob er aber auch allerlei Interessantes fand — besonders ein Skarabäus mit langer Inschrift von dem noch die Rede sein wird, erfreute ihn sehr, so fehlte es doch nicht an schweren Enttäuschungen: Das Kapitol z. B., bot nur zwei wirklich ägyptische Statuen mit Inschriften und das Museum der Propaganda, von dem er so viel gehofft hatte, lieferte ihm nur wenige und schlechte Figurinen aus ägyptischer Fayence. — Doch durchforschte er unter der Leitung des ihm seit Jahren bekannten Bibliothekars, des Abbé Francesco Cancellieri, die Archive der berühmten Anstalt, von der aus er schon nach Grenoble hin so manche Anregung erhalten hatte, und er bewunderte hier nach Gebühr die hohen Verdienste der Jesuiten um das Studium der alten Sprachen Afrikas und Asiens.

In der Vaticana harrte seiner eine besondere Freude: Schon Mitte März, gelegentlich des ersten Besuches beim Präfekten derselben, hatte er bei der oberflächlichen Besichtigung der dortigen Papyrussammlung so bestimmt den Inhalt eines demotischen Kontraktes „aus dem Jahre III des Philopator" erkannt und so lebhaft seine Freude über diesen ältesten aller ihm noch bekannt gewordenen demotischen Texte geäussert, dass Angelo Mai ihn nunmehr bat, einen wissenschaftlichen Katalog der in der Vaticana enthaltenen Papyri anzufertigen, sowie eine spezielle Notiz über einen derselben, dessen wichtigste gemalte Szene als typisch für die bildlichen Darstellungen aller Totenbuchtexte Alt-

ägyptens dienen konnte, sodass ihre Erklärung wünschenswert erschien.

Mit Wehmut und Ärger zugleich derer gedenkend, die ihn in Turin gehindert hatten, den Katalog der Drovettiana anzufertigen, schreibt er deshalb an Gazzera: „. . . Es ist wirklich unendlich merkwürdig, zu sehen, mit welchem Eifer man hier die vorhandenen geringen ägyptischen Reste zur Geltung zu bringen sucht, während man in Turin die dort befindlichen unermesslichen Schätze im Gegenteil [zu vergraben sucht], anstatt Ihrem Museum die [ganze Berühmtheit] zu verschaffen, die es verdient . . . So wahr ist es also, dass nur die Armen das wenige, das sie haben, zu würdigen wissen."

Nicht zum ersten Male durchforschte Champollion die Archive des Vatikans, die sich ja volle elf Jahre in Paris befunden hatten, wo sie freilich, als er sie in seinen Jünglingsjahren befragte, neben andern unermesslichen internationalen Schätzen ungebührlich zusammengepresst und darum schwer benutzbar waren. Hier dagegen breiteten sie sich in elf Sälen aus, und angesichts ihrer Reichhaltigkeit — er kopierte hier u. a. auch einen dritten aramäischen Text für Sacy — empfand er es schmerzlich, zur Eile genötigt zu sein. Falls er also wirklich nicht alle dort gefundenen Inschriften völlig kopiert und weniger noch an Ort an Stelle übersetzt hat, so muss dies damit erklärt werden, dass die neuen Eindrücke von allen Seiten her zu gewaltig auf ihn einstürmten, um ihm die nötige Arbeitsruhe zu gewähren.

Im Grunde beklagte er es, durch Blacas und Montmorency sogleich „in den Strudel" geschleudert zu sein; denn diese „Kampagne in Rom" wurde täglich anstrengender für ihn, da sich, zumal für die Abende (und nur diese meinte er dafür opfern zu dürfen), die Einladungen in erschreckender Weise von Tag zu Tag mehrten: Die Diplomaten, die, wenn einmal in Rom, sich zum Mäcenatentum verpflichtet zu fühlen schienen, und die fast sämtlich „wütende Sammler" (collecteurs enragés) waren, legten in erster Linie die Hand auf den Gast der von ihnen gewissermassen beherrschten ewigen Stadt, „aber es gab ihrer eine Legion"[1]),

1) Man denke nur an die gesonderten Vertretungen aller grösseren

und in dem sich um Champollion bildenden internationalen Kreis gewannen nur einige von ihnen einen besonderen Einfluss.

Nach der bald erfolgten Abreise von Blacas standen sich auf dem neu erschlossenem Gebiet der Ägyptologie und in den Bemühungen um den „Ägypter“ der russische Gesandte und der portugiesische Bevollmächtigte, zwei äusserst markante Persönlichkeiten, als Rivalen gegenüber, doch siegte Funchal ohne Mühe; Champollions feiner Spürsinn nämlich erkannte sogleich die wissenschaftlichen Prätensionen des russischen Grafen und wünschte einen Konflikt mit diesem als sehr überhebend geltenden Nestor der europäischen Diplomatie zu vermeiden. Denn Italinsky, dessen durch starre Einfachheit gekennzeichnetes Heim im Palais am Navonaplatz für Permanentsitzungen von Sprachforschern und Archäologen bestimmt zu sein schien, und dem man nachsagte, dass er nur dann und wann eine Stunde für die Interessen der Zarenpolitik erübrigen könne, Italinsky war zu sehr von der Unfehlbarkeit seiner über viele sich erstreckenden geistigen Oberhoheit überzeugt, um einen ernstlichen Widerspruch, selbst in der Hieroglyphenfrage, mit Gelassenheit anzuhören.

Wie anders Funchal, der inmitten der erlesenen Pracht im Palazzo Fano, wo Niebuhr und Åkerblad einst Hausrecht besessen hatten, den schönen Künsten und der Literatur Altäre baute, und wo die freie Diskussion zum Gesetz erhoben war. Nur im ersten Augenblick pflegten fremd Hinzukommende die ungewöhnliche Hässlichkeit des Grafen zu beachten, denn ungewöhnlicher noch waren die geistsprühende Beredsamkeit, die Herzensgüte, die edle Offenheit und die erprobten Freiheitsideen dieses Mannes, der sich im Fluge die Zuneigung aller ihm Nahenden erwarb. Ihm seelisch Verwandte — und zu diesen gehörte Champollion — verstand er wie mit Zauberkraft an sich zu fesseln, und so verlebte der „Ägypter“ bei Funchal ebenso glückliche Abende wie in der französischen Gesandschaft, wo Montmorency-

Staaten Deutschlands und Italiens und an die neben den eigentlichen Gesandten überdies noch stets vorhandenen „plénipotentiaires“ der Grossmächte.

Laval und Artauds Bruder alles aufboten, um ihrem Landsmann „den Abschied möglichst schwer zu machen.“

Auch Bunsen[1]), damals preussischer Gesandtschaftssekretär in Rom, bezeugte dem Entzifferer viel Interesse, doch ungleich herzlicher[2]) tat dies der erste Sekretär der Gesandtschaft „Sr. Britischen Majestät des Königs von Hannover“[3]), August Kestner, der vierte Sohn von „Werthers Lotte“. Er hatte sich in der Villa Malta ein wunderschönes Künstlerheim geschaffen und schon einen guten Grund gelegt zu seiner späterhin hoch interessanten Sammlung[4]). Auch seine unzertrennlichen Freunde, Otto Magnus von Stackelberg und Graf Stanislaus Kossakowsky, gleich ihm viel passionierter für das Altertum als für die diplomatische Karriere, wandten sich eifrig dem „Ägypter“ zu; ebenso taten dies unter vielen andern der junge Berliner Philologe Theodor Panofka, der an Zoëga erinnernde Däne Bröndstedt, der unermüdlich gefällige Ritter Biondi und der junge Herzog von Luynes, ein genialer Zeichner, der Champollion zu Liebe von Neapel herüberkam. Auch der schon erwähnte Weltreisende Dodwell und, was ihm noch interessanter war, Sir William Gell, traten in nahe Beziehungen zu ihm. Diesem Jünger von Thomas Young war der Spott bereits auf den Lippen, wie unter der Feder erstorben; die erste eingehende Unterhaltung mit dem wahren Entzifferer zeigte ihm nun vollends die Irrtümer, von denen er bislang umfangen gewesen war. Aber nur ganz allmählich, in Zeit von einigen Jahren und gleichsam tropfenweise, wagte er die Nachricht von der gewonnenen Erkenntnis seinem bisherigen Führer in die empfindsame Seele, wo sie wie Gift wirkte, einzufiltrieren.

Ganz anders stand es mit dem Professor Nibby, der sich nur eine Maske aufzwang im Verkehr mit Champollion, welcher ahnungslos in einem Briefe an Gazzera Nibbys Freundschaft

---

1) Ch. Karl Josias Freiherr von Bunsen, der bekannte Verfasser von Ägyptens Stelle in der Weltgeschichte.

2) Kestners Briefe an Rosellini bezeugen seine warme Anhänglichkeit an Champollion.

3) England als solches war damals nicht im Vatikan vertreten.

4) Jetzt im Kestner-Museum zu Hannover.

dankbar erwähnt. Doch schon am 29. Mai heisst es: „Glauben Sie übrigens nicht, dass es nicht auch hier, wie in Turin, gewisse kleine „Grosse Männer“ gibt, die sich über das Aufsehen ärgern, das Arbeiten, welche nicht die ihren sind, erregen. Ich weiss seit gestern, und durch eine Dame . . , dass sich eine schreckliche Verschwörung vorbereitet. Es ist der Schweif Valerianis, der wieder auflebt, und es handelt sich darum, zu beweisen, dass ich gar nichts von den Hieroglyphen verstehe und, was noch schlimmer ist, dass ich kein Koptisch weiss.

Die Verschwörer umgeben mich täglich; es sind dieselben, die in den Salons von Rom sich am tiefsten vor mir neigen, um den fremden [Gesandten zu gefallen]. Sie schärfen ihre Waffen im geheimen . . . Den ersten Stoss wird der ‚Kufiker‘ (cufique) Lanci ausführen, einer der hitzigsten, wie es heisst . . .

„Man nennt danach den Zyniker Amati; es erhoben sich auch Zweifel über Nibby, dem ich einen schlechten Dienst damit erwiesen habe, dass ich seinen Sarkophag des Sesostris in denjenigen eines Hierogrammaten des Psammetichus umtaufte . . . Sie verstehen, lieber Freund, bis zu welchem Grade alles das mich beunruhigt, und bis zu welchem Grade ich das Urteil von Menschen fürchten und ihre Zustimmung zu erhalten suchen muss, die nicht einmal das ABC der Sache kennen, über die in letzter Instanz abzuurteilen sie beanspruchen. Ihre Dummheit überrascht mich nicht, wohl aber ihre Falschheit . . .“

Wenige Tage später bereits wurden anonyme Schmähschriften gegen den Hieroglyphenentzifferer in Form von losen Blättern im Publikum verbreitet; zugleich erschien eine Broschüre von Lanci, aus der man den wahren Grund von dieses Klerikers Hass gegen ihn ersah: denn Lanci wollte die „Erklärung“ der damals vielbesprochenen ägyptischen Stele von Carpentras in Übereinstimmung mit einem kufischen Text bringen und als ein besonderes Bravourstück herausgeben. Hierbei wurde ihm Champollions System zum Stein des Anstosses, den er nun zu Gunsten seiner Hypothesen aus dem Wege zu räumen versuchte. Sehr erregt über seines Rivalen Freundschaft mit den hohen Würden-

trägern des Vatikans benutzte er nun seinen Einfluss auf die niedere Geistlichkeit, um schriftlich und mündlich die Anklage zu erheben, dass die neue Wissenschaft, falls sie überhaupt nicht Betrug sei, auf den Ruin der Bibel ausgehe.

Champollions gute Beziehungen zu Testa erwiesen sich nun als ein Talisman für ihn, denn der energische Greis nahm es auf sich, Leo XII. nicht nur über Lancis unlautere Motive aufzuklären, sondern ihm auch nachzuweisen, dass bislang die neue Wissenschaft tatsächlich nicht in Konflikt mit der Bibel gekommen sei. Zugleich aber bestand er auf einer öffentlichen Zurückweisung der Anklage, und da auch Stanislaus Kossakowsky sie als dringend nötig erachtete, so schrieb Champollion einen (vom 15. Juni 1825 datierten) offenen Brief an diesen letzteren, der zugleich in Rom und in Paris herauskam und wegen der humoristischen Weise, in welcher die derbe Zurechtweisung für den Abbé Lanci gegeben wird, grosse Heiterkeit bei den Anhängern des Systems erregte[1]).

Zwei Punkte besonders geisselte der Autor in dieser Schrift: Lancis Manie, das hieroglyphische Alphabet zu „hebraisieren[2]) und zu arabisieren," und zweitens die den Umsturz der Bibel betreffende Verleumdung. — Dass überdies seine persönlichen Verdienste auf Young und San Quintino verteilt wurden und er nur noch als „Titularnutzniesser (usufruitier titulaire)" seiner eigenen Entdeckung dastand, erregte nicht so sehr seine Heiterkeit, als es den Anschein hatte. Denn er wusste nun bestimmt, dass auch Nibby, Feas erbitterter Feind und Youngs Freund, sowie der Hellenist Amati, der seinen glühenden Hass auf Angelo Mai ohne weiteres auch auf ihn und sein System übertrug, mit allen Mitteln an der Vernichtung seines wissenschaftlichen An-

1) Lettre de M. Champ. le jeune à M. Z.*** Rome 1825. Auszug a. d. Memorie Romane d'antichità usw. Vol. I. Vergl. B. Fér. IV. Aug. 1825, No. 107.

2) P. 6. „. . . M. Lanci prétend encore s'amuser en énonçant [une opinion qu'il déduit] du principe suivant, savoir: que le principal guide à suivre pour fixer le son et la valeur des signes phonétiques égyptiens, c'est Moïse. Certes! on ne s'attendait guère, à voir Moïse en cette affaire . . . . ."

sehens arbeiteten. Dies bewog den Marquis Giuseppe Melchiorri, eine wirksame Verteidigung des Systems zu schreiben, die in derselben Weise wie Lancis und Amatis Pamphlete auf losen Blättern im Publikum verteilt wurde. Den versprochenen Vorträgen Champollions sah man jetzt mit noch vergrösserter Spannung entgegen, und er selber maass ihnen nunmehr die höchste Wichtigkeit bei, doch verzögerte eine kleine Extraarbeit ihren Beginn.

Beim Kopieren der Obelisken, doch ganz besonders beim Verweilen in den prachtvollen Gärten der Villa Medici, wo einst der sogenannte Obelisco Mediceo seinen Platz gehabt hatte, war ihm der Gedanke gekommen, zu der von der französischen Gesandtschaft geplanten grossartigen Feier anlässlich der Krönung Karls X. einen „modernen Obelisken von 40 bis 50 Fuss Höhe“ zu beschaffen und an eben der Stelle errichtet zu sehen, wo der nach Florenz gebrachte Monolith seinen Standort gehabt hatte. Dieses neuen Obelisken vier lange, streng nach antikem Vorbilde gehaltene Inschriften aus kolorierten Hieroglyphen sollten „zu Ehren des 65. Nachfolgers des Chlodwig“ von der hochgelegenen Villa aus den Kindern des Romulus das Ereignis verkünden und abends in farbiger Beleuchtung erstrahlen[1]). Nicht Karl X. zu Liebe, dem er in Erinnerung an den spanischen Kriegszug soeben noch Numa Pompilius gewissermassen zum Vorbild hingestellt hatte, unternahm Champollion das Werk, sondern er wollte im Grunde nur seinem Vaterlande eine ebenso sinnige wie ehrenvolle Huldigung damit darbringen, Frankreich, dem er die Wiedererschliessung Ägyptens zum hohen Ruhmestitel anrechnete.

Der hocherfreute Gesandte scheute keine Kosten, um das Projekt in würdiger Weise ausführen zu lassen, und der „Ägypter“ tat sein Äusserstes in der Kombination und Zeichnung der Hieroglyphen, damit dieser jüngste aller Obelisken „die Nachbarschaft des Riesen von der Piazza del Popolo nicht zu fürchten brauchte.“ Wirklich stand das Kunstwerk am 29. Mai, von allen bewundert, fertig da,

---

1) Die Nachforschungen nach dem Verbleib dieses Obelisken haben zu keinem Resultat geführt.

allein des starken Regenwetters wegen musste das Volksfest, zu dem „800 Patrizier und 8000 Plebejer“ geladen waren, verschoben werden, und nur eine Massenverteilung von Lebensmitteln an die Armen fand in der Gesandtschaft statt.

Montmorency, der Champollion durchaus zum Mittelpunkt des aufgeschobenen Festes machen wollte, verzögerte aus diesem Grunde, im Einverständnis mit Funchal, den Beginn der Vorträge; er griff schliesslich sogar zu dem energischen Mittel, seinem Gaste die Ausstellung des Passes zu verweigern.

Inzwischen lagen alle Kopien, Abzüge und Abgüsse methodisch geordnet seit dem 5. Juni zur Verpackung bereit. Kestner und Bunsen waren vielfach behilflich gewesen, und Sir Gell hatte Kopien des ihm von Wilkinson aus Karnak übersandten neuen Materials an den Entzifferer gegeben. Es waren lehrreiche Opferzenen aus der 22. Dynastie darunter, aber wichtiger noch erschien dem „Ägypter“ eine Königsstele, die merkwürdige Aufschlüsse gab über den Kult der Pharaonen, weshalb er sie zum Gegenstand eines vierten Briefes an Blacas machen wollte; dieser sollte auch eine Abhandlung über Skarabäen und eine andere „über die wichtigsten Institutionen Altägyptens“ enthalten, doch ist er gleich dem geplanten dritten niemals zusammengestellt worden.

Der von Mai erbetene Katalog der ägyptischen Papyri war nunmehr beendet; ebenso die eingehende Notiz über einen derselben[1]), auf Grund dessen Champollion hier eine Erklärung der funerären Bildtexte gibt, die deutlich zeigt, wie tief er schon damals in das Verständnis der verwickelten Theorien über das Leben der Seele im Jenseits, also im ägyptischen Amenthes („Amenthi“), eingedrungen war. Diese Arbeiten wurden von Mai übersetzt und mit Vorwort und Noten versehen[2]) in zwei Sprachen herausgegeben.

Da er nun also Anfang Juni imstande war, über all seine römischen Arbeitsresultate genaue Auskunft zu geben,

1) Explication de la principale scène peinte des Papyrus funéraires Eg. Broschüre; Auszug aus dem Bull. Fér. 1825, IV. Nr. 339.

2) Catalogue des Papyrus Eg. du Vatican et Notice plus étendue d'un d'eux, (etc.) in 4° Rome 1825. 3 Planches. Impr. du Vatican.

so führte ihn Testa dem Papst zu, der ihn trotz seiner Kränklichkeit in längerer Privataudienz empfing, während welcher er ihm dreimal ausdrücklich versicherte, „dass er der Kirche einen schönen, grossen und guten Dienst erwiesen" habe. Auch trug er ihm zur Belohnung dafür die Kardinalswürde an, die der so Ausgezeichnete jedoch ganz froh war, mit der Bemerkung zurückweisen zu dürfen, „dass zwei Damen nicht damit einverstanden sein würden." Der Papst suchte nach einem anderen Huldbeweis und veranlasste am 22. Juni Montmorency, seiner Regierung über den ehrenvollen Empfang zu berichten, den der „Erretter der biblischen Chronologie" bei ihm gefunden hatte. Nach Aufzählung aller die kirchlichen Interessen berührenden Verdienste desselben, unter denen die Zeitbestimmung für den Tierkreis von Dendera das hervorragendste genannt wird, bittet er dann den Herzog um seine Verwendung, damit der König Champollion zum Ritter der Ehrenlegion ernenne. „Dass ein Sohn des Romulus einen Nachfolger Chlodwigs daran erinnern zu müssen glaubte, was er seinem grossen Untertan schuldete," entsprach der damals überall erörterten Tatsache, dass bereits sechs ausländische und mehrere französische Akademien Champollion zu ihren Mitgliedern zählten, indessen der Areopag der Pariser Inschriften-Akademie stets einem Grösseren als ihm die Anwartschaft zur Unsterblichkeit verabfolgen musste.

Was die Ehrenlegion betrifft, so war übrigens Doudeauville dem Papst zuvorgekommen, indem er aus eigenster Initiative bereits im Mai an Figeac geschrieben hatte, dass im Jahre 1825 „ein Kreuz, aber leider nur eins" für die ägyptische Archäologie vergeben werden solle, dass er ihn jedoch bitte, selber zu entscheiden, wer von den Brüdern in die Listen der Ehrenlegion einzutragen sei. Die schnelle Antwort lautete: François Champollion"[1]), und bald darauf wurde durch das Begehren Leos XII. dieser Entschluss noch sanktioniert.

Die „klerikalen Liebenswürdigkeiten" waren für den

1) Figeac hatte schon von Napoleon i. J. 1815 diesen Orden erhalten. Er wurde ihm 1828 erneuert.

Augenblick von grossem Nutzen für den Historiker Ägyptens, da sie ihn wie ein Schild gegen eine Menge lauernder Feinde in den Reihen der römischen Geistlichkeit deckten, — im Grunde jedoch erfüllten sie ihn mit grossem Unbehagen, denn wenn er auch scherzt: „Ich werde wie ein Kirchenvater betrachtet, ein wahrer Vater des Glaubens, Verteidiger der Religion und der guten Doktrinen!" so beteuert er doch alles Ernstes: „Ich habe nicht den Ruhm Gottes gesucht [als Zweck meiner Forschungen]," und von seinem leitenden Prinzip, dass er lediglich die geschichtliche Wahrheit suche, gleichviel ob sie gefalle oder nicht, war er um kein Jota abgewichen.

Während man also im Vatican sein Lob sang, gedachte er mit recht gemischten Gefühlen der neu entdeckten Turiner Dokumente, von denen er hier nichts Näheres verlauten liess, denn wurde auch Leo XII. trotz seiner stellenweise inquisitorischen Unduldsamkeit[1]) nicht ganz mit Unrecht „der Philosoph" genannt, so stand er doch sehr beträchtlich unter dem Druck der biblischen Überlieferungen, von denen sich beschränken zu lassen, einem Historiker wie Champollion nicht zuzumuten war.

Hatte er in der Audienz beim Papst einen unauslöschlich tiefen Eindruck erhalten, so wurde dieser wichtige Tag in denkbar schönster Weise für ihn abgeschlossen mit dem endlichen Beginn der Konferenzen im Palazzo Fano. Ein kleiner Zwischenfall dabei legt Zeugnis ab für seine selbstlos ideale Gesinnung: Der unermesslich reiche Fürst Gargarin, dem man von seiner gänzlichen Mittellosigkeit gesprochen haben mochte, liess ihm durch den schon erwähnten Ritter Bartholdy im voraus eine beträchtliche Summe für die Vorträge anbieten, wie aus dem Briefe hervorgeht, den der preussische Diplomat, der ihn nicht zuhause traf, bei ihm zurückliess. Umgehend wurde ihm eine so stolze Absage[2])

1) Er hatte z. B. soeben das „Gebet um Ausrottung der Ketzer" wieder eingeführt.

2) „ . . . Il faut que je sois ou bien mal compris ou bien mal jugé, pour qu'on ait pensé, ainsi qu'on l'a fait, à me proposer un salaire, comme s'il s'agissait d'une espèce de représentation. — J'ignore si de tels arrangements sont dans les us et coutumes de l'Italie; mais

zuteil, dass der genannte Aristokrat sich infolgedessen zu einer formellen Entschuldigung genötigt sah!

Champollion glaubte sich überreichlich für seine Mühe belohnt durch die vermehrte Anerkennung, die er von diesen Abenden für seine Wissenschaft erhoffte und er irrte sich nicht; denn auf sein internationales Auditorium machten die Kraft der Überzeugung, die von Eigendünkel gänzlich freie Kühnheit seiner Anschauungen und die gewissenhafte Beweisführung seiner Lehrsätze tiefen Eindruck. Bald kam der Eifer der Hörer dem des Unterweisenden gleich, und konnten auch manche wohl nicht ohne Mühe dem Ideengang des Vortragenden folgen, so nahmen doch die meisten das Gebotene mit bleibendem Nutzen in sich auf und ihr begeisterter Dank lässt ihn sagen: „Die Hieroglyphen stehen in hohen Ehren in Rom! . . . Es ist eine wahre Mission, die ich gepredigt habe, und an „wirksamer Gnade“ hat es nicht gefehlt, denn ich zählte ebensoviele Bekehrte wie Anwesende. Und so habe ich meinen Aufenthalt in Rom beendet.“

Nicht einen Tag länger meinte er ihn nach Beendigung seiner Konferenzen ausdehnen zu dürfen, so dass nun Montmorency gezwungen war, für ihn und Lecaron die Pässe auszustellen. Noch am 17. Juni, abends spät, verliess er mit schmerzlichem Bedauern, doch nicht ohne Hoffnung auf Wiedersehen, „die Stadt der Pilger und Cäsaren“, wo sein kurzes Verweilen eine leuchtende Spur hinterliess. „Ich reisse mich los von Rom!“ schreibt er im letzten Augenblick, als ihn schon der Wagen erwartete, um ihn über Viterbo und Siena nach Florenz zu führen, ins Land der Etrusker, das den 16jährigen Studenten bereits wegen des von ihm vermuteten engen Zusammenhanges mit Ägypten ganz ungewöhnlich interessiert und ihn zu etwas vorzeitigen Folgerungen hingerissen hatte. Um den Wunsch nach möglichster Ergründung der etruskischen Frage in ihm zu erregen, hatte es nicht der wiederholten Aufforderung des

---

les lettrés français, toujours empressés de propager le peu de science qu'ils peuvent posséder, ne songèrent jamais à la vendre.

J'ai besoin de croire qu'il y a certainement quelque malentendu ou quelque distraction dans tout cela . . .“ 30. Mai 1825.

Bruders dazu bedurft, — wohl aber fühlte er bald heraus, dass der Augenblick dazu selbst auf etruskischem Boden noch nicht gekommen war: „denn die Texte sind noch so sehr selten," klagt er, — „und die Mittel zur Vergleichung fehlen noch vollständig."

Eins aber erkannte er sehr schnell — und mit Freude spricht er es in dem Briefe vom 2. Juli aus: „Florenz ist die einzige Stadt, wo man sich wirklicher und gerechter Freiheit erfreut; es ist im Grunde das einzige Land, welches eine Regierung besitzt, — und das ist schon etwas." — Hier also war der „heiligen Freiheit geweihte Stätte"; hier also fand er das Juwel, das in seinem politisch zerrissenen Vaterland, ob es auch den Anspruch darauf gehabt hätte, so sehr verfehmt war. So atmete er denn gleichsam auf, nun endlich sein mächtiger, aber stets in den richtigen Schranken gehaltener Freiheitsdrang vollauf befriedigt wurde. Um so pikanter erschien ihm das den mittelalterlichen Despotismus ins Gedächtnis zurückrufende Äussere von Florenz.

Der erste Gang „in dieser Stadt alter Erinnerungen" galt der Venus der Medici — für die er „Bestellungen von ihren Pariser Bewunderern" hatte, — doch gedachte er ihrer nicht mehr, als er vor der Niobidengruppe stand, von der er drei Figuren als die unübertrefflichen Meisterwerke des grossen Stils der griechischen Skulptur erklärt. Aber nach dem ersten Feuer der Bewunderung für die griechische Antike kehrt er sich auch hier wieder Ägypten zu; seine grosse Hoffnung hierfür war — neben der Grossherzoglichen Galerie — die Sammlung des schon erwähnten Arztes Alessandro Ricci, Huyots und Cailliauds Freund, der ihn seit Monaten erwartete, ihm aber seine vielen, während eines sechsjährigen Aufenthaltes in Ägypten und Äthiopien gemachten Zeichnungen nur zeigen wollte, falls er einwilligte, sein Gast zu sein. Champollion, dem diese Alternative schon seit lange gestellt war, hatte sich um seiner freien Bewegung willen dennoch ablehnend verhalten, aber nicht sobald gewahrte er bei seiner Ankunft Riccis unbeugsamen Entschluss, Wort zu halten, als er sich ihm gefangen gab. Und nirgends hatte er sich jemals heimischer gefühlt.

als in diesem alten Hause oder vielmehr Museum, in No. 5745 via San Gallo, gegenüber dem Palazzo Brunaccini.

Riccis grosse Sammlung von Königsringen nahm er zuerst vor und gewann aus ihr einige neue Namen. Auch erhielt er treffliche Auskunft über die Bauart vieler Tempel und bearbeitete zehn Königsstelen aus der 17. und 18. Dynastie. „Die Mehrzahl dieser Basreliefs", sagt er, „kommen aus Arabien, von Sarbût-El-Châdim und von El-Maghara, wo die alten Pharaonen Kupferminen hatten. Diese Tatsache ist wertvoll für die Könige der 17. Dynastie, die, nur noch auf Oberägypten angewiesen, trotz der Hirtenkönige, die sicher keine Schiffe hatten, zu Meer mit Sarbût verkehren konnten." Am 21. Juli fügte er dieser trefflichen Bemerkung Einzelheiten bei.

Wie in Rom, so wetteiferte man auch hier, ihm den Aufenthalt zu einer Reihe von festlichen Tagen zu gestalten. Alessandri und Zannoni, die Direktoren der Galerie, empfingen ihn wie einen altgewohnten Freund und erleichterten ihm die Bearbeitung der mehr künstlerisch und kunstgewerblich als wissenschaftlich für ihn wichtigen Sammlung Nizzoli.

Auch die berühmte Akademie der Wissenschaften zu Florenz (Accademia della Crusca), die nicht vergeblich einst von Canova der Fürsorge Napoleons[1]) empfohlen war, und die unter Ferdinand III. vollends wieder emporgeblüht, begrüsste ihn als einen der ihren; der Archäologe Migliarini[2]), der Graf Capponi und der ausgezeichnete Francesco Inghirami, Archäologe und Bibliothekar, erwiesen ihm alles erdenkliche Gute. Dieser letztere war damals mit seinem illustrierten Prachtwerk über die von Homer erwähnten Denkmäler, aber zugleich auch mit seinem grossen Lieblingswerk über die etruskischen Altertümer[3]) beschäftigt und das war es, was Champollion so schnell und so innig mit ihm verband, besonders, da jener, der einer alten Patrizierfamilie von Volterra entstammte, als die Seele der etruskischen

1) Canova erinnerte ihn an den florentinischen Ursprung der Familie Buonaparte.

2) Nizzolis Sachwalter; späterhin Konservator der äg. Altertümer.

3) Monumenti Etruschi, 10 Bände, Florenz, 1820—1827.

Forschung und als der Hauptträger aller einschlägigen Überlieferungen angesehen wurde.

Kein San Quintino, kein Lanci störten hier das völlige Einvernehmen. Ricardis giftdurchtränkte Verdächtigungen des Systems belachte man ganz allgemein und ebenso die sechs „furchtbaren Anklagen", die Domenico Valeriani[1]) 1823 im Septemberheft der Antologia (Nr. XXXIII.) dem Entzifferer entgegengeschleudert hatte und deren erste lautete: Herr Champollion gibt vor, lesen zu können, was niemand jemals gelesen hat und was die „Erfinder der Hieroglyphen" selber nicht hatten lesen können, usw. Der „Ägypter", vom Redakteur einer Zeitschrift dringend gebeten, hatte seinerzeit eine passende Erwiderung veröffentlicht[2]), und da nun der von allen Seiten stark beeinflusste Valeriani sich ihm wie ein reuiger Sünder nahte, so hiess er ihn, zum allgemeinen Erstaunen, willkommen, als handelte es sich um einen bewährten Freund.

In dieser beglückenden Atmosphäre geistiger Freiheit, deren edelste Repräsentanten Inghirami, der Abbé Zannoni und der Graf Girolamo Bardi waren, berief man nicht die Interessen der biblischen Chronologie, sondern nur diejenigen der Wissenschaft zu Richtern über den Entzifferer und sein Werk. Und diese Harmonie der Geister erhielt noch eine besondere Weihe durch das Vorgehen des jungen Grossherzogs, dank dessen Fürsorge Champollion beim ersten Betreten des ägyptischen Saales der Galerie ein inniger Willkommengruss zuteil wurde, der ihn mit herzlicher Genugtuung erfüllte.

Leopold II. hatte manche der guten Eigenschaften seiner Vorfahren geerbt und verband so glücklich mit idealer Gesinnung eine ausserordentlich praktische Tatkraft, dass der Gast seiner Residenz ihm aufrichtige Anerkennung zollte. Dem Wunsche des Grossherzogs entsprechend, begann Champollion schon jetzt mit der methodischen Anordnung

---

1) Domenico Valeriani, nicht zu verwechseln mit Champollions ernstlicher zu nehmendem Gegner Louis Valeriani-Molinari, Sprachforscher in Bologna.

2) Revue Encyclop. 1824, Vol. 21, p. 225 ff.

der Sammlung Nizzoli und versprach zu gelegener Zeit den wissenschaftlichen Katalog davon anzufertigen, denn Leopold hoffte ihn noch mehrfach in Florenz begrüssen zu dürfen. Unter den Gegenständen der Galerie interessierte den Entzifferer nicht wenig ein kleiner Obelisk aus schwarzem Granit, der dem Museum Vecchietti entstammte und den er schon durch Kircher und Zoëga kannte: Unter dem Auge des Meisters stellte er sich zwar als eine betrügerische Nachahmung, aber eine solche aus dem Altertum dar, und es war sicherlich nicht der „Ägypter", der den Florentinern riet, das merkwürdige Objekt der Vergessenheit anheimzugeben. Tatsächlich aber hat dieser „Obeliscus Florentinus" lange Zeit verachtet in den Magazinen des Museums der via della Colonna, wo sich nunmehr die ägyptischen Altertümer in Florenz befinden, geschlummert[1]), — obendrein, wie ehedem der Koloss „Osymandias" in Turin, „durch unwürdige Vermummung gedemütigt".

Natürlich untersuchte Champollion auch den Obelisco Mediceo, welcher einst in der Villa Medici zu Rom gestanden hatte, der aber am 27. Februar 1790 im Amphitheater des Boboli-Gartens zu Florenz aufgestellt wurde. Er trägt Ramses' II. Namensringe. Im Nachlass des Entzifferers befindet sich nur der hieroglyphische Text, doch erscheint es nun zweifellos, dass seinerzeit auch die Übersetzung von Champollion gemacht worden ist. Leider wurde der Meister, wie so häufig, auch in diesem Falle im Laufe der Zeit an seinem geistigen Eigentum geschmälert[2]). Champollion ver-

1) Dass dieses lehrreiche Beispiel antiker Fälschung (mit „obélisque cursif" in Champollions Tagebuch vermerkt), seit Februar 1901 wieder ans Licht gekommen und in geeigneter Weise aufgestellt ist, hat Astorre Pellegrini in Florenz veranlasst.

2) Siehe die beiden wichtigen Artikel von Ast. Pellegrini, der sich durch emsige Nachforschungen in Florenz nach Dingen, die der Autor dieses Werkes im Herbst 1900 dort vergeblich suchte, um das wissenschaftliche, sowie um das persönliche Andenken Champollions erhebliche Verdienste erworben hat. Artikel I. im Bessarione 1901, anno V. Vol. IX. nn. 59—60: L'obelisco Mediceo. — Art. II. im Bessarione 1903—1904, anno VIII. Vol. V p. 22—37: Autografi di Champollion a Firenze. Hier ist auch von dem gefälschten Obelisken die Rede.

abschiedete sich von Leopold II. mit der erfreulichen Gewissheit, dass dieser der neuen Wissenschaft eine Heimstätte, d. h. einen Lehrstuhl, in seinem Lande zu gründen gedachte, um auch auf diesem Gebiete dem Geiste des Fortschrittes Rechnung zu tragen. Der ruhmliebende Fürst ging noch weiter: er sprach dem „Ägypter" seinen dringenden Wunsch aus, ihn dauernd an Toskana zu fesseln und damit Florenz gleichsam in den Mittelpunkt der verheissungsvollen neuen Wissenschaft zu stellen. Glänzende Bedingungen und der Ankauf neuer Sammlungen wurden garantiert. Die Versuchung war überwältigend stark, — dennoch fand Champollion in derselben Stunde die Kraft zu einem endgültigen Nein.

Bevor er dann am 4. Juli Florenz verliess, erreichte ihn die willkommene Nachricht, dass das geplante Volksfest in Rom äusserst glanzvoll verlaufen war. Der „moderne" Obelisk hatte Montmorencys Erwartung voll entsprochen und besonders abends während der prachtvollen Illumination der Villa Medici allgemeine Bewunderung erregt. Von dem reichlich verteilten hieroglyphischen Huldigungstext, dem auf dem lithographierten Blatt die Übersetzung beigegeben war, hatten sämtliche Diplomaten Roms je eine Anzahl Exemplare bereits Ende Mai in ihr Heimatland geschickt[1]), so dass dieses stilvoll nachgebildete Kunstwerk in den verschiedensten ausländischen Blättern günstig beurteilt wurde, zugleich aber auch Anlass zu erneuten Besprechungen der gemachten Entdeckung gab und dadurch Champollions Verdiensten überall lebhafte Anerkennung verschaffte[2]).

Hatte ihm die Aussicht, Florenz zu sehen, den schweren Abschied von Rom erleichtert, so tröstete ihn über das Scheiden von der toskanischen Hauptstadt die Freude, eine soeben in Livorno gelandete ägyptische Sammlung sehen zu können. „Durch die Witterung [zu ihr hingezogen, habe ich] den geheimnisvollen Schleier lüften können, der sie deckte," schreibt er am 11. Juli von Genua aus; und allerdings hatten die Gebrüder Santoni Befehl erhalten, niemand

1) U. a. erwähnt in der Augsb. Allg. Ztg. vom 21. Juni 1825. Siehe auch B. Fér. 1825, Vol. 4. No. 6.

2) Trotz angestrengter Nachforschungen hat kein Exemplar dieser „bilinguen Huldigungsschrift" aufgefunden werden können.

zur Besichtigung zuzulassen, und weniger noch den Namen des Besitzers zu nennen, den Champollion aber bereits wusste; es war Henry Salt, der Anstoss daran nahm, auf der Liste der Antiquitätenhändler figurieren zu sollen.

„Mein Name hat genügt, um mir alles erschliessen zu lassen; denn sie glaubten, dass ein „Ägypter" wie ich aller Welt vorgehe . . .," schreibt er und nimmt sich vor, von Turin aus Salts Katalog sogleich an Blacas zu senden, in der Hoffnung, dass dieser vielleicht eher als die französische Regierung die zum Ankauf der schönen Sammlung[1]) notwendigen 250 000 Franken finden würde.

Die Turiner Freunde erwarteten ihn so ungeduldig, dass Costa und Gazzera ihm bis nach Alessandria entgegeneilten. Von ihnen hörte er, dass Graf Balbo infolge von Hofintriguen in die Provinz Asti verwiesen war, wo ihn nun die drei Reisenden aufsuchten. Der Verbannte konnte es Champollion nicht verhehlen, dass dessen Ablehnung der ihm angetragenen diplomatischen Mission für Ägypten eine Verstimmung in den ihm so freundlich gesinnten ministeriellen Kreisen hervorgerufen hatte, die jedoch dank Costas und seinen eigenen Bemühungen inzwischen wieder gehoben war.

Dass Balbo ganz unverdient beim König in Ungnade gefallen, erinnerte seinen Schützling in schmerzlicher Weise daran, dass er nicht länger mehr die freie Luft des Arnotales atmete, — und es rief ihm zugleich die wegen seiner Bearbeitung der Drovettiana erlittenen Ärgernisse ins Gedächtnis zurück. Zwar liess ihm der Minister Cholex immer wieder versichern, dass er ihn vor den Extravaganzen des Direktors schützen werde, und dieser hatte sich entfernt, um der unvermeidlich gewordenen Auseinandersetzung vorläufig zu entrinnen; doch bei der ersten Wiederbegegnung musste es zu einer heftigen Szene kommen. Hatten nämlich Lanci, Ricardi und der ganz kürzlich ebenso wie sein Florentiner Namensvetter bekehrte Valeriani-Molinari[2]) das

1) Der grössere Teil dieser Sammlung, zu der noch Belzoni viel beigetragen hatte, war bereits von Äg. aus noch London verkauft.

2) „Valeriani, bon diable d'ailleurs, est venu me faire ses excuses et déclarer sa conversion totale." — Genua, Juli 1825.

System als solches angegriffen, so versuchte San Quintino, ganz im Gegenteil, sich widerrechtlich so hinzustellen, als machte er sich um die weitere Entwicklung der Ägyptologie zum mindesten ebenso verdient wie der Enzifferer selber. Als dieser im März Turin verliess, hatte der Direktor (allerdings mit grosser Vorsicht und nicht in den massgebenden Kreisen) zwei Broschüren verteilt, die eine über Skarabäen, die andere über das Numeralsystem, dieselben, deren Druck die Akademie wegen Plagiates verweigert hatte!

In einem vernichtenden Artikel sass Figeac über diesem doppelten Vergehen an seinem Bruder zu Gericht[1]), und es ergab sich bei näherer Untersuchung noch ein drittes Vergehen: Der Direktor hatte zwei von Champollion sehr bedeutend geförderte Abhandlungen über den Osymandias-Koloss und über die ägyptischen Mumien der Drovettiana gelesen und sogleich veröffentlicht. Diese Arbeiten, in welchen er dankbar der empfangenen Unterweisung gedenkt, waren überall, und auch vom Bulletin Férussac, günstig beurteilt worden. Nun aber hatte er sie zu Anfang 1825 behufs Aufnahme in die Memoiren der Turiner Akademie[2]) zum zweiten Male drucken lassen, doch nicht nur verschwanden dabei viele der früher gemachten Quellenangaben, sondern der immer noch das vorherige Datum tragende Artikel I. zeigte sich durch manches Wichtige und Neue bereichert, das ganz direkt dem inzwischen veröffentlichten ersten Brief an Blacas und dessen von Figeac beigefügter Chronologie entnommen war, ohne dass er von diesen Entlehnungen irgendwie Rechenschaft gab. Der Fall wirkte in Gelehrtenkreisen geradezu komisch, da nun Champollion und sein Bruder als des Plagiates an San Quintino schuldig dastanden, weil sie ja im Dezember 1824 gedruckt hatten, was jener am vorhergehenden 19. August gelesen zu haben schien! Dieser Umstand war von den Gegnern in England wie in Paris sogleich entsprechend verwertet und zwar, wie man sehen wird, noch lange Monate nach der von Figeac sehr eingehend gegebenen Aufklärung[3]). — In Italien taten Peyron, Costa und Gazzera

1) Siehe B. Fér. 1825, Vol. 3. Nr. 489.
2) Band XXIX, p. 230 bis p. 325.
3) Siehe B. Fér. 1825, Vol. 3. Nr. 180, und 180 bis.

alles, was zur Beseitigung des hässlichen Missverständnisses nötig war. Champollion selber unternahm nichts dergleichen, doch machte er in seinen Briefen an den Bruder aus seiner Gereiztheit kein Hehl.

San Quintino nunmehr stets im Auge haltend, klagte er ihn im April 1825 des „Zahlenraubes“ an und es gereute ihn, seine wichtige Arbeit über das Numeralsystem nicht schon Al. von Humboldt bei dessen Anwesenheit in Turin gezeigt zu haben, damit dieser sie zur Wahrung der Rechte ihres Autors der Pariser Akademie der Wissenschaften vorgelegt hätte. Als dann, monatelang später, Arago ganz unerwartet bei ihm vorsprach, einigten sich beide dahin, dass ersterer die Abhandlung vor seiner Akademie lesen und sie zu sofortigem Druck empfehlen würde. Leider fand dieser Druck aber nicht statt.

Wenn man bedenkt, dass der Eindruck von Jacques-Josephs Protest noch in lebendiger Erinnerung in Turin stand, da er den dortigen Freunden zufolge „furchtbar wie eine Explosion“ gewesen war, so wird das peinliche Gefühl erklärlich, mit dem sich François nun der sardinischen Hauptstadt wieder näherte: „Ist das Gebiet nicht zu halten, so trete ich mutig den Rückzug an, bis ihnen der Verstand zurückkehrt,“ schreibt er nach seiner Ankunft dort, doch wurde er schnell gewahr, dass nur San Quintino ganz allein für das Vorgefallene verantwortlich gemacht wurde. Überdies war des Direktors Anmaassung schliesslich soweit gegangen, dass er Hammer-Purgstall, der eigens von Wien gekommen war, um in der Drovettiana zu arbeiten und mit Champollion zu konferieren, unverrichteter Sache hatte abreisen lassen. Die Erbitterung des Barons war grenzenlos; dem Entzifferer jedoch blieb dadurch die peinliche Notwendigkeit erspart, einem Manne ernstlich widersprechen zu müssen, der seit 1811 bereits bei jeder Veranlassung mit ehrlichem Eifer für ihn eingetreten war. Aber der Wiener Gelehrte übertrug „seine Leidenschaft für gewagtes Etymologisieren“ neuerdings auch auf das ägyptische System, innerhalb dessen er „ohne Rücksicht auf Lautgesetze Zusammenstellungen machen“ wollte.

Übrigens hatte der Direktor nicht eine Kiste, nicht ein

Paket geöffnet, sondern alles seinem Rivalen überlassen, welcher, der Alleinherrschaft froh, bis zum Oktober „aus der unerschöpflichen Fundgrube schöpfen zu können“ hoffte. — Auch nicht den leisesten Versuch zur Anfertigung eines Kataloges fand er vor, doch sah er ebensowenig die Möglichkeit für sich selber, diese dringend ersehnte Arbeit zu beginnen und somit in das bunte Durcheinander Ordnung zu bringen: „Es haben hier“, meint er, „so viele Personen eine maassgebende Stimme, und die Angelegenheiten sind so seltsamen Einflüssen unterworfen, dass das Gute zuweilen im Sturm erobert werden muss.“

Als angenehme Abwechslung galten ihm zu dieser Zeit die mehrere Sitzungen ausfüllenden Vorlesungen über Ägypten, zu denen er von der Turiner Akademie aufgefordert war, und deren Vorbereitung ihm die heftige Unruhe meistern half, die er im Hinblick auf die Livorner Sammlung und bei dem Gedanken, wer der Käufer sein würde, bereits empfand. Dem Herzog persönlich war sie nämlich zu teuer erschienen; doch hatte er die Angelegenheit sogleich bei Doudeauville in Vorschlag gebracht und sogar dem Minister Corbière gute Worte gegeben, um einem abermaligen Fehlschlag vorzubeugen. Auch stellte er seinem Schützling am 10. August bereits den Posten eines Konservators im Louvre in Aussicht, was diesen nicht wenig erfreute.

Im Geiste bereits oft in Livorno anwesend, gewann nun für ihn die Person Salts, den Belzoni so oft im Gegensatz zu Drovetti gerühmt hatte, erhöhtes Interesse, besonders da man von seinem Entziffern der hieroglyphischen Texte zu reden begann. Salt selber schickte ihm im Juni 1825 seine Broschüre[1]) darüber zu und er ersah aus ihr, dass er nicht über ihn zu klagen hatte. Nur wunderte es ihn, dass jener „mit einer Million von Hilfsmitteln“ auf dem ägyptischen Denkmälerfelde, die ihm fehlten, — und mit dem Brief an Dacier in der Hand, nicht noch mehr geleistet habe.

1) Essay on Dr. Youngs and M. Champ.'s phonetic System of Hieroglyphics. London 1825 in 8°. — Bankes veröffentlichte zu gleicher Zeit seine Kopie der Abydostafel.

Ein „Postskriptum“, in welchem Salt offen zugesteht, von dem schnell weiterschreitenden Entzifferer bereits bedeutend in dessen „Précis“ überholt zu sein, wie er zu spät in Ägypten erfahren habe, konnte noch als ein Beweis seiner Loyalität gelten; auch zögerte Champollion nicht, in dem Opus, trotz einiger Unklarheiten, eine wertvolle Bestätigung seines Systems zu erblicken, auf die er zu gelegenerer Zeit zurückzukommen gedachte. Inzwischen blickte er auf Youngs Landsmann wie auf einen Helfer und Freund.

Viele erwuchsen ihm allerorten gerade in diesen Tagen; denn wie schon angedeutet, ging in unmittelbarem Zusammenhang mit den warmen Berichten, welche sämtliche europäische Diplomaten in Rom über ihn und sein Werk an ihre Regierungen sandten, eine Art von internationaler Kundgebung, die in Italien ihren Höhepunkt erreichte, durch die Blätter. Da zeigte sich der vielfach und zumeist in England und Frankreich geschmähte Name plötzlich vom vollen Glorienschein des Ruhmes umstrahlt, und es kennzeichnet den Träger dieses Namens gut, dass er diese Bewegung lediglich zu Gunsten seiner Wissenschaft und insbesondere zum Ankauf der Livorner Sammlung ausgenutzt sehen wollte[1]).

Die noch so ungewisse Sache müsse im Sturm genommen werden, meint er und der Augenblick, wo ganz Europa von seinem Lobe widerhalle, sei der einzig richtige, um die Sturmleitern anzulegen, was er immer wieder betont in der wachsenden Angst, dass seine Pariser Feinde doch noch bei Hofe Gehör fänden mit ihren beständigen Prophezeiungen vom baldigen Zusammenbruch seiner hohlen Wissenschaft, und dass, falls wirklich der Kauf zustande komme, man ihn übergehen und Jomard zum Verwahrer des Schatzes machen werde. Ein wahrer Kampf war bereits in Paris entbrannt, in welchem auf der einen Seite Jomard und seine Liga standen, auf der andern Blacas, Doudeauville, dessen schon erwähnter Sohn Sosthène (Vicomte de La Rochefoucauld), Noailles und St. Priest, der einflussreiche Adjutant des Herzogs von Angoulème.

---

1) „Le moment du feu des journaux en ma faveur [est bon pour une décision finale].“ 21. Juli 1825.

Doch den Freunden in Paris wurde der Sieg sehr erschwert, und selbst Blacas' mächtige Hand vermochte nicht gleich das von wissenschaftlichen Neidern und politischen Gegnern fein ersonnene und derb gesponnene Intriguennetz zu zerreissen, von denen einige Hauptfäden in den nervösen Händen des „Pseudo-Hohenpriesters“[1]) Jomard zusammenliefen, der sie mit Geschick und Energie handhabte. Als unüberwindliches Hindernis für Champollions Bitte wurden allseitig die zwei Millionen für die Krönung Karls X. und die infolgedessen gebotene Sparsamkeit hingestellt; doch hatten Corbière und Jomard trotzdem zu Anfang des Jahres den Ankauf der Durandschen Sammlung beim König durchgesetzt und Jomard arbeitete nun mit aller Kraft auf den Erwerb der zu diesem Zweck von Triest nach Paris dirigierten Sammlung Passalacquas[2]) hin. Beide wünschte er innerhalb des Königlichen Antikenkabinets zu einem neuen wissenschaftlichen Mittelpunkt unter seiner ausschliesslichen Obhut vereint zu sehen. Hierfür schien schon im Juli so viel gegründete Hoffnung zu bestehen, dass die wichtige Frage des Konservators für diese zu vereinigenden Schätze bereits bei Hofe in Fluss gebracht wurde, und dass man hier, Blacas und Doudeauville zum Trotz, Jomard für diesen Posten schon ins Auge fasste, muss besonders auf den Einfluss Corbières zurückgeführt werden.

So war denn alles im besten Gange, um während der Abwesenheit des „wahren Hohenpriesters“ denselben völlig „von den ägyptischen Altären zu verdrängen.“ Und als nun gar der wegen seiner Schlauheit gefürchtete Durand Ende Juli in Turin erschien und seine Reise nach Livorno ankündigte, nebenbei auch offen über Jomards Bemühungen um das ägyptische Monopol sprach, da schrieb Champollion, der gegen alle Hoffnung immer noch hoffte, eiligst den Brüdern Santoni, dass sie keinesfalls mit diesem Unter-

1) Louis Philipp nannte so Jomard.

2) Giuseppe Passalacqua, geb. 1797 zu Triest, unternahm 1820 bis 1824 Ausgrabungen in Memphis und Theben. Erhielt bei der Erwerbung seiner Sammlung durch die Königl. Museen zu Berlin den Posten als Direktor der äg. Abteilung. Gest. 18. April 1865.

händler schon jetzt handelseinig werden dürften, wobei aber zu fürchten war, „dass trotzdem ihre ehrliche Einfachheit seinen Taschenspielerkünsten unterliegen könnte.“

Seine Unruhe wuchs noch, als ganz plötzlich die Verwaltung des Turiner Museums sowie der Drovettiana dem Unterrichtsministerium überwiesen wurde. Dadurch trat an die Stelle des ihm so sehr vertrauten Grafen Cholex der ihm ganz fremde Minister de Brignole (aus Genua), welcher ihm übrigens alle erworbenen Rechte wahrte, so dass er nach wie vor nach Belieben seiner Arbeit oblag in den ihm liebgewordenen Räumen, wo alles zu ihm redete, wo auch der kleinste, bescheidenste Gegenstand von ihm erfasst und nach Gebühr gewürdigt wurde.

Eins der ersten Dinge, die er jetzt auspackte, war ein kleines Stück bearbeiteten schwarzen Granites, worin er mit so lebhafter Freude „den Rest einer antiken Sonnenuhr“ erkannte[1]), dass er die Zeichnung davon sogleich an Figeac sandte, damit er sie den betreffenden Fachgelehrten zur Begutachtung vorlegen möge. — Im übrigen fand er vielfach Gelegenheit, die Liste der Homophone und die der hieratischen Zeichen zu vervollständigen. Seine Hoffnung jedoch, nun endlich den Katalog und die Einrichtung des Museums sich übertragen zu sehen, konnte auch die neue Verwaltung nicht erfüllen: eine unsichtbare Macht schien alles darauf Abzielende zu vereiteln. Das Qualvolle seiner provisorischen Lage kam ihm dadurch noch mehr zum Bewusstsein: „Ich wüsste so gern wenigstens einen Monat im voraus, was ich zu tun habe,“ klagt er am 20. August angesichts der drängenden Bitten Pietro Santonis, ein Ende zu machen, — so oder so! Von Tag zu Tag wartete er dabei auf Blacas' letzthin als gesichert gemeldete Ankunft, denn ein Besuch mit ihm in

1) „La Méridienne“, noch jetzt viel beachtet, war nicht eigentlich ein Sonnenzeiger, sondern das Abzeichen der astron. Funktionen ihres Besitzers, als dessen Namen Champollion fälschlich „Thotha“ oder „Thotoès,“ erkennen wollte. Sie ist aus poliertem schwarzen Granit, 0,064 m. hoch und 0,034 m. breit. Biot widmete ihr einige Betrachtungen, mit einer Abbildung, in den Mém. de l'Ac. des sciences, Tome XIII, p. 678 Note (1). Vergl. Schiaparellis Catalogo Generale di Torino, II. p. 333, No. 7353.

Livorno, so hoffte er, würde alles zum Guten fügen. Leider jedoch änderte der Herzog seine Reiseroute, was der sehnsüchtig Harrende erst am 6. September erfuhr, wo ihm auch die Nachricht zuging, dass eine sehr schöne (wenn auch weniger umfangreiche als die in Turin befindliche) Drovettische Sammlung Nr. 2 in Marseille gelandet war, zu deren Gunsten der Generalkonsul in Person Land und Leute in Bewegung setzte und dabei gleich eifrig von seinem Freunde Jomard wie von Figeac unterstützt wurde. Dieser hatte im Bulletin Férussac (Vol. 3. Nr. 162) in kühnen Worten für die einheitliche Organisation eines ägyptischen Museums in den Sälen des Louvre gesprochen, aber trotz der scharfen Trennung der Parteien, bei denen es hiess: Hie Champollion! — Hie Jomard! persönlich mit dem letzteren aus diplomatischen Gründen die früheren freundschaftlichen Beziehungen zum Schein fortgesetzt.

Inzwischen bereitete Joseph Passalacqua seine Ausstellung vor; er wurde von Champollions Gegnern sogleich auf den Schild gehoben, denn er forderte nur 100 000 Franken für seine Sammlung, sodass man nun begann, diejenige Salts, ohne sie gesehen zu haben, mit Schmähungen zu überhäufen, um sie als der Erwerbung unwürdig erscheinen zu lassen — ging sie doch unter Champollions Flagge! Die französische Regierung hatte diesem Ende Juli angezeigt, dass der König ihn zum Ritter der Ehrenlegion[1]) ernannt habe; hiermit schien man jedoch einstweilen mit ihm abgerechnet zu haben. „Das Wort 'Sparsamkeit' nimmt

---

1) „M. de Damas, Min. des aff. Etr., a reçu du grand Chancélier la délégation dont il a investi M. de La Tour du Pin, pour procéder à la réception de M. Champollion . . .“ Erlass vom 12. Aug. 1825. — Die Sammlung der Dekrete der Ehrenlegion hat mehrfach bei polit. Unruhen Verluste erlitten. Dies erklärt wohl, weshalb im Annuaire de la Légion d'Honneur von 1852 (dem ersten seit 1825) Figeac und sein Sohn Jules stehen, nicht aber François. Dieser fehlt auch in sämtlichen Jahrgängen des Almanach Royal seit 1825, dem Jahr der Ernennung. Sogar in den Bureaux der Ehrenlegion hat seine Zugehörigkeit zum Orden erst nach längeren Bemühungen festgestellt werden können, indessen diejenige von Figeac, von Jules und von dessen Vetter André Champollion sofort nachzuweisen war.

sich ganz gut aus im Munde von Leuten, die Millionen wegwerfen, wenn es sich um eine Dummheit handelt oder um Befriedigung lächerlicher Eitelkeit," meint er dazu, — „eile dich, mir ein endgültiges Nein zu melden, . . . denn ich werde sonst krank vor Ärger und Scham über meine Regierung, die eine herrliche Sammlung für 250 000 Franken zu teuer findet, eben jetzt, wo das englische Ministerium 235000 Franken ausgibt, um [den Obelisken von Alexandrien] nach London transportieren zu lassen. — Und solche Leute reden noch von [nationalem Ruhm]! Ich rechne nicht mehr auf die Stelle am Museum, das wäre zu vernünftig und gerade deshalb wird man es natürlich nicht tun."

In seiner grenzenlosen Erbitterung meint er sogar: „Dergleichen zwingt den entschlossensten Mann, der einfältig und im guten Glauben seine Pflicht getan hat, den Stiel hinter der Axt herzuwerfen, um sich hinfort nur noch der tierischen Existenz zu widmen, die ja auch wohl im letzten Grunde die beste sein dürfte!" — Aber der böse Ausbruch verflüchtigte sich schnell, und sogleich steht er wieder kampfbereit zur Verteidigung seines Systems auf der Bresche: „Omar Seyffarth, der geschworene Lobredner[1]) Mohamed Spohns, ist noch nicht in Turin erschienen, wo er mit allen seiner Allwissenschaft geschuldeten Ehren empfangen werden soll, so dass man dann sehen wird, was [er leisten kann]. Wohl verstanden, werde ich mich nicht bis zu dem Punkte blossstellen, mich mit ihm auf direkten öffentlichen Kampf einzulassen. Ich habe genug getan und besonders zu viel zu tun, um allen Extravaganten jenseits der Alpen und jenseits des Kanals noch das Recht zu geben, mich in die Schranken zu fordern zur Verteidung meiner Arbeiten, die sich selber genügend verteidigen, sobald man nur mit redlicher Absicht zu Werke geht."

Über allem Warten — selbst Seyffarth blieb aus! — wurde ihm die unruhige Seele wieder von der Sehnsucht „nach den grünen Wiesen von Vif" gemartert, um so mehr, als der Bruder sich dort für Anfang Oktober bei seiner

1) Die Leipz. Allg. Ztg. hatte im Juli 1825 das „erste Résumé" von Spohns demot. Studien gebracht.

Familie angemeldet hatte. Da hiess es plötzlich, dass Blacas dennoch komme, um ihn nach Livorno abzuholen. Von anderer Seite sprach man ihm von einer Besorgung für den Herzog in Marseille, und er nahm sich sogleich vor, auf dieser Reise Salliers Papyri in Aix (Departement Bouches du Rhône) zu besichtigen. Aber wieder vergingen drei Wochen, seine Arbeit in Turin war so gut wie beendet, und doch konnte er nicht abreisen! Inzwischen verwertete er schon einige in Livorno eiligst angefertigte Kopien und sagte von den dort befindlichen Kolossalstücken, dass diese grossen Bissen doch wohl gewissen Leuten in Paris den Mund stopfen könnten, die sonst über den hohen Preis „für so weniges“ schreien würden, da sie nun einmal nicht fähig seien, die kleinen Dinge nach ihrem wahrem Wert zu schätzen.

Die fast erloschene Hoffnung flackerte wieder auf, weshalb er den Bruder bat, sich schon im voraus alle Instruktionen zu verschaffen, die möglicherweise in Frage kommen könnten. Aber erst Ende Oktober erfuhr er, dass Blacas gar nicht auf ein Zusammentreffen mit ihm gerechnet hatte, obwohl er „Ägypten und die Ägypter“ keineswegs zu vergessen gedachte. Er erbat sich vielmehr noch Einzelheiten über die Sammlung und erhielt sie umgehend. — Es war eine seltsame Verkettung von Missverständnissen, infolge von fehlgegangenen Briefen, die ja damals noch so langsam wanderten, welche die peinliche Situation geschaffen hatte. Nur Figeac gegenüber gab François seinem Schmerz über die verlorene Zeit freien Lauf und ihm teilte er nun die verbürgte Nachricht mit, dass es die Intriguen zu Gunsten des Ankaufes der Sammlung Passalacqua waren, die fortgesetzt die Livorner Angelegenheit hinfällig zu machen drohten.

Am 4. November endlich schlug die ersehnte und trotzdem schmerzliche Scheidestunde für Champollion, der das „Musée Royal Egyptien“ wie er die Drovettiana schon vor ihrer Vereinigung mit dem Museum nannte, verlassen musste, „ohne den Augiasstall haben reinigen zu dürfen.“ War doch in den Augen der herrschenden Partei San Quintino, und nicht er, der eigentliche Herkules! Dennoch durfte der Entzifferer bei der Rückgabe der Schlüssel an den

Minister, im Hinblick auf das „Kolumbarium“ des Museums, sich selber zum Troste sagen: „Ich habe einige Trümmer der ägyptischen Geschichte aus dem Schiffbruch retten können!“ Hiervon abgesehen, war er aber überhaupt in jener Abschiedsstunde ganz unverhältnismässig mehr als bei der Herausgabe des Précis zu der Aussage berechtigt: „[Die Geschichte] Ägyptens hellt sich auf, — authentische Denkmäler reden wieder und bilden die Marksteine des langen Weges; die Pharaonen besteigen von neuem den Thron, den falsche Systeme ihnen streitig machen wollten[1]).

Wie immer, so stellt Champollion auch hier wieder den Nutzen seines Lebenswerkes für die Weltgeschichte weit in den Vordergrund; doch der Historiker in ihm verdankte seine hohe Befriedigung den Ergebnissen des Philologen und Entzifferers: Der aber hatte sich in Turin die Meisterschaft errungen.

1) Précis I. Préface, p. XI.

Druck von Gebr. Unger in Berlin, Bernburger Str. 30.